

CLAUDE BALTZ

ESSAI SUR LE CAPITAL IDEOLOGIQUE

TOME I

THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS VIII

— LE 19 JUIN 1975 —

ATELIER
REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE LILLE III
LILLE

DIFFUSION
LIBRAIRIE HONORE CHAMPION
7, QUAI MALAQUAIS
PARIS

1976

COMPOSITION DU JURY

M.F. CHATELET, *Directeur de thèse*,
M. A. TOURAINE,
M. M. BEAUD,
M. L. SFEZ,
Me J. KRISTEVA.

CLAUDE BALTZ

ESSAI SUR LE CAPITAL IDEOLOGIQUE

TOME I

THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS VIII

— LE 19 JUIN 1975 —

ATELIER

REPRODUCTION DES THESES

UNIVERSITE LILLE III

LILLE

DIFFUSION

LIBRAIRIE HONORE CHAMPION

7, QUAI MALAQUAIS

PARIS

1976

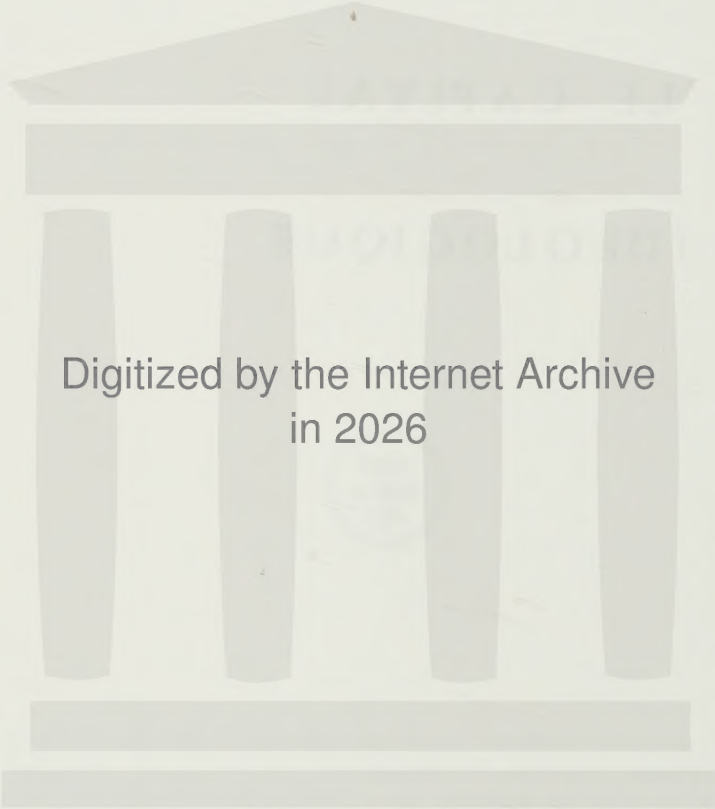


La loi du 11 mars n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les «copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite» (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

Essai sur

LE CAPITAL

IDEOLOGIQUE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549913_0003



TABLE DES MATIERES

(VUE D'ENSEMBLE)

Introduction

P A R T I E 1

IDEOLOGIE ET SYSTEME ECONOMIQUE

<i>Chapitre 1 : Théorie économique et idéologie</i>	<i>1</i>
<i>Chapitre 2 : Systémique et idéologie</i>	<i>35</i>

P A R T I E 2

REPRODUCTION SOCIALE ET TUBULATION IDEOLOGIQUE

<i>Chapitre 1 : La Théorie économique et l'assomption de futur</i>	<i>145</i>
<i>Chapitre 2 : Sur les mécanismes de production du futur économique</i>	<i>207</i>
<i>Chapitre 3 : Investissement linguistique : essai sur la "syntaxe évaluative"</i>	<i>297</i>
<i>Chapitre 4 : Une approche linguistique de l'idéologie</i>	<i>417</i>

P A R T I E 3

LE CAPITAL IDEOLOGIQUE

<i>Chapitre 1 : Le concept de capital idéologique</i>	<i>483</i>
<i>Chapitre 2 : Le fonctionnement du capital idéologique</i>	<i>535</i>
<i>Chapitre 3 : La gestion du capital idéologique</i>	<i>637</i>

TABLE DES MATIERES

P A R T I E 1

Idéologie et système économique

Chapitre 1 : THEORIE ECONOMIQUE ET IDEOLOGIE

1. <i>A partir de quelques sujets d'étonnement</i>	1
11. Les privilèges du quantitatif	2
12. Un manque	2
2. <i>Le problème : l'émergence de la question idéologique</i>	6
21. La matrice du problème	6
22. La question idéologique	7
23. Théorie économique et idéologique	8
3. <i>Qu'est-ce que l'idéologie ?</i>	9
31. L'historique de la notion d'idéologie	10
32. L'idéologie comme objet théorique	11
33. L'idéologie comme mode de fonctionnement	11
3 (bis) <i>Que faire du JANUS idéologique ?</i>	12
4. <i>L'adhérence au donné : des théories de la gestion</i>	14
41. De l'adhérence au donné à la pratique théorisée	14
42. La Théorie économique : pratique théorisée	14
5... <i>A la gestion de la théorie : Etude d'un exemple</i>	19
6. <i>Sur les formes modernes du constat</i>	23
7. <i>L'évidence du donné : un phénomène d'optique</i>	26

II

<i>Sur le traitement du qualitatif en science économique</i>	28
<i>L'avenir d'une élision : LE SYSTEME SOCIAL</i>	32
<i>Chapitre 2 : SYSTEMIQUE ET IDEOLOGIE -</i>	35
<i>DE LA SCIENCE ECONOMIQUE A LA SYSTEMIQUE</i>	35
1. <i>Sur la notion de système social</i>	37
11. La Théorie des systèmes	38
12. La pratique systémique : l'analyse de systèmes	39
13. La planification "créatrice d'avenir"	42
14. Sur la "prise de conscience systémique" : TOUT EST FAISABLE	45
15. De la structure sociale au système social : SIMULACRE ET ACTIVITE	49
2. <i>Introduction à la systémique</i>	51
21. Comment aborder l'activité systémique	52
22. Présentation du P.P.B.S.	55
23. Annexe : l'analyse de systèmes dans le P.P.B.S.	64
24. Sur la globalité dans l'Analyse de systèmes	69
25. Sur l'intégration du qualitatif	77
3. <i>Une lecture idéologique de l'Analyse de systèmes</i>	78
31. Du qualitatif à l'idéologique	78
32. Sur l'adhérence au donné dans l'Analyse de systèmes	94
33. La fin de l'Economie politique ?	110
CONCLUSION	129
Annexe	133

P A R T I E 2

Reproduction sociale et tubulation idéologique

<i>Introduction à la 2ème PARTIE</i>	137
<i>Chapitre 1 : LA THEORIE ECONOMIQUE ET L'ASSOMPTION DE FUTUR</i>	145
1. <i>Le futur dans la Théorie économique</i>	146
11. L'escamotage du futur dans la Science économique	146
12. Les modèles économiques : le temps comme variable-potiche	149
13. Le futur dans la Théorie économique	155
14. La description du comportement des agents économiques : la répétition	160
2. <i>Marxisme et reproduction sociale</i>	170
21. De la désadhérence au donné à la science marxiste	171
22. Quelques réflexions sur l'obsession de scientificité : la "garantie" marxiste ?	178
23. L'élision althussérienne : les effets reproducteurs de la théorie	183
24. L'adhérence au donné dans la reproduction sociale : l'autre question	185
25. Résumé	194
3. <i>L'assomption de futur</i>	196
CONCLUSION	199
Annexe : modèles de décision et comportements répétitifs	201

<i>Chapitre 2 : SUR LES MECANISMES DE PRODUCTION DU FUTUR ECONOMIQUE</i>		207
1.	<i>De la production à la reproduction</i>	209
11.	Sur un élargissement conceptuel : la production des faits sociaux	210
12.	Le point de vue prépondérant de la reproduction	216
2.	<i>La tubulation sociale</i>	
21.	Comment s'est branchée la notion de tube	220
22.	La notion de tube	223
23.	Sur l'existence de la tubulation	230
24.	En butte aux tubes : l'obsession de non-tubulation	233
3.	<i>Du tube à l'habitus</i>	237
31.	Introduction de l'habitus	237
32.	Habitus et programmation : projet linguistique	241
33.	Annexe inductive : les habitus de l'enseignement technique	243
4.	<i>La "vraie nature" de la génération</i>	260
41.	Sur l'existence des habitus : "Ce n'est pas par hasard que"	260
42.	L'habitus : une notion formelle, perpétuellement menacée par les ratés du système ?	264
43.	L'habitus : une intention ? ... ou un "parler-motif" ?	270
44.	L'habitus : une évidence à court-circuiter ?	274
	RESUME	276
ANNEXE LINGUISTIQUE : La théorie générative transformationnelle de CHOMSKY		278
A1	Hypothèses et méthodes	284
A2	Le modèle syntagmatique	284
A3	Le modèle transformationnel	290
	Conclusion	294

<i>Chapitre 3 : INVESTISSEMENT LINGUISTIQUE :</i>	
<i>ESSAI SUR LA "SYNTAXE VALUATIVE"</i>	<i>297</i>
 <i>Introduction : SUR LA TRANSPOSITION DES CONCEPTS LINGUISTIQUES</i>	<i>300</i>
 1. <i>Préliminaires à la transposition : le discours des comportements</i>	<i>304</i>
11. <i>Introduction à la notion de phrase de comportement</i>	<i>305</i>
12. <i>Phrase et langue</i>	<i>308</i>
13. <i>L'alphabet des comportements</i>	<i>314</i>
 2. <i>Transposition de la grammaire de CHOMSKY</i>	<i>323</i>
21. <i>Transposition des concepts</i>	
22. <i>Introduction à la syntaxe valutive : le modèle syntagmatique</i>	<i>327</i>
23. <i>Le modèle transformationnel : la syntaxe valutive (SV)</i>	<i>335</i>
 3. <i>Sur l'usage de (SV) : GRAMMATICALITE ET DEVIANCE</i>	<i>349</i>
31. <i>Une première approche de la grammaticalité</i>	<i>350</i>
32. <i>Du côté de la grammaticalité</i>	<i>364</i>
33. <i>L'agrammaticalité</i>	<i>370</i>
 CONCLUSION	<i>390</i>
 4. <i>Quasi-annexe : retour sur la légitimité de la transposition</i>	<i>392</i>
41. <i>Du langage au comportement</i>	
42. <i>Langage, comportement : la question du modèle</i>	<i>396</i>
43. <i>Annexe : "Le concept de modèle". Résumé des thèses de BADIOU</i>	<i>397</i>
44. <i>Précisions terminologiques : systèmes, simulacre, modèle, image</i>	<i>408</i>
 Conclusion : <i>Sur la "similitude de nature" du langage et du comportement</i>	<i>418</i>

<i>Chapitre 4 : UNE APPROCHE LINGUISTIQUE DE L'IDEOLOGIE</i>	417
1. <i>Un point de vue linguistique pour la notion d'habitus</i>	418
11. De la phrase-noyau à l'habitus	418
12. Habitus sociologique et habitus lié à (SV)	419
13. Sur les ficelles d'une "rencontre" théorique	423
2. <i>Un point de vue linguistique pour l'idéologie</i>	425
21. L'idéologie liée à (SV) : I(SV)	426
22. I(SV) : OBJET discursif social	427
23. I(SV) : mode de fonctionnement	438
24. I(SV) dans l'entomologie des idéologies	443
3. <i>I(SV) et production du futur</i>	455
31. Préliminaire : le flux et son tube	455
32. Introduction à une définition linguistique de la tubulation	459
4. <i>Sur l'apport de l'analyse linguistique</i>	471
41. D'une rigueur sémantique à une rigueur syntaxique	471
42. Sur le rôle social des énoncés	472
43. Approche linguistique et effet de société	473
<i>CONCLUSION DE LA 2ème PARTIE</i>	474

P A R T I E 3

Le capital idéologique

<i>INTRODUCTION : Sur un déplacement :</i>	
<i>De l'idéologie du capital au capital idéologique</i>	475
 <i>Chapitre 1 : LE CONCEPT DE CAPITAL IDEOLOGIQUE</i>	483
 <i>Introduction : De la reproduction sociale par la production des personnes</i>	
	483
1. <i>Le concept de capital chez MARX</i>	485
11. Le capital : processus d'inscription du système social	485
12. La reproduction des rapports sociaux, question en suspens	487
2. <i>Le concept de capital reproducteur chez les économistes</i>	488
21. Le capital , stock et structure	489
22. La généralisation des conditions de la reproduction	492
3. <i>Le capital idéologique : production de comportements</i>	501
31. Rappel des propositions antérieures	501
32. Le concept de capital idéologique ; première version	503
4. <i>Le capital idéologique : processus social d'inscription</i>	509
41. En forme d'annexe : la "Production de la société"	510
42. Le capital idéologique	526
 CONCLUSION	

Chapitre 2 : LE FONCTIONNEMENT DU CAPITAL IDEOLOGIQUE

Introduction : de l'assomption de futur au calcul sur le calcul	535
1. Le problème de l'extension du calcul économique	537
11. L'Anthropologie économique et la remise en cause de l'optimum	538
12. Un modèle pour une généralisation : l'optimum homéostatique d'entreprise	545
Résumé : Calcul et futur	
2. Sur l'extension de la notion de calcul : L'émergence de la prévisibilité	550
21 Quelques réflexions sur le calcul économique	550
22. Sur la notion de calcul	560
23. De la prévision à la prévisibilité	569
3. Introduction au calcul sur le calcul	601
31. D'une fonction de production à la structure des calculs ...	603
32. Essai sur la structure générale du calcul : le problème de la TRADUCTION	614
33. Le fonctionnement du capital idéologique : la garantie tubulatoire	621
CONCLUSION : Le calcul de système. Vers une économie politique du comportement ?	632

Chapitre 3 : LA GESTION DU CAPITAL IDEOLOGIQUE

<i>Introduction</i>	637
<i>Préliminaire : De la régulation socio-économique à la contrôlabilité</i>	641
1. <i>Sur la gestion du domaine des machinations</i>	645
11. Sur la stratégie de la gestion : éviter la panne	643
12. Sur l'habitation technique	649
13. Sur l'habitation "sociale"	674
2. <i>La gestion du domaine des calculs</i>	708
21. Sur la stratégie de la gestion	708
22. L'habitation technique	718
23. L'habitation sociale	728
3. <i>La gestion des significations</i>	732
31. Le lieu du pouvoir	733
32. Quelques éléments de gestion des significations	750
33. La planification politique	759
4. <i>Sur la rationalité de système</i>	767
41. L'habitation : une inscription ?	768
42. Le système de l'image	779
43. Pouvoir et signe : la lutte des classes de significations	795

ANNEXE

INTRODUCTION

Involution...

S'introduire ... Une affaire toujours délicate à mener et pour laquelle la moindre des précautions consiste justement à ne pas entrer dans son texte comme dans un moulin. Mais quel curieux genre rhétorique que celui de l'introduction, lorsqu'on y réfléchit un peu ! Pour guider le lecteur, on lui parle au futur, d'un texte déjà écrit car, tout le monde le sait bien, l'introduction, cela s'écrit à la "fin". De même, faut-il avoir exploré un territoire avant d'en dresser une carte à l'usage des futurs voyageurs. En somme, introduire c'est REPRODUIRE cette fiction qui consiste à unifier FUTUR et PASSE au sein d'un même texte : comme si l'on pouvait être à la fois au four et au moulin ... ! Mais pourquoi donc s'arrêter sur ce qui, après tout, n'est rien de plus que l'un de ces rites d'approche dont l'ethnologie, puis l'ethnologie ont montré l'universalité. Et bien, c'est que nous nous proposons de (venons de ...) construire une théorie de l'idéologie dont on va saisir très rapidement ses effets involutifs sur le texte chargé d'en rendre compte.

Sans entrer ici dans le détail de sa définition, disons donc que nous assignons à l'idéologie une position centrale dans l'analyse de ce phénomène encore mal connu de la reproduction sociale. Que le futur social ne soit "pas trop" différent du passé et principalement, que soit conjurée l'abomination des abominations : le hasard. Surtout, surtout, que le futur ne soit pas N'IMPORTE QUOI ! Telle est, d'après nous, la fonction de l'idéologie : une GARANTIE de futur. Avec ce corollaire, essentiel pour les économistes, la possibilité de faire des prévisions, des plans, en un mot : la PREVISIBILITE.

Il n'y a donc rien d'étonnant au fait d'attribuer à l'idéologie les dimensions d'un capital. Car, par définition, un capital garantit pour le futur la disposition de certains biens. Le capital idéologique, quant à lui, est chargé de

de garantir que les comportements futurs des acteurs sociaux ne soient pas trop aberrants. Et même : qu'ils soient le plus conformes possible à ce qu'on attend d'eux. Le capital idéologique est donc la condition d'existence du capital tout court, telle est notre thèse centrale. Mais nous devons passer par bien des détours pour y arriver.

Reproduction, passé, futur ..., on doit commencer à entrevoir qu'il devient difficile de s'adonner au jeu introductif en toute innocence, lorsqu'on effectue une telle approche du mécanisme idéologique. Car, au fond, une introduction est-elle rien d'autre qu'une forme de PREVISION sur le développement du texte, une sorte de GARANTIE que ce qui va être écrit ne sera pas n'importe quoi ! Ainsi se manifeste l'effet involutif : notre texte, en son introduction déjà, ne peut pas être amorphe par rapport à la théorie qu'il fait accéder à l'existence. Bien au contraire, il en porte la marque, les réflexions présentées plus haut en font foi. Un peu comme si l'exploration du territoire impliquait une modification des règles cartographiques usuelles. Et ainsi se justifie notre transgression de la fiction rhétorique traditionnelle ...

Mais peut-être n'aurions-nous pas accepté de subir la loi involutive si l'évolution de notre texte lui-même n'avait justement fait apparaître la fragilité des prévisions concernant son parcours ... Et il n'y a qu'un nom pour ce que va ainsi advenir :

Dérive

Ce qui était prévu a en effet peu à peu cessé de guider directement notre travail d'analyse. Commençons donc - et il en est temps - par présenter notre propos initial.

- 1 - Le programme était assez bien défini : étudier la place de l'idéologique dans le fonctionnement du système économique. Et au-delà de ses réponses bien connues. Car si le système fonctionne dans sa matérialité - production et consommation - c'est bien, nous semble-t-il, parce que les individus ont de bonnes raisons pour le faire fonctionner. Et quel autre statut accorder que celui d'idéologique, à cet ensemble des " bonnes raisons " ?

"Comment ça marche ?", telle est peut-être alors la meilleure question pour résumer notre perplexité initiale devant deux lacunes communicantes : l'une dans la théorie de l'idéologie et l'autre dans la Théorie économique.

Ainsi s'explique l'investigation qui amorcera notre démarche. Infructueuse : la Théorie économique présente en effet cette particularité d'être citée fréquemment comme exemple de théorie idéologique sans accorder aucun statut scientifique à la notion d'idéologie. Et il est intéressant d'insister sur cette relation entre les objets d'une Théorie et la théorie comme objet. Ou, pour reprendre la terminologie que propose J. KRISTEVA : la Théorie comme UNITE, statique, et le PROCES, dynamique évidemment, par où s'entreprennent son analyse (1). Cette opposition unité/procès, nous allons en éprouver l'importance au fil de notre texte.

Car l'unité de notre programme de recherche s'est peu à peu trouvée subvertie par le procès de recherche lui-même. C'est que, partis pour pister l'idéologique DANS l'économique, nous avons dû progressivement élargir notre point de vue et, pratiquement, changer d'objet de recherche. Et de plus, cet objet est loin d'être quelconque : il s'agit de la place de l'idéologique dans la reproduction sociale, lieu de questionnement privilégié, s'il en est, du couple unité/procès !

Résumons alors les voies de cette subversion.

- 2 - Par un mouvement assez naturel, notre quête infructueuse dans la Théorie économique nous a fait aborder celui, connexe, de la Systémique. Un assez vaste développement nous paraissant nécessaire pour cerner ce domaine diffus à la croissance polymorphe, nous nous contenterons ici de dire qu'il s'agit de toutes les techniques d'analyse et de décision articulées autour de la notion de système. En rajoutant, pour situer d'où nous sommes partis, que la Théorie économique nous paraît de plus en plus menacée de phagocytose par la nouvelle venue. C'est que, contrairement à l'économiste, le systémiste cherche à avoir une vue d'ensemble des phénomènes : l'économique n'est qu'un aspect parmi d'autres dans les systèmes qu'il élabore. Le corollaire de cette vocation globalisante est justement la prise en considération de ce qu'ignorait l'économiste : on verra ainsi que

(1) Pratique signifiante et mode de production. Tel Quel n° 60 hiver 74

l'idéologique commence d'acquiescer un statut dans des analyses systémiques à visée opérationnelle. Mais on verra bien plus encore, et là se précise la dérive.

En effet, le développement de la Systémique coïncide d'abord avec celui des grandes concentrations mais aussi avec l'essor de l'informatique. Jamais les moyens d'action sur l'environnement n'ont été aussi puissants, techniques ou financiers. Et la possibilité de transformer par exemple un site géographique nous paraît de peu d'importance, comparée à la manipulation à grande échelle des masses humaines. Un seuil important est ainsi franchi dont voici, de notre point de vue, les deux conséquences majeures :

- D'une part, les systémistes sont amenés à devoir réfléchir sur les conditions d'existence de leurs systèmes. En particulier, nous aurons à remarquer leur intérêt pour tous les processus REPETITIFS qui assurent le fonctionnement des systèmes humains et donc, leur stabilité.
 - Mais, inversement, en arriver à s'interroger sur ce qui demeure STABLE dans un système revient à considérer d'un autre oeil les INVARIANTS pratiques ou théoriques sur lesquels reposaient jusqu'ici les disciplines traditionnelles et leurs techniques d'application. Si, par exemple, le type de propriété des moyens de production - collectif ou privé - en vient à être conçu comme l'objet d'un calcul, peut-on encore considérer comme invariant "naturel" la fameuse "structure du mode de production" ? L'invariance ne serait-elle plus alors que le fruit - momentané - d'une décision ? Et dans cet univers hyper-variable que restera-t-il d'assez stable pour donner sens à quelque activité théorique ? Questions encore excessives, sûrement, mais elles ont l'avantage de donner le ton.
- 3 - La dérive de notre programme de recherche est maintenant patente : l'analyse idéologique de la Systémique, d'abord conçue comme simple extension de la Théorie économique débouche finalement sur le phénomène de la reproduction sociale. Que reste-t-il de stable ? Qu'est-ce qui se reproduit ? Qu'y a-t-il de neuf ? Voilà qui met en cause ce que nous savons de l'unité d'un "effet de société" déterminé (1) et du procès par lequel se repère son évolution. Avec, au surplus, cette intuition inquiétante, impossible à refouler : ne serait-ce pas le POUVOIR d'organiser la variabilité qui viendrait prendre le relais des invariants traditionnels ?

(1) Nous empruntons le terme à ALTHUSSER : Lire le Capital t.1. Maspero 1968

Ce résumé du procès de notre recherche montre bien à quel point il était imprévisible ou, du moins, non prévu. Nous devons donc en prendre notre parti : il ne semble pas qu'on puisse situer la place de l'idéologique dans le système économique autrement qu'à travers une Théorie de la reproduction. Mais la tâche ne sera pas facile. Car bien évidemment la Théorie économique ne dispose pas des concepts nécessaires pour appréhender le phénomène, un rapide survol nous en convaincra aisément. On pourrait croire alors que le marxisme offre un cadre où loger ce genre de questions. Mais à la suite de H. LEFEBVRE principalement, nous constaterons qu'il n'en est rien. Et si, comme nous l'avons déjà laissé entendre, les auteurs marxistes récents sont aveugles devant la variabilisation de leurs concepts, il semble bien que cela ne soit pas sans rapport avec la faiblesse traditionnelle de leur mode d'analyse sur ce point : par quel mécanisme la structure du mode de production se reproduit-elle ? Or il est difficile de nier qu'il n'existe là-dessus aucune réponse satisfaisante.

Aussi peut-on caractériser le sens de notre dérive : essayer de faire de la Théorie de la reproduction sociale autre chose qu'un verset sans consistance figurant pour mémoire dans la vulgate de la structure du mode de production. Cette tentative débouchera sur le concept de Capital idéologique.

Mais avant d'y parvenir, nous devons consentir un investissement méthodologique important.

La tubulation et ses syntaxes

Donc, approfondir la question de la reproduction pour revenir plus loin à celle de l'idéologique. Nous pensons alors que ce n'est pas trop forcer l'analogie machinique que d'aborder l'effet de société en termes de TUBE. Car le propre d'un tube c'est d'avoir des parois et d'empêcher ainsi que le flux qui y circule aille n'importe où, tautologiquement : le guider dans une direction déterminée. La notion commune d'espace social n'est peut-être pas très claire. Par contre, celle de tube dans cet espace nous paraît avoir une grande valeur intuitive. La question est de savoir s'il est possible de la préciser. Nous disposerions alors d'un élément fondamental pour l'analyse de la reproduction sociale.

Et là, nous n'avons qu'à cueillir un fruit providentiel dans "La reproduction" de BOURDIEU et PASSERON : il s'agit de l'HABITUS (1). C'est le chaînon -

(1) Ed. de Minuit 1970

théorique - manquant entre l'individu et la structure sociale. Notion au statut épistémologique épineux, dont nous prendrons le parti d'avancer qu'on ne peut la comprendre qu'en tant que PROJET des institutions habitantes, celles qui assurent la socialisation de l'individu (école, famille, armée, entreprise, etc.) Mais un projet d'un type particulier, justifiant précisément le traitement linguistique qu'on lui fera subir. C'est qu'il est impossible évidemment de programmer les actes d'un individu : l'infinité des situations courantes l'interdit. Aussi peut-on faire l'hypothèse que le projet habitant se concentre sur la "structure profonde" de ces actes, à charge pour nous de l'exhiber.

Or, il se trouve, en plus, que les auteurs de "La reproduction" suggèrent de faire appel à la grammaire générative pour analyser le système des habits. Suivant cette idée, nous avons alors essayé de reprendre les concepts de CHOMSKY pour en faire une transposition dans ce qu'il est difficile d'appeler autrement que le DISCOURS DES COMPORTEMENTS. Opération qui demandera, là encore, tout un luxe de précautions épistémologiques dont nous ne ferons pas état dans cette introduction.

Ce discours, pour mériter ce nom, nous nous devons d'en proposer la syntaxe. Presque persuadés qu'il en existe plusieurs, nous nous sommes contentés d'en construire une, d'importance pratique considérable puisque nous voulons par là rendre compte des phénomènes de valeur, de hiérarchie et d'ordre.

Nous l'avons nommée SYNTAXE VALUATIVE (SV) et elle est taillée sur mesure puisqu'elle "décrit" le mode de génération d'une grande variété de "phrases de comportement" à partir d'une structure profonde signifiant ceci : "dans une situation donnée s'établit une relation valuée entre un dominant et un dominé et selon certaines raisons". Par où se manifeste en filigrane la question du pouvoir déjà introduite plus haut ...

Cette syntaxe, disons tout de suite que nous en ferons un usage abusif, dans la mesure où nous lui arrogerons le droit de représenter toutes celles que nous n'avons pas encore construites ! Mettons que nous voulons un peu voir à quoi elle peut servir avant de se lancer dans d'autres efforts syntaxiques :

L'idéologique : discours/comportement

L'approche linguistique telle qu'elle vient d'être résumée modifie complètement la conception usuelle de l'idéologie, sa définition d'abord. Car dans la syntaxe évaluative se présente une notion précieuse, celle de PHRASE-NOYAU : on peut considérer, en un certain sens, que toutes les phrases analysables selon notre syntaxe sont générées à partir de ces phrases. C'est dire leur statut fondamental. Ainsi est-on amené aux définitions suivantes :

- . l'habitus lié à (SV) est une phrase-noyau de (SV),
- . l'idéologie liée à (SV) est l'ensemble des phrases-noyaux,
- . un tube lié à (SV) est une suite de phrases de comportements générées à partir du même habitus.

Les conséquences les plus importantes de ces définitions sont alors les suivantes :

- D'abord, l'idéologie est liée à la syntaxe construite pour analyser les comportements effectifs. On ne peut donc plus parler d'idéologie en général. L'idéologie dépend à la fois d'une activité d'observation et de sa structuration rigoureuse. Les connotations habituelles d'occultation, de mystification ou d'erreurs doivent alors être également analysées dans ce cadre. L'idéologique devient ainsi un phénomène second - dérivé - par rapport à l'existence de ces syntaxes dont nous avançons qu'elles structurent les comportements individuels.
- C'est donc déplacer le lien de ces fameuses "luttres idéologiques". Car si l'idéologique est de l'ordre de la phrase-noyau, de l'ordre du discours, il n'en reste pas moins qu'il faut la comprendre comme structuration de comportements. Et même faut-il parler d'une véritable constitution politique de la personne. C'est un peu ce qu'oublie habituellement, lorsqu'on prend l'idéologie trop au pied de sa racine : l'idée ne se repère pas sans comportements manifestes ! Il apparaîtra donc que l'habitation, conçue comme inculcation de phrases-noyaux, est un travail idéologique de production de personnes sociales. Ainsi s'introduit la notion de MACHINATION par où nous verrons le capital idéologique rejoindre et compléter le Capital tout court dans le champ de la production et de la reproduction.

Le capital idéologique

La reproduction est donc là, subordonnée à l'inculcation des phrases-noyaux. Celle-ci "réussit"-elle que la production des comportements dans le cadre de la syntaxe reproduit alors ce que nous tenons pour l'essentiel : la structure syntaxique elle-même, puisque c'est ce que toutes les phrases de comportement ont en commun. Dans le cas de notre modèle, c'est la structure de valuation et de hiérarchie qui se trouve ainsi reproduite.

Aussi est-on fondé à considérer que l'assimilation des phrases-noyaux de la syntaxe garantit un flux de comportements "corrects" au sens où la correction, se définit par l'existence même de la syntaxe servant alors de norme sociale. Et il y a alors peu à rajouter pour aboutir à la notion de capital idéologique qui, comme tout capital qui se respecte, est chargé d'assurer un flux et ici, un flux de comportements. Insistons pourtant encore sur ceci que nous ne décrirons que des projets : évidemment que ça ne marche pas toujours et que le capital, fût-il idéologique, ça tombe parfois en panne ! Intéressons-nous pourtant à son fonctionnement.

Lorsqu'on évoque la crise du capitalisme, il est fréquent d'insister sur sa "crise idéologique". Or l'on sait que ce sont les moments de crise qui sont souvent les plus productifs, au moins sur le plan théorique. Et ce n'est peut-être donc pas par hasard qu'il faille maintenant reprendre la théorie du Capital et prendre en considération ce que nous avons conceptualisé comme capital idéologique car c'est en termes de FIABILITE que le capitalisme doit maintenant appréhender son évolution. Et il est bien évident que la fiabilité technique, déjà arrivée à un degré très satisfaisant, est tout à fait dépendante de la FIABILITE IDEOLOGIQUE : la machination idéologique commande dorénavant à la machination technique (c'est d'ailleurs ce que les Chinois répètent depuis longtemps).

Nous essayerons donc de systématiser ce lien de dépendance, montrant à quel point la production - et la consommation - peuvent être sensibles à des pannes survenant dans des circuits que les ingénieurs connaissent encore mal ... L'imbrication de l'idéologique dans l'économique sera ainsi schématisée, s'il en était encore besoin. Mais cette matérialisation des effets idéologiques aura une conséquence un peu inattendue. Nous devons en effet donner statut à un domaine assez particulier : celui où se produit le discours

chargé d'alimenter les machinations idéologiques. Tâche assez malaisée où FOUCAULT nous sera d'un précieux secours.

C'est dire que le contrôle du capital idéologique nous semble devenir un enjeu stratégique dans les luttes sociales. Maintenant que les invariants économiques traditionnels sont remis en cause, c'est le pouvoir sur le capital idéologique qui devient essentiel : la PRODUCTION DE LA SOCIÉTÉ telle que l'entend A. TOURAINE (1) paraît de plus en plus conditionnée par la production des personnes sociales. Nous aurons donc à examiner attentivement la gestion du capital idéologique, clé de la production de prévisibilité : l'Ecole, la formation permanente, la politique contractuelle, la planification, seront nos terrains de recherche.

C'est alors sur le thème de la variabilité que nous ferons retour à l'Economie Politique. Nous avons déjà esquissé ses problèmes d'identité devant les ambitions de la Systémique phagocyteuse. Son développement venant se conjuguer avec l'apparition de cette notion de "production de la société", plus rien (comme jadis l'économie, paraît-il) n'a de privilège pour servir de fondement sur quoi édifier une analyse sociétale. C'est que nous quittons l'ère du Capital caractérisée par la forme-marchandise. Celle du Capital idéologique correspond à la nécessité de contrôler le discours alimentant les machinations idéologiques. Et peut-être faut-il parler ici du discours sous sa forme la plus opérationnelle, telle qu'elle a pu être conceptualisée par BAUDRILLARD (2) : la forme-spectacle. Savoir quoi produire ... De l'article de supermarché jusqu'à la Société elle-même, c'est d'IMAGES ou ce qui revient au même de théories dont on a besoin. Là, peut-être, faut-il situer l'invariant : dans le POUVOIR de contrôler les images productives d'individus, de marchandises, de sociétés. C'est peut-être la grille que nous nous permettrons de conseiller pour aborder la lecture de cet essai.

(1) Ed. du Seuil 1973

(2) Par exemple : le miroir de la production - Castermann 1973

Partie 1

I D E O L O G I E

et

S Y S T E M E E C O N O M I Q U E

Chapitre 1

THEORIE ECONOMIQUE ET IDEOLOGIE

1. A PARTIR DE QUELQUES SUJETS D'ETONNEMENT ...

C'est d'abord une interrogation un peu naïve, à la portée de la première personne que l'on persuaderait de feuilleter quelques ouvrages de Théorie économique. Il est inutile de lui supposer une quelconque formation critique préalable, même marxiste. Seulement une certaine volonté de recul, pour être attentif au plus évident...

Comment ! C'est à cela que la Théorie réduit la "vie économique" ? Des quantités de biens, des prix, des taux d'échange, des ordres d'utilité ? ...! Ce ne serait donc QUE cela cette Economie omniprésente, des discours de Chambre de Commerce aux homélies gouvernementales ? Pourtant, les relations de travail, l'activité productrice, la consommation quotidienne, paraissent tellement loin des images qu'en donne la Théorie. On a beau se laisser dire que la "réalité économique est trop complexe", qu'il faut bien simplifier, réduire, faire des modèles ... Il est difficile de ne pas juger cette réduction excessive et arbitraire, même si sur sa base s'est édifiée une science perfectionnée et enseignée depuis des dizaines d'années.

En somme, un regard naïf nous donnerait à penser que la Théorie économique souffre d'un vice de constitution. Essayons d'en cerner un peu la nature, en des termes plus appropriés à l'objet en souffrance.

11. Les privilèges du quantitatif.

La gravité de la question pourrait nous inciter à entreprendre une analyse détaillée des nombreuses définitions de l'Economie. Théorie des richesses, théorie de l'optimisation d'objectifs sous contrainte de rareté, théorie des actions finalisées, ce pourrait être un travail de longue haleine que de parcourir la galerie des tableaux que la Théorie économique a dressés d'elle-même. Mais au fond, peu importe. Car on sait bien que le développement d'une science a peu de rapports avec la définition a posteriori de son objet. Ce qui sera retenu de ce survol hypothétique, c'est une impression globale : cohérence et prétention scientifique semblent réservées à la seule zone des BIENS et SERVICES, artificiellement extraite de son tissu social. Certains objecteront qu'existent, à la périphérie, des disciplines telles que Psychologie ou Sociologie économique dont le caractère hybride, interdisciplinaire ..., affaiblirait la portée du jugement ainsi énoncé. Il est néanmoins permis de se demander pourquoi les phénomènes dont elles rendent compte échappent au traitement plus rigoureux de ce qu'il est convenu d'appeler Science économique. Et en réduisant jusqu'à la caricature, pour mieux désigner la faille :

POURQUOI CE DECOUPAGE ENTRE QUALITATIF ET QUANTITATIF,
ENTRE L'ACTIVITE HUMAINE ET SES PRODUITS ?

Comment ne pas diagnostiquer que "quelque chose ne va pas" dans la Théorie ? Résultat grossier, certes, à peine moins naïf qu'au premier coup d'oeil, mais difficilement récusable. Et c'est bien de là que procède tout ce qui suit. Mais quittons maintenant le domaine des premières impressions, celles qu'on dit être toujours les meilleures ...

12. Un MANQUE ...

Parce que la pensée économique semble être le lieu d'un travail abyssal dans ce sens. Pensée, et non Théorie économique, car il s'agirait plutôt d'une démarche critique et épistémologique n'affectant pas pour le

moment le développement d'un corps théorique apparemment serein. (1)
 Rien de fondamental, en effet, ne paraît miner la communauté scientifique des économistes : leurs différends idéologiques eux-mêmes ne se conjuguent-ils pas pour faire d'eux des "walrasso-keyneso-marxistes", selon une formule pleine de bon sens (2).

Pourtant, certains se proposent d'ores et déjà de "déconstruire" l'économie, en des termes assez proches du diagnostic ci-dessus :

"... la raison pour laquelle l'Economie Politique a progressivement perdu sa fonction de connaissance au profit d'une fonction idéologique : c'est parce qu'elle n'a cessé de mutiler le réel en le découpant entre ce qui relèverait de la sociologie, de la psychologie, de la science politique, etc ... (3)

On pressent que l'analyse de ces mutilations sera de première importance dans le processus de "déconstruction".

Quant à GRANGER, sa réflexion sur le "style économique" nous montre comment a prévalu jusqu'ici la "neutralisation de l'action" :

"l'acte économique est réduit à ses EFFETS, tout ce qui subsiste de l'acte c'est le CALCUL ... l'économie politique ne sera pas la théorie de certains types d'actions humaines, mais une théorie de leurs TRACES dans la sensibilité" (4)

(1) Si l'on excepte les impertinences de la toute récente association pour la critique des Sciences économiques et sociales -

LE MONDE 22.5.73, 26.6.73, 9.10.73.

(2) KOLM S.C. L'idéologie des économistes - LE MONDE 27.6.72

(3) HAMON Hervé Autour de l'Economie Politique, Politique Aujourd'hui 1/2 1972 p. 118

(4) GRANGER G.G. Essai d'une philosophie du style, Armand COLIN 1968 p. 221

(5) GRANGER G.G. id. p. 249

Ainsi, de divers côtés, se précise un ensemble d'indices qui concourent à faire admettre que la Théorie économique a vraiment trop simplifié, qu'il "MANQUE quelque chose". Constatation imprécise, lourde de directions de recherches vers des horizons mal dégagés et pourtant, constatation impérieuse dont nous aurons à subir les implications. Mais auparavant, ne convient-il pas d'examiner un peu ce qui se passe hors des régions couvertes par la Théorie économique ?

Pour aller au plus évident : le conflit politique entre la Chine et les partis qualifiés de "révisionnistes" se double d'une querelle théorique fondamentale. La pensée de Mao-tsé-toung met en effet l'idéologie au premier plan de toute stratégie de "développement économique". Les conséquences de cette atteinte à l'orthodoxie sont d'ordre planétaire. Le silence de la Théorie économique à ce sujet en paraît d'autant plus flagrant. A l'écart d'un bouleversement formidable, on continue de faire ronronner des mécaniques bien "matérielles" - appareil de production et marché - aux problèmes concrets et rationnels : équilibre, expansion, stagflation ... Si la voie chinoise est parfois citée, c'est sur le mode "cujus regio, ejus religio" : rien de ce qui se passe dans cet immense pays arriéré ne saurait être exporté ... Pourtant le problème est loin d'être théorique. Et, comme le rappelle René DUMONT, il pourrait même se poser sous peu de façon dramatique :

"Je souligne ici la gravité des périls, je n'ai cessé de les dénoncer, affirmant dès 1966 que nous allions à la famine et ajoutant, en 1973, que l'utopie ou la mort restait notre seul choix. La Chine a su mobiliser dans un immense effort l'ensemble de la paysannerie. De l'Inde au Bengla-Desh, plus du tiers des forces du travail rural reste inemployé; mais 27 % des labours indiens sont irrigués, contre 77 % des terres arables chinoises. (...) Mais on ne peut résoudre le problème agraire mondial par la seule intervention de la sélection, des engrais et des pesticides. Il faut aussi permettre aux petits paysans sans terre de réaliser toute leur potentialité de travail - toutes leurs forces productives cachées - comme en Chine". (1)

(1) La famine, demain. LE MONDE 3.4.74

On sait que jusqu'ici ces appels épisodiques n'ont malheureusement pas eu d'écho au sein de la théorie. Il y a certes quelques excuses : la distance est grande, et comment peut-on être chinois ... ? Mais alors, comment ne pas être frappé par l'aveuglement cette fois total de la Théorie devant les mues que semble préparer la pensée occidentale, elle aussi. Il serait long et difficile d'entrer dans le détail d'une comparaison sûrement très fructueuse. Mais pour caractériser simplement l'évolution qui s'amorce : on en vient peu à peu à réaliser que le monde dit "matériel" ne fonctionne pas automatiquement, qu'une machine, par exemple, ce n'est qu'un tas de ferraille sans l'homme qui sait comment et pourquoi la mettre en marche. Une lutte théorique diffuse commence à être perçue. De la notion de "contre-culture" (1) à tous les travaux d'inspiration psychanalytique, une chose paraît claire : les phénomènes que l'on dénommera, faute de mieux, de "non-matériels", deviennent l'objet d'un intérêt croissant. En dehors de la Théorie économique, évidemment. Car la plupart des économistes qui ont entendu parler de DELEUZE (2), par exemple, doivent s'imaginer que son problème relève de la psychanalyse ...



Pour tout dire : de l'intérieur, la Théorie économique paraît boîteuse, de l'extérieur, elle paraît borgne (quoique bien compensée des deux côtés). On nous pardonnera, espérons-le, la rapidité d'établissement du diagnostic. Beaucoup des affirmations qui l'étayaient mériteraient une argumentation plus minutieuse. Mais, à vrai dire, le malaise est général, même s'il n'apparaît pas ouvertement. Aussi ne semblait-il pas justifié de s'étendre sur ce que tout le monde ressent à des degrés divers. Par contre, importait-il de cerner le malaise dans ses grandes lignes et d'en faire un point de départ que l'on espère fécond.

Par exemple :

(1) Alan WATTS *Amour et connaissance* (1958) Gonthier 1971

Th. ROSZAK *Vers une contre-culture* (1968) Stock 1970

(2) L'Anti-Oedipe - Capitalisme et schizophrénie. Ed. Minuit 1972

2. LE PROBLEME : L'EMERGENCE DE LA QUESTION IDEOLOGIQUE

Nous voyons donc se préciser un objectif dont l'ambition, disons-le tout de suite, est sans commune mesure avec la modestie des chapitres qui suivent.

Il s'agirait d'opérer un élargissement du point de vue actuellement dominant en Théorie économique. "Matériel", "quantitatif", "concret", autant de termes dont la négation désigne la prise en considération de phénomènes jugés jusqu'ici non pertinents, incongrus, ou même trop difficiles à traiter. Reconnaissance dont on peut préjuger qu'elle videra presque complètement de son sens le terme "économique", à supposer d'ailleurs qu'on ait jamais pu lui en trouver un. Il est certain que l'époque est venue d'entreprendre cet élargissement, tout en sachant que des recherches ultérieures viendront vraisemblablement balayer les premiers balbutiements de solutions proposées plus loin. Il importe cependant de prendre beaucoup de précautions car il y a de multiples façons d'entendre "non-matériel" ou "qualitatif". Aussi passerons-nous par une brève étape préliminaire.

21. La matrice du problème.

Nous allons suivre une voie ouverte par ALTHUSSER (1). Celui-ci dégage dans l'oeuvre de MARX le concept fondamental de "structure du mode de production". Nous ne voulons pas ici en discuter la validité, mais en reconnaître la portée. Ce concept oblige l'analyste un peu scrupuleux à quitter les ras du donné immédiat pour appréhender la société dans son fonctionnement GLOBAL, avant toute tentative d'élucidation des phénomènes isolés. Point de vue en opposition complète avec celui de l'économie qui continue à présenter le fonctionnement économique d'une société comme la résultante des activités d'acteurs plus ou moins indépendants, plus ou moins influents. Les théories les plus axiomatisées, donc les plus claires, ne laissent aucun doute à ce sujet : producteurs, consommateurs, Etat, jouent pour ainsi dire le rôle de molécules dans le gaz économique (2). Entendons-nous bien : Il s'agit de la Théorie économique

(1) . ALTHUSSER Louis - Lire le Capital (1965), Maspéro 1968

(2) . DEBREU Gérard - La théorie de la valeur (1956), Dunod 1966

. DE MONTBRIAL Thierry - Economie théorique, P.U.F. 1971

. M. et A. LICHNEROWICZ - Economie et Thermodynamique : un modèle d'échange économique . Economie et Société n° 10 1971 (DROZ)

et non des divers travaux concernant les "structures économiques" dont la juxtaposition n'est pas faite pour éclairer les choses.

Nous pouvons alors déterminer la forme la plus générale du problème soulevé, sa MATRICE, en quelque sorte :

IL S'AGIT DE FAIRE INTERVENIR DANS L'ANALYSE ECONOMIQUE
DES ELEMENTS NON-MATERIELS AYANT D'ABORD UN MODE D'EXIS-
TENCE SOCIAL MAIS REPERABLES PAR LEURS EFFETS AU NIVEAU
DE L'INDIVIDU.

La généralité une fois énoncée, nous allons tout de suite nous res-
treindre à l'un des produits de la matrice.

22. La question idéologique.

Etant donné la forme de la matrice, il n'est pas surprenant que notre intérêt aille fortement se concentrer sur la notion d'IDEOLOGIE, cet objet immatériel à caractère SOCIAL, irréductible à une composition d'instances individuelles l'une à l'autre confrontées. Irréductible, mais aussi en symbiose étroite, comme il faudra le montrer. Ainsi se détermine l'objectif : tenter de "traiter par l'idéologie" le malaise théorique diagnostiqué en introduction. On pourrait évidemment objecter que cette précipitation sur le traitement idéologique manque un peu de justifications, qu'avant d'entreprendre un traitement, il faut autant que possible en décliner les raisons. Certes. Et il y a vraisemblablement d'autres traitements que l'idéologique. Mais disons que c'est celui-ci qui a paru le plus intéressant à explorer. La justification de ce choix, c'est notre texte, tel qu'il s'amorce ici. Et au fur et à mesure de son développement, on espère ainsi que l'objet idéologique apparaîtra comme l'une des réponses les plus appropriées au problème dont voici une première formulation :

QUELLE EST LA POSITION DE L'IDEOLOGIQUE DANS
LE FONCTIONNEMENT D'UN SYSTEME ECONOMIQUE ?

Mais ceci appelle une remarque immédiate. On se méprendrait beaucoup en considérant que l'approche très générale effectuée ici a pour rôle d'introduire à une gestion de réponses déjà bien connues : instance économique - instance politique - instance idéologique, telles qu'elles figurent, par exemple, chez POULANTZAS (1). Il n'y a pas de raison pour qu'il y ait unicité de parcours à partir d'une origine déterminée. Admettre en effet que le concept de structure du mode de production joue un rôle important ne détermine en aucune manière un traitement unique de la notion d'idéologie, comme nous le verrons par la suite. Mais sitôt formulé le problème, nous marquerons un temps d'arrêt pour toiser son importance et adopter une démarche adaptée ...

23. Théorie économique et idéologie.

Car peut-être vaut-il mieux ne pas aborder la question (1) de front. En effet, d'où parlerions-nous ? La Théorie économique ne connaît pas la notion d'idéologie, c'est un fait. La doctrine marxiste, par contre, en fait une grande consommation et elle pourrait nous offrir une surface d'appui. Mais l'usage de cette notion semble bien en-deça de son rôle effectif, sans qu'on puisse très bien savoir s'il s'agit d'une cristallisation juvénile ou d'une rigidité sénile. Et de plus, existe-t-il une société dont le marxisme soit VRAIMENT la théorie ? Alors qu'au contraire, la Théorie économique, même borgne et boiteuse, apparaît comme un symptôme de la plupart des sociétés existantes - le cas de la Chine est encore trop mal connu pour apporter de façon certaine autre chose que des novations théoriques. Aussi laisserons-nous de côté l'arsenal conceptuel marxiste pour ENTREPRENDRE UNE AUSCULTATION DE LA THEORIE ECONOMIQUE ELLE-MEME.

Car s'il y a un MANQUE repéré, il doit bien y avoir quelque SYMPTOME qui nous parlerait d'idéologie dans le langage de la Théorie économique. Nous considérerons donc comme un bon point de départ que d'examiner quels rapports se nouent entre la Théorie économique et la notion d'idéologie dont nous supposerons qu'elle n'est pas étrangère au manque qui impulse

(1). POULANTZAS Nicos - Pouvoir politique et classes sociales
Maspero 1971

notre démarche. D'où la question préliminaire, objet de ce chapitre :

II

LA THEORIE ECONOMIQUE PEUT-ELLE INTEGRER
LA NOTION D'IDEOLOGIE ?

Ce qui suit est consacré à l'analyse que commande cette question. Afin d'en permettre une meilleure compréhension, en disposant d'une sorte de fil conducteur, on formulera tout de suite les conclusions auxquelles nous aboutirons :

Les moyens théoriques dont dispose la Théorie économique sont tellement biaisés par sa propre structure idéologique qu'elle paraît repousser la notion d'idéologie dans le mouvement même de la démarche qui l'en approche. L'Idéologie présente alors les apparences d'un CONCEPT-LIMITE que la Théorie économique ne pourrait traiter que de façon déformée.

Nous allons donc exposer cette évolution ASYMPTOTIQUE. Il s'agit certes d'une démarche en biais par rapport à la question principale I sur la position de l'idéologie, que nous aborderons plus tard. Mais ce biais se comprend aisément : la Théorie économique fait partie elle aussi du système économique et, comme il a été dit plus haut, c'en est même un symptôme remarquable. On verra plus tard que le détour impliqué par la question II est tout à fait justifié en ce qu'il apporte un point de vue indispensable pour traiter la question I.

Mais il reste encore une obligation de définition ...

3. QU'EST-CE QUE L'IDEOLOGIE ?

La question se pose maintenant, avec l'insistance de ce que l'on s'est contenté d'évoquer sans l'aborder de face. Question brutale. Comment continuer l'exposé sans la prendre en considération ? L'introduction de la notion d'idéologie et son usage répété appellent une définition. Mais en même temps, on peut bien s'imaginer que la Théorie "économique" qu'appelle cette introduction va modifier la signification ACTUELLE de cette notion par le fait même qu'elle lui donnera un statut, qu'elle intégrera parmi d'autres.

Force nous est donc faite de nous stabiliser sur une réponse provisoire, suffisante pour les nécessités du contexte, quitte à la reprendre plus tard. Donc, stabilisons-nous ...

31. L'historique de la notion d'idéologie.

Il mériterait un ouvrage complet. Signalons seulement l'excellente synthèse de VIDAL dans son "Essai sur l'idéologie". Malgré sa densité, l'extrait suivant résume assez bien l'évolution du statut de l'idéologie : "De WEBER à MANHEIM, d'HALBWACHS à ALTHUSSER puis à POULANTZAS et T. HERBERT, l'idéologie se dégage progressivement de son équivoque, et ce qui se présentait au départ comme ensemble hétérogène de représentations sociales à fonction purement utilitaire, devient aujourd'hui SYSTÈME autonome, défini par un double mode d'articulation : articulation du soi, mise en forme d'un principe de combinaison interne - et articulation avec un extérieur, la situation ou la "pratique" (1).

L'état actuel des recherches universitaires ne doit pas cependant faire oublier un aspect troublant de la question. C'est que, depuis MARX et WEBER, il s'est installé un usage social du terme "idéologie". Proposons une définition provisoire :

L'IDEOLOGIE EST UNE REPRESENTATION SOCIALE (WEBER)

QUI MASQUE UNE JUSTE COMPREHENSION DE LA REALITE (MARX).

Qu'on n'aille pas nous chercher noise au nom de telle ligne du Capital ou des travaux de tel sociologue : nous n'avons fait que décrire, répétons-le, un usage social du terme "idéologie". Qu'il y ait maintenant un décalage entre cet usage et les recherches les plus récentes est une évidence dont on pourrait tirer un jeu réflexif : l'emploi idéologique du terme "idéologie" ...

Cette évocation ludique renvoie à une incohérence dans ce texte qui n'aura pas échappé au lecteur attentif. Un peu plus haut a été annoncée la "démonstration" suivante : la Théorie économique, biaisée par sa structure idéologique, repousse la notion d'idéologie elle-même.

(1). VIDAL - Essai sur l'idéologie, Anthropos 1971, p. 41

D'où la question : l'idéologie est-elle un objet social que l'on étudie en tant que tel, ou bien permet-elle de caractériser le mode de fonctionnement d'un corps théorique ? Ou encore : L'IDEOLOGIE EST-ELLE OBJET OU MODE DE FONCTIONNEMENT ? C'est peu-être un tort que de sembler donner à un même terme deux sens différents, dans le même contexte, et sans crier gare ! Mais il faut se rendre à l'évidence : les recherches actuelles apparaissent effectivement vertébrées par deux directions différentes que nous allons esquisser brièvement.

32. L'idéologie comme objet théorique.

Cet aspect ressort particulièrement bien chez ALTHUSSER :

"Que chaque IDEOLOGIE soit considérée comme un tout réel, unifié intérieurement par sa problématique propre, et tel qu'on ne puisse en distraire un élément sans en altérer le sens. Que le sens de ce tout, d'une idéologie singulière (ici la pensée d'un individu (MARX)) dépend, non de son rapport à une VERITE différente d'elle, mais de son rapport au CHAMP IDEOLOGIQUE existant, et aux PROBLEMES ET A LA STRUCTURE SOCIAUX qui le soutiennent et le réfléchissent ..." (1)

L'idéologie apparaît ainsi comme un objet possédant son individualité propre, dans un champ peuplé d'objets du même genre. Notre "définition provisoire" proposée ci-dessus relève donc de ce point de vue.

33. L'idéologie comme mode de fonctionnement.

C'est un axe plus nébuleux que le précédent dans la littérature consacrée à l'idéologie. Qu'il ait été exhibé de contextes divers où ses manifestations pouvaient paraître parfaitement anodines est évidemment le fruit d'un point de vue qui nous est propre. On peut penser cependant que ce n'est pas un hasard si à côté de l'idéologie conçue comme OBJET (discursif), on trouve, chez FOUCAULT par exemple, ce que nous retiendrons comme une formulation de ce second axe :

"S'attaquer au FONCTIONNEMENT IDEOLOGIQUE d'une science pour le faire apparaître et pour le modifier, ce n'est pas mettre au jour les présup-

(1). ALTHUSSER Louis - Pour Marx (1965), Maspéro 1972, p. 59

posés philosophiques qui peuvent l'habiter, ce n'est pas revenir aux fondements qui l'ont rendue possible et qui la légitiment : c'est la remettre en question comme formation discursive ; c'est s'attaquer non aux contradictions formelles de ses propositions, mais au système de formation de ses objets, de ses types d'énonciation, de ses concepts, de ses choix théoriques. C'est la reprendre comme pratique parmi d'autres pratiques". (1)

Dans l'état présent des recherches, on peut donc dire que le terme "idéologique" caractérise AUSSI BIEN un objet qu'un mode de fonctionnement théorique. Mais avant d'utiliser ces résultats pour savoir ce qu'il en est de l'idéologie dans la Science économique, nous nous permettrons une digression sur le caractère ambigu de la notion.

3(bis). QUE FAIRE DU JANUS IDEOLOGIQUE ?

Surtout, ne pas lui arracher une face sous prétexte que ça ne se fait pas d'en avoir deux pour une notion voulue "scientifique" ! Essayons plutôt de savoir d'où peut venir l'ambiguïté.

Il semble qu'on peut la situer dans un TRAITEMENT CONTRADICTOIRE DE LA NOTION DE TEMPS. En effet, concevoir l'idéologie comme un objet lui confère une signification STATIQUE. Ce qui est contradictoire avec l'interprétation DYNAMIQUE qu'autoriserait l'idéologie posée comme mode de fonctionnement. Précisons.

- Idéologie-objet :

Chercher à définir l'idéologie comme objet signifie très simplement que l'on a l'intention de pouvoir dire : "l'idéologie, C'EST ...". Le temps présent implique un arrêt du PROCESSUS de la recherche. Cette cristallisation du temps donne à l'objet ainsi déterminé une PERMANENCE suffisante pour permettre de le mettre en relation avec d'autres objets eux-mêmes clos à la recherche. Mise en relation qui se traduit par des théories et, éventuellement, par des actions. On reconnaît dans cette STABILISATION - même provisoire - l'une des conditions qu'exige une société pour pouvoir

(1). FOUCAULT - L'archéologie du savoir, Gallimard 1969, p. 243

fonctionner. Le temps de ce fonctionnement est le temps de la répétition, de la REPRODUCTION : objets, structures, pouvoirs ..., doivent être à même de se reproduire pour qu'on s'y retrouve, pour que la société s'y perpétue.

- Idéologie-mode de fonctionnement :

Contrairement au cas précédent, c'est le processus de la recherche lui-même qui est maintenant privilégié par rapport aux objets que peut produire son interruption. "Objets, comment vous a-t-on formés ; structures, comment fonctionnez-vous ? Pouvoirs, qui vous a intronisés ? "Les objets n'apparaissent plus comme des clôtures statiques ; ils sont ouverts à la dynamique de la question. Un AUTRE objet, une AUTRE structure, un AUTRE pouvoir émergent à travers le filigrane du possible. Le temps de la question est essentiellement celui de la non-répétition, celui de la CREATION toujours possible, en RUPTURE avec le passé, même immédiat.

Ainsi l'idéologie est une notion ambiguë, d'avoir deux faces ; mais de plus, ces deux faces sont essentiellement contradictoires. L'attitude normale consisterait à vite se définir et à adopter l'un ou l'autre des deux sens. Car le BA-BA d'une analyse rigoureuse est bien d'utiliser des notions rigoureusement définies - à un seul sens - au moins dans le contexte choisi ! Nous n'en ferons rien. Car au fond, peut-on vraiment s'étonner ? Amorçant une réflexion sur les représentations sociales, on aborde en fait, par la bande, la question redoutable : qu'est-ce qu'une société ? Il fallait bien s'attendre à un moment donné à ce qu'un affinement théorique reflète la dialectique de toute société . A commencer par l'une de ses composantes principales, celle que dénote le couple reproduction/création : QU'EST-CE QUI SE PRODUIT ? QU'EST-CE QUI EST CREE ?

Et peut-être même faut-il entrevoir à travers l'état où est parvenu la notion idéologique l'émergence d'un mode de pensée plus subtil capable de rendre compte de phénomènes contradictoires grâce à des instruments d'analyse eux-mêmes contradictoires.

La remarque s'arrêtera là. Volontairement limitée, elle avait pour rôle de profiler un horizon dont l'exploration s'avère prometteuse mais sera exposée plus loin (en même temps que le "traitement par l'idéologie").

Nous voici maintenant stabilisés sur une certaine conception de l'idéologie que nous retrouverons tout au long de ce texte. A la fois objet statique et mode de fonctionnement dynamique : A LA FOIS STASE ET FLUX.

Dans ce premier chapitre, le double point de vue va jouer de la façon suivante :

- Nous soumettrons d'abord la Science économique à la question de son mode de fonctionnement idéologique (§ 4, 5, 6).
- Dans cette quête apparaîtront alors des SYMPTOMES qui nous parleront de l'idéologie comme objet intégrable - ou non - DANS la Science économique (§ 7), (§8).
- Les aberrations des symptômes ainsi décelés s'éclairciront de ce que la Science économique est justement bâtie sur la méconnaissance de son mode de fonctionnement (§9).

4. L'ADHERENCE AU DONNE : DES THEORIES DE LA GESTION ...

Nous proposons ici de poser à la Science économique la question de son mode de fonctionnement idéologique, au sens où FOUCAULT l'entend. Mais il se trouve qu'ALTHUSSER nous a déjà précédés. Nous lui emprunterons donc les termes d'un constat désormais classique.

41. De l'adhérence au donné à la pratique théorisée.

CONSTAT : "L'Economie Politique se donne pour objet le domaine des "faits économiques" qui ont pour elle l'évidence des FAITS : données absolues qu'elle prend comme elles se "donnent", sans leur demander de comptes. La révocation de la prétention de l'Economie Politique par MARX fait un avec la révocation de l'évidence de ce "donné" qu'elle "SE DONNE" en fait arbitrairement pour objet en prétendant que cet objet "LUI EST DONNE".(1)

Ainsi l'Economie Politique OMET de s'interroger sur le "système de formation de ses objets, de ses types d'énonciation, de ses concepts, de ses

(1) . ALTHUSSER Louis - Lire le Capital op.cit. p. 24

choix théoriques". En toute bonne foi et une fois pour toutes elle a pris le parti d'ADHERER AU DONNE. C'est le versant économique de ce que K. KOSIK appelle de façon très évocatrice le PSEUDO-CONCRET :

"Les phénomènes qui forment le milieu quotidien et l'atmosphère routinière de la vie humaine frappent de manière immédiate, habituelle et évidente, l'esprit des individus actifs. Ils forment une sphère indépendante et naturelle. Cet ensemble représente le monde du PSEUDO-CONCRET. En font partie :

- le monde des phénomènes extérieurs qui se déroulent à la surface des procès fondamentaux et réels
- le monde de la circulation et du trafic (...)
- le monde des représentations traditionnelles (...)
- le monde des objets figés qui produisent l'impression d'être des conditions naturelles et ne sont pas immédiatement reconnaissables comme résultat de l'activité sociale des hommes ". (1)

°
° °

On voit alors poindre un problème philosophique impossible à liquider dès que l'on a pris le parti de DOUTER du donné théorique existant. C'est une chose, en effet, que d'amorcer un MOUVEMENT DE DESADHERENCE AU DONNE et une autre que de se prononcer d'avance sur les étapes de ce mouvement. Nous retrouverons ces préoccupations tout au long de notre texte, lorsqu'apparaîtront de nouveaux concepts et qu'il faudra s'interroger sur "leur réalité". Anticipons déjà sur les clivages à venir et notons dès maintenant que la pensée marxiste a une tendance permanente à minimiser les aspects spécifiques du mouvement de désadhérence au donné en le considérant comme pure opération de dévoilement qui fait accéder à la réalité. C'est ce qui ressort très clairement de ce passage de KOSIK :

"La pensée (...) doit abolir l'apparente autonomie du monde du quotidien trafic immédiat. La pensée qui abolit le pseudo-concret est donc un procès au cours duquel le monde réel se dévoile sous le monde de l'apparence (...)" (2).

(1). La dialectique du concret p. 10

(2). La dialectique du concret p. 14

Nous nous contenterons ici de marquer naïvement notre étonnement devant ces péremptoirs affirmations de réalité. Prendre du recul par rapport à ce qui prend du même coup le statut de pseudo-concret, certes oui. Mais se garantir d'avance la suite du mouvement ... ?

°
° °

Car, répétons-le, ce qui nous paraît le plus important c'est le MOUVEMENT de désadhérence lui-même. Et pour caractériser les théories qui n'ont pas entrepris ce mouvement, nous utiliserons la notion de PRATIQUE THEORISEE que propose SFEZ dans le cas particulier des théories de la décision :

"Si l'on suit BACHELARD (dans "la formation de la pensée scientifique") on s'aperçoit en effet que dans le développement d'une science, il est un moment où le "reflet" de la pratique dans la connaissance objective se heurte à un obstacle épistémologique. C'est-à-dire que s'il y a un point de résistance au niveau théorique, le système entier menace rupture : pour combler cette rupture, nous dit BACHELARD, la pensée théorise en déplaçant la question - pour éviter le coûteux effort de réorganiser l'ensemble - ou pire encore en évitant même de poser la question - ainsi feront toutes les typologies et autres classifications (...). Dans le domaine de la décision, cette "contre-pensée", cette résistance suscite : des typologies qui prennent acte de décisions existantes et les classent ; des analyses extrêmement détaillées de points mineurs ou fragmentaires (quelques théories de ce genre dans les livres de décision making, études sur "l'information", les projets, les coûts, etc ..) (...)

Ainsi les analyses dites "pratiques théorisées" ont-elles pour fonction d'obturer la brèche que creusent les incohérences d'une pratique adossée à une théorie vieille de trois siècles". (1)

Nous allons voir que le terme s'applique particulièrement bien à la Théorie économique.

(1). Critique de la décision - Armand COLIN 1973, p. 18

42. La Théorie économique : pratique théorisée.

Un bref survol historique en convainc rapidement. Car, aveugle à ce qui peut produire les "faits", l'économiste classique ou moderne apparaît en dernier ressort comme un théoricien de la GESTION. Varient les concepts et les instruments d'analyse, demeure ce point de vue fondamental : le monde est un héritage DONNE qu'il faut bien interpréter pour bien le faire fructifier, mais dont les structures ne sont pas à remettre en cause. Nous nous contenterons de quelques exemples :

- ADAM SMITH : "Dans toute société le prix de chaque marchandise se résoud définitivement en quelqu'une de ces trois parties ou en toutes les trois (...) Salaire, profit et rente sont les trois sources primitives de tout revenu aussi bien que de toute valeur échangeable". (1)
- RICARDO : "Les produits de la terre, c'est-à-dire tout ce que l'on retire de sa surface par les efforts combinés du travail, des machines et des capitaux, se partagent entre les trois classes suivantes de la communauté ; savoir : les propriétaires fonciers - les possesseurs de fonds et des capitaux nécessaires pour la culture de la terre - les travailleurs qui la cultivent. (...) Déterminer les lois qui règlent cette distribution, voilà le principal problème en Economie Politique. Et cependant, quoique TURGOT, STEUART, SMITH, SAY, SIMONDI et d'autres auteurs aient répandu beaucoup de lumière sur cette science, leurs écrits ne renferment rien de bien satisfaisant sur la marche NATURELLE des rentes, des profits et des salaires". (2)
- WALRAS : "Le fait de la valeur d'échange prend donc, une fois établi, le caractère d'un fait naturel, naturel dans son origine, naturel dans sa manifestation et sa manière d'être". (3)
- RUEFF : "Dans les sciences économiques, les faits sont des relations entre des grandeurs macroscopiques - prix, change, taux d'intérêt, balance commerciale ou balance des paiements - empiriquement observés."

(1). Essai sur la richesse des nations (1776)

(2). Des principes de l'économie politique et de l'impôt (1817)
Flammarion 1971

(3). Abrégé des éléments d'économie (1876) Leduc 1953

Ce sont des relations que la théorie économique entreprend d'expliquer. A cette fin, elle recourt à quelques axiomes, postulats et définitions, d'un "modèle" d'où peuvent être déduites les relations qui traduisent en chiffres ou en mots les apparences sensibles". (1)

- VON MISES : "Le travail est un facteur de production rare. En tant que tel, il est vendu et acheté sur le marché. (...) Parce qu'il y aura toujours des situations que les hommes valent plus que d'autres, les individus lutteront pour y arriver et pour évincer leurs rivaux. La compétition sociale est donc présente dans tout mode d'organisation sociale imaginable". (2)
- L. STOLERU : "Le bon sens et la théorie économique se rencontrent, pour rencontrer que le ressort profond de l'activité économique n'est autre en définitive que la recherche par l'individu du revenu qui lui semble nécessaire ou souhaitable. De là naît son acceptation de travailler, donc la possibilité de produire les échanges, la monnaie, en un mot la vie économique". (3)
- G. DEBREU : "Une description complète d'une économie E est maintenant possible, elle se compose de :
 - . pour chaque consommateur, son ensemble de consommation X_i et son préordre de préférence - i ,
 - . pour chaque producteur, son ensemble de production Y_j
 - . les ressources totales". (4)

Nous ne multiplierons pas les citations, notre but n'étant pas ici de nous livrer à une étude historique exhaustive. L'éventail temporel retenu est cependant assez large pour qu'apparaisse dans toute sa généralité la validité du constat dressé par ALTHUSSER:

L'ADHERENCE AU DONNE EST LA REGLE.

- (1). Des sciences physiques aux sciences morales (1922) Payot 1965 , p. 26
- (2). Human action. A treatise on Economics. p. 224, 1963
- (3). L'équilibre et la croissance économique. Dunod 1969, p. 363
- (4). La théorie de la valeur. Dunod 1967, p. 81

Le constat mérite néanmoins d'être complété : le mode de fonctionnement idéologique qu'il caractérise si correctement n'a plus la transparence des débuts de l'Economie politique. Nous allons voir en effet que l'interrogation de la Science Economique sur le mode de formation de son donné semble de plus en plus refoulée par l'évolution de son appareillage scientifique.

5. A LA GESTION DE LA THEORIE : Etude d'un exemple.

Jadis, en effet, et quoique le plus souvent sur le mode apologétique, la question de la légitimité du donné était au moins RECONNUE. La propriété privée, par exemple, était "naturelle". D'innombrables auteurs depuis l'Antiquité se sont efforcés de prouver que c'était le régime le mieux adapté à l'espèce humaine. Qu'on relise SAINT THOMAS, BAUDIN, ADAM SMITH. Même chez KEYNES, on trouve encore des tentatives de justification :

"Pour notre part, nous pensons qu'on peut justifier par des raisons sociales et psychologiques de notables inégalités dans les revenus et les fortunes, mais non des disproportions aussi marquées qu'à l'heure actuelle. Il existe des activités humaines utiles qui, pour porter tous leurs fruits, exigent l'aiguillon du lucre et le cadre de la propriété privée. Bien plus, la possibilité de gagner de l'argent et de constituer une fortune peut canaliser certains penchants dangereux de la nature humaine dans une voie où ils sont relativement inoffensifs (...) Il vaut mieux que l'homme exerce son despotisme sur son compte en banque que sur ses citoyens". (p. 367) (1)

Pourtant dans l'ensemble, l'évolution est évidente : la période des doutes de jeunesse est passée pour l'Economie politique. Sa maturité "scientifique" a pour manifestation le recours croissant à un formalisme plus attentif à la rigueur de son articulation qu'à la sûreté de ses fondements. S'il est vrai que les byzantinismes sophistiqués d'une revue comme "Econometrica" sont un cas extrême, il est cependant aisé de constater que pour la plupart des ouvrages récents la forêt mathématique cache l'arbre généalogique. C'est la GESTION DE LA THEORIE qui est à l'ordre du jour.

L'amorce de cette évolution a peut-être été ponctuée le plus clairement par RICARDO dans une lettre à MALTHUS (9.10.1820) :

(1). KEYNES - Théorie générale ... (1935) Payot 1969 - p. 367

"L'économie politique est selon vous une enquête sur la nature et les causes de la richesse. J'estime au contraire qu'elle doit être définie comme une enquête au sujet de la distribution du produit de l'industrie entre les classes qui concourent à sa formation. On ne peut rapporter à aucune loi la quantité des richesses produites, mais on peut en assigner une, assez satisfaisante, à leur distribution. De jour en jour, je suis de plus en plus convaincu que la première étude est vaine et décevante et que la seconde constitue l'objet propre de la science". (1)

On ne peut être plus clair : la recherche des lois A L'INTERIEUR d'une structure de répartition DONNEE condamne ainsi les portes qu'aurait pu entrebâiller une réflexion sur la nature et sur l'origine de CE qui se trouve devoir être réparti.

° ° °

Ainsi assise la Théorie, sa gestion va aller de pair avec celle du système économique dont elle rend compte. Ce vaste domaine théorique a beau être géré le plus souvent de manière archaïque, on y rencontre néanmoins quelques entreprises d'avant garde. Nous jaugerons plus loin certains de leurs produits. Contentons-nous pour l'instant d'un rapide examen de leurs METHODES de gestion, en prenant comme exemple un ouvrage récent et intéressant, celui de COTTA.

Son problème est le suivant :

" ... On ne trouve aucune trace du capital dans la "Théorie Générale". Le résultat en est aujourd'hui une mécanique des flux désormais mesurés et maîtrisés dans leur liaison qui semble totalement indépendante des stocks de biens qui pourtant en assurent l'existence". (2)

Donc : RENOUVELER LA THEORIE DU CAPITAL. On décrira brièvement ce renouvellement dans le langage de l'arboriculture, langage le mieux adapté à la gestion du domaine de la Théorie économique ...

(1). Cité par KEYNES - Théorie générale ... (1935) Payot 1969 - p. 30

(2). Théorie générale du capital, de la croissance et des fluctuations - Dunod 1971 - p. 2

- FRUCTIFICATION DES CONCEPTS.

Le concept de capital est évidemment un concept-clé de la Théorie. A ce titre, on n'a jamais réussi à en donner une définition qui fasse l'unanimité. Mais l'évolution du DONNE saute aux yeux : les ménages acquièrent de plus en plus de biens durables, le rôle des biens financiers s'étend aussi bien dans les entreprises que dans les ménages. En définissant le capital d'un ensemble comme la totalité des biens économiques qui le constituent, COTTA peut alors produire deux concepts systématiquement utilisables : le capital physique et le capital financier. Leur intérêt et leur nouveauté proviennent de ce qu'ils sont adaptés à une réalité qui a évolué : nouvellement défini, le concept a donc fructifié.

- ELAGATION DES CONCEPTS ET DES METHODES.

On sait l'importance du CALCUL A LA MARGE dans la Théorie économique : nombre de décisions sont prises en fonction de la valeur de la dernière unité du bien transitant à travers un processus économique (production ou consommation).

Concepts menacés de licenciement pour cause de restructuration :

"L'introduction de l'indivisibilité et celle des modifications des degrés de concurrence et de complémentarité, au fur et à mesure que le capital total augmente, modifie tellement l'essence même des procédures de calcul marginal qu'elle incite à tenir compte de l'influence exercée par l'importance du capital total". (p. 13)

- CROISEMENT DES CONCEPTS.

Les concepts de croissance, de secteur économique, d'échange intersectoriel, ont déjà une histoire assez longue. L'intérêt que porte COTTA aux rapports entre capital et flux de biens le porte à croiser ces concepts et à obtenir ainsi un traitement mathématique de la "croissance différentielle des flux" (p. 93), traitement dont nous ne donnerons pas le détail pour ne pas alourdir l'exposé.

- IMPORTATION DE NOUVEAUX CONCEPTS.

Du domaine de la "sociologie de l'innovation" provient enfin le nouveau concept économique de CONNAISSANCE, sur lequel nous reviendrons :

"C'est donc dans la considération du processus au terme duquel se créent, se propagent et s'utilisent les connaissances nouvelles que réside l'explication de l'accumulation complexe des biens qui composent l'univers matériel (...) Tout bien nouveau, toute différenciation d'un bien existant, toute modification d'un processus de production implique bien une connaissance nouvelle, si peu différente qu'elle soit de celles qui existaient auparavant". (p. 286)

° ° °

Si nous nous sommes quelque peu étendus sur ces méthodes de gestion de la théorie, c'est qu'il fallait bien marquer dans l'exposé les conséquences de ce phénomène un peu magique : poussée à l'extrême,

LA GESTION DU DONNE ELIMINE LA QUESTION DU DONNE.

Il ne reste plus de trace de la question. Etouffés par l'arborescence de la Théorie, nous devons nous placer AU DEHORS de son champ pour lui rappeler qu'elle s'inscrit dans un donné déterminé. Ainsi dans l'exemple étudié :

- donnée la notion de capital sous les formes qu'on lui connaît, entre autres, l'extraordinaire prolifération de ses manifestations financières
- données dans les structures actuelles, les NECESSITES de se l'approprier, de garantir sa sécurité, même de spéculer
- données les différences dans la répartition du capital, etc ...

Seulement, la question du donné est désormais écrasée par le développement TECHNIQUE des concepts CHARGES d'en rendre compte. Et comment ne pas évoquer MARCUSE :

"Une nouvelle idéologie est en train de se développer qui se propose de DECRIRE ce qui est en cours (et le sens qu'il faut lui donner) en éliminant les concepts qui permettraient de COMPRENDRE ce qui est en cours (et le sens qu'il faut lui donner)". (1)

(1). MARCUSE - L'homme unidimensionnel. Ed. de Minuit - p. 202

Ainsi le discours économique se CLOTURE. Le foisonnement des concepts et des modèles mathématiques repousse en dehors des zones reconnues la question du donné (1). L'état actuel de cette évolution techniciste ne doit pas cependant faire illusion : le constat d'ALTHUSSER reste posé avec insistance.

6. SUR LES FORMES MODERNES DU CONSTAT.

Le mérite de MARX n'est pas seulement d'avoir établi ce qui revenait en fait à un constat d'omission, mais aussi d'avoir dépassé ce stade.

Le développement même de sa méthode dans "Le Capital" met en effet en évidence que si la Science économique adhère tellement au donné immédiat, c'est qu'elle ne dispose pas des concepts de ce donné qu'elle prétend traiter. Concepts dont ALTHUSSER nous propose une articulation que nous n'avons pas de raison de dédaigner pour le moment :

"Définir les phénomènes économiques par leur concept; c'est les définir par le concept de cette COMPLEXITE, c'est-à-dire par le concept de la STRUCTURE (globale) du mode de production en tant qu'elle détermine la STRUCTURE (régionale) qui les constitue en objets économiques et détermine les phénomènes de cette région définie située en un lieu défini de la structure du tout. Au niveau économique proprement dit, la structure constituant et déterminant les objets économiques est la structure suivante ; unité des forces productives/rapports de production". (2)

Nous prendrons ici quelques précautions. Nous attaquant en effet au mode de fonctionnement idéologique de la Science économique, nous éviterons de répéter, sur un autre mode, le BLOCAGE ommissif grâce auquel elle a constitué son donné. Remettant ce donné en cause, il ne s'agit pas maintenant de se FIXER SUR UN AUTRE DONNE (la structure) qui répondrait à la question jusqu'ici éludée par les économistes : "qu'est-ce qui produit les faits économiques ?" Car la structure "unité des forces productives/rapports de production" n'est en fait qu'une réponse à une question qui désormais n'est plus refoulée, réponse la plus correcte semble-t-il ... au moins à titre provisoire.

(1). Par exemple : "L'Antiéconomique", de ATTALI et GUILLAUME ...

(2). Cf. Supra Lire le Capital - p. 57, 58, 59

Ces garde-fous posés, laissons ALTHUSSER tirer les conséquences épistémologiques les plus importantes de cette révolution théorique :

- " - Le concept de l'économie doit être construit pour chaque MODE DE PRODUCTION, tout comme le concept de chacun des autres "niveaux" appartenant au mode de production : le politique, l'idéologique, etc ...
- Il faut un autre concept pour rendre compte de la nouvelle forme de causalité requise par la nouvelle définition de l'Economie Politique, par sa "complexité", c'est-à-dire par sa détermination propre : LA DETERMINATION PAR LA STRUCTURE.
- La possibilité de la mesure et de l'intervention de l'instrument mathématique, de ses modalités propres, etc, n'est pas pour autant exclue de l'économie, mais elle est désormais soumise au préalable à la définition conceptuelle des lieux et limites du mesurable (...)" (1)

Concept de l'économie, notion de causalité, utilisation de l'instrument mathématique : on commence à entrevoir que l'attaque idéologique amorcée par MARX n'a pas fini d'ébranler l'édifice économique, tant sont fondamentaux les piliers ainsi menacés.

En même temps apparaissent les moyens de saisir l'évolution actuelle de la Science économique. Si, en effet, le dévoilement de la question du donné concerne des domaines aussi vitaux, il est inversement assez vraisemblable que son refoulement ait pu produire au bout d'un certain temps des effets pathologiques d'arborescence sophistiquée dont il a été question plus haut.

On comprend alors plus facilement le rôle que jouent des techniques toujours plus raffinées dans la quête d'un inaccessible GRAAL :

"Tout se passe comme si les économistes bourgeois travaillaient dans LA DIRECTION D'UN MODELE ULTIME GRANDIOSE. Le rêve est le suivant : quand les néo-classiques auront spécifié tous les ensembles de production, toutes les échelles de préférence, toutes les structures de marché, etc, quand les keynésiens auront détaillé leurs modèles jusqu'à retrouver les unités économiques élémentaires et leurs comportements, ils se trouveront réconciliés une fois pour toutes. Leur projet ultime commun est (...) une espèce de dynamique micro-économique d'ensemble".(2)

(1). Lire le Capital p. 57, 58, 59

(2). P. HERZOG - Politique économique et planification en régime capitaliste. Editions Sociales 1971, p. 256

On pourrait croire que ce genre de diagnostic est réservé aux économistes universitaires. En voici une autre version, plus adaptée au monde des affaires, puisqu'elle est extraite de la revue *Entreprise* :

"Les modèles économétriques américains ont donné de piètres résultats en 1969 : la marge d'erreurs entre les chiffres annoncés en 1968 pour le P.N.B. et les chiffres réalisés en 1969 atteint jusqu'à 25 %. Certains en déduiront que cette science est condamnée. En réalité, les modèles sont nécessairement imparfaits. Ils ne fonctionnent que par extrapolation des tendances ou comportements passés. Si une donnée fondamentale change avec le temps, tout le modèle est remis en question. (...) Les imperfections des modèles sont l'occasion d'étudier et d'approfondir des phénomènes économiques que l'on maîtrise encore mal. Il n'y a pas de quoi condamner ce qui reste sans doute l'une des plus grandes conquêtes de la science économique depuis la guerre!"(1)

Ainsi, la Science économique semble condamnée à verser de plus en plus dans un activisme théorique aussi débridé dans son déploiement que fragile dans ses fondements.

°
° °

Un premier moment s'achève ainsi. Appliquant la question de FOUCAULT sur le mode althusserien, nous avons tenté de démonter le mode de fonctionnement idéologique de la Science économique "à l'âge classique" - celui où l'on clame ses choix - et à l'époque contemporaine - celle où les réponses sont tellement intégrées que les questions n'ont même plus le mauvais goût de se poser. Cependant, l'évolution continue. Dans un contexte idéologique que nous comprenons mieux, la Science économique poursuit sa liaison avec le donné. Et en même temps que s'assure à SES yeux sa légitimité, s'affirme aux nôtres le caractère symptomatique des fruits de ce rapport : ne serait-elle pas grosse d'un objet idéologique génétiquement irradié par son contexte ? Examinons d'abord certains effets de distorsion dus à son mode de fonctionnement.

(1). *Entreprise* 14.3.1971 - L'économie en quête d'un nouveau génie.

7. L' EVIDENCE DU DONNE : UN PHENOMENE OPTIQUE.

Notre hypothèse : miné par une omission sur laquelle nous nous sommes assez attardés, le rapport d'évidence qu'entretient la Science économique avec le donné va tarer la moindre de ses démarches d'un vice constitutif. Risquons une analogie optique. Les instruments d'analyse seraient des appareils à "scruter les faits économiques", le travail d'analyse consisterait à ajuster ces instruments (éventuellement à en fabriquer d'autres, mais là n'est pas le problème pour le moment). L'ajustement se fait au moyen d'un système de roues dentées, de vis, etc ..., que l'on règle pas à pas. Les instruments ne sont jamais parfaits : ils ont toujours un effet aberratoire sur l'image.

Revenons à cette tare constitutive. On pourrait la traduire de la façon suivante : tout pas supplémentaire dans le travail d'analyse semble développer dans le même sens l'effet aberratoire de l'instrument, repoussant d'autant une vision claire de l'objet étudié. Il serait très long de nous livrer à une étude bibliographique justificative puisqu'à chaque fois nous devrions examiner dans le détail les avatars d'un instrument d'Analyse économique particulier. Nous nous contenterons donc ici d'un seul exemple : la notion de CONNAISSANCE chez COTTA. Son intérêt provient de son introduction assez récente dans la Science Economique, et surtout de ce qu'elle semble devoir ouvrir la voie à une notion d'idéologie produite DANS une science à fonctionnement idéologique. Rappelons donc que COTTA se propose d'introduire la notion de connaissance pour renouveler la Théorie du capital capital (1).

Dans notre terminologie d'optique, COTTA fait alors avancer d'un pas important l'Analyse économique en concentrant son attention sur LE RAPPORT ENTRE UN DONNE QUANTITATIF (stock de biens) ET UN DONNE QUALITATIF (la savoir "producteur"). Cependant, l'effet aberratoire du nouvel instrument est à la mesure de l'importance d'un pas théorique ainsi franchi : COTTA s'interdit de penser ce rapport qualitatif/quantitatif de façon adéquate, en reproduisant le classique rapport d'évidence au donné. En effet pour reprendre l'analyse d'ALTHUSSER :

- Pas plus que le concept de capital, n'est construit celui de Savoir.

(1) . COTTA op. Cit. p. 331

- L'analyse du Savoir est inévitablement menée à l'aide des catégories du donné. C'est ainsi que le problème important est tout de suite celui de l'EVALUATION du savoir :

"La raison essentielle de la difficulté qu'on éprouve à étendre la théorie du capital à cette catégorie de biens provient justement de ce qu'ils sont immatériels et par là même difficilement mesurables. Il n'y a pourtant aucune raison, à y regarder de plus près d'opposer actifs physiques et non physiques. Leur création et leur accumulation impliquent un coût, une fonction de production (...) La dépréciation frappe les deux types d'actifs sans que l'on puisse exclure l'usure pour les actifs non physiques" (1)

C'est presque sans surprise que l'on voit s'intersecter quelques pages plus loin (p. 334) des COURBES D'OFFRE ET DE DEMANDE DE CONNAISSANCE!

Ainsi s'amorce sous nos yeux un cycle exemplaire. Se préposant au traitement des contradictions théoriques du capital, COTTA en exhibe une, particulièrement douloureuse. Pour la résoudre, il effectue un saut méthodologique important en donnant un statut économique à la notion de connaissance. Mais dès les premiers traitements, la nouvelle notion reçoit déjà les stigmates de son environnement idéologique : du fait qu'elle est produite à travers un mode de fonctionnement idéologique, attendons-nous bientôt par exemple à la production d'une théorie des échanges internationaux de connaissances (évaluées, bien sûr) et d'un Fonds International d'Evaluation des Connaissances. Enfin peu importe, la Théorie du capital s'est provisoirement prolongée, phénomène classique déjà analysé par MARX :

"Le capital ressent toute limite comme une entrave et la surmonte IDEALEMENT, mais il ne l'a pas pour autant surmontée EN REALITE : comme chacune de ses limites est en opposition avec les démarches inhérentes au capital, sa production se meut dans des contradictions constamment surmontées, mais aussi constamment recrées". (2)

(1), COTTA op. Cit. p. 331

(2). Fondements de la critique de l'Economie Politique - Editions Anthropos 1967 - Tome I - Cité par J.M. VINCENT dans Science et Idéologie un siècle après le Capital. Article issu de "En partant du capital Editions Anthropos - 1968 - p. 294

De toutes façons, la notion de connaissance ouvre ainsi un nouveau domaine de recherches (1), alimentant, sans nul doute, un flot de publications supplémentaires que leur méthode condamne à une évolution désespérément ASYMPTOTIQUE. N'éludons pas pour autant le rapport à l'asymptote ...

8. SUR LE TRAITEMENT DU QUALITATIF EN SCIENCE ECONOMIQUE

Pour des raisons qui apparaîtront plus tard, nous désignerons de ce terme neutre et plutôt vague ce dont MARX cherche à comprendre le mécanisme :

"Les économistes expriment les rapports de la production bourgeoise, la division du travail, le crédit, la monnaie, comme des catégories fixes, immuables, éternelles ... Les économistes nous expliquent comment on produit dans ces rapports donnés, mais CE QU'ILS NE NOUS EXPLIQUENT PAS, C'EST COMMENT CES RAPPORTS SE PRODUISENT, c'est-à-dire le mouvement historique qui les fait naître. (...) Ces catégories sont aussi peu éternelles que les rapports qu'elles expriment". (2)

Des éléments de réponse figurent évidemment dans le développement même du Capital. On l'a rappelé plus haut : ALTHUSSER, le premier, en a établi une articulation rigoureuse : structure du mode de production, régions de la structure, forces productives, rapports de productions en sont les plus importants.

Tous ces éléments ont en commun de sortir du donné dont la Science économique étudie les lois quantitatives. On objectera peut-être qu'il s'agit là d'un point de vue partial et que c'est l'une des caractéristiques de l'évolution de cette Science que de faire une part croissante à l'étude du qualitatif : témoin le long chemin qui mène de la "fonction d'utilité" à la Psychologie économique. Mais l'objection ne tient pas.

(1). On sait que les problèmes de rentabilité de la recherche sont dorénavant intégrés sous le terme "Recherche et développement".

(2). Misère de la philosophie - Piéride - pp. 74 à 79

En effet, d'une analyse trop longue pour être détaillée ici, on peut résumer que, plus que tout autre, ce secteur de la Théorie économique souffre de la méconnaissance de concepts tels que par exemple celui de STRUCTURE du mode de production. Utilité, ordre de préférence, préférences révélées, intentions d'achat, autant de notions conçues ISOLEMENT pour décrire "comment on produit (ou consomme) dans des rapports donnés". Mais sur la genèse de ces rapports, pour reprendre l'interrogation de MARX, qu'EXPLIQUENT la maximisation d'une fonction d'utilité ou l'étude des possibilités d'absorption d'un marché ? Rien : jusqu'à présent l'interrogation de MARX est restée étrangère à la Science économique.

La situation pourrait bien se modifier avec la multiplication des travaux dont COTTA nous offre la primeur. Travaux qu'on ne peut pas négliger sous le prétexte de l'analyse idéologique effectuée plus haut. Si délirante que soit une théorie (ce qui est loin d'être le cas ici), il est léger de la mésestimer dès qu'elle se trouve dans l'orbite d'un pouvoir. Elle peut être utilisée pour rendre la réalité délirante lorsque les contradictions deviennent trop aiguës, au lieu de continuer à construire la théorie sur le donné : en utilisant les rapports de force donnés et au prix de quelques modifications judicieuses dans la théorie. Nous examinerons donc attentivement certains développements qui paraissent en germe dans la notion de connaissance utilisée par COTTA.

Dépeignons-la de tous les accessoires du contexte. Il reste ce fait brut : POUR RENOUVELER LA THEORIE DU CAPITAL, COTTA ETABLI UNE RELATION ENTRE UN OBJET IMMATERIEL (LE SAVOIR) ET UN OBJET MATERIEL (LE BIEN ECONOMIQUE). A partir de là, trois conclusions étrangement complémentaires :

- Sur la notion de relation entre objets.

La Science économique utilise depuis assez longtemps déjà la notion de structure économique (1). Dans son usage le plus répandu, cette notion est définie par la donnée d'un ensemble d'objets économiques entre lesquels on particularise un certain nombre de RELATIONS. Objets, relations et analyse des relations peuvent varier d'un auteur à l'autre, l'accord est cependant assez large sur ce point. Seulement, jusqu'à présent, les objets mis en relation n'étaient que des objets "matériels" : l'entreprise, les consommateurs, la population, le capital. Un exemple bien connu :

(1). Par exemple MARCHAL Systèmes et structures économiques - Thémis PUF 1964

le tableau d'échanges inter-industriel retraçant par le détail des échanges entre branches industrielles, la part des produits absorbée par le processus de production lui-même et celle qui est disponible pour la consommation finale. On devine maintenant l'originalité de l'apport de COTTA : une EXTENSION de la notion de STRUCTURE économique est à l'horizon. La mise en relation de connaissances et de biens "produits" par ces connaissances n'est certes qu'un premier jalon, assez élémentaire. Mais le problème de l'intégration d'objets immatériels dans la théorie des structures économiques est désormais RECONNU et l'on peut faire confiance aux économistes pour lui donner des solutions fructueuses, même si c'est dans le cadre idéologique décrit plus haut. Mais quel est donc l'intérêt de cette extension ?

- Sur la notion d'objet immatériel.

La notion de "connaissance" qu'utilise COTTA est assez vague. Au pied de la lettre, il semble ne devoir s'agir que des connaissances permettant la production de biens économiques. Mais c'est une interprétation beaucoup moins restrictive qu'il n'y paraît à première vue. Oublierait-on que les connaissances de "management psychologique" par exemple, si elles ne produisent pas directement des objets, n'en sont pas moins considérées de plus en plus comme NECESSAIRES à leur production. Et en franchissant un pas supplémentaire, savoir comment utiliser telle machine est certainement une condition indispensable à la production des objets correspondants. Mais n'y-a-t-il pas plus indispensable encore : SAVOIR pourquoi il est nécessaire de travailler, dans une situation donnée, SAVOIR jusqu'où on peut aller dans l'expression de son mécontentement, bref, toutes les REPRESENTATIONS SOCIALES indispensables au bon fonctionnement d'une STRUCTURE de production déterminée. L'extension amorcée pourrait bien être décisive : la Science économique perdant une grande partie de son autonomie, participerait au grand effort "pluridisciplinaire" visant à transformer la STRUCTURE économique telle qu'elle s'est constituée au gré des "accidents" historiques, en SYSTEME économique où RIEN ne devrait échapper à l'organisation et à la prévision, y compris les COMPORTEMENTS des agents économiques. On peut ricaner sur de telles prétentions. Il est impossible de négliger pour autant l'extraordinaire développement des études consacrées à la décision économique.

A titre d'exemple un peu inquiétant :

"Un principe important dans la théorie de l'organisation s'est peu à peu imposé ces dernières années, facétieusement nommé "loi de GRESHAM de la planification" : l'activité programmée tend à éliminer l'activité non programmée". (1)

Nous consacrerons plus loin de longs développements à ce genre d'études qui se situent aux frontières de la Théorie économique et d'un ensemble bien plus vaste : la Systémique, théorie du système social. Evidemment, pour reprendre un titre de Entreprise, il manque encore un EINSTEIN pour faire une théorie globale. Mais il est certain que les grandes lignes sont déjà esquissées.

- Sur la théorie du Capital.

Renouveler la théorie du capital, tel est l'objectif de COTTA énoncé plus haut. Mais sa définition personnelle du capital (un ensemble de biens économiques) évacue l'un des aspects les plus importants de la pensée économique à ce sujet et c'est aussi un point que nous reprendrons : un capital permet de REPRODUIRE des biens économiques. Reproduction MATERIELLE, dans la théorie classique, certes. Mais pourquoi ne pas envisager là aussi une extension imminente ?

Opérons en effet le rapprochement des trois remarques :

- . extension de la notion de structure : relations entre objets matériels et immatériels
- . extension de la notion de connaissance et intégration vraisemblable de la notion de représentation sociale
- . extension de la notion de reproduction.

Quels sont les effets inductifs de ce rapprochement ? Encore que nous nous soyons limités au seul exemple de COTTA, il semble porter les germes d'une généralisation évidente : cette notion de connaissance intégrée à la théorie du capital est le symptôme d'une évolution théorique en cours.

(1). Management & decision making WELSH & CYERT - Penguin 1970

Evolution vers quoi ? Vers une certaine reconnaissance de l'objet idéologique, avons-nous envie de dire. Car si le mot "idéologie" n'est pas lui-même employé, il est certain qu'en parlant de capital ET de connaissance, on n'est pas très loin de parler, comme nous l'avons vu, de REPRODUCTION des REPRESENTATIONS SOCIALES, de leurs ARTICULATIONS INTERNES et de leur imbrication dans la pratique, pour reprendre les termes de VIDAL. (1)

"Pas très loin" n'implique cependant pas qu'il en sera parlé un jour. Car tout porte à supposer que nous assisterons plutôt à une évolution ASYMPTOTIQUE : pour survivre dans son autonomie, la Science économique produirait ce que nous pourrions appeler une théorie économique de l'idéologie (T.E.I.). Celle-ci approcherait ce concept d'idéologie que nous préciserons ultérieurement, mais elle en resterait définitivement séparée, du fait même d'un mode de fonctionnement idéologique : l'adhérence au donné. Néanmoins, nous le verrons dans le chapitre qui suit, l'autonomie de la Science Economique commence à être battue en brèche par l'avènement de la Systémique qui adhère au donné, elle aussi, mais de façon beaucoup plus globale et systématique, phagocytant ainsi peu à peu des domaines théoriques autrefois séparés.

Epistémologiquement, on serait alors tenté de résumer le problème ainsi : tant que la Science Economique conservera son mode autonome d'adhérence au donné, il est vraisemblable qu'elle n'atteindra pas à intégrer le concept-limite d'idéologie, mais qu'elle en produira une transposition déformante : la T.E.I. dont la notion de connaissance chez COTTA peut être considérée comme une possibilité d'ébauche. Inversement, supposer cette intégration possible revient à entrevoir l'effacement progressif de la Science Economique comme discipline autonome au profit de la Systémique Anticipation qui autorise le résumé suivant.

9. L'AVENIR D'UNE ELISION : LE SYSTEME SOCIAL.

Edifiée sur la base d'une éliision proprement idéologique de la question du donné, la Science Economique paraît donc Incapable d'intégrer la notion d'idéologie issue des travaux de MARX. Par contre, elle est sur la voie de produire une notion qui lui est propre, désignant ainsi le SYMPTOME d'une impossible intégration DIRECTE.

(1). Cf. supra p. 10

Le rapport entre les deux notions ne peut pas être évalué dans ses effets sans un essai d'analyse rapide de l'évolution qui l'a produite :

- La méthode d'analyse dont MARX a élaboré les concepts introduit à la compréhension de la vérité du capitalisme.
- Le développement de la Science économique s'est effectué sans rapport formulé avec le marxisme, théorie de sa méprise.
- Sous l'effet de mécanismes mal connus, liés aux "contradictions" du capitalisme, il semblerait que s'impose la nécessité d'une certaine reconnaissance de l'AUTRE.
- Jusqu'à des limites impossibles à prévoir, cette reconnaissance paraît devoir se présenter sous les deux formes d'une TRANSPOSITION DEFORMANTE. Exemple probable : ce qui correspond au traitement de l'instance idéologique du mode de production apparaît comme la théorie du QUALITATIF dans la Science Economique. Cette transposition n'est pas gratuite : elle devrait permettre une organisation plus efficace de l'intégration sociale.

L'évolution ainsi décrite rend alors nécessaire l'intégration dans l'analyse marxiste d'un phénomène nouveau : l'intégration même déformante des concepts marxistes eux-mêmes par la Science Economique. Intégration tellement vitale pour le capitalisme qu'il paraît disposé à en payer le prix en conceptualisant la transformation de SA SOCIETE en SYSTEME SOCIAL, comme nous le verrons au chapitre suivant. Et c'est au prix de l'analyse de ces contorsions que pourra seulement être dépassée l'alternative : intégration du marxisme/marxisme de l'intégration ...



Au terme de ce chapitre, nous pouvons maintenant jeter un regard nouveau sur les rapports entre Théorie économique et Idéologie : fonctionnement idéologique d'un côté et production probable de T.E.I. de l'autre, Mais les remous de cette évolution asymptotique vers l'impossible objet idéologique nous aspirent maintenant vers les zones frontalières de l'économie. C'est la Systémique que nous allons maintenant interroger.

Chapitre 2

SYSTEMIQUE ET IDEOLOGIE

DE LA SCIENCE ECONOMIQUE A LA SYSTEMIQUE

Comment la Théorie économique nous parle-t-elle d'une notion qu'elle ignore et dont nous pensons qu'il s'agirait d'idéologie ? Telle était la démarche impulsée précédemment à partir de la constatation triviale "qu'il manque vraisemblablement quelque chose d'important" dans ce bel édifice. Nous avons ausculté, à la recherche de symptômes ... Il faut avouer que le résultat a été plutôt maigre. D'autant plus que cette notion de "connaissance" que nous avons dénichée est, encore une fois, loin d'être intégrée dans ce qu'a été désigné comme le noyau dense de la Théorie, à savoir la Science économique.

De cette localisation de l'écoute se dégageait pourtant, rappelons-le, un principe de mise en signification : tout laisse à penser qu'émerge actuellement la théorie de ce qui n'a été longtemps que pratique diffuse et plus ou moins artisanale. A l'époque des grandes concentrations, des médias et de la recherche scientifique rentabilisée, il paraît en effet un peu suranné de ne laisser qu'au marxisme le soin de théoriser ouvertement la notion d'idéologie. Mais comment en parler scientifiquement sans en parler vraiment ?

C'est peut-être le cercle vicieux que devrait digérer la Théorie économique si elle veut éviter l'équarissage ... Ainsi semble s'annoncer ce qu'on avait dénommé, improprement peut-être, une théorie économique de l'idéologie (T.E.I.), lieu d'un écart indicible avec ce concept-limite qualifié plus haut de "Janus idéologique" ... Il ne nous reste plus maintenant qu'à dériver vers des zones de moindre densité, sur le pourtour de la Théorie ...

Précisons tout de suite que nous laisserons Janus sur son socle : son statut n'a, pour le moment, rien de discordant, tant le contexte demande à être dégrossi. Car c'est à travers la Systémique que nous allons rechercher les émanations idéologiques. Mais qu'est-ce que la Systémique ? La réponse est impossible à formuler en quelques lignes. A peine pourra-t-on l'introduire.

Géographiquement parlant, le chapitre qui vient va montrer que la Théorie économique est plus ou moins en état de siège. Mais les frontières sont diffuses, à l'image du danger extérieur. Car c'est presque de PHAGOCYTOSE qu'il faudra parler pour désigner les rapports de la Systémique avec les disciplines dont elle tend à anéantir l'autonomie. En effet, la force de la Systémique est précisément de privilégier le global par rapport au local, le système par rapport à ses éléments. Le point de vue n'est pas neuf, mais ses développements théoriques et techniques les plus récents impliquent désormais qu'on l'analyse en termes d'impérialisme : le principe de la prééminence du système s'accorde mal d'éléments qui s'auto-satisfont dans leur autonomie ...

La Théorie économique est donc menacée, c'est ce qui ressortira de la description même de ce que nous avons choisi d'appeler la Systémique. L'amorce de cette description se situe dans une phrase un peu sybilline énoncée plus haut (1) : "le capitalisme semble prêt à conceptualiser la transformation de sa société en système social". Il ne s'agissait de rien d'autre que ceci : annoncer le contexte d'émergence de la Systémique. C'est en effet le système social que nous allons désormais arpenter. Voici l'itinéraire de notre investigation idéologique :

1. - Description du contexte : la notion de système social.

(1). Cf. ci-dessus p. 33

2. - Présentation de l'une des manifestations les plus patentes de l'émergence du système social : l'Analyse de système et le P.P.B.S.. La Systémique apparaît alors comme le POURTOUR de la Théorie économique.

3. - Enfin, lecture idéologique de la Systémique selon les deux axes dégagés au chapitre précédent. Annonçons tout de suite l'essentiel :

- . le fonctionnement idéologique de la Systémique soulève beaucoup plus de problèmes que celui de la Théorie économique. En particulier la position de la critique marxiste devient difficile, du fait de la phagocytose systémique.
- . Par contre, l'intégration d'objets idéologiques devient explicite. Et le fait même que la notion marxiste d'idéologie semble parfaitement assimilable nous amènera alors à une interrogation radicale à son sujet. Ce qui aura pour effet d'amorcer la deuxième partie consacrée à la reproduction sociale.

De sorte que ce chapitre pourra être considéré comme le pendant du précédent, traitant de la question :

Il bis

LA SYSTEMIQUE VA-T-ELLE INTEGRER LA NOTION D'IDEOLOGIE ?

Nous commencerons d'abord par planter le décor systémique.

1. SUR LA NOTION DE SYSTEME SOCIAL

Ainsi qu'on l'a annoncé, le terme "système social" aura un sens bien déterminé, en dehors des synonymies habituelles telles que "structure, organisation, organisme, etc ...". Plus précisément, l'usage qu'on en fera sera bâti sur son opposition avec celui de "structure sociale", en dénotant par là une VOLONTE D'ORGANISATION appliquée à cette dernière. Cette volonté délibérée

n'a rien de subsumé : sous les noms de "Théorie des systèmes", d'"Analyse de systèmes" sont apparus depuis quelques temps des symptômes sans équivoque. Des outils se mettent en place, qui ne laissent pas planer d'ombre sur les fins poursuivies. On verra, comme conséquence, que la vieille controverse sur la réalité des structures sociales change totalement de sens. Mais d'abord, qu'est-ce qu'un système ?

11. La Théorie des systèmes.

Issue des domaines de la biologie et de la cybernétique, la notion de système s'est peu à peu affirmée, jusqu'à devenir objet d'une discipline autonome. Réduite à l'essentiel, sa définition est de peu d'utilité si l'on veut comprendre les ambitions qui l'entourent : "un système peut être défini comme un complexe d'éléments en interaction" (1). Sécheresse qui nous incite à plus de redondance :

"Alors qu'autrefois la Science essayait d'expliquer les phénomènes observables en les réduisant à un jeu réciproque d'éléments à étudier séparément, il apparaît dans la science contemporaine certaines conceptions en rapport avec ce que l'on nomme vaguement la "totalité", c'est-à-dire que des problèmes d'organisation, des phénomènes qu'on ne peut réduire à des événements locaux, des interactions dynamiques se manifestent par la différence de comportement des parties lorsqu'elles sont isolées ou intégrées dans une configuration d'ordre supérieur, etc ; en bref, des "systèmes" de différents types que l'on ne peut pas comprendre en se contentant d'étudier leurs composantes isolément." (2)

Et enfin une définition plus affinée pour compléter la précédente :

"Système ..., tout agrégat délimité et reconnaissable d'éléments dynamiques qui solent d'une certaine manière en communication réciproque et interdépendants, et qui continuent à fonctionner ensemble selon certaines lois et de telle sorte qu'il se produise un effet total caractéristique.

(1). Von BERTALANFFY Ludwig General System Theory Ed. G. BRAZILLER
New-York 1968 p. 55

On pourra aussi consulter le chapitre "Théorie des systèmes" -
J.L. LE MOIGNE - Les systèmes de décision dans les organisations -
PUF 1974

(2). Von BERTALANFFY Ludwig op. cit. p. 37

En d'autres termes , un système est quelque chose qui concerne une certaine catégorie d'activités et garde une espèce d'intégration et d'unité ; un système particulier peut être reconnu comme distinct d'autres systèmes auxquels cependant il peut être apparenté dynamiquement. Les systèmes peuvent être complexes, ils peuvent être constitués de sous-systèmes interdépendants chacun d'entre eux, bien que moins autonome que l'assemblage global, peut cependant être assez bien reconstitué à travers son fonctionnement". (1)

Totalité, rapport du tout aux parties, intégration, unité, activité, dynamique : le menu épistémologique est particulièrement riche ! Mais il y a plus intéressant. De même que les manuels de mathématiques "modernes" laissent à entendre que la notion d'ensemble peut s'appliquer à des lapins, à des carpes ou à des règles de mariage, de même la notion de système - dont l'essor est contemporain - se présente comme un moule très généralement utilisable. Organisme cellulaire, entreprise économique, fondation charitable, Etat : le point de vue systémique a une grande plasticité. Ceci explique que la discipline correspondante ait vu rapidement s'amplifier son domaine. Car, ainsi qu'on va le voir, il y a eu convergence et fertilisation réciproque entre une théorie née dans les laboratoires et la préoccupation fondamentale de la pratique des affaires - publiques ou privées.

12. La pratique systémique : l'Analyse de systèmes.

C'est que, depuis MARX, le capitalisme ne parle plus le même langage. Révolue l'époque où l'on pouvait foncer tout droit et se tailler des empires dans les grands espaces économiques : il faut vraiment faire attention où l'on met les pieds ...

121. Le temps de la COMPLEXITE.

C'est le leit-motiv des commis d'entreprise aux grands commis de l'Etat :

(1). ALLPORT F.H. - Théories of perception and the concept of structure - cité par OZBERKHAN Hassan : Vers une théorie générale de la planification, Prospective et politique OCDE 1968 p. 57

"Un des phénomènes majeurs de cette dernière décennie, tant dans le domaine de l'action comme dans celui de la connaissance, est incontestablement la prise de conscience de la COMPLEXITE". (1)

"Dans une économie de marché moderne, les décisions sur les prix, la production, les revenus à distribuer et les autres variables économiques classiques ne sont pas seulement prises par un entrepreneur agissant seul, mais par un ensemble complexe d'institutions publiques ou privées". (2)

Et que dire de l'évolution sociale ... !

1 AU JOUR LE JOUR

LA MONTAGNE

La lutte contre la montée des prix en France prend un peu l'allure d'un de ces chercheurs où l'on s'épuise à gravir le flanc d'une montagne dont le sommet s'éloigne à chaque pas.

Pourtant les pas sont normaux. Ce qui coûte cher, ce n'est pas tellement la matière première que nous consommons au travail — c'est fait en fuyant d'abord le niveau des salaires — la main-d'œuvre nécessaire pour la transformer.

Ce que nous payons, c'est la complication croissante d'une société faite, nous assure-t-on, pour notre bonheur. Nous sommes d'étranges alpinistes qui amoncelons devant nous, à mesure que nous montons, des tas monstrueux de quinquillerie, des miraflores de paperasses et de règlements.

ROBERT ESCARPIT.

Le Monde 1.12.72

"Les institutions sociales se trouvent confrontées à des difficultés grandissantes résultant de la complexité toujours accrue que suscite le développement et l'assimilation de la technologie ... Il en résulte une crise du développement économique et social". (3)

"Le tout est présent en chacune de ses parties. Un problème économique ou social, quel qu'il soit, émettra des ondes qui feront vibrer les secteurs politique, moral, religieux ou autres de la communauté ... C'est ainsi que des plans soigneusement établis pour réaliser le plein emploi donneront lieu à une coûteuse révolution dans la construction des habitations bourgeoises comme conséquence de la disparition du

service domestique, ainsi que, par ailleurs, à l'accroissement du crime juvénile et même à la violence chez les étudiants". (4)

(1). M. ALBOUY - La régulation économique dans l'entreprise, Dunod 1970 p. XVI

(2). R.H. CYERT et J.G. MARCH - Processus de décision dans l'entreprise, Dunod 1970 p. 4

(3). Déclaration de Bellagio sur la planification in JANTSCH : Prospective et politique OCDE 1968 p. 7

(4). SALVADOR de MADARAGAIN Prospective et politique p. 41

Et cette réflexion d'un systémiste sur ce qui attend les pays riches s'ils s'avèrent incapables de maîtriser cette complexité :

"Le plus grave n'est pas que ces nations si opulentes risquent de se voir obliger de se serrer quelques peu la ceinture au niveau des importations et du tourisme, mais qu'elles se trouvent poussées à réduire l'aide étrangère dans une mesure qui menace d'entraîner la famine, la révolution et le chaos dans les parties déshéritées du monde". (1)

Inutile de s'étendre : l'enjeu est vital. En tant qu'aiguillon social, la tendance à la complexité semble avoir remplacé la baisse tendancielle du taux de profit ...

On connaît la signification et les implications de l'attitude qui consiste à analyser le progrès technique comme force autonome, surtout vis-à-vis des rapports de production : c'est l'un des fondements de la pensée technocratique, pour laquelle tout problème social relève, en dernière instance, d'un traitement technique. La pensée technocratique est cependant en perpétuelle évolution. Voici son dernier fleuron, espoir d'une maîtrise de la complexité :

122. L'ANALYSE DE SYSTEMES :

"Ce qu'il faut, c'est planifier les systèmes comme un tout (2) ... La planification devrait être susceptible d'intégration, c'est-à-dire être à même de recouper une multitude de dimensions, particulièrement de caractère social, économique, politique, psychologique, anthropologique et technologique". (3)

"L'analyse de systèmes peut être définie comme une enquête en vue d'aider le centre de décision à choisir une ligne d'action en analysant rigoureusement ses propres objectifs, en comparant quantitativement autant que possible les coûts, les efficacités et les risques liés aux différents systèmes et en imaginant si besoin est de nouveaux systèmes". (4)

(1). GABOR Denis, Une planification ouverte in Prospective et politique p316

(2). Déclaration de Bellagio op. cit. p. 8

(3). JANTSCH Erich - Prospective et politique p. 18

(4). D'AUMALE Geoffroy - La programmation des décisions p. 27

Comme on peut s'en douter, l'Analyse de systèmes, plus encore qu'un ensemble de techniques est surtout un état d'esprit :

"En fait, l'analyse de systèmes n'est qu'un nom que l'on donne à une façon d'attaquer les problèmes de décision pratiquée depuis toujours en bonne gestion ... C'est plutôt un mode d'approche raisonné vis-à-vis des problèmes de choix extrêmement compliqués caractérisés par une grande incertitude ... L'analyse de systèmes est un effort pour définir clairement les problèmes et les solutions de façon alternative et pour fournir aux responsables un résumé complet, exact et significatif du plus grand nombre possible de faits pertinents, de façon à leur permettre de juger en connaissance de cause". (1)

Placée sous le signe de l'INTEGRATION, se développe ainsi une nouvelle conception de la pratique planificatrice. Nous en examinerons plus loin les principaux aspects. Mais auparavant, et pour en assurer une meilleure compréhension, il faut mettre en relief la "prise de conscience" qui l'accompagne.

13. La planification "créatrice d'avenir".

Il n'est pas nécessaire de faire des recherches approfondies pour s'en rendre compte : bien plus qu'une évolution de méthodes, c'est une nouvelle conception de la planification qui s'installe :

"IL SEMBLE EVIDENT QU'IL NE S'AGIT PAS DE PREVOIR L'AVENIR, MAIS DE CREER L'AVENIR. Le défi consiste à modifier nos systèmes sociaux dans un sens favorable plutôt que dans un sens nuisible". (2)

"Il convient de considérer l'avenir comme une solution du présent et non comme une extension de ce présent ...". (3)

(1). ENTHOVEN Alain - Déposition devant une sous-commission de la sécurité nationale et des affaires internationales de la Commission sénatoriale des activités gouvernementales 1961 in Prospective et politique p. 261

(2). FORRESTER in Prospective et politique p. 485

(3). JANTSCH - La prévision technologique OCDE 1968 p. 205

D'où s'induit que l'on peut distinguer :

"... deux modèles fondamentaux de planification:

- la planification "ancienne", d'un champ d'application essentiellement à court terme et se concentrant sur les variables changeantes au sein d'un système donné,
- la "nouvelle" planification, essentiellement à long terme et se concentrant sur les changements à apporter au système lui-même, c'est-à-dire aussi bien dans sa structure que dans ses variables". (1)

La question se poserait immédiatement de savoir ce qu'il adviendra pratiquement des prétentions de cette nouvelle planification. Ce ne serait pas le premier programme à s'enliser dans les méandres de l'Histoire ... On aurait tort cependant de tout de suite se demander si "ça va marcher". Ce faisant, on oublierait d'abord que dans tout programme, ce qui semble fonctionner le mieux, si telle est la question, n'est peut-être justement pas ce qui est FORMULE. Un chapitre ultérieur sera d'ailleurs consacré à l'analyse de ce type de déplacement en s'attachant à montrer que "ce qui marche" dans la planification, par exemple, n'est pas, ou pas seulement, ce qui en est DIT. Mais surtout, à se fixer ainsi directement sur la mise en application, on perdrait l'occasion de s'interroger sur son contexte.

Car, sans vouloir aborder ici une histoire de planification, il ne peut pas échapper qu'une coupure évidente s'y est inscrite. Il n'y a pas tellement longtemps encore, Jacques RUEFF pouvait comparer le planificateur au volatile qui s'imagine que son cocorico fait se lever le soleil. Il négligeait ainsi l'évolution de deux ordres de facteurs :

- D'abord des facteurs matériels, comme la taille des unités planificatrices et les moyens dont elles disposent. L'on peut estimer avec JANTSCH que :

"le processus actuel de concentration aboutira environ à 600 ou 700

(1). JANTSCH In Prospective et politique p. 19

groupes industriels (1) qui formeront vraisemblablement la base créatrice non seulement des apports technologiques à des fonctions sociales, mais encore tout ce qu'il faut pour concevoir, dessiner, construire et faire marcher des systèmes associant la technologie et l'homme ou la nature". (2) Par ailleurs, "on peut penser qu'une analogie plus poussée s'établira entre les structures gouvernementales et industrielles" (2) et que "le trait marquant des années 70 sera l'apparition de l'industrie comme "planificateur au nom de la société" sur un pied d'égalité avec le gouvernement"(2). Si cette évolution se confirme, on imagine aisément les impulsions énormes que peut apporter à l'activité planificatrice la masse du sujet qui la déploie.

Il n'est plus nécessaire, d'autre part, de rappeler en détail le rôle prépondérant que joue l'ordinateur dans ces transformations (3) ; son extraordinaire pouvoir amplificateur est à la base de la gestion par les systèmes, même si la possibilité de cette gestion dépend de facteurs idéologiques jusqu'ici trop rarement retenus (4).

- Mais surtout, tout semble se passer comme si un FACTEUR IMMATERIEL, la VOLONTE DE PLANIFIER, tendait à devenir opératoire. Car c'est bien cette volonté dont témoignent les programmes évoqués plus haut. Volonté paraphrasée par l'apparition d'une multitude d'instituts de planification, de prospective, de futurologie, dans les statuts desquels on retrouverait des déclarations analogues. Et pour tenter d'exprimer qu'il y a là autre chose que phénomène bureaucratique, nous lui accorderons un intérêt particulier :

-
- (1). Pour une analyse de ces thèmes, cf. par ex. "La théorie systémique critique" in L. SFEZ, Critique de la décision. Armand Colin 1973 pp. 87 et 89. En ce qui concerne la France, p. ex. Monde Economique du 26.8.72.
 - (2). E. JANTSCH - Des institutions auto-adaptables pour un avenir volontaire, in Prospective et politique pp. 467 et 469
 - (3). C. BALTZ - Ordinateur, technique des modèles et société de répression Temps Modernes, septembre 1970
 - (4). C. BALTZ - L'homme informatifié. Temps Modernes, mars 1972

14. Sur la "prise de conscience systémique" : TOUT EST FAISABLE ...

La volonté de planifier les systèmes est devenue une donnée manifeste. On peut vraiment parler d'une "prise de conscience" à ce sujet. Mais c'est un mot dangereux qui vibre au même diapason que celui d'"idéologie". Pourtant, en anticipant quelque peu, il est certain qu'une idéologie de la planification est déjà constituée, qui commence d'avoir son travail propre. Au point où nous en sommes, nous nous contenterons de ce que nous livre une lecture sociale forcément restreinte. Il est en effet indéniable que les thèmes concernant la "nouvelle planification" apparaissent maintenant à peu près à tous les niveaux de la littérature et sont souvent couplés avec des institutions en plein essor.(1)

141. Dans le domaine technologique, la reconnaissance du rôle de cette volonté a même été sanctionnée d'un nom très prosaïque : THE WILL. Il suffit que la volonté soit là pour qu' a priori la découverte technologique ne soit plus qu'une question de moyens.(2)

"Si notre civilisation technologique possède un trait typique, c'est bien que presque tout est, ou peut, devenir faisable si l'on applique un degré suffisant d'ingéniosité technique. Dès lors, on peut considérer que la plupart de nos problèmes ne sont pas seulement d'origine technique, mais peuvent également être résolus par la technique. L'éventail des solutions techniques, c'est-à-dire, au fond, de la FAISABILITE, est déjà vaste, et rien n'empêche apparemment que nous puissions encore l'élargir au gré de notre volonté,"(2)

Ce phénomène de l'organisation systématique de la réalisation technologique est encore trop peu connu malgré des exemples spectaculaires comme la réalisation du système Apollo. On n'a pas fini d'en mesurer les conséquences. Cela fait d'ailleurs d'autant mieux ressortir ce qui conditionne le succès technologique, c'est-à-dire l'ensemble des éléments "non-technologiques", pour ne pas dire humains ... On ne peut ici que renvoyer à la littérature consacrée à ce qu'on appelle "Recherche et Développement", en mentionnant tout particulièrement la somme de E. JANTSCH : "La prévision technologique".

-
- (1). E. JANTSCH - La prévision technologique, op. cit. annexe : Travaux de prévision technologique identifiés lors de l'enquête OCDE
 (2). H. OZBERKHAN - Vers une théorie générale de la planification in Prospective et politique p. 85

Il est enfin assez surprenant que la Sociologie ne vienne que très récemment de prendre la mesure de l'évolution en cours.

142. La "Production de la société".

C'est à TOURAINE que nous devons la première vue d'ensemble sur les conséquences de ce messianisme technologique : le "tout est possible" est même le point de départ de son ouvrage au titre significatif : "La production de la société".

"Aujourd'hui cette philosophie sociale du progrès, optimiste ou pessimiste, ne peut plus être entendue, puisque nos sociétés individualisées ont acquis confusément mais solidement, la certitude qu'elles auraient tout pouvoir sur elles-mêmes, celui de se détruire, celui de se soumettre à l'ordre totalitaire ou celui de faire croître leur produit dans des proportions jusqu'alors inouïes" (1)

Où TOURAINE a-t-il pu puiser cette certitude, sinon dans des prises de position comme celle-ci :

"... admettre que la causalité sociale, loin d'être indéterminée, aléatoire ou dépourvue de forme signifiante, suit un type de déterminisme différent, non linéaire et comportant de multiples niveaux de valeurs. En effet, on ne saurait soutenir que les événements qui nous entourent naissent par génération spontanée. Autant soutenir qu'en exerçant sa volonté, en décidant et en agissant, l'homme n'engendre pas de résultats. Ce qu'il faut affirmer au contraire, c'est que volonté, décision et action de l'homme sont peut-être l'expression la plus puissante de la causalité, et que ce sont elles qui créent la situation qui à nos yeux fait problème". (2)

La sociologie résonnant avec la technologie, voilà qui renforce l'idée "qu'il s'est passé quelque chose" dans le discours de la planification.

(1). Le Seuil 1973 p. 7

(2). H. OZBEKHAN - Prospective et politique p. 136

143. La prise de conscience "documentaire".

Nous considérerons alors la masse des documents consacrés à la planification selon les perspectives que FOUCAULT a ouvertes :

"Le document n'est donc plus pour l'histoire cette matière inerte à travers laquelle elle essaie de reconstituer ce que les hommes ont fait ou dit, ce qui s'est passé et dont seul le sillage demeure : elle cherche à découvrir dans le tissu documentaire lui-même des unités, des ensembles, des séries, des rapports ... l'histoire, c'est une certaine manière pour une société de donner statut et élaboration à une masse documentaire dont elle ne se sépare pas".(1)

A prendre ainsi le tissu documentaire pour lui-même, il est certain qu'un travail de plus longue haleine confirmerait ce que nous avons dû nous contenter de faire apparaître en quelques lignes : les thèmes de la nouvelle planification créent une discontinuité. A cet égard, un document-charnière semble bien être la déclaration de Bellagio sur la planification, en date du 2 novembre 1968. On la trouvera en annexe.

C'est donc dans ce sens délimité, documentaire, que sera utilisée l'expression "prise de conscience". Mais le fait du jumelage de cette dernière expression avec "technologie" et "production de la société" va nous inciter à une digression philosophique toute tracée ...

°
° °

144. A propos de la conception marxiste de la prise de conscience.

Car lorsqu'on parle de prise de conscience, le Sujet n'est pas loin. Evidemment, il ne s'agirait que dans une catégorie très restreinte de sujets : les planificateurs. Mais pourquoi perpétuer une insuffisance théorique au nom d'une insuffisance statistique ?

(1). L'archéologie du savoir op. cit. pp. 114 et 117

Et s'il y a une critique à faire, c'est bien celle de la notion marxiste de prise de conscience. Au terme d'une quête minutieuse, BENOIST nous en donne les éléments :

"Cette prise de conscience, nous savons que chez MARX, elle continue à travailler au sein d'une dualité sujet/objet qui est un des partages où culmine la métaphysique de façon flagrante. La prise de conscience est objective parce qu'elle exprime un état de fait : cet homme posé comme en dehors de lui-même, une chose, réfléchi, aliéné ; et une négation de ce fait ... fonctionne comme un néant métaphysique". (1)

La distinction entre le sujet et l'objet est un recours omniprésent chez MARX, en particulier dans des formulations du genre : "ce sont les masses qui font l'histoire" et dans le recours à une réalité ou à un être-là des choses au mépris de tout travail scientifique moderne constitutif de l'activité théorique comme transgressant la distinction du sujet et de l'objet et surtout la croyance dogmatique en une réalité chosiste. Echec du marxisme parallèle à la possibilité que la psychanalyse offre au contraire d'un questionnement à la science, et de la fondation d'une scientificité capable de se reprendre et de se généraliser elle-même comme une des données formelles possibles". (2)

Mais il ne s'agit pas que d'une pure digression philosophique. Car ici s'amorce une critique du Sujet que nous reprendrons en fin de chapitre, pour introduire au problème de la reproduction sociale.

°
° °

Pour résumer : la "prise de conscience systémique" n'a rien à voir avec la conscience des planificateurs. C'est un nom donné à une coupure repérable dans le discours de la planification.

(1). Marx est mort. Idées 1970 p. 224

(2). Marx est mort p. 246

Cette prise de distance philosophique va introduire une analyse difficile à esquiver sous peine "d'inconscience". Parlant de la volonté d'organisation appliquée aux structures sociales, nous avons prévu en effet de reprendre la question de la "réalité des structures sociales.

15. De la structure sociale au système social : SIMULACRE ET ACTIVITE.

Lorsque l'usage de la notion de structure est devenu si prégnant qu'on a cru devoir contresigner son avènement par le terme de "structuralisme", une controverse philosophique classique a immédiatement trouvé à ce propos un terrain de renouvellement. Structure : objet réel ou objet construit ? C'est une question qui renvoie peut-être aux "ruminations" de la philosophie qu'évoque ALTHUSSER (1), mais on ne peut en nier la fécondité puisqu'elle a conduit à de fructueuses interrogations épistémologiques dans les sciences humaines. Du côté où nous nous plaçons, l'état actuel de la question semble être placé sous un signe : le simulacre.

"La structure est donc en fait un simulacre de l'objet, mais un simulacre dirigé, intéressé, puisque l'objet imité fait apparaître quelque chose qui restait invisible ou si l'on préfère inintelligible dans l'objet naturel ... L'intelligible n'est pas extrait de l'objet réel par cette méthode. Entre l'objet "réel" et l'objet "simulacre", il se produit du nouveau et ce nouveau, ce n'est rien moins que l'intelligible général : le simulacre, c'est l'intellect rajouté à l'objet, c'est le procès par lequel les hommes donnent sens aux choses". (2)

Mais n'y aurait-il plus rien à dire sur la notion de structure qui ne se réduise à un affinement des perspectives ainsi proposées ? Ce serait singulièrement s'aveugler sur le sens de sa propre démarche. Et oublier que le CONSTRUCTEUR DE SIMULACRE FAIT AUSSI PARTIE DU MONDE, et que rien n'autorise à lui conférer une extériorité absolue, atemporelle au sein de laquelle il produirait ses simulacres - OBJETS (dans le sens où s'opposaient au chapitre précédent l'idéologie - objet à l'idéologie - mode de fonctionnement) (3).

(1). L. ALTHUSSER - Lénine et la philosophie, Maspéro 1972

(2). VIDAL Daniel - Essai sur l'idéologie op. cit. p. 303

(3). Cf. ci-dessus pp. 9 à 11.

A ne se fixer, en effet que sur l'objet-structure, on perd de vue l'ACTIVITE SYSTEMIQUE dont on a tracé plus haut les principaux traits. Peut-être s'agit-il d'un nouvel épisode de ce problème mal éclairé de la transformation des structures. Mais une chose est certaine : on ne peut plus continuer à construire des simulacres-structure sociale en ignorant l'activité qui s'imprime sur les objets correspondants.

Aussi, par le jeu de l'opposition objet/mode de fonctionnement, produisons-nous la notion de SYSTEME SOCIAL. Et, ce faisant, nous réinsérerons de façon très générale l'activité de l'analyste, même indirecte, dans son objet d'étude. Car on ne produit pas impunément des simulacres en chambre close. Sans vouloir attribuer à la seule sociologie la paternité d'une certaine évolution, il est incontestable qu'il existe un lien entre ses interrogations, génératrices de la notion de structure sociale, et l'activité de type systémique qui s'est développée depuis une dizaine d'années. Ce lien est de type INVOLUTIF : si tout ce que je sais de la réalité sociale c'est le simulacre-structure sociale, l'activité ainsi nourrie va modifier la structure sociale . D'où l'émergence d'une définition :

L'ACTIVITE SYSTEMIQUE S'INSCRIT DANS LA STRUCTURE SOCIALE
ET C'EST CE PROCESSUS JAMAIS ACHEVE QUI SERA QUALIFIE DE
"SYSTEME SOCIAL".

La controverse sur la réalité des structures paraît alors très secondaire. Elle aurait même jusqu'à un certain point, et dans son domaine propre, masqué ce que MARX a mis en relief à propos de la notion de Capital : contre les économistes qui n'étudiaient que l'objet-capital; il a rappelé que le capital c'est aussi (et surtout) un processus, une activité capitaliste. Peut-être a-t-il eu tort de n'utiliser que le seul terme "Capital" pour désigner les deux faces d'un autre Janus ? Peut-être, à l'heure actuelle, l'opposition structure sociale/système sociale masque-t-elle l'unité d'un processus sur lequel il faudra revenir. Toujours est-il que cette pulsation fondamentale repérée par MARX a pris maintenant des dimensions inconnues

à son époque. Au cours des chapitres qui suivent, nous reviendrons sur cette question fondamentale. Le lecteur voudra bien considérer que l'on n'a fait ici que l'effleurer, tant sur son statut épistémologique que sur sa signification sociale.

Enfin, un point qui n'est pas que de terminologie. On a beau savoir que le Capital c'est un processus, cela n'empêche pas de parler d'UN capital en particulier dont l'existence serait à considérer comme le résultat statique d'une coupe effectuée à travers le processus. De la même façon, il pourra nous arriver de parler d'un système ou du système social comme coupe momentanée à travers le processus de l'activité systémique. La notion de système (statique) n'est alors que l'un des synonymes de la notion de structure, définie, on le sait, comme ensemble d'objets en relation.

°
° °

Maintenant que s'est précisé le contexte de son émergence, nous allons tenter d'esquisser les contours de la Systémique.

2. INTRODUCTION A LA SYSTEMIQUE

Rappelons nos intentions, telles qu'elles ont été exposées au début de ce chapitre : déceler les modifications du terrain social qui pourraient connoter l'émergence prochaine d'une T.E.I. Où en sommes-nous dans cette démarche ? Il faut reconnaître que nous n'avons pas encore beaucoup avancé, puisque nous avons commencé par introduire la notion de système social, ce qui paraît être une diversion par rapport à notre projet. Il s'agit cependant cependant d'un court-circuit plutôt que d'une diversion. Car la notion de Systémique ne s'impose pas immédiatement : ainsi qu'on le constatera, elle n'apparaît comme principe de compréhension qu'APRES l'analyse d'un grand nombre de pratiques assez disparates. C'est pourquoi, au lieu de faire de la mauvaise pédagogie d'exposé apparemment "inductif", en extrayant du "significatif" après l'analyse des "faits", il nous a paru plus clair de livrer sans attendre ce que nous avons construit comme principe de compréhension : le système social . Après tout, il se passe plus de choses entre les faits et leur analyse qu'entre le ciel et la terre ...

Nous ne nous sommes ainsi étendus jusqu'ici que dans deux directions :

- . l'"origine" de l'activité systémique : la réponse à la complexité créée par le progrès technique dans la conduite des affaires (certains diraient, par transposition terminologique : la réponse aux contradictions du capitalisme),
- . la "prise de conscience" accompagnant l'activité systémique (avec quelques précautions philosophiques).

Pour pouvoir nous livrer au pistage idéologique que nous projetons, il reste maintenant à étoffer la notion d'activité systémique ainsi introduite. Et rappelons-le : c'est au cours de ce développement lui-même que la Systémique va prendre forme. Voici d'abord quelques indications préliminaires à ce processus d'émergence.

21. Comment aborder l'activité systémique ?

La question se pose en ces termes et ce n'est pas par hasard. Car s'il existe un code épistémologique (plus ou moins assuré ...) qui permet de dire de quelqu'un qu'il fait oeuvre d'économiste, de sociologue, etc, le repérage de l'activité systémique comme telle est beaucoup plus malaisé. En effet, toutes ces disciplines ayant pignon sur rue, se perçoivent plus ou moins en termes de complémentarité, même si c'est sur le mode conflictuel. Elles servent chacune de référent à des pratiques assez facilement discernables. Mais la situation a changé avec l'apparition de l'activité systémique.

C'est que, au moins dans son état actuel, celle-ci se développe SANS REFERENT. Ou plutôt, on peut dire que le seul référent c'est le point de vue systémique, dont on verra qu'il s'impose peu à peu comme une sorte de super-référent pour toutes les autres disciplines. On doit alors commencer à comprendre qu'il ne s'agit pas seulement de baptiser un dernier-né théorique. Car c'est un bouleversement qui se trame et c'est peut-être l'image de la termitière qui peut le mieux l'illustrer : une accumulation de micro-activités crée un entassement non-structuré qui s'instaure progressivement comme référent pour chacune de ces activités. Rien à voir avec la toile d'araignée, le nid d'un oiseau, la ruche des abeilles. On peut proposer ceci :

LA SYSTEMIQUE C'EST LE REFERENT-TERMITIERE DE
L'ACTIVITE SYSTEMIQUE.

Ca ne nous avance pas plus , si nous voulons essayer de décrire un peu cette activité, mais il fallait en être averti : il n'existe pas encore de code systémique. La termitière relève d'une autre logique : la Systémique, c'est autre chose que la Théorie des systèmes, que l'Analyse de systèmes, etc. Ce qui explique les quelques précautions de lecture qui vont suivre.

211. Sur l'imprégnation de l'activité systémique.

La mise en proue effectuée plus haut ne doit pas induire une image erronée. On commettrait ainsi la même erreur qu'en s'imaginant, par exemple, à la lecture des manuels de Théorie économique que la recherche du profit maximum est un mobile omniprésent pour toutes les entreprises. La pratique planificatrice de nombreux Etats ou des conférences comme celles de Bellagio sur la prévision et la planification à long terme ne doivent pas faire illusion. La "prise de conscience" systémique est récente, et ses manifestations encore clairsemées. Car, à parler d'un tel type d'activités en cours de déploiement, on court toujours deux risques. Celui de la voir partout, du fait de ses prétentions globalisantes. Et celui, inverse mais non symétrique, d'en rejeter l'existence ou du moins de trop la minimiser, sous prétexte qu'il ne s'agit justement que d'intentions, qui feront long feu sur les contradictions du capitalisme. On aurait ainsi beau jeu de rappeler, par exemple, les prévisions du 6ème plan en matière "d'augmentation stable" des prix et de s'interroger en même temps sur les conséquences de promesses électorales, ou de constater que les prévisions en matière d'équipements collectifs ne se sont jamais réalisées dans les plans précédents...

Ainsi conserverons-nous une attitude très circonspecte : l'activité systémique est une donnée que l'on ne peut plus ignorer. Mais il est certain qu'elle est encore loin d'imprégner toutes les instances sociales que ses théoriciens prétendent atteindre. Nous nous contenterons donc dans ce qui suit de ses aspects manifestes, nous réservant d'examiner plus loin si ses aspects latents et son imprégnation partielle ne sont pas justement ce par où elle est le plus opératoire.

Mais la diversité de ce qui rentre dans la catégorie "activité systémique" nous impose aussi de ne pas lire tout à fait au hasard. Et même plus : de n'y lire que ce que nous cherchons ...

212. Sur la grille de lecture.

Car il n'est pas question de TRANSCRIRE telles quelles la pratique planificatrice ou l'Analyse de systèmes. Dans l'abondante littérature consacrée à ces questions, on trouvera d'ailleurs une gamme très étendue, de l'étude minutieuse et "scientifique" à la description "intégrale" d'une innocence de greffier. Reprenons plutôt la grille idéologique appliquée à la Théorie économique.

- un mode de fonctionnement idéologique ; l'adhérence au donné immédiat. Dans l'approche d'ALTHUSSER, cela signifie, rappelons-le, que les "faits" sur lesquels l'économiste construit sa science sont perçus par lui comme donnés, naturels, alors que pour l'analyse marxiste ils relèvent d'un ensemble causal complexe : la structure du mode de production. Et cette caractérisation de mode de fonctionnement idéologique demeure valable pour les nouveaux éléments que l'économiste semble vouloir intégrer dans sa **panoplie** : les faits non-matériels. L'exemple choisi plus haut avait été le traitement économique des connaissances selon COTTA.
- la prise en compte "d'objets idéologiques" : nous entendons par là que la Science économique semble assez proche non seulement de reconnaître des éléments non-matériels, sur le mode précisé ci-dessus, mais aussi de théoriser leur articulation réciproque et leur intégration à la pratique. La question du statut de l'objet-idéologie est alors ouvertement posée.

Nous allons utiliser cette double approche pour lire l'activité systémique :

- a. - comment intègre-t-elle des objets idéologiques ?
- b. - quel est son rapport au donné ?

Il doit être évident que cette démarche n'est entreprise ni dans le seul but de pouvoir constater des convergences entre la Théorie économique et d'autres domaines, ni pour le plaisir intellectuel

de pouvoir qualifier d'idéologique l'activité systémique. Ce n'est jamais par hasard que l'on choisit d'adhérer à un donné déterminé et de participer ainsi à sa reproduction ...

Compte tenu de l'inégal degré d'impression de l'activité systémique dans la pratique sociale, il est à peu près certain que nous ne pourrions pas y lire les deux composantes ci-dessus avec une égale certitude. Nous devons nous contenter d'un quadrillage en pointillé, sachant bien que c'est à cela que nous condamnons l'amplitude du "texte" social et les distorsions de son déroulement.

C'est donc munis de cette grille que nous aborderons un domaine de manifestation de l'activité systémique particulièrement important : le P.P.B.S. et l'Analyse de systèmes.

22. Présentation du P.P.B.S. (Planning - programming - budgeting system)

Une remarque préliminaire. Si l'essentiel de ce paragraphe est consacré à l'analyse du P.P.B.S., les matériaux qui permettent cette analyse ont été extraits d'un nombre assez restreint d'ouvrages, supposés figurer parmi les plus représentatifs. Il doit être bien entendu que les nombreuses références à ces sources, pour nous les plus claires, n'ont pas pour rôle de remplacer un exposé complet sur ces techniques qui, au demeurant, sont déjà relativement connues. Il faut les comprendre comme un ensemble d'éléments indispensables au pistage idéologique qui constitue l'objet de ce chapitre.

221. Définition du P.P.B.S.

"Le système Plan-Programme-Budget (P.P.B.S.) adopté dans les services administratifs civils aux Etats-Unis en octobre 65 après son utilisation au ministère de la Défense à partir de 1961, est essentiellement un système de planification à moyen terme portant sur cinq à six ans. Ses caractéristiques sont les suivantes : transformation de la planification et de la prévision à moyen terme en une activité permanente qui discipline la réflexion et la préparation des décisions dans l'ensemble du domaine administratif,

en les orientant vers les fonctions liées aux objectifs nationaux, et aux grands buts sociaux ; méthode orientée vers les systèmes, tout à fait nouvelle dans l'Administration (et comportant l'évaluation des différentes possibilités) ; utilisation de méthodes nouvelles, telle l'analyse de systèmes, la recherche opérationnelle, les études de coût et d'efficacité, ainsi que la construction de modèles. L'introduction du Système Plan-Programme-Budget marque la première adoption des méthodes modernes de gestion dans l'administration civile, et constitue peut-être la plus grande révolution des formes démocratiques d'administration que notre siècle ait connues". (1)

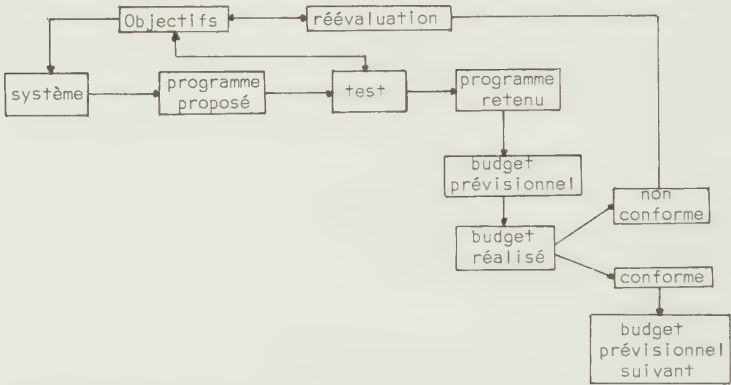
Mais le P.P.B.S. n'est pas seulement un instrument de gestion des services publics. Mis au point par un organisme privé - la RAND Corporation -, introduit dans les ministères par l'équipe de managers de Mc NAMARA, son utilisation dans le secteur privé n'a rien de surprenant :

"Le S.P.P.B. est essentiellement un système de planification qui met en évidence les possibilités de débouchés de la firme, sa stratégie et ses résultats sur les différents couples de marché/produit (appelés "missions" par Mc NAMARA) où elle opère. Dans une firme organisée fonctionnellement, le S.P.P.B. fournit au siège central des informations sur la nature et l'orientation des affaires de la firme que l'on ne peut inférer directement de l'analyse des fonctions respectives. Une telle mise en évidence est utile si l'entreprise s'adresse à de multiples débouchés distincts, où la concurrence est forte et où, en particulier, il y a des changements stratégiques rapides. Dans ces conditions, le S.P.P.B. peut améliorer à la fois la souplesse opérationnelle et stratégique de l'entreprise - mais seulement au niveau du planning, dans le sous-système de gestion, puisque le sous-système logistique fonctionnel demeure inchangé". (2)

(1). Erich JANTSCH - La prévision technologique op. cit. p. 310

(2). ANSOFF H. Igor & BRANDEBOURG Richard : Repenser l'organisation : Problèmes de langage in Prospective et politique p. 363
 "activités logistiques" : conversion des ressources physiques et d'informations en produits finis ou services rendus par l'entreprise à ses clients. Id. p. 338

On pourra peut-être objecter que la nature du P.P.B.S. n'est guère clarifiée par ces déclarations d'intention. Cependant notre but n'est pas de faire l'exposé de la technique P.P.B.S. pour elle-même, mais bien plutôt de la caractériser. Aussi nous contenterons-nous de compléter ces définitions par le schéma suivant emprunté à L. SFEZ, tout en signalant au lecteur quelques textes techniques (1).



On peut lire ce schéma en partant des objectifs, en passant par l'analyse de systèmes qui conduit au programme proposé, qui est lui-même testé en fonction des objectifs, qui aboutit au programme retenu et donc au budget prévisionnel. Ce budget sera réalisé au bout d'un temps X. Deux possibilités s'offrent à lui. Il est :

- . soit conforme au programme retenu et donc, dans ce cas, on peut immédiatement préparer le budget prévisionnel suivant ;
- . soit non conforme, et alors il fait l'objet d'une réévaluation en fonction des objectifs. (2)

(1). C. HITCH - Techniques d'analyse de systèmes pour le P.P.B.S. - Analyse et Prévision 1969

J. HITCH, Mc KEAN - The Economics of Defence in the Nuclear Age - Harvard Press 1969

L. SFEZ - Critique de la décision op. cit. et l'Administration prospective - A. Colin 1970

G. DUPUIS. Ne plus décider. Le Monde 29.20.1972

(2). Critique de la décision p. 73

Le P.P.B.S. se présente ainsi comme un nouveau moyen de gestion. A ce titre, il est intéressant de le situer par rapport au champ d'attraction de la Théorie économique.

222. Une extension de la rationalité économique ?

Il est intéressant de remarquer qu'à l'époque même où l'isolement de la Théorie économique devient presque caricatural (et c'était le point de départ de notre démarche) on assiste à une extension de l'attitude "économique", traditionnellement définie par rapport au concept de limitation des ressources. De nombreux organismes, tels que les ministères de la Défense, de l'Education, des fondations charitables, l'Eglise Catholique, l'U.N.E.S.C.O., ne peuvent plus continuer à se prévaloir du caractère "supérieur" de leurs missions pour éviter toute interférence avec une problématique économique dont nous empruntons les termes à AUMALE :

- "- le désir de la meilleure utilisation des ressources dont on peut disposer pendant une période donnée ;
- le désir d'être efficace : il correspond au souci de vouloir atteindre des objectifs fixés par les moyens économiques appropriés ;
- le désir de projeter dans l'avenir les effets des décisions présentes ;
- le désir de contrôler la bonne utilisation passée des ressources et la poursuite des objectifs, de façon à améliorer l'efficacité future, la prévision et la meilleure utilisation future des ressources". (1)

Il est certain que cette évolution demanderait une discussion approfondie. S'agit-il d'une nouvelle étape dans cette dissolution de la société civile, phénomène si bien énoncé par MARX dans Le Manifeste ? Des notions comme celle de santé, par exemple, à caractère quasi sacré, intouchable, deviennent ainsi ouvertement des domaines livrés au calcul économique, comme en témoignent les controverses chroniques sur le coût de la Sécurité Sociale.

(1). D'AUMALE op. cit. p. 7

On peut également ne retenir que l'aspect institutionnel : il s'agirait alors d'une nouvelle phase du néo-capitalisme, marqué par un désengagement accru de l'Etat, abandonnant à la rationalité du marché la plupart de ses sphères d'activité. Ou enfin, point de vue que l'on ne peut écarter, y aurait-il une évolution qui s'impose au capitalisme et qu'il traite à sa façon : le coût des techniques, l'accroissement démographique, entre autres, sont-ils des données relativement autonomes dont l'intensité actuelle obligerait à compter minutieusement, là où autrefois il semblait y avoir abondance ?

Nous tenterons une clarification en ramenant ces questions aux deux suivantes :

- S'agit-il vraiment d'une extension de la rationalité économique ?
- Quelle est l'origine de cette évolution (ou de cette apparence d'évolution) ?

a. rationalité économique et calcul social ...

Nous avons parlé plus haut de l'impérialisme de la Systémique. Mais il faut bien admettre en l'occurrence la magnanimité de l'Empire puisqu'il se fortifie sans rejeter tout ce qui fondait la particularité des régions en voie d'assimilation : la rationalité économique figurerait ainsi dans le lot de ce qui a été emprunté à la Théorie économique. Et certains économistes pourront même y voir la preuve que, dans cette lutte théorique, c'est en fait leur théorie qui finira par avoir le dessus puisque, l'esprit comptant plus que les techniques, fussent-elles systémiques, le concept de la rationalité économique semble en passe d'imprégner tout le système social ! C'est, du moins, l'apparence du mouvement en cours.

Car dans un chapitre ultérieur, nous reviendrons assez longuement sur la notion de rationalité économique (1). Et, si l'on

(1). Cf ci-dessous Chap. II 3ème partie

peut se permettre d'éclairer la question présente des résultats d'un exposé qui n'a pas encore été fait, disons que la catégorie de la rationalité pourrait n'être que l'une des facettes de la catégorie beaucoup plus générale du CALCUL. Le calcul comme moyen de lier le futur au présent, serait un phénomène social fondamental : la société "courbeuse de temps", pour reprendre l'expression bien connue de KORZYBSKI.

De ce point de vue, il n'y aurait donc nulle extension de la rationalité économique, mais simple formulation d'un calcul social dont le calcul économique ne serait que la version historiquement la plus développée.

b. sur la cause de l'extension.

On rentre là dans le ténébreux domaine de la cause des phénomènes sociaux. Or, on le sait, Théorie économique ou Systémique sont déjà estampillées : elles appartiennent aux "superstructures", ce qui du même coup les institue comme l'effet des infrastructures ... En ce qui nous concerne, nous ne cherchons pas pour le moment d'explication ultime et cachée, de quelque côté que ce soit, incités par BENOIST à faire peser toute notre suspicion sur les querelles que se monte le ménage superstructure/infrastructure pour nous donner des illusions d'existence :

"Nous sommes donc bien dans l'espace bipolaire du voile et de la montre, opposés comme deux états du même présent. La production du signe (monétaire, linguistique, etc ...) sur le théâtre n'est autre que la révélation des coulisses du théâtre de la production. Proscenium de la superstructure et postscenium de l'infrastructure sont dans une relation d'extériorité qui respecte la vieille distinction du dedans et du dehors. Ce que MARX a manqué, tout autant que son épigone MARCUSE, c'est le caractère contestataire de la SCENE comme échappant à cette relation du dedans et du dehors : scène, texte, rêve : toute cette chaîne sémantique traverse l'écriture de MARX, la transite dans tous les sens du terme, sans que MARX la relève au

passage puisqu'il la soumet à la bipolarité visible/non-visible, signifiant/signifié, apparence illusoire/réalité véridique". (1)

Reprendre ce point de vue n'est pas simple affaire épistémologique. Là-dessus aussi nous reviendrons en détail (2).

L'affaiblissement de la notion de "cause" d'un phénomène social, telle que BENOIST nous la suggère, a ainsi pour conséquence immédiate de restituer une autonomie importante aux ci-devant "effets" et permet, entre autres, de s'interroger sur leur efficacité sociale spécifique. Soit par exemple la proposition : "l'origine du P.P.B.S., c'est la complexité croissante du monde moderne". Dans le cadre du primat de la structure du mode de production, cette proposition est fautive, c'est-à-dire quasiment réduite à NEANT. Par contre, dans le cadre formulé par BENOIST, cette proposition EXISTE, ce qui veut dire qu'il faut tenir compte de ses effets sociaux. C'est en fait une théorie du RÔLE DE LA PRODUCTION THÉORIQUE dans la société qui est sous-jacente et l'on comprendra qu'on ait ici préféré se contenter de l'évoquer et d'en annoncer un développement ultérieur ...

Nous nous en tiendrons donc rigoureusement, au moins pour le moment, au "proscenium" du P.P.B.S. On verra en effet qu'il est difficile de lui dénier une autonomie aux effets particulièrement séditeux ...

223. La problématique du P.P.B.S. et ses implications institutionnelles.

a. - PREPONDERANCE À L'OBJECTIF

C'est l'apport fondamental du P.P.B.S. Il est extrêmement simple : il consiste à rappeler que tout organisme social n'existe que par ses objectifs et que leur réalisation prime le fonctionnement de l'institution lui-même :

(1). BENOIST - op. cit. p. 218

(2). cf. ci-dessous 2ème partie Chap. I

"C'est ici qu'il y a révolution, puisqu'il faut effectuer un regroupement selon les produits finaux et non d'après la structure administrative ou les fonctions. Il faut faire en sorte que nous puissions observer CE QUE l'on produit (l'"output") et pas seulement COMMENT on l'obtient ou à l'aide de quels facteurs". (1)

Soit, par exemple, le cas d'une agence d'action communautaire chargée de lutter contre la pauvreté. L'introduction du P.P.B.S. va exiger une redéfinition de ses buts souvent trop généraux (ou trop généreux). Dans l'exemple cité par AUMALE (2), l'agence va alors se proposer pour objectif d'accroître le revenu réel de ceux qui sont considérés comme pauvres. Ce nouveau point de vue de gestion s'articule donc sur quelques concepts dont nous allons reprendre les définitions proposées par AUMALE :

" - LES BUTS sont la première expression de la finalité de l'organisation, première expression permettant de concevoir un plan d'action. Néanmoins, leur caractère qualitatif ne les rend pas propres à la prise de décisions quant aux moyens nécessaires pour les atteindre".

" - UN OBJECTIF est l'expression quantifiée d'un but".

" - La définition des buts et de la politique est qualifiée de PLANIFICATION STRATEGIQUE ou plus simplement de planification". Par exemple, le but d'une entreprise peut être la maîtrise d'un marché, son objectif, acquérir 50 % de ce marché.

" - UN PROGRAMME est l'organisation des moyens en vue d'atteindre un objectif". (3)

(1). NOVICK David - La programmation budgétaire, instrument de planification à long terme, in Prospective et politique p.241

(2). D'AUMALE op. cit. p. 149

(3). D'AUMALE op. cit. pp. 24, 25, 22, 30

" - LE BUDGET n'intéresse que l'acquisition des moyens et donc uniquement l'aspect "dépenses" des décisions. Le programme est conçu au contraire en fonction des objectifs et relie les ressources à ceux-ci. le budget a seulement un aspect administratif dans la forme ; le programme retient une idée d'organisation et de gestion".(1)

Cette prépondérance de l'objectif sur le fonctionnement est extrêmement importante. Au moins dans le domaine des intentions, elle veut annoncer un monde caractérisé par :

b. - LA VARIABILITE INSTITUTIONNELLE

Administration ou entreprise, l'institution devient adaptée au produit, c'est-à-dire qu'elle peut devenir très diverse dans ses formes, et surtout elle peut disparaître. On pourra à ce sujet se référer à la synthèse des travaux de OBEKHAN, BEER, FORRESTER et JANTSCH faite par SFEZ (2). Et en termes d'équivalence même très approximative entre une société et ses institutions, le nouveau point de vue signifierait l'apparition d'une société extrêmement instable dont la principale caractéristique serait le CHANGEMENT. C'est ce qui a d'ailleurs fourni le thème de l'ouvrage de TOFFLER : "le choc du futur" (3).

Et c'est là que pointe une question interpellant directement la critique marxiste : dans ce monde ébranlé par le choc du futur, TOUTES LES INSTITUTIONS paraissent ainsi susceptibles de changer : c'est la modification permanente à défaut de révolution ! Mais alors, qu'est-ce qui va rester stable, au moins relativement, pour en donner encore quelque consistance au concept de structure du mode de production, INVARIANT sans lequel la critique marxiste perdrait toute respectabilité théorique ? Et l'on ne se tirera pas de la question en invoquant les contradictions minant tout projet capitaliste ...

(1). D'AUMALE - op. cit. p. 35

(2). Critique de la décisions op. cit. pp. 101 et sq.

(3). (1970) Gonthier 1973

Indépendamment de la réponse marxiste, nous noterons alors dès maintenant ceci : le P.P.B.S. pose le problème des INVARIANTS SOCIAUX en termes nouveaux, ou même plus : il fait émerger la question du CONCEPT d'invariance sociale, dans le même mouvement où il prétend la faire vaciller.

Cette question a surgi dans le domaine institutionnel, mais nous verrons avec l'Analyse de Systèmes qu'elle se répercute dans le domaine des théories elles-mêmes en remettant en cause la notion d'invariant théorique.

L'étude de l'Analyse de systèmes se fera en trois temps :

- . Sous forme d'annexes, on présentera les principaux éléments de l'Analyse de systèmes. Le lecteur familier de la question pourra aisément s'en dispenser sans préjudice pour la suite du texte.

On ramorcera ensuite l'analyse idéologique en faisant ressortir les deux caractéristiques de l'Analyse de systèmes :

- . la globalité
- . l'intégration des facteurs qualitatifs.

23. Annexe : L'Analyse de systèmes dans le P.P.B.S.

C'est l'une des pièces maîtresses de la technique du P.P.P.B.S. :

"Un système Plan-Programme-Budget implique la capacité d'effectuer des analyses de systèmes, grâce auxquelles on puisse estimer les implications en ressources et en coûts des différents programmes et leurs résultats escomptés". (1)

Mais elle ne s'y épuise pourtant pas : toute analyse de système ne débouche pas automatiquement sur l'établissement de budgets prévisionnels. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous avons présenté plus

(1). D. NOVICK in Prospective et politique p. 247

haut l'Analyse de systèmes comme symptôme du Système social sans faire référence au P.P.B.S. Ces premières indications vont ici être complétées, avec l'arrière-pensée déjà exprimée que c'est à travers les textes qui la définissent et les méthodes qui la constituent que va apparaître peu à peu le référent systémique.

Mais on en a déjà été avertis : il n'y a pas de code systémique. Rendre compte de l'activité systémique relève plutôt d'une technique impressionniste. Voici donc un tableau : "petite accumulation sans structure".

- Coût et efficacité dans la décision militaire

"L'un des principaux objets de l'analyse de systèmes est de traduire les critères techniques, détaillés et de rang inférieur des experts, en critères plus larges et plus généraux qui aient un sens pour les dirigeants politiques. Ainsi nos études sur les forces Stratégiques Offensives et Défensives ont amené à traduire des facteurs tels que puissance, fiabilité et précision des armes en destruction d'objectifs, et celles-ci en nombre de vies perdues et épargnées. Il est sûr que le nombre de vies épargnées par la dépense de 10 ou 20 milliards de dollars sur un système anti-missile est d'une plus grande signification pour l'homme politique que la "probabilité de destruction au premier coup" par un missile Sprint d'une ogive soviétique rentrant dans l'atmosphère. De même, le nombre de divisions que l'on peut aligner en Europe ou évacuer d'Europe dans un délai de 60 jours peut avoir beaucoup plus de signification pour lui que les tonnes-kilomètres transportées par nos bateaux ou nos avions. Nous avons maintenant ces mesures". (1)

- L'Analyse de systèmes managériale

Elle ... "s'efforce de réaliser trois buts :

1. donner une représentation systémique de la firme ou de l'organisation en la définissant comme une organisation hiérarchique de systèmes ou sous-systèmes finalisés ;

(1). A.C. ENTHOVEN - Prospective et politique p. 265

2. rendre possible l'étude par simulation des conséquences d'une décision, d'un programme d'action ou d'une politique générale ;
3. déterminer les mesures permettant d'améliorer le fonctionnement du système.

L'analyse de système managériale définit les variables, réseaux et équations à prendre en compte. Elle peut s'inspirer de plusieurs modèles de l'entreprise, tirés de la théorie générale des systèmes, en allant du simple au complexe ; le plus simple est la boîte noire ; puis vient le réseau de boîtes noires (la firme est un ensemble de sous-systèmes dont chacune recouvre une fonction de la firme), le réseau hiérarchique de boîtes noires - où l'on peut distinguer des unités causales (processus technologiques) et des unités téléologiques (organes dirigeants). Enfin l'introduction dans ces modèles "inhumains" des composantes des comportements individuels". (1)

- sur l'analyse des ressources : du mesurable ...

"En général, les estimations de ressources pour un programme sont élaborées à l'aide d'un modèle quantitatif de ressources ou de coûts. Un tel modèle est construit autour d'un ensemble de relations obtenues empiriquement entre des paramètres spécifiques d'un programme et des éléments spécifiques du coût du programme. Il arrive souvent que la synthèse de telles relations exige le recours à des techniques d'estimation statistique ou économétrique qui elles-mêmes supposent, pour être appliquées de façon pertinente une connaissance très poussée chez l'analyste de la conception des systèmes impliqués par la mise en oeuvre des programmes". (2)

- au non-mesurable : l'analyse d'efficacité ...

"En principe, le but de l'analyse d'efficacité est parallèle à celui de l'analyse des ressources : traduire les caractéristiques d'un programme en estimations de résultats d'efficacité ou d'avantages. Mais dans la plupart des domaines qui nous intéressent - encore

(1). Y. BAREL - Prospective et analyse de système, Documentation Française 1971 p. 153

(2). D. NOVICK - Prospective et politique p. 248

qu'il y ait des exceptions localisées - il n'est pas possible de construire des mesures d'efficacité qui soient adéquates, et même lorsque de telles mesures existent, il n'est généralement pas possible de dégager des relations paramétriques entre elles et les spécifications du programme. En d'autres termes, l'état d'avancement dans l'analyse d'efficacité est le plus souvent bien moindre qu'en matière d'analyse des ressources". (1)

- analyse de systèmes et modèles

Dans tous les cas, il s'agit de parvenir à établir un MODELE de la situation. Ce terme de "modèle" est déjà l'objet d'une très abondante littérature et nous reprendrons plus tard certains aspects de l'activité modélisante. Mais nous nous contenterons provisoirement de sa conception en usage dans la pratique systémique.

"les coûts et les outputs doivent maintenant être rapprochés les uns des autres de façon à être comparés. Ce rapprochement s'effectue dans un cadre conceptuel que l'on qualifie de modèle. LE MODELE EST DONC UNE REPRESENTATION DU SYSTEME EN RELATION AVEC SON ENVIRONNEMENT".(2)

- analyse de système et recherche opérationnelle

Les techniques classiques de recherche opérationnelle apparaissent alors réservées aux systèmes (ou aux sous-systèmes) particulièrement simples :

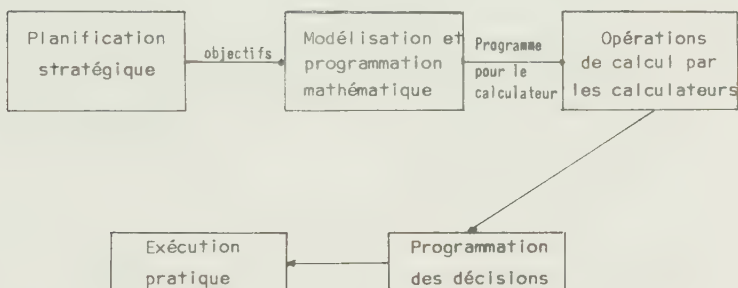
"L'accent en recherche opérationnelle est donc mis sur la construction d'un modèle logique le plus souvent à caractère mathématique : la deuxième tâche du chercheur est alors d'optimiser, en utilisant les techniques appropriées de calcul et en faisant jouer son habileté mathématique, un objectif clairement défini". (3)

(1). D. NOVICK - Prospective et politique p. 248

(2). D'AUMALE - La programmation des décisions p. 75

(3). D'AUMALE - La programmation des décisions p. 60

Dans ces cas simples, le schéma des opérations est tout à fait classique :



Mais les ambitions de l'analyse de système laissent facilement entrevoir que cette situation est relativement rare :

"Ainsi, pour ANSOFF, les domaines d'utilisation efficace de la recherche opérationnelle dans l'entreprise sont ceux où la théorie économique est bien comprise, et les modèles de comportement sont simples et sans subtilité". (2)

- le rôle essentiel : l'aide à la décision

Lorsqu'apparaissent des systèmes du type précédent, ce ne sont la plupart du temps que des sous-systèmes de systèmes où se repose dans toute son ampleur la complexité de la situation :

"Etant donné qu'il est rarement possible de quantifier complètement tous les éléments du coût ou de l'efficacité d'un programme, et qu'il est difficile en tous cas d'envisager une analyse rigoureuse qui pourrait vraiment englober tous les facteurs relatifs à une décision

(1). D'AUMALE - La programmation des décisions - p. 54

(2). D'AUMALE - La programmation des décisions - p. 61

budgétaire importante, l'analyste consacre une bonne partie de ses efforts à établir des comparaisons qui soient valables et révélatrices pour le décideur. Le but n'est pas d'aboutir à une décision par voie d'analyse, mais d'aider dans toute la mesure du possible le responsable de ladite décision à se faire un jugement. L'analyste essaie donc d'identifier les choix essentiels, d'élaborer les variantes pertinentes, de quantifier et d'estimer les aspects coûts et efficacité de chaque variante qui se prêtent à des techniques d'analyse". (1)



Le tableau impressionniste s'arrêtera là : on supposera l'image de l'Analyse de systèmes suffisamment campée pour la suite du texte. A la présentation amorphe qui s'achève, nous allons maintenant faire succéder une analyse dont la structure, on le verra, est l'expression de la grille de lecture que nous avons exposée au début de ce chapitre :

- la globalité de l'Analyse de systèmes répond aux questions relatives à son mode de fonctionnement
- l'intégration du qualitatif à celles relatives au statut des objets idéologiques.

24. Sur la globalité dans l'analyse de systèmes

C'est le point fondamental : Il débouchera plus tard sur le rapport de la Systémique au donné social. L'analyste doit avoir une vue globale du système abordé. Ce que nous formulerons :

TOUT FACTEUR STRATEGIQUE DOIT ETRE INTEGRE DANS L'ANALYSE.

Glanons encore quelques textes qui parleront pour nous :

(1). D. NOVICK - Prospective et politique p. 249

"L'Analyse de systèmes est un effort pour définir clairement les problèmes et les solutions alternatives, et pour fournir au responsable un résumé complet, exact et significatif du plus grand nombre possible de faits pertinents". (1)

"Un système de programmation cherche à être global, c'est-à-dire à couvrir toutes les décisions qui peuvent entrer dans la finalité de l'organisation". (2)

Il s'agit évidemment ici de l'une des manifestations de la "prise de conscience systémique" et la critique marxiste, malgré certains radotages, a encore ceci de bon qu'elle nous rappelle qu'il y a loin de la coupe aux lèvres : face au magma social et à son incessante agitation, comment s'appliquent ces principes ? A partir de quoi peut-on dire qu'un paramètre n'est pas stratégique ? En fait, la question est la suivante, formulée par SFEZ :

241. Le seuil d'homogénéité

"A la question du seuil, l'analyse de système ne répond rien ; en effet, un système, pour être un système, doit être homogène. Pour être système, il doit aussi inclure dans cette homogénéité même des sous-systèmes différents susceptibles d'échanger des informations entre eux et avec l'environnement. Mais où est le seuil d'homogénéité du système ? Où est le seuil d'hétérogénéité des sous-systèmes ? La seconde question dérive de la première : il est fondamental de repérer les paramètres ultra-sensibles et critiques qui permettront de modifier le système. Mais par quelle technique de repérage ? Quels sont les critères de ces paramètres ?" (3)

On ne connaît pas de réponse à ces questions. Du moins, pas de réponse THEORIQUE. Et peut-être SFEZ a-t-il un tort, celui de ne pas prendre en considération l'ACTIVITE SYSTEMIQUE à travers ce phénomène involutif difficile à cerner :

(1). A. ENTHOVEN - Prospective et politique p. 260

(2). D'AUMALE - La programmation des décisions p. 40

(3). L. SFEZ - Critique de la décision p. 121

LA CREATION D'HOMOGENEITE

En effet, la perche est trop bien tendue : car s'il est vrai qu'il est théoriquement injustifiable de prétendre à la globalité de l'analyse et à l'homogénéité du système, dans ces conditions, quoi de plus évident que de reprendre THEORIQUEMENT la question : c'est ainsi qu'après avoir dénoncé l'insuffisance de l'approche systémique dans la compréhension des phénomènes de décision, SFEZ introduit à leur analyse à travers les concepts de la linguistique structurale et de la psychanalyse . Son apport devrait s'avérer extrêmement fécond. Mais à bien réfléchir, il semble que soit court-circuité un phénomène très important. Pourquoi, tout de suite, un approfondissement théorique ? Pourquoi ne pas prendre d'abord en considération :

LE RENFORCEMENT DES FAITS QUI JUSTIFIENT LA PRETENTION
GLOBALISANTE DE L'ANALYSE DE SYSTEMES ?

Qu'est-ce qui empêche en effet de prêter au systémiste un raisonnement qui intègre, et l'analyse, et l'activité systémique :

- . Je fais une analyse qui postule l'homogénéité du système : tous les paramètres stratégiques sont censés y figurer.
- . en fait, théoriquement, le système n'est pas homogène, on le sait bien.
- . pratiquement, en plus de l'application des résultats de mon analyse, je vais donc renforcer l'homogénéité du système. JE VAIS FAIRE LE SYSTEME, en empêchant par exemple l'apparition de nouveaux paramètres stratégiques et en contrôlant ceux qui ont été reconnus.

C'est pourquoi nous pensons qu'il faut d'abord considérer la REPONSE PRATIQUE A LA QUESTION THEORIQUE. Et il n'est pas besoin de chercher loin pour se rendre compte que ce phénomène a déjà été entrevu par les systémistes :

242. L'ANTICIPATION CAUSALE

Le concept est assez important pour que nous empruntions à OZBERKHAN le très long passage qui suit :

"L'acte qui définit l'avenir, l'acte créateur, inventif, finalisé, conscient et rationnel, c'est ce qu'en autres occasions j'ai appelé une anticipation. Les anticipations représentent le fait de vouloir que tel état futur du système résulte d'une action. En ce sens, anticiper revient pratiquement à élaborer un modèle d'anticipation. Un tel modèle est une "représentation" qui structure le présent par rapport à des valeurs et à des justifications qui n'existent pas nécessairement - ou tout au moins pas sous des formes dominantes. L'introduction de ces valeurs et de ces significations, ou la mise en relief dont elles bénéficient, transforme toute la structure d'événements à laquelle on a affaire en une nouvelle configuration potentielle qui est un avenir à cause précisément de son caractère potentiel. Et pourtant, cet "avenir" existe dans le présent, car il n'y a pas de conception explicite, pas de potentialité, pas d'entité que l'on puisse faire exister dans un autre espace-temps.

C'est en ce sens que l'on trouve dans la planification une activité téléologique : en effet les anticipations qu'elle met en jeu sont d'une nature causale - ce sont des anticipations causales. Les principaux attributs afférents à de telles anticipations sont : normatif, subordonné à un but (téléc), et kinétique. Elles sont normatives en ce que le dessein qu'elles représentent est une abstraction des facteurs que nous considérons comme significatifs ou valables. Elles sont subordonnées à un but en ce que la signification ou la valeur ne peut exister que par référence à une fin perçue au service de laquelle de trouve tout le processus de planification. Elles sont kinétiques dans la mesure où la perception d'un but doté de signification et de valeur par une fin qui la dépasse est ou devrait être cause de l'action. Ce dernier veut dire qu'un dessein mûrement réfléchi, corroboré par une image raisonnée de l'avenir intégrant des conditions qui sont en

harmonie, déclenche généralement une activité conduisant vers l'accomplissement du dessein et vers la réalisation des conditions envisagées. Une fois données des fins vis-à-vis desquelles il est possible d'opter, et des buts dont la valeur présente soit évidente, nous tendons à agir de manière telle que ces buts se transforment en réalité. Cette notion appelle quelques éclaircissements parce qu'elle est assez malaisée à appréhender.

Tout d'abord, on devrait distinguer l'anticipation causale de ce que l'on appelle habituellement "prophétie créatrice" (self-fulfilling prophecy), celle qui par le fait même d'être énoncée contribue à sa propre réalisation. Elle constitue en général une hypersensibilité à certains types de rétroaction. La meilleure illustration qu'on pourra en donner prendra la forme d'un syllogisme boiteux. Deux jeunes garçons se dévisagent. L'un dit : "Tu es une sale brute". L'autre le frappe. Le nez en sang, le premier conclut à mi-voix : "Je l'avais bien dit que tu étais une sale brute".

A un niveau de réflexion plus élevé, l'anecdote ci-dessus illustre assez bien la presque totalité de la planification orthodoxe. Par exemple certaines prévisions indiquent que, étant donné les préférences actuelles, la population de la Californie du Sud quadruplera au cours des années 80. A bien des égards importants, cette augmentation de la population détruira la qualité de la vie dans cette région, tandis que si la moitié de cette augmentation anticipée pouvait être détournée vers la Californie du Nord, les deux régions pourraient en tirer avantage. Néanmoins les municipalités et autres collectivités locales des parties méridionales de la Californie se préparent fiévreusement à ce qui va arriver. On envisage de nouveaux districts scolaires, on dessine des projets d'investissement, on aménage des terrains, bref tout est fait pour que la prévision se vérifie, bien que l'on sache que le résultat sera quasi catastrophique.

Le processus que j'ai appelé anticipation causale conduirait à un type de planification très différent. Dans le cadre de

l'exemple ci-dessus, il amènerait les municipalités, les autres collectivités locales et l'Etat à mettre en valeur des parties de la Californie du Nord vers lesquelles on veut détourner la tendance qui s'annonce. Non seulement les autorités les mettraient en valeur mais elles recourraient à toutes les incitations concevables pour que la population vienne s'installer dans les régions où l'on sait que cette installation comporte des avantages. Il est évident que pour pratiquer ce genre de planification, il faut à la fois de la rationalité et de la créativité - c'est-à-dire l'aptitude d'une part à opérer des valorisations entre divers desseins et résultats, et d'autre part à inventer de nouvelles normes qui permettront de nouveaux jugements de valeur et engendreront un plus grand nombre de résultats alternatifs entre lesquels on pourra choisir. C'est grâce à de tels choix que nous pouvons manoeuvrer dans l'espace-temps disponible, fixer des priorités, définir divers modes optimaux d'atteindre les buts, etc. (1)

Ce passage d'OZBEKHAN nous oblige bien à considérer sous un autre angle les prétentions globalisantes de l'Analyse de systèmes. C'est bien vrai qu'elle ne peut pas tout appréhender, et que les systèmes ne sont jamais homogènes. Mais ce qui "fait marcher" une analyse ne relève plus seulement du choix judicieux de tous les paramètres stratégiques. Ce ne serait que l'aspect théorique du problème, répondant au schéma traditionnel : d'abord conception, puis application. Ce qui se dessine, au contraire, c'est une imbrication du théorique et du pratique, dont l'effet pourrait se formuler ainsi :

DANS LE FAIT QU'UNE ANALYSE S' "AVERE" JUSTE, IL FAUT DE PLUS EN PLUS PRENDRE EN CONSIDERATION LA CREATION OU LA MANIPULATION DE SES CONDITIONS DE JUSTESSE : LA GLOBALITE THEORIQUE EST INDISSOCIABLE DE L'ACTIVITE GLOBALISANTE. L'HOMOGENEITE THEORIQUE EST INDISSOCIABLE DE L'ACTIVITE HOMOGENEISANTE.

(1). Prospective et politique p. 122-123

C'est dire que nous nous trouvons de nouveau dans l'orbite de la notion de SIMULACRE : un modèle théorique de l'homogénéité ou de la globalité est intégré au circuit d'une activité modifiant l'objet de l'analyse. Sous la devise systémiste du "tout est faisable", l'analyste cesse, en quelque sorte, d'être à la remorque de son objet. Ce qui pose, on s'en doute, les problèmes de pouvoir sous un nouveau jour. Mais nous n'en parlerons pas tout de suite. La référence que fait OZBEKHAN aux normes et aux valeurs laisse à penser que dans le processus les facteurs idéologiques deviennent très importants : nous avons vraiment été bien inspirés de nous intéresser au "proscenium" du P.P.B.S. et de l'Analyse de systèmes ... Aussi allons-nous faire une anticipation sur la suite, assez lointaine, de notre texte.

243. VERS LA GESTION DU CAPITAL IDEOLOGIQUE ...

Le concept de "kinétic" est partiellement séduisant. Mais n'oublions pas qu'il a lui aussi pour fonction d'obturer les fuites dans les prétentions globalisantes de l'Analyse de Systèmes. Car s'il n'y a aucune raison pour que l'analyse parvienne à intégrer théoriquement tous les paramètres stratégiques, il n'y en a pas plus pour que la pratique qu'elle nourrit parvienne totalement à réaliser et à contrôler la "stratégification" des paramètres sociaux non prévus comme tels dans l'Analyse. Ce n'est évidemment qu'un pari, mais il y a gros à parier que les fuites, théoriques ou pratiques, continueront encore jusqu'à belle lurette ... Il ne faut pas prendre les systémistes au pied de la lettre, ce serait rentrer dans l'une de leurs anticipations causales les plus vicieuses : celle qui consiste à créer les conditions de véracité du CONCEPT même d'anticipation causale !

Ceci dit, et même si ça fulra toujours, il faut bien se rendre compte que ce couplage de l'Analyse et de l'activité systémique modifie profondément notre conception du contrôle social. La gestion des normes et des valeurs qu'évoque OZBEKHAN signifie que désormais un ensemble de facteurs d'un type nouveau entre, presque ouvertement déjà, dans le champ d'investigation des analystes.

Nous tirons ici l'un des fils aboutissant à la notion de CAPITAL IDEOLOGIQUE (1) qui est en fait l'objet essentiel de ce texte. Qu'il suffise ici de remarquer en quoi une interrogation un peu naïve sur la globalité de l'Analyse de systèmes a pu déboucher sur un phénomène d'une telle importance ...

Normes, valeurs, théories ? Cette anticipation textuelle nous mène maintenant à aborder une autre conséquence de la globalisation systémique :

244. LE PROBLEME DES INVARIANTS THEORIQUES

Nous avons évoqué plus haut combien la variabilité institutionnelle qu'implique le discours systémique ne peut manquer de rejaillir sur les fondements de la critique marxiste en corrodant tous ses invariants institutionnels. Il y a encore beaucoup plus grave ! ... Nous devons noter en effet dès maintenant que la critique sociale se trouve placée dans une situation assez curieuse. A priori, puisque tout facteur stratégique doit figurer désormais dans les analyses, dès qu'un élément de critique accède à un tel statut stratégique, il ne peut plus être ignoré des systémistes et peut à la limite renforcer le contrôle social. C'est ce qu'exprime BAUDRILLARD :

"Ces nouvelles forces stratégiques, ces nouveaux éléments structurels que sont les besoins, le savoir, la culture, l'information, la sexualité, sont, dans le cycle dirigé de la demande de consommation, dessaisis de toute force de rupture. (...) Ainsi la consommation, qui caractérise l'ère monopolistique, est-elle bien autre chose que la phénoménologie de l'abondance : elle signifie le passage à un mode de contrôle stratégique, d'anticipation prévisionnelle, d'absorption de la dialectique et d'homéopathie du système par ses propres contradictions". (2)

On verra un peu plus loin un tel exemple d'absorption de concepts marxistes.

(1). Cf. ci-dessous : 3ème partie

(2). Le miroir de la production - Casterman 1973 - p. 107

Nous ne ferons alors qu'énoncer la question : si l'Analyse de systèmes est globale au point de phagocyter sa critique, sur quoi peut désormais reposer une analyse de ce phénomène lui-même ? C'est le problème des invariants théoriques de la critique sociale et nous le reprendrons en fin de chapitre sous l'angle du POUVOIR.



Les prétentions globalisantes de l'Analyse de systèmes ont une conséquence très importante que nous allons maintenant étudier à part.

25. Sur l'intégration du qualitatif.

Voulant TOUT intégrer, il est inévitable, en effet, que l'Analyse de systèmes déborde le cadre strictement matériel et quantitatif où évoluaient jusqu'à présent la Science économique ou la Recherche opérationnelle.

Mais il s'agit d'une investigation difficile à cause, une fois de plus, de la prolifération des méthodes et des résultats et surtout du sens extrêmement vague pour ne pas dire fourre-tout du terme "qualitatif". Pourtant, une chose est certaine : le qualitatif a désormais droit de cité :

"L'analyse de systèmes n'essaie pas de mesurer le non-mesurable. Mais elle permet un travail fécond parce qu'elle cherche des moyens de mesurer valablement des choses que l'on tenait auparavant pour non quantifiables. Un bon analyste de systèmes n'exclut jamais de son analyse des considérations qui ne peuvent être quantifiées. Il est inévitable que de telles considérations restent en dehors des calculs, mais un bon analyste peut et doit énumérer et décrire ces facteurs".(1)

Cette systématiscité dans l'analyse traduit évidemment la volonté de maîtriser un environnement perçu comme de plus en plus complexe.

(1). D. NOVICK - Prospective et politique p. 261

Mais, devant les difficultés de l'entreprise, tout se passe comme si une analyse complète et correcte de la situation, en elle-même, tendait à devenir au moins aussi importante que sa caractérisation par les quelques variables quantifiables qui seules jusqu'ici avaient le privilège de guider le jugement des décideurs. Ce point de vue INTEGRANT EST LA CONDITION NECESSAIRE POUR QUE PEU A PEU SOIT RECONNUE L'IMPORTANCE DES PHENOMENES QUALITATIFS. On l'a déjà souligné plus haut : il s'agit là d'une des caractéristiques de la "nouvelle" planification. ARTICULER TOUS les éléments d'une situation donnée. Ne plus laisser échapper des éléments qui pourraient se révéler stratégiques, par polarisation sur le seul quantitatif, ce que confirment d'ailleurs plusieurs auteurs. Par exemple :

"Le fait que la méthode ne conduise pas à une conclusion précise, quant aux moyens optimaux, doit être considéré comme de seconde importance. Ce qui est important, c'est l'effort analytique entrepris à l'occasion de l'étude des objectifs et de l'évaluation des solutions". (1)

Le parcours est tout tracé : devant des intentions aussi nettement exprimées, nous devons nous attendre à voir apparaître dans certaines analyses des éléments qualitatifs à caractère spécifiquement IDEOLOGIQUE. C'est cette recherche que nous allons maintenant entreprendre.

3. UNE LECTURE IDEOLOGIQUE DE L'ANALYSE DE SYSTEMES

Cette lecture sera conduite à l'aide de la grille déjà présentée :

- . recherche des objets idéologiques
- . analyse du mode de fonctionnement idéologique.

31. Du qualitatif à l'idéologique

Ce que nous voulons mettre en relief, ce sont les conséquences de la prise en considération du qualitatif : contrairement à la Théorie économique, la Systémique se développe dans de telles conditions qu'il n'est plus imaginable qu'elle ignore les facteurs idéologiques.

(1). D'AUMALE - La programmation des décisions p. 65

Mais pour caractériser cette évolution, nous retrouvons les mêmes difficultés que celles évoquées pour donner une image de l'Analyse de systèmes : face à la termitière, qu'il soit bien entendu que nous avons peu d'illusions sur la réalité de la "description" entreprise. Nous faisons oeuvre de critique, au sens de BARTHES, c'est-à-dire que nous PRODUISONS DU SENS ... Car, bien évidemment, il n'est nulle par écrit, dans aucun "manuel" d'Analyse de systèmes, qu'il faille méthodologiquement intégrer l'idéologique. C'est ICI, dans ce texte, que se crée le phénomène ...

Voici comment nous procéderons :

- nous commencerons par rappeler les éléments principaux du contexte d'émergence de l'objet idéologique : les modèles.
- il faudra ensuite donner quelques indications sur ce qui permet cette émergence : le traitement du qualitatif.
- un exemple d'analyse où l'idéologique intervient explicitement nous donnera alors quelques raisons d'espérer , dans notre quête idéologique.
- nous pourrons enfin tenter une caractérisation plus générale de l'intégration de l'objet idéologique.

°
° °

Pour avoir quelques points de repère, souvenons-nous maintenant des critiques qu'adresse GRANGER (1) à l'Economie politique : elle réduit l'acte à ses effets, au calcul, elle ne traite pas des actions humaines, mais de leurs traces. Ces malfaçons caractériseraient-elles aussi l'Analyse de systèmes ? Il semble justement que non et c'est ce que nous voulons brièvement essayer de préciser.

(1). Cf. ci-dessus - Introduction du Chapitre I

311. Quelques précisions sur les modèles

Nous savons déjà que le "modèle est une représentation du système en relation avec son environnement" (1). Mais cet environnement ne se retrouve pas de la même façon dans tous les modèles.

A cet effet, rappelons le classement habituel des différentes catégories de modèles :

LE MODELE MATHEMATIQUE : il s'applique aux cas assez rares où toutes les variables retenues sont susceptibles d'un traitement mathématique.

LE MODELE DE SIMULATION : "Les modèles de systèmes complexes dépassent de très loin les capacités des méthodes mathématiques, il est impossible d'obtenir des solutions analytiques générales d'équations décrivant ces systèmes. La seule voie envisageable est celle de la simulation sur ordinateur à l'aide de modèles représentatifs de ces systèmes. Au cours de la simulation, l'ordinateur se conforme aux règles de comportement du système, recréant ainsi toutes les étapes de l'évolution dudit système. Ces règles auxquelles se conforme l'ordinateur s'appellent un modèle".(2)

LE MODELE DE SIMULATION ANALOGIQUE : "au lieu de programmer un modèle dans un calculateur, la représentation de la réalité est faite par un système physique dont les comportements sont semblables au comportement réel, en ce qui concerne les caractéristiques qui intéressent l'analyste ... La simulation des effets des courants marins par des circuits électriques en est un exemple". (3)

LE JEU : "type particulier de construction de modèle, structuré de manière à permettre des interactions simultanées entre des joueurs en coopération ou en concurrence". (4)

(1). D'AUMALE - La programmation des décisions p. 75

(2). J.W. FORRESTER - La planification sous le règne des influences dynamiques des systèmes sociaux complexes. Pros. et Pol. p.228

(3). D'AUMALE. La programmation des décisions p. 76

(4). E. JANTSCH - La prévision technologique p. 223

Intégrés ou non à une analyse de système, les modèles sont d'un usage croissant et de plus en plus raffiné :

"Au cours de sa récente enquête (1965) sur les modèles opérationnels construits aux Etats-Unis, Abt Associates a étudié 57 modèles dont certains n'étaient pas encore terminés, et a conclu qu'il existait probablement plus de 100 modèles à grande échelle aux Etats-Unis au milieu de 1965 (ce qui est probablement une sous-estimation si l'on considère que l'enquête n'a pas porté sur l'industrie). L'économie est la première science sociale dans laquelle on ait entrepris la construction de modèles. A l'heure actuelle, on se sert aussi de modèles pour étudier les processus politiques, sociologiques, psychologiques et autres. Les modèles à grande échelle demandent généralement au moins deux ans de mise au point. La plupart peuvent être construits en six ans, et la moitié d'entre eux en deux ou trois ans. Le plus grand modèle existant (Brookings-SSRC) met en jeu 400 équations originales. Les coûts de développement varient de 25.000 à 2,5 millions de dollars. Le sommet de la courbe de distribution se situe entre 50.000 et 100.000 dollars, mais il semble qu'il soit plus facile de construire des modèles socio-politiques que des modèles économiques pour moins de 50.000 dollars". (1)

312. Sur le traitement du qualitatif dans les modèles

Pour reprendre les termes de GRANGER : comment l'action humaine se représente-t-elle dans les modèles élaborés pour les analyses de systèmes ? Mais tout de suite, il faut marquer le pas : la question est trop vaste parce que mal définie. Sans que cela puisse surprendre, en effet, on remarquera qu'il n'existe pas de Théorie de l'action humaine, si l'on entend par là autre chose qu'un amoncellement de recherches jusqu'ici assez hétéroclites. Il est d'ailleurs vraisemblable que les besoins de la Systémique vont se répercuter sur la construction de cette théorie, par choc en retour.

(1). JANTSCH - La prévision technologique p. 223

Nous ferons l'hypothèse d'une séparation discernable entre l'action comme processus et l'action comme résultat.

Cette distinction n'est qu'une variante de celle utilisée depuis le début de ce texte, mais elle paraît assez commode pour notre projet d'analyse des modèles. Elle permet en effet d'imaginer le déroulement de cette intégration du qualitatif :

- . d'abord on commence par n'entrevoir que le traitement de résultats : opinions émises, décisions prises, etc ...
- . peu à peu on tient compte des processus, des comportements, des prises de décision, du jeu effectif des représentations sociales, etc ...

C'est assez sommaire, mais après tout les modèles ne nous intéressent pas pour eux-mêmes ..., c'est la perle idéologique que nous recherchons.

a/ Les modèles mathématiques sont évidemment ceux où l'action humaine ne peut apparaître qu'au titre des traces de son résultat. Il faudrait peut-être bâtir une théorie complète de cette notion de trace pour analyser correctement l'insertion du qualitatif dans les modèles. A défaut d'une telle théorie, on pourra être tenté de subdiviser les traces en deux types :

- traces directes : il s'agit de tous les coefficients et autres indicateurs qui prétendent résumer à leur façon comportements, attitudes, opinions, etc. Un exemple économique classique est la fameuse "propension à consommer". Une grande partie des efforts en sciences sociales est consacrée à la construction de telles mesures. On trouvera ainsi des coefficients de participation, des indices de moral, des propensions à innover, etc. Toutes grandeurs qui peuvent entrer dans les machineries d'un modèle.
- traces indirectes : l'analyse qualitative est menée de façon à pouvoir faire correspondre des classes de phénomènes qualitatifs avec des classes de modèles mathématiques. Comme

l'écrit AUMALE :

"les aspects qualitatifs de la réalité ne peuvent généralement pas être intégrés dans le modèle. On est conduit à les étudier à part ; on note les aspects qui n'ont pu être introduits et qui peuvent exercer une certaine influence sur une description correcte du système, ensuite on étudie les conséquences quantitatives fournies par le modèle". (1)

b/ les modèles de simulation, par contre sont des domaines d'élection de la prise en considération des différents types d'action humaine. On assiste ici à ce qui préfigure un véritable traitement de l'action humaine en tant que processus. La méthode la plus utilisée semble être l'observation détaillée de type behavioriste du groupe humain considéré. Pour être rentable, cette observation suppose qu'on ait de bonnes raisons de croire à la reproduction des comportements ainsi étudiés, et c'est un point capital que nous reprendrons bientôt. Cette hypothèse faite, on peut alors dresser, quand tout va bien, une sorte d'organigramme logique dont le traitement sur ordinateur permet de prévoir la réponse du système considéré à un état donné de son environnement. On trouvera ci-après un modèle simulant la décision de prix. (2)

Ce modèle permet de faire la remarque suivante :

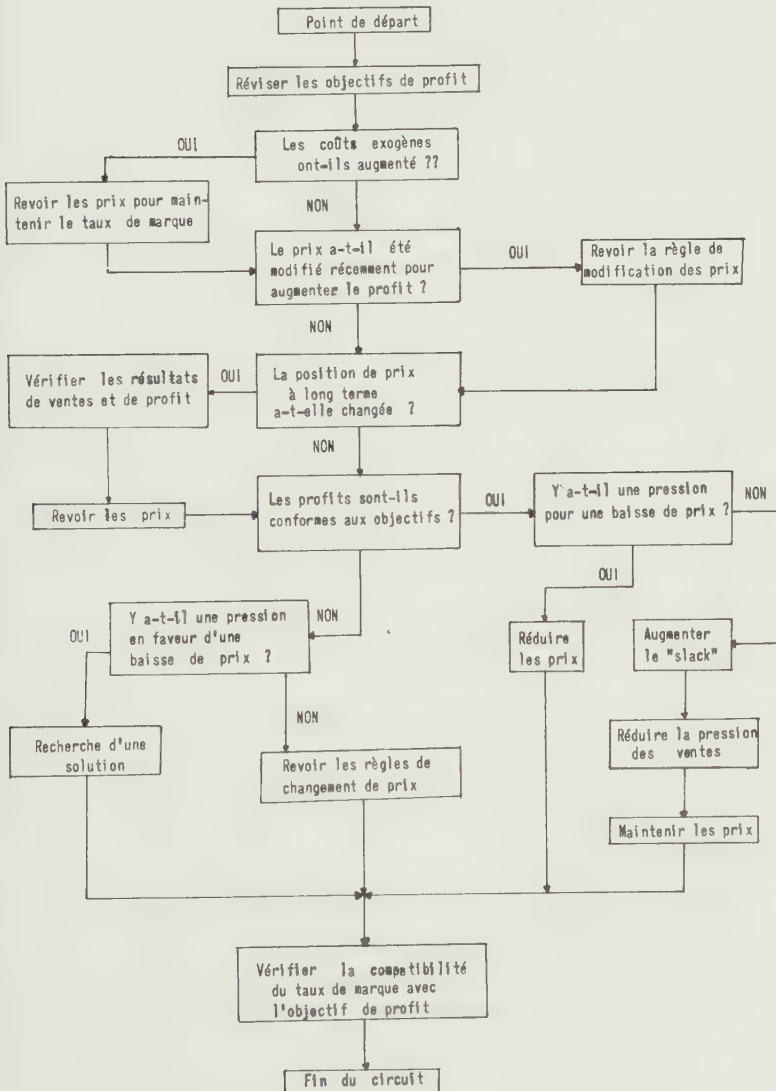
LA DISTINCTION ENTRE L'ACTION-PROCESSUS ET
L'ACTION-RESULTAT N'EST QUE RELATIVE.

En effet, le schéma représente globalement un processus auquel est donc associé un certain déroulement du temps. Par rapport à ce processus les éléments du schéma apparaissent comme des résultats atemporels. Par exemple : "vérifier les résultats de ventes et profits". Et certes il faut bien que le temps soit arrêté à ce niveau pour qu'il puisse s'écouler dans l'ensemble

(1). D'AUMALE - La programmation des décisions p. 79

(2). CYERT & MARCH - Les problèmes de décision dans l'entreprise
p. 162

Modèle simulant la décision de prix



du schéma. Mais il ne faut pas perdre de vue que les éléments du schéma ne sont que du temps coagulé et que, selon les cas, il faudra aussi rendre explicite leur propre statut de processus. Toute case pourrait alors devenir un schéma complet et même il est possible d'imaginer que certains raccords poseraient des problèmes insolubles : c'est le phénomène général de l'INTEGRATION ... Cette remarque jouera un rôle lorsque nous ferons le bilan idéologique des modèles.

Mais ce genre de modèle se situe plutôt à la frontière menacée de la Théorie économique. Car on sait déjà que la simulation est d'un emploi bien plus général :

"Les modèles de simulation sur ordinateur ont déjà fait l'objet d'un certain nombre d'applications en sciences sociales. Les sociologues ont déjà simulé le fonctionnement d'une firme, d'un secteur, et même de l'économie nationale. Ils ont également simulé le jeu des discussions internationales et les processus de décisions en cas de crise. Ils ont simulé la croissance de la population d'une génération sur l'autre, la diffusion d'une mode et celle d'une innovation au sein d'une population, le système de communications d'un pays, le corps électoral et les raisons qui le poussent à voter d'une manière plutôt que d'une autre". (1)

"Dans le domaine économique, TEMPO a récemment mis au point des modèles pour la General Electric dans le domaine des services publics, de l'utilisation optimum du personnel et de la stratégie commerciale à long terme en général. On peut facilement appliquer les méthodes stratégiques militaires aux stratégies commerciales car on a constaté que la séquence des étapes était pratiquement identique. Dans les domaines de la prévision technologique civile une étude typique de "systèmes complets", effectués par TEMPO, a porté sur les facteurs du marché (demande), les différentes possibilités de l'offre et les analyses de coût et d'efficacité. Le Centre a commencé par

(1). I. de SOLA POOL - Prospective et politique p. 297

identifier l'ensemble des variables du problème général, toutes ces variables étant en principe non-quantifiables. On voit de plus en plus intervenir des variables appartenant aux sciences du comportement, même dans les études militaires où l'on peut considérer le Corps de la Paix - Peace Corps - comme le second terme d'une alternative dont le premier est représenté par les armes". (1)

Evoquons maintenant des simulations d'un genre particulier.

c/ les jeux : en ce qui les concerne, on peut réellement parler d'une simulation "vivante" puisqu'un groupe humain effectue lui-même une partie du programme de simulation. Les aspects idéologiques ne sont pas ici explicitement formulés puisqu'il n'y a pas d'organigramme général. Cependant, au sein du groupe de jeu, fonctionnant lui-même comme une machine à simuler, tout porte à penser que les aspects qualitatifs de la situation jouées sont beaucoup plus complètement explorés que dans le cas d'un modèle explicite. De telle sorte qu'on peut se risquer à parler d'une certaine "amplification idéologique" liée à la simulation par jeu. On sait que les jeux sont d'un raffinement variable : de la technique de scénario (2) au jeu dit "d'entreprise" en passant par la méthode DELPHI (2), le degré de liberté des participants dans la représentation des situations présentes ou futures est très différent. Comme dans la majorité des cas les résultats du jeu sont intégrés dans une analyse de système, il est toujours possible de déceler des influences idéologiques du jeu sur les conséquences de l'analyse.

On terminera cette courte investigation en rappelant que la distinction entre les différentes catégories de modèles n'est pas toujours aussi nette. L'Analyse de systèmes, on l'a assez dit, se veut traitement global de la complexité, de sorte qu'il est souvent difficile de caractériser tel ou tel modèle.

(1). TEMPO. Technical, Military (ou Management) Planning Operation. Département du Service de Planification pour la Défense : dépend du groupe aérospatial et militaire de la General Electric

(2). JANTSCH E. - La prévision technologique p. 266, 201 et 155

Le plus souvent, il s'agit de phases différentes de l'analyse, et les modèles s'enchevêtrent les uns avec les autres. C'est ainsi qu'une analyse de coût/efficacité peut reposer sur un modèle mathématique simple mais nécessiter l'évaluation de certaines grandeurs par des méthodes de simulation ou de jeu. Un exemple fréquent : l'évaluation des probabilités d'occurrence d'événements non répétitifs :

"On est obligé d'inventer un procédé permettant de calculer cette mesure : le procédé consiste à mettre un groupe d'hommes responsables et compétents en face de choix dont un élément est fonction des événements dont on veut évaluer l'incertitude et l'autre événement est constitué par un événement certain ou par des événements incertains évalués objectivement, dont les conséquences sont connues. Par ajustement du deuxième élément du choix jusqu'au niveau d'indifférence entre les éléments, on détermine les probabilités dites subjectives". (1)

Nous allons maintenant concrétiser ce qui précède en présentant rapidement une analyse où le facteur idéologique est explicite. Le lecteur peut très bien la considérer comme une annexe et se référer directement à la conclusion qui suit.

313. Un exemple : le système urbain de la région parisienne

Il s'agit d'une étude de la SEMA menée par Colette DURAND et Georges RIBEILL (2). Nous en extraierons non seulement les points les plus significatifs par rapport à notre pistage idéologique, mais aussi ceux qui annoncent à leur façon des problèmes qui apparaîtront dans la suite de notre texte.

- l'intégration des facteurs idéologiques

"Le système urbain a été considéré comme la projection spatiale d'un système social aux dimensions non seulement économiques

(1). D'AUMALE)- La programmation des décisions p. 81

(2). Un modèle d'analyse des systèmes urbains. Metra 1973 P. 387 à 418

mais politiques et idéologiques, dans lesquels des groupes sociaux sont définis d'une part par leur position dans les structures (emploi, espace, etc ...) d'autre part par des logiques de comportements particulières ..." (p. 387)

"... un sous-système s'attachera aux contradictions synchroniques : appelons le LE SYSTEME POLITIQUE, (...) quant aux contradictions diachroniques, elles nécessitent l'existence d'un sous-système, justifiant temporairement l'état actuel ... par rapport au passé et à l'avenir. Appelons ce système le SYSTEME IDEOLOGIQUE". (p. 390)

A ces deux systèmes, les auteurs ajoutent évidemment le SYSTEME ECONOMIQUE.

"L'approche systémique, (...), au delà d'une approche de type purement économiste, met en évidence la multiplicité des dimensions de la ville, dimensions non seulement spatiales ou économiques, mais encore sociales, politiques et idéologiques. LES TENDANCES ACTUELLES VISANT A REPENSER COMPLETEMENT LA VILLE, EN INTEGRANT COMPORTEMENTS, VALEURS ET REFERENCES CULTURELLES DES OCCUPANTS DE L'ESPACE, NE FONT AINSI QUE RENFORCER LA NECESSITE DE TELLES APPROCHES". (p. 418)

- le modèle des logiques mentales

"Si jusqu'alors, les études classiques de prospective ont insisté sur les structures du système social dont la ville est l'expression, il reste à donner à ces structures un contenu social qui les anime. Nous avons adopté un schéma simple qui exprime que chaque structure a pour contenu des agents dont les règles de comportement (modes, moyens et finalités) sont déterminés par une logique particulière qui s'imprime à tous les niveaux. Cette logique (liée à la mentalité de l'individu) joue un rôle privilégié à deux niveaux :

- . synchroniquement parce qu'elle se projette et détermine les autres mécanismes fonctionnels de l'individu : communication, représentation, règles d'action et principes stratégiques, choix des objectifs, etc.
- . diachroniquement parce qu'on peut l'assimiler à un INVARIANT en première approximation". (p. 391)

Trois types de logiques sont ainsi proposés :

- . une logique de l'exclusion $\neg$: A ou non-A
- . une logique de l'intégration $\cup$: fusion de A et non-A
- . une logique de la différence δ : A ET non-A

Ces trois logiques caractérisent alors trois types de comportements différents dans chacun des trois systèmes. Donnons à titre d'exemple, le résultat d'un tel croisement :

"En logique de la différence, l'idéologie est avant tout "idéologie de la non-idéologie". La logique δ en respectant la différenciation conduit au rejet ou, dans une moindre mesure à la CONTESTATION des idéologies consacrant un ordre social jugé périmé et non actualisé, plutôt artificiel que naturel.

Toutes les voies du possible sont explorées, la culture doit se refaire à chaque instant, en régime d'INNOVATION CONTINUE.

Une telle logique conduit au rejet des valeurs érigées en système, en doctrine, l'autorité idéologique est rejetée, "ni Dieu, ni Maître". Le respect de l'individualité qui s'autodétermine est corrélatif de l'ALTRUISME, en tant que respect de l'autre, et de la CREATION SPONTANEE, expérience et jeu. Des idéologies contradictoires peuvent coexister : la TOLERANCE est de règle, mais plutôt qu'associée à des cloisons étanches, elle est de plus OUVERTURE, à la recherche d'une compréhension intégratrice". (p. 395)

Munis de ces concepts, les deux auteurs donnent alors une description assez détaillée du système parisien dont nous ne reproduirons pas le schéma, faute de pouvoir en exposer tous les éléments. Il ne s'agit cependant que d'une ébauche:

"Il faut signaler que si le modèle d'analyse que nous avons présenté constitue un instrument cognitif intéressant, il n'est pas encore articulé avec la planification et la programmation, soucis majeurs des daménageurs. Nous rappelons que le travail prospectif qui a été effectué sur Paris est un travail tendanciel. Partis d'un système à ETAT, nous nous sommes bornés à le laisser se reproduire dans le temps. Or la planification et la programmation ont en partie pour objet de faire passer les systèmes a état vers des systèmes à but, c'est-à-dire guidés vers des objectifs plus ou moins définis a priori".(p417)

- commentaires

Nous ne voulons ici ni juger de l'"exactitude" de cette analyse ni préjuger de son sort. Seulement la considérer comme un symptôme intéressant.

Nous remarquerons préalablement le lien établi entre comportement et logiques mentales : annonçons déjà que c'est dans cette voie que nous construirons notre définition de l'idéologie, nous écartant ainsi de celle qui est pratiquée par les deux auteurs en termes de représentation sociale. Mais à ce stade, peu importe le contenu des définitions : nous avons ici un exemple assez poussé d'intégration du qualitatif à l'analyse d'un système.

Pour tenter une caractérisation sur le mode proposé plus haut : l'action humaine apparaît dans cette étude comme trace de résultat, comme INDEX :

. le facteur idéologique intervient pour indexer un sous-système

- . les logiques de comportement n'interviennent aussi qu'à titre d'index. Par exemple : l'un des éléments du système est la population urbanisée 1 (PU1), porteuse d'une logique mentale de type déterminée.

Sans trop s'avancer, on peut néanmoins estimer que le modèle est une première étape qu'annoncent des modèles où seront simulés des processus d'action, intégrant donc des processus idéologiques.

314. Conclusion : vers l'intégration de l'idéologique

Notre recherche sur ce point s'achève. Elle peut se caractériser après coup comme extrapolatoire. Rappelons-en en effet les moments :

- . L'Analyse de systèmes, stratégiquement parlant, a vocation à la globalité.
- . Il était donc inévitable qu'à l'intérieur des modèles soient peu à peu intégrés des facteurs qualitatifs des systèmes analysés.
- . Sur cette lancée, il était prévisible qu'émergent dans les analyses des facteurs idéologiques.
- . C'est ce que confirme déjà un exemple tel que celui qui précède, même si l'intégration effectuée est encore relativement sommaire.

Il convient maintenant de préciser deux aspects :

- elle est la conception de l'idéologie ainsi émergente ?
- Quel est son mode d'insertion dans les analyses ?

- L'IDEOLOGIE APPARAÎT COMME OBJET.

Par rapport au déroulement de notre texte, c'est presque tautologique. Nous faisons en effet remarquer dès le début, dans notre recherche d'une définition, que la conception dominante de la représentation sociale est celle de l'objet idéologique. C'est bien ce que confirme l'exemple précédent : les deux auteurs distinguent trois objets idéologiques, correspondant à chaque type de logique mentale. Par contre, la conception de l'idéologique comme processus, comme mode de fonctionnement, ne semble pas encore avoir fait son apparition dans les modèles de l'Analyse de systèmes.

- L'OBJET IDEOLOGIQUE EST INTEGRE SOUS FORME D'INDEX.

C'est la conséquence de ce qui précède : exclu comme processus, l'idéologique ne peut alors être conçu comme ayant des EFFETS. L'objet idéologique ne peut donc être intégré comme tel dans les modèles. Il ne peut pas être un élément du système puisqu'il n'est pas en relation directe avec les autres objets. Par exemple, l'idéologie intégrative telle qu'elle est conçue dans le système urbain n'a pas d'effet direct sur le sous-système économique. Elle n'intervient que comme moyen de nommer des éléments du système, elle sert d'index pour les différencier des autres.

Suivant le terme de GRANGER, l'idéologique n'apparaît donc que par sa TRACE. Pour qu'on puisse parler d'intégration directe, il faudrait en fait que soit développée sa conception en tant que processus. Nous sommes ainsi amenés à présenter deux points qui auront rôle de transition avec la suite du texte.

- L'INTEGRATION VIRTUELLE DES PROCESSUS IDEOLOGIQUES.

Il s'agit encore d'extrapoler. Qu'est-ce qui autorise à penser en effet que la Systémique ne se contentera que d'une définition objectale de l'idéologique ? Son appétit globalisant ne peut lui faire ignorer les travaux en cours. L'exemple urbain présenté

plus haut est déjà un indice : à côté d'un usage classique et marxiste de l'idéologique apparaît cette notion de logique mentale, qui semble bien annoncer une évolution. Cette logique mentale, PRODUIT en effet des comportements. Ceux-ci n'apparaissent jusqu'ici que par leurs traces. Mais il est certain qu'une analyse du LIEN entre logique mentale, idéologie et comportements, pourrait se traduire par des modèles de simulation INTEGRANT LES PROCESSUS IDEOLOGIQUES. Et, sans plus de commentaires, on annonce ici que la recherche de ce lien sera la tâche principale de la deuxième partie ...

C'était la première transition, vers le plus lointain de notre texte.

- LA CARACTERISATION IDEOLOGIQUE DU MODELE PAR LES FACTEURS QUALITATIFS.

Ce point, par contre, serait presque à traiter dans ce qui suit immédiatement : la lecture du mode de fonctionnement idéologique que de l'Analyse de systèmes. Il s'agit de ceci : même lorsque l'intégration des facteurs qualitatifs ne va pas jusqu'à leur donner un rôle d'index idéologique, il est fréquent qu'elle fasse apparaître le caractère idéologique du modèle, c'est-à-dire sa production par un mode de fonctionnement idéologique.

Dans le cas des modèles purement techniques, il est en effet difficile de souligner leur caractère idéologique sauf par un jugement a priori et extérieur au modèle. Dans un modèle de programmation linéaire, par exemple, ce ne sont pas les éléments du modèle - quantités, coûts, revenus, etc. - qui parlent d'eux-mêmes. Il faut mettre en cause le mode de production du modèle et son articulation au contexte théorique et social. Mais le traitement du qualitatif vient modifier cette situation.

Prenons un exemple déjà étudié ailleurs. (1)

(1). C. BALTZ - Ordinateur, technique des modèles et société de répression. Temps Moderne Sept. 1970

Dans la mise en place d'un P.P.B.S. appliqué à l'administration judiciaire, il est indéniable qu'un modèle de simulation du comportement de l'appareil judiciaire est d'une extrême importance de par les décisions de restructuration qu'il peut induire. Pour être INTEGRAL, un tel modèle comprend les habituelles variables de gestion et surtout le résumé d'un certain nombre de mécanismes qui traduisent, on ne peut pas dire autrement, le rôle-clé joué par le "coefficient de répression optimal", tel que le définit BOUDON, l'auteur du modèle ... On pourrait également amorcer une recherche de ce genre sur les travaux consacrés aux INDICATEURS SOCIAUX. Quoique ne parlant pas - ouvertement - de répression sociale, ils n'en reflètent pas moins assez ouvertement leur contexte de production idéologique.

Les conséquences des techniques de simulation sont donc évidentes : en simulant des comportements de groupes sociaux sur ordinateur, on est obligé d'articuler de façon claire des éléments quantitatifs et qualitatifs de l'action humaine, de prendre position sur la reproduction des rapports sociaux que traduisent ces comportements, bref de FORMULER DES CHOIX IDEOLOGIQUES.

°
° °

Nous allons maintenant examiner le mode de fonctionnement idéologique de l'Analyse de systèmes.

32. Sur l'adhérence au donné dans l'Analyse de systèmes

Après avoir examiné comment l'idéologique pouvait apparaître comme objet, le plus souvent partiel d'ailleurs, nous allons utiliser notre grille de lecture selon son autre dimension en nous attachant ici au mode de fonctionnement de l'Analyse de systèmes.

La notion althussérienne d'adhérence au donné va se vérifier de façon encore plus nette que dans le cas de la Théorie économique. Mais on verra en même temps que son emploi soulève bien des difficultés. Ce qui après tout n'a rien d'étonnant : un instrument d'analyse conçu pour le domaine économique restreint ne peut pas, a priori, être exporté sans précaution.

321. L'adhérence au donné, règle ouverte de l'Analyse de systèmes

a. Globalité et adhérence au donné

L'adhérence au donné est en quelque sorte un corollaire à la volonté globalisante qui caractérise l'Analyse de systèmes. Il est relativement inévitable de critiquer les économistes qui ont décidé de bâtir leur science sur le domaine qu'ils ont eux-mêmes délimité : leur démarche se fonde par définition sur un nombre restreint de concepts, rejetant par là-même tous les autres. Il est alors toujours possible de taxer leur choix de superficiel en leur opposant des concepts moins évidents, plus "profonds", la structure du mode de production par exemple. Mais cette notion de donné immédiat que l'on peut utiliser à juste titre pour les critiquer est maintenant soumise à rude épreuve, car l'Analyse de systèmes veut TOUT intégrer, c'est l'une des caractéristiques de la "nouvelle planification". :

"Il faut commencer par construire un modèle qui cadre avec la réalité actuelle. Cette règle implique qu'il faut incorporer dans le modèle TOUTES les perturbations qui entraînent le développement ,non satisfaisant, du système. Ensuite il convient de modifier la structure et les variables pour améliorer le comportement dynamique du système". (1)

"Une bonne planification fondée sur un examen rigoureux des systèmes complexes ..." (2)

En ce qui concerne le cas des modèles d'entreprise :

(1). JANTSCH Erich - Prospective et politique p. 21

(2). FORRESTER Jay W. - Prospective et politique p. 230

"L'étude empirique doit être orientée vers la détermination du processus REEL de prise de décision, ce qui rend nécessaire l'emploi de techniques telles que les interviews, les observations et les analyses de documents et rapports". (1)

S'il est évidemment hors de question de pouvoir tout intégrer dans les modèles élaborés, une chose est connue : la volonté est là de ne plus rien laisser échapper d'important, de stratégique, dans l'environnement étudié. Adhérence au donné immédiat, certes, mais ce donné est bien plus ample que celui, étrié, des "faits économiques". Et il ne fait aucun doute que les analystes les plus avisés des entreprises de pointe ont entrepris de faire figurer dans leurs modèles des éléments de la fameuse "structure du mode de production" dont on ne voit pas trace dans la Science économique. Les jeux et les modèles de simulation, bien qu'imparfaits, sont l'outil tout désigné de cette adhérence au donné généralisée. Aussi allons-nous être amenés à reconsidérer cette notion.

b. L'adhérence au donné et la question des invariants

Jusqu'à maintenant les économistes "omettaient de s'interroger sur le système de formation de leurs objets, de leurs types d'énonciations, de leurs concepts, de leurs choix théoriques", (2) et cette omission les menait à prendre "les faits comme ils se donnent" (3). L'analyse marxiste de cette omission faisait ressortir que les économistes ne pouvaient - ou ne voulaient pas - théoriser : la structure du mode de production, considérés comme INVARIANT du système capitaliste. (4) Par omission-dissimulation le qualitatif d'"idéologique" visait ainsi l'opération de légitimation qui était tentée sur cet invariant.

(1). CYERT & MARCH - Processus de décision dans l'entreprise
p. 325

(2). M. FOUCAULT - Cf. plus haut p.

(3). L. ALTHUSSER - Cf. plus haut p.

(4). Cf. BALIBAR - Sur les concepts fondamentaux du matérialisme historique in Lire le Capital op. cit.

- Mais voilà maintenant que le champ d'analyse s'élargit. Quelle est la signification de cet éclairage brutal sur des régions autrefois obscures. L'obscurité était-elle la garantie de l'invariance ou sa contre-partie inévitable ? Autrement dit : le maintien des invariants ou leur renforcement passe-t-il aujourd'hui par leur mise en lumière ou bien ne s'agit-il que d'un trompe-l'oeil destiné à attirer l'attention sur ce qui n'a plus guère d'importance au regard d'autres invariants situés, eux, en dehors du nouveau champ d'éclairage ? Il est difficile de trouver une réponse car l'évocation des invariants est le plus souvent très floue. Par exemple :

"La planification doit se concentrer sur la dynamique de la continuité et non sur la croissance ou l'équilibre". (1)

"Il nous faut modifier nos structures sociales et économiques en ce sens qu'il y ait pour les individus et les entreprises une composante d'intérêt personnel dont la pression ne s'exerce pas vers des profits à court terme, mais vers une stabilité à long terme". (2)

Dynamique/continuité, modification/stabilité, ... la notion d'invariant demeure aussi nécessaire que difficile à cerner. Les systémistes eux-mêmes semblent avoir perçu la question en termes d'"états stables" :

"La planification contribue à la stabilité dynamique de manière complexe et ambiguë. D'une part la planification est un faisceau d'activités visant à maintenir le milieu en état stable par la réalisation de buts et par des actions à longue portée. (...) Lorsqu'elle est vue comme un système ouvert avec un courant dynamique d'inputs et d'outputs qui s'entre-influencent de façon à maintenir le système en état de marche, la planification peut elle-même instituer une expression de l'état stable. Cependant, lorsqu'elle devient un système clos autocorrecteur et se maintient dans l'être, elle

(1). E. JANTSCH - Prospective et politique p. 27

(2). D. GABOR - Prospective et politique p. 494

n'engendre point d'état stable valable pour le méta-système (qui constitue le milieu environnant) même si elle peut atteindre un état stable par rapport à son propre champ restreint. Autrement dit : elle crée des états stables localisés. (...)

... L'une des caractéristiques fondamentales du système social humain est la CREATIVITE - cette notion étant définie comme l'aptitude à changer le milieu environnant en vue de faciliter l'adaptation de ce milieu. Par définition, la planification est l'activité qui devrait susciter ce genre de changement de milieu, de telle sorte que l'adaptation humaine puisse se faire sans dislocations paralysantes". (1)

Nous ne ferons ici que noter l'émergence de cette question des invariants pour la reprendre plus loin, lorsque nous aurons examiné comment l'Analyse de systèmes adhère au donné. Mais nous en sommes déjà avertis : si l'adhérence au donné peut continuer à servir de critère du mode de fonctionnement idéologique, ce ne peut vraisemblablement plus être au sens où ALTHUSSER l'entendait. Le donné semble de plus en plus loin de la génération spontanée. Bien au contraire, on pourrait dire que tous les efforts de la "nouvelle" planification tendent à la production organisée du donné. Voici l'élément principal de cette évolution :

322. L'adhérence au donné à travers les objectifs

Pour essayer de caractériser grossièrement la nouvelle situation, on peut dire que si la science des économistes adhère au donné, c'est à travers les concepts qu'elle en extrait de façon immédiate. L'Analyse de systèmes, par contre, y adhère par les PROBLEMES qu'elle y puise de façon immédiate. En voici deux illustrations :

a. Les "problèmes critiques continus" de H. OZBEKHAN

"Mais en quoi consistent ces problèmes propres à l'ensemble du système, que nos institutions existantes ne peuvent pas traiter

(1). H. OZBEKHAN - Prospective et politique p. 105 et 106

à moins de changer ou d'être remplacées par d'autres ? Il nous faut les identifier car ils constituent de toute évidence cette vaste zone de turbulence où la théorie de la planification trouve à s'appliquer.

Il y a bien des manières de rechercher ces problèmes et de les définir. La plupart d'entre elles font appel à des méthodes analytiques et fournissent parfois des résultats remarquablement précis ; il arrive même qu'elles permettent la découverte d'un ou deux aspects d'un problème qui n'étaient point visibles à l'oeil nu. Cependant, nous n'en sommes pas au point où il faille entrer dans un très grand détail. Nous avons simplement besoin d'avoir une idée de la série de problèmes sur laquelle nous devons travailler ; dès lors, ce que je vais faire ci-après, c'est proposer une série déterminée empiriquement de vingt-quatre problèmes. Cet ensemble sera évidemment incomplet, mais il servira à illustrer le genre de questions que nous devons affronter aujourd'hui. Dans l'énumération de ces problèmes, j'ai fait appel à deux critères liés entre eux : a) ces problèmes doivent être "systémiques", c'est-à-dire posséder de par leur nature les dimensions d'un système - mieux encore, ils doivent représenter des cas pathologiques de la réalité présente lorsque celle-ci est envisagée comme un système ; b) ils doivent être à la fois "continus" et "critiques", ce qui veut dire qu'aucun d'entre eux ne peut être résolu indépendamment du reste de la série. (...)

La plupart de ces problèmes découlent de la situation américaine actuelle puisque c'est le milieu que je connais le mieux. Je me suis néanmoins efforcé de ne retenir que les questions qui, selon moi, finiront à longue échéance par susciter des problèmes que le monde entier devra affronter. (...) J'ai le sentiment que nous en venons rapidement à un point où des systèmes limités aux frontières d'une nation deviendront rapidement inadaptés à la solution des problèmes majeurs. En fait, il se peut que nous en soyons déjà là.

PROBLEMES CRITIQUES CONTINUS (P.C.C.)

1. Pauvreté généralisée au sein de l'abondance.
2. Discrimination entre les minorités.
3. Mesures d'aide sociale inadaptées.
4. Soins médicaux insuffisants.
5. Faim et sous-alimentation.
6. Education insuffisante.
7. Logements insuffisants.
8. Transports insuffisants.
9. Développement urbain incohérent.
10. Déclin du centre des villes (taudis)
11. Pollution du milieu environnant.
12. Maîtrise insuffisante de la criminalité.
13. Insuffisance des moyens de faire appliquer la loi.
14. Caractère archaïque des mesures correctives.
15. Enlaidissement de la nature.
16. Insuffisance des possibilités de loisirs.
17. Discrimination contre les personnes âgées.
18. Gaspillage des ressources naturelles.
19. Absence de maîtrise de la croissance de la population et de son volume.
20. Répartition déséquilibrée de la population.
21. Archaïsme du système des échanges mondiaux.
22. Sous-emploi.
23. Insatisfaction sociale grandissante.
24. Polarisation de la puissance militaire.
25. Participation insuffisante aux décisions publiques.
26. Compréhension insuffisante des problèmes critiques continus.
27. Conception inadéquate de l'ordre mondial.
28. Autorité insuffisante des organisations internationales."(1)

On imagine fort bien, et c'est déjà chose faite pour certains d'entre eux, que tous ces problèmes suscitent autant de P.P.B.S. assortis des moyens théoriques exposés plus haut.

(1). OZBEKHAN - Prospective et politique pp. 80-81

La réaction que provoque la liste des P.C.C. qu'on nous propose est due au mystère qui entoure leur génération. L'analyse marxiste nous a habitués à relier entre eux les divers éléments de la structure du mode de production, et voilà en vrac une liste d'objectifs non réductibles à une approche commune alors que la tentation pourrait être grande de placer :

- ... n° 1 : "propriété privée des moyens de production" et en
- n° 2 : "rapports de production subséquents au n° 1" ...

Comme le dit SFEZ :

"Pourquoi ces analyses et pas d'autres ? Pourquoi avoir choisi ces problèmes critiques continus et pas d'autres ? Quelle est sa démarche intellectuelle sous-jacente ? Celà, OZBEKHAN ne le dit pas". (1)

Intéressons-nous par exemple au traitement du premier des P.C.C., l'impression d'adhérence va se renforcer.

b. la lutte contre la pauvreté, telle que la résume d'AUMALE :

"La mise en place d'un S.P.P.B. à l'échelle du bureau régional répondait donc à des objectifs multiples :

- définir des objectifs plus clairement que par des considérations générales sur la nécessité de faire disparaître ghettos, racisme, criminalité, chômage, sous-éducation, etc. La quantification des objectifs devait être recherchée, dans toute la mesure du possible, la mesure devant être le dollar ou toute autre unité adéquate ;
- établir des systèmes permettant d'atteindre ces objectifs ;
- choisir parmi ces systèmes suivant des critères à déterminer ;
- introduire un système d'information qui rende le contrôle de l'efficacité des dépenses possible.

(1). Critique de la décision - op. cit. - p. 237

Définition des objectifs :

La situation du pauvre se caractérise par :

- . bas niveau de revenu
- . faible éducation
- . santé médiocre
- . faible adaptation à la vie sociale
- . criminalité plus élevée
- . appartenante, en général, à une minorité de couleur.

Le critère du revenu n'est donc pas seul : cependant il offrait l'avantage de pouvoir être quantifié sans difficulté. Suivant les régions, la "barre" du revenu, qui permet de classer une famille en "pauvre" ou non-pauvre", se situe entre 4 000 et 5 000 dollars par an.

Enfin la pauvreté a trop souvent un caractère permanent pour un individu et héréditaire pour sa famille.

Elle a également un caractère de "cercle vicieux", en ce sens que la pauvre qui veut améliorer son revenu doit commencer par améliorer son éducation : il aura des difficultés à améliorer son éducation à l'âge adulte, car son éducation primaire est insuffisante. Cette insuffisance est en grande partie due à son départ prématuré de l'école, départ dû à des raisons surtout d'ordre sociologique plutôt qu'à des raisons économiques.

Le problème est donc de rompre ce cercle et d'amorcer un processus de réhabilitation de l'individu. Mais quel est l'objectif qui, une fois atteint, entraînera cette réhabilitation ?

L'objectif proposé par l'Office régional est d'accroître le revenu réel de ceux qui sont considérés comme pauvres suivant les critères retenus légalement".(1)

On peut parler d'une amorce d'articulation causale mais elle est des plus floues :

(1). D'AUMALE op. cit. p. 148/149

- d'abord, l'objectif de l'objectif est inexistant. Pourquoi la lutte contre la pauvreté ? Quelle signification a-t-elle pour que les planificateurs se précipitent sur le problème, tel qu'il SE DONNE ?

- ensuite, l'analyse des origines de la pauvreté est inexistante. Ou plutôt : les gens sont pauvres parce qu'ils manquent d'argent. Tautologiquement parlant : l'origine de la pauvreté, c'est la pauvreté ...

Tout ceci contribue à confirmer l'impression que les éléments causaux retenus fonctionnent en circuit fermé et que ce circuit dépend d'un autre ordre d'analyse qui, lui, n'est pas perçu, ou du moins pas formulé.

Mais en même temps, d'autres textes relatifs à la pauvreté viennent néanmoins nous rappeler que, pour certains au moins, il reste un invariant : l'économie de marché :

"Ce qui est suggéré ici est un programme "libéral" en ce sens qu'il se donne comme objectif d'évoluer vers une transformation sociale essentielle et radicale : la fin de la pauvreté. Mais c'est aussi un programme très "conservateur" en ce sens qu'il a recours pour atteindre le but visé à des stimulants de l'économie de marché et qu'il évite dans toute la mesure du possible l'intervention administrative minutieuse". (1)

Après avoir illustré l'adhérence au donné à travers les objectifs, il reste à en évoquer encore un autre mode :

323. Adhérence au donné bien ordonnée ...

Dans ce qui précédait, il était question d'une notion d'adhérence en quelque sorte théorique. Nous avons vu en quoi l'Analyse de systèmes par le choix de ses objectifs et l'élaboration de ses méthodes adhérerait délibérément au donné immédiat. Mais nous ne nous étions pas préoccupés du lieu où se déploie l'activité systémique : l'entreprise, quelle que soit sa nature.

(1). A.R. LEVINE - Le remodelage des systèmes sociaux in
Prospective et politique p. 451

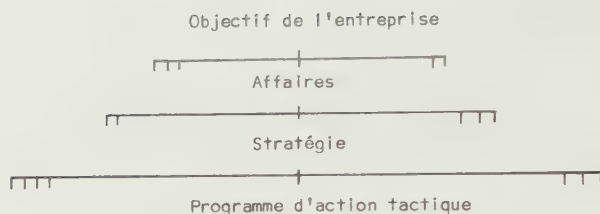
C'est un environnement qui peut être qualifié d'interne par rapport à celui où s'appliquent les analyses élaborées : il est rare en effet que les analyses concernent les entreprises elles-mêmes, mais bien plutôt les objectifs de l'entreprise qui concernent le milieu extérieur. Le phénomène qui va nous intéresser ici relève d'une sorte de symbiose théorie/pratique : dans les entreprises qui ont recours aux méthodes de l'Analyse de systèmes, tout se passe comme si les structures de l'entreprise - l'environnement interne - tendaient à se modeler sur les structures théoriques de l'analyse elle-même :

a. La gestion matricielle

"De nombreuses entreprises tentent aujourd'hui d'adopter des structures fonctionnelles et des objectifs collectifs à long terme en faisant appel à la "gestion matricielle". L'organisation générale des grandes entreprises favorise une structure orientée vers les produits (ou vers les programmes) pour les divisions opérationnelles et une structure orientée vers les fonctions (ou les diverses disciplines) pour les divisions ou les laboratoires de recherche à l'échelon central. Une structure orientée vers les fonctions, en changement permanent, se superpose aux précédentes afin de s'occuper des activités et des projets interdisciplinaires. La matrice de produits ou de fonctions représente donc essentiellement un type de "groupe d'intervention", sur la base d'une structure administrative rigide". (1)

"Au moins deux entreprises américaines, l'une dans l'électronique et l'autre dans le secteur aérospatial, ont combiné leurs travaux de planification et de prévision technologique conformément à un graphe de décisions orientée vers les fonctions ("hiérarchie des objectifs", ou encore "structure de gestion de l'innovation"). C'est ainsi la forme générale de ces graphes qui peut être représentée comme suit :

1). E. JANTSCH - La prévision technologique pp. 292 - 215



Ces graphes n'ont rien d'extraordinaire par eux-mêmes, leur intérêt provient de ce qu'ils sont la projection sur les structures de l'entreprise de méthodes de décision élaborées d'après le point de vue systémique, en partie connues sous le nom de "graphe de pertinence" d'un usage courant.

A titre d'exemple,

"SWAGER, du Batelle Memorial Institute, à Colombia, Ohio, met actuellement au point, pour l'industrie pétrolière, un réseau d'objectifs fondé sur la méthode des graphes de pertinence (...). Sa forme est la suivante :

NIVEAU	NATURE DES SUJETS	EXEMPLE
I	Objectif général	Contrôle de la pollution atmosphérique 
II	Méthodes générales possibles	Progrès des techniques pétrolières afin d'éliminer les éléments polluants  Mise au point des processus permettant d'éliminer le soufre des pétroles bruts à haute teneur sulfureuse avant les principales étapes de raffinage
III	Processus et méthodes	
IV	Performances et coûts	etc.
V	Variantes de développement	
VI	Variantes de recherche appliquée	(1)

(1). E. JANTSCH - La prévision technologique - pp. 293-295

Cet exemple évoque un mode d'adhérence au donné assez particulier :

L'ANALYSE DE SYSTEMES PROJETTE SES METHODES ELLES-MEMES
SUR LA STRUCTURE DE L'ENTREPRISE : L'ADHERENCE AU DONNE
EST ALORS UNE CONSEQUENCE DU REMODELAGE DU DONNE.

Il doit être bien évident qu'il s'agit de bien autre chose que de l'"application" de l'Analyse de systèmes : chaque analyse, une fois mise en oeuvre, remodèle en effet un donné social, il n'y a pas là de quoi insister. C'est ainsi qu'une analyse de la lutte contre la pauvreté va modifier la situation sociale d'un certain ensemble d'individus (en supposant qu'elle ait ses effets) et s'est tout. Par contre, dans le cas cité ici, ce qui est assez impressionnant, c'est que l'objectif de l'analyse est de structurer un donné à l'image de la structure de l'analyse elle-même et non de ses résultats. Et il est intéressant que cette évolution est en passe d'être théorisée à son tour :

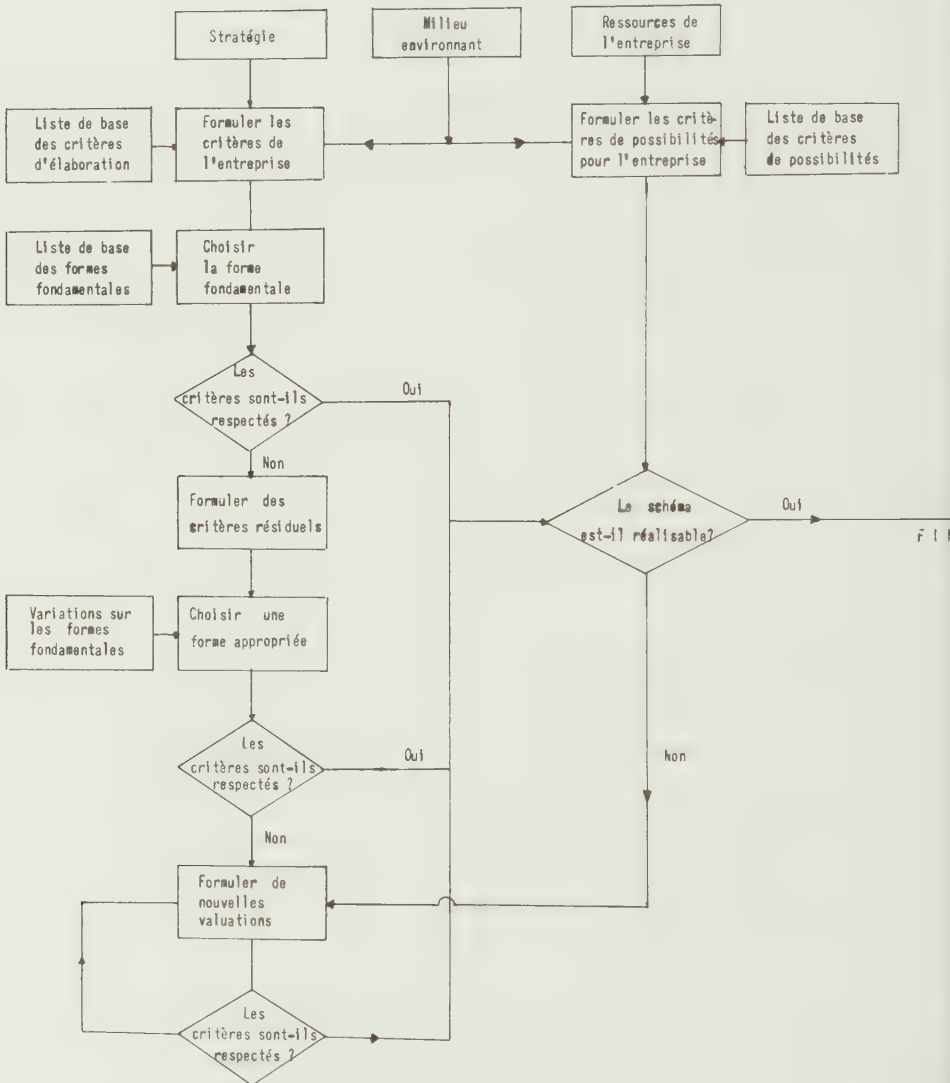
c. Le processus d'élaboration des schémas d'organisation

C'est ce qu'essaient de dégager ANSOFF et BRANDERBOURG après avoir circonscrit des "formes fondamentales d'entreprise".

" ... Mettre au point un langage propre à concevoir ce que devrait être une organisation, qui serve à choisir la forme conduisant à une réalisation efficiente de la fin de l'organisation. Le processus de conception mettant en oeuvre ce langage est une méthode heuristique où l'on confronte les critères de conception de l'organisation de la firme et les formes d'organisation de la firme généralement utilisées, et l'on perfectionne progressivement la forme retenue jusqu'à ce qu'un ajustement satisfaisant soit atteint entre les critères et les caractéristiques de l'organisation". (1)

(1). Prospective et politique - p. 367

Processus d'élaboration du schéma d'organisation



Voici par exemple l'un des organigrammes structurant cette recherche :

Etant donné que chaque entreprise fait partie du donné immédiat de toutes les autres, on ne manquera pas de d'interroger sur les effets démultiplicateurs de cet aspect réflexif de l'adhérence au donné ... Nous nous en tiendrons là , mais il faut remarquer que cet "effet d'organigramme" nous rappelle à point nommé que la "nouvelle planification" , pas moins que l'"ancienne" , ne peut fonctionner sans une assise que l'on tentera ultérieurement de décrire en termes de "capital idéologique".

324. Conclusion

Notre étude du mode d'adhérence au donné de l'Analyse de systèmes prend fin. Avant d'en mesurer toutes les implications, nous résumerons l'essentiel par opposition à la Théorie économique.:

- la Théorie économique adhère au donné mais n'en sait rien, ou fait comme si elle ne savait rien. C'est par contre une règle méthodologique explicite que d'élaborer les analyses de système sur un examen rigoureux et complet des faits "tels qu'ils se donnent".
- la Théorie économique ne s'est pas constituée pour résoudre des problèmes, si l'on excepte celui de l'équilibre. A l'opposé, les analyses de systèmes sont le plus souvent conçues pour s'attaquer à un problème déterminé. Et nous avons vu que les problèmes relèvent eux aussi de la catégorie du donné immédiat.

- enfin, on peut déceler des phénomènes de symbiose théorie/pratique qui permettraient, à la limite, de dire que la Systémique crée le donné à l'image, non seulement des résultats, mais aussi des méthodes de son analyse.

°
° °

Ainsi nous terminons le deuxième volet de notre lecture idéologique de l'Analyse de systèmes. Malgré les déformations du critère, impossible de nier qu'elle fonctionne idéologiquement. Nous pourrions maintenant être tentés de nous arrêter là, bien contents d'avoir situé par rapport à l'idéologique la Théorie économique puis la Systémique. Car notre lecture n'était conçue que comme préliminaire, avant d'entreprendre ce qui a impulsé notre démarche : tenter de "traiter la Science économique par l'idéologique" - et traiter ne veut pas forcément dire soigner ... Mais nous ne nous arrêterons pas là. Parce qu'il faut commencer à s'en rendre compte, notre travail de lecture a servi de support à tout processus d'élaboration secondaire. Qu'il y ait intégration d'objets idéologiques, et au sein d'un mode de fonctionnement idéologique, c'est fort instructif, mais le déplacement insidieux de notre problématique est beaucoup plus intéressant. Esquissons-le rapidement.

Passant de la Théorie économique à la Systémique, nous avons procédé comme s'il s'agissait d'un simple changement de domaine pour notre lecture idéologique. Mais il n'y a a priori aucune raison pour que la phagocytose systémique n'exerce pas des effets en retour sur la lecture elle-même : mis en face de l'expansion sans précédent du système social, nous devons nous attendre à ce que notre conception de l'idéologique change de dimensions. Et c'est ce qui va se passer : nous verrons peu à peu qu'il n'est plus possible de se restreindre à un "traitement par l'idéologie", mais bien plutôt de comprendre le mécanisme idéologique de la reproduction sociale, au niveau du système

social tout entier : c'est là que la problématique se modifie, c'est cela ce qui s'élaborait au cours de notre lecture idéologique. Nous en aborderons bientôt l'exposé, en seconde partie. Pour y introduire, il nous reste à analyser comment la Systémique modifie notre contexte d'analyse. C'est ce que nous ferons sous le prétexte de LA question :

33. La fin de l'Economie politique ?

Comment ne pas l'évoquer en reposant la grille de lecture dont nous avons fait usage ; au terme de cette analyse pourtant succincte, la pression idéologique paraît bien difficile à contenir, aux marches de l'Economie politique : car nous sommes en présence d'un double mouvement :

- Ses prétentions globalisantes permettent à l'Analyse de systèmes d'être a priori plus "proche" de la réalité sociale que la Théorie économique. Avec comme conséquence fondamentale ; en tant qu'objet explicite, il est difficile de nier que l'idéologie tend à faire partie intégrante des modèles utilisés. S'il est encore malaisé de rendre compte précisément d'une évolution multiforme, il semble déjà possible d'affirmer que la simulation des comportements et des représentations des agents Sociaux est maintenant devenue un objectif de la "nouvelle planification". La phagocytose systémique paraîtra encore plus justifiée lorsque nous aurons développé le rôle de l'idéologie dans les mécanismes de la reproduction sociale et en particulier comme condition de possibilité de la Théorie économique elle-même, comme ce qui structure son "socle archéologique".
- L'Analyse de systèmes adhère au donné, nous l'avons vu. Mais en tant que critère d'un mode de fonctionnement idéologique, cette notion s'est révélée d'un maniement délicat. Car le donné n'est plus cette substance amorphe d'où le marxisme s'autorisait dans sa Critique de l'Economie politique. A la gestion du donné, le discours systémique semble opposer la création du donné.

Mais une création organisée, suivie de près , de très près ... : l'analyse de systèmes adhère au donné , mais de façon tellement goulue qu'on peut souvent avoir l'impression qu'elle va l'emporter dans le mouvement qu'elle impulse . Plus qu'adhérer au donné , elle semble l'aspirer ...

Si l'Economie politique méconnaissait le problème de son effet sur le donné, on peut donc dire que la situation a beaucoup changé : sous l'emprise de la Systémique, comment le donné peut-il fournir des éléments assez STABLES pour permettre de bâtir innocemment des théories, que ce soient la Théorie économique ou sa critique marxiste ? Autrement dit, nous n'avons pas fini de comprendre le capitalisme ou ce qu'il en advient.

Comme effet de connaissance et dans la connaissance de ses effets, la Théorie économique paraît ainsi dangereusement menacée. Même en caricaturant la société en "système social", l'Analyse de systèmes nous en administre la preuve : aucun domaine théorique ou pratique ne peut plus vivre de l'affirmation première de son autonomie. C'est ce que nous essaierons de développer autour de la notion d'"effet de société" : c'est à son analyse que nous accule le développement de ce dont il faut bien d'abord achever le repérage :

331. La Systémique

Si le terme est apparu souvent dans notre texte, et bien avant la présente tentative de "définition", c'est qu'il fallait bien marquer que quelque chose de nouveau se constituait, dans le mouvement même de l'exposé.

Nous étions partis de ceci que l'activité systémique n'avait pas de référent, contrairement à l'activité de l'économiste qui se guide sur la Théorie économique. Devant la diversité des pratiques, nous avons évoqué alors la termitière. Peu à peu l'Analyse de systèmes a paru combler ce vide référentiel : elle pouvait passer, en première approximation , pour ce qui "innervait" l'activité systémique. Mais nous nous sommes vite rendus compte que

L'Analyse de systèmes, même si elle peut se présenter comme un ensemble "théorique" de méthodes ou de recettes, reste absolument bancale sans une composante pratique dont l'ordinateur est jusqu'à présent le principal maître d'oeuvre.

C'est ainsi qu'apparaît une nouvelle conception du référent pour l'activité systémique :

- ce n'est plus un CORPS théorique : au contraire, il est morcelé, "termitique"
- ce n'est plus un corps THEORIQUE : c'est une espèce de symbiose théorie/pratique qui sert à innover l'activité systémique.

On serait tenter de dire :

LA SYSTEMIQUE NE SE DEFINIT PAS, ELLE SE PRATIQUE.

Chaque nouvelle pratique en modifie la définition. Ce qui se comprend assez bien si l'on suit les systémistes à la lettre ... : la Systémique serait l'instrument de la production de la société, selon le terme de TOURAINE. Une bonne métaphore serait peut-être le travail du sujet en analyse. Selon les conceptions en cours, c'est par ce travail que le Sujet se produit. Et toute tentative pour définir ce travail fait partie de ce travail, elle est modifiée par ses propres résultats : elle est impossible à FIXER.

Nous nous contenterons donc d'une dernière métaphore où, comme il se doit, il est inutile de chercher le terme "Systémique".

"La plus grande innovation technique de l'avenir portera sur des systèmes entiers de transports, de construction, de santé publique, d'agriculture, de défense nationale, de communications, etc . Les facteurs scientifiques fondamentaux qui sous-tendent les éléments du système deviendront sans cesse plus importants. La science fondamentale nous conduira vers de nouveaux champs d'innovation où les sciences de la vie, les sciences physiques et les sciences du comportement se combineront en de nouvelles façons

d'apprendre et de nouvelles formes de société. Le temps est venu, avec l'aide de la simulation et des capacités statistiques du calculateur numérique, de rechercher bien d'autres formes de langage et concepts communs pour le système commun unissant l'homme et la Nature". (1)

La Systémique a un caractère prométhéen, clairement repérable chez tous ses théoriciens : elle devrait être un nouveau LEVIER POUR LA SOCIÉTÉ. Ce qui amène inéluctablement à reprendre la question d'ARCHIMEDE : où sont les PIVOTS ... ?

332. Invariants et effet de société

La question des invariants a surgi plus haut comme conséquence de la prétention globalisante de la Systémique :

- a. Au niveau de l'analyse, il paraît de plus en plus certain que puissent être intégrés les éléments que les marxistes reprochent aux économistes d'avoir laissé hors de leur champ. Tout devient alors donné immédiat, tout élément de toute théorie est susceptible de figurer à titre de paramètre dans de vastes systèmes. A examiner les méthodes de la Systémique, on pourrait donc être tenté d'en inférer que plus rien n'échappe à la volonté d'analyse de ses promoteurs, que tous les atomes de l'édifice social sont emportés dans un flux de mieux en mieux contrôlé. Nous avons déjà remarqué que cette volonté d'intégration forcenée (du moins dans son principe) menait à la question : sur quoi repose la Systémique ? Si je veux tout voir, puis-je voir ce avec quoi je vois ? Ou encore : quelle est la position du sujet énonciateur dans son énonciation ?

Pourtant, nous savons aussi que le mouvement est loin d'avoir partout la même intensité. Des indices évidents (2) laissent à penser que la nature et le mode de choix des problèmes retenus sont encore en rapport avec ce que l'on référerait classi-

(1). W.O. BAKER, vice président des recherches de la BELL TELEPHONE, cité par JANTSCH in Prospective et politique p. 186

(2). Cf ci-dessus le passage relatif aux P.C.C. et la lutte contre la pauvreté.

quement à la structure du mode de production conçue jusqu'ici comme invariant.

Cette distorsion doit donner à s'interroger : d'un côté des objectifs qui ne remettent pas en cause les invariants d'une structure, et de l'autre une analyse qui, par ses prétentions globalisantes, peut très bien les intégrer dans ses systèmes comme variables parmi d'autres, leur faisant perdre par là même leur statut d'invariant. Nous nous bornerons ici à ceci : la Systémique est travaillée par la question des invariants, c'est le moins qu'on puisse dire ...

- b. Au niveau pratique, nous avons déjà vu les conséquences institutionnelles de la Systémique en termes de variabilité. Et, là aussi, nous sommes fondés à nous demander ce qui va rester invariant dans cette vaste agitation ? De façon à ce qu'on puisse au moins repérer le mouvement ! La question ne semble pas tellement avoir effleuré les systémistes dans leur pragmatisme serein.

Et pourtant, même s'il n'est pas suivi des effets souhaités, le discours systémiste fonctionne comme symptôme. A sa façon, il nous interroge : sur quels invariants fondons-nous nos analyses, nos critiques, notre propre discours ? Avec quelle dose de stabilité organisons-nous les flux ? A la limite, de quelle (s) mort (s) avons-nous besoin pour vivre ... ? Tout se passe donc comme si la Systémique nous obligeait à mesurer l'importance d'un concept jusqu'à maintenant sans histoire ... :

- c. L'effet de société

Soit d'abord la définition qu'en propose ALTHUSSER :

"Ce que MARX étudie dans le Capital, c'est le mécanisme qui fait exister comme SOCIETE le résultat de la production d'une histoire ; c'est donc le mécanisme qui donne à ce produit de l'histoire, qu'est justement le produit-société qu'il étudie, la propriété de produire l'"EFFET DE SOCIETE", qui fait

exister ce résultat comme SOCIETE, et non comme tas de sable, fourmilière, magasin d'outils ou simple rassemblement humain". (1)

Soit ensuite la conception marxiste de l'effet de société :

"Sous cet angle, le CAPITAL doit être considéré comme la théorie du mode de production de l'EFFET DE SOCIETE dans le monde capitaliste. Que cet EFFET DE SOCIETE soit différent selon les différents modes de production, nous commençons à le soupçonner, ne serait-ce que par les travaux de l'ethnologie et de l'histoire contemporaines. Que le MECANISME de production de ces différents effets de société soit différent selon les différents modes de production, nous avons, théoriquement parlant, tout lieu de le penser." (2)

Que l'état actuel de l'effet de société soit une question fondamentale, l'activité systémique nous oblige à le voir en face : dans la volonté d'intégrer tous les éléments stratégiques des structures sociales actuelles pour mettre en oeuvre une planification disposant de moyens impressionnants, le système semble remettre sa société en cause de façon permanente. Pour éclairer d'une analogie : la notion de guerre a suivi une évolution semblable : la capacité de "sur-destruction" nucléaire de la planète a conduit à reconsidérer une conception héritée de l'époque des armements conventionnels à effet limité. En ces temps heureux, la théorie de la guerre avait encore des invariants territoriaux et démographiques ...

Ayant ainsi exhibé le concept, nous ne le laisserons plus filer : lorsque, plus loin, nous parlerons de reproduction sociale et de capital idéologique, c'est l'effet de société actuel que nous cherchons en fait à cerner dans ses nouvelles (?) composantes.

Car les invariants marxistes ont subi bien des avatars ...

(1). Lire le Capital op. cit. p. 80

(2). " " " p. 81

333. Sur la phagocytose des invariants marxistes

D'où viennent-ils, rappelons-le, sinon d'une rigoureuse critique de l'Economie politique :

a. De la Science des conclusions ...

Si le marxisme, filtré par ALTHUSSER, peut se poser la question de sa scientificité face à l'Economie politique, on en connaît la raison : cette dernière a ignoré les invariants qui auraient dû lui servir de prémisses :

"Reprenons à titre d'indication une thèse célèbre de SPINOZA : nous pouvons en première approximation avancer qu'il ne saurait pas plus exister d'Economie Politique qu'il n'existe une science des "conclusions" comme telle : la science des "conclusions", puisqu'elle est l'ignorance en acte de ses "prémisses" - elle n'est que l'imaginaire en acte (...) La science des conclusions n'est qu'un effet, un produit de la science des prémisses : mais supposée existante, cette science des prémisses, la prétendue science des conclusions (...) est connue comme imaginaire et comme l'imaginaire en acte : connue, elle disparaît alors dans la disparition de sa prétention et de son objet. Il en va grosso modo de même chez MARX. Si l'Economie Politique ne peut exister pour elle-même, c'est que son objet n'existe pas pour lui-même, qu'il n'est pas l'objet de son concept, ou que ce concept est le concept d'un objet inadéquat. L'Economie Politique ne peut exister que sous la condition qu'existe d'abord la science de ses prémisses, ou si l'on préfère, la théorie de son concept - mais dès qu'existe cette théorie, alors la prétention de l'Economie Politique disparaît dans ce qu'elle est : prétention imaginaire". (1)

Le marxisme, science de la structure du mode de production, vient logiquement occuper cette place, et c'est à cet emménagement que s'emploie ALTHUSSER. Mais alors, comment interpréter l'émergence de ce conglomérat pratico-théorique qu'est la

(1). Lire le Capital T.2 p. 24/25

Systémique, si ce n'est par opposition à cette "science des conclusions" désormais fossile ? Car, nous l'avons vu, la Systémique, elle, s'élabore à travers les problèmes qu'elle résoud :

b. A la science des problèmes ...

Encore que le terme de "science" prête évidemment à controverse, nous savons qu'un corps théorique de type original est en voie de constitution et que la question de sa position par rapport au marxisme est ouverte. Et il ne s'agit pas là de se livrer aux délices de l'histoire des sciences, l'enjeu est important : la nouvelle "science" va-t-elle se fonder sur l'adoption d'un invariant enfin reconnu, après un long refoulement (la structure du mode de production) ? Ou bien les invariants marxistes ne figureront-ils qu'au titre de variables dans des systèmes structurés par d'autres invariants ? C'est bien plutôt ce qui semble devoir se tramer : rappelons l'analyse de système urbain présenté plus haut. Le concept d'idéologie était bien un concept marxiste. Evidemment, on peut toujours répondre que ce n'était pas un concept fondamental, touchant à la structure du mode de production. Aussi nous pencherons-nous sur un cas particulièrement sensible :

c. Au calcul relatif à l'appropriation des moyens de production ...

La notion de calcul sera approfondie plus loin (1).

Bornons-nous à la préciser ici comme un mécanisme qui permet de déduire des résultats de l'examen d'un certain nombre de données.

Voici deux exemples où des éléments de la structure du mode de production sont intégrés au calcul "économique" ou systémique.

S.C. KOLM : "... La question de savoir s'il faut qu'une activité soit privée ou publique, si elle doit être confiée au

(1). Cf. ci-dessous, 3ème partie - Chap. 2

marché ou à l'Administration, relève désormais de l'analyse scientifique et non plus du sentiment politique. (...) Un économiste de notre temps, intelligent et savant, ne peut plus participer à ces joutes barbares, à ces combats préhistoriques. La place que doivent tenir dans l'économie l'Etat et l'entreprise est pour lui le résultat d'une optimisation et non d'une opinion. Que telle activité doive être privée ou publique, ou encore soumise à un régime intermédiaire ou original et nouveau est pour lui la conséquence d'un calcul et non d'une émotion, d'une activité cérébrale et non glandulaire. Il sait que seule la méthode générale et non la conclusion spécifique est valable en tous temps, en tous lieux et sur tous sujets. Il ne traitera pas ses ignorances par l'idéologie, mais par son substitut supérieur qu'est la technique des décisions dans l'incertain qu'il n'ignore pas. En portant sur ces problèmes le scalpel froid de l'analyse, l'oeil objectif de la science, il sonne le glas des doctrines". (1)

Précisons que l'auteur parle au nom d'une extension de la rationalité économique, telle que nous en avons discuté plus haut. Il se pose donc en économiste, mais peu importe : ses calculs seront bien récupérés par quelque systémiste, un jour ou l'autre ... A titre d'anticipation, écoutons donc un économiste "dissident".

M. ALBOUY : "... Le moment paraît venu de rompre avec les traditions qui prévalaient jusqu'à présent dans les manuels d'économie d'entreprise et d'adopter comme fil conducteur la méthodologie des SYSTEMES et de la REGULATION. (...) Il ne s'agit pas de récuser les acquis antérieurs (WALRAS, COURNOT, néo-marginalisme). (...) Mais il ne s'agit pas non plus d'un simple changement de langage ... mais de GENERALISER des dits acquis en les intégrant dans une perspective d'ensemble qui redonne à l'économie d'entreprise une COHERENCE et une PERTINENCE qu'elle a perdues depuis que l'entreprise a cessé d'être un centre ponctuel de décisions s'ajustant par petites variations aux

(1). Le service des masses - Dunod 1971 pp. 19-20

changements locaux du marché pour devenir une organisation complexe, technique, économique et même sociale (...) qu'il s'agit de réguler dans le temps en fonction des finalités multiples qui ne se réduisent plus forcément à la seule recherche du profit à court terme. (...)

En effet l'entreprise ne se réduit plus forcément au type très particulier dont s'occupait exclusivement jusqu'ici l'économie d'entreprise, au prix de restrictions si grandes sur son objet qu'après avoir traité scientifiquement de l'entreprise, elle était ensuite obligée, au nom des "imperfections" de la réalité, à leur faire la part du diable. Au contraire, la méthodologie des systèmes permet de penser ces écarts, non comme des exceptions à la règle, mais comme des effets particuliers d'une même problématique d'ensemble, et de traiter de multiples formes d'organisation et de fonctionnement depuis les exploitations agricoles traditionnelles jusqu'aux firmes multinationales, sans exclure les entreprises des économies socialistes, ou même l'expérience des "communes chinoises". (1)

Pour résumer : LES INVARIANTS MARXISTES PARAISSENT EUX
AUSSI EN COURS ... DE VARIABILISATION.

d. ... A l'expropriation ...

Une fois de plus : il ne faut pas tomber dans le panneau et prendre ces déclarations au pied de la lettre. Elles renvoient à ce qui a été dit de l'adhérence au donné dans la Systémique : tout élément du donné social paraît susceptible a priori de devenir variable dans un système, et pourtant l'embarras des systémistes lorsque la question est précisée pourrait bien traduire que certaines "variables" varient en fait si lentement qu'elles ressortent de l'analyse marxiste classique. A preuve, le rôle du marché dans la lutte contre la pauvreté (2).

(1). La régulation économique dans l'entreprise - Dunod 1972
T.1 p. XVIII

(2). Cf. ci-dessus p.101

Il est pourtant impossible de nier que les invariants marxistes figurent désormais dans le discours systémiste. Ce qui sera formulé en charge :

LES CONCEPTS MARXISTES ONT CESSÉ D'ÊTRE LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE DES MARXISTES.

On aura beau dire que ça reste au niveau du discours et que les analyses viendront buter sur les fameuses contradictions, dès qu'elles seront mises en pratique ... la "reconnaissance de l'"Autre", du marxisme, telle qu'on l'a esquissée à la fin du chapitre précédent, semble néanmoins être poussée très loin. Il y aurait sûrement là une autre "prise de conscience" à repérer sur le mode documentaire et qu'il est trop facile de minimiser : au nom de quel droit d'aïnesse les marxistes seraient-ils les seuls à pouvoir utiliser les concepts marxistes ? Telle est bien la question que nous pose l'avènement de la Systémique. Nous allons essayer très schématiquement de la préciser, sinon d'y répondre.

°
° °

Entre le désir des masses et la science de l'avant-garde

Il y a toujours eu, concernant la théorie marxiste, une certaine idée de l'ARME ABSOLUE : le marxisme serait Impraticable par les bourgeois, autrement que formellement. Ce n'est pas LEUR arme. Et lorsque, dans une bonne situation historique, le prolétariat la met en batterie, elle est imparable et mène à la victoire. Comme dit ALTHUSSER : "le marxisme n'est pas vrai parce qu'il a triomphé, mais il a triomphé parce qu'il est vrai". C'est quelque chose de l'ordre de la Vérité ultime qui est donc en jeu, même si ce n'est pas de façon permanente, Mais quelle Vérité ?

Car l'argumentation marxiste au sujet de sa propre efficacité théorique oscille toujours entre le désir et la science. Historiquement constitué comme critique scientifique de l'Economie politique, le marxisme

a pu pendant longtemps se prévaloir de sa scientificité à travers le discours des avant-gardes qui ont dirigé les luttes du mouvement ouvrier. Mais en même temps, et comme s'il était confusément perçu que ce point de vue était menacé à plus ou moins longue échéance, il fallait aussi que le discours scientifique soit la traduction des désirs des masses : "Il n'y a de révolution radicale que de besoins radicaux", dit MARX. Et un siècle après, comme le rappelle GLUCKSMANN (1), MAO n'hésite pas à communiquer ses principes stratégiques à son ennemi/allié TCHANG-KAT-TCHEK car il est évident que ce dernier est incapable de mener une guerre POPULAIRE : celle où le désir du peuple est "profondément" investi ...

Notre thèse est alors la suivante :

LA SYSTEMIQUE VIENT ENFONCER UN COIN ENTRE LES DEUX POLES DE
LA VERITE MARXISTE.

Et plutôt que de le déplorer, il vaut mieux analyser les conséquences de la collectivisation des concepts marxistes.

334. Annexe : Sur la scientificité marxiste

Il ne s'agit ici que d'amorcer une réflexion qui se poursuivra à travers la suite de ce texte.:

a. Rappel : le marxisme est une science

C'est ce que dit ALTHUSSER :

"Cette coupure entre les anciennes religions ou idéologies même "organiques" et le marxisme QUI, LUI, EST UNE SCIENCE et qui doit devenir l'idéologie "organique" de l'histoire humaine, en produisant dans les masses une nouvelle forme d'idéologie (une idéologie qui repose cette fois sur une science) CE QUI NE S'ETAIT JAMAIS VU". (2)

(1). Le discours de la guerre - L'Herne 1969

(2). Lire le Capital - T.1. p; 166

Objection : c'est ALTHUSSER qui dit ça ! C'est tellement vrai que nous remonterons à l'un des Pères fondateurs pour retrouver les racines de la science du mode de production. Voici ce que dit ENGELS, dans un texte fameux :

"Le matérialisme historique est une conception de l'histoire qui recherche la cause première et le grand moteur de tous les événements historiques importants dans le développement économique de la société, dans la transformation des modes de production et d'échange, dans la division de la société en classes qui en résulte et dans les luttes de classes entre elles. (...) La structure économique de la société constitue chaque fois la base réelle qui permet en dernière analyse d'expliquer toute la superstructure des institutions juridiques et politiques, aussi bien que des idées religieuses, philosophiques et autres, de chaque période historique". (1)

Objection : MARX était plus nuancé ! C'est tellement vrai que nous ne rappellerons pas les textes "de jeunesse". Textes bien connus, où la critique de la morale bourgeoise l'amène, en fait, à désigner ce que quadrillent et le système du Capital et le Capital lui-même : le désir des masses.

Ce qui devait arriver est alors arrivé : il n'y avait aucune raison pour que le discours scientifique marxiste reste indéfiniment à l'écart. La Systémique est en train de l'intégrer sans aucun des scrupules qui l'ont fait maintenir à la lisière de la Théorie économique, comme sa mauvaise conscience.

Nous considérant peu fondés à parler du désir des masses, s'il existe, nous préférons analyser ce que révèle la déchirure effectuée par l'aspiration systémique dans le discours marxiste. Entérinons d'abord une séparation.

b. Va, je ne te hais point ...

Si l'évolution du système nous a menés ainsi à réfléchir sur la notion d'invariant elle-même, le doute va maintenant

(1). Socialisme utopique, socialisme scientifique

entamer la critique "scientifique" marxiste. Car lorsqu'on reproche aux "autres" de s'en tenir à un certain niveau d'analyse, c'est toujours pour le qualifier de "superficiel" et opposer dans le même mouvement un autre niveau, évidemment plus "profond". Ce que l'on pourrait nous reprocher, puisque nous avons suivi ALTHUSSER, au chapitre précédent, lorsqu'il oppose le niveau de la "structure du mode de production" à celui qui relève du "donné immédiat". Il s'agit donc d'abord de se débarrasser de ce relent métaphysique en précisant, un peu trop tard peut-être, que la notion de niveau ne doit pas être posée en termes de barymétrie. Et qu'il faut même plutôt la jeter à la fosse, cette notion de "niveau" qui renvoie toujours à une explication ultime, une dernière instance, ABSOLUE. Et, s'il faut sortir une carte philosophique, un joker : rien n'existe en dernière instance, comme facteurs causal déterminant. Ce qui suffit à marquer le clivage, malgré les assouplissements théoriques imaginés par ALTHUSSER.

Car les notions de "régions de la structure" et de "causalité métonymique" introduites par celui-ci semblaient venir à point nommé : la structure sociale n'a plus de niveau "vraiment" privilégié, toutes ses régions, économiques, politiques, idéologiques, sont en articulation causale permanente. Pourtant, cela ne suffit pas pour éviter de retourner la critique marxiste contre elle-même :

c. Sur l'adhérence au donné des invariants marxistes

C'est que nous serons plus sensibles à l'effort de clarification d'ALTHUSSER qu'au résultat de cet effort lui-même. La raison en est simple : le discours althussérien s'adresse plutôt à ce que la tradition marxiste avait figé et de dogmatique. Il est venu fort à propos lézarder le mur rigide de la "détermination en dernière instance par l'économique". Se mettant lui aussi à l'heure de la "complexité sociale", il a compris qu'elle ne pouvait s'accommoder d'un traitement tellement étriqué : la théorie marxiste avait critiqué la "spécificité" de la théorie économique, ALTHUSSER critique cette

critique pour sa sclérose scientifique. Mais en s'interrogeant de la sorte sur la scientificité de la critique marxiste, ALTHUSSER évacue de façon certaine une question cruciale : le rapport entre société capitaliste et sa critique, fût-elle marxiste.

De quel lieu s'élabore cette opération et avec quels instruments ? Qu'acceptons-nous de soustraire à la société pour en faire un point fixe autour duquel articuler son analyse ? Utiliser en effet des invariants, sans avouer ouvertement que la notion d'invariant elle-même n'a rien de DONNE, ouvre la porte, même lointaine, à tous les délires politiques, apparemment oppositionnels. Lorsqu'on omet de préciser son mode d'ancrage dans la seule société que nous connaissons, la nôtre, on est inmanquablement conduit, après bien des cheminement, à utiliser dans l'action politique des MODELES sociaux de référence, à caractère forcément idéal, puisque le lien de filiation a été en quelque sorte forclos. Tous les programmes politiques sont alors en fait les programmes de transition vers le modèle idéal, marqués par la dévalorisation "héroïque" du processus PRESENT par rapport à son résultat FUTUR : une autre société. La "paranoïa du modèle", en quelque sorte ... Ce qui n'est pas sans rapport avec ce que dit J.A. MILLER de la science :

"La fermeture de la science opère donc une répartition entre un champ clos, dont on n'aperçoit aucune limite si on le considère de l'intérieur, et un espace forclos. La FORCLUSION est de l'autre côté de la clôture. Ce terme suffira à indiquer que toute science est structurée comme un psychose : le forclos fait retour sous la forme de l'impossible". (1)

Ainsi sommes-nous en droit de redouter toute polarisation sur la gestion scientifique de la critique marxiste. Et ce n'est pas ALTHUSSER qui répudiera cette recherche des lignes de clivage, lui qui justement apprécie chez LÉVINE cette apprécia-

(1). Cahiers pour l'analyse n° 9 : Action de la structure -
Seuil 1968 - p. 108

tion des simples "nuances" :

"Car, disait-il dans *Que Faire*, d'une simple nuance peut dépendre l'avenir du parti social-démocrate pour de longues, de très longues années". (1)

Et l'on a toutes les raisons de penser qu'en ces domaines où science et action politique se veulent dialectiquement imbriquées, la comparaison de J.A.MILLER : "la science est structurée comme une psychose", est loin d'être métaphorique ...

Ce que cette digression politique met en cause ici, c'est encore moins la science des formations sociales que veut être le marxisme que son mode de constitution lui-même. Ses efforts de rigueur les plus récents dont il faut rendre hommage à ALTHUSSER rendent encore plus évidente la nécessité d'une remise en cause de ses fondements. Car la science marxiste a été élaborée en opposition avec cette "science des conclusions", à la remorque des "faits économiques" dont elle a montré l'articulation avec la structure du mode de production. Mais tout entière occupée à gérer les concepts qui s'y attachent, elle est vraisemblablement en passe de manquer le passage de la Science économique à cette "science des problèmes" que préfigure la Systémique. Cette transformation peut-elle être appréhendée avec les concepts marxistes ? Le chapitre qui s'achève donne bien des raisons d'en douter ...

Rappelons en effet ce à quoi nous sommes arrivés :

- . la Systémique donne comme impression de faire valser les invariants, y compris ceux de la critique sociale la plus cohérente qu'est le marxisme. D'où la question : n'y aurait-il plus d'invariant ?
- . quant au marxisme, ses efforts de rigueur scientifique semblent éluder toute interrogation sur l'usage même de la notion d'invariant. D'où la question : qu'est-ce qui est ainsi refoulé ?

(1). Lénine et la philosophie - Maspéro 1972 - p. 25

Comment ne pas en venir à se dire qu'il faut poser ces problèmes en d'autres termes :

335. La question du pouvoir

Elle émerge de toutes parts. Nous nous bornerons ici à faire "résonner" entre eux quelques textes annonçant un nouveau point de vue sur ce qui pourrait structurer les invariants du nouvel (?) effet de société.

- Du côté économique :

"Mais maintenant l'accélération de l'histoire met au jour les forces véritables de l'économie. Celle-ci redevient beaucoup plus politique qu'il y a vingt ans. La belle mécanique que l'on découvre au travers de la comptabilité nationale s'essouffle. L'irruption du social y est certainement pour beaucoup". (1)

"(Nous ne refusons pas)d'admettre que la subordination - cette modalité forte du pouvoir - soit une composante inéliminable et irréductible de l'activité économique et que la prise en compte du pouvoir soit indispensable à l'intelligence rationnelle et scientifique de l'activité économique". (2)

- Du côté systémique :

"J'ai par exemple évité de traiter de la question du pouvoir, qui fera les plans, les rendra opérationnels et les fera appliquer, bien que ce soit là un des problèmes centraux auxquels nous soyons confrontés. Et si l'on me dit que le pouvoir est une affaire "politique", donc hors de mon sujet, je serai forcé de marquer mon désaccord : le pouvoir tient à la personne, à la société, aux institutions, aux situations - il est écologique au sens même où j'ai utilisé ce terme. Le pouvoir est au coeur de tout débat portant sur la planification". (3)

(1). Ch. GOUX - Les illusions d'une génération d'économistes - Le Monde

(2). F. PERROUX - Pouvoir et économie - Bordas 1973 - p. 5

(3). H. OZBERKHAN - Prospective et politique - p. 144

" ... l'encombrement croissant de l'environnement technique et humain appelle un traitement analogue (la régulation), à cette nuance près que les comportements, les fonctionnements considérés ici, sont le plus souvent orientés en fonction de buts consciemment suivis. De ce fait on débouche sur une classe particulière de problèmes, ceux de la REGULATION COMMANDEE". (1)

- Et du côté des "philosophes" :

" ... on voit bien qui exploite, qui profite, qui gouverne, mais le pouvoir est encore quelque chose de plus diffus - je ferais l'hypothèse suivante : même et surtout le marxisme a déterminé le problème en termes d'intérêt (le pouvoir est détenu par une classe dominante définie par ses intérêts). Du coup on se heurte à la question : comment se fait-il que des gens qui n'y ont pas tellement intérêt suivent, épousent étroitement le pouvoir, en quémantent une parcelle ?" (2)

" ... produire de la différence, des systèmes différentiels, hiérarchiques, ne se confond pas avec l'extorsion de la plus-value économique et n'en résulte pas non plus. (...) La domination ne se confond pas du tout avec le privilège économique et le profit. Ces derniers ne sont en quelque sorte que la matière première et le tremplin d'une opération POLITIQUE de transfiguration du pouvoir par les signes. La domination est liée au pouvoir économique, mais elle n'en émane pas de façon automatique et mystérieuse, elle en est issue à travers un retravail de la valeur économique". (3)

Même si le rapprochement de ces textes n'a aucune valeur de preuve, il signale quelque chose. Y sera attentif qui voudra. D'ailleurs, on y reviendra.

(1). M. ALBOUY - La régulation économique dans l'entreprise p.XVIII

(2). G. DELEUZE - Les intellectuels et le pouvoir - l'Arc n° 49

(3). J. BAUDRILLARD - Pour une critique de l'Economie Politique du signe - Gallimard 1972 - p. 132

CONCLUSION

Ainsi se termine un premier moment de notre parcours : après avoir dérivé de la Théorie économique à ce qui la menace, la Systémique, nous avons senti le terrain d'où nous étions partis devenir moins sûr, pour ne pas dire mouvant. Au lieu de vouloir à tout prix nous agripper, nous avons alors laissé la dérive s'accentuer jusqu'à atteindre notre appareil d'analyse lui-même : la Systémique ébranle des concepts qui, manifestement, n'ont pas été prévus pour elle. La potion théorique concoctée autour de la "structure du mode de production" ne peut plus dispenser de nouvelles forces aux Astérix marxistes. La scientificité n'est plus le gage de la radicalité. Au contraire, elle évacue la question du POUVOIR qui organise la coupure scientifique : TOUT N'EST PAS SCIENTIFIQUE DANS LA SCIENCE, pour paraphraser le fameux "tout n'est pas contractuel dans un contrat" de DURKHEIM.

Les quelques textes que nous avons ainsi rencontrés en cours de dérive répondent en pointillé à la double question qui les a introduits : dans la valse des invariants, il semble que se précise une zone plus stable, encore bien sombre, celle du pouvoir. C'est là que nous chercherons

désormais de quoi organiser une analyse du perpétuel bouleversement du système social. C'est en ces termes aussi qu'il faudra analyser le refoulement organisé par la scientificité marxiste.

L'expansion systémique nous a ainsi menés à interroger l'effet de société et notre lecture idéologique s'est vue modifiée par son objet : Il est maintenant évident que les dimensions de l'analyse se sont élargies. En ce point précis du texte, la question du "traitement par l'idéologie" de la Science économique n'a plus tellement de sens. Car le déplacement que nous avons annoncé plus haut joue à plain : la question était nécessaire pour amorcer un parcours, mais elle paraît maintenant incongrue dans ce domaine économique dont les lambeaux font prospérer la Systémique.

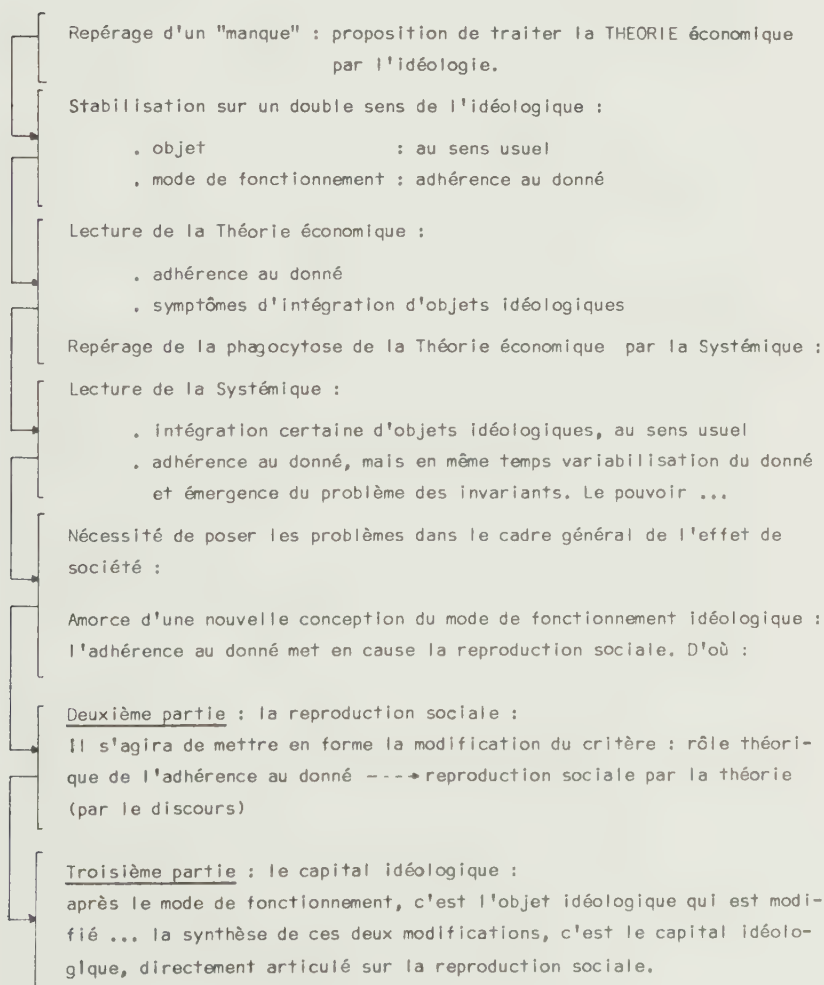
Nous en sommes ainsi au point où les résultats de la lecture idéologique nous obligent à tirer Janus de sa quiétude pour lui demander s'il n'a pas une autre identité. Et pour commencer ; l'adhérence du donné n'aurait-elle pas un statut bien plus important que celui de simple critère du mode de fonctionnement idéologique ? Ce que nous formulerons ainsi :

LE CONCEPT D'ADHERENCE AU DONNE N'A-T-IL UN MODE D'APPLICATION QUE THEORIQUE ?

Telle quelle, la question a pour statut d'annoncer la seconde partie. Jusqu'ici, en effet, la notion d'adhérence au donné n'a joué qu'un rôle théorique dans notre lecture idéologique. Elle s'appliquait au mode de fonctionnement de la Théorie économique puis de la Systémique. Ce que nous allons nous demander maintenant, c'est le rôle PRATIQUE DE L'ADHERENCE AU DONNE. Ce qui n'a rien pour surprendre, puisque nous avons déjà insisté sur la symbiose théorie/pratique qui paraît l'un des aspects les plus nouveaux de la Systémique. Nous débouchons ainsi sur la REPRODUCTION SOCIALE, selon le mécanisme suivant : le fait d'adhérer au donné immédiat, d'en extraire ses catégories théoriques et ses objectifs, a pour contre-partie la nécessité d'un minimum de STABILITE de ce donné. De sorte que le minimum de rendement que le systémiste est en droit d'attendre de ses efforts d'analyse a pour condition une certains REPRODUCTION de ce donné.

Disons déjà que, par le biais de ce double aspect théorique/pratique du concept d'adhérence au donné, nous entrevoyons un mécanisme qui sera analysé pour lui-même : LA REPRODUCTION SOCIALE PAR LA THEORIE ET, PLUS GENERALEMENT, PAR LE DISCOURS. Ce mécanisme sera repéré en troisième partie sous le nom de "capital idéologique". C'est ainsi qu'une interrogation sur la notion de mode de fonctionnement idéologique débouchera sur une autre notion de l'objet idéologique : ce sera la dernière modification en retour exercée par la Systémique sur la grille de lecture.

Il est maintenant possible de schématiser le sens général de notre démarche :



Nous pourrions alors revenir à la Théorie économique, mais ce ne sera plus pour la "traiter" : le capital idéologique n'en est pas le "chaînon manquant", il en est la condition de possibilité. Nous verrons que c'est lui que la Systémique est chargée de gérer.

On se méprendrait en considérant la suite du texte comme le développement de ce "plan", avec un bel ordonnancement où chacune des parties correspond à une modification de deux éléments de la grille de lecture. Ce plan a été inséré, en fait, après leur rédaction. Il n'était pas prévu une aussi belle architecture durant le cours de la "recherche" : on voudra bien me croire lorsque je dis que s'est révélée là une coïncidence qui m'a surpris, même si, après coup elle paraît loin d'être due au hasard.

Avant d'aborder la seconde partie, nous remarquerons enfin le caractère symptomal de cette émergence de la question du pouvoir, telle qu'elle se manifeste à travers les quelques textes proposés. En effet, en même temps que notre analyse des invariants nous mène peu à peu à celle de la reproduction sociale, la notion de pouvoir se présente comme susceptible de prendre le relais, même si c'est sur un mode encore à définir. Car le pouvoir, c'est essentiellement un pouvoir sur le FUTUR, même s'il n'est que très proche. Celui qui a le pouvoir croit que quelque chose dans le futur dépend de son action présente. Par là s'instaure un rapprochement sûrement fécond : la notion de reproduction sociale met aussi en jeu le futur à travers une comparaison avec le présent. Ce rapprochement entre les deux notions explique la façon dont s'ouvrira la seconde partie : par une réflexion sur la notion de futur.

Maintenant que s'achève cette conclusion, écrite après coup pour éclairer un peu le chemin suivi, nous reprenons l'exposé là où elle s'est intercalée.

Anne x e

LA QUANTIFICATION DE L'IDEAL AU SERVICE DE LA COOPERATION

On trouvera ci-dessous une illustration de la pensée systémique appliquée à la gestion d'une coopérative d'achat : la CAMIF qui a été créée par la mutuelle Auto des Insituteurs. Pour juger des principes qui l'animent il suffit de se reporter au Memento du mutualiste 1973. Dans l'éditorial figure cette phrase sybilline :

"La M.A.I.F. lutte contre le capitalisme, il faut que ça dure".

au service de l'homme : LA PLANIFICATION COOPERATIVE

Jean LAUGINIE ADMINISTRATEUR

LES CHANCES NOUVELLES DE LA COOPERATION LIEES A LA PLANIFICATION

Dans l'éditorial du Bulletin «LIAISONS N° 5», j'indiquais que les techniques modernes de gestion constituaient des «chances nouvelles pour la coopération»; la volonté de planifier les entreprises coopératives est l'une de ces chances.

En effet, PLANIFIER C'EST D'ABORD REFLECHIR SUR L'AVENIR; ce qui oblige à se situer, à préciser sa fonction, son rôle : chaque entreprise coopérative devra nettement les formuler; ainsi la coopération de production à pour but la suppression de l'entrepreneur capitaliste en tant que fabricant, tandis que la coopération de consommation à pour but la suppression de l'entrepreneur capitaliste en tant que vendeur. La fin suprême dans les 2 cas est D'ETRE AU SERVICE DE L'HOMME afin de le libérer de toute exploitation.

Voilà donc un 1er AVANTAGE DE LA PLANIFICATION : UNE REFLEXION SUR L'IDEAL POURSUIVI.

Mais la planification est plus exigeante : elle ne se contente pas de réflexions qualitatives, ELLE SE NOURRIT DE QUANTITATIF et, c'est là, sûrement, la grande chance que la planification apporte aux entreprises coopératives. QUANTIFIER L'IDEAL, programmer sa réalisation à 5 et même 10 ans, mesurer et comprendre les écarts entre prévisions et réalisations, en tirer un enseignement pour les nouveaux objectifs et les nouvelles actions. Grâce à la planification, L'IDEAL DEVIENT PALPABLE, il se concrétise; la volonté est tendue en permanence vers la réalisation de l'ideal fixé.

Nous voyons apparaître le 3ème grand avantage de la planification : C'EST DE NOUS CONTRAINDRE A CHANGER D'ATTITUDE DANS NOTRE GESTION : au lieu de se laisser épouser par les événements, au lieu d'entrer dans l'avenir en regardant le passé, il faut S'ANCER DANS L'AVENIR après avoir fait des choix motivés; et c'est ce point d'ancrage qui guidera, qui conditionnera notre attitude dans le présent.

Enfin, la planification, qui ne peut être, dans nos organisations, que de TYPE DEMOCRATIQUE, oblige les hommes à se concerter; le mouvement coopératif pratique depuis longtemps cette mise en commun d'idées : il suffit de systématiser cette attitude pour que le plan puisse être révisé, amélioré périodiquement. En effet, nous abordons là un point fondamental qui relève de la technique de la planification : le plan ne doit pas être un coran immuable pour les 5 ans à venir; il doit être révisable au moins annuellement pour devenir un instrument de gestion permettant l'adaptation des hommes, des structures et du plan lui-même; il est certain que nos entreprises coopératives doivent retenir une PLANIFICATION DE L'ADAPTATION permettant d'apprendre à gérer en commun, à travers une réflexion permanente sur l'avenir; et c'est comprise ainsi, que la planification permet une

COLLABORATION ETROITE ENTRE LE CONSEIL D'ADMINISTRATION ET LES REponsables DE SERVICES.

Nous constatons que ces chances nouvelles apportées par la planification sont AUTANT DE DIFFICULTES : qualifier et quantifier l'ideal, adopter une attitude volontariste tournée, vers l'avenir, apprendre à gérer en commun en améliorant chaque année le plan quant à la forme et quant au fond.

Une autre difficulté apparaît en ce qui concerne la terminologie. La tentation est grande d'utiliser ces termes très à la mode de stratégie et de tactique (moi-même, je parlais de stratégie dans ce BULLETIN en novembre 1968), il me semble que nous devrions refuser ces termes pour le monde de la coopération, ou tout au moins pour les coopératives «fermes». Sommes-nous des stratèges, comme au temps des armées grecques? Allons-nous à l'assaut de notre sociétariat avec toutes les ruses de la technique militaire? Laissons donc ces termes aux entreprises capitalistes qui guerrieroient sur les champs de bataille du profit égoïste individuel. C'est pour cela que nous avons retenu les notions de :

- FINALITE : but d'ensemble guidant toutes les actions de la CAMIF sur une longue période de l'ordre de 10 ans.

- OBEJCTIFS GENERAUX : moyens permettant de réaliser la finalité.

- POLITIQUES DE BASE : grandes orientations, grands choix au niveau de la gestion pour réaliser les objectifs généraux. Ces choix concernent le «sociétariat et les produits».

LES 1ers TRAVAUX DE PLANIFICATION A LA CAMIF

Ils sont résumés ci-contre en quelques schémas.

Quelle est la méthode de travail ?

Une commission du plan a été créée au sein du Conseil d'Administration; elle a pour mission :

- D'AIDER le Conseil d'Administration à déterminer l'orientation générale de la CAMIF;

- D'ASSISTER la Direction Générale à préparer les décisions correspondant à cette orientation générale.

Aux réunions de la Commission participent avec les Administrateurs, les Responsables; c'est ainsi que se réalise une nécessaire concertation : tout responsable devant avoir participé à l'élaboration des décisions qu'il aura à exécuter.

La 1ère partie : a permis de faire le point à fin 1973 et, d'établir un plan d'amélioration à court terme.

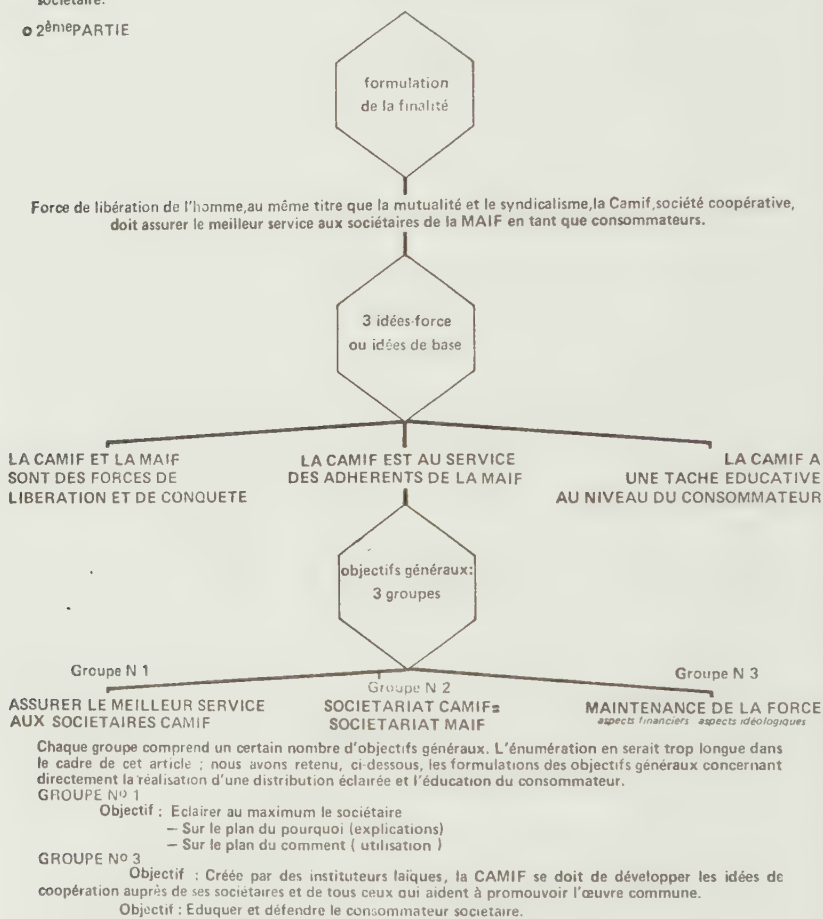
La 2ème partie : a été abordée

- LA FINALITE EST PRECISEE : toute formule figée serait une erreur, simplement il fallait établir l'unanimité, pour les 10 ans à venir, sur les 3 idées-forces.

o 1^{ère} PARTIE

Les points faibles et les points forts importants ont été mis en évidence et répartis en fonction du court terme et du moyen terme ; un point fort à moyen terme étant une ligne de force sur laquelle peut s'appuyer le développement de la CAMIF. Il en est, par exemple, ainsi, pour l'image de la CAMIF perçue par le sociétaire.

o 2^{ème} PARTIE



o La 3^{ème} partie fera l'objet des travaux des prochaines réunions.

- LES 3 GROUPES D'OBJECTIFS GENERAUX ont été volontairement placés au MEME NIVEAU . en effet, à moyen terme ils ont la même importance ; des conflits d'objectifs apparaîtront nécessairement ce qui est très favorable, une volonté commune devant se dégager par la concertation. A court terme, certains objectifs seront privilégiés par rapport à d'autres : ainsi à la suite de cette période d'incertitude dans les approvisionnements c'est le groupe N° 1 d'objectifs qui sera privilégié aux dépens du groupe N°2 :

- Les instruments de mesure ont été établis.
- Il reste à formuler les politiques de base.

Une planification dans une entreprise coopérative tient compte de l'homme car «MIEUX SERVIR L'HOMME» est

la finalité, tandis que dans l'entreprise capitaliste il s'agit au plus d'un «MIEUX SERVIR LE CLIENT» qui ne sera de toute façon que l'un des moyens dans la recherche égoïste du profit individuel, seule finalité possible.

Il y a là, UNE SUPREMATIE CONSIDERABLE DU MONDE DE LA COOPERATION SUR LE SECTEUR CAPITALISTE : cela doit être affirmé avec force à l'aube de ce nouveau pouvoir exercé par les sociétés modernes contre les abus de la gestion capitaliste : le pouvoir des consommateurs.

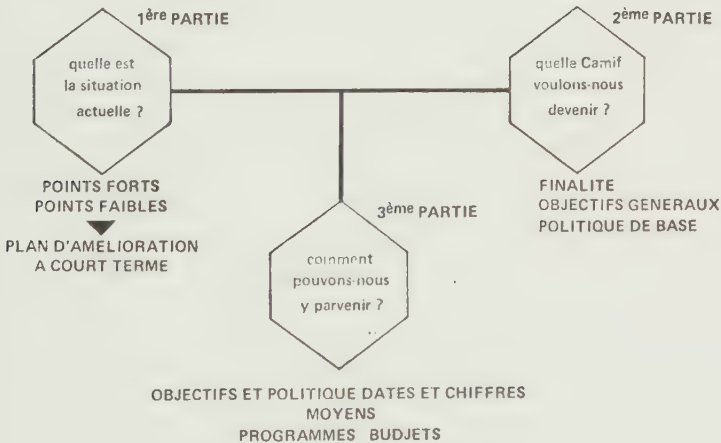
Quand cette entreprise coopérative est la CAMIF, ISSUE DE LA VOLONTE GENEREUSE DES INSTITUTEURS LAIQUES, toute planification ne peut être qu'enthousiasmante, puisqu'il s'agit de MIEUX INFORMER, ECLAIRER, FORMER ET EDUQUER le consommateur que nous sommes nécessairement tous.

*

l'élaboration d'une planification à la camif

1ère approche en quelques schémas

STRUCTURES D'ENSEMBLE



Partie 2

REPRODUCTION SOCIALE

et

TUBULATION IDEOLOGIQUE

INTRODUCTION à la 2eme PARTIE

Ce que nous abordons maintenant a été préparé, rappelons-le, de façon assez simple : par deux questions consciencieusement numérotées II et II bis. Sans chercher à remettre en cause la conception traditionnelle de l'idéologie, nous nous sommes interrogés jusqu'ici sur son statut et ses manifestations tant dans la Théorie économique qu'à son pourtout, la Systémique. La lecture idéologique maintenant achevée, nous pouvons revenir sur la question principale, fruit de nos étonnements initiaux :

I : Quel est la position de l'idéologique dans le fonctionnement du système économique ?

Mais, depuis que nous l'avons posée, les choses ont bien changé et nous nous doutons bien que si nous ne prenions pas quelques précautions quant à son contexte, elle serait caduque. C'est qu'il faut tenir compte des distorsions introduites par notre étude de la Systémique. Adhérence goulue au donné, remise en cause des invariants, émergence de la question du pouvoir : la lecture idéologique ne peut plus ignorer le phénomène de la reproduction sociale, c'est ainsi que s'achevait la partie qui précède.

Donnons tout de suite notre point de vue : il faut considérer l'idéologie comme la pièce maîtresse de la reproduction sociale. Mais c'est sur un mode qui ne correspond que d'assez loin aux théories en vigueur. Nous lui attribuerons en effet une définition et un rôle qui débordent très largement le cadre que lui proposait, le marxisme, le seul, jusqu'ici, à en donner une théorie cohérente : c'est en termes de production du sujet qu'il faut dorénavant traiter de l'idéologie, la "structure du mode de production" n'étant que d'un intérêt tout à fait indirect en l'occurrence.

Cette production d'un type très particulier, est la seule à pouvoir garantir le futur, c'est-à-dire à s'assurer la reproduction sociale. Pour la comprendre, il semble qu'il faille conceptualiser les effets sociaux exercés par toute théorie, et, plus généralement, par tout discours. De telle sorte que nous en arriverons à une analyse de type sémiologique : l'idéologie se repère au niveau de l'individu comme un mécanisme fiable de lecture/écriture opérant sur l'espace des signes sociaux. Et il y a toutes les raisons de penser que c'est sur la création de ces mécanismes et sur leur organisation par le pouvoir que reposent l'effet de société et sa reproduction.

Voilà donc esquissé le parcours que nous suivrons dans cette seconde partie. Il reste encore à donner quelques précisions terminologiques quant à son titre.

1. L'IDEOLOGIQUE

Rappelons que l'adjectif substantivé doit rendre compte des deux axes de notre grille de lecture : l'idéologie comme objet et l'idéologie comme mode de fonctionnement, ce que nous avons déjà interprété en termes de fluences et de stabilité. Nous ne résisterons pas ici à la tentation d'évoquer SERRES :

"Il existe quelque chose de propageable et de communicable qui se conserve sur et dans une mémoire qui demeure : il existe de l'information en général qui peut se stabiliser dans un solide. De la matière et de l'histoire.

"... la pensée informationnelle réassume le monde des propagations ; la pensée structurale est, quant à elle, du côté des stabilités. Le troisième

(axe) est, je le crains définitif : le fait d'acquérir la dimension réflexive et critique consacre un état de maturité, ouvre un chemin qui ne peut plus être manqué ". (1)

Concernant le domaine de la reproduction sociale, il faut vraisemblablement comprendre ce que dit SERRES comme la formulation d'un mode d'analyse acceptant une fois pour toutes d'être écartelé : pour parler de la société, il faut bien faire des coupes, mais leur relative stabilité au sein du discours ne doit pas faire illusion : ce sont des coupes sur des flux sociaux. Plus question de l'oublier et pas question d'y échapper, du moins jusqu'à nouvel ordre.

2. LE système : justification du singulier

Il ne s'agit de rien d'autre que de refuser a priori toute visée vers une théorie générale concernant un hypothétique ensemble de tous les systèmes économiques concevables. Le nôtre, qualifié de capitaliste, offre suffisamment de quoi nous occuper ... C'est un peu prosaïque mais non sans rapports avec des tendances épistémologiques récentes : suspicion radicale vis-à-vis de toute Science des sciences, refus de tout Référent ultime, reconnaissance du caractère LOCAL de toute théorie. Deux illustrations, deux références ... :

"Si la Structure ultime existe, elle ne peut plus être définie ; aucun méta-langage ne pourra jamais l'emprisonner. Car si on la découvre, elle n'est plus l'Ultime". (2)

"Il faut en venir au relativisme (...), c'est-à-dire une pensée indépendante des systèmes de référence : on se condamne dans le cas contraire, à ne rien comprendre au savoir vivant.

"Ce site mobile de l'énonciation structurale est le lieu même de ma situation sans tout réseau communiquant, où, par le flux que je reçois et celui que j'émetts, Je suis indéfiniment Ici et ailleurs ; Je ne suis pas un point fixé ici et maintenant, j'habite une multiplicité d'espaces, Je vis une multiplicité de temps, toujours autre et toujours le même. Le site mobile n'est pas seulement celui de la découverte scientifique, ou de l'épistémologie en quête des transports de concepts, il n'est pas seulement celui de

(1). Michel SERRES - L'interférence - Editions de Minuit 1972 pp. 95 et 71

(2). LECO Umberto - La structure absente - Mercure de France 1972 p. 383

l'intervention dans les bruissements continus des objets. Il est celui de tout être attentif, aigu, agile, vigilant, de tout être occupé, corporé, agissant, percevant, pathétique." (1)

3. Le système "ECONOMIQUE" : VERS UNE APPREHENSION SEMIOLOGIQUE

Cet adjectif "économique" peut paraître surprenant, maintenant que la dérive de notre texte nous a fait apparaître le cadre économique de départ comme tout à fait inadéquat. Mais inadéquat ne veut pas dire inexistant. Il existe une théorie "économique", des "économistes", des politiques "économiques", des "économies" nationales, etc ... Le problème se pose donc en termes économiques, même si nous savons bien que nous devons sortir des "faits économiques" pour être à même d'analyser "ce qui leur manque". Il s'agit alors de donner un sens à l'expression "système économique" tout en lui manifestant notre suspicion ...

31. Rappelons notre notion de système social

C'est le PROCESSUS d'inscription de l'activité systémique sur la structure sociale. La notion de système économique suppose donc la possibilité de sous-système au sein du système social. Ecartons a priori la possibilité d'une définition substantialiste du terme "économique". Que reste-t-il alors d'assez stable pour fonder la notion de "système économique", avertis que nous sommes des tendances globalisantes de la "nouvelle planification" ? Tout est économique et rien ne l'est plus, et rien ne va plus. Du marché de l'oeuvre d'art, à la politique économique considérée comme l'un des Beaux-Arts. Et pourtant, il faut en convenir, le terme de "système économique" n'est pas de ceux qui produisent un blanc dans une conversation.

Peut-être est-il temps de rappeler, après BARTHES (2) que lorsqu'il y a société une fonction se transforme en SIGNE de cette fonction. Laissons de côté les épineuses questions que pourraient suggérer d'hypothétiques fonctions sans société et retenons ce point de vue un peu déroutant :

FAUTE DE POUVOIR DEFINIR L'ACTIVITE ECONOMIQUE, IL NE RESTE QU'A
SE RABATTRE SUR SES SIGNES DANS LA SOCIETE.

(1), Michel SERRES - op. cit. pp. 64-63 id. p.150

(2). Eléments de sémiologie - Communications n° 4 1964

Déroutant parce que ça tient du cercle vicieux : l'économique, c'est ce que diraient les autres ? Et pourquoi pas l'économique comme discours de l'Autre ? Peut-être. Entre l'Economie Politique et l'économie libidinale, on sait déjà qu'il se passe bien plus de choses que ce que l'on sait déjà ... Mais n'insistons pas, en ce point du texte. Remarquons, avec ravissement, que l'économiste-systémiste M. ALBOUY n'est pas loin de partager ce point de vue :

"Le sous-système économique apparaît comme un gigantesque théâtre dans lequel les membres de l'organisation sociale jouent un certain nombre de personnages et se manipulent un certain nombre d'objets appelés biens économiques. L'ensemble de la mise en scène, c'est-à-dire les personnages, les objets, l'action elle-même sont entièrement définis par l'organisation sociale".

Le sous-système économique ne peut tolérer une définition partielle et absolue qui porterait soit sur les agents, soit sur les biens, soit sur les activités, soit sur les comportements. Il est défini CONVENTIONNELLEMENT par l'organisation sociale .

Nous rejetons toutes les définitions traditionnelles qui tendent à présenter l'économique, soit au travers de la matérialité ou de la spécificité des biens économiques, soit au travers de la qualité des agents ou de la forme de leurs activités, soit encore au travers d'une rationalité des comportements. (...)" (1)

32. Donc : une définition sémiologique de l'activité économique. (2)

Quel en est l'intérêt ? Pragmatiquement, d'abord, nous tirer de l'ornière substantialiste. Mais cela n'est évidemment que d'une portée limitée. Ce qui est plus fructueux, c'est de constater que la sémiologie se développe à point nommé pour nous donner de quoi analyser le système social émergent. Quelle en est la caractéristique principale, rappelons-le: c'est la tendance à l'INTEGRATION. Plus de secteurs isolés, plus de secteurs prépondérants, mais une analyse aux multiples claviers. C'est la combinaison des touches qui prend le pas sur chaque touche

(1). La régulation économique dans l'entreprise - op. cit. pp. 68-65

(2). "Sémiologique": en termes de science des Signes

particulière, (mise à part l'interrogation permanente sur les ficelles de l'orchestration ...) Banquiers, fonctionnaires du Plan ou du Trésor, professeurs, syndicalistes, autant de REPRESENTATIONS différentes de l'économique. Même la fameuse loi de rareté qui pourtant demeure bien souvent la référence implicite est manipulée par divers biais dont le plus important est la planification elle-même : reports des soldes dans le temps, dans l'espace, dans les groupes sociaux. GALBRAITH, par exemple, a bien décrit ces phénomènes (1). Il suffit de s'y reporter pour comprendre que la recherche d'un contenu pour le terme "économique" s'apparente aujourd'hui à la quête du Graal.

33. En convergence avec l'avènement de la Systémique : celui de la sémiologie

Les systèmes de signes, leurs stabilité, leurs conditions d'échange, de remplacement... Un nom s'impose ici : celui de BAUDRILLARD. (2) Son apport peut se résumer en ceci : le système de la marchandise s'est aujourd'hui généralisé en un système du signe. On peut cependant lui reprocher de s'être cantonné au stade du constat, magistralement dressé d'ailleurs. Car peut-être aurait-il pu développer davantage les circonstances de la convergence. Très schématiquement : il a fallu que tombent les autonomies relatives des différents secteurs sociaux et de leurs représentations pour que puisse être utilisée la notion de signe qui, justement, n'a pas d'autonomie et ne vaut que par rapport au SYSTÈME de signes.

Il faut encore insister sur ce point : l'approche sémiologique ne rejette pas à tout prix les approches à caractère substantialiste. Seulement, elle les réinsère dans leur contexte social. Si par exemple, on veut définir l'économique comme ce qui relève des mécanismes de la valeur, on définit ainsi l'objet d'une théorie ; et c'est l'un des mérites d'ALTHUSSER de nous avoir rendu attentifs à ceci que le travail théorique opère toujours sur un matériel théorique, contrairement à la démarche empiriste recherchant l'essence théorique des FAITS. (3) Mais là où ALTHUSSER a manqué quelque chose, c'est en nous polarisant sur

(1). Le nouvel état industriel (1966) - Gallimard 1968

(2). Pour une critique de l'économie politique du signe - op. cit.

(3). Sur cette analyse désormais classique : Lire le Capital t. I
pp. 38 à 49

l'objet théorique dans l'opération de constitution d'une théorie. Ce faisant, il néglige en effet les SIGNES sociaux qui contribuent tout autant à sa définition. Et pour rester sur le même exemple, dire que l'Economique c'est ce qui se relève de la valeur permet, certes, de constituer un domaine théorique. Mais que vaut le noeud théorique sans les fils sociaux qui le déterminent ? L'économique, c'est aussi ce qui est SOCIALEMENT DIT de l'économique. Sauf à opérer cet excentrement de l'objet, on se condamne à châtrer l'objet social pour en faire un objet théorique. Tout théoricien de l'économie trouve déjà là le terme "économie" dès qu'il se lance. C'est très comparable à ce qu'il est dit de l'entrée de l'enfant dans l'ordre symbolique que lui présente la société. Nous devons tenir compte de la symbolique du signe "économie" si nous voulons définir le système économique. Cette approche vaut autant pour l'analyse du psychisme humain que pour celle de ses productions théoriques. Et, avec tous les dangers de l'analogie : vouloir fonder une théorie sans tenir compte des signes sociaux qui déterminent son objet constitutif reviendrait à fonder une psychanalyse sur la seule étude des mécanismes du moi. Cette forclusion est l'une des caractéristiques de l'obsession de scientificité. Et, comme telle, il est temps de se rendre compte qu'elle a toutes les caractéristiques du plus-que-parfait.

°
° °

Sur ce, nous en finissons avec la terminologie en avançant que le rôle de l'idéologique dans la reproduction sociale nous permettra de mieux comprendre le fonctionnement du "système économique" :

1. - Nous commencerons par le plus élémentaire : parler de reproduction sociale c'est en fait mettre le FUTUR en cause. D'où la question : quel est le statut du futur dans la Théorie économique. Devant le vide de la réponse, nous poserons alors la même question au marxisme. Ce qui introduira le problème général de la reproduction par le discours.

2. - Nous nous interrogerons ensuite sur les mécanismes de production du futur pour faire apparaître l'importance de la TUBULATION SOCIALE. Ce phénomène s'éclairera au niveau de l'individu par l'emprunt à BOURDIEU et PASSERON de la notion d'HABITUS. Notre hypothèse : c'est par l'habitus que se manifeste l'idéologie, au niveau de l'individu.
3. - Afin de donner une description plus serrée du mécanisme nous construirons la notion de DISCOURS DE COMPORTEMENT. De ce discours nous présenterons une syntaxe particulière : la SYNTAXE VALUATIVE chargée de rendre compte des phénomènes de hiérarchie et de valuation indispensables au fonctionnement du système économique. L'instrument de cette élaboration sera la linguistique de CHOMSKY.
4. - Nous pourrons, alors donner des définitions linguistiques des notions d'habitus, d'idéologie et de tube social.

Le rôle de l'idéologie dans le système économique commencera ainsi d'apparaître clairement : elle assure l'effet de société. Cette garantie se réalise à travers la production de sujets dont le comportement tubulé rend fiable le fonctionnement du système économique.

Chapitre 1

LA THEORIE ECONOMIQUE ET L'ASSOMPTION DE FUTUR

Après avoir lu l'idéologique dans la Théorie économique, nous essayons maintenant d'y lire le futur. Mais pas n'importe comment évidemment car il est intéressant de remarquer que c'est au moment où la critique de la notion d'adhérence au donné nous a menés à la reproduction sociale que s'en sent une nouvelle illustration, sûrement non prévue par son inventeur ALTHUSSER. Parmi toutes les catégories extraites du donné immédiat en figure une, assez particulière : celle du futur. Le futur - économique - est lui aussi pris pour un FAIT, "tel qu'il se donne".

"Le futur va de soi" telle est la proposition implicite sur laquelle fonctionnent les économistes (entre autres). La planification est même l'un des symptômes les plus évidents de ce consensus en catimini. Et tout se passe comme si l'on ne s'interrogeait jamais là-dessus. Comme si le futur était tellement évident que la seule question pertinente soit celle de son organisation. Comment habiller Bébé ? Alors que c'est plutôt sa naissance qui devrait d'abord faire problème. La question de la REPRODUCTION SOCIALE évidemment est sous-jacente car il y a quelque chose d'un peu magique à éluder ainsi la question du futur : ne serait-ce pas que, moins on parle,

moins on a de risques d'avortement ... ? Le temps semble pourtant venu de commencer à en parler, même si c'est courir les risques de la faiblesse d'anges.

1. - Ainsi prévenus, nous nous livrerons à une courte étude sur le futur dans la Théorie économique. Ce sera presque une annexe, d'importance très minime, tant les résultats en sont connus d'avance : on n'y parle pas vraiment de futur et encore moins de reproduction sociale.
2. - Nous passerons alors à ce qui, du côté marxiste, répond à la question de futur : la théorie de la reproduction. Mais ce sera pour constater ceci : la notion constitutive de désadhérence au donné, fonctionnant comme garantie de la scientificité, occulte complètement le phénomène général de la reproduction par le discours.
3. - Il ne nous restera plus, alors qu'à exposer l'assomption de futur.

1. LE FUTUR DANS LA THEORIE ECONOMIQUE

Il est peut-être excessif de reprocher à la Théorie économique d'ignorer la question du futur. En fait, elle en est imbibée car elle se présente pour une grande part comme la théorie de la lutte contre la rareté : comment faire aujourd'hui pour ne pas manquer DEMAIN ? Tous ses concepts constitutifs portent ainsi la marque du futur : besoins, capital, investissement, intérêt, etc . Une très abondante littérature en témoigne, encore que la sophistication mathématique exposée plus haut tende à la reléguer dans les méprisables régions de la philosophie.

Comment est traité le futur ? Commençons par le plus évident :

11. L'escamotage du futur dans la Science économique

Dans un but surtout classificatoire et par commodité locale, rappelons que nous entendons par Science économique, l'édifice cohérent construit à partir des travaux de WALRAS et PARETO. Il n'y a pas grand mérite à remarquer que la question du futur y est totalement escamotée. Ou plutôt elle s'est dissoute dans cet inépuisable problème du traitement du temps

dans la Science économique. Statique, dynamique, statique comparative, là encore la littérature est très fournie et les débats le plus souvent académiques (1). On retrouve sûrement ici la difficulté qu'il peut y avoir à penser la notion de temps dans une science qui se veut "naturelle", avec toutes les connotations d'atemporalité cyclique du terme "nature".

- Dans ses ravalements les plus récents, LA SCIENCE ECONOMIQUE CONSIDERE LE TEMPS COMME UN PARAMETRE qui vient indexer les variables classiques. Ainsi, la fonction d'utilité devient "intertemporelle" :

"Dans le cas le plus général, la fonction d'utilité ordinale du consommateur dépend de sa consommation prévue de chacun des n biens dans chacune des T périodes de temps : $U(q_{11}, \dots, q_{n1}, q_{12}, \dots, q_{n2}, \dots, q_{1T}, \dots, q_{nT})$ où q_{jt} est la quantité de Q_j qu'il achète au cours du marché et qu'il consomme pendant la période t .

"La construction d'une seule fonction d'utilité n'implique pas que le consommateur s'attende à ce que ses goûts demeurent inchangés au cours du temps. Elle implique seulement qu'il fasse ses prévisions comme s'il connaissait la manière dont ils changeront. (...) La fonction d'utilité n'est pas nécessairement valable pour tout l'horizon de prévision du consommateur. Elle exprime simplement ses anticipations actuelles. Un changement dans ses moyens objectifs ou dans ses désirs subjectifs peut l'amener à réviser sa fonction d'utilité lors d'un marché ultérieur". (2)

- Ce type de "généralisation" peut s'étendre à la plupart des analyses relatives au producteur ou au consommateur et beaucoup d'économistes ne s'en sont pas privés. Cependant, outre l'énigme question de la détermination concrète de ces fonctions intertemporelles, il reste que le fond du problème n'a absolument pas varié avec l'aggiornamento temporel : c'est la démonstration de l'existence d'un système de prix assurant l'équilibre. Il apparaît en fin de compte que le temps est uniquement là "pour mémoire", pourrait-on dire. C'est particulièrement clair chez DEBREU qui donne l'exposé le plus rigoureux de la théorie

(1). On trouvera un résumé intéressant de la question dans l'ouvrage de MACHLUP : Essai de Sémantique économique (1963) Calmann-Lévy 1971 Chap. Statique et dynamique

(2). HENDERSON - QUANDT - Micro-économie (1958) Dunod 1970 p. 229

classique. Le temps vient indexer les marchandises :

"Le concept de marchandise peut être introduit à l'aide d'exemples. Le plus simple est celui d'un bien économique tel que le blé ; nous allons l'examiner en détail. Il y a de nombreuses espèces de blé et pour avoir un bien entièrement défini on doit décrire complètement le blé dont on parle et spécifier en particulier sa qualité, par exemple, blé rouge dit d'hiver n° 2. En outre, du blé immédiatement disponible et du blé disponible dans une semaine jouent des rôles économiques entièrement différents pour une minoterie qui doit les utiliser. Ainsi un bien à une certaine date et le même bien à une date ultérieure sont des objets économiques différents et la spécification de leur date de disponibilité et de son lieu de disponibilité." (1)

S'il y a N biens économiques et T périodes de temps, il y aura donc NT marchandises. Ainsi l'introduction du temps a pour seul effet de multiplier le nombre de marchandises. Effet purement formel qui n'affecte en rien ni le problème de l'équilibre, ni sa solution.

- On affirmera donc que même dans sa présentation la plus générale et la plus élaborée, la SCIENCE ECONOMIQUE NE TRAITE PAS DU TEMPS, ET PAR CONSEQUENT, ENCORE MOINS DE LA PRODUCTION DU FUTUR. Cela n'avance peut-être pas à grand chose de le rappeler. Mais ce n'est quand même pas sans utilité lorsqu'on sait le rôle de caution scientifique que peut jouer cette théorie. D'autant plus qu'elle se pare pour le commun des mortels (économistes) de toutes les feux mathématiques.

On sait cependant qu'autour du noyau central, figurent une nuée de théories particulières qui s'appliquent aux différents problèmes du système économique : croissance, fluctuations, etc. Ici le temps ne joue pas un rôle de potiche. Mais peut-on dire que sa prise en considération éclaire les mécanismes de production du futur économique ? La réponse est très délicate. D'autant plus que dans l'état actuel des choses ce genre de préoccupations volent leur prestige "économique" très affaibli de ce qu'elles se trouvent la plupart du temps dans l'orbite de ces domaines périphériques et parcellaires évoqués dans l'introduction : sociologie économique, psychologie économique, marketing, etc.

(1). Théorie de la valeur - Dunod 1966 - p. 33

C'est ainsi que peut souvent jouer un mécanisme de rejet de certaines interrogations jugées extérieures à la Science économique. Cette situation chaotique exclut une analyse d'ensemble. Nous ne passerons pas en revue tous les domaines théoriques pour examiner comment ils posent la production du futur économique. Il faut nous contenter de ce qui paraît le plus significatif. Nous nous limiterons donc aux points suivants :

- . Les modèles économiques
- . Les théories du futur économique
- . Les simulations du comportement des agents économiques.

Disons tout de suite que seul le dernier domaine nous paraît susceptible d'apporter quelques indices intéressants sur la production du futur.

12. Les modèles économiques : le temps comme variable potiche

121. "Dynamisation" et "prévision"

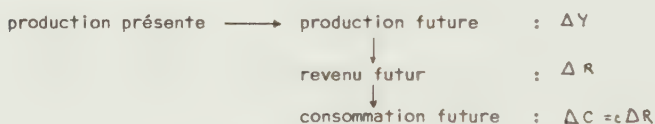
Une part importante de l'activité des économistes est aujourd'hui consacrée à la confection de modèles. Il est très rare que le facteur temps n'y apparaisse pas : tous ont une prétention à être des modèles dynamiques. Comme l'explique GUILLAUME :

- a. "Par comportement dynamique d'un système on entend la manière dont il évolue au cours du temps sous l'influence à la fois des forces externes (représentées par les variables exogènes et les variables aléatoires) et des forces internes représentées par des variables endogènes décalées. Lorsqu'un système n'évolue au cours du temps que sous l'action de forces extérieures ou encore sous l'action de perturbations regroupées dans le terme d'écart on peut dire encore qu'il présente un comportement dynamique mais dans un sens plus faible et on parle de la dynamique externe du système. Si, au contraire le système GENERE son évolution à partir de ses variables endogènes et de leurs décalages il est réellement dynamique et on peut parler d'une dynamique interne

du système. L'ensemble des relations responsables de ce comportement dynamique est parfois appelé le noyau dynamique du système". (1)

Mais dans ces modèles la question des mécanismes de production du futur ne se pose tout simplement pas : les variables retenues sont tout au plus les traces lointaines de ces mécanismes. Nous allons par exemple nous arrêter un peu sur le cas très important des phénomènes de consommation.

- b. La notion de propension à consommer est à la base de la plupart des modèles de ce type. Rappelons sa définition : $c = \frac{\Delta C}{\Delta R}$ où ΔC est la variation de consommation et ΔR la variation de revenu. Comme le revenu est en relation étroite et connue avec la production Y et comme les prévisions de production sont "relativement" aisées, le principe d'utilisation du coefficient c est simple : connaissant ΔR à partir de ΔY on calcule $\Delta C = c \Delta R$, le schéma est le suivant :



La propension à consommer permet donc de faire le lien entre une grandeur présente et une grandeur future. Autrement dit : elle autorise la prévision. Tel est le principe. Et il faut reconnaître que, "toutes choses égales par ailleurs", et lorsque les circonstances sont "normales", cette analyse ne donne pas de mauvais résultats, du moins au niveau macroéconomique. Le tableau ci-dessus en témoigne. Calculée selon le principe exposé plus haut, mais d'après une méthode plus sophistiquée, la consommation prévue coïncide assez bien avec la consommation constatée.

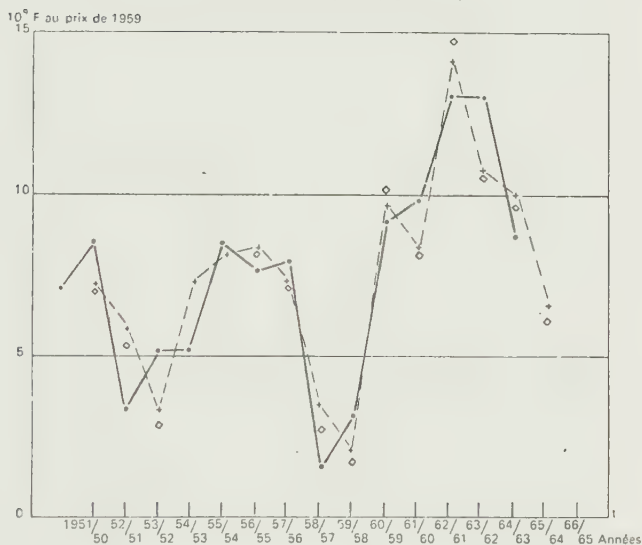
(1). Modèles économiques P.U.F. 1971 - p. 63

Comparaison entre l'évolution constatée de la consommation et l'évolution calculée par régression directe et par régression sur les différences premières

- • — ΔC_t observé
- + — $\Delta C_t = 0,56 + 0,52 \Delta Y_t + 0,31 \Delta C_{t-1}$
- ◊ $\Delta C_t = C_t - C_{t-1}$ avec

$$C_t = 11 + 0,6 Y_t + 0,26 C_{t-1}$$

$$\text{Consommation } C_t - C_{t-1} = \Delta C_t$$



Source : I.N.S.E.E. Division Consommation, octobre 1965

- c. Pour reprendre la terminologie proposée plus haut, on peut donc dire qu'elle est la trace - extrêmement - indirecte de comportements "économiques". Et il paraît difficile de dire que le futur économique soit évacué dans ce genre de modèles, puisqu'un certain degré de prévision est possible. Ainsi "ça marche". Mais QU'EST-CE QUI MARCHE ? Encore que notre propos ne puisse

nullement être de reconstruire ici la théorie de la consommation, on peut trouver étrange que les économistes, "praticiens", surtout, continuent d'utiliser cette "loi" sur son mode prévisionnel, sans s'inquiéter absolument du mécanisme de production de comportements futurs qui en est pourtant à la base. Peut-être ne préfère-t-on pas souffler sur le château de cartes de peur qu'il ne s'effondre. Ou plutôt, ne serait-ce pas que, PAR AILLEURS, les cartes sont si bien battues et distribuées que peut s'amuser à souffler qui voudra, c'est se battre contre des moulins à vent.

Pour une amorce d'analyse de ce mécanisme, nous laisserons assez longuement la parole à un économiste, M. NICOSIA, l'un des premiers à avoir manifesté son étonnement devant les faiblesses de la "dynamique" des modèles.

122. Modèles et production du futur

- a. Au niveau macroéconomique où il est facile de se retrancher derrière les difficultés de l'agrégation statistique, la production des comportements de consommations est un problème complètement éludé :

"Plus récemment, l'emploi croissant de modèles économétriques a permis aux chercheurs d'élargir leur champ d'investigation et d'évaluer l'impact relatif de variables autres que le revenu. Le modèle de la prise de décision du consommateur qui les guide sont des modèles que nous avons appelés "en forme réduite". Leur but, répétons-le, est de trouver des variables dont le degré de corrélation avec les dépenses de consommation soit significatif et ayant par là-même, on le suppose, une grande valeur prévisionnelle. Nous n'avons trouvé aucune tentative d'explication d'étude des interactions entre ces variables ou des structures implicites dans un choix manifeste. Au contraire, ces études reposent sur une indépendance présumée des déterminants qui permet d'appliquer les techniques usuelles d'estimation. Enfin elles privilégient les variables économiques, étant donné la nature essentiellement économique des théories qui guident les travaux empiriques. Bien qu'il ait été dit que les

facteurs socio-psychologiques envahissent la macro-économie nous en avons trouvé fort peu de traces, si ce n'est l'exception notoire du groupe de l'Université de Michigan. Quand on tient compte de ces facteurs c'est, en général, pour donner une interprétation a posteriori de séries économiques déjà rassemblées." (1)

"En fin de compte, les travaux macro-économiques ont donné naissance à de nombreux postulats hétérogènes d'après lesquels on associé (statiquement) certaines variables au comportement du consommateur, ensuite s'est greffé toute une série d'interprétations pour expliquer ces associations. Et il arrive que ces explications soient contradictoires ou fassent double emploi, sans que cela semble poser de problèmes ou qu'on les résolve." (2)

- b. Au niveau micro-économique, ces faiblesses n'ont même plus l'excuse des difficultés de l'agrégation et sont encore plus flagrantes.:

"Quant au mécanisme du processus (de prise de décision), la théorie économique postule que le choix naît d'une forme quelconque d'interaction entre les variables décrivant le consommateur et celle décrivant l'environnement. Un examen plus approfondi de ces variables nous a permis de lever certaines incertitudes importantes quant à la forme spécifique de l'interaction. Ces interactions proviennent tout d'abord des postulats sur les préférences qui éludent le problème du contenu et de la dynamique du champ psycho-social du consommateur. On ne peut dire nettement, par exemple, si ce sont les préférences ou le désir de satisfaire ces préférences, ou les deux, qui motivent le comportement. Le schéma ne décrit pas non plus comment l'acte de consommation est traduit en terme de satisfaction, c'est-à-dire comment les préférences évoluent (apprentissage) avec les résultats de l'essai des produits et marques. Le modèle ne postule pas non plus le mécanisme par lequel des stimuli, de l'environnement (par exemple publicité, prix) arrivent à impressionner le domaine des préférences et à s'y inscrire.

(1). Processus de décision du consommateur (1966) Dunod 1971 p. 50

(2). id. p. 51

Enfin aucune tentative n'est faite pour décrire la façon dont le consommateur cherche et sélectionne les produits, les services et les marchandises. TANT QUE LA DECISION EST REPRESENTEE COMME UN CHOIX ENTRE DES DONNEES, LE SCHEMA NE DECRIRA QU'UNE DECISION PORTANT SUR LA QUANTITE.

En définitive, la théorie économique de la demande a une certaine nature et offre certaines possibilités, parce qu'elle est elliptique et normative. Son caractère elliptique conduit le chercheur à rassembler des données qui ne concernent que les variables (économiques) d'environnement et à laisser de côté le contexte psycho-social du consommateur. La plus grande partie de la recherche économique est, en fait, une étude des associations empiriques entre les variables extérieures au consommateur (par exemple, prix, revenu, épargne, actifs, stocks, dépenses de publicité) et le comportement final manifeste: l'acte d'acheter ou de ne pas acheter. Comme nous le verrons, ce modèle ressemble étroitement à ce qu'on appelle la conception behavioriste (stimulus-réponse) de l'individu.

Le caractère normatif du schéma peut être résumé comme suit : si un consommateur avec des propriétés données, va faire un acte de choix dans un environnement donné aux propriétés données, ALORS IL DOIT faire ceci plutôt que cela. Ceci explique pourquoi de nombreuses études économiques ne se préoccupent pas de ce que sont les consommateurs et leur environnement social. Cela montre aussi pourquoi les économistes n'ont pas précisé la nature interne du schéma, ni étudié les variables externes, si ce ne sont les variables économiques. On ne peut dissocier le caractère elliptique des propositions sur les propriétés du consommateur et de son environnement de la nature normative du schéma ; en fait, dans un schéma normatif, on n'étudie pas ces propriétés, on les suppose données.

Au début de cette étude, notre question était : "Pourquoi le consommateur agit-il de la façon dont il agit ?" ; elle nous a maintenant conduits à une nouvelle question : "Comprendrions-nous mieux la structure de la prise de décision du consommateur et de son environnement, et les formes dynamiques

entre ces propriétés ?" C'est avec cette question à l'esprit que nous nous tournons maintenant vers les sciences du comportement." (1)

C'est sans surprise que l'on voit NICOSIA reprendre pour le compte du consommateur la question de DELEUZE : "Mais comment le capitalisme fonctionne-t-il ?" Cependant nous aurons bientôt l'occasion de constater que la convergence ne réside guère que dans la question, tant sont différents les motifs de l'analyse. En tout cas, le renforcement du système ou sa subversion semblent passer par les mêmes carrefours ...

L'apport de NICOSIA nous a été précieux ; au moins en ce qui concerne la consommation, les modèles économiques sont très loin d'aborder les processus de production du futur. On objectera alors qu'une grande partie de la Théorie économique traite explicitement du futur. Voire ...

13. Le futur dans la Théorie économique

Le but de ce paragraphe est de rappeler que s'est aussi élaborée une réflexion spécifique sur le futur au sein de la Théorie économique. On peut la schématiser comme allant dans le sens d'une systématisation croissante : de la simple notion d'anticipation à celle de plan.

131. La notion d'anticipation

Le terme d'"anticipation" est à interpréter ici dans un sens générique. Il veut simplement signifier que, dans l'Analyse économique, s'est développée la prise en considération des comparaisons que font les agents économiques entre leurs situations, présente et future. A titre de rappel, on mentionnera quelques uns des auteurs qui se sont attachés à ce problème, de manière plus ou moins approfondie :

MYRDAL	: Distinction des périodes ex ante, ex post
LINDHAL	: Rôle des anticipations dans les fluctuations

(1). id. pp. 66-67

LUNDBERG	: Modèles de séquence
SCHUMPETER	: Dynamique de l'entrepreneur
KEYNES	: Equilibre ex ante, ex post, rôle des anticipations de l'entrepreneur
HICKS	: Elasticité des prévisions

Mais ces innovations théoriques n'ont qu'une portée limitée. L'intérêt qu'on peut y trouver provient de ce qu'elles viennent soulager un peu la pauvreté théorique de la Théorie classique. On peut leur adresser le même reproche, déjà amplement développé : celui de s'en tenir aux faits tels qu'ils se donnent, sans tenir compte de la production (et de la reproduction) de ces faits. Le futur, enfin pris en considération, est un fait, simplement appréhendé à travers les catégories usuelles. Aux variables actuelles, on a rajouté des variables futures.

Soit, par exemple, la notion d'élasticité d'anticipation de HICKS::

$$\varepsilon = \frac{\frac{\Delta p_a}{p_a}}{\frac{\Delta p_o}{p_o}} \quad p_o \text{ prix actuel, } p_a \text{ prix attendu} \quad (1)$$

Si $\varepsilon = 1$ cela veut dire que l'augmentation de prix est prévue se poursuivra au même rythme qu'actuellement et l'entrepreneur va donc augmenter sa production actuelle. C'est évidemment un peu mieux que ce qu'on faisait avant mais de l'aveu même de HICKS ce n'est qu'une mesure de la REACTION des agents économiques : on reste au niveau des traces du comportement et non de sa production.

Un pas supplémentaire a cependant été accompli lorsqu'a été introduite une certaine systématisation de cette notion d'anticipation.

132. La notion de plan : l'apport de NICOLAT

Précisons bien : il ne s'agit pas ici des diverses réflexions sur la pratique planificatrice mais des tentatives effectuées pour intégrer dans l'Analyse économique le phénomène de planification lui-même.

LINDHAL semble être l'un des premiers à avoir ouvert cette voie (1). Ce que l'on considérera comme l'un de ses mérites essentiels est d'avoir ordonné sa théorie autour de ce fait essentiel : les agents économiques font des plans, leurs anticipations ont une certaine cohérence. Oeuvre de précurseur : le futur peut enfin commencer à être appréhendé comme résultat d'un processus. Mais nous sauterons tout de suite, en suivant la voie aussi tracée, jusqu'à la contribution à notre avis la plus intéressante : celle de NICOLAT (2).

a. Ses hypothèses sont les suivantes :

"Dans le monde de l'homme, la seule qualité immédiatement perçue est l'existence de personnes, organismes complexes et vivants susceptibles d'agir selon les plans conscients et qui entrent en relation vécue les uns avec les autres". (3)

S'il y a une certaine cohérence dans les plans, elle est due à l'interdépendance des structures et des comportements :

"Les structures sociales sont des interdépendances entre agents dont les comportements "valident" les rôles complémentaires et différenciés qu'ils tiennent dans une société.

Les structures sont objectives parce qu'elles s'imposent à ces agents : ils les trouvent constituées, ils les perpétuent en devenant eux-mêmes supports de structures.

Les comportements humains fondent la réalité des structures. C'est grâce à eux que celles-ci existent.

Les comportements, parce qu'il sont adaptation consciente à une situation structurelle d'interdépendance, assurent le fonctionnement et l'évolution du système".

"Un système social sera donc un complexe cohérent et spécifique

(1). Etude sur la théorie de la monnaie et du capital, Médicis 1949

(2). Comportement économique et structure sociales - P.U.F. 1960

(3). Id. p. 21

de structures et de comportements." (1)

"Une structure ce sont des comportements auxquels on n'échappe pas." (2)

L'ouvrage de NICOLAT est donc très important ; c'est le seul, à notre connaissance à avoir mis en place un édifice cohérent où l'on voit apparaître :

b. L'esquisse de la production du futur à travers le jeu combiné des comportements, des plans et des structures.

- Anticipant sur les critiques adressées par BOURDIEU et PASSERON aux structuralistes il rappelle que les structures économiques ne fonctionnent pas "toutes seules" mais à travers la médiation du comportement humain.
- En sens inverse, l'attention accordée aux comportements économiques ne le fait pas tomber dans le travers de la plupart des économistes qui se sont penchés sur la question dans une optique purement individualiste en ignorant les structures économiques.

- Cette approche lui permet de faire éclater le traitement traditionnel de l'agrégation des grandeurs économiques :

"Dans cette optique l'agrégation n'est pas passage des micro-décisions aux macro-quantités mais le passage de décisions collectives-ordres partiels - aux macro-quantités". (p. 292)

Même si ce n'est qu'un premier jalon, il semble que l'irruption des phénomènes de pouvoir dans l'Analyse économique soit ici clairement envisagée.

- Enfin, la notion de plan. Mise en relation explicite avec un comportement, elle permettrait d'entrevoir le processus de production du futur. Malheureusement, telle n'est pas la préoccupation principale de NICOLAT et c'est peut être le reproche

(1). Id. p. 22 - (2). p. 128

que nous lui ferons, parce que malgré tout, sa perspective demeure structuraliste dans le sens d'une combinatoire d'éléments séparés. Combinatoire : l'approfondissement de la théorie ébauchée passe par lui par la description de TOUTES les structures envisageables (p. 96). Séparation parce que son propos est nettement économique, comme s'il y avait un moyen de décanter l'économique dans les activités humaines. Enfin, la compréhension du lien entre structure et comportements passe par cette notion de "personnalité économique de base" directement issue de l'école culturaliste américaine. La critique en a déjà été faite. Donnons la parole à BAUDRILLARD :

"... le culturalisme autre version bénigne d'une sociologie sans vertige : les besoins sont fonction de l'histoire et de la culture respective de chaque société ! C'est le comble de l'analyse libérale et elle ne saurait aller plus loin. Le postulat de l'homme doué de besoins et d'une inclination naturelle à les satisfaire n'est nullement remis en cause : simplement on le replonge dans une dimension historique et culturelle (très souvent définie d'avance, et ailleurs) et, par implication, imprégnation, interaction, articulation ou osmose, on recontextualise dans une histoire sociale ou une culture considérées en fait comme une seconde nature ! On aboutit à de "grandes personnalités de base," à de grands types culturels qui se donnent pour structures, mais ne sont que des totalisations empiriques de traits distinctifs, et là encore de gigantesques tautologies, puisque le "modèle" est fait du mixage de ces mêmes traits caractéristiques qu'il va servir ensuite à expliquer". (1)

- C'est en fin de compte la position ambiguë de NICOLAT qui fait problème. Malgré sa critique parfaitement justifiée des faiblesses de l'Analyse économique, par sa méthode et par les matériaux qu'il utilise, il fait encore oeuvre d'économiste. Les plans sont économiques, les personnalités de base aussi.

(1). Pour une critique de l'économie politique du signe -

Gallimard 1972 - p. 74

Cet enfermement théorique le condamne alors à une démarche à caractère asymptotique dont un exemple a été donné au premier chapitre. Il parle de plan mais n'arrive pas à atteindre en fait ce qui constitue pour lui une limite : la production du futur par la reproduction. C'est ainsi que la logique de son ouvrage tombe partiellement sous le coup des critiques que BAUDRILLARD adresse à la psycho-socio-économie :

"Les résultats obtenus à ces différents niveaux (besoins, aspirations sociales, rôles, modèles de consommation, groupes de référence, etc .) sans être inintéressants sont partiels et dangereux. La psycho-socio-économie est une sorte d'hydre affectée de strabisme. Mais elle surveille et défend pourtant quelque chose. Elle conjure le danger d'une analyse radicale, dont l'objet ne serait ni le groupe ni le sujet individualisé au niveau conscient, mais bien la logique sociale elle-même, dont il faut faire un PRINCIPE d'analyse". (1)

Ce qui nous amène maintenant aux frontières de la Systémique.

14. La description du comportement des agents économiques

Si la Théorie économique vient buter sur des limites quasi-infranchissables du fait de son approche séparée, à l'extérieur, dans des domaines plus directement imprégnés par la logique du pouvoir, apparaissent, on le sait, des théories à prétention intégrante dont nous pensons qu'elles commencent à poser ouvertement le problème de la reproduction sociale. Il s'agit de la simulation des processus de décision, telle qu'elle a pu fleurir dans les écoles de management et de marketing. Nous essayerons d'abord d'en esquisser les fondements théoriques.

141. La notion de guidage : la fin de la "main invisible"

Les conceptions cybernétiques qui animent les théoriciens de la "nouvelle planification" se traduisent par l'importance accordée à la notion de GUIDAGE des systèmes sociaux :

(1). id. p. 75

"L'assouplissement des interconnexions a été discuté à la conférence en partant du concept de la "main invisible" d'Adam SMITH. Ce guidage par une main invisible est à présent remis en cause, peut-être injustement. Même si la critique du système économique qui prévalait au XVIIIème siècle est pleinement justifiée, il faut s'efforcer de corriger les déficiences sans pour autant éliminer le sentiment de liberté individuelle d'action. L'environnement décrit par Adam SMITH n'était pas en réalité une main invisible. Le guidage émanait d'une structure juridique et d'un corps de tradition sociale. Mais lorsque des déficiences furent constatées dans ce système, les corrections apportées ne se référèrent pas toujours à l'expérience acquise en matière de systèmes sociaux. Plutôt que de modifier le système pour éliminer les causes des difficultés, on ajouta des restrictions pour éliminer les actes directement liés aux symptômes des difficultés. Souvent, les causes originelles des problèmes subsistèrent. Après plusieurs centaines d'années, ces pressions internes contradictoires commencent à engendrer une tension croissante. Cette tension monte particulièrement vite lorsque les hypothèses fondamentales servant de base aux structures anciennes se mettent à changer. (...) Nous nous trouvons sans lois ni tradition en face d'un système dans lequel l'activité économique forme l'arrière-plan, cependant que le premier plan est occupé par la qualité de la vie et le relief donné à l'individu." (1)

Que le guidage du système passe par une analyse d'un nouveau type est très clairement perçu :

"Quand nous traduisons le concept de reproduction par celui de l'existence d'un avenir, c'est-à-dire par le concept de continuité, nous sommes là incontestablement en présence d'une caractéristique qui s'applique à la planification. ... Dans la mesure où il s'agit de continuité, les plans tendent effectivement à persévérer dans l'être, en particulier lorsqu'ils sont institutionnalisés ... Pour autant que ce trait contredit le principe du changement qui est l'une des grandes justifications de la planification, il faut le considérer comme un des symptômes pathologiques les plus sérieux des plans et de la planification." (2)

(1). J. FORRESTER in Prospective et politique - op. cit. p. 488

(2). OZBEKHAN - id. p. 107

On remarquera néanmoins que dans ce texte la reproduction est plutôt considérée comme un danger pour la planification, pour le "changement", alors qu'en fait, comme on le verra plus loin, elle est aussi conçue comme moyen.

Nous allons examiner maintenant ce qui paraît être un complément important à la notion de guidage.

142. SHACKLE et l'action-scheme

Les travaux de SHACKLE ne sont pas explicitement reliés aux préoccupations de la planification. Dans sa réflexion sur l'incertitude, il nous donne cependant certains moyens de mieux comprendre les voies de la reproduction.

- a. D'abord, l'assomption de futur est quasiment formulée, encore que ce soit dans une perspective strictement économique :

"Au moment où le sujet possède la liberté de choix entre divers actes, et où il peut encore créer de nouvelles suites fictives de conséquences imaginées, le futur, qui sera le résultat créé en partie par ce choix, et aussi par un million d'autres choix faits simultanément par d'autres sujets choisissant, cet avenir n'existe pas encore. Au moment où le futur est en pleine fiction, il ne signifie rien de se demander si telle ou telle fiction relative à ce futur est vraie ou fausse.

Donc il n'y a pas de futur objectif. (...) Par là nous voulons dire qu'il n'y a pas de futur qu'on puisse atteindre, autrement que de manière purement mentale, et avec lequel on pourrait d'une façon quelconque entrer en contact. Tout ce qui est est dans le présent, et seul le présent existe." (1)

Nous ne nous arrêterons pas sur la lettre de ce passage : il y a là une conception du temps linéaire qui élimine d'avance toute incursion dans les domaines de l'inconscient ce qui est peut-être pour un économiste comme SHACKLE le meilleur moyen

(1). Décision, déterminisme et temps (1965) Dunod 1967 p. 8 et 13

d'aseptiser cette inquiétante constatation: qu'à chaque moment, le système peut, virtuellement, être remis en cause, ou qu'il faut le relancer sans arrêt. C'est de ce point de vue, évidemment que nous nous y sommes intéressés. Et on remarquera le recoupement avec l'un des thèmes essentiels de la nouvelle planification :

"Le point de vue adopté ici est, répétons-le, que le futur n'a pas à être découvert mais qu'il doit être créé." (1)

Mais voici le second point, dont s'éclairera l'assomption de futur, c'est

b. La notion d'"action-scheme" :

"Nous avons déjà désigné par le terme action-scheme l'équivalent des mots : action en cours ou acte. Qui saurait exactement ce que les autres feront en réagissant à son action propre, et aussi, qui y joindrait la connaissance de ce que seront le temps, les moissons, etc ., celui-là pourrait, pour lui-même, dresser une suite certaine des actes qui, à son point de vue et par anticipation, lui donneront de meilleurs résultats que les autres. Une telle personne, ainsi informée ne sera pas un sujet décidant au sens où nous l'entendons. Rapport à son ignorance des actes d'autrui, en réponse à son propre comportement (incluant même les actes qui ne seront pas modifiés quoi qu'il fasse) et compte tenu de l'ambiance, le sujet aurait à prévoir l'alternative, et serait oblié, en vue d'actions dans l'immédiat ou le proche avenir, d'adopter telle ou telle alternative, compte tenu de telles réactions de la part de tout l'environnement naturel et humain. Adopter telle ou telle attitude n'impliquera pas, en certaines circonstances, une nouvelle décision, mais seulement la constatation que la décision du début conduit à l'alternative A plutôt que B : ce que nous appelons une action-scheme (...) Le concept d'ACTION-SCHEME SERA PRIS DANS LE SENS D'UNE PREPARATION PAR LE SUJET DECIDANT DE SES PROPRES ACTES A VENIR, FAISANT LA PART DE SON INCERTITUDE.

(1). Décision, déterminisme et temps (1965) Dunod 1967 p. 14 souligné par nous.

"Après ce préambule, nous pouvons, en tant que tiers observateur, et hors du temps, nous dire libres de construire un système dynamique, pour une société globale sous réserve d'admettre que dès le premier moment, chacun adhère à l'action-schème qu'il s'est imposé au début. Tant qu'ils y adhèreront tous, notre système dynamique échappe à l'objection que les décisions ne puissent être, par leur nature, prédites." (1)

"Ce qui permet des calculs sur l'avenir, repose sur une certaine stabilité nous l'appellerons une dynamique de l'inertie." (2)

Ainsi, SHACKLE perçoit très bien qu'à chaque instant, théoriquement, TOUT est possible mais qu'en même temps, le "schéma d'action" vient apporter une inertie dans cette liberté infinie en rendant ainsi le futur calculable. Une fois de plus, cependant, l'horizon ne dépasse pas les limites du ponant économique.

143. Sur les moyens du guidage : les processus répétitifs

C'est là que le schéma d'action de SHACKLE apparaît comme une théorisation involontaire mais remarquable de tendances assez récentes. Il s'agit des tentatives effectuées pour prendre en considération les processus répétitifs dans les comportements humains. Les exemples qui suivent témoignent tous d'une convergence certaine :

Remarquons d'abord que la nouvelle planification en fait déjà un principe d'analyse :

"Les systèmes sociaux humains, y compris les sous-systèmes tels que les individus ou les groupes, entrent en interaction sous la forme d'une dynamique tendant à déboucher sur une situation d'état stable.

Les systèmes sociaux humains tendent à résister à la destruction de l'état stable.

(1). Décision, déterminisme et temps - p. 19

(2). id. - p. 20

Dans les systèmes sociaux humains il existe certains processus typiques qui tendent avec le temps à devenir mécaniques, c'est-à-dire qu'après un certain délai, ils tendent à se dérouler sous forme d'arrangements immuables. Les systèmes sociaux humains sont reproductifs, et dans la mesure où toute reproduction peut être envisagée comme une activité finalisée, la continuation de l'existence du système - donc son avenir - devient une considération rationnelle dans de tels systèmes." (1)

Maïs, c'est surtout du côté du management et du marketing que fourmillent les exemples. Nous en alignerons un certain nombre, sans commentaire.

a. Les processus répétitifs dans la production

- "Décisions are programmed to the extent that they are repetitive and routine, to the extent that a definite procedure has been worked out for handling them so they don't have to be treated "de novo" each time they occur. The obvious reason why programmed decisions tend to be repetitive, and vice versa, is that if a particular problem recurs often enough, a routine procedure will usually be worked out for solving it ." (2)

- "GORDON insiste également sur le fait que le contenu de la décision soit largement influencé par les processus standards qui, y conduisent. Il souligne l'importance des "shortcuts", c'est-à-dire finalement des "leitmotiv" qui dictent en partie la conduite à tenir de l'entrepreneur : "on ne doit pas laisser descendre sa part de marché en dessous 10 %", etc . Ce genre de raisonnement est en fait très fréquent ; il est peut-être moins directement opérationnel que l'impératif de maximisation du profit, mais il faut cependant reconnaître qu'il est plus près de la réalité." (3)

(1). H. OZBEKHAN - In Prospective et politique op. cit. p. 101

(2). H.A. SIMON - The new science of management decision (1965)
Management and decision making Penquin 1970 p. 14

(3). CYERT & MARCH - Processus de décision dans l'entreprise -
op. cit. p. 12

"Les procédures standards opérationnelles constituent la "mémoire" d'une organisation. Comme toute autre mémoire ou conduite apprise, les procédures standards opérationnelles se modifient plus ou moins dans le temps. Certaines règles semblent changer fréquemment ; d'autres apparaissent inchangées depuis que l'organisation existe. Parce que la plupart des règles de décision se modifient insensiblement, il est possible de construire des règles modèle de comportement qui postulent de faibles variations dans les règles de décision". (1)

- "Les organisations passent d'une crise à l'autre. En même temps, elles font presque totalement confiance aux méthodes traditionnelles, aux pratiques générales de l'industrie, et aux procédures standards opérationnelles classiques lorsqu'il s'agit de prendre des décisions.

Les procédures générales de choix peuvent être résumées selon trois principes fondamentaux

- Eviter l'incertitude ... , l'entreprise cherche d'abord des procédures qui minimisent l'obligation de prévoir des événements incertains du futur.
- Conserver les règles. Une fois déterminé un ensemble correct de procédures de décision, l'organisation ne les abandonne que sous la contrainte. Les problèmes liés à la refonte permanente d'un système aussi complexe qu'une entreprise moderne sont suffisamment importants pour que l'organisation n'envisage qu'avec prudence une quelconque modification.
- Utiliser des règles simples. Les entreprises font confiance au "jugement individuel" pour assurer une certaine flexibilité aux règles. L'une des formes les plus communes de règles de décision est constituée par une méthode simple avec spécification d'une liste de considérations décrivant les conditions dans lesquelles les procédures peuvent être modifiées". (2)

(1). CYERT & MARCH - Processus de décision dans l'entreprise
op. cit. p. 97

(2). id. p. 98

- "les procédures spécifiques les plus fréquemment considérées comme étant fixes sont celles incorporées dans les procédures standards explicites de l'entreprise. Ces procédures changent très lentement. Elles confèrent une certaine stabilité à l'organisation et orientent les activités les plus courantes. De plus, les procédures standards opérationnelles influencent - et dans beaucoup de cas dictent - les décisions prises dans l'organisation. Nous considérerons ici quatre types principaux de procédures :

- . Règles relatives à l'accomplissement du travail
- . Conservation des rapports et documents
- . Règles de transmission des informations
- . Plans

... Pour toutes les entreprises que nous avons étudiées précédemment, les décisions sur les prix et la production semblaient faire partie de la routine. Bien que les procédures soient modifiées dans le temps et que les règles soient fréquemment aléatoires et dépendantes du "feed-back" externe, les prix et la production étaient fixés au moyen de règles opérationnelles simples. Ce qui en général apparaît comme un problème complexe de décision en avenir incertain, était réduit à un problème simple dans lequel le degré d'incertitude était minime.

... Grâce aux opérations de sélection, beaucoup d'employés entrent dans les entreprises en connaissant un certain nombre de règles d'accomplissement du travail. Bien que de nombreux exemples de "pre-training" puissent être trouvés dans le cas d'employés travaillant dans des domaines où les tâches standards sont très développées, il ne faudrait cependant pas croire que ce phénomène soit limité aux "blue-collars". Lorsqu'une entreprise s'attache les services d'un comptable, d'un diététicien, d'un médecin, elle ne loue pas seulement les "services" de l'individu, mais aussi un grand nombre de procédures standards que le nouveau membre a appris à l'extérieur de l'organisation.

... Les règles du "fair play" commercial ou des "bonnes pratiques" commerciales ont un effet semblable. Les "bonnes pratiques" deviennent communes à de nombreuses entreprises, sous l'influence d'une littérature commerciale florissante des associations industrielles, ... et de beaucoup d'autres groupes de leaders. Nous ne tenterons pas de discuter en détail des raisons psychologiques qui mènent à une acceptance quasi totale de telles règles générales. Par contre, il nous semble évident que ces règles remplissent la fonction importante de fournir une procédure opérationnelle directement utilisable par comparaison avec des situations semblables. Dans la mesure où l'environnement n'est constitué que par des entreprises, la situation extérieure DEVIENT PREVISIBLE. Le comportement des concurrents peut être prévu dans les limites des domaines auxquels les pratiques standards s'appliquent. Par ailleurs, lorsque la possibilité d'un échec apparaît clairement à celui qui prend une décision, la "standardisation" constitue un élément de défense.

... Lorsque l'environnement est brusquement modifié, et de telle façon qu'il devient nécessaire de reprendre de nouvelles bases de travail, l'entreprise, à cause de son inertie, est relativement lente à procéder aux ajustements indispensables. Elle tentera d'abord d'utiliser ses modèles existants et ses documents classiques pour travailler dans les nouvelles conditions. Ici, comme précédemment dans le cas des règles d'accomplissement du travail, les procédures standards constituent un élément majeur de la "mémoire" de l'organisation". (1)

b. Les processus répétitifs dans la consommation

Le comportement du consommateur commence lui aussi à être analysé selon les perspectives qui se dégaient des passages ci-dessus :

"... une conception élargie , où le comportement du consommateur

(1). CYERT & MARCH - op. cit., pp. 95 à 103

est lui-même LUI-MEME un processus de décision plutôt que le RESULTAT d'un processus de décision." (1)

Ce qui a pour corollaire une critique de la séparation des approches traditionnelles :

"En fait il est difficile de trouver un dénominateur commun à tous ces résultats. L'économiste montre comment le revenu et le prix sont les déterminants principaux du comportement du consommateur. En psychologie expérimentale, on démontre que la couleur, l'image et le son sont aussi des déterminants importants. En psychologie sociale, on montre comment carte des préférences et classes sociales peuvent être étroitement liées dans le fonctionnement du processus de décision. Dans la théorie du groupe de référence, l'achat de produits ou d'une marque particulière est affecté par les différents types de groupes de référence. Le sociologue, lui, souligne les impacts différents sur le processus de diffusion qu'ont les différentes sources d'information et d'influence et les différents milieux sociaux.

Tous ces chercheurs plaident la cause des variables qu'ils postulent et la plaident si bien qu'on ne peut sans danger en négliger une . Pourquoi alors ne pas accepter cette pluralité dans sa complexité et élargir notre conception du comportement du consommateur pour adopter une approche réellement interdisciplinaire ? Les travaux que nous avons examinés nous permettent d'avoir une vue beaucoup plus complète de la morphologie des processus de décision du consommateur. Ils nous amènent explicitement à une conception "élargie" qui peut nous aider à comprendre et à intégrer tout ce que les sciences sociales peuvent nous apporter." (2)

A la base de cette conception "élargie" : la recherche des invariants :

(1), F. NICOSIA - Processus de décision du consommateur -
Dunod 1971 - p. 17

(2), id. p. 130

"Le schéma compréhensif de la boucle du consommateur est un programme qui décrit la structure invariante du comportement du consommateur. Cette structure s'inscrit dans la théorie de la prise de décision du consommateur que pose le schéma entonnoir (prédispositions, attitude, motivations). Plus précisément le schéma comprend quatre blocs ou "champs" et leurs relations fonctionnelles. Les champs sont atemporels par nature et, on doit considérer chacun comme sous-programme du programme d'ensemble." (1)



Cette longue série d'extraits avait pour but de mettre en évidence la convergence des méthodes d'approche : L'ACCENT EST MIS SUR L'INVARIANCE ET LA REPETITION. Techniquement parlant, c'est la voie d'accès à la simulation, encore que NICOSIA nous en avertisse : Il ne faut quand même pas trop forcer dans l'adhérence au donné :

"La simulation n'est pas un substitut pour la théorie, c'est seulement une voie nouvelle pour tester les propositions théoriques sur la dynamique des systèmes complexes. Pour que ses résultats soient significatifs, la simulation doit être guidée par une théorie qui ne postule pas seulement la morphologie mais aussi les mécanismes de la décision à étudier. Le schéma "compréhensif" offre le fil conducteur nécessaire pour faire des simulations expérimentales du processus de décision qu'il décrit, et pour des interprétations capables des résultats de ces expériences." (2)

On trouvera en annexe quelques modèles de simulation, à titre d'exemple.

Mis à part ce que peut révéler l'analyse systémique des processus répétitifs, nous venons ainsi de vérifier notre hypothèse de départ : Pour les économistes, le futur semble aller de soi. Cette sérénité est-elle de mise dans l'analyse marxiste ? On va voir que non mais c'est fait sur un mode

(1). NICOSIA - op. cit. p. 152

(2). id. p. 190

complémentaire : si les économistes refoulent l'angoisse du futur, les marxistes, eux, la traitent en thérapeutes, à l'intérieur d'un cadre rassurant.

2. MARXISME ET REPRODUCTION SOCIALE

Ce n'est pas "le futur dans le marxisme", ce qui ferait pendant à l'étude qui précède. En fait, le pendant exact doit se poser ainsi : lorsque la Théorie économique parle du futur, nous avons vu que c'est sur un mode tel, que cela revient à n'en pas parler ... Et de même, c'est un peu ce que nous allons constater, lorsque le marxisme parle de reproduction sociale, il en étudie le plus important.

Notre démarche va être la suivante :

1. - Nous situerons d'abord les notions marxistes de reproduction sociale par rapport à ce qui fonde le caractère "scientifique" : leur désadhérence au donné.
2. - Ensuite, nous essayerons d'analyser l'obsession de scientificité dont cette volonté de désadhérence est le symptôme : c'est ainsi que la Science permettrait d'échapper aux "intérêts" de ce monde, contrairement aux théories idéologiques qui servent ceux de la bourgeoisie.
3. - Alors apparaîtra le soupçon. Dans sa critique de l'Economie politique, nous savons déjà que le marxisme insiste sur le caractère "non-scientifique" de l'adhérence au donné. Seulement, il se trouve que la critique marxiste semble ne voir le phénomène que sous son aspect théorique. Et il y est répondu théoriquement : par cet approfondissement dans l'analyse, qui conduit au concept de structure du mode de production. Et c'est cette désadhérence théorique qui produit alors la science marxiste. Mais le phénomène d'adhérence peut aussi se concevoir autrement que comme relation entre un donné passif et une théorie qui cherche à y "coller" au plus près : ne peut-on pas attribuer à toute théorie un EFFET PRATIQUE d'adhérence au donné, et donc de reproduction sociale, du seul fait qu'elle suppose la stabilité d'un certain nombre d'inva-

riants sociaux, même provisoires, auxquels elle se doit d'adhérer pour exister ? C'est donc une REPRODUCTION PAR LE DISCOURS qu'il faut commencer à concevoir. Et tout se passe comme si c'est cela que le marxisme tendait à éluder à tout prix, par l'affirmation obsessionnelle de sa scientificité.

4. - Nous essayerons donc de cerner un peu le phénomène de reproduction par la théorie, par le discours. Et, en revenant sur la question théorique du donné par l'Economie politique, nous retrouverons, alors l'invariant-pouvoir auquel le marxisme n'accorde aucun statut théorique. D'où l'hypothèse :

C'est justement cet invariant qui est reproduit par le discours marxiste et c'est donc dans cette faille de la critique marxiste que nous chercherons les moyens d'analyser l'état actuel de l'effet de société.

°
° °

On se souvient que la partie précédente s'achevait sur les difficultés soulevées par la notion d'adhérence au donné comme critère du mode de fonctionnement idéologique : c'est que les méthodes de la "nouvelle planification" sèment le doute sur les invariants qui lui donnaient une consistance. Maintenant que le doute est là, quant à l'application du critère, ne pouvons-nous pas le faire déborder sur le critère lui-même ? Car, reconnaissons-le, il fallait bien un point de départ assez ferme pour entreprendre l'analyse : nous avons donc extrait le critère à peu près tel quel des textes où il apparaissait. Défaisons maintenant peu à peu ce qui nous a servi à faire et posons-nous la question suivante : A quoi mène la notion d'adhérence au donné telle qu'elle est théorisée chez ALTHUSSER ?

21. De la désadhérence au donné à la science marxiste

Par rapport au projet de ce texte, le temps et l'érudition manquent pour une analyse philosophique minutieuse, comme ALTHUSSER lui-même en a le secret. Au risque d'être trop schématique, on se contentera donc d'énoncer ce qui suit concernant les rapports du marxisme et de la science chez ALTHUSSER :

- Le marxisme est une science. Tout le texte althussérien, nous le savons, est imbibé par cette proposition.
- La désadhérence au donné est l'opération sans laquelle MARX ne pouvait pas constituer cette science. Inutile de s'étendre sur ce point, déjà assez amplement évoqué.

Toutes ses analyses sur l'adhérence au donné sont ainsi situées par ALTHUSSER dans cette perspective scientifique : le marxisme tel qu'il se définit, c'est-à-dire la science des formations sociales. C'est sur cette base que se sont élaborées les théories de la reproduction. Et c'est peut-être là qu'il faudra chercher les réponses aux questions que soulève LEFEBVRE, le premier peut-être à les poser si clairement :

- "Pourquoi MARX comprit-il seulement à la fin de sa recherche et de sa vie théorique qu'il y a un problème de la reproduction des rapports (capitalistes) de production, qui ne coïncide pas avec les problèmes de leur genèse et de leur exposé ?
- Pourquoi cette préoccupation est-elle si longtemps restée dans l'ombre, de sorte que les textes de MARX, impliquent cette problématique n'ont été "retrouvés" que récemment (1) ? Comment et pourquoi ces thèmes et ce problème viennent-ils à l'ordre du jour." (2)

Rappelons d'abord les principales étapes de la notion marxiste de reproduction. Nous verrons plus loin le rôle implicite de l'idéologie.

211. De la reproduction sociale dans la science marxiste

Nous en emprunterons à LEFEBVRE un résumé sommaire :

- De MARX on n'a retenu surtout que les notions explicites telles qu'elles apparaissent dans le Capital :

, reproduction SIMPLE des moyens de production : force de travail et outillage.

(1). Un chapitre inédit du Capital 10/18 (1970)

(2). La survie du capitalisme - op. cit. p. 57

. reproduction ELARGIE : continuité de la production matérielle.

- Dans le "chapitre inédit" de 1863 MARX découvre le concept de "reproduction totale" : "il ne s'agit plus de la reproduction des moyens de production mais de la REPRODUCTION DES RAPPORTS SOCIAUX".
- Par la suite, la question est entièrement étouffée : "Ni les droitiers" révisionnistes, "ni le gauchisme" annonciateur de la lutte finale ne prennent en considération la reproduction des rapports de production. Pour les premiers, elle va de soi : elle est incluse dans la production et sa croissance ; ces rapports de production n'ont d'ailleurs rien de si fortement déterminé qu'on ne puisse les modifier par le pouvoir étatique (parlementaire). Pour les seconds, ces rapports vont brusquement s'effondrer dans la crise révolutionnaire". (1)
- C'est tardivement, chez REICH, qu'apparaît la nouvelle problématique : "dans le foyer familial, il aperçoit le lien central où se produisent et se reproduisent les rapports globaux". Mais toute recherche dans ce sens est écrasée, pendant la Troisième Internationale.
- Par la suite, la question se reforme lentement et "n'émerge des brumes qu'après mai 68", mais en dehors du marxisme "structural-fonctionnel" échaffaudé par les althussériens. Ceci mérite une certaine attention. Nous suivrons entièrement LEBEVRE sur ces points importants :

"Pour ces théoriciens, le mode de production répond à tout. (...) Les rapports sociaux ne se définissent et ne se conçoivent théoriquement que par et dans le mode de production. Si donc il y a reproduction des rapports de production, ce fait ne réclame ni une explicitation ni une explication particulière." (p. 82)

"C'est ainsi que le durcissement de tel concept "marxiste"

(1). La survie du capitalisme - op. cit., p. 66

"le mode de production" (ou tel autre) et la systématisation à partir de ce concept pris séparément détruit la perspective de MARX : comprendre ce qui se passe pour le transformer." (p. 85)

"Rien de changé, sauf ceci : à la notion de "processus" (historique à l'origine, économique ensuite) se substitue celle de STRUCTURE". (p. 87)

"Le marxisme structuralisé élude le problème de la reproduction des rapports de production. Il répète de façon redondante, la définition du mode de production. Le capitalisme c'est le capitalisme, tautologie qui tient la place d'une analyse des changements dans le capitalisme, changements irréductibles à des variations autour d'une invariance structurale". (p. 90)

"Dans la perspective du marxisme structuralo-fonctionnaliste, la reproduction des rapports de production se réduit à un simple renforcement, à un redoublement de ces rapports. Par quelle intervention ? Celle de l'Etat, appareil idéologique et appareil répressif". (p. 93)

"La réduction des contradictions s'achève, dans cette perspective, sur le plan de l'idéologie, par l'efficacité de l'appareil et des instances idéologiques. (...) Par conséquent, un seul problème persiste, celui de la REPRODUCTION DE L'IDEOLOGIE." (p. 94)

De la théorie explicite de la reproduction on en arrive au rôle indirect de l'idéologie.

212. De l'idéologie dans la théorie marxiste de la reproduction

a. On sait que dans l'analyse marxiste, l'idéologie est conçue comme représentation sociale qui dissimule l'exploitation et l'oppression des classes autres que celle qui dispose de l'hégémonie. D'où son rôle reproducteur :

"La conception de l'idéologie comme système de représentations n'a de sens que si l'on admet que cet ensemble de représentations

est chargé d'une fonction particulière. Cette fonction ne peut être que de déviance : l'idéologie se livre sur le corps de la réalité à toute une chirurgie. A proprement parler elle manipule, elle récupère et elle nie. L'idéologie est l'opacification du réel.(...) Représentation et fausse conscience ne sont, pour la conception post-marxiste que les deux modes de réalisation d'une même nécessité idéologique." (1)

De ce point de vue, L'IDEOLOGIE JOUE DONC UN ROLE PASSIF DANS LA REPRODUCTION SOCIALE. Un rôle de paravent pour que les capitalistes puissent continuer de capitaliser et les travailleurs de travailler. Il reste cependant à rendre compte des tendances récentes qui autonomisent largement la notion traditionnelle. Soit, par exemple, l'apport de POULANTZAS, prolongeant celui d'ALTHUSSER :

"L'analyse classique des idéologies établissait la série déductive suivante : réel-représentation "mystifiée"-idéologie. L'analyse proposée par N. POULANTZAS renverse les termes de cette série. L'idéologie est un niveau objectif spécifique", auto-structuré et par là constitutif d'un discours, lieu de production de représentations et mise en rapport de celles-ci avec les rapports réels". (...) La relation au réel est posée comme terme d'un double processus : d'isomorphie et de déconstruction. La région de l'idéologie dans son extension connaît les frontières mêmes que celles assignées à la formation sociale qu'elle reproduit sur le plan imaginaire. Mais cette reproduction n'est pas reconstitution, elle est destruction de l'ordre (des "contradictions") réel et constitution d'une cohérence (en fait d'un désordre fictif". (2)

- b. DANS SON ETAT LE PLUS AVANCE, LA THEORIE MARXISTE COMMENCE DONC D'ACCORDER UN ROLE SPECIFIQUE A L'IDEOLOGIE dans la reproduction sociale. Mais alors qu'auparavant sa position était claire, et contestable, l'octroi d'une relative autonomie vient brouiller les choses, comme le remarquent très bien BOURDIEU et PASSERON :

(1). D. VIDAL - Essai sur l'idéologie - op. cit. p. 25

(2). id. p. 37

"Bien qu'ils affirment l'immanence de la structure des rapports de classe à tous les niveaux de la pratique sociale, les lecteurs structuralistes de MARX, emportés par une réaction objectiviste contre toutes les formes idéalistes de la philosophie de l'action ne veulent connaître les agents que comme supports de la structure et se voient donc à ignorer la question des médiations entre la structure et la pratique faute de conférer aux structures un autre contenu que le pouvoir en dernière analyse fort mystérieux de déterminer ou de surdéterminer d'autres structures." (1)

La médiation que proposent ces deux auteurs est celle de l'HABITUS, inculqué par l'Ecole. Nous y reviendrons bientôt, et amplement. Et dans le souci de préciser notre horizon disons déjà que cette notion sera utilisée d'un point de vue sémiologique, suivant en cela les jalons posés par VIDAL :

"Ni représentation projetée, ni masque, l'idéologie apparaît plutôt comme une LECTURE, comme un commentaire se développant en tant qu'instance autonome en dehors et non en deçà des systèmes d'action, et connaissant un travail spécifique." (2)

Pour résumer ces courtes études il faut donc dire que la théorie marxiste de la reproduction semble incapable de traiter jusqu'au bout la question que formule LEFEBVRE :

"Les générations passent ; les hommes changent ; les rapports structureaux persistent" Comment et pourquoi est-ce possible ? Où se produit la reproduction ?" (3)

Cette incapacité à répondre nous renvoie alors à une réflexion sur les implications de la scientificisation du marxisme.

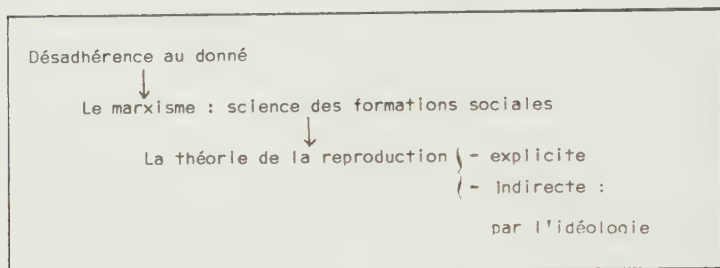
(1). La reproduction - Editions de Minuit 1970 - p. 245

(2). D. VIDAL - op. cit. p. 37

(3). La survie du capitalisme - op. cit. p. 68

213. Le marxisme "bien tempéré"

On a vu que le cadre du marxisme s'est élaboré selon le schéma suivant :



La reproduction sociale telle qu'elle a fini par être purgée de tout virus conflictuel est donc toute entière conceptualisée dans un cadre scientifique. Cette situation évoque irrésistiblement un moment particulier de la cure analytique :

"Il arrive souvent, et pendant des périodes très longues d'une cure, qu'il n'y ait "pas de problème" : le processus d'interaction transfert-contre-transfert paraît trouver sa place tout naturellement dans le cadre fixé. (...) La résistance y apparaît comme la garantie de la consistance, les ratés de la machine faisant fonctionnellement partie de son fonctionnement. C'est le DIVAN BIEN TEMPERE, il est remarquable que dans ces moments, (...) la question de savoir où se déroule le processus ne paraît plus se poser. (...) Le lien entre cadre et processus est si consubstantiel qu'il rend imperceptible leur relation d'étayage, que s'en oublie l'artifice. (...) Même le début et la fin des séances, zones habituelles d'une transition sont comme s'ils n'étaient pas : parfois inexistants, toujours aussitôt métaphorisés, inténrés à une chaîne, comme prédestinés à mouvoir la machine associative. C'est dans ces moments que le lien du processus et du cadre évoque une harmonie préétablie où l'objet réel et l'objet de connaissance se confondraient enfin." (1)

(1). Jean-Luc DONNET - Le divan bien tempéré - Nouvelle revue de psychanalyse - Gallimard n° 8 1973 "Pouvoirs" pp. 38-39

Ce passage s'achève par une belle coïncidence : sur cette adéquation de l'objet réel et de l'objet de connaissance qui fonde justement l'épistémologie althussérienne. On en arrive ainsi au MARXISME BIEN TEMPERE ... où la Révolution s'achète à crédit selon l'hérédier scientifique du marketing systémique, enfin rallié dans "l'alliance antimonopoliste".

Le lien entre désadhérence au donné et reproduction sociale serait ainsi très clair, et tout théorique : de condition de production théorique à produit théorique. ALTHUSSER nous en avait avertis : tout se passe dans les champs de la pratique théorique. (1)
Et comme le rappelle FOURQUET :

".... jamais, à aucun moment, il n'est possible à ALTHUSSER et BALIBAR de passer la "frontière absolument infranchissable" qui sépare l'objet-de-connaissance de l'existence empirique du capitalisme. Lorsqu'ils nous parlent de l'"existence" de la structure dans ses effets, c'est pur jeu de mots : il ne s'agit que d'une existence CONCEPTUELLE, jamais réelle" (2)

Notre interrogation portera justement sur le cordon ombilical de ce champ théorique. Et plus précisément : ALTHUSSER a-t-il assez réfléchi sur cette notion d'adhérence au donné ? Tout porte à penser que non. Et, bien au contraire, on se permettra d'affirmer plus loin que cette notion joue le rôle de SUTURE dans une entreprise obsessionnellement tendue vers la reconnaissance du caractère scientifique du marxisme.

L'analyse de cette obsession est un préalable si l'on veut comprendre comment fonctionne la suture, et surtout quel est son RÔLE PRATIQUE.

22. Quelques réflexions sur l'obsession de scientificité : La "garantie" marxiste ?...

Commençons par rappeler pourquoi le nom d'ALTHUSSER résonne si fort pour qui s'intéresse un tant soit peu au marxisme. C'est que nous lui sommes redevables d'une tentative de clarification sans précédent.

(1). Lire le Capital t. 1 p. 47

(2). L'idéal historique - CERFI 1974 - p. 42

Raclées les scories philosophiques, il ne reste plus qu'à constater avec lui : le marxisme est une science et il faut le pratiquer comme une science. C'est cette affirmation de scientificité qui va nous intriguer à une époque où la Science n'est plus associée dans l'euphorie aux progrès de l'Humanité. Qu'est-ce que cela peut signifier, au moment où, comme on l'a noté plus haut, les concepts marxistes cessent d'être la propriété exclusive des marxistes ?

221. Science et idéologie : la question des "intérêts"

La réponse est claire, même si elle n'est pas très originale. C'est la vieille quête du Réfèrent, de la garantie extérieure qui assurera à ceux qui ont en charge les destinées de leurs semblables que la direction suivie n'est pas trop fausée.

Soit, pour commencer ce passage d'ALTHUSSER :

"C'est en effet le propre de toute conception IDEOLOGIQUE, et surtout si elle se soumet une conception scientifique en la détournant de son sens, d'être gouvernée par des "intérêts" extérieurs à la seule nécessité de la connaissance". (1)

Et c'est vrai qu'il est difficile de retenir notre approbation, au moins jusqu'aux derniers mots. Mais que recouvre "la seule nécessité de la connaissance" ? Pourquoi ce passage fait-il écho à la satisfaction inquiétante que LENINE éprouve à plonger la connaissance dans l'orbite de la nécessité :

"La liberté n'est pas dans une indépendance rêvée à l'égard des lois de la nature mais dans la connaissance de ces lois et dans la possibilité donnée par là-même de les mettre en oeuvre méthodiquement pour des fins déterminées". (2)

Autrement dit : on n'échappe pas au pouvoir, le seul problème est qu'il soit objectivement, scientifiquement, légitimé. Et les efforts de légitimation seront à la mesure de la soumission attendue."

(1). Lire la Capital - t. 1 - p. 181

(2). Matérialisme et empiriocriticisme - Ed. Sociales - p. 255

222. Vers le stade suprême de la garantie ...

Car nous assistons à un déplacement fort instructif.

- Dans un premier temps, ALTHUSSER dénonce ces théories qui fonctionnent sous le régime de la garantie, celle pour qui la position des problèmes préjuge automatiquement de leur juste solution :

"Nous avons à sortir de l'espace idéologique défini par cette question idéologique, de cet espace NECESSAIREMENT CLOS (...) pour ouvrir en un autre lieu, un nouvel espace qui soit l'espace requis par une juste position du problème qui ne préjuge pas de sa solution." (1)

"La question que nous posons n'est pas posée pour produire une réponse définie d'avance par d'autres instances que la connaissance elle-même : ce n'est pas une question close d'avance par sa réponse. Ce n'est pas une question de GARANTIE." (2)

- Dans un second temps, il s'agit donc d'instaurer une autre garantie : la Science et, partant, le marxisme. Mais alors, s'il est vrai que, trop souvent, la théorie sert à tout autre chose que ce qu'elle proclame d'elle-même, qu'est-ce qui autorise à penser qu'il existe un régime général de garantie contre les garanties particulières ? Ou plutôt, qu'est-ce qui empêche de faire monter d'un cran la question d'ALTHUSSER, quels sont les "Intérêts" extérieurs à la Science ? Mais ALTHUSSER semble avoir récusé d'avance cette impertinence en condamnant la "confusion des niveaux" qui "fait chuter la théorie de l'histoire dans l'histoire réelle" (3) :

"Dans cette interprétation (l'historicisme) la pratique théorique tend à perdre toute spécificité pour être réduite à la pratique historique en général, catégorie sous laquelle sont pensées

(1). Lire le Capital t. I - p. 63

(2). id. - p. 66

(3). id. - p. 177

des formes de production aussi différentes que la pratique économique, la pratique politique, la pratique idéologique, la pratique scientifique". (1) Avec comme conséquence :

"Faire de la Science une superstructure, c'est la penser comme une de ces idéologies "organiques" qui font si bien "bloc" avec elles qu'elles ont la même "histoire" qu'elle." (2)

Suit une énumération des maux qui sanctionnent cette confusion : le spontanéisme-l'anarcho-syndicalisme-le volontarisme (3). Ce qui donne déjà quelques indications sur l'"intérêt" qu'il peut y avoir à concevoir un espace extérieur où loger la Science.

Mais il va encore plus loin car ceux qui vivent ainsi dans la confusion des niveaux tombent non seulement dans l'erreur politique mais dans l'obscurantisme :

"C'est de ce temps que date la fameuse opposition entre "science bourgeoise et "science prolétarienne" où triomphe une interprétation idéaliste et volontariste comme expression et produit exclusif de la pratique prolétarienne." (4) Il ne reste plus maintenant qu'à se demander :

223. Pourquoi le marxisme serait-il "sans intérêt" ? ...

Car s'il n'est pas du tout évident de suivre ALTHUSSER dans sa condamnation des erreurs politiques dues à la confusion des niveaux, il est difficile, par contre, de ne pas partager avec lui la réprobation quasi unanime qui a conduit à enterrer le concept de "science prolétarienne". Certaines illusions ont heureusement fait long feu. Mais qu'on ne s'en serve pas comme d'un épouvantail pour écarter des interrogations sur le statut de la Science. L'illusion a pu naître, à moment donné, qu'il fallait "prolétarianiser" la Science pour se libérer des "intérêts". ALTHUSSER nous rappelle à l'ordre : c'est de la Science que viendra cette libération.

(1). Lire le Capital - t. 1 - p. 171

(2). id. p. 169

(3). id. p. 177

(4). id. p. 186

Et sans nulle ombre d'une remise en cause du rôle joué par la théorie marxiste dans la pratique des partis dits prolétariens. Et sans recul aucun par rapport au rôle de la Science dans la société contemporaine. Et qu'il ne fasse même aucune tentative pour analyser la "nécessité" sociale et individuelle d'un certain besoin de Référence, voilà qui en dit long. Et qui conduit à l'interprétation suivante : AVANT TOUTE SCIENCE PARTICULIERE, Y COMPRIS LE MARXISME, DOIT FONCTIONNER LA SCIENCE COMME CAUTION DE SCIENTIFICITE. Telle est l'impression qui se dégage du texte d'ALTHUSSER et c'est ce qui va nous autoriser à reprendre la conclusion d'un étude sur l'idéologie raciste faite par Colette GUILLAUMIN :

"La confiscation althéisme-déterminisme-individualisme-démocratie-égalitarisme justifie ainsi le système d'oppression qui se construit en même temps. En proposant une causalité immanente à l'être physique (la race, la couleur, le sexe, la nature) il fournit une justification irréfutable à l'écrasement des classes et des peuples pauvres et à la légitimation de l'élite." (1)

On sait que cette configuration s'est développée à partir de la Révolution française pour devenir le socle du contexte théorique dont la critique a étayé l'oeuvre de MARX. Et lorsque ALTHUSSER sonne le glas des théories à garantie, celles qui sont visées dans le passage ci-dessus figurent en bonne place dans la charrette. Pour n'avoir été que des théories PARTICULIERES elles vont donc devoir laisser la place à la Science, système GENERAL de garantie. Mais pourquoi ALTHUSSER ne s'est-il pas interrogé sur ceci que dans cette révolution de palais théorique, le bras séculier n'a aucune raison de s'effacer de lui-même (comme dans certaines toiles de ESCHER). Pour être scientifiquement cautionné, le système d'oppression s'évanouirait-il ? Question d'autant plus mal venue que ses victimes n'ont pas encore reçu de statut théorique, ni race, ni classe. A peine quelques textes sur la marginalité ou la folie. Après avoir par ailleurs très brillamment défendu la prise

(1). Caractères spécifiques de l'idéologie raciste -

Cah. int. de soc. LIII 1972 - p. 273

de parti en philosophie (1) ALTHUSSER ici ne prend pas parti. Pour la bonne raison que son concept pratique théorique l'enferme dans une extériorité sans ombilic où la question est purement et simplement forclosée. Ombilic, invariant, on n'en sort pas ...

Voilà, semble-t-il quelques "éclaircissements" qu'il fallait apporter avant de se lancer à analyser la notion d'adhérence au donné. Pour résumer : cette notion, ou sa critique, ont comme perspective dominante pour ALTHUSSER l'élaboration de la SCIENCE marxiste. Nous allons maintenant essayer de montrer qu'il y a peut-être bien autre chose encore.

23. L'élision althusérienne : les effets reproducteurs de la théorie

On l'a déjà assez répété : MARX reproche aux économistes de "prendre les faits tels qu'ils se donnent". De façon plus générale, dit ENGELS :

"Le concept n'est pas d'emblée, immédiatement la réalité et la réalité n'est pas son propre concept." (2)

ALTHUSSER a accordé une attention particulière à cette phrase. Sa formulation donne une assez bonne image de la façon dont il conçoit le travail théorique de MARX : tout entier tendu par la gésine scientifique. Plus précisément : sa préoccupation majeure est de montrer en quoi la désadhérence au donné effectuée par MARX le fait accéder à la scientificité. Ce qui provoque un intéressant court-circuit théorique :

231. La question éludée

Car, ainsi présenté, le Capital est susceptible d'être lu comme une réponse à la question : "pourquoi les économistes ne sont-ils pas scientifiques ?" Mais il faut dire avec force : cette question n'est pas la seule. Elle supposerait même qu'on s'en pose préalablement une autre, de type généalogique :

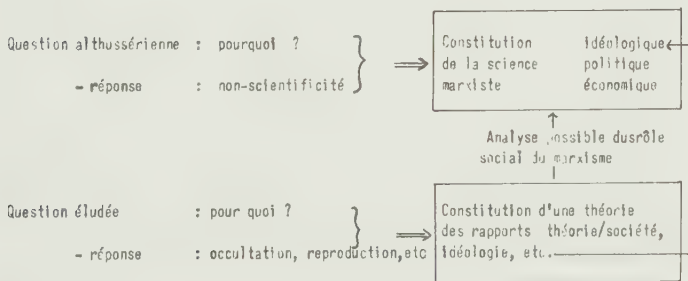
POURQUOI LES ECONOMISTES ADHERENT-ILS AU DONNE ?

(1). Lénine et la philosophie - Maspero 1972

(2). Cité par ALTHUSSER - Lire le Capital - p. 99 -
Lettre à Carl SCHMIDT 12/3/95

En fait, la bifurcation peut se résumer dans le jeu de mots :
pourquoi - pour quoi

- a. La lecture althussérienne relèverait du premier sens : pourquoi adhèrent-ils au donné ? Et de répondre de façon assez tautologique : parce qu'ils ne construisent pas leurs concepts, qu'ils gobent tels quels ceux que leur donne la réalité, inconscients du cru et du cuit en théorie, et en dernière instance, NON SCIENTIFIQUES. "Wo es war, soll ich werden" : MARX est le premier vrai cuisinier, le premier vrai chef du concept en sciences sociales. Et ALTHUSSER n'a pas tellement tort. Car la question "pour quoi ?", MARX ne semble pas y avoir tellement répondu. Ce n'était pas son propos. Il y a là un mécanisme assez compliqué.
- b. "POUR QUOI" renvoie au RÔLE du discours des économistes. La réponse marxiste existe, en fait, et bien connue, mais ses développements incomplets relèvent justement de ce que c'est la question "pourquoi" qui a eu la primeur. Réponse donc : c'est parce que ce discours avait un rôle idéologique d'occultation de la réalité. La réponse existe bien mais elle figure DANS la théorie marxiste, comme région particulière d'une science impulsée à partir de la question de scientificité. Le reproche qu'on peut donc adresser à ALTHUSSER est d'avoir complètement écarté l'autre question. Libre à lui de choisir de n'en traiter qu'une seule. Mais son silence sur l'EXISTENCE de l'autre, pour n'être peut-être pas voulu n'en est pas moins révélateur. Le schéma suivant éclairera l'exposé.



232. Protéger le marxisme ?

En érudant d'avance la question "Pour quoi", dans le cas particulier de la théorie des économistes, ALTHUSSER a barré l'accès à une analyse des rapports entre la société et ses productions théoriques. Analyse générale qui aurait pu, en particulier, JUGER DU ROLE SOCIAL DE LA SCIENCE MARXISTE. Et tout se passe comme si c'était précisément cela qu'il fallait éviter à tout prix puisque la Science est le Référent qui ne saurait s'accomoder d'une théorie des référents. C'est tout le contraire de ce que suggère BAUDRILLARD :

"Que le concept d'histoire soit historique, que le concept de dialectique soit dialectique, que le concept de production soit lui-même produit (c'est-à-dire justiciable d'une auto-analyse), ceci n'est pas tautologique : ceci dessine simplement la forme explosive, mortelle, actuelle, des concepts critiques." (1)

Les seuls moments où ALTHUSSER plonge la théorie dans l'histoire, c'est pour stigmatiser les théories à garantie particulières, comme on l'a vu plus haut. Mais c'est dans le cadre déjà constitué de la Science, animée par la "seule nécessité de la connaissance". ALTHUSSER vérifie, alors, à son corps défendant cette affirmation de ECO, concernant la sémiotique :

"La sémiotique doit découvrir des structures comme s'il existait une Structure générale et définitive ; mais, afin de pouvoir le faire elle doit admettre que cette structure est une simple hypothèse régulatrice et que, CHAQUE FOIS QU'UNE STRUCTURE EST DECRIE, IL SE PRODUIT QUELQUE CHOSE DANS L'UNIVERS DE LA COMMUNICATION, QUELQUE CHOSE QUI LUI ENLEVE UNE PARTIE DE SA CREDIBILITE." (2)
A projeter sur le concept de Science ... Ce qui suit est ainsi consacré à un essai d'exploration de ce qu'a éludé ALTHUSSER.

(1). Le miroir de la production - Casterman - p. 36

(2). La structure absente - op. cit. p. 113 : souligné par nous

24. L'adhérence au donné dans la reproduction sociale : l'autre question

Pour quoi les économistes adhèrent-ils au donné ? Ce n'est pas exactement sous cette forme que nous reprendrons la question. Notre propos n'est pas de réaliser une étude historique de l'économie politique classique. Il faut plutôt considérer la question ci-dessus comme représentation d'une interrogation plus générale sur les rapports théorie/société. Une remarque qu'il n'était pas opportun de faire plus tôt, au moment de l'exposé de la bifurcation ; les deux questions ne sont nullement exclusives. Il y a vraisemblablement entre elles tout un jeu, à la manière des étoiles doubles. Ainsi, c'est lorsqu'on a abordé les mécanismes d'insertion de la théorie dans la société qu'on peut commencer à comprendre la prééminence des questions de type althusserien. Et inversement, le processus de "scientification" peut produire des théories "scientifiques" qui modifieront les mécanismes sociaux. Ce n'est rien d'autre que rappeler la machine infernale du dedans-dehors : la société produit des théories qui produisent la société qui ... Passons donc à l'autre question.

Nous avons amorcé plus haut la réflexion à propos de la notion d'invariant, conçue comme point d'ancrage théorique. A partir de là nous allons développer la thèse suivante :

LORSQU'ILS EXTRAIENT LEURS CATEGORIES THEORIQUES DE LEUR SOCIETE,
LES ECONOMISTES NE FONT QUE DONNER UN EXEMPLE PARTICULIEREMENT
FLAGRANT D 'UN PHENOMENE GENERAL :

LA REPRODUCTION SOCIALE PAR LA THEORIE ET PAR LE DISCOURS.

Commençons d'abord par expliquer de quoi il s'agit, nous prendrons ensuite les distances qui permettent d'en augmenter la portée.

241. Pas de gestion sans invariant

La Science économique et son évolution ont été considérées plus haut sous l'angle de la gestion. Ce n'est pas par hasard : la plupart des théories se déterminent de près ou de loin par rapport à une gestion. Et, pour anticiper, il n'y a pas de gestion sans

théorie de la gestion. Depuis l'Antiquité, toute gestion s'appuie sur un minimum de règles de "bonne gestion" plus ou moins systématisées. Et dans son état actuel, la planification n'est rien d'autre qu'une gestion disposant d'une puissance dans la systématisation jamais atteinte jusqu'ici.

Les théories économiques, en particulier, quelque soit leur degré de généralité sont dans l'orbite immédiate de la gestion. Elles sont fondées sur des catégories "évidentes", directement extraites du fonctionnement actuel de la société. Leur armature repose sur ces catégories ; marché, capitaux, prix, revenus, intérêt, production, etc. Certaines d'entre elles jouent des rôles de variables pour la commande desquelles est construite la théorie : diminuer le taux d'intérêt, augmenter la part de marché, contenir les prix, etc. Et pour que tout cela puisse fonctionner il faut bien que les catégories retenues aient une certaine INVARIANCE pendant la durée de la gestion. Sinon, ni la gestion, ni les théories de la gestion n'auraient évidemment d'intérêt ... Ou même, pour évoquer grossièrement certains cas-limites : il faut qu'il y ait une THEORIE de leur invariance pour rassurer les agents concernés.

Ce qu'on peut donc dire, c'est que la théorie de la gestion, adhérant inévitablement au donné social, implique la reproduction de ses catégories de base. Ou encore qu'elle est inséparable des moyens de reproduction de ces catégories sans lesquelles, répétons-le, ni la gestion, ni sa théorie n'auraient d'intérêt. C'est dans ce sens que nous parlerons de reproduction sociale par la théorie.

Un point à reprendre, et qui n'est pas de détail.

242. Pas de gestion sans théorie de la gestion

Le passage a été en effet un peu rapide sur les rapports entre gestion et théorie de la gestion. Que l'un n'aille pas sans l'autre n'est pas forcément évident. On peut choisir deux directions pour étayer cette affirmation.

- Essayer de vérifier qu'il n'y a jamais eu de pratique à l'état pur, de pratique sans théorie concomitante et ceci, aussi loin qu'on peut remonter dans l'histoire des sociétés humaines. On sait que telle est l'hypothèse de LEVI-STRAUSS (1) et nous nous y rallierons. Mais ce n'est pas indispensable. On peut se contenter, à la rigueur d'une approche moins générale.
- Car la "nouvelle planification" fonctionne en fait sur cette hypothèse. Qu'il y ait eu une coupure ou, au contraire, exacerbation des tendances antérieures est, en fait, une question presque caduque. Le moindre chef d'entreprise, le plus minuscule artisan, la mère de famille qui gère son ménage comme une entreprise ne peuvent plus ne pas savoir qu'ils ont désormais intérêt à réfléchir à leur gestion. Et qu'il vaut mieux ne pas produire des théories trop aberrantes ... Nous reviendrons là-dessus.

Il n'est pas facile de mesurer l'étendue du phénomène. Et même, peut-on se demander ce que cela signifierait... Des sondages, certes, et il en existe. Mais on se contentera de déplorer que, pour le moment, indépendamment d'une autre question "pour quoi ?" ...; les techniques d'enquête actuelles soient peu appropriées à ce genre de recherches. Et cela vaut peut-être mieux ...

Pour résumer, on réaffirmera donc que, moins que jamais, semble-t-il, la gestion n'est séparable d'une théorie de la gestion.

L'évocation du rôle de la nouvelle planification va maintenant nous donner l'occasion d'esquisser une nouvelle image de la reproduction sociale, en reprenant une question déjà entrevue.

243. La variabilité des invariants ...

Le point de départ est le suivant : c'est qu'il y a apparemment contradiction entre le fait d'associer la reproduction sociale à la stabilité de certaines catégories, après avoir montré plus haut

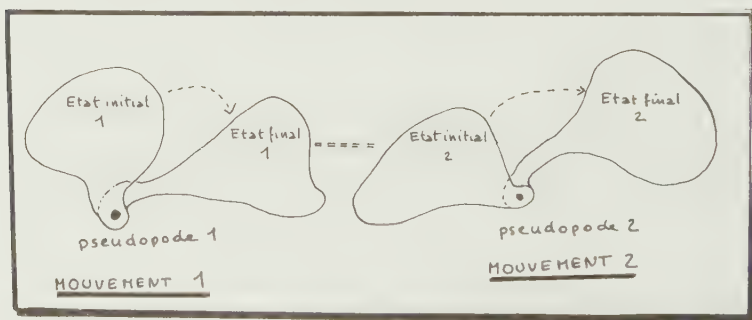
(1). Cf. par exemple - La pensée sauvage

que l'évolution du système social impliquait une remise en cause de la notion d'invariant. Faut-il conclure qu'il n'y aurait plus d'invariant ? La réponse n'est pas si simple, on s'en doute. En l'état actuel des choses, peut-être faut-il se contenter d'images.

- la gestion traditionnelle : Elle était fondée sur des catégories invariantes qui, chacune apportait sa dimension à l'espace de gestion. La variation se lisait sur les axes de cet espace : prix, quantités, etc. Pendant longtemps, l'espace euclidien à un nombre quelconque de dimensions a pu fournir un modèle assez commode (1). Le modèle contribuait lui-même à entretenir une impression d'invariance : la gestion se faisait DANS un certain volume de l'espace de référence. Mais l'intrusion des phénomènes qualitatifs va bouleverser cette image.

- la gestion par pseudopodes : Telle est l'image qui semble s'imposer. Alors que précédemment, on pouvait représenter l'état du système par un certain nombre de coordonnées dont on pouvait suivre l'évolution quantitative, la variabilité croissante de tout ce qu'on avait pu considérer jusqu'ici comme invariable nécessite une réflexion approfondie sur la nature nouvelle de l'espace de gestion. Avec toutes les ambiguïtés qu'il peut y avoir à représenter dans deux dimensions ce qui se passe dans un espace à peine entrevu, on proposera l'image suivante :

Le système se meut autour d'une succession de PSEUDOPODES d'invariance. Ces pseudopodes peuvent aussi bien être quantitatifs (la valeur d'un ensemble de grandeurs) que qualitatifs (un certain type de structures). Une fois le mouvement effectué, le système change d'invariant local :



(1). Cf DEBREU - Théorie de la valeur, ou
Th. de MONTEBIAL - Economie théorique - op. cit.

Nous sommes ainsi amenés à devoir théoriser ce dont nous avons déjà un exemple à propos des concepts marxistes : la variabilité des invariants. Et il semble qu'il n'y ait qu'une direction possible:

244. Le pouvoir, comme invariant dans la variabilité ?

L'image pseudopodique ci-dessus a le mérite de détruire l'apparence de "naturalité" des invariants qui fondaient la gestion traditionnelle. Et de poser les problèmes de pouvoir abordés plus haut sous un angle différent. Jusqu'ici, en effet, le pouvoir apparaissait comme un phénomène second : celui de décider du déplacement DANS un espace de gestion, sur la base de catégories invariables, "naturelles", imposant leur existence. La nouvelle gestion au contraire, fait ressortir ce qui vraisemblablement a toujours été le cas : le pouvoir est premier. C'est celui de déterminer le pseudopode autour duquel TOUT va varier, y compris les catégories-dimensions de l'ancien espace de gestion. La nature du pseudopode a en fin de compte peu d'importance par rapport à la possibilité de CHOIX du pseudopode. C'est de REPRODUCTION DE POUVOIR dont il est toujours question : le pouvoir est inséparable de ses mécanismes de production. Ce qui est important, c'est donc :

a. POUVOIR CONTINUER ...

C'est un thème qui sort de plus en plus souvent dans la littérature systémique comme en témoignent les quelques passages qui suivent :

"Une organisation possède une finalité, qui est de vivre, de survivre et dans la mesure du possible de prospérer. Si elle ne tend pas à réaliser par des actes positifs les buts pour lesquels elle existe, elle n'a plus de raison d'être." (1)

" ..., le premier motif d'action de l'entrepreneur est la volonté de subsister aussi longtemps que possible. Ce qui signifie que toute décision aura pour principal objet d'assurer

(1). D'AUMALE - op. cit. p. 21

la sécurité maximum de l'organisation". (1)

"Il convient de remarquer que, dans les systèmes de vastes dimensions, la régulation est avant tout axée sur le maintien de la stabilité - et non sur une recherche quasi-obsessionnelle de profits élevés ou de tout autre sorte de maxima." (2)

"Lorsqu'on interroge les chefs d'entreprises françaises sur les raisons de leur passage à la "multinationalité", ils les présentent ainsi par ordre décroissant : présence sur le marché étranger (86 % des réponses) ; réduction du risque par diversification géographique (34 %) ; saturation du marché français (31 %) ; exploitation d'un avantage technique (28 %) ; apparition de concurrents nationaux ou étrangers sur le marché français (23 %) ; saisie d'une occasion (20 %) ; exploitation d'un avantage de prix (14 %) . Loin devant toutes motivations vient celle de la conquête." (3)

Ce qui mène alors aux moyens de cette survie, pour, et par le pouvoir :

"C'est d'adaptation qu'il s'agit ici. Sans apparaître ostensiblement comme son objet premier, c'est l'adaptation qui est au centre même du problème de la planification. L'objet apparent de la planification - un évènement qui se réalise - se produit de temps à autre, telle une retombée du processus de planification qui, de son côté fait comme s'il n'existait pas. Mais l'objet véritable de la planification d'entreprise, c'est l'adaptation permanente de l'entreprise en vue d'une survie indéfinie.

Cette volonté de l'entreprise de survivre est réelle, et, en ce sens, la prévision lui apparaît comme un moyen d'y parvenir. Il n'est aucun plan, que l'on puisse définir aujourd'hui et mettre à exécution, capable de garantir cette survie. Il existe, tout-
toutefois, un processus de planification qui ne cesse jamais,

(1). CYERT & MARCH - op. cit. p. 9

(2). S. BEER - in Prospective et politique - op. cit. p. 387

(3). Pierre DROUIN - Le Monde 1.3.73 - Enquête effectuée par MCA MICHALET et présentée au colloque de Rennes, en sept. 1972 : la croissance des grandes entreprises internationales.

dont le but est d'adapter l'entreprise à un milieu en perpétuelle évolution - et partant, de lui permettre de toujours tirer parti des occasions qui s'y présentent. Il semble bien que ce soit là le fond du problème." (1)

La seule chose qui ne soit pas abordée, c'est évidemment l'analyse de CE qui s'adapte, de CE qui subsiste. Mais il est difficile d'en demander autant aux théoriciens du Système.

b. Sur l'analyse du pouvoir

Les systémistes semblent donc avoir clairement perçu cette notion de permanence dans l'organisation du changement social. Mais il leur est peut-être difficile d'aller jusqu'au bout de l'analyse du pouvoir qu'ils ont abordée à leur façon. Celle-ci peut être menée de deux façons :

- Sur l'axe marxiste déterminé, encore, par rapport au mode de production. C'est, par exemple, la direction choisie par MENDEL et son équipe de "socio-psychanalyse" :

"... de nos jours, on assiste à tout autre chose que ce qui était prévu "dialectiquement". Il convient de se poser la question : ou bien le moteur de l'histoire - le progrès des forces productives - n'est qu'un pseudo-moteur, ou bien il y a quelque chose d'important qui nous échappe. S'il en est ainsi, ... le concept central du mode de production doit être élargi, modifié, au besoin remplacé. (...) N'est-il pas tentant de mettre en contact le "mode de production" - concept trop total pour être maintenu tel quel à tout prix, alors que l'on constate une nette automatisation des forces productives face à la reproduction des anciens apports sociaux - avec le Pouvoir Social Institutionnel et, de là, avec le Pouvoir Social ? Replonger en fait, un peu comme MARX, dans le social ... et découvrir que les rapports sociaux se reproduisent par régression ... par la régression du politique au

(1). S. BEER - Prospective et politique - op. cit. p. 387

psychique, dont il faudra découvrir et étudier patiemment formes, mécanismes, "causalités" ...". (1)

Analyse intéressante mais qui débouche de façon un peu inquiétante sur la notion judéo-chrétienne d'"homme responsable" :

"Le système ne peut prendre en charge que des individus qui ne se prennent pas eux-mêmes, en charge, comme êtres sociaux, dans leur classe de pouvoir, collectivement et qui se contentent de "satisfactions substitutives". (2)

Encore un appel au ressaisissement du Moi : après avoir analysé comment le Système manipule ces individus, dans et par leur inconscient il faut maintenant renforcer le quadrillage de Moi par une dimension politique . Encore du "il faut" ... Peut-être n'y a-t-il pas d'autre issue mais le décollage que MENDEL opère par rapport à la problématique marxiste paraît court-circuité bien vite par des réponses déjà trop connues Rien ne l'empêcherait pourtant d'aller plus loin.

- "Ailleurs", car ça n'a heureusement pas encore de nom, le pouvoir est analysé de façon bien moins rassurante, en ceci que la "solution" de la "prise en charge" de l'individu par lui-même n'y apparaît pas , tout simplement, parce qu'il n'a pas de problème à résoudre :

"Il ne s'agit plus de "faire prendre conscience", etc., mais de déclencher un autre régime libidinal, de régime actif du désir, mais alors ça n'a plus de sens de parler d'avant-garde, ni de parler de militant, ni de parler de "classe ouvrière", parce que militer devient alors soi-même DESIRER, soi-même "AGIR", au sens de la force ACTIVE, pour soi-même, et pas pour "le" prolétariat qui n'en a rien à foutre, sauf si ça le touche quelque part par un biais dont personne ne peut avoir la moindre idée". (3)

(1). Sociopsychanalyse 2 - La plus-value de pouvoir - Payot 1972 - p. 185

(2) Id. - p. 171

(3). F. FOURQUET - L'idéal historique - op. cit. p. 163

Car "nous commençons à soupçonner quelque chose : l'appareil de pouvoir n'est pas une structure qui se superpose au sommet, aux forces réduites en servitude, mais un réseau qui pénètre dans leur masse profonde. Il codifie minutieusement chaque opération productive : mais aussi chaque geste de la vie quotidienne de telle sorte que toute l'énergie désirante des "masses" soit tout entière transformée en ressentiment et en mauvaise conscience.: régime réactif du désir, NIETZCHE l'a découvert, FREUD le redécouvre : le Moi lui-même est le plus puissant agent de cette répression". (1)

Et FOURQUET débouche alors sur le point capital: le rapport entre l'invariant-pouvoir et ceux qui ont permis aussi bien le développement de l'Economie Politique que celui de sa critique marxiste.:

"Il y a donc une profonde complicité de la raison et de la normalité, de la CAUSALITE rationnelle et de la NORMALITE morale : les enchaînements de cause à effet qui rendent possible la prévision sont pensés à l'image des contraintes que le code moral impose à la succession des conduites humaines. Si donc la PLANIFICATION est concevable, ce n'est pas parce que la structure économique obéit en soi à un ordre rationnel et à des lois causales mais parce qu'un appareil répressif assure matériellement le bon ordre et la normalité des conduites : leur PREVISIBILITE est fondée sur leur MORALITE."(2)

"LA STRUCTURE N'EXISTE NULLE PART, PAS MEME DANS SES EFFETS : les individus ne paraissent être les "agents" inessentiels de la structure que parce qu'une contrainte réelle, ou une menace de répression réelle, pèse sur eux, même s'ils n'en ont pas une conscience claire et distincte de tous les instants ! La pensée structurale dans les sciences sociales et dans l'histoire n'est qu'une formidable hypostase des relations réelles régularisées que l'appareil de pouvoir impose par la violence aux forces pulsionnelles et à leurs "suppôts" individuels". (3)

(1), F. FOURQUET - L'idéal historique - op. cit. p 112

(2). id. p. 83

(3). id. p. 39

AINSI, EN SE DEVELOPPANT INNOCEMENT, LE DISCOURS ECONOMIQUE ET LE DISCOURS MARXISTE NE FONT-ILS QUE PRESUPPOSER ET REPRODUIRE L'INVARIANT-POUVOIR QUI ASSURE LES REGULARITES STRUCTURALES QU'ILS GERENT CHACUN A SA FACON.

C'est cette innocence que nous repèrerons bientôt sous le nom d'"assomption de futur". C'est l'organisation de ces régularités que nous analyserons plus loin en termes de tubulation sociale et de capital idéologique.

°
° °

25. Résumé

Quel chemin avons-nous donc parcouru ? Partis, DANS le cadre du marxisme, à la recherche de ce qui pourrait relever de la reproduction sociale en l'occurrence la notion marxiste d'idéologie, nous avons dû nous rendre compte que pour la rendre utilisable, il faut lui faire subir de telles transformations que le résultat n'a plus grand chose à voir avec son ancêtre marxiste. A part quelques traits récessifs, telle la composante d'occultation sociale, mais ce sera encore à préciser.

Peut-être aurait-il fallu le préciser plus tôt, mais la bifurcation désignée "pourquoi/pour quoi" n'a pas été posée pour introduire une théorie - une science - de la reproduction dont le but serait de détruire ou de dépasser le marxisme. S'il est pourtant difficile d'échapper à la théorisation, ce ne peut être que pour essayer de mettre en forme une critique radicale vis-à-vis de toutes les théories qui prétendent échapper à leur contexte social : on sait trop bien ce que ces échappatoires théoriques ont servi à cautionner pour ne pas manifester maintenant une méfiance acerbe envers toutes les formes de virginité théorique. Développons :

- Les économistes classiques ignoraient ou feignaient d'ignorer le problème. Le mérite principal de MARX a été, non pas de fonder une science, mais d'abord d'historiciser l'Economie politique,

montrer que ses "lois naturelles" entretenaient une complicité flagrante avec les intérêts de la bourgeoisie.

- S'est présentée plus tard une lecture scientifique de MARX. Entendons par là, non pas une lecture effectuée selon certaines règles qualifiées par ailleurs de scientifiques, mais une lecture tendant à accréditer l'existence d'une SCIENCE des formations sociales soumise aux seules nécessités de la connaissance. Par opposition aux Economistes, sont ainsi désignés le problème et sa solution ; c'est la désadhérence au donné, la construction du concept. Mais, en fait, le peu d'indications données par ALTHUSSER sur cette opération vient renforcer l'impression qu'on veut nous faire accepter l'hypothèse suivante sans murmure : au moins au niveau de la formation de ses concepts, une science peut VRAIMENT opérer une désadhérence sociale, on peut couper le cordon ombilical. Nous sommes ainsi en présence d'un véritable axiome mais d'un axiome occulté. Occulté, parce qu'il est fondamental que l'histoire ne puisse pas en approcher, ni le doute, ni les "intérêts. Pour nous, ayant exhibé cet axiome, nous le rejetons : il n'y a pas de Science si on entend par là la coupure de tout ombilic social. Ce n'est pas nier la volonté de coupure, productrice d'un excentrement souvent salutaire - l'oeuvre de MARX en est un exemple - mais affirmer au contraire que toute théorie porte la marque d'une SUTURE qui témoigne de cette tentative. Que cette suture ne puisse pas être toujours conçue et formulée dans la théorie elle-même est autre chose, la critique théorique est là pour ça. Et comme premier exemple : ce qu'on peut dire de la théorie développée ici-même. Mais ce n'est pas une lecture symptomale de MARX telle que nous la propose ALTHUSSER qui pourra nous faire accepter qu'en faisant la théorie du fétichisme on puisse éviter le fétichisme théorique. ALTHUSSER doit accepter le ruban de MÖBIUS théorique : l'analyse de la lecture du monde ne peut forclure sa propre analyse. CAR LA LECTURE DU MONDE N'ECHAPPE PAS AU MONDE. Sauf à fonder un ciel scientifique.

- Il faut en fin de compte admettre que la marxisme, même s'il esquisse la reproduction par la théorie et sur le mode qu'on a vu, ne peut pas conjurer la possibilité de lui-même jouer un rôle reproducteur et surtout, semble-t-il, reproducteur de POUVOIR. Et il est particulièrement important, à l'époque où le système social en est à quémander une théorie GLOBALE de sa société, d'affirmer, ou de réaffirmer, qu'en adhérant au donné social d'une façon ou d'une autre TOUTE théorie est reproductrice de ce donné. LE FUTUR EST L'ENJEU D'UNE BATAILLE ENTRE LES POUVOIRS PRESENTS AU MOYEN DES DISCOURS PRESENTS.

Il ne reste plus maintenant qu'à donner un nom aux résultats de notre analyse :

3. L'ASSOMPTION DE FUTUR

"Le futur va de soi". Et pour cause : on a vu à quel point il est déjà rempli de tous les foetus de la reproduction sociale. Mais il faut y mettre encore plus. Car nous nous sommes contentés jusqu'ici d'analyser la reproduction sur le terrain étriqué où la Science économique a choisi d'opérer. Et si nous voulons suivre GRANGER et ne plus nous contenter des traces de l'acte économique, mais nous intéresser à sa production, alors nous entrons dans un monde plutôt troublant.

DELEUZE nous y a déjà précédé et on ne peut vraiment pas s'étonner de ce que les économistes n'aient pas pris plus tôt à leur compte l'effrayante question qu'il se pose : pourquoi les gens supportent-ils le capitalisme ? Qu'ils n'aient pas tenté même d'aplatir le "pourquoi" en "comment" en dit long : après tout ce n'était pas aux économistes de faire la théorie de la répression. A eux par contre, l'élaboration d'une Science à partir d'un terrain social préalablement labouré. Division du travail oblique ...

Mais, à commencer tout de suite par "pourquoi" ou "comment" on risque peut-être d'être subjugué par les mécanismes de l'explication technique. Un peu ce qui se passerait si on expliquait sans attendre à un enfant le fonctionnement du moteur à la première fois qu'il découvre une automobile.

Court-circuit aux délices de l'innocence : "ça roule", formulation intégrale d'une myriade de non-formulations: "ça continue de rouler". On n'est pas loin du paradoxe de Zénon que les mathématiciens ont "résolu" en disant qu'une somme infiniment grande d'infiniment petits peut être finie, à preuve l'intégrale définie.

Court-circuit aussi aux ravages de l'innocence car on peut être tenté de s'arrêter, comme pour faire mieux ressortir qu'on s'est rendu compte que "ça continue de rouler". Ça roule, ça s'arrête ... Ou encore, sur un autre registre :

"La discontinuité, telle est donc la forme essentielle où nous apparaît d'abord l'inconscient comme phénomène. La discontinuité dans laquelle quelque chose se manifeste comme une vacillation (...). Où est le fond ? Est-ce l'absence ? Non pas. La rupture, la fente, le trait de l'ouverture fait surgir l'absence comme le cri non pas se profile sur un fond de silence, silence, mais au contraire le fait surgir comme silence." (1)

A chaque moment, à chaque infiniment petit d'une quelconque mesure de temps, on ne s'étonne pas assez de ce que ça continue de rouler. Demain matin, beaucoup de gens vont continuer le boulot. Ils vont continuer ce soir de prendre le métro pour continuer cette nuit le dodo pendant que leurs femmes ce matin continueront d'acheter omo pour continuer de torcher les marmots. C'est la continuation qui se profile, derrière la litanie bien connue de ces graffiti . Tout le monde continue de continuer. "Au revoir, et bonne continuation !" Les économistes feraient bien de ne pas négliger l'indice 01 : "On arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste". (2)

Ecrasant, cet immense réseau de répétitions où se propagent les pulsations de l'effet de société. Rassurant aussi : gage du futur. Gage de la prévision, du plan et du calcul. Gage des lois "naturelles" que pourront formuler les économistes. C'est bien parce que les agents sociaux répètent des comportements et des opinions, parce qu'ils anticipent sur d'autres répétitions qu'une science économique est concevable. C'est ce qu'on nommera ASSOMPTION DE FUTUR.

(1), S. LACAN - Séminaire XI p. 28

(2), GEBE

LEFEBVRE l'a pratiquement formulée :

"Pour les spécialistes des sciences dites "humaines" ou "sociales", la reconduction des rapports sociaux ne fait pas de problème : elle "est" dans l'oeil et le regard du savant, autant que dans l'objet de son savoir. Ces rapports, impliqués dans les faits, ne sont même pas des faits. Les robustes champions de la réalité, qu'ils se nomment positivistes ou rationalistes ne perdent pas leur temps à interroger les "faits" pour chercher ce qui se cache en eux et pour comprendre la capacité des rapports sociaux à durer."(1)

Assomption qui n'est jamais posée comme telle par les économistes. Ils préfèrent continuer de projeter sur les phénomènes sociaux une conception de loi scientifique calquée sur les sciences physiques. Jusqu'à nouvel ordre, un électron ne peut pas DECIDER de s'arrêter de tourner autour de son noyau. Mais un individu peut, s'il le veut, décider, un beau matin, de refuser par exemples les normes du travail capitaliste. (2) Et cette menace est virtuellement présente à tout moment. On comprend que les économistes se soient bien gardés d'aborder ces enfers du fonctionnement social autrement que sous leur aspect statistique : comme un FAIT. On ne peut quand même pas leur demander de théoriser la reproduction sociale à partir de la non-reproduction individuelle !

Thèse épistémologique :

La Science économique comme toute science sociale a pour condition de possibilité l'existence de certaines régularités dans les comportements des agents sociaux. Jusqu'ici elle a toujours considéré l'existence de ces régularités comme un fait naturel ayant pour expression les "lois" économiques.

Dans une formulation plus systémique : les économistes ont trop privilégié l'étude des trajectoires du système économique au détriment de l'étude de leur production. Il importe de quitter le domaine purement descriptif de l'agrégation statistique de ces régularités pour analyser leur mode de production.

(1). La survie du capitalisme - op. cit. p. 65

(2). Des films comme "Bof" ou "Themroc" doivent être considérés comme des symptômes à cet égard.

CONCLUSION

- L'assomption de futur est au coeur de la Théorie économique. Mais les phénomènes de reproduction sociale qui constituent sa condition de possibilité sont complètement éludés. L'assomption de futur n'est jamais formulée comme telle : il faut l'avoir d'abord conceptualisée pour en déceler les indices en particulier dans ce qui relève du traitement du "futur économique".
- Au lieu d'analyser le rôle reproductif de l'Economie Politique, le marxisme se constitue sur l'inversion de l'adhérence au donné qui la caractérise : la désadhérence au donné, qui a pour seule perspective l'élaboration de la Science des formations sociales. Est ainsi accréditée l'idée d'une Science échappant aux phénomènes de reproduction sociale. Le problème GENERAL de la reproduction par le DISCOURS est alors aseptisé par son immersion dans le cadre du marxisme. Quant au rôle du POUVOIR dans le processus il est complètement occulté.
- Dans les domaines connexes à la Théorie économique apparaît la volonté de rendre compte des PROCESSUS de décision des agents sociaux sous forme de MODELES DE SIMULATION.

C'est ce dernier point qui fera la conclusion. Que peut-on dire de ces modèles, après la lecture de trois d'entre eux ? (en annexe)

- . D'abord, on insistera sur le fait que ni la production du futur, ni la reproduction sociale ne sont directement apparentes au niveau du modèle.
- . Mais cette préoccupation est évidente à un certain niveau de réflexion sur la nouvelle planification.
- . Le fait principal semble être que ces modèles reposent ouvertement sur la reproduction de comportements et d'attitudes. Ceci apparaît de façon très nette dans le cas des décisions d'entreprise où l'environnement est plus contraignant que dans le cas du consommateur.

Il en ressort donc que le calcul sur le futur économique a pour condition l'analyse de la reproduction du système par les agents sociaux.

- . Cette évolution ne fait que s'amorcer. Mais tout semble à peu près en place pour que les processus décrits incluent de vastes "raisonnements répétitifs" dont les modèles ci-dessus ne sont qu'un cas particulier, d'un champ d'application encore restreint mais prometteur.

Sans nous pencher sur le contenu des organigrammes, encore relativement anodin, nous retiendrons ce qui est le support de leur élaboration : la pratique des entreprises commence ouvertement à s'assurer le futur par l'intermédiaire des processus reproductifs. C'est cette pratique qui nous paraît la plus éclairante sur l'état actuel du système.

La Théorie économique passe pour l'instant à côté de phénomène. Les balbutiements systémiques sur ce sujet ne peuvent aboutir à terme, qu'à sa remise en cause. Quant au marxisme il est condamné lui aussi à n'en percevoir qu'une caricature, ayant déjà ligaturé les phénomènes de reproduction. Son travail de déconstruction sur ce point serait pour ainsi dire double par rapport à celui de la Théorie économique.

Ainsi s'achève un premier moment : après avoir recherché des indices tant dans la Science économique qu'à son pourtour, une chose est maintenant évidente : il faut s'interroger sur la production du futur économique. Ce sera l'objet du chapitre suivant.

Ainsi modélisé, le processus se vérifie remarquablement :

"Pour tester l'exactitude de la décision, un échantillon au hasard constitué par chaque dixième décision fut extrait des dossiers ... Les dossiers contenant les décisions de prix sur une période de six ans furent disposées en ordre chronologique. Cet échantillon fournit les données de 31 décisions qui furent utilisées pour tester le modèle systématiquement".

On peut constater sur le tableau ci-dessous la concordance parfaite des décisions observées (OD) avec les décisions déduites du modèle (PD). Par exemple, la décision (3) : OD a été d'augmenter les prix (up). L'examen des dossiers montre que le manager a eu un comportement que l'on peut traduire comme étant un ensemble de réponses y-n-y aux questions représentées par les boîtes 3-4-6. En lisant le modèle, on constate que dans cette éventualité la décision finale doit être d'aligner le prix sur la compagnie leader : PD est donc une augmentation (up)

Table 1 : A Comparison of the Observed and Predicted Outcomes of Thirty-One Decisions

Decisions	Box 3	Box 4	Box 6	Box 7	Box 8	Box 9	Box 10	Additional elements of decision	Box	PD	OD
1	y	y							5	u	u
2	y	n	y						5	u	u
③	y	n	y						5	u	u
4	n			n				(13-y) (14-y) (15-y)*	5	d	d
5	y	n	y						5	u	u
6	y	n	y						5	u	u
7	y	y							5	u	u
8	n				y	y	y		5	d	d
9	n				n			(13-y) (14-y) (15-n) (11-y)	5	d	d
10	n				n			(13-y) (14-y) (15-n) (11-y)	5	d	d
11	y	n	y						5	u	u
12	y	n	y	y					5	u	u
13	n				y	y	y		5	d	d
14	n				n			(13-y) (14-y) (15-y)	5	d	d
15	n				y	y	y		5	d	d
16	n				n			(13-y) (14-y) (15-y)	5	d	d
17	n				y	y	y		5	d	d
18	y	n	n	y					5	u	u
19	n				n			(13-y) (14-y) (15-n) (11-n) (12-y)	1	=	=
20	n				n			(13-y) (14-y) (15-y)	5	d	d
21	y	n	y						5	u	u
22	y				n			(13-y) (14-y) (15-y)	5	d	d
23	n				y	y	y		5	d	d
24	y	y							5	u	u
25	y	n	n	y					5	u	u
26	n				y	y	y		5	d	d
27	y	y							5	u	u
28	n				y	y	y		5	d	d
29	n				y	y	y		5	d	d
30	n				y	y	y		5	d	d
31	y	y							5	u	u

On decision 19 no price change occurred because of danger of "funnel" effect

PD = Predicted decision

OD = Observed decision

y = yes

n = no

d = down

u = up

= = no change

* = numbers in parentheses refer to flowchart boxes

Indépendamment du test des décisions, la structure elle-même des décisions fut vérifiée, avec des résultats tout à fait satisfaisants.

Malgré la réussite indéniable de ce modèle, ses auteurs sont conscients de ses limites. Mais ils sont convaincus que "cette recherche renforce l'idée qu'il est possible de décrire le processus de décision d'un cadre de haut niveau élaborant une décision importante à caractère répétitif." (p. 196) Ils envisagent même d'utiliser ce genre de modèle dans la politique anti-trust en permettant de déceler ainsi des comportements décisionnels par trop déviants ...

- 2 DANS UN AUTRE EXEMPLE de ce type de modélisation (CYERT, MARCH et MOORE)(1) les résultats sont également très intéressants. Il s'agit d'un grand magasin de détail. Différents organigrammes de décision concernent les processus de fixation des prix, d'évaluation des ventes, des commandes, etc. Voici les principaux résultats :

- . L'estimation des ventes s'est révélée exacte à 5 % près
- . Sur 58 articles, 96 % des prix "prévus" étaient corrects
- . En ce qui concerne les commandes, le tableau suivant donne une idée de l'adéquation du modèle :

Saison	Commande initiale prévue	Commande initiale réelle
1	18 050	16 453
2	26 550	24 278
3	36 200	35 922
4	43 000	35 648

Ces résultats reposent en particulier sur des analyses des "routines" dont voici deux exemplaires :

Règle 1 - L'estimation (des ventes) pour les six mois suivants est égale au total des six mois correspondants de l'année précédente diminué de la moitié des ventes effectuées le dernier mois de la dernière période de six mois.

(1), op. cit. pp. 127 à 156

Règle 2 - Pour les mois de février, mars et avril. Utiliser les ventes hebdomadaires des sept semaines avant Pâques de l'année précédente en tant qu'estimation des ventes pour la période correspondante. De la même façon, étendre les ventes de l'année précédente aux semaines précédentes. (1)

3. UN MODELE DE DECISION DE CONSOMMATION (2)

NICOSIA explique très bien le sens de ses travaux :

"Dans des systèmes d'économie d'abondance, où le temps et l'argent sont de plus en plus disponibles pour les loisirs, les décisions d'acheter des livres et des disques, des billets pour aller en Europe ou au concert, des tickets d'entrée pour les musées peuvent déterminer (plutôt que sont déterminés) par les décisions relatives au travail, à la politique, à la religion ... Les modèles de consommation peuvent maintenant devenir des déterminants relativement plus puissants (disons-nous des variables indépendantes ?) du style de vie globale. ... La conception élargie du comportement et la notion de processus de décision qui en découlent sont antithétiques de la conception sous-jacente dans les études macroéconomiques et "stimulus-réponse". Tout acte de consommation, qu'il soit global ou individuel, n'est qu'un moment d'un processus. On ne peut pas, par exemple, prendre la propension à dépenser (c'est-à-dire à consommer) certains types de revenus (salaires, dividendes, etc.) comme elle est définie en macro-économie, pour une loi psychologique. Cette propension ne fait que résumer l'impact net de stimuli externes sur la décision de consommer. Il est temps maintenant de concentrer notre attention sur le pourquoi la propension prend certaines valeurs plutôt que d'autres. C'est la seule façon de prédire avec plus de justesse les propensions de demain."

On se bornera à l'organigramme que propose NICOSIA. Ainsi qu'il nous en prévient, ce n'est qu'un premier pas :

"Si l'on adopte cette théorie, on ne peut plus aller avant dans la compréhension du consommateur, si on ne le conçoit pas comme un système de relations. Et, comme nous le disions ailleurs, concevoir un phénomène comme un système n'est pas particulier au marketing. Les biologistes ont inventé

(1). op. cit. pp. 134

(2). Les processus de décision du consommateur - op. cit. pp. 147-149

des mots comme l'écologie ou l'homéostasie, les psychologues et les sociologues parlent de personnalité, de gestalt, de champ psycho-social et de culture. Même dans l'étude du langage, on a déplacé l'accent de l'aspect grammatical à l'aspect communication (c'est-à-dire la forme totale du message). Cette tendance est un essai pour mettre en relief non pas les propriétés des entités individuelles mais les propriétés qui émergent des façons dont ces entités entrent mutuellement en relation, soit : les propriétés des systèmes.

... Nos modèles ... peuvent-ils, en eux-même ou en les analysant, donner des règles pour prendre de "bonnes" décisions ? Peuvent-ils servir aux entreprises commerciales, aux législateurs, aux institutions publiques protégeant l'intérêt des particuliers, et bien sûr, aux "réformateurs-philosophes" sociaux ? ... Pour cela notre théorie est encore trop neuve pour qu'on puisse l'utiliser à de telles fins, bien que nous ayons tout de même suggéré quelques incidences et quelques applications relatives à l'établissement de stratégies ... Le schéma compréhensif et nos modèles sont un premier pas ... Ils illustrent quelques-unes des caractéristiques invariantes de la prise de décision du consommateur ... Il faudra les soumettre à des tests empiriques. Il est vraisemblable que ces investigations tant dans les conditions réelles que par simulation sur des ordinateurs digitaux, analogues et hybrides. (1)

Chapitre 2

SUR LES MECANISMES DE PRODUCTION

DU FUTUR "ECONOMIQUE"

Une fois conçue, l'assomption de futur paraît indissociable d'un corollaire que l'on pourrait ainsi formuler :

Si le futur ne va pas de soi c'est donc qu'il faut le "faire aller" ...

On pourrait dire, autrement, que l'enjeu de la reproduction sociale c'est la production du futur. De ce point de vue, le pire pour une société, c'est le n'"importe quoi", le magma : il faut alors tout faire pour que demain soit GARANTI, d'une façon ou d'une autre. Sinon, de quoi pourrait-on concevoir une quelconque reproduction ? Si l'on y réfléchit bien, la notion de futur elle-même serait dissoute si la société ne conjurait pas le spectre du hasard total. On débouche là sur des réflexions à propos du temps et de l'entropie, bien connue des cybernéticiens. L'hypothèse que nous pourrions proposer est celle-ci : l'effet de société serait bien plutôt caractérisé par son mode de production du futur que par son mode de production tout court. Mais il est peut-être encore un peu tôt pour s'avancer ainsi ...

Dans ce chapitre nous allons développer les résultats de notre "lecture du futur" effectuée plus haut sur la Théorie économique et sur le marxisme :

1. - Nous commencerons par introduire la notion de PRODUCTION DES FAITS SOCIAUX : cette extension extrême de la notion de production sonne paradoxalement le glas de la primauté que le marxisme lui confère, A la suite de LEFEBVRE, BAUDRILLARD, DELEUZE, nous pensons que c'est le point de vue de la REPRODUCTION qui est dorénavant prépondérant.
2. - Les régularités qui fondent la reproduction nécessitent une analyse d'un type nouveau, en termes de TUBULATION SOCIALE, élément "technique" de la production des faits sociaux.
3. - Pour comprendre l'existence des tubes sociaux, nous ferons intervenir la notion d'HABITUS, telle que l'ont proposée BOURDIEU et PASSERON. C'est au niveau de l'habitus que se manifestent les effets du pouvoir dans la reproduction par le discours, tels que nous avons pu les voir se dégager au chapitre précédent. En fait, la notion d'habitus sert à exprimer ceci que la production des faits sociaux passe par celle des personnes. C'est en se prémunissant contre le "n'importe quoi" individuel que la société assure sa production.
4. - Suivant une remarque de BOURDIEU et PASSERON nous amorcerons alors un traitement linguistique de l'habitus sur la base des concepts de CHOMSKY. Ce détour linguistique semble être le seul moyen possible pour donner de l'idéologie une théorie cohérente.

1. DE LA PRODUCTION A LA REPRODUCTION

Confions à BAUDRILLARD le soin d'introduire le problème :

"MARX a brisé la fiction de l'homo oeconomicus, ... Mais il l'a fait au nom de l'émergence en acte de la force de travail, de la force propre de l'homme de faire surgir de la valeur par son travail, et on peut se demander s'il n'y a pas là une fiction égale, une naturalisation égale, c'est-à-dire une convention tout aussi arbitraire, un modèle de simulation destiné à CODER tout matériel humain, toute éventualité de désir et d'échange en termes de valeur, de finalité, de production. La production dans ce cas ne serait rien d'autre qu'un code imposant tel type de déchiffrement, imposant LE déchiffrement là où il n'y a proprement ni finalité, ni chiffre, ni valeur.

Il s'agit d'une gigantesque élaboration secondaire qui hallucine en termes rationnels cette prédestination de l'homme à la transformation objectiviste du monde ... Partout l'homme a appris à se réfléchir, à s'assumer, à se METTRE EN SCENE selon ce schème de production, qui lui est assigné comme dimension finale de la valeur et du sens." (1)

"... Lorsque le marxisme entreprend la critique de l'économie politique, il le fait sans mettre en cause cette finalité rétrospective; Ce qui fait qu'il n'analyse, au sens propre que les conditions de la REPRODUCTION de ce modèle, jamais celles de sa production en tant que telle, de la séparation qui la fonde. L'analyse de la production de l'ECONOMIQUE EN TANT QUE FINALITE ET PRINCIPE DE REALITE UNIVERSEL, l'analyse de la production du PRINCIPE DE PRODUCTION lui échappe, puisqu'elle ne se meut que dans le champ structural de la production. En sous-entendant l'axiome de l'économique, la critique marxiste déchiffre peut-être le FONCTIONNEMENT du SYSTEME de l'économie politique, mais elle travaille du même coup à la reproduire comme modèle ...

C'est dans la mesure où cette critique n'est pas RADICALE qu'elle est amenée malgré elle à reproduire les RACINES de l'économie politique."(2)

(1). Le miroir de la production 1973 - Casterman - pp. 8-9

(2). id. pp. 53, 54 et 55

Pourquoi avoir avancé ce passage de BAUDRILLARD ? C'est qu'il résume de façon particulièrement claire l'une des critiques les plus dissolvantes adressées à la fois à l'Economie Politique et à sa critique marxiste. A tous ceux qui s'interrompent sur la (non)-reproduction du capitalisme est ainsi affirmée la nécessité de l'extension du champ de la critique : reprendre de fond en comble l'analyse de la production et de son rôle social. Et même, dépassant les intentions de BAUDRILLARD, faut-il peut-être élargir le concept de production au-delà des limites qu'il a déjà contribué à déplacer. Car si le passage de la notion de production matérielle de marchandises à celle de production de SIGNES (1) était une étape de première importance dont toutes les conclusions sont loin d'être tirées, il faut aller plus loin encore et s'interroger un peu sur le sens à donner à des expressions du genre "la production des faits économiques" ou encore "la production du futur", expressions dont il a été abondamment fait usage jusqu'ici.

Qu'est-ce que cela veut dire : "les faits économiques sont produits" ? Y a-t-il une machinerie qui justifie l'emploi de cette métaphore ?

Nous allons trouver dans le marxisme quelques éléments de réponse, malheureusement sans suite ...

11. Sur un élargissement conceptuel : la production de faits sociaux

111. L'intuition marxiste et son rabattement

En analysant la désadhérence au donné effectuée par MARX, ALTHUSSER "montre" que l'"évidence" des faits économiques fait place à un système réglé d'explication de ces faits. Et ici viennent interférer les concepts de production et de causalité. Par l'intermédiaire de la notion de "causalité structurale" on sait qu'il nous propose un lien entre les faits "naturels", aux yeux des économistes, et la "structure du mode de production". Les faits deviennent les PRODUITS de ce mécanisme de causalité. La notion de production s'en trouve ainsi élargie : la machine sociale produit aussi des faits sociaux, en plus de la production au sens usuel (ou généralisé par BAUDRILLARD). Et c'est ainsi que l'on peut lire ce passage où ALTHUSSER constate que le concept de l'efficace d'une structure sur ses éléments est effleuré ... :

(1). Cf. Critique de l'Economie politique du signe - op. cit.

" ... chaque fois que MARX nous donne le système capitaliste comme un MECANISME, une mécanique, une machinerie, une machine, un montage ; ou comme la complexité d'un "métabolisme social". Dans tous les cas les distinctions courantes du dehors et du dedans disparaissent, tout comme la liaison "intime" des phénomènes opposée à leur désordre visible : nous sommes en face d'une autre image, d'un quasi-concept nouveau, définitivement libérés des antinomies empiristes de la subjectivité phénoménale et l'intériorité essentielle, en face d'un système objectif réglé, en ses déterminations les plus concrètes, par les lois de son MONTAGE et de sa MACHINERIE, par les spécifications de son concept". (1)

Seulement voilà, et c'est là qu'intervient la bifurcation exposée plus haut, la désadhérence au donné a POUR SEULE PERSPECTIVE la construction de la science marxiste des formations sociales dont le maître-concept est la structure du mode de PRODUCTION. C'est ainsi que la machinerie des faits sociaux va être lue à travers le code de la production, comme dit BAUDRILLARD. On a vu qu'en prenant cette voie, ALTHUSSER, après MARX, écarte celle qui aurait pu mener à une analyse AUTONOME de la reproduction sociale. Sa subordination au régime de la production est clairement exprimée par BALIBAR :

" ... enfin, la reproduction assure la continuité successive elle-même de la production qui fonde tout le reste ...

... Parce que la reproduction apparaît comme la forme générale de la permanence des conditions générales de la production qui englobent un dernière analyse le tout de la structure sociale, il faut bien qu'elle soit aussi la forme de leur changement et de leur structuration nouvelle". (2)

On ne peut pas parler plus nettement.

Ainsi, après avoir entrevu la notion de production des faits sociaux, le marxisme en fait, une fois de plus, un satellite théorique de la structure du mode de production. Pourtant, le rabattement n'est pas toujours parfait :

(1). Lire le Capital t. 2 - pp. 70-71

(2). id. - pp. 158-159

112. Un lapsus de BALIBAR

Loin d'ici, les prétentions à l'exégèse, mais il se trouve que BALIBAR cite justement un passage de MARX dont le découpage redouble l'intérêt :

"La fraction dirigeante de la société a tout intérêt à donner le sceau de la loi à l'état de choses existant et à fixer légalement les barrières que l'usage et la tradition ont tracées. En dehors de tout autre considération cela se produit d'ailleurs tout seul, dès que la base de l'état existant et les rapports qui sont à son fondement se reproduisent sans cesse, prenant ainsi AVEC LE TEMPS une forme réglée et bien ordonnée ; cette règle et cette ordonnance sont elles-même un facteur indispensable de chaque mode de production qui doit prendre la forme d'une société solide, indépendante du simple hasard ou de l'arbitraire (cette règle, c'est précisément la forme de la consolidation sociale du mode de production, son émancipation relative du simple hasard et du simple arbitraire). Cette forme, il l'atteint par sa propre reproduction toujours recommencée, si toutefois le procès de production et les rapports sociaux correspondants jouissent d'une certaine stabilité. Quand cette reproduction a duré un certain temps, elle se consolide, devient usage et tradition pour être, en fin de compte, sanctifiée expressément comme loi." (1)

La mise en coupe (réglée ...) effectuée par BALIBAR a ceci de piquant qu'elle fait débiter un texte ou s'affirme avec éclat le primat du code de la production par une référence aux intérêts de la classe dirigeante et à l'exercice de son pouvoir. Ce qui pourrait peut être susciter chez le lecteur un peu déviant quelque picotante question : les mécanismes de ce pouvoir tendent-ils à reproduire la structure du mode de production ou la structure du pouvoir lui-même ? Question déroutante pour cui se serait formé au catéchisme structural de l'histoire ... Mais cet hypothétique accident de lecture ne jouera ici que comme effet de style. A prendre à la légère ... Pour mieux faire ressortir tout ce que MARX dit d'intéressant sur la reproduction : société solide -

(1). Lire le Capital t. 2 - p. 158

stabilité du procès de production et des rapports sociaux - consolidation par le temps etc ... Autant d'éléments que nous reprendrons un peu plus loin et dont on peut se demander si leur analyse n'a pas été sérieusement compromise par l'option productiviste.

On trouve donc chez MARX d'excellentes descriptions des phénomènes de reproduction mais, pour les utiliser, il faut les extraire des régions fermées que crée une lecture courbée par le code de la production. Et le premier qui semble avoir posé correctement le problème est justement un marxiste hérétique.

113. TOURAINÉ et la "production de la société"

On a déjà vu que l'ouvrage de TOURAINÉ est arrivé à point nommé pour permettre de caractériser les tendances prométhéennes de la "nouvelle planification". Nous allons reprendre la même perspective mais, cette fois, dans le cadre du débat sur la reproduction.

a. Prenons acte, d'abord, de l'hérésie exprimée sans équivoque :

"On ne peut superposer à une infrastructure économique une superstructure idéologique que si l'on se place dans une vision HISTORICISTE. On conçoit alors des formes de production qui entraînent l'ensemble de la société. Mais on peut tout aussi bien dire que ce sont les idées et les valeurs qui entraînent les pratiques sociales. Dans tous les cas cet évolutionnisme repose sur une philosophie de l'histoire, dernier avatar des garants méta-sociaux de l'ordre social. La sociologie ne peut exister qu'à partir du moment où elle a totalement épuisé le vitalisme des forces matérielles ou des valeurs, où elle conçoit l'ensemble de la société en termes d'action sociale, donc à la fois de pratiques et d'orientations, d'économie et d'idéologie indissolublement liées." (1)

Que "la production (technique) ne commande pas tout" mène ainsi à la notion de production de la société et à une perception plus claire de sa reproduction :

(1). Production de la société - op. cit. p. 335

"Un ensemble nommé société doit posséder une organisation, une continuité, donc des mécanismes de maintien et de transmission des orientations des normes ou du pouvoir. Mais il est aussi producteur de son histoire, et doit posséder des moyens de s'adapter aux modifications de son environnement ou d'agir sur sa propre transformation. Le sociologue est ainsi placé devant un premier choix : il s'interroge sur les problèmes de la production ou sur ceux de la reproduction de la société, sur l'ordre ou sur le mouvement" (1)

"Les sociétés humaines sont des systèmes non seulement ouverts et capables de modifier leurs buts, mais qui possèdent la capacité de créer des conduites normativement orientées, de produire et de détruire leur ordre social" (2)

Voici des propositions qui sonnent neuf et auxquelles on prend plaisir à souscrire. Mais il faut en même temps mesurer quelques distances subtiles qui limitent notre adhésion.

- b. C'est que TOURAINE, explicitement, fait oeuvre de sociologue, il renouvelle de façon particulièrement vivante la sociologie de l'action historique. Mais cette position de sociologue à laquelle il semble tant tenir lui joue en fin de compte un mauvais tour. Il prend en effet beaucoup de soin à définir la sociologie de l'action. Et il a cent fois raison de dire qu'une société ne se réduit pas à son fonctionnement, qu'elle n'est pas pure intégration ou pur contrôle social. Cent fois raison de dire que la société se produit et principalement sous l'effet des luttes de classes. Et, pour résumer : que TOUT n'est pas reproduction, que quelque part, toujours se PRODUIT du social neuf. Cent fois d'accord :

"la nature même des sociétés industrialisées et de toutes celles qui sont engagées dans un effort volontaire de développement débrousse l'analyse sociale de tout recours aux essences et aux valeurs :

(1). Id. p. 44

(2). Id. p. 34

L'erreur serait de croire que cette disparition des garants méta-sociaux de l'ordre social doit conduire à concevoir la société comme un simple réseau de décisions, de changements ou d'opérations de maintien et de reproduction de l'ordre. La société doit en effet être conçue comme un système, mais dont la spécificité est d'être capable d'historicité, de production de sa propre condition de fonctionnement à partir d'orientations, créant un mode de connaissance, d'accumulation et de saisie de la créativité. Telle est l'idée centrale de la sociologie que je nomme actionnaliste..." (1)

Mais on en vient alors à ceci : l'investissement de TOURAINE est d'abord d'ordre THEORIQUE : il s'agit avant tout pour lui d'élaborer la sociologie actionnaliste. Et sa perception pourtant très claire des conflits de classe et de la domination est biaisée par ce nouveau cadre "bien tempéré" qu'il met en place. On a un peu l'impression que tous les problèmes sociaux qu'il repère ne prennent de consistance que par rapport à cet horizon théorique. En voici une manifestation frappante :

"La question qui a hanté et qui hante encore ce qu'on pourrait nommer la sociologie classique est celle-ci : à quelles conditions une société, à travers ses transformations et ses luttes d'intérêts, maintient-elle l'unité qui lui permet de définir des lois, de faire fonctionner des institutions, de former des nouvelles générations, de gérer ses conflits internes". (2)

Au lieu de reprendre cette question, en l'approfondissant TOURAINE en fait presque une sorte de repoussoir pour pouvoir introduire la notion, tout à fait justifiée, de production de la société. Mais à notre avis, la question demeure fondamentale, et peut-être encore plus maintenant qu'il est conçu de la société qu'elle peut se produire. Car, dans cette production, qu'est-ce qui se reproduit donc, qui permette de dire qu'on a encore à faire justement à une SOCIÉTÉ ?

(1). id. p. 60

(2). id. p. 50

Pour finir, on aurait presque envie de dire que TOURAINE passe à côté de la notion d'effet de société. En tout cas, nous lui saurons gré d'avoir explicitement exprimé que la production de la société ne repose pas exclusivement sur la production de marchandises.

Ainsi s'est précisé un noeud théorique fondamental, le noeud marxien, oserait-on dire. Pour résumer jusqu'à l'outrance :

DE LA PRODUCTION OU DE LA REPRODUCTION,
QUEL EST LE CODE PREMIER ?

Malgré sa formulation théorique, on verra que la question a des implications politiques importantes.

12. Le point de vue prépondérant de la reproduction

Après BAUDRILLARD, et bien qu'il ne l'ait pas formulé dans ces termes, nous aurons une forte propension à accorder la prépondérance au code de la reproduction. La production ne serait qu'un des moments de la reproduction sociale. Les discussions abordées plus haut sur les notions d'invariant, de pouvoir, et sur les formes "nouvelles" de gestion étaient des premiers jalons dans ce sens. Et peut-être n'est-il possible de parler ainsi maintenant que parce que justement la production des faits sociaux semble avoir franchi un seuil dans sa systématisation. Plus la planification prend d'ampleur, plus raffinées sont les techniques d'analyse sociale, plus assurée est la volonté de contrôle, et plus peut-on être fondé à parler de production des faits sociaux. Mais ce ne peut plus être pour lire cette extension de la notion de production avec le code même de la production. Au contraire, on serait plutôt tenté d'avancer que, plus s'affirme la subordination de l'espace social à la production, moins on peut se référer à la production pour analyser les effets de son impérialisme : c'est le point de vue de la reproduction qui doit maintenant permettre de comprendre la production : c'est ce que LEFEBVRE a bien saisi,

" ... Le concept de re-production des rapports sociaux de production (...) n'apporte pas seulement un fil conducteur, un outil intellectuel pour la description et l'analyse critique de "réel". Il a une portée

globale et synthétique (sans pour autant reprendre l'allure d'une "synthèse" ou d'un "système" classique). Il prend une place centrale, déplaçant pour se substituer à elles des notions fréquemment admises en provenance soit de la philosophie, soit de spécialisations scientifiques : le "sujet" (individuel ou collectif, cartésien ou non) dont la crise prend dès lors un autre sens - l'"objet", la chose et le signe - la structure et la fonction, etc." (1)

LEFEBVRE va donc très loin. Mais on a parfois l'impression que c'est plutôt par honnêteté intellectuelle, en suivant un raisonnement jusqu'au bout, un peu à contre-cœur. Témoins, quelques confusions entre "rapports sociaux" et "rapports de production" ... Mais ce n'est pas le plus important : peut-être est-ce dans sa conception du futur, dans ses catégories de projet et d'intention, qu'il faudrait chercher les méfaits d'une analyse insuffisante :

"Cette situation exige un PROJET global et concret d'une société nouvelle, qualitativement différente. (...) Un tel projet ne peut s'élaborer sans appel à toutes les ressources de la connaissance et de l'imagination. (...) Les "valeurs" neuves ne s'imposent pas, elles se proposent". (2)

On dirait qu'il s'agit d'opposer sans plus attendre un AUTRE FUTUR à celui du capitalisme alors qu'il s'agirait plutôt de comprendre comment le capitalisme se reproduit en entretenant d'une certaine façon la catégorie du futur elle-même.

Mais, enfin il serait assez mesquin d'accumuler trop de restrictions. LEFEBVRE a quand même fait franchir un grand pas à l'analyse du capitalisme en insérant les phénomènes de production dans le cadre général de la reproduction. Et, politiquement, la signification en est importante, le rideau commence à tomber. Il est inutile d'espérer le paradis à travers une "libération des forces productives" qui ne s'interrogerait pas sur ce que ces forces sont censées satisfaire : le besoin humain BAUDRIILLARD et FOURQUET ont déjà mené très loin la critique de cette notion de besoin. Le besoin, non plus, ne fait pas partie du donné

(1). La survie du capitalisme - op. cit. p. 8

(2). id. - p. 126

immédiat. Le besoin est social, ça on le savait depuis MARX. Mais on avait beau le savoir, on faisait comme si c'était là-dessus, sur la satisfaction des besoins, que reposait tout le reste. Evidemment, parce qu'il fallait que ça colle avec la détermination en dernière instance par l'économique. Mais que les besoins puissent n'être qu'une pièce parmi d'autres dans l'effet de société, qu'ils puissent être manipulés comme instruments de pouvoir, cela, l'analyse marxiste l'a toujours occulté.

En somme, on pourrait dire, que pour le marxisme, la reproduction sociale apparaît comme sous-produit de la reproduction individuelle telle que le garantit la production matérielle. Et sur ce point, il faut écouter FOURQUET :

"Au postulat caché du marxisme qui énonce : vivre c'est avoir besoin, nous opposerons celui, radical, que VIVRE C'EST DESIRER ET NON PAS SURVIVRE. Que la vie matérielle n'est pas celle de la subsistance matérielle mais la vie libidinale qui est la vie même de la puissance et affirme toujours la puissance de la vie. La conservation de la vie organique doit être considérée comme complètement subordonnée à la vie, car la vie pulsionnelle peut mener à la mort organique, la puissance de la vie peut être catastrophique pour l'instinct de conservation (...) L'énergie de la vie n'est pas le travail. (...) Pour nous l'énergie est d'abord ENERGIE DE LA LIBIDO, ENERGIE DU DESIR, qui ne devient énergie du travail et valeur qu'une fois domptée par le pouvoir, codée et assujettie à la production matérielle. La force de travail, ce concept-clé de tout l'édifice marxiste, n'est pour nous que le résidu actif de l'humanisme du jeune MARX, c'est-à-dire la forme anthropologique de la puissance désirante désormais normée comme individu producteur". (1)

C'est-à-dire qu'il faut dorénavant s'attaquer à l'analyse de l'effet de société et à ses mécanismes. L'hypothèse que nous voulons alors développer découle de notre métaphore machinique : la reproduction sociale passe par la tubulation.

(1). L'idéal historique - op. cit. p. 52

A V E R T I S S E M E N T

Avant de poursuivre, dans ce chapitre particulièrement périlleux, on insistera fortement sur ceci : en utilisant la notion de tubulation, notre propos n'est pas de trouver de nouvelles bases "naturelles" pour l'effet de société. Description n'est pas consentement. Une chose est d'analyser ce à quoi est réduit l'individu : presque PLEN. Une autre est d'être profondément convaincu que ce qu'il FAIT est de peu d'intérêt par rapport à ce qu'il POURRAIT FAIRE, c'est-à-dire TOUT. Et ce que fait l'individu, pensons-nous, n'est encore en grande partie que ce que la société lui FAIT FAIRE, en le verrouillant, avec sa complicité souvent inconsciente, dans ce misérable état, qui est le lot commun.

Cet avertissement réapparaîtra encore sous diverses formes en de multiples occasions.

2. LA TUBULATION SOCIALE

21. Comment s'est branchée la notion de tube ...

Nous allons ici revenir un peu sur nos pas en faisant "résonner" divers éléments jusqu'ici éparés à travers notre texte. C'est peut-être le seul moyen de justifier cette irruption de la plomberie dans la philosophie, car, à vrai dire, on serait bien en peine de dire exactement comment la notion de tube a surgi. Elle s'est présentée un beau jour et elle a plu ...

Examinons donc ses antécédents.

211. Le concept d'"effet de société"

On sait que pour ALTHUSSER, "le Capital doit être considéré comme la théorie du mécanisme de PRODUCTION de l'effet de société dans le monde capitaliste?" (1)

Malgré des précautions de style (2) nous savons que, pour lui, l'effet de société est en rapport direct, encore que non totalement élucidé, avec la structure du mode de production. En ce qui nous concerne, nous glanerons le seul concept, sans son environnement productiviste.

Après avoir travaillé la métaphore machinique nous rechercherons donc un MECANISME, au pied de la lettre : celui qui permet de parler d'une société. Et, par induction : comment imaginer un mécanisme qui ne fonctionne pas, d'une façon ou d'une autre, avec des canaux, des rails, des tubes, etc ... ?

212. La question des invariants : qu'est-ce qui fait marcher la production ?

Après avoir porté notre soupçon sur les invariants de l'analyse marxiste, nous nous étions laissés aller jusqu'à aboutir à la prise

(1). lire le Capital t. 1 - p. 81

(2). Par exemple : "Que le mécanisme de ces différents effets de société soit différent selon les divers modes de production, nous avons, théoriquement parlant, tout lieu de le penser." Id. p. 81

en considération d'un invariant-pouvoir. Mais à toutes les raisons théoriques esquissées plus haut, nous en rajouterons une autre. Il est connu que l'une des thèses importantes de MARX traduit l'abstraction des rapports de production capitalistes. Alors que dans le mode de production féodal :

"Il faut des raisons extra-économiques, de quelque nature qu'elles soient, pour les obliger à effectuer du travail pour le compte du propriétaire foncier en titre ... Il faut donc nécessairement des rapports personnels de dépendance, une privation de liberté personnelle, quel que soit le degré de cette dépendance." (1)

Et, par contre :

"Dans le mode de production capitaliste il y a coïncidence "dans le temps et dans l'espace" des deux procès (travail et surtravail), ce qui est un caractère intrinsèque du mode de production ... Alors ... les formes du rapport entre les classes, sont des formes directement économiques (profit, rente, salaire, intérêt) ce qui implique notamment que, à ce niveau, L'ETAT N'Y INTERVIENT PAS."(2)

Ces deux passages pourraient susciter vingt pages de commentaires. Nous ne nous intéresserons ici qu'au RÔLE social qu'ils ont pu jouer. Peu importe que MARX ait pu moduler sa pensée dans d'autres pages du "Capital", peu importe qu'ALTHUSSER ait fait par ailleurs d'intéressants montages des "instances" politiques et idéologiques. Il faut cerner le point suivant : il est difficile de ne pas voir ici une tentative théorique destinée à désigner dans le régime capitaliste un domaine, celui de la production, dont la "pureté" économique viendrait de ce qu'en sont absents les rapports de dépendance personnelle et l'intervention de L'ETAT. Mais cette analyse n'est recevable qu'à une condition : celle de fermer les yeux sur l'exercice du pouvoir capitaliste. Car les rapports de dépendance personnelle ont beau s'être effacés dans l'abstraction d'un marché du travail, il est impossible d'éluder l'oppression quotidienne qui paraît essentielle à la survie du capitalisme. C'est l'un des mérites du mouvement maoïste en France d'avoir

(1). Capital VIII cité par ALTHUSSER t. 2 - p. 106

(2). Lire le Capital t. 2 - p. 109

rappelé ces vérités élémentaires (1), même si l'analyse du marxisme n'était pas encore à l'époque au niveau où l'a portée BAUDRILLARD. Et c'est justement sa critique de la production qui peut nous amener à nous demander si la pratique politique des partis dits prolétariens n'était que la conséquence d'une lecture dégénérée de MARX. Trop d'exemples historiques tendraient à prouver que les conditions quotidiennes de la Production ont conservé souvent une bien curieuse "pureté" malgré les changements politiques.

Disparus le marché du travail et l'état bourgeois, la chaîne est restée chaîne, le contremaître est resté contremaître. Autant de raisons pour reconsidérer les rapports entre Pouvoir et Reproduction. La question que nous considérerons comme induite est la suivante : PAR QUELS MECANISMES DE POUVOIR SONT FAÇONNÉS LES INVARIANTS AUTOUR DESQUELS LE SYSTEME ARTICULE SES TRANSFORMATIONS LOCALES ? A priori, il semble impossible d'élaborer une théorie générale. Ce qui importe, par contre, c'est l'existence de la question. Elle impose un style d'analyse des phénomènes sociaux échappant aux bornes de l'analyse marxiste. Elle permet de ne pas éluder le phénomène suivant : aux niveaux élémentaires de la production s'exerce un pouvoir garantissant de façon très stricte une REGULARITE des comportements, métaphoriquement : les comportements de l'ouvrier restent à l'intérieur de certaines PAROIS ; et ce n'est pas du seul fait des machines qu'il manipule ...

213. Processus répétitifs et "action-scheme"

C'est un symptôme que nous avons décelé à la fin de notre analyse du statut du futur dans la Théorie économique. En fait, c'est la Systémique qui s'intéresse aux comportements répétitifs, aux "shortcuts" et autres "procédures standards". On pourrait dire qu'il s'agit là du versant technique de la réflexion menée par SHACKLE à partir de la notion d'"action-scheme". Les processus répétitifs en sont les cas particuliers, les plus inertes : ceux où les actes du sujet sont à peu près tout préparés, où il imagine le moins d'incertitude dans la structure de sa prise de décision. Ces processus sont fondamentaux, comme le remarque SHACKLE :

(1). "ALTHUSSER, lui part de la négation pratique du révisionnisme pour dénoncer théoriquement le gauchisme", Cahier de la G.P. le 4/69 - p. 47

"Ceci, qui permet des calculs sur l'avenir, repose sur une certaine stabilité, nous l'appellerons une DYNAMIQUE DE L'INERTIE" (1)

Ainsi, du processus purement répétitif à la "préparation par le sujet décidant de ses propres actes à venir" il faut convenir, toujours métaphoriquement, de l'existence de certaines PAROIS qui évitent aux comportements de verser dans le n'"importe quoi".



C'est à partir des rapprochements opérés ci-dessus que se précise alors l'image de la TUBULATION. Il n'y a rien qui puisse surprendre dès lors qu'on s'est attaché à mettre en évidence les extensions de la notion de production : une machine, même sociale, ça fonctionne avec des tubes. Et DELEUZE n'insiste peut-être pas assez sur ceci qu'on ne peut dissocier l'étude des flux de celle des tubes dans lesquels ils s'écoulent.

Il est certain que nous en sommes encore au stade, pour le moment en tout cas, du cliché courant : "la machine sociale" ; "faire marcher la machine" etc ... La question est de savoir s'il est possible d'aller plus loin. Il suffit pour cela de faire travailler la juxtaposition effectuée ci-dessus.

22. La notion de tube

Le premier déclic c'est peut-être à partir de la Société "unidimensionnelle" de MARCUSE. UNE dimension, ça veut dire qu'on ne peut pas aller banquenauder sur les autres ... Mais la première formulation repérable semble avoir été celle de RUYER dans ses réflexions sur la cybernétique. (2)

221. L'apport de RUYER

Pour autant qu'on le sache, c'est lui qui a donné ses lettres de noblesse philosophiques à la notion de canal. Cependant, sous

(1). Décision déterminisme et temps - op. cit. p. 20

(2). La cybernétique et l'origine de l'information. Flammarion 1968

l'influence des travaux de D. VAGUELSY (1), c'est finalement, le terme de "tube" qui a été retenu.

- a. L'ouvrage de RUYER est tout entier travaillé par la question suivante : de quoi s'agit-il lorsqu'on évoque la notion de NOUVEAUTE d'une information ? Ce qui nous intéresse ici, c'est que par un contre-coup logique à peu près inévitable, il est amené à situer la nouveauté par rapport à la non-nouveauté (ce qui revient en fait à parler de reproduction). (Après tout, DELEUZE, lui aussi, rapporte le processus de déterritorialisation du schizo au territoire déjà constitué). Pour RUYER, le mécanisme de la non-nouveauté, le garde-fou du hasard, c'est l'encadrement par le tube. Face au hasard pur et pour le conjurer, se dressent les parois de l'anti-hasard canalisant :

"Une foule canalisée dans les couloirs du métro ou dans les rues d'une ville ne diffère guère, quant à sa capacité de détour, d'une foule de molécules d'eau canalisée dans un tuyau. Elle aussi vient buter stupidement contre un obstacle qui obstrue accidentellement sa route. Chacun des individus qui la composent calcule sa marche, par survol conscient, relativement aux individus immédiatement voisins, mais l'absence d'un survol général dégrade le comportement de la foule comme telle" (2)

- b. Mais le problème de l'existence même du tube, masqué au niveau macroscopique statistique, se pose dès qu'on passe au niveau élémentaire :

"la liaison de canalisation, dans tous les cas, et la structuration, qu'elle impose aux foules amorphes, ne peut sans contradiction servir à expliquer les liaisons élémentaires et les liaisons qui s'actualisent de novo ... Il faut évidemment qu'une certaine "linéarisation" primaire de la causalité, ou plutôt de l'activité individuelle, se produise directement par survol et calcul des possibles pour que les linéarisations secondaires, par tubes ou glissières, soit concevable sans contra-

(1). "Réflexions justes mais peu profondes" Publications du département philomath de l'Université de Paris VIII, 1969, Inédit.

(2). p. 143

diction ou régression à l'infini. Si tout le domaine de la microphysique est précisément la zone ou "il faut s'arrêter" et ou "l'on peut s'arrêter", c'est que les individualités microphysiques sont des sources d'information et de structuration aussi primaires qu'un champ de conscience. Les liaisons structurantes, ne peuvent être encore expliquées par des canalisations ou par des parois. Autrement, il faudrait encore une paroi ou un rail pour linéariser la paroi ou le rail, et ainsi de suite, indéfiniment. (1)

"Les canaux, tuyaux, instruments auxiliaires des liaisons et des circulations une fois constitués, les usagers qui s'en servent, hommes, bêtes, globules, humeurs, ondes, particules, peuvent se réduire à l'état de foules aveugles obéissant à des impulsions ou à des forces globales, mais c'est mettre les choses à l'envers que d'expliquer leur constitution même par ce qui n'est précisément permis que par cette constitution primaire" (2)

Et RUYER note par ailleurs que la science et la cybernétique traditionnelle s'en tiennent justement à l'étude de ce qui est rendu macroscopiquement observable par l'existence des tubes, en éludant la question de leur origine :

"La science est bien plus à son aise pour expliquer la région médiane, mécanique ou semi-mécanique des actions, que pour comprendre leur origine et leur fin ... La science, en somme, néglige tout ce qui est "encadrant" ...

Plus les moyens sont "centraux", plus ils sont clairs et abordables scientifiquement ..." (3)

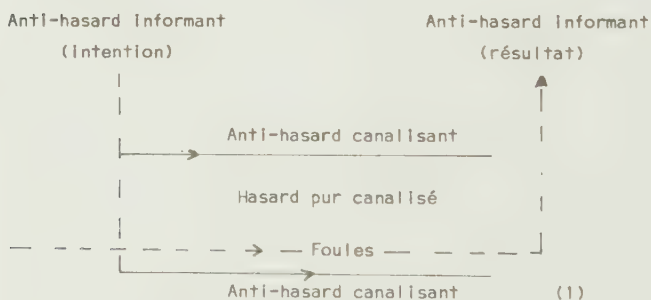
- c. On peut ne pas suivre RUYER lorsqu'il veut expliquer la mise en place des tubes par des "champs de conscience" situés dans un "espace axiologique", hors de l'espace restreint des physiciens. Mais on retiendra à la fois son emprunt à la plomberie et l'usage qu'il en propose :

(1). p. 143-144

(2). p. 148

(3). p. 82

"Nous retrouvons donc ici, dans l'action structurante et dans l'action de l'anti-hasard positif le même schéma d'encadrement que dans l'action en général ou la communication. L'improvisation directe, dans un champ nécessairement analogue à un champ de conscience, de liaisons informantes, est fondamentale, primaire, irréductible. Toute information nouvelle est une information analogue à l'invention consciente elle est l'effet d'un thème unifiait. Ensuite, l'anti-hasard positif et créateur, encadre des appareils auxiliaires qu'il a constitués et qui représentent, eux, un anti-hasard conservateur ou canalisant. : liens matériels, conducteurs, guides, etc ... qui fonctionnent en enchaînements de secours et qui, parfois se substituent complètement aux liaisons, conscientes primitives. Toutes les machines organiques pourraient servir d'exemple. L'anti-hasard conservateur canalise et enveloppe à son tour les foules amorphes composées d'individualités qui ne réagissent les unes sur les autres que bord à bord et de proche en proche. Que les appareils auxiliaires de conservation se dégradent, le hasard pur l'emporte sur l'anti-hasard et l'information diminue irrémédiablement si l'anti-hasard positif ne vient pas les reconstituer ou les remplacer.



d. Voici comment nous allons "digérer" ce que nous propose RUYER :

(1). p. 149

- le tube semble être un invariant indispensable au fonctionnement de l'effet de société
- la science a partie liée avec cet effet puisqu'elle n'existe que par rapport à un réseau de tubes DEJA en place
- la hantise de la science et de l'effet de société c'est le hasard, exprimé par l'improvisation de l'individu ; l'obsession du pouvoir, ce serait alors la réalisation de la tubulation.

222. Sur la non-fatalité de la tubulation ...

Ceci dit, Il importe de prendre quelques précautions : on sait l'importance de la référence biologique et cybernétique dans les discours justificatifs de l'ordre social. Précaution d'autant plus indispensable que RUYER, contrairement à bien d'autres, ne flèche pas politiquement son travail de façon explicite. Mais à condition de le "digérer" comme on l'a fait plus haut, on peut bien l'interpréter comme une AMORCE DE DESCRIPTION difficilement récusable de l'effet de société. C'est vrai que le CONTROLE, social et individuel, passe par des tubes dont la nature sera encore à approfondir. C'est vrai que les tubes peuvent s'user. C'est vrai que, plus on quitte le régime molaire, pour reprendre l'expression de DELEUZE, plus les choses se compliquent et plus apparaissent, au niveau individuel, ou microphysique, toutes les raisons de s'interroger sur la genèse des tubes.

Mais certains indices inquiétants ne doivent pas être tenus à l'écart sous prétexte que RUYER nous donne un bon matériau d'analyse. On a peu peu l'impression, dans les passages assez rares où les images utilisées peuvent rendre compte du fonctionnement social, que la NATURE de la foule c'est d'être canalisée. C'est là que se situe un clivage politico-méthodologique pourrait-on dire. Car si tout semble être mis en oeuvre ACTUELLEMENT pour que l'effet de

société passe par la tubulation, rien n'autorise à penser que ce phénomène soit fatidique. Ou plutôt, par un de ces feed-back familiers à la science de RUYER, s'il y a sûrement une façon d'analyser la tubulation sociale qui tende à la renforcer, il y en a vraisemblablement une autre qui vise à contribuer PRATIQUEMENT à la réalisation de cette utopie : une société sans tubulation (le problème du plaisir que peut causer le fait d'être tubulé rentre dans l'utopie en question ...). Et, pour tout ramasser en un jeu de mots sérieux : peut-on tubuler la non-tubulation ?



Nous avons maintenant extrait à peu près tout ce que nous voulions de notre juxtaposition. L'essentiel est en place. Il restera à adapter la notion de tube au contexte social où nous désirons la brancher.

Mais le branchement que nous nous proposons d'opérer doit être entouré de beaucoup de soins. Car RUYER n'a abordé les phénomènes sociaux qu'assez indirectement et plutôt pour servir d'illustration occasionnelle à ses thèses. Ses préoccupations sont très différentes des nôtres. On peut en effet comprendre son ouvrage comme un plaidoyer en faveur d'une cybernétique des mécanismes de conscience, enfin libérée de la chape behavioriste et scientiste. Sa polarisation sur l'individu explique vraisemblablement qu'il ait abordé la notion de foule de façon assez superficielle. Il faut donc reprendre la question :

Lorsqu'il y fait référence, la foule apparaît comme un rassemblement géographique d'êtres humains. Sans s'être beaucoup attardé sur ce point, il reprend ainsi la tradition illustrée en particulier par LE BON et FREUD (1). Mais on se doute que la foule tubulée par le métro ou la rue n'offre qu'un intérêt limité pour analyser le fonctionnement de l'idéologique dans le système économique. Ce que nous voudrions préciser, c'est l'intuition que la tubulation a un domaine d'efficace bien plus vaste, bien moins matériel. Rendre compte de ce que des milliers d'individus agissent à peu près de la même façon dans des

(1). LE BON - Psychologie des foules - Alcan 1921

• FREUD - Essais de psychanalyse - Payot 1968

situations semblables, sans pour autant être géographiquement réunis : la tubulation du mouvement comme cas particulier de la tubulation des comportements et des attitudes ...

Pourtant la reconnaissance du phénomène ne va pas de soi et il faut un peu parler des difficultés qui peuvent surgir à ce propos.

23. Sur l'existence de la tubulation

D'abord, le plus important :

231. VOIR la tubulation

Nous commencerons par remarquer que la plupart du temps, la tubulation n'est pas analysée pour elle-même. La relation hiérarchique, par exemple, est référée à de multiples facettes : l'image du Père, la sécurisation par la hiérarchie, la peur de la sanction, etc ...

Aucune n'est à négliger. Mais dans l'analyse du système social, il faut bien comprendre que cela revient à s'interroger immédiatement sur l'ORIGINE de certains tubes, sans s'être arrêté sur le fait même de la tubulation. En étant aveugle devant ce phénomène énorme : LE TUBE EST LÀ. Dans des milliers de bureaux ou d'ateliers fonctionne, jour après jour, un ensemble hiérarchisé de comportements et d'attitudes, très divers, certes, mais bien repérables. Et sans ces tubes, et bien d'autres, l'effet de société, ACTUEL, serait vraisemblablement très altéré. Avant de sauter à son analyse, nous disons donc qu'il faut voir la tubulation. Voir ces parois invisibles, où s'écoulent les comportements de la majorité des individus.

Se poserait aussi la question de la MATIERE dont sont faits les tubes sociaux. Question qui n'a rien de stupide. Mais on s'élevadera, pour le moment du moins, en reportant la réponse au jour où l'on aura découvert un inédit de FREUD disant ce qu'EST L'INCONSCIENT et un entre-les-lignes de DELEUZE disant ce qu'EST le corps plein sans organe ... Mais revenons à l'existence du tube.

232..Le tube-simulacre

La principale difficulté ne nous est pas inconnue : on peut reporter sur la notion de tube, ou sur celle d'habitus qui va venir la préciser, toutes les controverses relatives à l'existence de la structure. Il suffirait de remplacer le terme "structure" par celui de "tube" :

Quelle est la réalité des tubes : la Réalité "réelle" ou celle que nous construisons ? ... On se souvient avoir en quelque sorte récusé la question en reprenant après VIDAL la notion de "simulacre" proposé par BARTHES :

"Le simulacre, c'est l'intellect ajouté à l'objet, c'est le procès par lequel les hommes donnent sens aux choses". (1)

Dans le recours au simulacre nous irons maintenant un peu plus loin que la simple mise au point philosophique. Posons donc ceci :

EN PARLANT DE TUBE NOUS CONSTRUIRONS UN SIMULACRE. Mais, en même temps, les développements antérieurs relatifs à l'activité systémique illustrent bien la "mondanité" du simulacre. Le simulacre est DANS la réalité. Et c'est la distribution de pouvoir qui lui est associée qui le rendra plus ou moins charpenté, "théorique" et débile, ou "concret" et vigoureux. Toute la différence entre "le Capital" dans son édition de 1867 ou dans l'édition MEGA la plus récente ... Convenons alors, pour le moment, que la tubulation sociale n'existe que sur ces feuilles ... C'est ainsi que les problèmes politiques de la production de sens nous font directement déboucher sur un nouveau domaine :

233. Le raccordement linguistique

Les linguistes et les sémanticiens commencent à s'en rendre compte, "donner sens aux choses" est une opération qu'il est de plus en plus difficile d'extirper de son contexte social, pour ne pas dire de son contexte politique. A preuve, l'analyse toute récente de

(1). Essais critiques - Seuil 1964 - p. 213

ELISEO VERON :

"(...) Les linguistes, eux-mêmes, ont commencé à deviner que la problématique des producteurs de discours exige des modèles qui mènent vers le social et implique, qu'on le veuille ou non, UNE THEORIE DE L'ACTION, puisqu'il semble bien que la production de langage est une activité, et parmi les plus importantes qu'on puisse trouver dans la société.

... Ce domaine non exploré de l'intelligibilité sociale qui constitue le fondement du sens de l'action et qui, à mon avis, est le même qui apparaît (partiellement) à travers la logique immanente au discours, peut-on le formuler en termes d'un concept théorique qui puisse lui donner son unité, qui puisse fonder le principe de sa cohérence propre (qui n'exclut pas bien entendu, la contradiction) ? La conclusion me semble inévitable : le concept qui peut nous servir pour comprendre les bases de constitution de l'intelligibilité sociale, n'est autre que celui de SYSTEME IDEOLOGIQUE, tel qu'il a été esquissé par MARX. Ce qui revient à dire que cette logique naturelle qui habite ET le discours ET l'action, C'EST LE TRAVAIL MEME DE L'IDEOLOGIQUE SUR LES MATIERES SIGNIFIANTES." (1)

La fin de ce passage ne prendra évidemment toute sa valeur qu'un peu plus loin lorsque nous aborderons directement la question de l'idéologique dans le système économique. Mais il est intéressant de noter la convergence des évolutions : qu'il s'agisse de la Théorie économique ou de la linguistique, les difficultés théoriques surgies dans des champs conçus initialement neutres et techniques ne semblent pouvoir se résoudre que par une irruption dans les champs politiques et idéologiques.

Et, puisque c'est la linguistique qui sert ici de support à la discussion, on reprochera en passant à VERON, malgré l'acuité de ses conclusions de n'avoir pas en même temps appelé à l'analyse des motifs du chercheur et de sa recherche. Comment peut-on continuer aujourd'hui à gérer un objet de recherche sans au moins

(1). Eliseo VERON - Vers une logique des monde sociaux

Communications n° 20 - mai 73 - pp. 275-276 ;
souligné par nous.

envisager une telle analyse ! L'objet n'est jamais "posé" là par hasard. A quoi bon augmenter le calibre de l'arsenal d'investigation si les raisons de pilonner la cible échappent à toute remise en cause. "Pourquoi cherches-tu ? - Parce que c'est la consigne ..."
 A quoi bon dérouler le tapis politique devant la recherche linguistique s'il n'y a pas le moindre commencement d'analyse sur son rôle social et/ou individuel ? Ce qui nous amène à un minimum d'auto-analyse :

24. En butte aux tubes ... L'obsession de non-tubulation

Aussi, en introduisant la notion de tube dans notre propre arsenal, devons nous pour le moins mettre en place un début d'interrogation sur notre démarche. Le tube est un simulacre, fort bien. Mais est-il possible de nous demander quel sens NOUS nous proposons de donner, et à quelles choses, pour reprendre les termes de BARTHES ?

La façon dont nous avons esquissé plus haut l'assomption de futur le laissait déjà entendre : LA DESTRUCTION DES TUBES SERAIT UN OBJECTIF ENCORE PLUS RADICAL QUE CELUI DE LA DESTRUCTION DE L'ETAT, tel que l'a entrevu MARX. Même, et surtout, si une société sans tubes semble encore plus difficile à concevoir qu'une société sans ETAT, au moins dans l'état actuel de l'effet de société ... Difficile de dire clairement, schématiquement et mathématiquement comment va travailler cet inconscient qui n'est déjà plus un non-dit, dans le procès d'élaboration de notre simulacre. Mais dans cette relative pénombre, il y a déjà bien des lueurs...

- Et à ceux qui s'interrogent sur cette obsession de non-tubulation déjà évidente quand nous nous intéressons plus haut aux ratés de l'assomption de futur, nous les enverrons se promener dans le texte de DELEUZE : "Différence et répétition". Titre alléchant. Malheureusement, ainsi qu'en rend compte CRESSOLE (1) c'est "l'ultime épreuve qui le consacre philosophe et grand professant" et on jugerait qu'il veut nous la faire partager "... Mais, n'ayant pas attendu comme lui d'avoir passé sous ces fourches caudines pour faire du tourisme philosophique, profitons des bonnes dispositions suscitées par son premier

(1). DELEUZE - Editions Universitaires 1973

ouvrage de jeunesse, pour reprendre certaines promenades autrefois trop vite abandonnées. Dans une clairière assez facile d'accès on peut ainsi découvrir que la non-tubulation a sûrement des racines communes avec ce qu'il nous propose de la différence :

"Commence la longue histoire d'une dénaturation de la dialectique, qui trouve son aboutissement avec HEGEL, et qui consiste à substituer le travail du négatif au jeu de la différence et du différentiel. Au lieu de se définir par un (non)-être comme être des problèmes et des questions, l'instance dialectique est maintenant définie par un non-être comme être négatif, de la position différentielle et de l'affirmation de différence, se substitue la fausse genèse de l'affirmation produite par le négatif et comme négation de négation ... Nous avons vu tout ce que signifiait cette valorisation du négatif, l'esprit conservateur d'une telle entreprise, la platitude des affirmations qu'on prétend ainsi engendrer, la manière dont nous sommes alors détournés de la plus haute tâche, celle qui consiste à déterminer les problèmes, à porter en eux notre pouvoir décisoire et créateur ...

L'histoire ne passe pas par la négation, et la négation de la négation, mais par la décision des problèmes et l'affirmation des différences ... Seules les ombres de l'histoire vivent de négation ... Comme dit NIETZSCHE, l'affirmation est première, elle affirme la différence, et le négatif est seulement une conséquence, un reflet dans lequel l'affirmation redouble. C'est pourquoi les vraies révolutions ont aussi l'air de fêtes. La contradictions n'est pas l'arme du prolétariat, mais plutôt l'arme dont la bourgeoisie se défend et se conserve, l'ombre derrière laquelle elle maintient sa prétention à décider des problèmes." (1)

Ou encore : de la différence comme rupture de la tubulation imposée par le jeu du négatif. Et ceci, dans l'ordre philosophique "pur"... Mais nous devons aussi à DELEUZE de précieux textes de philosophie sociale. Par exemple, celui que nous intitulerions : "de la tubulation par le manque" :

(1). Différence et répétition - PUF 1968 - p? 344

- "Rappelons les grands traits d'une formation molaire ou d'une forme de grégarité. Elles opèrent une unification, une totalisation des forces moléculaires par accumulation statistique obéissant à la loi des grands nombres. C'est par rapport à ce nouvel ordre que les objets-partiels d'ordre moléculaire apparaissent comme un manque, en même temps que le tout lui-même est dit manquer aux objets partiels. C'est ainsi que le DESIR SERA SOUDE AU MANQUE. Les milles coupures-flux qui définissent la dispersion positive dans une multiplicité moléculaire sont rabattues sur des vacuoles de manque qui opèrent cette soudure dans un ensemble statistique d'ordre molaire (...) Une telle organisation appartient essentiellement à l'organisme biologique ou social, species ou socius. IL N'Y A PAS DE SOCIETE QUI N'AMENAGE LE MANQUE EN SON SEIN, par des moyens variables qui lui sont propres (ces moyens ne sont pas les mêmes, par exemple, dans une société despotique, ou dans une société capitaliste où l'économie de marché les porte à un degré de perfection inconnu jusqu'alors). CETTE SOUDURE DU DESIR AVEC LE MANQUE, C'EST PRECISEMENT CE QUI DONNE AU DESIR DES FINS, DES BUTS OU DES INTENTIONS - COLLECTIVES ET PERSONNELLES - AU LIEU DU DESIR PRIS DANS L'ORDRE REEL DE SA PRODUCTION QUI SE COMPORTE COMME PHENOMENE MOLECULAIRE DEPOURVU DE BUTS ET D'INTENTIONS."

"La tâche de la schizo-analyse est de défaire inlassablement les moi et leurs présupposés, de libérer les singularités prépersonnelles qu'ils enferment et refoulent, de faire couler les flux qu'ils seraient capables d'émettre, de recevoir ou d'intercepter, d'établir toujours plus loin et plus fin les schizes et les coupures bien en dessous des conditions d'identité ..." (1)

Donc, du point de vue qui est le nôtre : une société sans tube .

- KLOSSOWSKI aussi : "le jour où l'être humain saurait se comporter à la façon de phénomènes dépourvus d'intention - car toute intention au niveau de l'être humain obéit toujours à sa conservation , à sa durée ; ce jour-là une nouvelle créature prononcerait l'intégrité de l'existence ...

Toutefois, nulle science ne se peut encore développer en dehors d'un groupement social constitué. Pour prévenir la remise en question des

(1). L'Anti Oedipe - op. cit. pp. 409-410 et 434 : souligné par nous

des groupes sociaux par la science, ceux-ci la reprennent en main ..., (l'intègrent) dans les diverses planifications industrielles, son autonomie paraît proprement inconcevable. Une conspiration conjuguant l'art et la science suppose une rupture de toutes nos institutions et un bouleversement total des moyens de production." (1)

- Ces quelques extraits esquissent notre conception du simulacre dans le cas précédent. Ils étaient chargés d'indiquer de quelle façon nous avons choisi de "donner sens" aux choses sociales en introduisant la notion de tubulation.

Et pour aplatir philosophiquement : peut-être ne s'agit-il que d'une nouvelle vicissitude de l'idée de liberté à une époque où la fin de l'Economie politique implique un déplacement dans l'analyse des contraintes. Le nouveau front, en tout cas a déjà été repéré, et travesti : "Si nous étions tentés d'écouter les sirènes de ceux qui, avec REICH, MARCUSE, DELEUZE, préconisent de libérer purement et simplement les forces pulsionnelles du ça, ce vieux locataire de la cave que l'on a intérêt à fréquenter avant de l'appeler à son secours, la vie en société deviendrait totalement impossible." (2)

Ce qu'on peut comprendre comme une façon de mise en garde, par où s'induit le bien-fondé de notre simulacre : la "réalité" des tubes sociaux sera à la mesure des résistances que provoque la prétention à les abolir ...

Nous allons maintenant tenter de préciser les mécanismes individuels de la tubulation.

(1). NIETZSCHE et le cercle vicieux - épinglé par DELEUZE

(2). LAPLANTINE Ethnopsychiatrie. Psychothèque. Editions Universitaires

3. DU TUBE A L'HABITUS

31. introduction de l'habitus

Ce qui nous intéresse dans la tubulation sociale, nous l'avons dit plus haut, ce sont ses aspects non matériels. Une rue, un couloir, un bureau, un circuit d'achat dans un super-marché paraissent de moindre importance devant la tubulation des comportements et des opinions. La notion d'habitus va venir affiner la notion encore grossière de tube.

BOURDIEU et PASSERON semblent être les premiers à en avoir fait un usage intéressant dans leur analyse de l'Ecole. Aussi leur emprunterons-nous de quoi circonscrire une définition.

311. Qu'est-ce qu'un habitus ?

"L'éducation considérée comme processus à travers lequel s'opère dans le temps la reproduction de l'arbitraire culturel par la médiation de la production de l'habitus producteur de pratiques conformes à l'arbitraire culturel, par la transmission de la formation comme information capable d'"informer" durablement les récepteurs, est l'équivalent dans l'ordre de la culture de ce qu'est la transmission du capital génétique dans l'ordre biologique : l'habitus étant l'analogue du capital génétique, l'inculcation qui définit l'accomplissement de l'action pédagogique est l'analogue de la génération en tant qu'elle transmet une information génératrice d'information analogue". (1)

"Le travail pédagogique (...) doit durer assez pour produire une formation durable, un HABITUS comme produit de l'intériorisation des principes d'un arbitraire culturel capable de perpétuer dans les pratiques les principes de l'arbitraire intériorisé." (2)

L'habitus est ainsi une sorte de "programmation éthique et logique."

(1). La reproduction - Ed. de Minuit 1970 - p. 48

(2). id. p. 47

"En tant que travail prolongé d'inculcation produisant un habitus durable et transposable, c'est-à-dire inculquant à l'ensemble des destinataires légitimes un système de schèmes de perception, de pensée et d'action (partiellement ou totalement identiques) le travail pédagogique contribue à produire et à reproduire l'intégration intellectuellement et l'intégration morale du groupe ou de la classe au nom desquels il s'exerce". (1)

- Il est dommage que les deux auteurs en soient restés à une approche un peu formelle de la notion d'habitus : sur un matériau emprunté à la psychologie (schémas de perception, de pensée, d'action, intériorisation) viennent se croiser deux systèmes plus rigoureux, l'informatique (programmation) et la biologie (capital génétique). Mais il est peut-être difficile de faire mieux. Ainsi que nous le remarquons plus haut à propos des tubes sociaux, l'important est de reconnaître le fait même de l'existence de l'habitus : ce n'est qu'un autre aspect de la discussion sur le simulacre. Quant à dire CE qu'est un habitus ..., contentons-nous pour le moment d'essayer de le définir par sa place dans une analyse-localement-cohérente.
- Et pour compléter cette tentative de définition, il est sûrement opportun de marquer la différence avec le terme "habitude" trop marqué par son contexte psychologique et moral.

L'habitude comporte bien cet aspect d'inertie et de répétition indispensable à la reproduction de l'ordre social, mais il fallait un autre terme pour signifier l'interférence avec le point de vue sociologique : la notion d'habitus est destinée à fonctionner dans un ensemble théorique rendant compte du système social et c'est cette articulation que ne peut assurer la notion d'habitude au sens trop ... habituel.

Venons en donc à cette articulation, ce sera une manière de procéder à un complément de définition.

(1). Id. p. 50

312. Comment fonctionne la notion d'habitus ?

- a. D'abord, on se rappellera que ce point a été annoncé dans notre discussion consacrée à l'usage de la notion d'idéologie dans l'analyse marxiste de la reproduction. BOURDIEU et PASSERON reprochent en effet aux lecteurs structuralistes de MARX de faire tourner leurs structures à vide, faute d'avoir posé le rôle médiateur de l'habitus :

"... saisir, le système des relations circulaires qui unissent STRUCTURES et PRATIQUES, par la médiation des habitus comme produits des structures, producteurs de pratiques et reproducteurs de structures, (...) ainsi se trouve posé du même coup le principe du travail empirique qui permet d'échapper à l'alternative mondaine et fictive entre le panstructuralisme machinal et l'affirmation des droits imprescriptibles du sujet créateur ou de l'agent historique." (1)

- b. On se méprendrait donc beaucoup en ne voyant dans la notion d'habitus qu'un roulement à billes pour structuraliste grippé. Ce n'est pas une injection d'habitus qui rendra aux structuralisme le lustre de son impérialisme passé. Nous avons déjà précisé nos positions en nous référant à SERRES et ECO : la notion de structure a un caractère LOCAL, chacune de ses applications est toujours battue en brèche par les effets mêmes des pratiques humaines qui s'en inspirent. C'est ce qui nous semble marquer les limites d'un usage légitime. Et c'est dans ce cadre que nous insérerons un usage légitime de la notion d'habitus...

Ces balisages effectués, l'apport de BOURDIEU et PASSERON est de premier ordre. Car, dans la mesure où l'effet de société semble lié à une tubulation des comportements et des opinions, on ne voyait guère comment les structures sociales pouvaient fonctionner dans les diverses théories proposées jusqu'ici. Un chaînon manquant a ainsi été - théoriquement - reconstitué par les deux auteurs : L'HABITUS ETABLIT UN PONT ENTRE LES INDIVIDUS ET LES STRUCTURES. Mais ce n'est pas suffisant de

(1). La reproduction - p. 244

dire qu'il y a "quelque chose entre". Encore faut-il cerner un peu le mécanisme.

- c. Le point fondamental : L'HABITUS N'EST PAS LA PROGRAMMATION, au moins dans son sens courant. Car les termes d'"habitus", presque homonyme d'habitude, et celui de "programmation", malencontreusement utilisé par BOURDIEU et PASSERON eux-mêmes, ces deux termes évoquent irrésistiblement un monde statique et uniforme, bien pauvre par rapport à celui que nous connaissons. Et radicalement à l'opposé de cette diversité florissante qui caractériserait le "monde libre" (ou ceux qui vont l'être bientôt). C'est effectivement cette diversité dont il faut rendre compte sous peine de cultiver un simulacre de pot de fleur. L'habitus peut jouer dans un grand nombre de champs différents :

"La productivité spécifique du travail pédagogique, c'est-à-dire le degré auquel il parvient à inculquer aux destinataires légitimes l'arbitraire culturel qu'il a mandat de reproduire, se mesure au degré auquel l'habitus qu'il produit est TRANSPOSABLE, c'est-à-dire capable d'engendrer des pratiques conformes aux principes de l'arbitraire inculqué dans un plus grand nombre de champs DIFFERENTS".(1)

- d. L'image la plus apte à rendre compte du caractère transposable de l'habitus est alors L'IMAGE LINGUISTIQUE et ce n'est pas par hasard.

"C'est seulement à condition de voir que l'intégration d'un groupe repose sur l'identité (totale ou partielle) des habitus inculqués par le travail pédagogique, à condition de trouver le principe de l'homologie des pratiques dans l'identité totale ou partielle des GRAMMAIRES GENERATIVES DE PRATIQUES, que l'on peut échapper aux naïvetés des philosophies sociales du consensus qui, réduisant l'intégration d'un groupe à la possession d'un répertoire commun de représentations, s'interdisent par exemple d'appréhender l'unité et la fonction intégratrice de

(1). La reproduction - p. 49

de pratiques ou d'opinions phénoménalement différentes, ou même contradictoires mais produites par le même habitus générateur. Plus, un même habitus peut engendrer aussi bien une pratique que son inverse lorsqu'il a pour principe la logique de la dissimulation." (1)

Nous pouvons maintenant préciser à quelle sauce la notion d'habitus va être accommodée.

32. Habitus et reproduction : projet linguistique

321. L'hypothèse est donc la suivante :

L'HABITUS JOUE SON RÔLE REPRODUCTEUR A UN "NIVEAU PROFOND" QUI S'OPPOSE AU "NIVEAU SUPERFICIEL" DES PRATIQUES EFFECTIVES D'UNE DIVERSITÉ INFINIE.

Cette hypothèse, renforcée par l'usage du terme "grammaire générative" sera comprise comme une invitation presque explicite à se tourner vers l'hypothèse "semblable" proposée par CHOMSKY pour analyser le langage :

Un nombre FINI de mécanismes linguistiques au niveau profond est capable d'engendrer au niveau superficiel un nombre théoriquement INFINI de phrases effectivement énonçables. Il apparaît donc impossible de continuer l'analyse du rôle de l'habitus dans la reproduction sociale sans gérer cette analogie linguistique. Ce qui nous définit un cheminement presque inévitable :

PROPOSER UNE TRANSPOSITION SOCIOLOGIQUE DES CONCEPTS DE CHOMSKY DE FAÇON À ASSURER UN TRAITEMENT PLUS RIGOUREUX DE LA NOTION D'HABITUS.

C'est ce que nous tenterons au chapitre suivant.

(1). La reproduction - p. 51

Pourtant, précisons déjà bien nos intentions car, par ici, le terrain est particulièrement miné. SI BOURDIEU et PASSERON ont soufflé, à demi-mots, qu'il serait peut-être intéressant de lorgner du côté des grammaires génératives pour traiter correctement des phénomènes d'habitus, ils se sont bien gardés de passer le pont. Et on les comprend bien pour plusieurs raisons :

322. Les difficultés du projet : première approche

- D'abord la théorie de CHOMSKY date - déjà - de 1957. Depuis s'est vérifiée l'étendue de son champ d'application (1), en même temps qu'en apparaissaient les limites techniques et philosophiques (2) : la théorie transformationnelle est loin de rendre compte de tous les aspects des langues naturelles, beaucoup d'espoirs excessifs ont été déçus.
- L'hypothèse principale de CHOMSKY suscite elle-même beaucoup de discussions : peut-on admettre qu'il existe chez le sujet parlant une "structure profonde" corrélative à celle d'universaux du langage. On constatera l'extrême parenté avec les controverses relatives à la notion de structure. (3)
- Enfin, le plus délicat est évidemment celui de la transposition au domaine sociologique. VERON nous avertit :

"... constatation inquiétante : la linguistique débouche de plus en plus clairement sur des problèmes sociologiques, et la sociologie découvre, au coeur même de sa démarche théorique de base, les problèmes du langage. Autrement dit, les linguistiques sont en train de faire de la sociologie, et les sociologues sont en train de faire de la linguistique ; les uns et les autres, dans la plupart des cas "à l'état sauvage". C'est par le moyen

(1). A titre d'exemple : Grammaire transformationnelle du français
Maurice GROSS Larousse 1968

(2). J. LYONS : l'état présent des grammaires transformationnelles
In : Linguistique générale Larousse 1970 et

E. VERON : Vers une logique naturelle des mondes sociaux In :
Communications 20 (5/73)

(3). Cf "Le modèle structural en tant que réalité opératoire" :
La structure absente - op. cit. pp. 336-38

de cette double lecture ... qu'on peut faire apparaître les contours imprécis d'un domaine (provisoirement) homogène : celui de la production sociale des discours, faisant partie à son tour d'un champ plus vaste, celui de la PRODUCTION SOCIALE DE SENS, objet même d'une théorie générale des superstructures." (1)

Comme je suis moi aussi à l'état sauvage, on me pardonnera de faire pont de tout bois. En espérant qu'il ne finira pas comme celui de la rivière Kwāī ... Aussi avant de nous lancer dans cette entreprise pleine d'embûches, il faut commencer par éprouver le matériau dont nous disposons, c'est-à-dire donner plus de consistance à la notion d'habitus. A cette fin, nous ferons appel à l'ouvrage de GRIGNON : "L'ordre des choses" (2). On nous pardonnera la quantité des extraits : elle paraît indispensable pour bien appréhender ce qu'est un habitus. A la limite, on pourra considérer ce qui suit comme une annexe.

33. Annexe inductive : les habitus de l'enseignement technique

Le travail de GRIGNON est intéressant à deux titres. Non seulement il nous donne de précieuses indications sur les manifestations de l'habitus mais de plus, il nous permet de remonter jusqu'à un lieu privilégié de leur inculcation : l'école, et ici, l'école technique.

- . D'abord, seront dessinés les grands traits de l'institution habitante.
- . On exposera ensuite le mécanisme d'inculcation des habitus.
- . On insistera enfin sur les structures d'ordre dont le rôle est essentiel dans la reproduction sociale.

331. Sur le rôle de l'enseignement technique

"Pour que les structures économiques et sociales puissent se reproduire, il faut que le système d'enseignement élimine ceux qui doivent posséder la valeur économique et la valeur sociale

(1). Communications n° 20

(2). Ed. de Minuit 1971
N.B. : c'est nous qui soulignerons

les plus faibles, à savoir les enfants issus des classes populaires promus à l'exécution des tâches situées au plus bas de la hiérarchie des rémunérations et des prestiges ; mais, pour que le système économique et le système social puissent fonctionner, il faut cependant doter les membres des classes dominées des compétences techniques que requiert l'accomplissement des tâches qui leur sont imparties et, plus généralement, des savoirs nécessaires pour qu'ils écoutent et qu'ils déchiffrent correctement les messages et les instructions de toutes sortes qui sont émis à leur intention ; il faut en outre leur faire intérioriser un ensemble de dispositions morales suffisantes et suffisamment durables pour qu'ils reconnaissent la légitimité d'un ordre social dont ils seraient enclins à reconnaître l'arbitraire par cela même qu'il leur réserve la plus mauvaise part : telle est sans doute la contradiction fondamentale qui domine toute l'histoire des institutions d'enseignement populaire - et plus particulièrement des établissements d'enseignement professionnel - et dont procède la place qu'ont occupée et qu'occupent ces institutions dans le système scolaire et dans le système social." (pp. 51-52)

- L'inculcation des habitus moraux :

"Les petits patrons reprochent aux C.E.T. de dispenser un enseignement trop théorique et trop général ; mais le "manque de pratique" des apprentis pourrait bien représenter le prix que les employeurs doivent payer pour pouvoir faire confiance à leur personnel. En effet, si les C.E.T. parviennent à doter les apprentis d'un habitus moral conforme aux intérêts de leurs employeurs, et plus généralement aux intérêts des classes dominantes, c'est parce qu'en associant un enseignement théorique et un enseignement général à l'apprentissage proprement dit, on se donne le moyen de conférer aux pratiques professionnelles une plus grande vertu moralisatrice." (p. 194)

- L'inculcation des habitus techniques et logiques :

S'il est vrai que l'"aristocratie ouvrière" formée par les écoles techniques peut, dans certaines conditions, contribuer à la

subversion de l'ordre établi en basculant du côté des classes dominées, on peut se demander si l'action d'inculcation à laquelle ont été soumis ceux qui ont quelque chance d'en faire partie ne les prédispose pas à rester quoiqu'il arrive, les gardiens d'un ordre symbolique qui a toutes les chances de leur apparaître comme le seul ordre "pensable".

En effet, tout se passe comme si l'organisation des centres d'apprentissage avait pour résultat d'opérer l'"intégration logique" des futurs "ouvriers d'élite", plus peut-être que leur intégration morale. Parce que ces structures sont elles-mêmes le produit objectivé d'une structure idéologique d'ensemble, qui détermine la place qui doit revenir à un moment donné à l'enseignement des techniques dans le système d'enseignement et qui délimite ce qu'il est possible de concevoir, d'imaginer et de réaliser en matière d'enseignement technique, l'école professionnelle contribue à la reproduction de l'ordre symbolique dont elle procède, en proposant aux apprentis scolarisés une représentation matérielle et quasi visualisée, à la fois concrète et schématique, des catégories mentales selon lesquelles il convient qu'ils apprennent à percevoir, à déchiffrer et à ordonner le monde, et en les amenant de la sorte à faire de la "réalité" de ces principes le principe même de la "réalité". (p. 282)

Plus généralement, il s'agit de former une élite ouvrière qui serve de tampon :

"L'école professionnelle a donc pour fonction essentielle de doter ceux qui seront appelés à servir d'intermédiaires entre les classes et qui se situeront au point critique où s'opère la rencontre de la "nature" et de la "culture" de l'habitus et des structures mentales qu'ils doivent nécessairement intérioriser pour pouvoir mettre en rapport le "bon côté" de la nature et le "bon côté" de la culture, et pour permettre de la sorte au système social de fonctionner pour ainsi dire dans le "bon sens". Tout d'abord le bon apprenti, comme le bon contremaître, participe exclusivement du "bon côté" de la nature et du "bon côté"

de la culture. La formation technique et la formation morale qu'ils reçoivent combinent leurs effets pour dépouiller les apprentis des habitudes de dérèglement et de la tendance au désordre et à l'excès qu'il sont censés tenir de leur milieu social d'origine ; en brisant par le discours théorique la familiarité que les élèves entretiennent avec des gestes qu'ils ont appris à accomplir ou avec les outils qu'ils ont appris à manipuler antérieurement sur le mode "inconscient" et "instinctif" de la pratique quotidienne, en leur transmettant explicitement des règles d'hygiène ou en leur inculquant indirectement, par l'intermédiaire de l'atelier, des habitudes de travail, d'ordre et de discipline, l'école professionnelle incite les apprentis à se distinguer, objectivement et subjectivement, du "mauvais élément", c'est-à-dire aussi bien du "ramier", du "fumiste" ou du "bousilleur", que du "voyou", du "blouson noir" ou encore de la "forte tête" ou du "meneur". En même temps, en sanctionnant symboliquement la domination de fait de l'enseignement professionnel, en recourant par exemple à des méthodes "concrètes" et "actives" qui ont pour résultat de faire de l'enseignement général l'équivalent des séances d'atelier, en éliminant de cet enseignement tout ce qui peut lui conférer un maximum de "sérieux" on amène les élèves à établir à un autre niveau la distinction entre les domaines opposés du métier et de la culture - de l'utile et du futile - que leur origine et leur destination sociales les incitent à faire, et à distinguer la "vraie" culture, "en prise" sur le réel, qu'ils peuvent et qu'ils doivent s'efforcer d'acquérir, de la "logomachie stérile" et des "jeux de l'esprit" prétentieux et dérisoires qui doivent leur demeurer interdits. Corrélativement, on s'efforce que l'"ouvrier d'élite" participe à la fois du "bon côté" de la culture : on cherche en même temps à développer chez les élèves les aptitudes et les qualités qui font le "bon manuel" et le "bon ouvrier", et à les initier aux rudiments des savoirs "théoriques" et du langage "abstrait" que détiennent et qu'utilisent ceux qui font partie des strates supérieures de la hiérarchie, de façon à ce qu'ils soient à même de comprendre les manières de voir, de penser et de s'exprimer de leurs supérieurs.

Astreints à manier durant de longues heures la lime ou le rabot, soumis aux sanctions directes de l'outil et de la matière, entraînés à se servir utilement et efficacement de leurs corps, les apprentis ne peuvent pas ne pas intérioriser la tournure d'esprit "concrète" qui caractérise l'homme de métier ; soumis au système des sanctions scolaires astreints à écouter et à reproduire à leur manière le discours magistral, entraînés à lire et à interpréter les consignes et les instructions qui leur sont données sous forme de plans et de schémas, il sont exercés, dans une certaine mesure, à prendre sur le travail d'exécution le point de vue de ceux qui le conçoivent, qui l'organisent et qui le dirigent." (pp. 295-298)

332. L'inculcation des habitus

L'ouvrage de Claude GRIGNON contient une multitude d'exemples de cet aspect généralement peu exploré du processus d'apprentissage. En voici quelques-uns que nous compléterons par les habitus dont ils semblent être l'expression.

- La certitude de la certitude

"Il n'est pas de méthode pédagogique ou pratique, si "rationnelles" qu'elles puissent paraître, qui ne s'acquittent en même temps, et indissociablement de fonctions "techniques" et de fonctions "symboliques". L'enseignement programmé auquel recourent volontiers les maîtres des écoles professionnelles représente, comme on l'a vu, une limite idéale où la manière dont se transmet la connaissance dépend presque entièrement du contenu de la connaissance. Mais il peut constituer en même temps un bon instrument d'inculcation. En apprenant les éléments de la géométrie descriptive à l'aide d'un fascicule mis au point par un de leurs professeurs, les élèves de tel centre d'entreprise apprennent également qu'ils ne découvriront jamais par eux-mêmes que ce qui a déjà été découvert par d'autres, qu'ils ne peuvent poser, et se poser, que les questions que le livre pose, et sont conduits du même coup à reconnaître les limites dans lesquelles il leur est

possible de prendre des initiatives et de poser des questions. Ils doivent accepter d'entrée de jeu que leur pensée soit à tout moment tenue en lisière, qu'on les guide pas à pas d'une étape à une autre : l'ordre insolite dans lequel les pages doivent être lues leur rappelle qu'il leur est interdit de feuilleter le livre au hasard ; il n'est pas jusqu'aux retours en arrière, aux récapitulations, qui ne fassent l'objet d'une prescription spéciale, qui vient "en son temps". En outre, l'enseignement programmé permet de faire intérioriser la certitude qu'il existe une certitude ; il ne laisse pas de place pour le doute, puisqu'à chaque question correspond une réponse et une seule. Ainsi, l'Infaillibilité du manuel d'Instruction atteste l'Infaillibilité du savoir, et par delà, l'Infaillibilité des détenteurs légitimes du savoir." (pp. 150-151)

Habitus :

- . "Il existe un savoir infaillible naturellement ordonné"
- . "Le technicien n'a aucun pouvoir sur ce savoir".

- Le prix du temps :

"La décomposition des actes techniques modifie l'image et la conscience que les adolescents issus des classes populaires ont de la durée."

"A l'usage libre et désinvolte d'une durée 'naturelle", vécue selon les rythmes qu'impose la succession d'événements qu'on subit sans même songer qu'on pourrait en infléchir délibérément le cours, se substitue l'idée que le temps est rare et précieux, qu'on en est comptable, qu'on peut l'organiser de manière à ce que chaque action ait sa juste place dans le temps, vienne en son temps sans prendre trop de temps. Lorsqu'ils constatent à leurs dépens qu'il n'est possible de réaliser une pièce qu'en respectant le bon ordre des opérations, les élèves sont amenés à reconnaître non seulement que le temps est irréversible, mais

encore qu'il existe pour ainsi dire à la manière des choses puisque 'il s'incorpore au produit de leur travail, qu'il résiste, qu'on peut le mesurer, l'économiser ou le perdre.

A l'inverse des élèves de lycée ou de C.E.G. qui ne travaillent "en temps limité" qu'à l'occasion des compositions ou des examens, les apprentis apprennent quotidiennement que le temps ne leur appartient pas, mais qu'il leur est concédé au même titre que les "débits" (matériaux à usiner) ou les outils qu'on leur alloue." (pp. 183-84)

Habitus :

. "Il est naturel que le temps soit quadrillé".

. "Le technicien n'a aucun pouvoir sur l'existence du quadrillage".

- L'univers déterminé

"Contrairement à l'enseignement traditionnel, l'enseignement des techniques ne suggère jamais qu'il peut exister des problèmes insolubles : apprendre la chaudronnerie ou l'ajustage, c'est en somme se convaincre que chaque "problème" de fabrication, d'entretien ou de réparation comporte obligatoirement une solution et une seule ; même s'il existe parfois plusieurs façons de procéder, on doit choisir celle qui est "la meilleure", c'est-à-dire celle qui permet la réalisation la moins coûteuse. Sauf peut-être pour certains métiers comme la cuisine où la pratique professionnelle est moins complètement rationalisée, l'apprentissage montre à l'évidence la rigueur et l'efficacité des solutions enseignées : si l'on respecte scrupuleusement toutes les prescriptions du "mode d'emploi" des matériaux des outils et des machines données lors du "lancement d'exercice", il n'est pas possible de ne pas réussir correctement la pièce ; par principe, l'échec n'incombe jamais à la matière, mais à l'apprenti maladroit : "il n'y a pas de mauvais outils, il n'y a

que de mauvais ouvriers", puisque la maîtrise des techniques permet de ne "rien laisser au hasard". La pratique des métiers artisanaux et industriels tend à imposer aux élèves, d'une manière permanente et diffuse, la certitude que le monde physique est régi par des déterminismes rigoureux, et à leur faire intérioriser une disposition d'esprit mécaniste ; en maniant les outils et plus peut-être encore en conduisant les machines, on apprend pour ainsi dire intuitivement et affectivement qu'il n'est pas d'effet sans cause et surtout que la même cause produit toujours et inévitablement un seul effet et le même effet. Si l'enseignement des techniques constitue un moyen de moralisation efficace, c'est sans doute parce qu'il véhicule des certitudes et qu'il fait intérioriser la certitude qu'il existe des certitudes." (pp. 184-85)

"En apprenant à déchiffrer avec assurance le monde physique comme un univers régi par les lois rigoureuses, dont on ne peut éliminer le hasard comme on réduit le jeu en mécanique par des réglages précis, ils acquièrent des catégories logiques, des schémas de pensée et une disposition mentale généralisables et transposables à tous les domaines de la réalité." (p. 186)

Habitus :

. "Il y a une loi pour chaque chose".

. "Le bon technicien la connaît et sait s'y conformer."

- La représentation fonctionnaliste du monde

"Pour entretenir un rapport rationnel avec les objets techniques, il faut savoir à quoi ils servent et comment ils fonctionnent ; on apprend au C.E.T. non seulement à décomposer, non seulement les actes mais aussi les objets techniques, et à déterminer le rôle que remplit chacun de leurs composants. Les exercices de montage, de démontage et de remontage montrent aux élèves que chaque élément entretient avec les autres un rapport fonctionnel et qu'il se définit tout entier par sa fonction puisque celle-ci détermine systématiquement l'ensemble de ses caractéristiques." (p. 187)

"Parce qu'elle constitue au même titre que l'"intuition mécaniste" imposée par la pratique professionnelle une évidence sensible capable d'engendrer une disposition mentale permanente, cette représentation fonctionnaliste du monde technique tend à suggérer une représentation fonctionnaliste du monde en général, et plus particulièrement des rapports entre les individus et la société. Représentation qui s'oppose à l'image à la fois "enchantée" et conflictuelle de l'organisation et de la promotion sociales que l'origine des apprentis les incite à adopter : les gens des classes populaires "savent" en effet par expérience que leurs chances de promotion sociale sont faibles, qu'on obtient les meilleures places par relations, que le caractère ou l'humeur d'un patron ont de l'importance dans la vie quotidienne, et ils tendent en conséquence à imputer au hasard ou à la malchance la place occupée par chacun dans la société, à faire du "piston" et des "combines" le principe de la réussite et à opérer une "quasi-systématisation affective" qui, sans entamer la relation "sentimentale" qu'ils s'efforcent d'entretenir avec ceux dont ils dépendent, rend compte naïvement des mécanismes de leur destin social et de la structure conflictuelle de la société. La pratique professionnelle des apprentis, dont les effets se trouvent renforcés par les méthodes d'apprentissage en usage dans les C.E.T. tend au contraire à faire du mérite le principe d'explication et de justification des destins individuels, en suggérant que la société "fonctionne", et qu'elle fonctionne à la manière d'un objet technique, un peu comme une horloge infiniment complexe dont chaque individu constituerait un rouage, et dont chaque rouage remplirait un rôle indispensable, si minime soit-il, en concourrant à l'harmonie de l'ensemble." (pp. 187-88)

"Certes, les maîtres et les élèves savent par expérience que la société réelle n'a pas la perfection de ce modèle idéal, qu'elle comporte nombre d'irrégularités, et que le "mérite" n'est pas toujours "récompensé" comme il devrait l'être. Cependant tout donne à penser que les conditions scolaires de l'apprentissage incitent les élèves à imputer les "ratés" de la société à des défaillances occasionnelles de certains de ses organes, ou plus simplement aux défaillances ou à la perversité des individus qui

se refusent à "jouer le jeu" par ignorance, par égoïsme, par lâcheté ou par paresse, transposition de la "logique du dépannage" par laquelle on s'efforce d'isoler l'élément ou les éléments "responsables" de la panne dont l'ensemble est la "victime innocente". En dénonçant avec indignation "l'injustice", les apprentis et leurs maîtres reprennent en fait à leur compte les valeurs morales et l'idéologie méritocratique qui justifient le destin assigné aux enfants issus des classes populaires. La posture morale et moralisatrice que contractent les élèves des C.E.T. s'oppose à la fois à la "quasi-systématisation affective" et à la systématisation révolutionnaire, dans la mesure où elle met hors de cause les déterminismes sociaux en faisant de la moralité des individus le principe d'explication des régularités et des accidents du système social." p. 188)

Habitus :

. "Il existe naturellement une place pour chacun".

. "L'ordre des places est l'ordre des mérites".

- Culture technique/culture scientifique

"Si le discours faible que tiennent les professeurs a pour fonction de faire valoir leur discours fort, ce discours fort, présenté implicitement et explicitement comme un discours adapté et vulgarisé, renvoie lui-même les élèves à un véritable discours savant sur les savoirs légitimes que les conditions de l'enseignement dans les C.E.T. ne permettent pas de tenir, et dont il est censé n'être que le "reflet". (p. 232)

"L'enseignement théorique renvoie fréquemment les élèves au savoir scientifique : "si vous voulez regarder sur le document, vous verrez la composition de quelques sels fusibles utilisés ; je vous ai porté les noms et d'autre part donné les compositions chimiques. Je ne vous demande pas de les retenir ; c'est de la chimie, c'est peut-être un tout petit peu complexe pour vous, et je ne vous demande pas de les retenir. Mais il est bon quand

même d'y jeter un coup d'oeil." Ainsi la transmission du savoir dans les centres d'apprentissage n'est pas sans évoquer le mythe platonicien de la caverne. Le professeur de C.E.T. se borne pour ainsi dire à révéler aux "prisonniers" qu'ils ne distinguent que des ombres et que le soleil qu'il tente de leur faire entrevoir n'est lui-même que le reflet de l'astre véritable. La "pédagogie de l'allusion", qui fait apercevoir aux apprentis de savoirs prestigieux mais interdits, hiérarchise strictement les connaissances. Parce que l'enseignement pratique dispensé dans les C.E.T. renvoie à un enseignement théorique, qui renvoie à un enseignement général simplifié qui procède lui-même d'un enseignement "savant" impossible à dispenser, les élèves sont invités à reconnaître que les savoirs professionnels occupent la place la plus basse dans la hiérarchie des connaissances et qu'ils n'ont de valeur que dans la mesure où ils représentent pour ainsi dire la "monnaie" du savoir légitime". (p. 233)

Habitus :

- . "Il existe une hiérarchie naturelle des savoirs".
- . "Le technicien se situe en bas de son échelle".

Cette différenciation vient encore se renforcer par le rôle du discours.

- La hiérarchisation par le discours

"Ce qui distingue essentiellement l'apprentissage en école de l'apprentissage traditionnel, donné sous sa forme la plus élémentaire par la famille et par le milieu d'origine, et sous sa forme la plus spécifique par le maître artisan, c'est que l'école ne considère jamais que la pratique professionnelle puisse être à elle-même sa propre fin : on apprend aux apprentis scolarisés que chacune de leurs pratiques, chacun de leurs gestes, chacun de leurs réflexes, peuvent faire l'objet d'un discours ; on s'efforce de leur apprendre à produire eux-mêmes un discours sur

leur pratique , ou , à tout le moins, de leur inculquer l'idée que leur pratique n'a de sens que dans la mesure où il est possible de produire à son sujet un discours qui la fonde. Les apprentis issus des classes populaires doivent à leur expérience passée d'avoir une certaine familiarité avec les objets techniques des plus usuels. Nombre d'outils et d'instruments sont déjà pour eux de "vieilles connaissances" lorsqu'ils entrent au C.E.T.; parce qu'ils ont appris très tôt à "se débrouiller", c'est-à-dire à s'adapter à des situations nouvelles en transposant des savoirs, des schèmes de pensée et d'action précédemment acquis, ils sont à même d'apprendre rapidement à "sentir" et à maîtriser les objets et les actes techniques qui leur sont encore étrangers. En leur apprenant à nommer chacun des outils et chaque partie des outils dont ils se servent, en les sommant de pouvoir dire à chaque moment le pourquoi de chacun de leurs gestes, on brise ce rapport aux choses naïf et spontané et on se donne les moyens de lui substituer un rapport savant, réflexif et "surdéterminé." (p. 251)

"L'élève des centres d'apprentissage qui fait preuve de son aptitude à produire un discours théorique sur chacun de ses actes ou des objets de sa pratique n'agit pas autrement que le produit accompli des institutions scolaires les plus hautes (lauréat du concours général, normalien, agrégé) qui rappelle son appartenance à l'élite et qui se distingue du tout venant des produits universitaires en produisant en toute occasion un discours cultivé sur les objets les plus vulgaires. L'habitus du technicien constitue la seule manière d'être cultivé que puissent adopter l'apprenti et l'ancien apprenti scolarisés, et qui leur soit socialement profitable." (p. 263)

Habitus :

- . "Les techniques sont valorisées par le discours qu'on peut leur appliquer".
- . "La possibilité d'énoncer de tels discours est un facteur de hiérarchisation des techniciens".

- La tubulation binariste

"De l'organisation matérielle de l'espace à la structure du discours professoral, de l'emploi du temps à l'ambivalence du système des sanctions, tout concourt en effet, comme on l'a vu, pour inciter les apprentis à opposer nettement ce qui doit être rangé du "côté de l'école" à ce qui appartient au "côté du métier", et à opérer une quasi-systématisation au terme de laquelle les choses ou les pratiques les plus "neutres" et les plus "techniques" en apparence finissent par se trouver qualifiées symboliquement ; en passant de l'atelier à la salle de classe, du cours de technologie ou du "lancement d'exercice" à l'établi, du bleu de travail à la blouse blanche, bref, en suivant le rituel quotidien de l'institution, les élèves sont conduits à mémoriser et intérioriser, par l'intermédiaire des gestes qu'ils doivent adopter, un petit nombre d'oppositions simples qui constituent sans doute les éléments fondamentaux et le principe générateur de leur outillage mental." (idem. p. 282-283)

"Les catégories et les sous-catégories mentales qu'engendre l'organisation de l'école professionnelle renvoient en dernière analyse à une typologie et à une hiérarchie plus générale des tâches, des savoirs et des êtres ; l'opposition entre l'école et le métier que les centres d'apprentissage matérialisent et "idéalisent" à la fois se situe pour ainsi dire à mi-chemin entre l'existence de fait des oppositions "concrètes" (telles que stylo/tournevis, bleu/blouse) que les apprentis sont amenés à constater dans leur vie quotidienne et l'abstraction des principes formels d'opposition (tels que manuel/Intellectuel, général/particulier, théorique/pratique) qui constituent les articulations logiques au moyen desquelles la pensée commune classe les professions et les connaissances, et organise en fin de compte le monde social. Le schéma qui est proposé ici, et auquel on voudra bien se reporter, représente donc une tentative pour replacer la structure mentale produite par l'organisation des centres d'apprentissage dans ce qu'on pourrait appeler une idéologie dominante, et pour saisir les relations que cette

structure entretient avec la réalité sociale dont elle est la transfiguration symbolique." (p. 284-85)

"Il va de soi que les analyses qui suivent constituent le plus souvent des hypothèses, et qu'elles ne prétendent pas résoudre le problème des fonctions symboliques de la technique ; on ne s'est autorisé à les présenter sous cette forme que dans la mesure où elles se déduisent de l'étude des écoles d'apprentissage et où elles permettent d'échapper à l'alternative de l'idio-graphie et de l'universalisme abstrait bien connue des ethnologues. Pour éviter de produire sur un sujet qui semble assez facilement susciter les lieux communs généraux et vides qu'engendrent quasi-inévitablement la relecture, le commentaire et la glose des textes consacrés, il n'est sans doute pas de meilleur moyen que de construire la série des homologues qu'on peut constater entre les structures matérielles, administratives ou pédagogiques des collèges, les structures mentales dont sont dotés les apprentis, et la structure du champ idéologique qui définit les relations entre la technique et la culture à partir de la description de ce microcosme social qu'est l'école professionnelle." (pp. 285-86)

Habitus :

- . "Il existe une organisation naturelle du monde en termes d'opposition de valeur inférieur/supérieur".
- . "Le technicien en a assimilé la carte et sait y repérer la situation qui lui revient".

La liste des exemples a été un peu longue, mais l'étude de GRIGNON méritait pourtant qu'on y porte un intérêt tout particulier : elle étoffe de façon plus concrète la notion d'habitus. Mais il faut encore la compléter.

333. La reproduction des structures d'ordre dans la génération des situations concrètes

C'est bien ce qui ressort des exemples présentés plus haut. Chacun d'eux semble, à sa façon, reprendre le même thème : l'existence d'un ordre naturel entre les savoirs, entre les individus.

Ceci vaut évidemment pour l'enseignement technique et il est certain que d'autres analyses mettraient à jour des *habitus* au rôle moins évident. Il est pourtant intéressant d'avoir pris pour point de départ ces *habitus* techniques juste à un moment où se manifestent des intentions d'origines diverses quant à la "technicisation" de l'Education Nationale. Et cette question de la hiérarchie est tout à fait en rapport avec les paragraphes où nous avons amorcé une interrogation sur la notion de pouvoir dans l'évolution du système social. Nous y reviendrons bientôt quand nous aurons donné de l'idéologie une définition en termes linguistiques.

Mais, pour le moment, nous n'en sommes pas encore là et, malgré les exemples de GRIGNON la notion d'*habitus* garde encore quelque chose d'abstrait. Plus précisément : le rôle générateur de l'*habitus* n'apparaît pas encore clairement, il faudrait essayer de montrer comment le processus d'inculcation peut s'articuler avec la génération des situations concrètes. Il s'agit, en somme, d'illustrer le principe générateur lui-même.

Qu'il soit d'avance bien entendu que nous ne nous situons pas ci-dessous ici dans une perspective de systématisation. En particulier, il est fort vraisemblable que la diversité des exemples traités puisse relever d'un nombre d'*habitus* beaucoup plus restreint. Mais ceci renvoie à d'autres études. Notre projet dans ce paragraphe est plus modeste : imaginer quelques "exemples" vraisemblables de comportements ou de propos dont on peut penser qu'ils sont générés par les *habitus* que GRIGNON a repérés. Nous nous limiterons à quelques-uns d'entre eux.

- La certitude de la certitude :

- . Aller rendre compte à l'ingénieur, en cas d'imprévu
- . Le contremaître : "Toi, l'apprenti, boucle-la ! Ecoute et regarde !"
- . Se taire quand l'ingénieur prend la parole,
- . "Docteur , je suis fatigué et je souffre de migraines.
Qu'est-ce que j'ai ?"
- . Ce qu'il nous faut, c'est un gouvernement de techniciens !"
- . La Renault 16 ... une voiture intelligente ... (publicité)

- Le prix du temps :

- . "On a bien le droit de s'arrêter de temps en temps".
(Publicité pour la pause café)
- . Le temps c'est de l'argent
- . Combattre la "flânerie", augmenter la productivité,
gagner plus . (Taylor)
- . "On n'a pas de temps à perdre en baratin".
- . "Quand je pars en vacances, pas de cadeaux": "mille bornes
d'un coup jusqu'en Espagne."
- . "Fixation de l'ordre du jour".

- L'univers déterminé :

- . Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place !
- . Chacun à son poste !
- . Chacun son troupeau et les vaches seront bien gardées.
(M. POMPIDOU, Premier Ministre, à l'Assemblée Nationale)
- . "Quel est votre problème ?"
- . Aller chercher le planning de la journée.
- . "Tout ça, c'est des rêveries d'intellectuel !"

- La représentation fonctionnaliste du monde :

- . "C'est pas des trucs pour nous !"
- . "Moi, j'y suis arrivé à la force du poignet."
- . Soutenir un programme renforçant la sélection rigoureuse sur qualification technique.
- . "Vous avez vos certificats ?"
- . Distribuer un tract demandant une évaluation plus précise des postes et une grille des salaires appropriées.
- . Faire passer des tests d'intelligence à ses enfants.
- . Passer par la voie hiérarchique.
- . Se recycler, alors que d'après les déclarations patronales, "formation n'est pas automatiquement promotion."
- . "A chacun selon ses mérites."

- Culture technique/culture scientifique :

- . "S'abonner à Sciences et Vie".
- . "Quel crak la petite Chopinet !" (1)
- . Se taire quand un cadre invoque les résultats d'une "analyse économique" de l'entreprise.

Etc ...

Tout ce qui est proposé ci-dessus comme manifestation possible d'habitus est plausible. En fait, chacun de nous peut retrouver des propos ou des comportements analogues dans son expérience personnelle. La liste pourrait devenir fort longue, si l'on en prenait le temps. Ce qui n'a rien pour surprendre : il ne s'agit que de donner une image de PERFORMANCES dont le nombre est, par hypothèse, infini.

Mais ce passage au "concret" n'épuise pas les difficultés. Même en laissant de côté l'épineuse question d'une approche plus systématique de la notion d'habitus, il nous faut nous interroger un peu sur le sens de la démarche générative appliquée au domaine sociologique.

(1)? Major à Polytechnique en 1972. Première année où les jeunes filles furent admises à concourir.

4. LA "VRAIE NATURE" DE LA GENERATION ...

Les paragraphes qui précèdent sont purement descriptifs et il est sûrement difficile de les parcourir sans que se profile en permanence une question plutôt embarrassante. Admettons en effet, qu'en définissant les notions de tube, puis d'habitus, nous construisions un simulacre, avec toutes les difficultés que cela représente. Admettons aussi que notre simulacre trouve des gages de sa réalité dans la politique de détubulation qu'il pourrait inspirer...(!) Mais, qu'est-ce qui nous permet de postuler un principe général derrière des éléments de comportements et d'opinion extraits de leur contexte ? Qu'est-ce qui peut nous prouver que nous ne sommes pas en pleine chasse au dahu lorsque nous traquons l'habitus ? En somme, il faudrait un peu nous expliquer sur notre méthode.

Car, jusqu'ici, séduits par l'idée de grammaire générative - l'amour est aveugle - nous avons fort peu réfléchi sur la légitimité de l'hypothèse générative. Et, à y regarder de plus près, il semble qu'elle soulève plusieurs séries de questions :

- . Quel sens donner à l'hypothèse de régularité des comportements qui justifie implicitement l'existence des habitus ?
- . Cela vaut-il la peine de théoriser l'habitus puisque de toute façon les individus finissent toujours par en prendre conscience ?
- . Enfin quel est l'intérêt de décrire l'habitus, à supposer qu'il existe ? Ne vaut-il pas mieux analyser son mode de formation et son ancrage chez l'individu ?

41. Sur l'existence des habitus : "Ce n'est pas par hasard que ..."

411. Réduire la diversité du monde phénoménal, telle a été jusqu'ici la seule justification à l'hypothèse de l'habitus. Qu'on en chercherait d'autres, on serait bien en peine d'en trouver qui ne s'y ramène pas. Dès qu'on veut passer au descriptif à l'explicatif, il n'y a rien d'original à rappeler qu'on est bien obligé

d'admettre l'existence quelque part d'un principe générateur. C'est même exactement ici que réside pour CHOMSKY l'une des faiblesses principales des grammaires traditionnelles :

"Une grammaire parfaitement adéquate doit assigner à chaque élément d'un ensemble infini de phrases une description structurale indiquant comment cette phrase est comprise par le lecteur-auditeur idéal. C'est le problème traditionnel de la linguistique descriptive, et les grammaires traditionnelles fournissent une mine d'informations touchant cette description structurale des phrases. Cependant, malgré leur valeur évidente, ces grammaires sont défectueuses : elles manquent à formuler bien des régularités fondamentales de la langue dont elles s'occupent. Cela est particulièrement clair au niveau de la syntaxe, où aucune grammaire, qu'elle soit traditionnelle ou structuraliste, ne parvient, par delà la classification des exemples particuliers, à formuler des règles génératives de quelque extension. Une analyse des meilleures grammaires existantes révélera rapidement que c'est là un défaut de principe et non pas simplement une question de détail empirique ou de précision logique." (1)

Le problème est un peu le même lorsqu'on s'attaque au monde des comportements encore plus complexe que celui du langage, du moins en apparence. Aidés, par le "sens commun" qui comprend depuis longtemps la notion d'habitude, on est inmanquablement amené à chercher un principe explicatif aux régularités constatées un peu partout. Les exemples de GRIGNON convergent tous à nous faire admettre la notion d'habitus parce qu'ils reflètent la même scepticisme devant la diversité de l'atelier ou du bureau : ce n'est pas par hasard que "quelque chose" peut paraître se répéter dans les comportements et les opinions. Pour rendre ce scepticisme productif on en vient donc à une position très proche de celle de CHOMSKY : il faut essayer de formuler ces "régularités fondamentales" qui semblent, dans une certaine mesure, assurer la vie sociale.

(1), N. CHOMSKY - Aspect de la théorie syntaxique (1965) -
Le Seuil 1971 p. 95 -

Nous utiliserons dorénavant le sigle ATS

Dans un premier temps, on nomme alors le "quelque chose", l'habitus. Puis, linguistique soufflant, on se propose de décrire le principe d'explicatif en termes de grammaire générative. Finalement, la seule objection à la recherche des habitus porte sur les régularités sociales. A celui qui, à l'extrême limite, peut nous sommer d'en faire la preuve nous pourrions lui renvoyer la balle : peut-on prouver qu'il n'y a pas de régularités dans les comportements de la majorité des gens ? Notre réponse est : non, bien au contraire. Cela frise le sophisme, mais il faut admettre que la "preuve" des régularités relève du simulacre. Et à partir du moment où l'on admet ces régularités, rien n'empêche plus de se demander comment fonctionne le mécanisme. Mais on peut alors remonter l'objection d'un cran : d'accord pour les régularités sociales mais comment "prouver" que ces régularités sont produites par ce que vous nommez habitus ? ...

412. Sur la "vérification expérimentale"

Laissons la parole à CHOMSKY :

"Il y a, tout d'abord, la question de la manière dont on peut obtenir des informations sur la compétence du locuteur-auditeur, sur sa connaissance de la langue. Comme la plupart des faits intéressants et importants, celui-ci n'est pas accessible à l'observation directe et ne saurait être extrait des données par des procédures inductives d'aucune espèce connue. Bien évidemment, les données effectives de la performance linguistique, en conjonction avec des renseignements introspectifs (donnés par le sujet parlant ou par le linguiste ayant appris la langue), fourniront beaucoup d'indices pour déterminer la validité des hypothèses concernant la structure linguistique sous-jacente. (...)

En bref, il se trouve malheureusement qu'on ne connaît aucune technique formalisable adéquate pour obtenir une information solide touchant les faits de la structure linguistique (et cela n'a rien de spécialement surprenant). En d'autres termes, il existe très peu de procédures d'expérimentation ou de traitement des données (data-processing) auxquelles on puisse se fier et qui permettent l'intuition linguistique du sujet parlant." (ATS pp. 35-36)

Nous reprendrons sa position à notre compte : quelle que soit la masse d'observations accumulables sur les comportements, professionnels par exemple, il n'y a pas de vérification expérimentale prouvant l'existence d'un habitus générateur de pratiques. Il faut bien l'admettre : l'objectivité, là-dedans comme ailleurs, est un concept mangé aux mites :

"Quelle a été la caractéristique importante des sciences qui ont abouti : avoir cherché à comprendre les phénomènes ou avoir eu un souci d'objectivité ? Les sciences sociales et les sciences du comportement prouvent amplement qu'il est possible de rechercher l'objectivité sans qu'on gagne rien d'important pour la compréhension ...

D'autre part, on pourrait soutenir par de bons arguments que si les sciences de la nature dans l'ensemble ont recherché l'objectivité, c'est surtout dans la mesure où elle est un moyen d'atteindre la compréhension (c'est-à-dire de présenter des phénomènes qui pourraient suggérer ou vérifier des hypothèses explicatives plus profondes)." (ATS p. 37)

Et l'on conçoit bien que notre volonté de transposer une méthode linguistique dans le domaine sociologique éloigne encore plus le Jour de la Grande Vérification Objective ...

Finalement, les justifications restent d'ordre théorique :

"Pour nous résumer, brièvement, l'expression "justifier une grammaire générative" peut avoir deux sens différents. A un premier niveau, (celui de l'adéquation descriptive), la grammaire sera justifiée dans la mesure où elle décrira correctement son objet, à savoir, l'intuition linguistique - la compétence tacite - du sujet parlant. En ce sens, la grammaire est justifiée par des arguments externes, tirés de sa correspondance avec le fait linguistique. A un niveau bien plus profond et, de ce fait bien plus rarement atteint (celui de l'adéquation explicative), une grammaire sera justifiée dans la mesure où elle sera un système

descriptivement adéquat REGLE PAR DES PRINCIPES, ce qui signifie que la théorie linguistique à laquelle elle est associée la choisit de préférence à d'autres grammaires, à partir de données linguistiques primaires avec lesquelles toutes ces grammaires sont également compatibles. En ce sens, la grammaire est justifiée par des arguments INTERNES, tirés de sa relation à une théorie linguistique qui constitue une hypothèse explicative concernant la forme du langage comme tel. Le problème de la justification interne - de l'adéquation explicative - se ramène essentiellement à ceci : construire une théorie de l'acquisition du langage, et rendre compte des capacités innées spécifiques qui rendent possible cette acquisition." (ATX p. 45)

C'est-à-dire, en ce qui nous concerne : la théorie de l'habitus sera justifiée dans la mesure où elle décrira correctement son objet, à savoir l'intuition sociologique des régularités sociales. C'est le premier objectif que nous nous fixons mais nous n'y sommes pas encore. Et encore plus loin de l'adéquation explicative, qui supposerait que l'on ait le choix entre plusieurs théories relatives à ces régularités !

Il reste maintenant à prévenir quelques critiques. Aucune d'entre elles ne nie la PLAUSIBILITE de l'habitus générateur et on voit d'ailleurs assez mal comment, au terme de ce qui précède. Mais chacune à sa manière conteste son droit à la consistance. Commençons par la plus sérieuse.

42. L'habitus : une notion formelle, perpétuellement menacée par les ratés du système ?

Et d'avancer les exemples concrets : Mai 68, Lip, la contestation de la hiérarchie, le détournement des organigrammes, des boulons dans le yaourt du patron, etc ... En somme, une notion formelle sans intérêt, puisque de toute façon, il y a des moments où les habitus volent en éclat ! Et alors ?

421. Rature n'est pas rupture

S'il y a rupture, il fallait bien AVANT, que ce soit entier. Et même, la rupture servirait plutôt de preuve d'existence. C'est à peu près ce que suggère GRIGNON de l'école professionnelle :

"Parce que toute tentative d'explication des phénomènes sociaux recourt nécessairement à l'abstraction et qu'on devait s'efforcer de constituer, par delà les diversités qui opposent entre elles les différentes sortes de centres d'apprentissage, cet objet abstrait qu'on a désigné sous le terme "d'école professionnelle", il était inévitable que l'accent soit mis sur les régularités plutôt que sur l'accidentel, et qu'on en vienne à conférer aux institutions et aux structures une cohérence et un pouvoir sur les individus qu'elles ne possèdent peut-être pas toujours à ce degré (...). S'il est vrai, par exemple, que l'organisation de l'école professionnelle tend à exercer un contrôle constant sur le comportement des élèves, et à régler dans le moindre détail l'usage que ceux-ci font du temps, il serait facile de relever nombre de "défaillances" des institutions et de manquements à cette règle". (Ordre des choses pp. 272-74)

"Ainsi il n'est pas douteux que le fait de "retirer à l'atelier" pour "donner à l'école", de dispenser aux apprentis un enseignement littéraire, donne aux futurs ouvriers la possibilité de lire des restes réputés "dangereux" et "subversifs" qui demeureraient pour eux inaccessibles si leur formation était exclusivement professionnelle. (...) Tout se passe donc comme si la structure ambiguë des centres d'apprentissage risquait pour ainsi dire de "s'inverser" continuellement, et comme si à l'instar des autres institutions d'éducation et d'instruction populaires, l'école professionnelle ne s'acquittait en fin de compte de la fonction de conservation sociale qui lui est impartie qu'au prix d'un travail incessant de reproduction, voire de "reprise en main", qui s'exerce sur elle par l'intermédiaire du système des relations qu'elle entretient avec le système économique et avec le système d'enseignement." (idem pp. 277-278)

En fait il s'agit dès maintenant d'appréhender ce point important : C'EST LE PROJET QUI FAIT LE SYSTEME. Là encore, LEFEBVRE a formulé une hypothèse dont il n'a pas tiré toutes les conséquences :

"Il n'y a jamais système accompli mais effort vers la systématisation - avec la cohérence et la cohésion - à partir des rapports de production et de leurs contradictions. Les hommes d'action, les hommes de l'Etat, ont toujours tenté de réduire des conflits, ou du moins d'en atténuer les conséquences. Ils tiennent compte des niveaux et dimensions tels que l'idéologie, les institutions, la langue, le système contractuel, etc. Ils tentent de tirer une cohésion du chaos des contradictions, en s'appuyant sur les mécanismes régulateurs." (1)

Ainsi se précisent déjà des éléments de réponse.

- D'une part, rien ne dit qu'une rupture provisoire dans les régularités de comportements atteigne l'habitus lui-même : le technicien peut cesser de saluer l'ingénieur sans que disparaisse un rapport qui pourra ressurgir tôt ou tard,
- D'autre part, tout laisse à penser que le système des habitus est multiple. L'un d'entre eux peut disparaître, et on a pu "sentir" en 68 certaines de ces transformations, sans que d'autres en soient affectés.

Pourtant, on sait bien qu'il faut aller plus loin, dans les ténébreuses régions de la "prise de conscience". Un peu sur le même mode que celui de la prise de conscience systémique : sur le mode de la discontinuité, de la rupture. Car après la crise, il se peut que les régularités réapparaissent, comme si rien ne s'était passé. Mais quelque chose PEUT s'être passé : l'individu SAIT. La secrétaire de LIP ira de nouveau faire rédiger sa lettre par son Chef de Service, mais elle SAIT ce que son acte avait autrefois de tubulé parce qu'elle a expérimenté un autre rapport au savoir. Et, une fois le principe générateur EXPERIMENTE, peut-on encore parler d'habitus ? C'est de soumission par une quelconque violence ; et rien d'autre.

(1). La survie du capitalisme - op. cit. p. 92

Ainsi les ratés du système mettent-ils en lumière la soumission individuelle à l'institution habitante. Mais, en même temps, pourquoi accepte-t-on de se soumettre ? Question qui n'a rien de cynique parce qu'elle veut, une fois de plus, introduire à la recherche d'un mécanisme. Car "derrière" l'habitus, qu'y a-t-il, puisqu'on parle en termes de "structures profondes" ? Il est donc difficile d'esquisser au moins une mise en relation :

422. Habitus et structure psychique : une ébauche à partir de T. HERBERT

C'est une question qu'il faut se poser dès que l'on suppose un "principe générateur de pratiques". Comment situer ce nouveau venu dans les diverses théories du psychisme humain et principalement celles élaborées à partir des concepts freudiens ? Evidemment, le sujet est épineux et nous n'irons pas très loin. Quelques hypothèses, à peine.

Nous partirons de l'article de T. HERBERT : "Pour une théorie générale des idéologies" (1). Ses préoccupations sont assez proches des nôtres, encore qu'un fossé les sépare puisque, dans cet article au moins, l'objectif évident de l'auteur était de perfectionner l'assise conceptuelle de la structure des modes de production. Franchissons provisoirement le fossé.

HERBERT fait d'abord une différence très intéressante :

a. Comportement/matrice comportementale

"On peut donc énoncer que tout sujet empiriquement rencontré dans une formation sociale supporte les effets idéologiques dont il est le "Träger" (2), et en garde des traces repérables :

- Le groupe sémantique des NORMES ENONCEES ET PRATIQUEES marquant son "milieu" et définissant la forme de ses structures comportementales (gestes et paroles) qu'une ETHOLOGIE HUMAINE permet de répertorier.

(1). Cahiers pour l'Analyse - Le Seuil 1968

(2). Le "Porteur"

- Le groupe syntaxique de la PHRASEOLOGIE IDEOLOGIQUE ET DES STRUCTURES INSTITUTIONNELLES dans lesquelles ses paroles et gestes prennent place à titre d'éléments.

Il est clair qu'une telle CARTOGRAPHIE susceptible d'identifier et de localiser les structures comportementales d'une part, et leur matrice phraséologique et institutionnelle d'autre part, relève d'une pratique sociologique actuellement réalisable."(1)

C'est d'ailleurs à ce projet que nous apporterons un peu plus loin notre contribution.

HERBERT met alors en garde contre l'erreur qui consiste à produire la "connaissance du décalage entre les comportements conscients des sujets et les conditions de ces comportements (phraséologie et institutions)" et à "faire de ces conditions la vérité des comportements conscients. (...) Ce qui reviendrait à dire que chaque système est ainsi par définition la loi inconsciente productrice d'effets conscients". (1) Ce qui reviendrait à tomber dans la confusion entre :

b. La règle et la loi

"Nous dirons en employant la distribution que LEVI-STRAUSS établit entre LOI et REGLE, que l'on confond ainsi le PRE-CONSCIENT DE LA REGLE SYNTAXIQUE immanente à un système phraséologique-institutionnel avec l'INCONSCIENT DE LA LOI structurale qui met en place les règles elles-mêmes." (1)

Avec HERBERT, on dira alors que ce qui est vraiment important ne se joue pas au niveau phraséologique-institutionnel :

"Ce n'est pas la "prise de conscience" des règles pré-conscientes qui pourra "libérer" le sujet de son "aliénation sociale". La décentration obtenue sur le sujet auquel on fait "prendre conscience de sa situation" (Cf. toutes les idéologies de la "conscience de classe" ...) ne concerne que le pré-conscient social qui restait jusque-là "non-vu", et le mécanisme

(1). idem. p.89

de la loi par lequel à la fois le sujet se "voit" assigner sa place et est frappé d'aveuglement sur le processus d'assignation, n'est le plus souvent aucunement mis en cause.

Il est donc clair qu'une analyse des formes d'existence idéologiques supportées par les sujets "conscient d'une formation sociale donnée implique bien autre chose qu'une pure observation de leur dire et de leur faire, et qu'elle doit tenter de remonter jusqu'au mécanisme où s'élaborent les formes d'existence de l'individualité subjective dans lesquelles précisément ce mécanisme se dissimule". (1)

Malheureusement, après ces analyses extrêmement fines HERBERT propose comme "tâche essentielle du matérialisme historique de localiser les rapports sociaux de production, de démontrer qu'il ne s'agit pas d'une règle pré-consciente (...) mais d'un système d'opérateurs appartenant au domaine de la loi inconsciente" (1). Encore la détermination en dernière instance par l'économique ... nous franchissons le fossé en sens inverse, avec un butin théorique appréciable.

Voici ce qu'on peut ébaucher :

c. Préconscient et habitus

Avec la notion de matrice phraséologique institutionnelle on n'est pas loin de la notion d'habitus, résultat d'un passage dans une institution, et producteur de pratiques. Et en suivant cette idée selon laquelle la règle syntaxique relèverait du préconscient, qu'est-ce qui empêche alors de supposer l'existence d'un ensemble d'habitus de première ligne, pourrait-on dire, qui constituent en somme l'armature du préconscient. Et l'individu a tout à fait INTERET à ce qu'ils restent préconscients, puisqu'ils correspondraient à l'inculcation dont l'école technique nous a donné des exemples : ils lui assurent une vie sociale sans trop d'histoires.

(1). idem. p. 82

Mais dans la foulée, on peut se demander : pourquoi s'arrêter au préconscient ? Quelle est cette différence entre la règle et la loi ? Pourquoi la loi ne serait-elle pas la règle d'une autre loi ? On peut pousser alors l'innocence jusqu'à considérer comme structure de l'Inconscient un certain nombre d'habitus "élémentaires" dont le rôle est de permettre l'"accrochage" d'autres habitus, pour reprendre un terme de DELEUZE.

Des habitus de base où coulent les flux du désir, pour ne pas oublier que l'habitus est avant tout un instrument tubulatoire. Cette distinction de deux catégories d'habitus n'est sûrement pas sans rapport avec celle qu'établit DELEUZE entre "l'investissement libidinal inconscient de groupe ou de désir et l'investissement préconscient de classe ou d'intérêt ." (1)

Mais c'était là divagation plus qu'aventureuse. On voudra bien n'en retenir que son rôle dans notre texte, celui d'évoquer le problème : comment les habitus s'"accrochent"-ils sur l'individu ?

Passons maintenant à un autre aspect de la critique de formalisme adressée à la notion d'habitus.

43. L'habitus : une intention ? ... ou un "parler-motif" ?

C'est une critique très proche de la précédente. Elle était tapie dans l'ombre lorsque GRIGNON évoquait la politique de récupération permanente de l'école technique. Voici comment on pourrait la formuler : l'habitus est une notion creuse, et pour dire plus, l'habitus n'existe pas, seule existe l'INTENTION d'inculquer des habitus. Et les objets de cette intention, par exemple, les élèves du Centre d'Apprentissage, n'intériorisent rien du tout. Par contre ils repèrent peu à peu cette intention et finissent par considérer ce qu'on veut leur inculquer comme une sorte de code dans lequel il faut bien jouer si l'on veut survivre dans cette société.

(1). L'Anti-Oedipe - op. cit. p. 411 et sq.

- a. La critique est tout à fait pertinente mais elle joue sur l'impossibilité de vérification au sens où il en a été un peu discuté plus haut. Sauf à tomber dans l'utopie de la société déjà détubulée, il est certain qu'existe un nombre impressionnant de régularités dans la vie de la plupart des gens et tout particulièrement leur vie professionnelle. Mais c'est vrai qu'il est impossible de savoir s'ils se laissent prendre à la tubulation ; "s'ils l'intériorisent", ou, au contraire, s'ils s'y prêtent, bien obligés, et prêts aussi à la crever à la première occasion. Avançons qu'il n'y a pas de "critère" et qu'il faut aborder les choses de toute autre manière.

Ce qui est en cause, c'est bien la "conscience" des acteurs sociaux. Pour parler un langage connu, la critique formulée plus haut revient à dire : "les gens sont bien conscients de ce qu'ils font, c'est les prendre pour des imbéciles que de supposer que des efforts d'inculcation d'habitus puissent aboutir." Alors, les gens : conscients ou inconscients ? Et ce n'est pas une controverse de salon philosophique puisqu'elle peut inspirer des politiques diamétralement opposées. Parce que dans le premier cas, tout est simple : il en est des codes sociaux comme de la notion de monnaie chez MARX, ce sont des voiles devant une nature simple et sans profondeur. Pas d'existence propre ! La Révolution, c'est déchirer la voile, et revenir à la nature ! (1)

Du point de vue opposé, tout se complique, même en admettant que les individus jouent consciemment en permanence avec les codes sociaux, Nous reprenons la question : pourquoi acceptent-ils donc de jouer ? Et, qu'est-ce qui nous dit qu'il n'y aura pas un autre voile, après la première déchirure ? Il faudrait supposer qu'ils jouent avec un code plus profond qui leur fait accepter de jouer avec le code "inculqué", pour conserver l'hypothèse d'une conscience permanente. Et ainsi de suite ... A force de remonter ainsi, on arrive vite à "perdre conscience" de QUI joue. Autant accepter tout de suite l'hypothèse d'un inconscient et par conséquent, la possibilité d'inculcation des habitus. Mais, le plus intéressant n'est peut-être pas là.

(1). On trouvera d'excellentes analyses de cette conception chez BENOÎST et BAUDRILLARD, déjà cités.

b. C'est que la critique que nous examinons ici met en évidence un jeu dont on a de bonnes raisons de penser qu'il est un jeu social fondamental : celui qui oppose l'"inculcateur" d'habitus à l'"inculqué". L'INCULCATEUR FAIT LE COUP DE LA NATURE AVEC SES INTENTIONS D'HABITUS ET L'INCULQUE LUI FAIT LE COUP DE SA NATURE AVEC SES PRATIQUES D'HABITUS : aux Intentions habituanes présentées comme naturelles, l'inculqué réagit en faisant croire qu'il a intégré un habitus devenu SA nature.

C'est peut-être cela la vérité de l'habitus, on sait d'abord qu'on joue, certes, mais à force de jouer on finit par ne plus s'interroger sur le jeu lui-même. Et le jeu continue ... Ce qui évoque irrésistiblement la notion de PARLER-MOTIF telle que l'introduit VERON :

"Dans les travaux de GARFINKEL lui-même (en quelque sorte le "fondateur" de cette approche), il y avait déjà l'idée que les "procédures" que les membres d'une société utilisent pour constituer le social (manière jusque là typiquement phénoménologique de poser le problème) sont en même temps (ou en dernière instance) des DEMARCHES PRATIQUES. Le "sens commun" des membres est en fait un ENSEMBLE D'ACTIVITES ; BLUM et Mc HUGH reprennent cette idée en essayant de voir quelles sont ses implications. A la notion traditionnelle de motivation ou motif (celle de notre schéma); d'après laquelle une motivation a le statut d'une "variable causale antécédente" caractérisant un ETAT INTERNE de l'acteur, ils opposent la notion de motivation comme étant une "Méthode publique utilisée pour décider de l'existence ou de la non-existence (sociale) de l'action". Donc un "motif" n'est que le nom d'une "règle de pertinence" utilisée par l'acteur et par l'observateur (le sociologue), règle qui ne fait qu'assigner un caractère social, une identité sociale, à un comportement donné. "La nature méthodique et sociale du motif" ne repose pas dans la raison concrète qu'un acteur peut offrir de son comportement, mais dans les conditions organisées et susceptibles de sanction, qui produisent d'abord "l'offre d'une raison" de la part d'un membre compétent. "Localiser un motif ce n'est pas "trouver" quoi que ce soit, c'est décrire les connaissances et conventions nécessaires et analytiquement préalables qui doivent être

employées par un membre afin qu'il puisse même invoquer un "motif" comme méthode pour produire un environnement social ordonné et sensible. "En reprenant une vieille expression de Burke, Blum et Mc Hugh remarquent qu'il s'agit donc de déployer la "grammaire des motifs". En quoi consiste-t-elle ? "Cette grammaire est utilisée chaque fois qu'un évènement doit être repéré et incorporé à une biographie (...). Cette grammaire produit, pour celui qui attribue un motif, une relation entre un phénomène pratique et la biographie de "sens commun" avec laquelle l'évènement vient à être associé par le moyen du processus d'attribution. Une biographie du sens commun est la version de l'observateur, d'un ensemble d'expériences possédées par quelqu'un, ensemble qui entre en contact avec - ou qui est juxtaposé à - des phénomènes concrets du monde, et donc socialement problématiques. La grammaire est la règle qui produit la conjonction des deux, comme l'accomplissement d'une procédure organisée et concertée. "Le motif est le nom d'une méthode pour constituer un individu en PERSONNE SOCIALE; et donc douée d'une biographie." (1)

"Donner une raison" (un motif), signalent Blum et Mc Hugh, c'est, d'un certain point de vue DECRIRE. "Il doit exister une certaine règle - de langage, d'interprétation, de culture - par laquelle, "parler motif" est engendré comme description". Et, un peu plus loin, ils arrivent à cette conclusion : "Le sociologue, donc ne cherche les motifs ni dans les objets auxquels s'applique une procédure, MAIS DANS LA PAROLE ET LA PROCEDURE ELLES-MEMES. Autrement dit : CES PROCEDURES PAR LESQUELLES, SOUS UNE FORME PRATIQUE, SE DEPLOIE LA LOGIQUE DU SOCIAL, NE SONT RIEN D'AUTRE QUE DES OPERATIONS REPERABLES A TRAVERS LES MATIERES SIGNIFIANTES : LE COMPORTEMENT ET LE LANGAGE . Cette logique est, en même temps, une rhétorique : pour un membre, "parler motif", C'EST PERSUADER LES AUTRES QU'IL EST MOTIVE." (2)

Chaque fois qu'on a de bonnes raisons de supposer qu'un habitus est devenu conscient, au sens évoqué plus haut, la notion de "parler motif" paraît alors très apte à rendre compte du jeu dont la critique

(1). Eliseo VERON - Communications n° 20 - p. 273

(2). idem. p. 274 : souligné par nous.

exposée au début de ce paragraphe voudrait faire croire qu'il remplit TOUT l'espace social. En fait, nous disons que la description du jeu ne doit pas éluder l'analyse du jeu qui fait jouer. Et ainsi de suite ...

La "grammaire des motifs" reste évidemment encore à développer. Mais l'idée est séduisante.

Il reste à traiter d'une autre façon de néantiser la notion d'habitus.

44. L'habitus : une évidence à court-circuiter ?

La critique ici en cause est un peu la symétrique des deux précédentes, en même temps d'ailleurs qu'un complément à une discussion amorcée plus haut sur le FAIT lui-même de la tubulation. C'est que, bien souvent, l'analyse des rapports sociaux effectue une sorte de court circuit : on consacre, en effet, beaucoup d'efforts à la compréhension de mécanismes individuels qui relèvent à notre avis de la notion d'habitus telle qu'elle a été proposée plus haut. Mais, tout se passe comme si l'on étudiait les racines d'un végétal sans la moindre considération pour la partie située au dehors du sol. Justement parce qu'elle est évidente. (Et qu'il n'y a de science que de caché ...)

On évacue alors superbement le phénomène social de l'habitation pour se rabattre sur l'analyse de la formation de l'habitus individuel. Par exemple, il existe une littérature assez abondante relative à l'image du Père et à ses implications sur la hiérarchie (1). Mais du point de vue qui est le nôtre, on peut dire qu'il ne s'agit là de rien d'autre que de comprendre ceci : comment est ancré chez l'individu le système d'habitus qui commande les performances grâce auxquelles on reconnaît le fonctionnement de la hiérarchie.

La faiblesse de l'attitude purement analytique est évidente : c'est qu'elle néglige l'EFFET DE SYSTEME dont veut rendre compte la notion d'habitus. Analyser la formation individuelle de l'habitus, certes, mais ne pas éluder le système des habitus sans lequel l'analyse en question ne nous parlerait que d'une racine privée d'arbre ...

(1). Pour l'inaugurer : S. FREUD : Essais de Psychanalyse - Payot 1968

Mais le plus important est le rôle social qu'il paraît possible d'assigner à cette attitude.

Car elle nous rappelle quelque chose, cette distinction entre une surface peu intéressante en soi et une profondeur qui seule mérite l'honneur de l'analyse stratégique. Superstructure et infrastructure, le vieux ménage a encore bien des admirateurs, chacun à sa façon ! On sait quel a été leur jeu : justifier le renvoi de l'action politique vers les régions du "vrai" savoir, celui des lois économiques ou maintenant, de l'Analyse psycho-sociale. Avec comme conséquence, bien connue aussi : la confiscation de la direction des luttes par les détenteurs de ce savoir.

Alors que conclure ? Elle a eu une bien vilaine histoire cette distinction infra/super, c'est bien vrai ! Faut-il pour autant la jeter dans les fameuses poubelles ? La réponse serait : pas tout de suite ! Pas avant d'avoir compris son rôle. Car, si elle n'a rien de naturel, elle n'en est pas moins inscrite dans la nature de l'actuel effet de société. Elle vertèbre l'une de ses composantes principales : Le SAVOIR. Infra/super, essentiel/inessentiel, normal/déviant, c'est toute l'armature du savoir qui est en cause, et son pouvoir social, et le pouvoir qui l'autorise. Nous irons jusqu'à ceci : quel est l'habitus, quelle est la tubulation qui font produire ces oppositions chez le "savant" ! Ca n'est pas venu tout seul et ça a des effets reproductifs certains ...

C'est pourquoi, lorsqu'ALTHUSSER fait sa critique célèbre de l'opposition empiriste entre essence et apparence, lorsque DELEUZE délire contre l'opposition de l'homme et de la machine, de la Nature et de la Culture, ils nous soufflent les principes d'un abolitionnisme bien plus radical que celui nègre-blanc de LINCOLN. Mais, ils ne précisent pas assez, et ALTHUSSER beaucoup moins que DELEUZE, que, parmi les armes de cette guerre de Mille ans, doit figurer la compréhension de ce qui contribue à perpétuer cette distinction super/infra avec toutes ces connotations. Et la notion d'habitus, paraît se situer en situation stratégique dans cette panoplie. Car elle est indissociable de l'ACTIVITE systémique. Il n'est donc question ni de la nier parce qu'elle correspond à une réalité, ni de mieux l'utiliser car elle est à abolir.

Mais, il faut savoir que sa production est une pièce maîtresse de la reproduction de notre effet de société. DELEUZE comprendra bien, qui a accroché la cible au plus résistant des habitus, mais, oserons-nous ? ... ! Oedipe. Sans plus.



R E S U M E

Nous prendrons comme hypothèse les points suivants :

- a. Une pièce maîtresse de la reproduction de l'effet de société est l'existence d'un système de tubes sociaux analysables individuellement en termes d'habitus.
- b. L'habitus est un simulacre justifié par les intentions exprimées dans tous les lieux d'inculcation et par les régularités observables dans les comportements des agents sociaux.
- c. Par référence à la démarche linguistique, l'habitus est une notion exprimant la génération d'une infinité possible de performances par un nombre fini de mécanismes "profonds".
- d. Il existe une confrontation permanente entre le système d'habitus, considéré comme code social, et le système d'habitus propre à chaque individu. Les effets de cette confrontation semblent pouvoir relever d'une analyse structurée par l'hypothèse de l'Inconscient. Ainsi, s'ouvre la voie à la compréhension du rapport de l'individu à l'effet de société.
- e. Revenir en a. (ça reproduit ...)

Il est maintenant grand temps de donner un aperçu des thèses de CHOMSKY afin de pouvoir entreprendre, au chapitre suivant, la transposition sociologique des concepts linguistiques. On trouvera donc ci-dessous une annexe linguistique, sous forme de montage de textes de CHOMSKY. C'est plus sûr lorsqu'on n'est pas soi-même linguiste professionnel ...

Ainsi qu'on s'en rendra compte, le choix des textes a été guidé par deux préoccupations :

- . disposer du minimum permettant de comprendre les concepts-clés
- . prévoir les besoins de la transposition pour arriver ultérieurement à une définition "linguistique" de l'habitus, puis de l'idéologie.

Il est évidemment possible de sauter l'annexe et d'aborder directement le chapitre 3.

ANNEXE LINGUISTIQUE

LA THEORIE GENERATIVE TRANSFORMATIONNELLE DE CHOMSKY

A1. Hypothèses et méthodes

A11. L'objet de la linguistique

"L'objet premier de la théorie linguistique est un locuteur-auditeur idéal, appartenant à une communauté linguistique complètement homogène, qui connaît parfaitement sa langue et qui, lorsqu'il applique en une performance effective sa connaissance de la langue, n'est pas affecté par des conditions grammaticalement non pertinentes, telles que limitation de mémoire, distraction, déplacements d'intérêts ou d'attention, erreurs (fortuites ou caractéristiques) (...). Pour étudier la performance linguistique effective, nous devons considérer l'interaction de facteurs variés, dont la compétence sous-jacente du locuteur-auditeur ne constitue qu'un élément parmi d'autres. De ce point de vue, l'étude du langage ne diffère pas de l'investigation empirique portant sur d'autres objets complexes." (ATS p. 12) (1)

Ce qui mène directement à la distinction fondamentale :

A12. Compétence/performance

"COMPETENCE (la connaissance que le locuteur a de sa langue) et la PERFORMANCE (l'emploi effectif de la langue dans des situations concrètes). Ce n'est que par l'idéalisation (...) que la performance reflète idéalement la compétence.

Dans les faits cela n'est évidemment pas possible. Le problème pour le linguiste, aussi bien que pour l'enfant qui apprend la langue, consiste en ceci : déterminer, à partir des données de la perfor-

(1), ATS, Aspect de la théorie syntaxique (1965) - Le Seuil 1971

mance., le système sous-jacent de règles qui a été maîtrisé par le locuteur-auditeur et qu'il met en usage dans sa performance effective." (ATS p. 12-13)

A13. La grammaire générative

"La grammaire d'une langue se propose d'être une description de la compétence intrinsèque du locuteur-auditeur idéal. Si la grammaire est, de plus, parfaitement explicite - en d'autres termes, si elle ne fait pas simplement confiance à la compréhension du lecteur intelligent, mais, fournit une analyse explicite de l'ACTIVITE qu'il déploie - nous pouvons, non sans redondance, l'appeler GRAMMAIRE GENERATIVE." (ATS p. 15)

"J'entends simplement par grammaire générative : un ensemble de règles qui assignent une description structurale à des phrases, d'une façon explicite et bien définie. Manifestement, tout sujet parlant une langue a maîtrisé et intériorisé une grammaire générative où se formule sa connaissance des règles de la langue. Cela ne veut pas dire qu'il soit conscient des règles de la grammaire ou même qu'il puisse en devenir conscient, ou que ses affirmations touchant sa connaissance intuitive de la langue soient intuitivement exactes. Une grammaire générative ayant quelque intérêt traitera, pour la plus grande part, de processus mentaux dépassant de loin le niveau de la conscience actuelle ou même potentielle (...). Ainsi une grammaire générative tente de relater ce que le locuteur sait effectivement, non pas ce qu'il peut relater de sa connaissance." (ATS p. 19)

"Une grammaire peut être considérée comme la théorie d'une langue ; elle est DESCRIPTIVEMENT ADEQUATE pour autant qu'elle décrit correctement la compétence intrinsèque du sujet indigène idéal." (ATS p. 42)

"Dans la mesure où une théorie linguistique réussit à choisir une grammaire descriptivement adéquate sur la base de données linguistiques primaires, nous pouvons dire qu'elle satisfait à la condition d'ADEQUATION EXPLICATIVE. C'est-à-dire que, dans cette mesure,

elle fournit une explication de l'intuition du sujet parlant, sur la base d'une hypothèse empirique touchant la prédisposition innée qui amène l'enfant à développer un certain type de théorie pour traiter l'information dont il dispose. Toute hypothèse de cette nature peut être infirmée (et ce n'est, dans la réalité, que trop facile), dès que l'on montre qu'elle ne peut fournir la grammaire descriptivement adéquate pour des données linguistiques primaires tirées d'une autre langue - bien évidemment l'enfant n'est pas prédisposé à apprendre une langue plutôt qu'une autre. Elle est confirmée, lorsqu'elle fournit effectivement l'explication adéquate d'un aspect de la structure linguistique, et rend compte de la façon dont une telle connaissance peut avoir été acquise." (ATS p. 44)

Ceci a pour corollaire une certaine conception des dispositions linguistiques innées.

A14. Les universaux

"Une théorie de la structure linguistique qui se fixe comme objectif l'adéquation explicative, contient un traitement des universaux linguistiques, et attribue à l'enfant une connaissance tacite de ces universaux. Elle propose donc ceci : l'enfant aborde les données en partant de l'hypothèse qu'elles proviennent d'une langue d'un certain type préalablement bien défini, le problème étant pour lui de déterminer parmi les langages possibles (à l'homme) quel est celui de la communauté où il se trouve. Il serait impossible d'apprendre une langue si tel n'était pas le cas. La question importante est la suivante : de quelles hypothèses initiales sur la nature du langage l'enfant part-il pour faire son apprentissage linguistique ? Quel est le degré de spécification et de détail du schéma inné (définition générale d'une "grammaire") qui devient progressivement plus explicite et différencié, à mesure que l'enfant apprend sa langue ? Pour le moment, nous ne sommes pas près de construire sur les schémas innés une hypothèse riche, détaillée, et suffisamment spécifiée pour rendre compte du fait de l'acquisition linguistique. En conséquence, la tâche principale de la théorie linguistique doit être d'élaborer un traitement des

universaux qui, d'un côté, ne sera pas contredit par la diversité effective des langues et qui, d'un autre côté, sera suffisamment riche et explicite pour rendre compte de la rapidité et du caractère uniforme de l'apprentissage linguistique, ainsi que de la complexité et de l'étendue remarquables des grammaires génératives qui sont le produit de cet apprentissage.

L'étude des universaux linguistiques est l'étude des propriétés de toute grammaire générative d'une langue naturelle. Les hypothèses touchant les universaux linguistiques peuvent concerner les composants syntaxique, sémantique, ou phonologique, ou les relations qu'ils entretiennent." (ATS p. 46)

CHOMSKY essaie de prévenir les critiques philosophiques sur l'"innéité":

"En admettant l'exactitude approximative des conclusions qui semblent aujourd'hui défendables, il est raisonnable de supposer qu'une grammaire générative est un système de plusieurs centaines de lois de types différents, organisées selon certains principes fixes d'ordre et d'applicabilité et contenant une sous-structure fixe qui, de la même façon que les principes généraux d'organisation, est commune à toutes les langues. Un tel système n'est pas A PRIORI "naturel", pas plus que la structure détaillée du cortex visuel. Personne, ayant pensé sérieusement au problème de la formation des procédures inductives ou des "méthodes heuristiques", ne peut attacher un grand prix à l'espoir qu'un système comme une grammaire générative puisse être construit à l'aide de méthodes d'une quelconque généralité.

A ma connaissance, la seule proposition existant en soi pour traiter les problèmes d'acquisition de la connaissance du langage est la connaissance rationaliste que j'ai esquissée. Je le répète : supposons que nous attribuions à l'esprit, comme propriété innée, la théorie générale du langage que nous avons appelée "grammaire universelle". Cette théorie englobe les principes dont j'ai discuté dans la conférence précédente et bien d'autres du même genre,

et elle spécifie un certain sous-système de lois qui fournit l'ossature structurale de toute langue et une variété de conditions que doit remplir toute élaboration plus approfondie de la grammaire, La théorie de la grammaire universelle fournit alors un schéma auquel doit se conformer toute grammaire particulière. Supposons en outre que nous puissions rendre ce schéma suffisamment restrictif pour que très peu de grammaires se conformant au schéma soient compatibles avec les maigres faits dont dispose effectivement celui qui apprend la langue. Sa tâche est alors de chercher parmi les grammaires possibles celle qui n'est pas rejetée par les faits dont il dispose. Il est, dans cette hypothèse, confronté non pas à l'impossible tâche d'inventer une théorie hautement abstraite et étroitement structurée sur la base des faits, mais plutôt à celle beaucoup plus réalisable de déterminer si ces faits appartiennent à l'une ou l'autre d'un ensemble relativement limité de langues potentielles." (LP 127-128) (1)

A15. Structure profonde/structure superficielle

"Il paraît clair que nous devons considérer la compétence linguistique - la connaissance d'une langue - comme un système abstrait sous-tendant la performance, système constitué par des lois qui concourent à déterminer la forme et le sens intrinsèque d'un nombre potentiellement infini de phrases. Un tel système - une grammaire générative - donne une explication de l'idée humboldtienne de "forme de langue", qu'Humboldt, dans une remarque obscure mais suggestive de sa grande oeuvre posthume UBER DIE VERSCHIEDENHEIT DES MENSCHLICHEN SPRACHBAUES, définit comme ce "système invariable et constant de processus sous-tendant l'acte mental qui élève des signaux articulés structuralement organisés à une expression de la pensée". Une telle grammaire définit une langue au sens humboldtien, c'est-à-dire "un système récursivement généré, où les lois de génération sont fixées et invariables, mais où le domaine de leur application et la façon précise dont on les applique ne sont nullement spécifiés."

Dans chaque grammaire de ce type il y a des éléments particuliers idiosyncratiques, qui déterminent une langue humaine spécifique,

(1). LP Le langage et la pensée (1968) - Payot 1970

et des éléments universels généraux, conditions portant sur la forme et sur l'organisation de toute langue humaine, qui forment et sujet d'étude de la "grammaire universelle". Parmi les principes de grammaire universelle se trouvent ceux que j'ai discutés dans ma conférence précédente - par exemple, les principes qui distinguent la structure profonde de la structure superficielle et qui établissent la classe des opérations transformationnelles reliant ces deux structures. Remarquons au passage que l'existence de principes définis de grammaire universelle rend possible l'élaboration d'une linguistique mathématique, discipline qui soumet à l'étude abstraite la classe des systèmes génératifs remplissant les conditions établies par la grammaire universelle. Cette étude vise à élaborer les propriétés formelles de toute langue humaine possible. La discipline en est à ses débuts ; ce n'est que dans la dernière décade que la possibilité d'une telle entreprise a été entrevue." (LP p. 106-107)

"Je crois que le cadre général le plus propre à l'étude du langage et de la pensée est le système d'idées développé au sein de la psychologie rationaliste des XVII^e et XVIII^e siècles, élaboré à bien des égards par les romantiques et largement oublié ensuite, l'attention se portant sur d'autres sujets. Selon cette conception traditionnelle, l'esprit produit un système de propositions exprimant le sens d'une phrase lorsque la phrase se réalise sous forme de signal physique, le système et le signal étant reliés par certaines opérations formelles que nous pouvons appeler, selon la terminologie actuelle, des TRANSFORMATIONS GRAMMATICALES. Pour continuer avec la terminologie, nous pouvons ainsi distinguer la STRUCTURE SUPERFICIELLE (SURFACE STRUCTURE) de la phrase, organisation en catégories et en syntagmes qui est directement associée au signal physique, de la STRUCTURE PROFONDE (DEEP STRUCTURE) sous-jacente, également organisation de catégories et de syntagmes mais d'un caractère plus abstrait." (LP p. 49)

Par exemple :

Soit la citation de HOCKETT : "Considérez les phrases anglaises "Atoms are too small to see by any possible technique" et "They

are too much in love to see clearly". La grammaire de surface, de ces deux phrases est à peu près pareille, bien que n'étant pas identique. Mais, au-dessous de la grammaire de surface, il y a une différence entre les relations plus profondes de "to see". Dans la première phrase "atoms" et "see" ont la même relation que dans "You can't see atoms"; dans la seconde, "they" et "see" ont la même relation que dans "they see you". (1)

"La connaissance d'une langue implique la capacité d'attribuer à un ensemble infini de phrases une structure superficielle et une structure profonde, de lier correctement des structures et de donner une interprétation sémantique et une interprétation phonétique aux structures superficielles et profondes associées. Cette esquisse de la nature de la grammaire semble être une première approximation extrêmement précise de la caractérisation de la "connaissance d'une langue". (LP p. 51)

A2. Le modèle syntagmatique

A21. La syntaxe et ses concepts

"La syntaxe est l'étude des principes et des processus selon lesquels les phrases sont construites dans les langues particulières. L'étude syntaxique d'une langue donnée a pour objet la construction d'une grammaire qui peut être considérée comme une sorte de mécanisme qui produit les phrases de la langue soumise à l'analyse. D'une manière plus générale, les linguistes doivent s'intéresser à la détermination de propriétés fondamentales qui sont sous-jacentes aux grammaires adéquates. Le résultat final de ces recherches devrait être une théorie de la structure linguistique où les mécanismes descriptifs utilisés dans les grammaires particulières seraient présentés et étudiés de manière abstraite, sans référence spécifique aux langues particulières. Une des fonctions de cette théorie serait de fournir une méthode générale permettant de choisir une grammaire pour chaque langue, étant donné un corpus de phrases de cette langue." (SS p. 13) (2)

(1). G. LYONS - Linguistique générale (1968) - Larousse 1970,
p. 191

(2). SS Structures syntaxiques - op. cit.

- Grammaticalité

"Désormais, nous appellerons "langue" un ensemble (fini ou infini) de phrases, chacune d'entre elles étant de longueur finie et composée d'un ensemble fini d'éléments. Toutes les langues naturelles, sous leur forme écrite ou parlée, répondent à cette définition, puisque toute langue naturelle comporte un nombre fini de problèmes (ou de lettres dans son alphabet) et que chaque phrase peut être représentée comme une suite finie de des problèmes (ou lettres) bien que le nombre des phrases soit infini. De même, l'ensemble des "phrases" d'un système formalisé de mathématiques peut être considéré comme une langue. L'objectif fondamental de l'analyse linguistique d'une langue L est de séparer les suites grammaticales qui sont des phrases de L, des suites AGRAMMATICALES qui ne sont pas des phrases de L, et d'étudier la structure des suites grammaticales. La grammaire de L sera ainsi un mécanisme engendrant toutes les suites grammaticales de L et aucune des suites agrammaticales." (SS p. 15)

- Acceptabilité

"Convenons d'employer le terme "acceptable" pour désigner les énoncés qui sont parfaitement naturels, immédiatement compréhensibles sans analyse écrite, et ne sont d'aucune façon bizarres ou exotiques. Manifestement, l'acceptabilité sera une question de degré, variant suivant diverses dimensions." (ATS p. 21)

"La notion d'"acceptable" ne doit pas être confondue avec celle de "grammatical". L'acceptabilité est un concept appartenant à l'étude de la performance, alors que la grammaticalité appartient à l'étude de la compétence ." (ATS p. 23)

A22. La structure syntaxique

"Comme exemple de la nouvelle forme de grammaire associée à l'analyse en constituants immédiats, (1) considérons les règles suivantes :

(1). Cf. La définition ci-dessous p. 287

- (1) - (I) Phrase $\longrightarrow$ SN + SV
 (II) SN $\longrightarrow$ Art + N
 (III) SV $\longrightarrow$ Verbe + SN
 (IV) Art $\longrightarrow$ The
 (V) N $\longrightarrow$ {man, ball, etc ...}
 (VI) Verbe $\longrightarrow$ {hit, took, etc ...}

Supposons que nous interprétions chaque règle du type $X \longrightarrow Y$ de (1) comme une instruction signifiant : "réécrire Y pour X". Nous appellerons (2) une dérivation de la phrase "the man hit the ball" où les numéros à la droite de chaque ligne de la dérivation renvoient à la règle de la "grammaire" (1) qui a servi à construire cette ligne à partir de la ligne précédente :

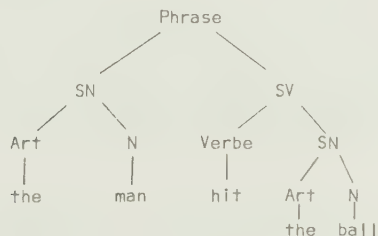
(2). Phrase

SN + SV	(I)
Art + N + SV	(II)
Art + N + Verbe + SN	(III)
The + N + Verbe + SN	(IV)
The + man + Verbe + SN	(V)
The + man + hit + SN	(VI)
The + man + hit + Art + N	(II)
The + man + hit + The + N	(IV)
The + man + hit + The + ball	(V)

Ainsi la seconde ligne de (2) est formée à partir de la première, en réécrivant Phrase en SN + SV selon la règle (I) de (1) ; la troisième ligne est formée à partir de la seconde en réécrivant SN en ART + N selon la règle (II) de (1), etc ...

Nous pouvons représenter la dérivation (2) d'une manière claire par le diagramme suivant :

(3)



structure en arbre fait apparaître un concept important :

- Constituant

"Une suite de mots de cette phrase est un constituant du type Z si nous pouvons faire remonter cette séquence à un point d'origine unique dans (3) et ce point d'origine est étiqueté Z. Ainsi, de "hit the ball" on remonte à SV dans (3) ; partant, "hit the ball" est un SV de la phrase dérivée. Mais, de "man hit" on ne peut remonter à aucun point d'origine unique dans (3) ; d'où l'on conclut que "man hit" n'est absolument pas un constituant." (SS p. 31)

- La structure syntagmatique est par définition l'analyse en constituants.

Toute phrase est maintenant inséparable de sa structure syntagmatique :

"Au niveau de la structure syntagmatique, alors, toute phrase du langage est représentée par un ENSEMBLE de séquences et non plus par une seule séquence, comme c'est le cas au niveau des phonèmes, des morphèmes ou des mots. Ainsi la structure syntagmatique, prise comme niveau linguistique, a le caractère fondamentalement différent et non trivial qui est requis pour un niveau linguistique quelconque. Nous ne pouvons établir une hiérarchie entre les diverses représentations de "the man hit the ball"; nous ne pouvons subdiviser le système de structure syntagmatique en un ensemble fini de niveaux, ordonnés de haut en bas, avec une représentation pour chaque phrase à chacun de ces sous-niveaux intermédiaires. Par exemple il n'y a aucun moyen d'ordonner les éléments SN et SV l'un par rapport à l'autre. En anglais, des syntagmes nominaux sont parfois contenus dans des syntagmes verbaux et vice versa. La structure syntagmatique doit être considérée comme un niveau unique, avec un ensemble de représentations pour chaque phrase du langage. Il y a une correspondance terme à terme entre les ensembles de représentations correctement choisis et les diagrammes du type (3)." (SS p. 35).

- Indicateur syntagmatique

"Nous posons qu'un tel arbre représentera une partie de la description structurale de toute phrase ; nous l'appellerons un INDICATEUR SYNTAGMATIQUE (angl: PHRASE - MARKER). Une grammaire doit, pour être adéquate, fournir un indicateur syntagmatique à chaque phrase. Chaque Indicateur Syntagmatique contient, sous la forme de désignations attachées successivement à ses noeuds finaux, les éléments du vocabulaire (par exemple des mots), dont la phrase se compose effectivement. Deux indicateurs syntagmatiques sont identiques si de plus les désignations attachées aux noeuds correspondants dans chacun de ces arbres sont les mêmes." (AFN p. 22) (1)

Il est maintenant possible de décrire les grammaires correspondantes.

- Notion de dépendance au contexte

On peut généraliser la notion de règle de réécriture en liant l'opération au contexte :

"Une règle de réécriture est de la forme :

$$(4) \quad A \longrightarrow Z/X - Y$$

où X et Y sont des séquences de symboles (éventuellement nulles), A, un symbole catégoriel unique, et Z, une séquence de symboles non nulle. Cette règle est interprétée comme affirmant que la catégorie A est réalisée comme la séquence Z dans l'environnement constitué par X à gauche et Y à droite. L'application de la règle de réécriture (1) à une séquence ... XAY ... la convertit en la séquence ... XZY ...". (ATS pp. 95-96)

Par exemple, soit la règle :

$$C \longrightarrow S/SN \text{ sing} -$$

Et soit l'étape suivante d'une quelconque dérivation dont nous omettons le début:

A : The + man + C + Have + en + be + ing + read + the + book

(1). AFN L'analyse formelle des langues naturelles -
Gauthier-Villars 1968

Le syntagme nominal à gauche de C est bien au singulier:
 "The man" est le contexte à gauche de C.

L'application de la règle donne

A $\rightarrow$ the + man + S + have + en + be + ing + read + the + book

"La grammaire est de plus appelée non-contextuelle (ou indépendante du contexte), si, dans chaque règle de la forme 4, X et Y sont nuls, de sorte que les règles s'appliquent indépendamment du contexte." (ATS p. 97)

A23. Grammaire de constituant

- "Chaque grammaire de ce type est définie par un ensemble fini Σ de séquences initiales, et un ensemble fini F de "formules d'instruction" de la forme $X \rightarrow Y$ interprétée comme : "réécrire Y pour X". Bien que X ne doive pas nécessairement être un symbole unique, on ne peut réécrire qu'un seul symbole de X pour former Y" (SS p. 32)

- Dérivation

"Etant donné la grammaire (Σ , F) nous définirons une DERIVATION comme une suite finie de séquences, commençant par une séquence initiale de Σ , chaque séquence de la suite étant dérivée de la séquence précédente par application de l'une des formules d'instruction de F. Ainsi (2) est une dérivation, et la suite de cinq séquences que constituent les cinq premières lignes de (2) est aussi une dérivation." (SS pp. 32-33)

- Séquence terminale

"On appellera séquence terminale la séquence composant la dernière ligne d'une dérivation terminée. Ainsi the + man + hit + the + ball est une séquence terminale de la grammaire (1). Certaines grammaires de la forme (Σ , F) peuvent ne pas avoir de séquences terminales ; mais nous ne nous intéressons qu'à

celles qui en possèdent, c'est-à-dire qui décrivent une langue." (SS p. 33)

Mais le modèle syntagmatique a des limites qu'il serait trop long d'exposer. Il a donc fallu le perfectionner en introduisant la notion de transformation.

"Une étude plus approfondie des limites des grammaires syntagmatiques relatives à l'anglais nous permettra de montrer d'une manière convaincante que ces grammaires sont si désespérément complexes qu'elles n'offriraient aucun intérêt si on n'y incorporait de telles règles (transformationnelles)." (SS pp. 49-50)

A3. Le modèle transformationnel

A31. La notion de transformation

"Une transformation grammaticale T opère sur une séquence donnée, ayant une structure syntagmatique donnée, et la convertit en une nouvelle séquence ayant une nouvelle structure syntagmatique dérivée. Montrer exactement COMMENT cette opération s'effectue exigerait une étude assez approfondie qui serait bien au-delà du cadre de ces quelques remarques ; ce que nous pouvons en fait, c'est élaborer une certaine algèbre des transformations, relativement complexe mais assez naturelle, ayant les propriétés que, semble-t-il, nous requérons pour la description grammaticale." (SS pp. 50)

De façon un peu plus précise :

"Une règle transformationnelle doit s'appliquer à un Indicateur Syntagmatique entièrement développé. Et, puisque les règles transformationnelles doivent s'appliquer de nouveau aux transformées, il s'ensuit que le résultat de l'application d'une transformation doit encore être un Indicateur Syntagmatique dérivé de la suite terminale résultant de la transformation. Une transformation grammaticale, ainsi, est une application d'indicateurs syntagmatiques dans des indicateurs syntagmatiques." (AFN p. 37)

Certaines transformations sont obligatoires, d'autres facultatives pour appliquer une transformation il faut disposer de son analyse structurelle.

Exemple : Transformation passive - facultative

Elle s'applique aux séquences de la forme : (SS p. 124)

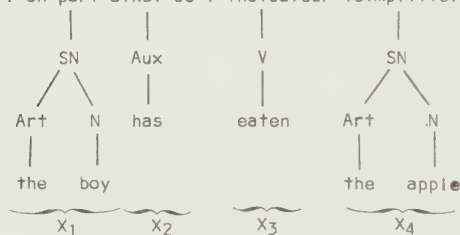
SN - Aux - V - SN

Le changement structural est alors

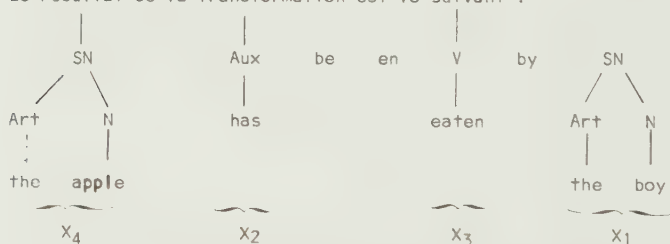
$$X_1 - X_2 - X_3 - X_4 \rightarrow X_4 - X_2 + \text{be} + \text{en} - X_3 - \text{by} + X_1$$

où les X_i correspondent à des indicateurs syntagmatiques.

Si l'on part ainsi de l'indicateur (simplifié)



Le résultat de la transformation est le suivant :



Nous insistons bien sur le fait que la transformation porte sur les indicateurs syntagmatiques et non sur les séquences.

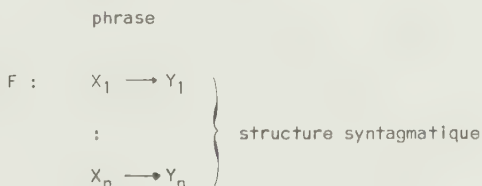
A32. La notion de noyau

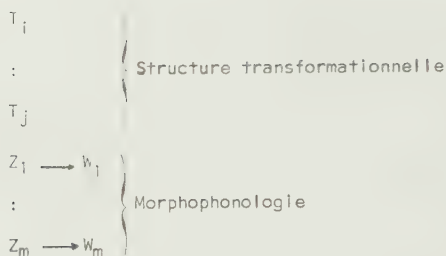
"Cette distinction entre transformations facultatives et transformations obligatoires nous conduit à établir une distinction fondamentale parmi les phrases de la langue. Supposons que nous ayons une grammaire G comprenant une partie syntagmatique (Σ , F) et une partie transformationnelle, et supposons que la partie transformationnelle comprenne des transformations obligatoires et des transformations facultatives. Nous définirons alors comme le noyau de la langue (dans les termes de la grammaire G) l'ensemble des phrases produites par application des transformations obligatoires aux séquences terminales de la grammaire syntagmatique. La partie transformationnelle de la grammaire sera établie de telle manière que les transformations puissent s'appliquer aux phrases noyaux (plus exactement aux formes sous-jacentes des phrases noyaux, c'est-à-dire aux séquences terminales de la partie syntagmatique de la grammaire) ou à des phrases antérieurement transformées. Ainsi, toute phrase de la langue sera soit une phrase noyau, soit une phrase dérivée des séquences sous-jacentes à une ou plusieurs phrases noyaux, par une ou plusieurs transformations successives." (SS p. 51)

A33. L'organisation de la langue

"Ces considérations nous conduisent à nous représenter les grammaires comme possédant une organisation naturelle tripartite. La grammaire possède, correspondant au niveau syntagmatique, une suite de règles de la forme $X \rightarrow Y$ et, correspondant aux niveaux inférieurs, une suite de règles morphologiques ayant la même forme de base. Reliant ces deux suites, la grammaire a une suite de règles transformationnelles. Ainsi la grammaire ressemblera-t-elle à quelque chose comme ceci :

PHRASE





Pour produire une phrase à partir de cette grammaire, nous construirons une dérivation élargie commençant par PHRASE. En passant par les règles F , nous construisons une séquence terminale qui sera une suite de morphèmes, pas nécessairement dans l'ordre correct. Nous passons alors par la suite de transformations $T_1 \dots T_j$ appliquant celles qui sont obligatoires et, peut être certaines de celles qui sont facultatives. Ces transformations peuvent réordonner les séquences, ajouter ou effacer des morphèmes. Elles ont pour résultat la production d'une séquence de mots. Nous passons alors par les règles morphophonologiques, qui convertissent cette séquence de mots en une séquence de phonèmes." (SS p. 51-52)

"La structure syntagmatique et les règles morphophonologiques sont élémentaires en un sens où les règles transformationnelles ne le sont pas. Pour appliquer une transformation à une séquence, nous devons connaître en partie l'histoire dérivationnelle de cette séquence, tandis que pour appliquer les règles non transformationnelles, il suffit de connaître le schéma de la séquence à laquelle s'appliquent les règles." (SS p. 118)

La structure morphophonologique est plutôt citée ici pour mémoire. CHOMSKY l'a étudiée ailleurs (AFN structure phonique pp. 43 à 58). Mais elle soulève de nombreux problèmes dont nous ne traiterons pas ici.

(1). L'ouvrage récent

C O N C L U S I O N

Un peu masqué par la puissance du modèle transformationnel, un problème reste toujours en suspens c'est celui du sens. C'est une préoccupation constante de CHOMSKY encore que l'analyse de VERON évoquée plus haut montre bien que ses efforts formels sont congénitalement insuffisants. Nous retiendrons néanmoins, ces propos de CHOMSKY, à nos fins de transposition :

"Nous avons donc rencontré des phrases qui ont plus d'une interprétation et qui ont une représentation ambiguë au niveau transformationnel (mais non aux autres niveaux), des phrases dont l'interprétation est semblable et dont la représentation n'est la même qu'au niveau transformationnel. Cela fournit une justification et une motivation indépendantes pour la description de la langue en termes de structure transformationnelle et pour la constitution de la représentation transformationnelle comme un niveau linguistique avec les mêmes caractères fondamentaux que les autres niveaux. En outre, cela va dans le sens de la suggestion selon laquelle le processus de "compréhension d'une phrase" peut être partiellement expliqué en termes de niveau linguistique. En particulier, pour comprendre une phrase, il est nécessaire de connaître les phrases noyaux dont elle est issue (plus précisément, les séquences terminales sous-jacentes à ces phrases noyaux) et à la structure syntagmatique de chacun de ces composants élémentaires, aussi bien que l'histoire transformationnelle du développement de la phrase donnée à partir des phrases noyaux. Le problème général d'une analyse du processus de compréhension est ainsi réduit, en un sens, à l'explication de la manière dont les phrases noyaux sont comprises, celles-ci étant considérées comme "éléments de contenu" de base à partir desquels on forme par développement transformationnel les phrases plus complexes de la vie réelle.

En avançant que la structure syntaxique peut donner quelques lumières sur les problèmes de la signification et de la compréhension, nous nous sommes engagés sur un terrain périlleux. Il n'est pas d'aspect de l'étude linguistique qui donne lieu à plus de confusion et qui ait davantage besoin d'une formulation claire et prudente que celui des points de jonction entre

syntaxe et sémantique. La véritable question qui devrait être posée est :
 "Comment les mécanismes syntaxiques valables pour une langue donnée
 sont-ils mis en oeuvre dans l'utilisation effective de cette langue ?"
 (SS pp. 101-102)

"Ce que nous suggérons, c'est que la "compréhension d'une phrase" doit
 être expliquée en partie par la notion de "niveau linguistique". Pour
 comprendre une phrase, par conséquent, il faut d'abord reconstruire son
 analyse à chaque niveau linguistique ; et nous pouvons tester l'adéquation
 d'un ensemble donné de niveaux linguistiques abstraits en cherchant si les
 grammaires formulées selon ces niveaux nous permettent ou non de fournir
 une analyse satisfaisante de la notion de "compréhension". Les cas de res-
 semblance ou de dissemblance de représentation à un niveau supérieur (homo-
 nymie de construction) ne sont que les cas extrêmes qui, si ce cadre général
 est accepté, prouvent l'existence des niveaux supérieurs. En général, nous
 ne pouvons comprendre complètement une phrase quelconque que lorsque nous
 savons au moins comment elle est analysée à tous les niveaux, y compris les
 niveaux supérieurs, tels que la structure syntagmatique et, comme nous le
 verrons, la structure transformationnelle." (SS p. 95)

"Autrement dit, nous aimerions que le cadre syntaxique de la langue, isolé
 et dégagé par la grammaire, puisse servir de base à une description sémanti-
 que, et naturellement, nous apprécierions davantage une théorie de la
 structure formelle conduisant à des grammaires qui satisferaient plus com-
 plètement cette exigence." (SS p. 112)

°
 ° °

Ici s'achève l'annexe linguistique. Maintenant que nous disposons des
 concepts de CHOMSKY nous allons tenter une description linguistique de la
 notion d'habitus. Cette description se fera dans un cadre bien déterminé,
 que nous devons d'abord construire : la syntaxe évaluative.

Chapitre 3

INVESTISSEMENT LINGUISTIQUE

ESSAI SUR LA "SYNTAXE VALUATIVE"

Nous allons donc entreprendre une sale besogne épistémologique : transposer du linguistique dans le sociologique. C'est du moins ainsi que se présentent les choses, à première vue. Car nous avons saisi à pleines mains le relais tendu par BOURDIEU et PASSERON : "Grammaire générative de comportements" ont-ils susurré ... Ça nous a favorablement impressionné. Aussi, dans l'annexe linguistique qui précède, nous sommes-nous assurés des moyens destinés à prendre cette expression au pied de la lettre. Cependant la "digest" de CHOMSKY n'est qu'un début. Il faut maintenant préciser son usage. Ce qui nécessite de faire un peu le point dans le magma d'hypothèses où nous nous trouvons :

- Le discours des comportements : c'est une hypothèse implicite dès que l'on parle de "grammaire de comportements". On se doute que c'est là le plus difficile à justifier. N'est-ce qu'une métaphore commode que BOURDIEU et PASSERON auraient utilisée un peu légèrement ? Ou au contraire, peut-on vraiment parler d'une "syntaxe de comportements" au point d'en tenter une analyse calquée sur celle de CHOMSKY ?

. L'hypothèse générative : nous l'avons déjà assez longuement étudiée. Là encore, rien n'autorise explicitement à dépasser la métaphore. Ce n'est pas parce que les comportements peuvent paraître "générés" par l'habitus, que l'hypothèse peut se traiter linguistiquement. Il y a donc tout un travail de justification à l'horizon.

Car, nous l'avons vu, les raisons ne manquent pas de travailler la métaphore : à l'heure où la linguistique se sociologise, d'après l'analyse de VERON, pourquoi la sociologie ne se "linguistiquerait"-elle pas ? Et pour dépasser le jeu de mots, la "matrice institutionnelle" de HERBERT et le "parler-motif" de VERON sont des indices "parlants" : il s'agit peut-être plus que d'une métaphore. Mais pour la justifier nous devons mettre en place un cadre linguistique. On conçoit que l'opération ne soit pas simple. C'est un véritable détour qu'il faut entreprendre avant de pouvoir au chapitre suivant, proposer des "définitions", linguistiques, de l'habitus, de la tubulation, de l'idéologie.

Nous allons donc développer l'hypothèse du caractère discursif des comportements : le comportement serait un discours par d'autres moyens ... Mais, attention ! Ce n'est pas parce que le modèle proposé plus loin occupe un certain nombre de pages avec parfois des oripeaux simili-mathématiques que nous lui accorderons le moindre crédit. En fait, la métaphore est poussée le plus loin possible, pour VOIR ... Ça permettra tout au plus de donner une certaine rigueur à notre discours sur la reproduction sociale, mais SANS PLUS ; qu'on se le dise !

Quant au terme de "syntaxe évaluative", il désigne une restriction de notre champ d'analyse. Si la notion de "discours des comportements" est intéressante à développer, il est apparu pourtant très vite qu'elle ne pouvait couvrir indistinctement tous les comportements. Ou plutôt : il semble intuitivement que les comportements puissent relever de PLUSIEURS syntaxes. Aussi avons-nous décidé de nous attaquer à celle qui a le plus d'importance : celle qui permet d'analyser les phénomènes de valuation sociale et de hiérarchie : Ce qui n'exclut pas qu'il en existe d'autres. Disons un peu plus tôt qu'il faut bien commencer ... En espérant que le modèle de syntaxe développé dans ce cas particulier puisse servir à la construction d'autres syntaxes de comportement.

Voici les étapes par où nous passerons :

- Introduction : sur la légitimité de la transposition
- 1. - Le discours des comportements
- 2. - Transposition des concepts de CHOMSKY et construction d'un modèle syntagmatique, puis de la syntaxe valautive
- 3. - Réflexion sur l'usage de cette syntaxe
- 4. - Quasi-annexe : Retour sur la légitimité de la transposition: La question du modèle.

INTRODUCTION

SUR LA TRANSPOSITION SOCIOLOGIQUE DES CONCEPTS LINGUISTIQUES

Maintenant que nous disposons d'un modeste capital linguistique emprunté à CHOMSKY, il est temps de revenir un peu en arrière et d'essayer de comprendre les arrières-pensées de ceux qui nous ont lancé dans cette galère, à savoir BOURDIEU et PASSERON. Ce qui revient à se poser la question : pourquoi transposer ?

Nous allons développer ici deux raisons importantes de céder à la tentation de transposition. La première est d'ordre méthodologique : pourquoi l'appareil formel de la linguistique, déjà assez perfectionné, ne pourrait-il pas recevoir un contenu autre que linguistique ? L'autre raison est moins mesquine : il semble impossible d'ignorer la refonte sémiologique qui affecte l'armature conceptuelle des sciences humaines.

1/ La séduction de la grammaire générative

CICOUREL nous en rappelle le secret :

"Dans la théorie générative transformationnelle, les énoncés réels peuvent être considérés comme ayant été produits par une "structure profonde" régie par des "règles de la structure de la phrase" et des règles "transformationnelles" qui modifient les résultats des règles de la structure de la phrase afin de produire les énoncés perçus ou structures de surface. Un trait décisif de cette catégorie consiste en la notion qu'un ensemble fini de règles est capable d'engendrer un nombre infini de suites d'expressions ou de groupements qui peuvent être traitées comme des phrases démarquées." (1)

(1). A.V. CICOUREL - Sémantique générale et structure de l'action sociale
in Communications n° 20 - p. 206

On sait bien par où peut opérer le charme génératif : la réduction de la diversité du monde phénoménal. Espoir qui n'a rien d'insensé si l'on garde en mémoire les matériaux qui nous ont amené à parler de tubulation. Nous sommes tous plus ou moins persuadés qu'un certain nombre de "principes simples" permet de "comprendre" la conduite de la majorité des gens durant une grande partie de leur temps socialement repérable (1). Et l'on sait tout autant que c'est faux, que "l'homme est plus complexe". Pourtant cette complexité est bien quadrillée. Elle a ses parcs naturels et ses camps de regroupement, hors desquels se multiplient les autoroutes et les péages. Et même dedans, les sentiers balisés pour promeneurs du dimanche...

Prenons l'exemple de la hiérarchie, si indispensable au fonctionnement des entreprises : comme cela paraît évident ! Combien d'actes, de propos que l'on peut "ramener" au principe simple selon lequel chaque situation est hiérarchisable et doit reproduire le principe de hiérarchie. Le conflit de Lip en est l'exemple le plus concentré, où l'analyse économique au sens

classique paraît bien secondaire : il ne faut pas que le personnel puisse imposer SA solution, même si l'entreprise est viable ECONOMIQUEMENT. Le prix du principe serait 300 licenciements chez Lip, en France, pour le moment et 15 000 morts au Chili ...

Dans la discussion générale, M. CHINAUD (Paris) parlant au nom du groupe des républicains indépendants, souligne que l'amélioration des conditions de travail est « un des besoins majeurs de notre époque ». Se félicitant du projet qui ajoute un nouveau volet social au droit français, il dénonce en revanche l'action qu'il juge politique des syndicats. Analysant le texte et s'interrogeant sur l'autorité de l'entreprise il affirme : « Il ne faut pas que le personnel se serve de ses nouveaux droits pour détruire l'entreprise ou nuire à son fonctionnement. Ni l'autorité du chef d'entreprise, ni le rôle de commandant des cadres, ni l'économie de marché ne doivent être mis en cause (...) Il faut concilier la participation avec l'autorité et l'efficacité de l'entreprise qui impliquent une autorité responsable. »

La tentation était donc grande de ne pas laisser les concepts de CHOMSKY se confiner au seul domaine linguistique. Une théorie un peu rigoureuse en Sciences Humaines, on ne la laisse pas échapper comme ça ! D'autant plus que les faits de langage et de signification sont de toutes parts l'objet d'une attention croissante :

A l'Assemblée Nationale :
le projet instituant un fonds
de garantie des salaires est
adopté.

Le Monde du 24.11.73

(1). Cet énoncé est lui-même l'un de ces "principes simples" ...

2/ La refonte sémiologique en sciences humaines

Titre ambigü qui n'aura de valeur que dans ce contexte. De façon (trop) condensée il est chargé de rendre compte de cette évolution capitale : il semble qu'un peu partout en sciences humaines on commence à réaliser que toute activité passe par le langage, et même qu'elle EST langage. Le terme "sémiologique" a été utilisé ici pour permettre toutes les extensions possibles de la notion de langage à la notion de système de signes.

Symptôme de cette évolution, l'apparition de la sociolinguistique dont l'effet de modifier les points de vue sur des objets à l'histoire théorique pourtant respectable. Ainsi de l'idéologie, exemple qui nous tient à coeur :

"Le problème sociolinguistique est en effet de déterminer quelles variables sociologiques ou sociolinguistiques correspondront bien à des problèmes linguistiques discernables. Le problème de méthodologies qui dépend de l'une et l'autre discipline réapparaît alors avec le danger d'appliquer à la linguistique par exemple des instruments sociologiques dont la conception exclut un tel usage. R. ROBIN résume bien la difficulté lorsqu'il écrit : "la linguistique ordonne l'idéologie, mais ce que signifie socialement l'idéologie est hors de son champ". Trop souvent, nous recherchons dans l'histoire sociale des éléments d'explication aux phénomènes linguistiques, quand il faudrait au contraire COMPRENDRE L'HISTOIRE SOCIALE PAR L'ETUDE DE LA LANGUE. En d'autres termes, si l'histoire permet d'éclairer les conditions de production, elle doit être restituée à sa place qui est celle d'un appoint à l'analyse linguistique. Le problème n'est pas de déterminer comment l'idéologie se manifeste linguistiquement, mais COMMENT LA LANGUE EST IDEOLOGIE. Il ne s'agit pas par conséquent de placer l'énoncé produit face au producteur restitué dans sa configuration sociale, mais au contraire de déterminer la relation qui existe entre LE ROLE DE L'ENONCIATEUR DANS LA STRUCTURE LINGUISTIQUE ET LA PLACE OCCUPEE DANS LA STRUCTURE SOCIALE. On aborde ainsi les problèmes d'énonciation et les question méthodologiques générales pour une analyse du discours considéré comme conduite sociale." (1)

(1). G. VIGNAUX - Le discours argumenté écrit, Communications n° 20 - p. 119

Souligné par nous.

C'est exactement ce que nous ferons pour le discours des comportements. Nous ne chercherons pas comment l'idéologie s'y manifeste mais comment ce discours est lui-même idéologie, c'est-à-dire, à notre sens, reproducteur par l'intermédiaire de l'habitus.

Le texte ci-dessus est isolé : nous n'avons même pas cité BARTHES !

°
° °

En somme, les raisons ne manquent pas de nous laisser séduire par le concept de grammaire générative. Son intérêt méthodologique est vraisemblable. Et son utilisation, ou du moins la volonté d'en faire usage, semble être confirmée par l'existence même de la sociolinguistique, quelles que soient les critiques qu'on puisse lui adresser par ailleurs.

Pourtant, dans l'état actuel des choses, le relais que nous reprenons à BOURDIEU et PASSERON tient plutôt de la perche d'équilibriste. Et seulement pour démarrer sur la corde raide, sans filet. Car d'une part, la formalisation de CHOMSKY n'a jamais été ni complète, ni vraiment satisfaisante. D'autre part, et c'est là le plus important, la problématique qu'il a instaurée est travaillée par toute une série de remises en cause que nous ne ferons qu'énumérer d'après l'étude de VERON (1) :

- . La limite syntaxe/sémantique et la nature du "sémantique"
- . Les rapports entre grammaires et normes sociales
- . Les rapports entre la notion de phrase et celle de discours
- . La problématique de l'énonciation
- . La conception du langage comme activité.

(1). Le transfert et la pensée - op. cit. p. 109

Autant de mines à la base de tout édifice que l'on voudrait construire innocemment sur les concepts de CHOMSKY ; à tels points que VERON y voit l'annonce d'une "troisième fondation" pour la linguistique, après celle de SAUSSURE et celle de CHOMSKY. Mais nous ne pouvons pas attendre le prochain ASIMOV : la grammaire générative continue ses aguicheries. Au moins, nous aurons été un peu prévenus. Entrepreneons donc les premiers pas, tout en sachant d'avance que nous aurons à revenir sur la légitimité de la transposition.

Et en guise de vlatique , munissons-nous de cette remarque de CHOMSKY :

"Y a-t-il d'autres domaines de la compétence humaine où l'on pourrait espérer développer une théorie fructueuse , analogue à la grammaire générative ? Quoique ce soit là une question très importante, on ne peut pas dire grand chose aujourd'hui. On pourrait par exemple considérer en termes semblables comment une personne en vient à acquérir (...) une "théorie implicite de l'action humaine". Une telle étude commencerait par tenter de caractériser la théorie implicite qui sous-entend la performance effective et se tournerait ensuite vers la question de savoir comment cette théorie se développe dans les conditions données de temps et d'accès aux faits, c'est-à-dire, de quelle façon le système de croyances auquel on aboutit est déterminé par la combinaison des faits disponibles, de "procédures heuristiques" et du schématisme inné qui limite et conditionne la forme du système acquis. Il n'y a alors rien de plus qu'une esquisse de programmes de recherche."(1)

Ici, le linguiste tend la perche au sociologue. Tentons donc une ébauche d'esquisse

1. PRELIMINAIRES A LA TRANSPOSITION : LE DISCOURS DES COMPORTEMENTS

Il s'agit ici de nous assurer le matériau avec lequel édifier les modèles syntagmatique, puis transformationnel. En fait, il ne s'agit de rien de moins que d'apporter une contribution à la THEORIE DE L'ACTION telle que CICOUREL et VERON ont pu nous en préciser les contours. Il est facile de concevoir que l'importance d'une telle oeuvre fait ressortir la modestie du chapitre qui suit. Mais il faut bien commencer par un bout.

(1). Le langage et la pensée - op. cit. p. 109

11. Introduction à la notion de phrase de comportement

Notre socle de travail va être le suivant :

111. De l'hypothèse de non-hasard à celle de phrase de comportement

- L'homme n'agit pas par hasard. C'est même exactement pour cette raison que la société existe. Et c'est pourquoi ce non-hasard n'est pas quelque chose de naturel ou d'inéluctable : c'est un (re)-produit de l'effet de société.

• Non-hasard : le comportement de l'individu est compréhensible.

• Compréhensible : il est possible de le mettre en rapport avec ce qu'on commence à savoir de la logique de l'effet de société.

Exprimons ouvertement, à l'usage des psychologues, que nous ne donnerons pas de définition précise, opérationnelle, du comportement et qui d'ailleurs nous jettera la première pierre ... ? Il est pourtant important de souligner ce lien indissociable que nous établissons entre l'activité énergétique du sujet et sa signification sociale. Pour reprendre GRECO :

"La conduite devient "le comportement en tant qu'il signifie", et c'est la signification qui constitue l'objet spécifique de l'investigation psychologique". (1)

- Sans reprendre les travaux de BARTHES, LEVI-STRAUSS, GREIMAS, BAUDRILLARD ou DELEUZE l'analogie actuellement la plus adéquate pour saisir cette logique paraît être celle de la langue (ou du code, selon les écoles).
- Sur le continuum (2) du comportement individuel la marque première de l'effet de société est alors la DISCONTINUÏTE, condition

(1). Le concept de comportement et les problèmes épistémologiques d'une psychologie expérimentale in "Logique et connaissance scientifique" Pléiade 1967 - p. 961

(2). qui n'est peut-être pas si continu que ça. Mais c'est une autre histoire ... En particulier GREIMAS : Condition d'une sémiotique du monde naturel in : Du sens - le Seuil 1970

de la signification. C'est ce présupposé qui nous permet d'introduire la notion de PHRASE DE COMPORTEMENT. Ni plus ni moins arbitraire à définir que la phrase au sens linguistique "habituel", et sujette aux mêmes critiques.

- On avancera donc que l'individu (ou l'observateur de l'individu) SCANDE son comportement et que d'une phrase à l'autre sa signification sociale est DIFFERENTE. Il importe de comprendre que ce mode de scansion n'a pas de logique intrinsèque, mais dépend tout à fait des "besoins de la cause", des raisons qui poussent l'observateur à entreprendre cette analyse. Par là s'introduit le caractère essentiellement RELATIONNEL de la scansion ; relation directe syntagmatique aux phrases contigües dont la différence est un élément de signification, relation secondaire paradigmatique aux phrases du comportement de l'observateur lui-même.

Ainsi s'amorce toujours un RENVOI DE SIGNIFICATION (qualifié par ECO de sémosis illimitée) toujours clos plus ou moins arbitrairement, apparemment en tous cas.

- Exemples de phrases :

"Le contremaître cherche le plan de fabrication"
 "Il réprimande l'apprenti qui a fait une erreur"
 "il explique une manoeuvre à un ouvrier"
 "il va au local syndical"
 "il distribue un tract sur la hiérarchie des salaires".

Autant de phrases de comportement, porteuses chacune d'une signification induite par la différenciation qu'opère MON analyse. Mais une signification qui demeure très partielle si on ne l'articule pas avec MES phrases de comportement dont un observateur tiers dirait par exemple qu'elles ont pour cause la recherche du fonctionnement hiérarchique d'une entreprise.

On pourra compléter ces quelques remarques en renvoyant à l'étude des thèses "complémentaristes" de G.DEVEREUX. Le rôle de l'observateur-créditeur de structures y est particulièrement évident.

"Il y a donc toujours "contrainte" - ce qui veut dire : comportement partiellement déclenché par l'observation". (1)

"On est même tenté de penser que tout comme dans la physique des quanta c'est l'expérience qui quasiment "force" un électron d'avoir, soit une position, soit un moment PRECIS, c'est l'explication qu'on en donne qui oblige le fait brut de "devenir" une donnée psychologique ou sociologique." (1)

112. Phrase et effet de société

- Ces phénomènes de réseaux de renvoi seront repris un peu plus loin dans l'optique de ECO lorsqu'on s'interrogera sur la notion de "communauté homogène". Mais ils doivent déjà éclairer le caractère à la fois réel et construit, le caractère de SIMULACRE de cette notion de phrase de comportement. Réel parce que repéré par un observateur, contruit parce que les scansions qui déterminent les phrases entretiennent entre elles un rapport d'une logique peut-être impossible à débroussailler et qu'on doit "simplifier". C'est ainsi que les phrases peuvent s'enchevêtrer, parce qu'on peut "faire" plusieurs choses en même temps (tout le problème des mimiques, par exemple). Ou encore, à cause de la durée de l'analyse, plusieurs types d'action peuvent s'imbriquer (engueuler l'apprenti - demander qui a le plan - faire la gueule à l'apprenti - aller au bureau - faire la cour à la secrétaire - téléphoner au contremaître d'aller surveiller l'apprenti - etc..)
- Ce qui précède n'est peut-être qu'une mince analyse de l'activité de découpage dont la littérature d'inspiration structuraliste a assez bien rendu compte. Mais on se permettra encore d'insister sur ce qui nous en éloigne : c'est le rôle accordé à l'effet de société. Le découpage en phrases n'est pas marqué dans la Nature. Il n'est pas non plus la conséquence d'une méthode scientifique tombée d'on ne sait où. Notre hypothèse est que ce découpage est dans la logique sociale, qu'il est entretenu, géré, reproduit

(1). Ethnopsychanalyse complémentariste - Flammarion 1972
pp. 13 et 17

ou effacé selon des règles qui FONT la société. Et c'est seulement sous ce qui apparaît comme une condition de CONGRUENCE entre l'objet analysé et le mode d'analyse qu'on peut espérer comprendre un peu quelque chose à cette logique sociale.

Pour faire un parallèle supposé instructif : l'investigation psychanalytique que représente la relation analyste/analysant est dans son fonctionnement même congrue à l'hypothèse de l'inconscient. En caricaturant : on fait parler "Inconsciemment" pour "arriver à " l'Inconscient... ou plutôt : pour le produire.

Nous n'en dirons pas plus sur la notion de phrase de comportement, fondamentale pour la théorie qui suit.

12. Phrase et langue

La notion de "langue de comportement" est encore plus difficile à justifier et à préciser que celle de phrase. Mais elle en est en même temps inséparable. Si les individus n'agissent pas par hasard, c'est que leurs phrases se réfèrent à "quelque chose" : à la façon dont la société fonctionne. L'insertion sociale de l'individu est liée à l'acceptabilité" de ses comportements. Acceptabilité qui n'apparaît jamais qu'en creux, par différence, lorsqu'un individu expérimente l'incongruité de ses comportements dans une société qui lui est étrangère. C'est par ce biais que l'on peut être fondé à parler d'une langue de comportement. La question la plus difficile est évidemment celle-ci : quelle est la communauté linguistique ? Où est son homogénéité ? C'est précisément le point de départ de CHOMSKY : Le locuteur-auditeur idéal appartenant à une communauté parfaitement homogène. Et cette notion de va pas de soi. Voici quelques réflexions qui ne prétendent pas épuiser la question.

121. Les difficultés de la notion de "communauté homogène"

Tout de suite, les premiers doutes. Langue, flexions régionales, professionnelles, de classe, argots, parlé/écrit. Autant de difficultés lorsqu'on veut cerner la notion de "communauté linguistique complètement homogène" dont part CHOMSKY. A l'extrême limite, on sait bien qu'à chaque situation correspond un langage spécifique.

Seul l'effacement de certaines des différences ainsi induites permet de déterminer une communauté et ses sous-communautés. De ce point de vue, un locuteur-auditeur peut appartenir à plusieurs groupes très différents.

Anciens camarades de régiments, famille, collègues, on ne parle pas de la même façon, quoiqu'on parle la "même" langue. Et l'on ne se comporte pas non plus de la même façon, quoiqu'il y ait jusqu'à un certain point une "similitude" dans les comportements.

En fait, dès qu'on examine de près la complexité des situations de langage, il y a de quoi devenir très vite inquiet de la tournure que prennent les choses ... (on sait d'ailleurs que cette inquiétude poussée à l'extrême est souvent concomitante à un atterrissement en hôpital psychiatrique). Car l'individu passe d'une situation à l'autre. Mais chaque situation implique aussi d'autres individus. Que reste-t-il donc d'assez stable pour nous autoriser à utiliser la notion d'homogénéité ? Et, on sait bien le piège à éviter, depuis le temps que la physique a saboté la notion de substance : c'est la recherche de la situation élémentaire à partir de laquelle construire toutes les autres. Car, en affinant un peu plus, il est toujours possible de différencier deux situations a priori semblables. Le vide, au bout ... ? Or la particule ultime n'existe pas : nous n'utilisons que des structures ; renvoi à la notion de simulacre.

Ce que nous masque donc l'usage quotidien du langage "commun", c'est un jeu infini de variations. C'est pourquoi, la discussion sur les situations de langage va nous éclairer (pour utiliser un joyeux euphémisme) sur les situations de comportement. Et insistons sur ceci que malgré les apparences, le langage n'est pas plus "simple". Moins d'éléments sont peut être impliqués, mais la structure des problèmes posés semble la même. L'analyse la plus intéressante est celle de ECO, dans sa réflexion sur les codes culturels.:

122. L'image "magnétique" de ECO

"Nous pouvons imaginer que chaque unité culturelle est une boîte qui contient un très grand nombre de billes ; en agitant la boîte, l'on produit diverses configurations, des approches et des connexions entre les billes. Cette boîte serait une source d'informations douée d'une haute entropie et représenterait un modèle abstrait d'associations sémantiques, à l'état libre. (...)

Puisque nous cherchons un modèle sémiotique qui rend compte des connotations attribuées conventionnellement à un lexème (1), nous devrions plutôt imaginer des billes magnétisées établissant un système d'attractions et de répulsion de manière que certaines billes s'approchent et d'autres non. Une telle magnétisation CONSTITUERAIT UN CODE.

On pourrait imaginer que chaque unité culturelle de cet univers Sémantique Global émette sur une longueur d'ondes donnée, ce qui la mettrait en syntonie avec un nombre limité (bien que très vaste) d'autres unités. Nous aurions là le modèle d'un code, mais on devrait admettre que les longueurs d'ondes puissent varier sous l'effet de nouveaux messages émis et donc que la possibilité d'attraction et de répulsion change avec le temps.

S'il existe une structure de l'esprit humain qui est la structure même de toute communication, cela signifie que la magnétisation est inhérente aux billes en tant que propriétés ; si, au contraire, le code n'est qu'une connection sociale qui varie dans le temps et dans l'espace, la magnétisation est une condition transitoire du système. Si nous refusons un structuralisme "ontologique", c'est que nous entendons les magnétisations comme des phénomènes culturels et nous n'admettons de voir dans la boîte-source que le lien d'une COMBINATOIRE, d'un jeu tout à fait indéterminé qui n'intéresse la sémiotique qu'après la "magnétisation". Si l'on nous accorde cela ; il faudra bien admettre que ce que nous appelons sous-code, ..., est un des phénomènes transitoires qu'il devrait être impossible - sauf pour les cas de "magnétisation" FORTE et durable

(les définitions scientifiques) d'instituer et de décrire comme des structures stables." (1)

Cette image va nous être d'une certaine utilité.

a. Généralisation de l'hypothèse de ECO : la structure , hypothèse régulatrice

Nous adresserons à ce texte une seule critique, qui justifiera d'ailleurs son usage : ECO pense que l'image ne vaut QUE pour le code sémantique. En fait, rien n'empêche de penser QU'ELLE VAUT POUR TOUS LES CODES. Seuls diffèrent l'intensité des variations ainsi que leur "degré d'inertie". Car, à la limite, ce que suggérerait la discussion amorcée un peu plus haut, c'est ce qu'on a un peu tendance à oublier : à chaque individu, à chaque situation correspondent un langage particulier. Les particularités sont le plus souvent minimes, certes, mais il faut les considérer comme autant d'indices nous rappelant à la plus extrême prudence dès que nous serions tentés de décrire LE langage. C'est ainsi que nous reprendrons encore un passage de ECO pour lui faire dire plus qu'il ne veut :

"Lorsqu'on a affaire aux systèmes de signifiants, ou systèmes syntaxiques (le code phonologique qui résiste pendant des siècles est un exemple de code fort), il est possible de décrire le système dans toute sa totalité. Dans les systèmes sémantiques, au contraire, la constitution d'un code complet doit RESTER AU STADE D'HYPOTHESE REGULATRICE : au moment même où un tel code serait complètement décrit, il aurait changé sous l'influence de divers facteurs historiques et de l'érosion critique que l'analyse avait exercée sur lui." (2)

Même "critique" : cette hypothèse s'applique aussi, à notre avis, aux codes syntaxiques, à tous les codes. On n'a jamais fini de vérifier Le code. A peine a-t-on ébauché une description

(1). U. ECO - La structure absente op. cit. 111-112

Lexème : élément du lexique

(2). idem. p. 112

générale que des variations surgissent à l'autre bout, que certaines inerties se révèlent plus légères qu'on ne le pensait ... On pourrait presque dire que la notion de code complet est un bateau qui fait eau de toute part, et pourtant on ne peut pas s'en passer, il faut bien flotter un peu ... Pour prendre un exemple un peu brutal : a-t-on déjà COMPLETEMENT décrit la langue française, ou plutôt son USAGE ? Evidemment, non. En tant que code complet, la langue française, tout autant que les codes sémantiques auxquels se restreint ECO, n'est qu'une hypothèse régulatrice.

b. Des codes syntaxiques aux syntaxes de comportement

Nous en tirerons la conclusion suivante ; les codes syntaxiques ne peuvent pas servir de référent rassurant par rapport auquel situer l'incomplétude des codes sémantiques. Ce qui n'empêche pas de conserver l'hypothèse d'ECO, en la généralisant à tous les codes. De ce point de vue, le projet d'un système syntaxique des comportements ne présente aucune tare spécifique par rapport à la syntaxe d'une langue. Il faut admettre que l'existence de chacune de ces syntaxes n'est qu'une hypothèse régulatrice. Ce qui évidemment n'empêche pas d'admettre que la syntaxe d'une langue soit mieux déterminée que celle des comportements.

Cette notion d'hypothèse régulatrice est très importante. Elle nous autorise à chercher des syntaxes dans des domaines jusqu'ici étrangers à ce genre d'analyse. On verra un peu plus loin que cette hypothèse théorique concernant le mode d'appréhension du champ social se trouve renforcée par une hypothèse concernant sa structuration: en un sens la syntaxe des comportements apparaît comme le PROJET de l'institution habitante. L'enchevêtrement des projets et des contre-projets rend alors utopique tout projet de code complet. Car comme le rappelle BAUDRILLARD à propos du code des objets :

" ... il y a tout lieu de penser que les individus et les groupes, loin de suivre sans détour les injonctions de ce code, en usent avec le répertoire distinctif et impératif des objets

comme avec n'importe quel code moral ou institutionnel, c'est-à-dire à leur façon : ils en jouent, ils y trichent, ils le parlent dans leur dialecte de classe". (1)



Rien ne permet de savoir à l'heure actuelle si l'image proposée par ECO peut induire un traitement plus rigoureux. En tout cas, il semble que c'est seulement dans ce cadre qu'on peut se permettre d'aborder la notion d'homogénéité où intervient à la fois la relativité de toute apparence de stabilité et l'opération constructive de l'observateur analyste : ECO vient ainsi à propos pour compléter BARTHES et sa notion de simulacre.

Et, peut-être commence-t-on à réaliser la complexité de l'opération en cours. ECO trace en pointillé la seule direction à prendre, à notre avis (Encore qu'il y ait un absent de "marque" : l'Inconscient). Et les progrès possibles pour définir la notion d'habitus dépendent étroitement du chemin qu'on fera sur cette voie. Mais, inversement, l'élaboration de cette théorie générale nécessite l'analyse de tout un matériau concret, par exemple, les habitus d'un centre d'apprentissage. Splendeur de la dialectique, et misère de notre cahin-caha ...

Cette théorie générale encore à bâtir, nous en ferons donc notre horizon. Elle nous évitera par trop d'inconscience : lorsque nous parlerons de "communauté homogène" nous saurons bien que c'est toujours d'une façon ou d'une autre, pour les besoins de la cause ...

Nous terminerons ainsi de poser ces jalons importants que sont les notions de langue et de phrase de comportement. Mais il reste encore un problème redoutable : quel est le matériau de ce discours ? Et, plus précisément : quel en est l'alphabet ?

(1). Pour une critique de l'économie politique du signe - op. cit. p. 19

13. L'alphabet des comportements

CHOMSKY a peu insisté sur cet aspect qui va presque de soi tant qu'on reste dans le domaine linguistique. Toutes les langues disposent d'un système d'unités qui permettent de composer des unités d'ordre supérieur sur lesquelles opère la grammaire. Mais comment transposer cette notion au domaine des comportements ? C'est qu'il faut avancer une hypothèse :

131. Sur l'existence des unités minimales de comportement

Elle n'a rien d'évident. Il y a deux façons d'aborder la question :

- a. Ou bien on suppose que cet alphabet existe, qu'on pourrait l'écrire sur un abécédaire à l'usage de l'étranger, de l'apprenti ou de l'impétrant en général. C'est le cas de la plupart des chercheurs qui essaient de débroussailler la complexité des apparences pour montrer que chaque phrase peut se ramener à la combinaison d'unités bien repérées. Ces études se font toujours dans des domaines très précis - les techniques corporelles, les danses populaires, les cérémonies etc ... - avec un secret espoir de généralisation. C'est un courant sociologique très important. A partir des considérations générales de MAUSS et de MALINOWSKI on est arrivé à des études très précises dont un exemple récent est "le jeu du corps" de GOFMANN (1). Ou encore la notion de PRAXEME telle que MOLES l'utilise :

"Nous appellerons TACTIQUE une séquence d'actes élémentaires isolables et répertoriabiles dont le langage nous suggère une liste sous le nom de "verbes actifs" et que le psychologue du comportement ou l'analyste industriel appellent éventuellement PRAXEMES. Tout au moins à un certain niveau d'analyse, une action peut être assimilée à une sorte de MESSAGE DE PRAXEMES

(1). La mise en scène de la vie quotidienne - Ed. de Minuit 1973

Citons encore : Langages 7 : PROCA-CIORTA et A. GIURCHESCU : Quelques aspects théoriques de l'analyse de la danse populaire , et MOECHLIN : Techniques corporelles et leur notation symbolique, P. FABBRI Considérations sur la proxémique, CHUTT Dictionnaire du langage gestuel chez les trapplistes, C. BREMOND Pour une gestuaire des bandes dessinées.

envoyé par l'individu à l'observateur scientifique. Les praxèmes sont connus a priori et inscrits dans le comportement global de cet individu par son éducation ou sa culture d'une façon STABLE(c'est précisément l'intérêt de la notion de praxème) (...). On conçoit alors qu'un comportement quelconque puisse se présenter comme une SEQUENCE plus ou moins originale, plus ou moins variée, plus ou moins imprévisible de praxèmes élémentaires : l'apprentissage d'un jeu d'adresse difficile, les routines quotidiennes du comportement en fournissent d'excellents exemples". (1)

Les études évoquées par MOLES sont précieuses et désespérantes à la fois. Elles nous montrent que dans des contextes très restreints la notion d'alphabet est plausible mais en même temps fatalement marquée par les limites de ce contexte. Nous retrouvons ici tous les problèmes d'imbrication et d'enchevêtrement qui surgissaient plus haut dans la discussion sur le statut de la phrase de comportement.

"Mettre la machine en marche" est-ce un élément de l'alphabet de l'entreprise ? Ou faut-il décomposer un unités plus restreintes : "brancher la machine " - "toucher la manette" - "tirer la manette" - etc ? De quoi y perdre son latin ...

C'est pourquoi il est moins désespérant intellectuellement et moins suspect politiquement de poser une fois pour toutes :

b. L'alphabet des comportements n'existe que comme PROJET ...

... et pas comme structure à faire surgir au terme d'un douloureux et vertueux effort scientifique. Nous en trouverons la prémonition chez GREIMAS :

"S'il est possible de concevoir une activité gesticulatoire désordonnée et dépourvue de sens, tout comme il est possible d'émettre une chaîne de sons du langage dépourvue de sens, il

(1). Théorie de la complexité et civilisation industrielle :

Communications n° 13 - 1965

(2). Du sens - op. cit. p. 86

est tout aussi évident qu'il existe une activité gestuelle ordonnée, programmée, qui ne peut être définie et saisie que par son PROJET. Nous dirons donc que le projet du programme gestuel est son signifié, et que la séquence gestuelle qui recouvre ce signifié est son signifiant". (1)

Nous laisserons de côté le renvoi à la problématique signifiant/signifié, et nous avons indiqué plus haut que le terme "programme" ne pouvait être retenu que dans un sens générateur(1). Ceci dit, l'important est que GREIMAS introduise cette notion de projet dans l'activité gesticulatoire. Mais il ne va pas assez loin : le projet ainsi conçu est encore trop individuel. C'est pourtant à partir de cette remarque de GREIMAS mais en l'élargissant, que nous présenterons la thèse suivante issue directement de nos prises de position méthodologiques sur les notions de simulacre et de tubulation.

- Résumé d'une thèse précédente (2) : l'habitus est avant tout le PROJET d'une institution habitante.

- Prolongation de cette thèse : l'alphabet des comportements est le PROJET DE MATERIAU qui donne consistance au projet d'habitus.

Ce point est absolument fondamental : il importe de saisir A LA FOIS le projet et son mode d'avortement. On débouche ainsi dans les zones troubles de l'existence RELATIVE. L'alphabet n'existe pas ... mais il existe quand même. Question de temps et d'ériction. Les alphabets passent ... ce qui demeure, l'invariant, c'est le projet, indissolublement lié au pouvoir. Pour tenir un peu l'avenir, il faut du matériel. Ça va se délier peu à peu, les pierres vont s'effriter, les structures se relâcher, ou le sait bien, mais après nous le déluge, et d'autres recommenceront. Nous reviendrons là-dessus.

ECO l'a assez bien compris, en ce qui concerne la structure ; une hypothèse régulatrice, sans plus, mais indispensable.

(1). Du sens - op. cit. p. 86

(2). Cf. ci-dessus chap. II

La notion d'alphabet est aussi une hypothèse régulatrice. Seulement, ses limitations ne sont pas uniquement d'ordre technique. C'est la faiblesse de ECO par rapport à FOURQUET. ECO pense l'hypothèse, en scientifique. FOURQUET en politique. ECO montre bien qu'on n'a jamais fini, que le temps manque, qu'il faut toujours recommencer. Et ce n'est pas faux. Mais FOURQUET lui, désigne l'essentiel : la structure, ou l'alphabet, craquent toujours parce qu'il y a du désir quelque part, et des rapports de pouvoir qui se déplacent.

Il est alors possible d'avoir un point de vue plus serein sur les "bizarreries" de l'alphabet des comportements : elles sont incompréhensibles dans une démarche "scientifique" qui cherchera toujours à corriger sa propre imperfection, à "approcher" un peu mieux l'alphabet présumé. Alors que la démarche "politique" permet de placer, une fois pour toutes, l'alphabet à sa juste place : celle d'un IDEAL HISTORIQUE ... Ce qui n'exclut nullement qu'on lui manifeste de l'intérêt, bien au contraire.

132. Quelques remarques sur le projet alphabétique

Il y a une myriade d'alphabets particuliers, qu'une analyse de chaque institution peut restituer. Le degré de finesse dépendra comme toujours des "besoins de la cause". Comment ont procédé les économistes dont nous avons présenté les modèles plus haut : analyse des dossiers, des circulaires, des règlements intérieurs, interviews des managers, etc (1). Comment a procédé GRIGNON jusqu'au niveau qu'elle a jugé suffisant : analyse des manuels scolaires, des circulaires officielles, des revues du patronat, des règlements d'atelier, discussion avec des profs et des élèves. Où sont-ils les éléments de l'alphabet, sinon dans les lieux de l'institution ? Plus ou moins précis, plus ou moins détaillés, plus ou moins minutieux. Ça va des instructions sur le fonctionnement d'une machine, à la description des opérations épistolaires d'une entreprise, sans oublier les impérieuses injonctions des journaux de mode du style "cette année vous porterez du jersey".

Le monde des alphabets est donc très diversifié. Certaines "lettres" peuvent se retrouver dans plusieurs alphabets

(1). Cf ci-dessus - Annexe Chap. 2 Partie 1

(exemple : se lever, marcher, etc.). Certaines peuvent être une combinaison de lettres d'autres alphabets. Il peut y avoir des introductions de nouvelles lettres. Et après tout, la situation n'est pas tellement différente dans les alphabets linguistiques. C'est peut-être la "durée" des lettres qui établit le plus de distance (Encore qu'on assiste à une évolution intéressante dont un exemple bien connu est la transformation américaine des mots comme "through" en "thru" : c'est autre chose qu'une simplification orthographique, le groupe "gh" pouvait, d'une certaine façon être considéré comme une lettre de l'alphabet anglais).

Autre aspect encore : une plus grande "plasticité" de l'alphabet des comportements. Par exemple la lettre "mettre en marche la machine" peut avoir plusieurs modalités de comportement qui n'en altèrent pas la reconnaissance. Mais qu'on n'oublie pas que *a, a, a, ... etc.* sont autant de réalisations d'une lettre "a" qui n'est en fait que la classe d'équivalence de comportements de reconnaissance d'une "lettre" ... Cercle un peu vicieux par où se faufile justement la graphologie dont on imagine bien la transposition dans le domaine des comportements ... CHAQUE INSTITUTION SERA DONC SUPPOSEE POSSEDER UN PROJET D'ALPHABET. Par là peut s'introduire la possibilité d'une grammaire formelle générale dont chaque institution aurait un modèle particulier. On fera bien, pour infliger les derniers outrages à la notion d'alphabet, de se reporter aux pages de DELEUZE sur le code social. (1)

Nous n'irons pas beaucoup plus loin dans ces considérations "techniques" sur les alphabets de comportements. Notre projet (!) principal n'est pas là : Il s'agit seulement de nous assurer un contexte pour notre traitement de l'habitus. Pourtant, maintenant que nous avons un peu éclairci le statut de ce qui sert de matériau au discours des comportements, il reste encore à soulever deux aspects du problème.

(1). L'Anti-Oedipe - op. cit. pp. 36-48

133. Alphabet ou vocabulaire ?

Si l'on se contente de la "lettre" du texte de CHOMSKY, "chaque phrase est une suite finie de lettres". Pourtant apparaît aussi dans son texte l'existence d'un niveau intermédiaire morphématique : "le", "frappe", "balle" etc ... sont des assemblages de lettres. Mais on soulèvera la question par pur scrupule, car il n'est pas dans nos intentions de bâtir LA théorie de l'action. Pour réaliser notre objectif de définition linguistique de la notion d'idéologie, il semble inutile de se perdre si loin dans une élaboration de la notion de "mot de comportement".

De fait, les unités minimales dont nous posons plus haut l'existence auront dans notre étude un statut hybride qui n'altère pas la suite de notre transpositions. Hybride parce que nous ne poussons pas la recherche dans ce sens.

Nous avons supposé l'existence d'unités minimales, matériau du discours des comportements et sur le mode, presque onirique, du projet. Mais pour le moment, peu nous importe que les unités aient statut de lettre ou de mot. Et nous ne voulons même pas rechercher si la question est pertinente ou non. Si l'on y tenait absolument, on pourrait peut-être esquisser une espèce de catégorisation qui n'a rien d'original, ni d'universel.

■ Les objets - Il existe sur ce sujet une abondante littérature(1)
Cas "particulier" :

■ Les êtres humains.

■ Les relations aux objets et aux êtres humains : on pourrait aussi dire des OPERATEURS de toute sorte. Parmi ceux-ci les "actes de langage" jouent un rôle fondamental et sont l'objet d'une attention croissante : "parler une langue, c'est réaliser des actes de langages, des actes comme : poser des affirmations, donner des ordres, poser des questions, faire des promesses, et

(1). Cf. : "Les objets" Communications n° 13 - 1969, et évidemment :
Le système des objets, BAUDRILLARD.

ainsi de suite, et dans un domaine plus abstrait, des actes comme : référer, prédiquer." (1)

" ... la production ou l'émission d'une occurrence de phrases dans certaines conditions, est un acte de langage, et les actes de langage sont les unités minimales de base de la communication linguistique". (1)

Ces actes renvoient toujours à une catégorie particulière d'objets :

- Les objets discursifs - Ce sont les éléments du discours qu'on peut tenir sur les objets et les relations. L'analyse linguistique s'emploie depuis longtemps à en comprendre les mécanismes. Nous repérerons certains éléments particuliers :
- Les propriétés des objets et relations - Adjectifs et adverbes en donnent une bonne image linguistique .
 - les lieux communs, proverbes et autres sottisiers
 - les règles, règlements, lois, chartes, décrets, etc ...
 - les théories, plus ou moins élaborées.

On rappellera encore que cette catégorie joue à l'intérieur des discours de l'observateur à propos du discours de l'observé.

Pour revenir à notre question, on imagine par exemple qu'une machine puisse être considérée comme un "mot" formé à partir des lettres "tube", "fil", "piston", etc ... (2). Mais l'intérêt de ce genre de recherche paraît pour le moment assez limité. Par contre, alphabet ou vocabulaire, tous deux nous interpellent sur ce problème essentiel :

134. Sur le nombre fini des unités minimales

Mais ça n'a rien d'évident en ce qui concerne les comportements, compte tenu des difficultés de détermination de ces unités dû aux enchevêtrements de toutes sortes déjà signalés ... Ceci va

(1). J. SEARLE - Les actes de langage (1961) - Hermann 1972 - p. 52

(2). Par exemple : P. BOUDON Sur un statut de l'objet - Communications n° 13 - p. 69

nous obliger une fois de plus à poser une hypothèse reliée à l'effet de société. C'est DELEUZE qui introduira le mieux la question :

"Le problème de socius a toujours été celui-ci : coder les flux du désir, les insérer, les enregistrer, faire qu'aucun flux ne coule qui ne soit tamponné, canalisé, réglé (...). La machine capitaliste, en tant qu'elle s'établit sur les ruines plus ou moins lointaines d'un Etat despotique se trouve dans une situation nouvelle : le décodage et la déterritorialisation des flux (...). Il naît en effet de la rencontre entre deux sortes de flux : flux décodés de production sous la forme de capital-argent, flux décodés du travail sous la forme du "travailleur libre". Aussi, contrairement aux machines sociales précédentes, la machine capitaliste est-elle incapable de fournir un code qui couvre l'ensemble du champ social. A l'idée même du code, elle a substitué une axiomatique des quantités abstraites qui va toujours plus loin dans le mouvement de déterritorialisation du socius (...). Le décodage des flux, la déterritorialisation du socius forment ainsi la tendance la plus essentielle du capitalisme. Il ne cessera de s'approcher de sa limite qui est une limite proprement schizophrénique.

Le capitalisme dans son processus de production produit une formidable charge schizophrénique sur laquelle il fait porter tout le poids de sa répression, mais qui ne cesse de se reproduire comme limite du procès (...). Il instaure toutes sortes de territorialités résiduelles ou factices, imaginaires ou symboliques, sur lesquelles il tente tant bien que mal de recoder, de tamponner les **personnes dérivées** des quantités abstraites (...). Plus la machine capitaliste déterritorialise, décidant et axiomatisant les flux pour en extraire la plus-value, plus ses appareils annexes, bureaucratiques et policiers, re-territorialisent à tour de bras tout en absorbant une part croissante de la plus-value". (1)

Autrement dit, nous retrouvons ce qui hallucine le socius : l'infini, la "production" d'imprévu, le hasard total. C'est ce qui permet de mieux comprendre le point de vue de MOLES sur la liste des praxèmes :

(1). L'Anti-Oedipe - pp. 40-41-42

"Il y a des moments dans notre vie où nous faisons beaucoup d'actes élémentaires; d'autres où nous en faisons peu. Il est intéressant alors, plutôt que de se reporter à une simple densité d'actes dans un intervalle de temps, d'introduire ici l'idée de complexité d'une séquence d'actes ou d'une tactique, complexité mesurée par l'ENTROPIE DES PRAXEMES constituant une action décou-
pable dans la continuité, ressemblant à une phrase d'actes faite avec des mots. (...)

La liste énonçant les praxèmes est donc à ce moment-là une liste, sinon finie, au moins convergente, quant elle est ordonnée par fréquence décroissante des actes élémentaires. Pour les besoins de la cause, dans certains types d'analyse, on peut même arbitrairement la limiter : il y a des praxèmes fréquentes et des praxèmes rares, il y a souvent une limite d'utilisation pratique : cette notion est donc objectivable. En bref, au terme de cette analyse statistique du comportement, nous admettrons qu'il est possible de découper une série d'actions en séquences finies, d'analyser chacune de celles-ci en une série combinatoire de praxèmes et d'estimer la complexité de ces actions ou "tactiques" par un algorithme inspiré de celui de SHANNON, permettant de mesurer leur originalité en binary digits (questions binaires)". (1)

Texte remarquable où la question de la finitude de l'alphabet de praxèmes débouche aux frontières du hasard. Où il ne s'agit plus tellement, EN FIN DE COMPTE ..., de savoir le nombre de praxèmes mais de savoir leur originalité ! On imagine même des situations particulièrement répressives où tous les praxèmes seraient enregistrés par un télécran du genre "Big brother nous regarde" (ORWELL : "1984") avec une mesure d'originalité qui ne devrait pas dépasser un certain seuil ... Ce qui n'est rien d'autre peut-être qu'une mathématisation de la notion de tube.

Science-fiction mise à part, la notion d'entropie de praxèmes nous rappelle que la seule possibilité de fonctionner, pour NOTRE société en tous cas, c'est de suturer l'Infini ou encore, brancher des tubes qui ramènent en territoire connu. L'effet de société, c'est

AUSSE UNE ASSOMPTION DE FINITUDE. Telle est notre hypothèse. Elle nous autorisera à supposer que l'alphabet de toute institution est fini, même s'il est perpétuellement travaillé par le désir, car il n'y a pas d'alphabet sans répression alphabétique (s) ante.

°
° °

Le préliminaire est terminé, les avertissements sont donnés, nous entreprenons maintenant la portion la plus difficile de notre détour linguistique.

2. TRANSPOSITION DE LA GRAMMAIRE DE CHOMSKY

21. Transposition des concepts

Nous abordons une passe délicate. Les précautions précédentes laissent bien deviner l'océan de controverses où nous nous aventurons. Passe fondamentale, en même temps, puisque nous espérons en sortir avec une définition plus rigoureuse de la composante idéologique dans l'effet de société.

Puisqu'il s'agit d'une transposition, le passeur va être l'annexe linguistique présentée plus haut. On voudra bien s'y référer au fur et à mesure de l'exposé. Mais, il est déjà évident que l'opération n'aura rien de biunivoque : il est hors de question de décalquer chaque concept linguistique, il y aura inévitablement des marges, des fluctuations, des vides, des incertitudes.

Les principales hypothèses de CHOMSKY seront reprises, une à une. Très souvent, la transposition sera directe : nous insérerons la notion de comportement dans les extraits figurant dans l'annexe.

- Compétence/performance

- . Performance : les phrases de comportement effectivement réalisées par l'individu.
- . Compétence : la connaissance que l'individu a du code social.

"Le problème est de déterminer à partir des règles de la performance le système sous-jacent de règles qui a été maîtrisé par le "locuteur" et qu'il met en usage dans sa performance effective".

- La grammaire générative

Le projet de CHOMSKY se transpose aisément : "la grammaire générative doit fournir une analyse explicite de l'ACTIVITE que déploie le locuteur".

"On veut arriver à disposer d'un système de règles qui assigne une description structurale des phrases de comportement. Manifestement le sujet a intériorisé une grammaire générative où se formule sa connaissance de la langue. La grammaire peut être confirmée si elle peut fournir l'explication adéquate de la structure linguistique". Par exemple : donner une description structurale aux comportements "imaginés" plus haut à partir de l'ouvrage de GRIGNON.

- Les universaux

La question de CHOMSKY se généralise ainsi : "de quelles hypothèses initiales sur la nature de la société l'enfant (ou l'apprenti) part-il pour faire son apprentissage du comportement social ? Quel est le degré de spécification et de détail du schéma inné, qui devient progressivement plus explicite et différencié, à mesure que l'enfant se socialise ?" On conçoit que la réponse n'est pas près d'être donnée. Mais, enfin la question semble bien se poser dans les termes que nous propose CHOMSKY. Par exemple : la structure d'ordre (ou ce qui revient au même celle de valuation) dont nous verrons qu'elle semble pouvoir décrire un grand nombre de phrases, est-elle innée ? L'enfant vient-il au monde avec un programme génétique, qui lui fait repérer dans toute situation le dominant et le dominé ? Il vaut mieux penser qu'on peut entreprendre la recherche d'une grammaire sans s'arrêter sur ce point extrêmement controversé...

- Structure profonde/structure superficielle : l'habitus

. "Nous devons considérer la compétence - la connaissance du code social - comme un système abstrait sous-tendant la performance,

système constitué par des lois qui concourent à déterminer la forme et le sens d'un nombre potentiellement infini de phrases de comportement. Un système où les LOIS DE GENERATION SONT FIXES ET INVARIABLES, mais où le domaine de leur application et la façon précise dont on les applique ne sont nullement spécifiés".

- . NOUS EN ARRIVONS EXACTEMENT AU POINT CENTRAL : RENDRE COMPTE DE L'HABITUS COMME MECANISME FINI GENERANT DES COMPORTEMENTS D'UNE INFINIE DIVERSITE. Comme le précise CHOMSKY, "il devrait y avoir des éléments particuliers idio-syncratiques qui déterminent une langue spécifique et des éléments uiversels généraux". Dans le domaine des comportements, il s'agirait donc de rendre compte de l'existence de sous-sociétés avec chacune leur "langage" propre : famille, entreprise, classe, etc ... Et l'on retrouvera d'ailleurs les mêmes difficultés : que considérer comme spécifique, comme général ?
- . La possibilité de construire une linguistique mathématique est transposable dans le contexte proposé par CHOMSKY.
- . Enfin apparaît la distinction : la STRUCTURE SUPERFICIELLE du comportement qui permet de le décomposer en éléments et opérations physiques (par exemple A parle à B, A actionne la machine X, etc ...) et la STRUCTURE PROFONDE de caractère plus abstrait (par exemple recherche d'un élément dominant dans une situation).

Prenons un exemple :

"l'ingénieur interrompt le contremaître"

"le contremaître salue l'ingénieur"

Superficiellement, ces deux comportements sont différents. Mais au niveau profond, la deuxième phase a la même structure que la première. De la phrase :

A exprime sa supériorité sur B par X (= interrompre), on passe à B exprime son infériorité sur A par Y (= saluer).

. Il reste un point : comment transposer l'interprétation sémantique et phonétique des structures superficielles et profondes. Nous l'évoquerons pour mémoire car CHOMSKY y a lui-même peu répondu (1). Peut-être peut-on transposer "phonétique" en "énergétique" et imaginer que la structure superficielle des comportements donne lieu à une mise en forme **énergétique**. Mais pour le moment, nous nous contenterons d'assimiler comportements effectifs et structure superficielle : on est déjà bien content lorsqu'on peut donner une description structurale à la phrase "le garçon mange la pomme". La phonétique, c'est pour plus tard ...

- La syntaxe

"La syntaxe est l'étude des principes et des processus selon lesquels les comportements sont construits dans des sociétés particulières. L'étude syntaxique d'une société a pour objet la construction d'une grammaire qui peut être considérée comme une sorte de mécanisme qui produit les comportements de la société soumise à l'analyse."

- La grammaticalité

La langue des comportements est donc formée à partir d'un alphabet fini. Mais tout assemblage de lettres au hasard n'est pas forcément une phrase de la langue : "appuyer sur le chapeau de l'ingénieur pour saluer le bouton de mise en marche" en est un exemple. D'où : "l'objectif fondamental de l'analyse d'une langue de comportement est de séparer les suites grammaticales qui sont des phrases de langue des suites agrammaticales qui ne sont pas des suites grammaticales. La grammaire de langue sera ainsi un mécanisme engendrant toutes les suites grammaticales de langue et aucune des suites agrammaticales".

Cette notion est essentielle pour le fonctionnement de l'effet de société. On en trouve une formulation presque explicite chez TOURAINE :

"L'interprétation institutionnelle ou politique d'une société est toujours limitée. Elle l'est par la DOMINATION qui fixe d'avance des limites aux délibérations et aux décisions et par les PROTESTATIONS

(1). On se référera à la parution récente des "Principes de phonologie générative" - Seuil 1973

non négociables. Le produit du système politique est la séparation du légal et de l'illégal, et donc le maintien de ce qui est considéré comme l'ordre en même temps que la REPRESSION de ce qui est rejeté en dehors de lui". (1)

- L'acceptabilité

"Convenons d'employer le terme acceptable pour désigner les comportements qui sont parfaitement naturels, immédiatement compréhensibles et ne sont d'aucune façon bizarres ou exotiques. Manifestement l'acceptabilité sera une question de degré variant suivant diverses dimensions".

"Saluer en soulevant son chapeau de 10 cm" et "saluer en soulevant son chapeau de 15 cm" sont deux énoncés également acceptables. "Saluer en frottant son nez à celui de son supérieur" n'est pas acceptable.

"L'acceptabilité est un concept appartenant à l'étude de la performance, alors que la grammaticalité appartient à l'étude de la compétence".

°
° °

Il est maintenant impossible de pousser plus loin la transposition : la "structure syntaxique" des comportements nécessite en effet une réflexion spécifique sur le problème du "vocabulaire auxiliaire". C'est cette réflexion qui va être à l'origine de la syntaxe évaluative.

22. Introduction à la syntaxe évaluative : le modèle syntagmatique

Nous aborderons directement le modèle. Sa portée et sa signification seront analysées plus loin.

221. La structure syntaxique "évaluative"

On sait que l'analyse linguistique utilise un vocabulaire auxiliaire qui n'apparaît pas au niveau superficiel : "phrase" (P),

(1). La production de la société - op. cit. p. 69

syntagme verbal (SV), article (Art), etc. De la même façon nous aurons besoin d'un tel vocabulaire pour l'analyse des comportements. Ce vocabulaire va apparaître ci-dessous et sera justifié peu après.

Nous allons étudier une grammaire très simple à titre d'exemple. Rappelons d'abord le sens des deux types de règles suivants :

$A \rightarrow B$: effacer A et réécrire B à sa place

$A \rightarrow \{\alpha, \gamma, \beta, \dots\}$: effacer A et le remplacer par l'UN des symboles α, γ, β , etc ...

Considérons alors les règles suivantes :

1 : Phrase $\rightarrow$ SS + SO + SV + SE + SC

2 : SS $\rightarrow$ { à l'atelier, au bureau, à l'école, etc }

3 : SO $\rightarrow$ { supér, directeur, ingénieur, professeur, etc }

4 : SV $\rightarrow$ { réprimande, dirige, interrompt, et }

5 : SE $\rightarrow$ { infér, élève, contremaître, ouvrier, etc }

6 : SC $\rightarrow$ { parce qu'il en sait plus, parce qu'il a plus d'expérience, parce qu'il a le droit, etc }

71 : le directeur $\rightarrow$ M. GIRAUD

72 : l'ingénieur $\rightarrow$ { M. DUBOIS, M. DURANG, etc }

etc ...

81 : le contremaître $\rightarrow$ { M. MARTIN, M. DUTEUIL, etc }

82 : l'ouvrier $\rightarrow$ { M. PIAGET, M. PITON, etc }

etc ...

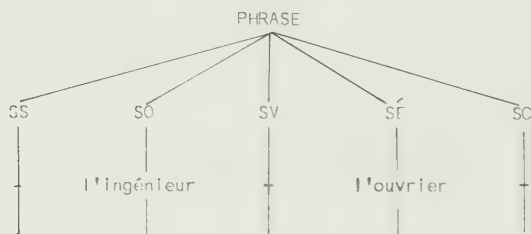
Soit alors la phrase : "A l'atelier, M. DURANG interrompt M. PIAGET parce qu'il en sait plus".

Cette phrase se situe au niveau de l'observable. D'après notre hypothèse elle est composée d'un certain nombre d'unités minimales. Nous voulons en donner une description grammaticale, c'est-à-dire en faire ressortir la structure.

Nous pouvons donc constituer la dérivation de cette phrase, où le numéro de la ligne renvoie à la règle de la grammaire A qui a servi à construire cette ligne à partir de la précédente.

- 1 : SS + S + SV + SÉ + SC
- 2 : A l'atelier + SO + SV + SÉ + SC
- 3 : A l'atelier + l'ingénieur + SV + SÉ + SC
- 4 : A l'atelier + l'ingénieur + interrompt + SÉ + SC
- 5 : A l'atelier + l'ingénieur + interrompt + l'ouvrier + SC
- 6 : A l'atelier + l'ingénieur + interrompt + l'ouvrier
+ parce qu'il en sait plus
- 71 : A l'atelier + M. DURANG + interrompt + l'ouvrier + parce qu'il
en sait plus
- 82 : A l'atelier + M. DURANG + interrompt + M. PIAGET + parce qu'il
en sait plus

A cette dérivation on peut associer l'arbre suivant :



A l'atelier M. DURANG interrompt M. PIAGET parce qu'il en sait plus.

Avant d'analyser cette syntaxe, certaines explications s'imposent .

222. Commentaire linguistiquea. Le vocabulaire auxiliaire se traduit ainsi :

- SS syntagme situationnel type : objet **discursif**
- SO syntagme dominant type : objet
- SE syntagme dominé type : objet
- SV syntagme de valuation type : relation
- SC syntagme causal type : objet discursif

- Les deux lignes de l'arbre correspondent en gros aux deux phrases suivantes :

"Dans toute situation un dominant exerce une relation hiérarchique sur un dominé pour **certaines** raisons"

"Dans une situation spécifiée, un dominant spécifié exerce une relation hiérarchique spécifiée sur un dominé spécifié pour certaines raisons spécifiées".

On commentera plus loin. Mais notre syntaxe mérite néanmoins une critique immédiate :

b. La phrase élaborée est à la fois trop simple et trop compliquée

- Trop compliquée : nous voulions décrire des comportements INDIVIDUELS, par exemple : "M. DURANG interrompt M. PIAGET". Mais notre phrase comporte l'énoncé d'une situation ET l'énoncé d'une cause qui appartiennent plus à l'action d'observation qu'au comportement observé : telle que la phrase est faite, elle ne fait pas ressortir par exemple que M. DURANG a dit "parce que j'en sais plus".
- Trop simple : parce qu'il y a en fait DEUX comportements : M. DURANG interrompt et M. PIAGET se tait. Il y a aussi DEUX causes, celle alléguée ou non par M. DURANG et celle alléguée ou non par M. PIAGET.

Alors, pourquoi avoir choisi cette phrase ? C'est qu'elle correspond DIRECTEMENT à une structure qui paraît fondamentale, la structure : $S + SO + SV + SÉ + SC$. Il était donc nécessaire de la faire apparaître dans notre premier exemple, quitte à la compliquer par la suite. La complication est suggérée par les deux remarques : il y aurait des "effacements" à effectuer pour ne rendre compte que des comportements individuels et il faudrait aussi prévoir des duplications parce qu'il y a en fait deux comportements.

Il se trouve que ces opérations ne sont possibles linguistiquement qu'en introduisant des TRANSFORMATIONS. C'est ce que nous ferons bientôt. Mais il est temps de justifier un peu notre vocabulaire auxiliaire.

223. Pourquoi l'analyse évaluative ?

- a. Initialement c'était un problème d'apparence "technique". Différentes raisons, on l'a vu, prêchent en faveur de l'instrument linguistique : les séductions de concept de grammaire générative et l'intuition d'un alphabet de comportements. Mais dès qu'on veut pousser au bout la transposition sociologiques, on se heurte au problème suivant : que deviennent les catégories usuelles de la grammaire : nom, article, verbe, singulier, etc ? En somme, QUEL VOCABULAIRE AUXILIAIRE UTILISER ?
- b. Peut-être est-ce la discussion de CHOMSKY des notions de catégorie et de fonction grammaticales qui a induit cette idée que seule une prise en considération de la LOGIQUE SOCIALE pouvait être d'un quelconque secours pour élaborer une syntaxe des comportements. Induction fortement activée par la réflexion de BAUDRILLARD sur le système de la marchandise et le système du signe :

"La corrélation définitive entre forme/signe et forme/marchandise s'établit ainsi :

<u>Valeur d'échange</u>	*	<u>Signifiant</u>
Valeur d'usage		Signifié

Soit : la valeur d'échange est à la valeur d'usage ce que le signifiant est au signifié". (1)

Ce passage n'est qu'un résumé sommaire d'un point important de la pensée de BAUDRILLARD. Il nous intéresse en ce qu'il permet de mieux déterminer le CHAMP DE LA VALEUR. Celui-ci s'oppose radicalement au champ symbolique de la non-valeur, du don, de la gratuité.

"La barre qui sépare la valeur d'usage de la valeur d'échange est celle qui sépare le signifié du signifiant est une barre d'implication logique formelle : elle ne sépare pas radicalement ces termes respectifs, elle établit entre eux une relation structurale. De même entre valeur d'échange et signifiant, entre valeur d'usage et signifié. En fait TOUTES CES RELATIONS FONT SYSTEME DANS LE CADRE DE L'ECONOMIE POLITIQUE. Et ce système tout entier dans son organisation LOGIQUE nie, refoule et réduit l'échange symbolique. La barre qui sépare tout ces termes ensemble de l'échange symbolique n'est pas une barre d'implication structurale, c'est la barre de l'exclusion radicale (celle qui suppose l'alternative radicale de la transgression). On aboutit ainsi à cette distribution générale :

<u>Valeur d'échange</u>	↔	<u>Signifiant</u>	/	Echange
Valeur d'usage		Signifié		symbolique

C'est-à-dire une seule grande opposition entre le champ de la valeur, où s'articulent dans une même logique systématique le procès de production matérielle (la forme/marchandise) et le champ de la non-valeur, celui de l'échange symbolique". (2)

(1). Pour une critique de l'économie politique du signe
op. cit. p. 151

(2). idem. p. 122

Ce que nous traduisons ici :

IL FAUT ANALYSER LA LOGIQUE SOCIALE DANS LES TERMES DE LA VALEUR, C'EST-A-DIRE EN TERMES DE RELATION D'ORDRE : c'est ce que propose cet autre passage de BAJDRILLARD :

"Contre le postulat matérialiste selon lequel le mode de production et de reproduction des rapports sociaux est subordonné aux rapports de production matérielle, on peut se demander si ce n'est pas la PRODUCTION des rapports sociaux qui détermine le mode de reproduction matérielle. Une généalogie des rapports sociaux fait apparaître bien d'autres critères de DOMINATION que la propriété privée des moyens de production : l'espèce, la race, le sexe, l'âge, la langue, la culture, les signes, de type anthropologique ou culturel, tous ces critères sont des critères de DIFFERENCE, de signification et de code. Qu'ils "descendent" tous en dernière instance de l'exploitation économique est une hypothèse simplificatrice. Il est vraisemblable au contraire que celle-ci n'est que la rationalisation d'un ordre de domination qui se reproduit à travers elle, qui joue de l'économique comme d'un détour et d'une tactique. L'essentiel aujourd'hui n'est plus le profit ni l'exploitation, PEUT-ETRE MEME CELA NE L'A JAMAIS ETE, MEME A L'AGE D'OR ET DE FER DU CAPITALISME". (1)

L'essentiel serait donc la domination ...

Pour illustrer ces propos, on citera les résultats d'une enquête bien connue portant sur un échantillon de 2000 directeurs d'entreprise sur les qualités souhaitables des cadres. (2)

Voici la classification des réponses :

41 % des qualités primordiales sont des qualités morales et caractérielles : loyauté, droiture, énergie.

(1). Le miroir de la production - op. cit. p. 122

(2). Entreprise 23.11.63 n° 428

- 17,5 % qualités de jugement.
- 14,5 % efficience dans l'organisation du travail propre du cadre.
- 14 % compréhension d'autrui, tact.
- 13 % connaissances techniques.

Les qualités qui "pour un esprit naïf pourraient sembler essentielles (les qualités techniques de savoir et de compétence) ne viennent qu'en dernier rang"(1). Par contre, vient au premier rang tout ce qui assure une vertébration de l'entreprise. Un "cadre énergique" ça dit ce que ça veut dire ...

- c. Le "coup de grâce", c'est l'analyse de l'apprentissage technique menée par CRIGNON. L'ordre et la valeur suintent du collègue technique, puisque tel est l'exemple choisi. Et toujours avec de bonnes raisons ...

Il n'y a donc rien d'étonnant à l'introduction de la structure syntaxique évaluative

$$S + SO + SV + SE + SC$$

Elle paraît exprimer l'une des caractéristiques de l'effet de société, sinon LA caractéristique. Ce qui explique notre choix. Formulons pourtant explicitement nos précautions :

IL DOIT ETRE BIEN ENTENDU QUE NOUS NE SAVONS RIEN SUR LE DEGRE DE GENERALITE DE CETTE SYNTAXE NI SUR SON INTERFERENCE AVEC D'AUTRES SYNTAXES ENCORE A ELABORER . TOUT DE QU'ON PEUT DIRE, C'EST QUE LA STRUCTURE VALUATIVE NOUS PARAIT POUVOIR RENDRE COMPTE D'UN GRAND NOMBRE DE PHRASES DE COMPORTEMENT ET C'EST A CE TITRE QUE NOUS LA DEVELOPPERONS. AVEC L'ARRIERE-PENSEE QUE L'ANALYSE DES PROBLEMES AINSI SOULEVES POURRAIT VALOIR POUR D'AUTRES SYNTAXES.

(1). D. DELEULE - La psychologie, mythe scientifique -
Laffont 1965 - p. 152

23. Le modèle transformationnel : La syntaxe valutive (SV)

Avertissement :

Ce modèle ne présente pas de difficultés particulières. Mais son exposé est long, le nombre de symboles est inévitablement assez élevé. Et surtout, nous l'avons déjà dit : le rendement du détour linguistique n'a rien d'évident. Il s'agit presque d'une sorte de caution. Comme nous avons envie de pouvoir dire : "l'idéologie, c'est un ensemble de phrases-noyaux", il faut bien disposer d'un minimum de justifications. Mais, à la limite, on peut fort bien se dispenser du détail du modèle. Pour en comprendre le fonctionnement, il suffira de se reporter aux exemples de phrases de comportement qu'il permet d'analyser (§ 321)

°
° °

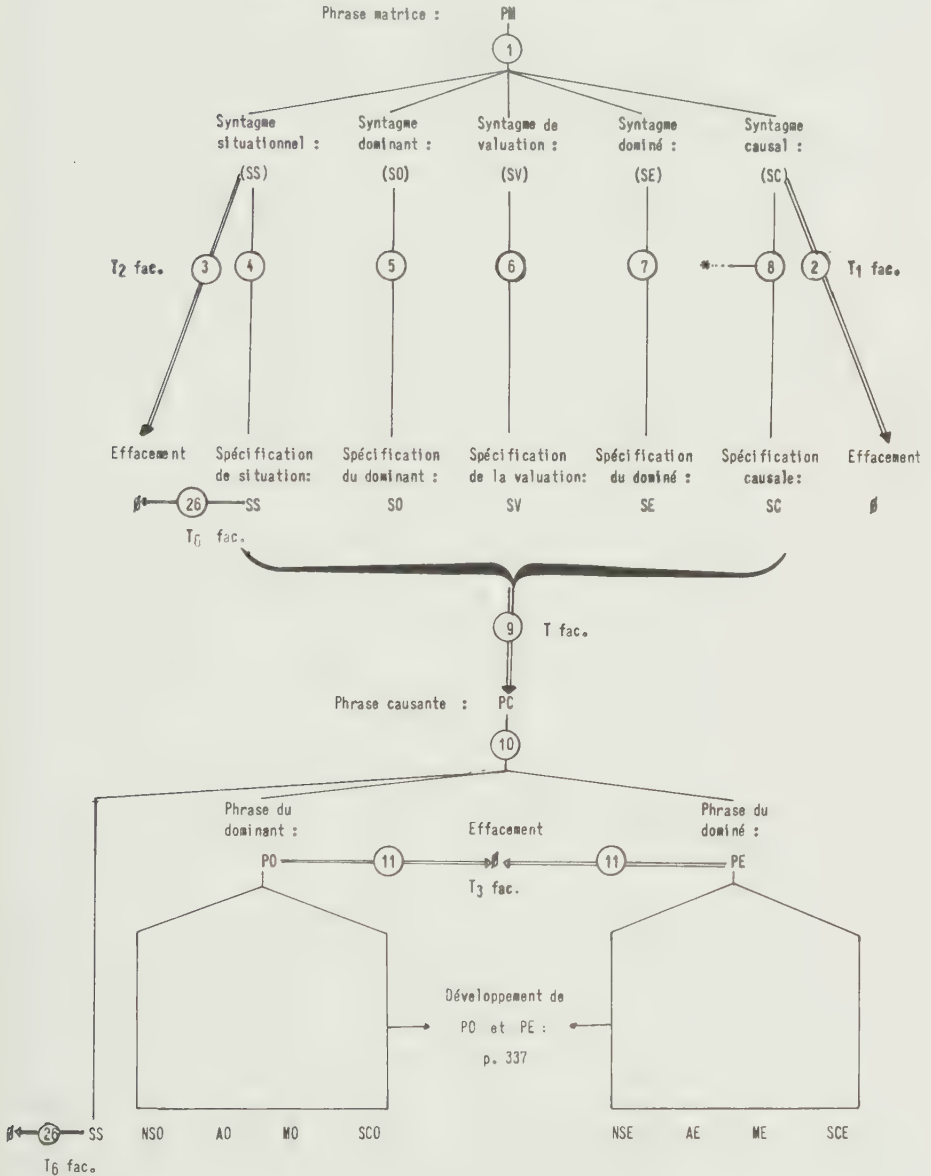
Nous allons donc compliquer le modèle syntagmatique élémentaire de deux façons :

- . en résolvant le syntagme (SV) selon deux phrases distinctes : celle du dominant et celle du dominé.
- . en introduisant la possibilité de RECURSIVITE, c'est-à-dire la description de segments de phrases ayant la même structure que la phrase elle-même.

On trouvera dans l'ordre :

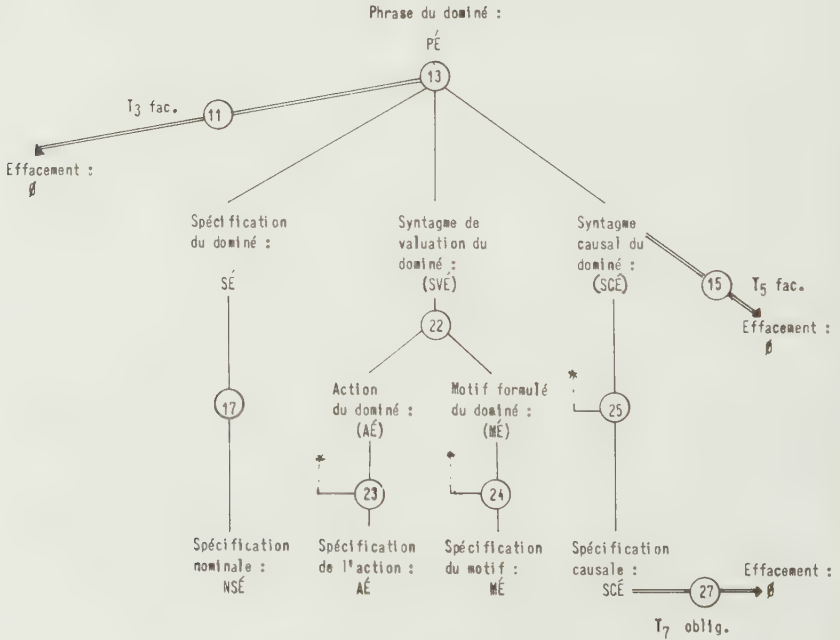
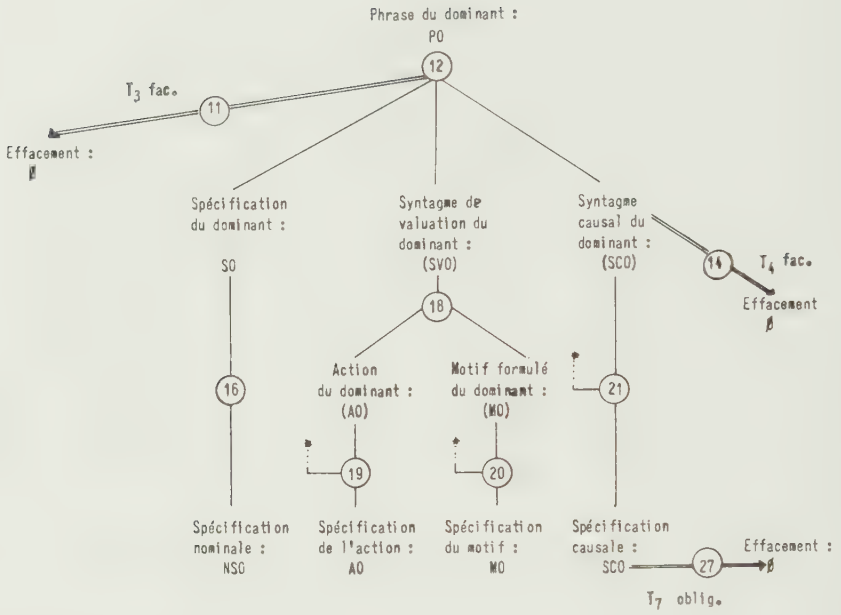
- . Le schéma de dérivation de la syntaxe (SV)
- . Le tableau des ses règles.
- . Leur commentaire détaillé.

SCHEMA DE DERIVATION DE LA SYNTAXE VALUATIVE (SV)



Note : Les numéros renvoient aux règles de dérivation, par exemple : (2)

Le symbole —...• indique la possibilité de récursivité.



LES REGLES DE LA SYNTAXE VALUATIVE

Commentaires page suivante.

Partie obligatoire

- 1 PM $\longrightarrow$ (SS) + (SO) + (SV) + (SÉ) + (SC)
- 2 T1 fac. (SC) $\longrightarrow$ $\emptyset$
- 3 T2 fac. (SS) $\Longrightarrow$ $\emptyset$
- 4 (SS) $\longrightarrow$ SS $\in \{SS\}$. SS influe surtout ce qui suit,
 5 (SO) $\longrightarrow$ SO $\in \{SO\}$ sauf en cas de récursivité.
 6 (SV) $\longrightarrow$ SV $\in \{SV\}$
 7 (SÉ) $\longrightarrow$ SÉ $\in \{SÉ\}$ etc. (SO + ...)
 * 8 (SC) $\longrightarrow$ SC $\in \{SC\}$, avec PM $\in \{SC\}$

Partie facultative

- 9 T fac.: PM $\Longrightarrow$ PC
- 10 PC $\longrightarrow$ SS + PO + PÉ
- 11 T3 fac. PO $\Longrightarrow$ $\emptyset$ OU PÉ $\Longrightarrow$ $\emptyset$, ou ni l'un ni l'autre.
- 12 PO $\longrightarrow$ SO + (SVO) + (SCO)
- 13 PÉ $\longrightarrow$ SÉ + (SVÉ) + (SCÉ)
- 14 T4 fac. (SCO) $\Longrightarrow$ $\emptyset$
- 15 T5 fac. (SCÉ) $\Longrightarrow$ $\emptyset$
- 16 SO $\longrightarrow$ NSO $\in \{NSO\}$, si T a été appliquée
- 17 SÉ $\longrightarrow$ NSÉ $\in \{NSÉ\}$, si T a été appliquée
- 18 (SVO) $\longrightarrow$ (AO) + (MO)
- * 19 (AO) $\longrightarrow$ AO $\in \{AO\}$, avec PM $\in \{AO\}$
- * 20 (MO) $\longrightarrow$ MO $\in \{MO\}$, avec PM, $\emptyset \in \{MO\}$
- * 21 (SCO) $\longrightarrow$ SCO $\in \{SCO\}$, avec PM $\in \{SCO\}$
- 22 (SCÉ) $\longrightarrow$ (AÉ) + (MÉ)
- * 23 (AÉ) $\longrightarrow$ AÉ $\in \{AÉ\}$, etg (AO + ...), avec PM $\in \{AÉ\}$
- * 24 (MÉ) $\longrightarrow$ MÉ $\in \{MÉ\}$, $\subset \{MO\}$
- * 25 (SCÉ) $\longrightarrow$ SCÉ $\in \{SCÉ\}$, avec PM $\in \{SCÉ\}$
- 26 T6 fac. SS $\Longrightarrow$ $\emptyset$
- 27 T7 oblig SCO $\Longrightarrow$ $\emptyset$ et SCÉ $\longrightarrow$ $\emptyset$

"Nous qui nous mouvons tous au travers de l'échafaudage, il nous faudra pourtant découvrir ce procès dans le soubassement, par quoi tout est écrit et construit autour de nous. Et cela, pour nous emparer de sa grammaire et de son procédé. Se saisir du procédé de production, grâce à quoi cette langue est écrite et proférée, par terre et dans l'air aussi bien, voilà ce qui importe réellement et vraiment" (1)

COMMENTAIRE DETAILLE DES REGLES DE SV

Ainsi que cela ressort clairement du schéma de dérivation, (SV) est composée de deux parties :

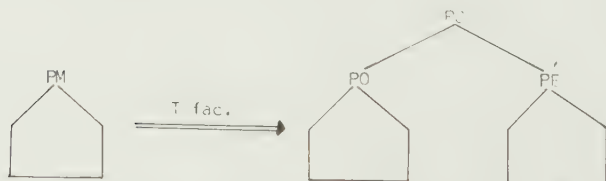
- Une partie obligatoire produisant des phrases du genre :

$$SS + SO + SV + SF + SC$$

C'est une structure matrice dont la signification est la suivante :
"dans une certaine situation, un dominant exerce une relation évaluée sur un dominé, pour certaines raisons".

- Une partie facultative résultant de l'application de la transformation facultative T. Celle-ci transforme TOUT l'indicateur syntagmatique des phrases obligatoires PM en un autre dénommé "PHRASE CAUSANTE" : PC. Le nouvel indicateur syntagmatique se décompose en deux parties principales : la phrase du dominant et la phrase du dominé.

On peut schématiser la transformation T :



(1). J.P. FAYE - "Montage-production", Le montage-change n° 1 - Paris
Seuil 1968

PC est appelée "phrase causante" parce qu'elle est imbibée de cause, de deux façons. D'une part, elle implique une sorte de relation causale dans la mesure où elle se coupe en deux phrases dont l'une, celle du dominant peut être comprise comme la cause de celle du dominé. Mais d'autre part elle "cause" des phrases générales produites par PM dans la mesure où elle est leur expression, par l'intermédiaire de T. "Cause toujours", comme dit LACAN...

Cette séparation de (SV) en deux parties est fondamentale. Elle sera amplement commentée plus loin. : Il s'agit de la distinction entre ce qui relève de l'habitus et ce qui relève des comportements générés. Disons tout de suite que dans ce modèle, le poids de la génération repose sur la transformation T...

Nous allons maintenant exposer les règles de SV une à une. Il est préférable de les repérer sur le schéma.

a. Partie obligatoire

$$1 : \text{PM} \longrightarrow (\text{SS}) + (\text{SO}) + (\text{SV}) + (\text{SE}) + (\text{SC})$$

C'est la structure matricielle de la valuation dans le cadre de ce modèle.

$$2 : \text{T1 fac.} \quad (\text{SC}) \Longrightarrow \emptyset \qquad 3 : \text{T2 fac.} \quad (\text{SS}) \Longrightarrow \emptyset$$

T1 et T2 permettent d'effacer (SC) ou (SS) ou tout arbre qui en dériverait. Ceci, de façon à pouvoir produire des phrases très générales où ne figurent ni le contexte, ni la cause de la relation de valuation. Par exemple : "Il faut toujours quelqu'un pour commander". T1 et T2 sont des transformations puisque dans la logique des grammaires syntagmatiques, les règles de réécriture ne peuvent pas être utilisées pour effacer un symbole.

$$4 : \underline{(\text{SS}) \longrightarrow (\text{SS}) \in \{\text{SS}\}}$$

$\{\text{SS}\}$ est un ensemble de situations. Par exemple :

$\{\text{SS}\} =$ dans l'entreprise, à l'atelier, au bureau, à la caserne, au parti, etc ...

Ce genre de découpages soulève évidemment de multiples difficultés sur lesquelles on reviendra.

(SS) est donc choisi dans $\{SS\}$

Influence de $\{SS\}$

La disposition de SS en fait le contexte à gauche de tout autre symbole. A partir d'ici, on suppose alors que toutes les réécritures dépendent de ce contexte SS. On ne le rappellera plus pour chaque règle, par souci d'allègement, mais on en verra l'application pour la règle suivante.

Une limitation à l'influence de SS ; Les cas de RECURSIVITE
(Cf. infra : règle 9)

5 : $\{SO\} \longrightarrow SO \in \{SO\}$

$\{SO\}$: ensemble d'objets dominants. On suppose que les objets peuvent aussi être de type discursif, ce qui permettra des énoncés du genre : "le savoir de l'ingénieur est supérieur à celui du contre-maître".

Examinons comment joue le contexte à gauche SS. SO ne pourra pas être choisi arbitrairement dans $\{SO\}$ mais dépendra de SS. Par exemple :

Si SS = "au bureau", on ne pourra pas prendre
SO = "l'adjudant", qui n'est pas pertinent pour ce contexte...

On peut donc dire que l'influence de SS revient à la délimitation de DOMAINES DE VALUATION, ce qui pose évidemment le problème de leur interférence. On objecterait ainsi que, dans un bureau, un ancien colonel peut avoir plus de poids qu'un ancien adjudant, tout en étant au même rang.

Nous rappellerons donc que notre analyse se situe d'abord au niveau du projet de l'institution, donc de ce qui est PRESCRIT.

$$6 : (SV) \longrightarrow SV \in \{SV\}$$

$\{SV\}$ = vaut plus que, domine, dirige, sanctionne, est supérieur à, etc ...

$$7 : (SE) \longrightarrow S\acute{E} \in \{SE\} : \text{ctg} (SO + \dots)$$

$\{S\acute{E}\}$ = l'ensemble des dominés. Le choix de $S\acute{E}$ dépend du contexte à gauche $SO : \text{ctg} (SO + \dots)$ Par exemple, si $SO =$ "le contremaître", $(S\acute{E})$ ne peut pas être "l'ingénieur".

$$8 : (S\acute{E}) \longrightarrow SC \in \{SC\}, \text{ avec } PM \in \{SC\}$$

$\{SC\}$ est l'ensemble des diverses justifications à la relation (SV) . Cela peut aller des tautologies : "parce qu'il faut bien un chef" jusqu'aux théories élaborées qui jouent alors le rôle de syntagme causal.

Le fait que $PM \in \{SC\}$ est le premier exemple de la RECURSIVITE.

Cela veut dire que l'on peut "retourner en arrière" de façon à produire des parties de phrases ayant la même structure que la phrase toute entière.

Prenons un exemple. Supposons qu'on soit arrivé à la séquence :

"l'ingénieur + dirige + le contremaître + SC"

Appliquons la règle 8 et choisissons $SC =$ "parce que PM"

On obtient la nouvelle séquence :

"L'ingénieur + dirige + le contremaître + parce que PM"

La présence du symbole PM nous oblige à réutiliser la règle 1 et à entreprendre une série de dérivations qui pourront aboutir par exemple à ceci :

"l'ingénieur + dirige + le contremaître + parce que son savoir est supérieur"

On remarque en passant :

la nécessité de T1 qui permet, quand on le veut, d'effacer le syntagme causal dans la nouvelle dérivation. Il est ainsi possible d'arrêter la chaîne des "pourquoi ?"

L'influence de SS est limitée par la récursivité : si l'on injecte dans une phrase une autre phrase de même structure, il est nécessaire de pouvoir supposer qu'elle correspond à une autre situation.

Avec la règle 8, s'achève la partie obligatoire de (SV). Elle produit des phrases générales, en ce sens qu'elles servent de matrices à des phrases de comportements spécifiques que nous allons maintenant présenter.

b. Partie facultative

$$9 : \underline{T : PM \longrightarrow PC}$$

La notion de "phrase causante" a déjà été commentée. En toute rigueur, il faudrait expliciter le "contexte structural" de T mais il ne pose ici aucun problème.

$$10 : \underline{PC \longrightarrow SS + PC + PE}$$

Dans le contexte SS, PC se décompose en phrase du dominant et phrase du dominé.

$$11 : \underline{T3 \text{ fac. : } PO \Longrightarrow \emptyset \text{ OU } PE \Longrightarrow \emptyset}, \text{ ou ni l'un ni l'autre}$$

Cette possibilité d'effacement permet de ne rendre compte, si on le veut, que du comportement de l'un des acteurs de la relation de valuation.

$$12 : \underline{PO \longrightarrow SO + (SVO) + (SCO)}$$

On retrouve une structure assez voisine de celle de PM à la différence qu'il n'y a pas de syntagme dominé. On verra que, d'une certaine façon, celui-ci est intégré à (SVO) (Cf. règle 18)

$$13 : \underline{PÉ \longrightarrow SÉ + (SVÉ) + (SCÉ)}$$

Même remarque que pour la règle 11. Mais ici, la phrase du dominé est en quelque sorte la "conséquence" de celle du dominant. Dans cette phrase $PÉ$ le dominé $SÉ$ joue alors un rôle de dominant par rapport à un dominé qui n'apparaît pas explicitement et dont on verra qu'il est lui aussi intégré au syntagme de valuation ($SVÉ$) (Cf. règle 21). Par exemple, le dominé de $PÉ$ peut être l'objet que SE va actionner, en réponse à l'injonction de SO .

$$14 : \underline{T4 \text{ fac. } (SCO) \Longrightarrow \emptyset \text{ et } 15 : T5 \text{ fac. } (SCÉ) \Longrightarrow \emptyset}$$

On se réserve, comme plus haut, la possibilité de ne pas en examiner les "causes" dans les phrases $PÉ$ et PO .

$$16 : \underline{SO \longrightarrow NSO \in \{NSO\}, \text{ si } T \text{ a été appliquée}}$$

NSO : spécification nominale du dominant. Ex. L'ingénieur DUBOIS

$\{NSO\}$: ensemble des spécifications nominales.

Formellement, il faut préciser que cette règle ne joue que si T a été appliquée. On veut éviter ainsi que, dans la partie obligatoire, le symbole SO ne soit réécrit en NSO , ce qui ferait perdre le caractère de généralité des phrases de cette première partie. Ou encore : l'habitus ne porte pas sur des noms propres.

$$17 : \underline{SÉ \longrightarrow NSÉ, \text{ si } T \text{ a été appliquée}}$$

$NSÉ$: spécification nominale du dominé.

$\{NSÉ\}$: ensemble des spécifications nominales.

$$18 : \underline{(SVO) \longrightarrow (AO) + (MO)}$$

(SVO) se réécrit en "action du dominant" et "motif explicite du dominant". Chacun de ces deux syntagmes demande une explication détaillée.

18.1/ Sur l'action du dominant

Cette action peut aussi bien être un "acte de langage", au sens de SEARLE.

La première chose à comprendre c'est que (AO) est une concrétisation de la relation de valuation : les phrases produites par la partie obligatoire de la syntaxe sont générales et prétendent être la "référence" commune de deux phrases concrètes, mettant en jeu des comportements : PO et PÉ. C'est-à-dire que par l'intermédiaire de PO, le dominant exprime concrètement sa position dominante. Il est donc logique de supposer qu'il ne le fait "pas n'importe comment". Mais là commencent les difficultés.

Comme tout se passe dans un certains contexte institutionnel défini par (SS), on va donc supposer l'existence d'un lexique institutionnel $\{AO\}$ où le dominant puise ses actes. On retrouve ainsi les praxèmes proposées par MOLES (Cf. supra). Mais il est évident que c'est loin d'être suffisant. Exprimer une position dominante est en fait, une PRODUCTION DE SENS, et on émettra l'hypothèse que le lexique, bien que référence indispensable, est insuffisant pour produire ce sens. Sinon on tomberait, dans une conception primaire stimulus-réponse dont la critique n'est plus à faire.

Car il existe bien des actes ne figurant sur aucune "liste" institutionnelle, et qui seront pourtant reconnus comme actes de dominant. Par exemple, il est impossible de prévoir tous les ordres et pourtant, en général, le dominé s'exécutera lorsque le dominant lui aura donné un ordre. Il y a donc autre chose que le lexique comme source de sens ...

Nous avancerons que l'autre source de sens c'est la syntaxe elle-même qui joue ici par l'intermédiaire de T. La phrase du dominant est la reformulation, par T, d'une phrase générale exprimant directement la relation hiérarchique entre SO et SÉ. Et c'est l'existence de cette phrase générale qui donnerait d'"avance" un sens de dominant aux actes du dominant.

De sorte que SO peut très bien puiser ses actes dans un lexique plus vaste que celui que l'usage institutionnel a peu à peu élaboré : du seul fait que T a joué, l'acte a été choisi par le dominant et il exprime alors la domination.

18.2/ Sur le motif explicite du dominant

On fait la différence entre (MO) et (SCO) parce qu'en fait, on n'en sait rien de (SCO). Comme on le verra, (SCO) est le lieu des hypothèses de l'observateur sur le comportement observé. Par contre (MO) est celui de la formulation explicite par le dominant du choix de (AO). (MO) fait partie du comportement OBSERVE et à ce titre, on l'a rattaché à (SVO).

$$*19 : (AO) \longrightarrow AO \in \{AO\} \text{ avec } PM \in \{AO\}$$

L'appartenance de PM à $\{AO\}$ permet la récursivité. Par exemple : "l'ingénieur dit au contremaître qu'il doit ordonner à l'ouvrier de faire ...)..." , a une structure récursive : la partie entre parenthèses correspond à $AO = PM$, puis à une suite de réécritures.

On vérifie ici que dans AO , il y a imbrication du dominé. Peut-être aurait-il été possible de le faire ressortir plus nettement. On a préféré une formulation plus générale pour rendre compte des situations où le dominant ne se manifeste pas seulement à l'intention d'un dominé déterminé.

$$*20 : (MO) \longrightarrow MO \in \{MO\} \text{ avec } PM, \emptyset \in \{MO\}$$

- La récursivité permet d'invoquer d'autres situations, passées ou futures. Par exemple : "Faites ceci parce que j'ai reçu l'ordre de vous le faire faire".
- On peut dire, d'une certaine façon, que $\{MO\}$ c'est le PARLER-MOTIF de VERON. Dans une entreprise, le parler-motif est souvent "technique".
- Enfin, on suppose que $\emptyset \in \{MO\}$: le dominant peut évidemment ne pas justifier son action.

$$*21 : (SCO) \longrightarrow SCO \in \{SCO\}$$

$\{SCO\}$ est l'ensemble des spécifications du syntagme causal par opposition à $\{MO\}$, $\{SCO\}$ n'est pas formulé explicitement. C'est le domaine d'interprétation par excellence. On va supposer que :

$\{MO\} \subset \{SCO\}$: le dominant peut très bien avoir des motifs "officiels" et ne pas les formuler.

$PM \in \{SCO\}$: et peut-être même PM est-il le seul élément de $\{SCO\}$ en dehors de $\{MO\}$. Il est fort probable en effet que les motifs individuels reproduisent la structure (SV) par itération répétée de la transformation T. De sorte que l'action de domination peut être justifiée par le dominant selon la structure de domination (active ou passive) d'une toute autre situation. On comprend encore mieux qu'il ait fallu limiter le rôle contextuel de SS aux cas où il n'y a pas récursivité.

$$22 : (SVÉ) \longrightarrow (AÉ) + (MÉ)$$

(AÉ) action du dominé

(MÉ) motif explicite du dominé

On retrouve à propos de cette règle les mêmes éléments de discussion que pour la dérivation de (SV0).

$$*23 : (AÉ) \longrightarrow AÉ \in \{AÉ\}, \text{ ctg } (AO + \dots), \text{ avec } PM \in \{AÉ\}$$

- AÉ spécification de l'action du dominé

- On suppose là aussi que le dominé ne fait pas n'importe quoi : d'une certaine façon son action "dépend" de celle du dominant.

- On suppose que $PM \in \{AÉ\}$: le dominé peut lui aussi donner des ordres selon une structure qui est celle de PM .

$$24 : \underline{(MÉ) \longrightarrow M\acute{E} \in \{M\acute{E}\} \subset \{M\acute{O}\}}$$

C'est peut-être une hypothèse trop forte mais on suppose que le parler-motif du dominé ne peut pas s'écarter du parler-motif dominant défini par $\{M\acute{O}\}$, c'est-à-dire : $\underline{\{M\acute{E}\} \subset \{M\acute{O}\}}$.

$$25 : \underline{(SC\acute{E}) \longrightarrow SC\acute{E} \in \{SC\acute{E}\}}, \text{ avec } PM \in \{SC\acute{E}\}$$

Là aussi on suppose :

$$- \{M\acute{E}\} \subset \{SC\acute{E}\}$$

$$- PM \in \{SC\acute{E}\}$$

$$26 : \underline{T\acute{C} \text{ fac. } SS \Longrightarrow \emptyset}$$

(en cas de non effacement antérieur par T4 ou T5)

$$27 : \underline{T7 \text{ obl. : } SCO \Longrightarrow \emptyset \text{ et } SC\acute{E} \Longrightarrow \emptyset}$$

Cette règle est obligatoire.

On efface donc les arbres dérivés des syntagmes causaux non formulés, pour qu'il ne reste que le comportement de l'individu observé. Ceci pose alors le problème suivant :

SCO, SCÉ DETERMINENT DES MULTISTRUCTURES SYNTAXIQUES.

En effet, dans la mesure où l'on "reconstitue" des syntagmes de cause pour les effacer par la suite, puisqu'ils ne sont pas effectifs, ou en arrive à pouvoir donner un très grand nombre de descriptions syntaxiques pour une seule phrase "performée". Il y a là un point qui nous met en opposition avec CHOMSKY qui réclame UNE description pour une phrase donnée.

On pourrait évidemment supprimer SCO et SCE pour rester fidèle à la lettre de la transposition du linguistique ou sociologique. Mais ce serait négliger une part importante des comportements sociaux : on sait bien que les acteurs sociaux ne cessent jamais d'interpréter, que l'explicite n'est jamais seul en cause.

Il paraît donc inévitable de reconnaître là une certaine spécificité à la grammaire des comportements. Nous n'en tirerons pas toutes les conclusions car notre ambition n'est nullement de bâtir un traité complet de la grammaire des comportements.

Car il serait plutôt temps de se demander à quoi peut servir (SV).

3. SUR L'USAGE DE (SV) : GRAMMATICALITE ET DEVIANCE

Nous disposons maintenant d'un dispositif formel destiné à décrire la structure de certains comportements. Et cette description, organisée comme ensemble de dérivations, peut tout-à-fait se concevoir comme une analyse de la "production" de ces comportements à partir de ces phrases-matrices que nous interpréterons plus loin en termes d'habitus et d'idéologie.

Il s'agit maintenant de "faire tourner" (SV) et de se poser la question de son rapport avec les comportements réellement observés (ou concevables). Mais ceci n'a pas tellement d'intérêt si nous ne définissons pas un point de vue qui se rattache aux raisons qui nous ont fait construire notre syntaxe. Or, rappelons-nous les développements relatifs à l'assomption de futur : le futur est produit et pour maintenir l'effet de société, il faut se prémunir contre les pannes de ce processus.

Les pannes du processus ... Nous allons en tenter une description à l'aide d'une notion linguistique : l'agrammaticalité relative à (SV). On s'assurera la compréhension de tout ce qui suit en gardant ceci à l'esprit :

L'AGRAMMATICALITE, C'EST LA VERSION LINGUISTIQUE DE LA DEVIANCE SOCIALE QUANT A LA HIERARCHIE ET A LA VALEUR ; C'EST LA PANNE DANS LA PRODUCTION DU FUTUR.

Ceci dit, il convient d'abord de s'essayer à définir la grammaticalité.

31. Introduction : une première approche de la grammaticalité.

a. Pour inaugurer cette analyse, nous partirons du texte de CHOMSKY :

"L'étude syntaxique d'une langue donnée a pour objet la construction d'une grammaire qui peut être considérée comme une sorte de mécanisme qui produit les phrases de la langue soumises à l'analyse". (1)

Mais derrière cette simplicité apparente se présente une foule de problèmes redoutables. Car :

- . L'ensemble des énoncés observés grâce auxquels on a construit la syntaxe est forcément limité.
- . L'ensemble des énoncés possibles est virtuellement infini.
- . L'ensemble de phrases produites par la syntaxe est lui aussi infini.

Dans ces conditions que veut dire "produire les phrases de la langue" ? C'est tout le problème de la GRAMMATICALITE que nous n'avons fait qu'effleurer dans l'annexe linguistique. Et il est hors de question de l'aborder ici dans son ensemble, si ne n'est pour éclairer un peu l'usage possible de la syntaxe évaluative .

Nous sommes en effet confrontés maintenant au rapport d'un langue et de sa syntaxe :

- . nous avons supposé l'existence d'un discours des comportements.
- . pour rendre compte d'une partir de ce discours, nous avons construit (SV).

Et, a priori, le rapport entre les phrases du discours évaluatif et les phrases produites par (SV), devrait être au moins aussi lourd de problèmes que l'étude syntaxique que propose CHOMSKY puisqu'il s'agit ici de comportements.

(1). Structures syntaxiques - op. cit. p. 13

b. Pour mieux comprendre ce rapport, revenons encore au texte de CHOMSKY :

"L'objectif fondamental de l'analyse linguistique d'une langue L est de séparer les suites (de lettres) GRAMMATICALES qui sont des phrases de L, des suites AGRAMMATICALES qui ne sont pas des phrases de L (...). La grammaire de L sera ainsi un mécanisme engendrant toutes les suites grammaticales de L et aucune des suites agrammaticales. Un moyen de tester l'adéquation d'une grammaire proposée pour L est de déterminer si les suites qu'elles engendrent sont réellement grammaticales ou non, c'est-à-dire acceptables par un locuteur indigène, etc." (1)

Le problème fondamental est posé mais, à y regarder de plus près, il y a ambiguïté totale quant au LIEU DE L'AGRAMMATICALITE et, en fait, quant à sa définition. En effet, si l'on reprend ligne par ligne :

- . Les suites agrammaticales "ne sont pas des phrases de L".
- . Elles peuvent pourtant être produites par la grammaire, puisqu'il faut faire tester par un locuteur indigène les produits du mécanisme grammatical.
- . Mais, en même temps, la grammaire ne doit engendrer "aucune des suites agrammaticales", ce qui signifie donc que ces suites existent indépendamment de la machine et de la langue ...

Tout cela laisse perplexé. Ce qu'on pourrait avancer, c'est que CHOMSKY recueille les retombées de l'entrecroisement de deux thèmes philosophiques majeurs :

- . Le rapport fini/infini : est fini ce qui A ETE observé ou produit. EST infini ce qui PEUT ETRE observé ou produit.
- . La notion de valeur : qui -et comment ? - décide de ce qui est juste, vrai ... grammatical ?

(1). Structures syntaxiques - p. 15

Il n'y a alors pas de quoi s'étonner de l'ambiguïté du texte de CHOMSKY. Mais cela n'arrange pas nos affaires, si nous voulons pouvoir parler de grammaticalité en termes de syntaxe évaluative.

- c. C'est pourquoi nous nous contenterons d'abord d'une première approche très grossière, reposant sur les deux hypothèses suivantes que nous remettrons plus loin en cause :

- La grammaticalité est une propriété INTRINSEQUE pour toute phrase.
- La syntaxe est un mécanisme d'approximation de la grammaticalité : LES PHRASES GRAMMATICALES SERAIENT, APPROXIMATIVEMENT, CELLES QUI SERAIENT SUSCEPTIBLES D'ETRE DES SEQUENCES TERMINALES DE (SV)

De telle sorte que le problème pourrait être ainsi cerné :

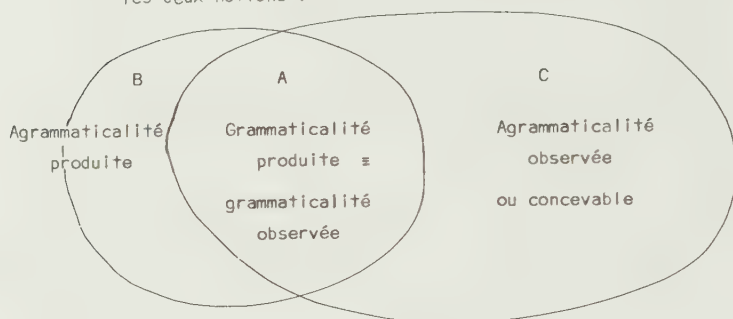
- La grammaticalité :

- . La "plupart" des comportements observés peuvent être analysés selon (SV)
- . La "plupart" des phrases produites par (SV) sont susceptibles d'être reconnues par un "indigène" comme traduisant un phénomène de valuation.

- L'agrammaticalité :

- . Existe-t-il certaines phrases produites par (SV) qui ne correspondent à aucun comportement observé, ou concevable
- . Existe-t-il des comportements relevant "intuitivement" du discours évaluatif, qui soient inanalysables selon (SV) ? Et dans l'affirmative, s'agit-il d'insuffisances techniques de (SV) que l'on peut espérer corriger. Ou, au contraire, existe-t-il une agrammaticalité fondamentale, non par rapport à TOUTE syntaxe concevable mais par rapport au concept même de valuation ?

Nous utiliserons un diagramme de VENN pour illustrer le rapport entre les deux notions :



Deux domaines sont en comparaison :

- . celui des phrases observées (ou concevables)
- . celui des phrases produites par (SV).

A priori ces deux domaines sont étrangers l'un à l'autre. Il est pourtant possible de leur attribuer une "Intersection", qu'on appellera domaine de la grammaticalité (A). Il s'agira :

- . des phrases observées dont la structure peut être analysée selon (SV), à l'intérieur de certaines limites de "traduction". Et réciproquement .
- . des phrases produites par (SV) dont on peut trouver un équivalent observable.

Il subsiste alors un "reste" agrammatical dans chaque domaine correspondant à une agrammaticalité produite (B), ou observée (C). Il est évidemment souhaitable que (SV) soit tel que A soit "grand" par rapport à B et C , et que B soit le plus "petit" possible.

Nous allons maintenant étudier ces trois domaines en commençant par le plus simple : le non-déviant, le grammatical.

32. Du côté de la grammaticalité

321. Analyse d'un comportement

Nous choisirons ici un exemple dont la trivialité fait l'importance économique. Après en avoir donné la structure selon (SV) nous ferons ressortir sur ce matériau quelques caractéristiques de notre syntaxe. Soit donc la phrase élémentaire suivante :

"L'ouvrier Dupont met la fraiseuse en marche"

Dans cette phrase, deux relations sont en jeu : celle de l'ouvrier et de la machine, celle d'un supérieur et de l'ouvrier. La première est effectivement observée, la seconde en est la "cause" présumée.

On remarquera d'abord à quel point les phrases observées dépendent de l'observateur puisque la phrase proposée ici ne possède pas de structure de situation. Pourtant, il est "évident" que ça se passe à l'atelier. On voit ici apparaître le phénomène de multi-syntagmes d'une phrase déterminée : il y a dans ce cas deux arbres de dérivations possibles selon qu'on intègre ou non le syntagme (SC) quitte à l'effacer au bon moment. Mais prenons-en notre parti : peu importe qu'il y ait plusieurs structures d'analyse des phrases puisqu'il ne s'agit que d'effacements ou de développements au sein d'une structure-mère qui, elle, ne varie pas.

Voici donc la dérivation de la phrase proposée. Chaque séquence est précédée des numéros des règles utilisées pour la produire.

- 1 : On efface PM pour la remplacer par la structure générale de la phrase-matrice :
 $(SS) + (SO) + (SV) + (SÉ) + (SC)$
- 2 : Comme la phrase observée ne comporte pas de syntagme causal, on efface (SC), à l'aide de T1 :
 $(SS) + (SO) + (SV) + (SÉ)$

- 4,5,6,7,: On effectue les réécritures : SS = à l'atelier,
 SO = l'ouvrier, SV = dirige, SÉ = la machine, ce qui
 donne une phrase-matrice générale :

A l'atelier + l'ouvrier + dirige + la machine.

Il faut maintenant passer à la concrétisation de cette phrase de manière à produire des phrases correspondant aux comportements observés.

- 9 : Par application de la transformation T, l'arbre commençant par PM est remplacé par un arbre commençant par PC.

- 10 : Dans la situation obtenue ci-dessus, PC est scindé en deux :

A l'atelier + PO + PÉ

- 11 : On décide ici de ne s'intéresser qu'au comportement de l'ouvrier et d'effacer celui de la machine, c'est-à-dire d'appliquer la transformation T3 facultative :

A l'atelier + PO

Notons que dans un développement possible de PÉ, il y aurait en comme spécification nominale de la machine : NSE = la fraiseuse.

- 12 : PO est réécrit comme phrase du dominant. Ici SO= l'ouvrier
 A l'atelier + l'ouvrier + (SV0) + (SCO)

- 16,18 : On effectue la spécification nominale et la réécriture de (SV0)

A l'atelier + l'ouvrier Dupont + (AO) + (MO) + (SCO)

- 19,20,21 : Suite de spécifications. AO = met la fraiseuse en marche.
 MO = Ø car il n'y a pas de motif exprimé. Enfin on veut donner une "cause" du comportement observé. On suppose qu'elle est de type récursif. Il faut donc choisir SCO = parce que PM, ce qui nécessitera une nouvelle

dérivation : la séquence est alors celle-ci :

A l'atelier + l'ouvrier Dupont + met la fraiseuse en
marche + parce que PM.

A partir d'ici nous développerons PM, sans répéter chaque fois le début de la phrase que nous reprendrons à la fin.

PM

1 : (SS) + (SO) + (SV) + (SÉ) = (SC)

2,4,5,6,7: Une suite de spécifications aboutit à une nouvelle phrase-matrice, avec effacement de (SC) :

A l'atelier + le contremaître + dirige + l'ouvrier

9 : Cette nouvelle phrase va à son tour être concrétisée,
par T : PC

10 : A l'atelier + PO + PÉ

11 : Ici encore, on efface PE par la transformation T3
A l'atelier + PO

4,12 : A l'atelier + le contremaître + (SVO) + (SCO)

14 : On décide de ne pas analyser le comportement du contre-
maître donc d'effacer (SCO) par T4 :

A l'atelier + le contremaître + (SVO)

18 : A l'atelier + le contremaître + (AO) + (MO)

16,19,20: Suite de spécifications. NSO = le contremaître Durang

AO = a donné l'ordre à l'ouvrier Dupont de se mettre au
travail

MO = Ø. On suppose qu'il n'y a pas eu de motif exprimé.
ce qui donne :

A l'atelier + le contremaître Durang + a donné l'ordre à
l'ouvrier Dupont de se mettre au travail.

La récursivité a fini de jouer. Nous pouvons maintenant réintégrés la nouvelle phrase dans la phrase antérieure, en effaçant au passage la spécification de la situation par la transformation T6.

- 26 : L'ouvrier Dupont + met la fraiseuse en marche + (parce que le contremaître Durang a donné l'ordre à l'ouvrier Dupont de se mettre au travail).
- 27 : Et pour rappeler que la dérivation récursive n'est qu'une hypothèse de l'observateur sur la cause possible du comportement observé, il faut appliquer la transformation obligatoire T7 en l'effaçant complètement. Il ne reste alors que ce qui est observé :

L'ouvrier Dupont met la fraiseuse en marche.

On trouvera ci-après le schéma de la dérivation.

322. Commentaires "techniques"

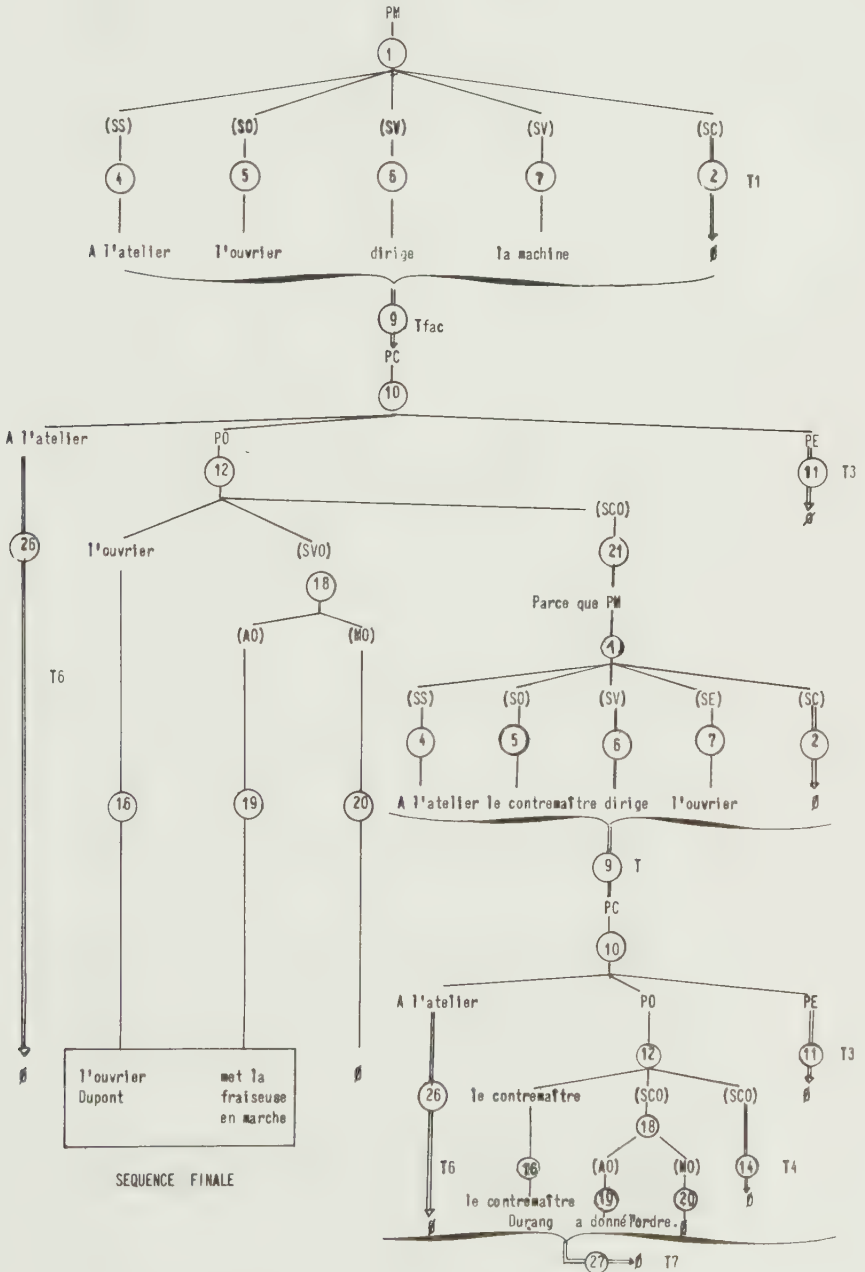
L'exemple proposé, sans avoir rien de particulier, fait apparaître plusieurs points intéressants.

a. Le problème de la "traduction"

Les comportements observés sont a priori en nombre infini. Et rien ne dit qu'ils puissent rentrer exactement dans les catégories de la syntaxe. Par exemple, si le contremaître a dit "je lui ai dit de mettre la machine en marche" l'observateur aura à TRADUIRE : "j'ai dit à l'ouvrier Dupont de mettre la machine en marche". Toute description syntaxique de comportements évaluatifs supposera donc une telle phase de traduction. Phase parfois délicate. Par exemple, il n'est pas évident que le fait de "taper du poing sur la table" soit un élément de type AO, action du dominant. Ça dépend de ce que l'on veut y voir.

Ainsi toute traduction va poser un problème de RECONNAISSANCE DE FORMES : dans quelles limites de variation un élément observé

DERIVATION DE LA PHRASE : "L'ouvrier Dupont met la fraiseuse en marche"



peut-il être assimilé à un élément de (SV) ? Peut-être est-il possible de faire appel ici à la notion de SOUS-ENSEMBLE FLOU.(1)

Ce qui introduit à un cas extrême de la traduction. Il peut exister des situations où certains comportements ne figurent dans aucun des ensembles de spécification de type $\{AO\}$, $\{MO\}$, etc ... , malgré tous les essais pour les considérer comme des variantes minimales de comportements déjà connus. Et là, nous nous rappellerons que, par exemple, la catégorie linguistique habituelle des "noms" n'est pas, elle non plus, close une fois pour toutes. Elle s'enrichit en permanence justement à cause du travail d'analyse. Il faut donc admettre que certaines phrases de comportement viennent enrichir, elles aussi, les catégories de (SV). Par exemple, si nous observons "l'ingénieur tape du poing sur la table", notre analyse peut faire ressortir qu'il s'agit d'un acte de dominant. Mais l'ensemble $\{AO\}$ dont nous disposons peut très bien ne pas comporter cet élément particulier. Pour pouvoir faire pourtant l'analyse de la phrase selon (SV) nous aurons alors besoin d'intégrer à $\{AO\}$ l'élément $AO =$ "taper du poing sur la table".

De toute façon, il ne semble pas que ces difficultés soient propres au discours des comportements. On les rencontre tout autant dans l'analyse syntaxique de langage, un peu moins flagrantes peut-être. Ce qui crée les difficultés, on le sait bien, c'est le rapport entre le domaine observé - langue ou comportements - et les systèmes formels élaborés à cette occasion. Nous reviendrons bientôt là-dessus.

b. Chaîne causale, décision de causer et suture

La récursivité joue un rôle important : elle permet d'établir une chaîne de "pourquoi". Par l'intermédiaire de SCO rien n'empêche de faire apparaître de nouveaux syntagmes de cause disposés en emboîtements. Certains peuvent n'avoir aucun lien direct

(1). KAUFMANN - Introduction à la théorie des sous-ensembles
Flou & Masson 1973

avec la situation de la phrase observée. Ainsi rien n'empêche d'arriver à justifier une relation hiérarchique d'entreprise par des situations bien antérieures. Par exemple, l'école ou la famille ... Par là, entre autres, peut s'introduire le travail de GRIGNON sur l'école technique. La cause d'un comportement observé peut donc s'étirer sur une très longue chaîne. On peut la couper où l'on veut : le choix n'est pas inscrit dans la nature. Ainsi, la notion de cause apparaît sous un autre jour. C'est presque une DECISION DE CAUSER qu'il faudrait conceptualiser, venant compléter la notion de parler-motif de VERON : aussi bien la structure que les éléments de la cause sont dans une large mesure indéterminés, ils résultent d'une décision prise par l'interprétant mis en situation d'avoir à attribuer une cause.

C'est d'ailleurs très proche de ce que propose GRANGER

" ... ce que le modèle a laissé échapper détermine tout autant et d'une autre manière, parce que les éléments non conceptualisés par lui ne laissent pas de signifier. Une autre tentative, un autre modèle, apportera sans doute une nouvelle connaissance, mais sans que soit jamais réduite cette frange de significations. (...) Dans un autre langage, on pourrait dire que l'analyse structurale proprement scientifique du fait humain, puisqu'elle se trouve toujours aboutir à l'usage obligé de la cause ne fait que préparer la reconnaissance ou la mise en oeuvre d'une DECISION dans laquelle se condense la surdétermination du vécu". (1)

En somme, la décision de causer peut aller très loin hors de la situation concrète. On comprend qu'il faille autant que possible la SUTURER. La meilleure preuve c'est qu'en fin de dérivation on préfère l'effacer. Il ne subsistera alors que MO (ou ME) relevant d'un parler-motif plus aseptisé parce qu'explicite.

Nous allons retrouver ce phénomène de suture avec le syntagme de situation.

(1). Logique et pragmatique de la causalité dans les sciences de l'homme - Séminaire non édité - Paris Dauphine mars 1974

c. Syntaxme de la situation SS, stimulus-réponse SR, et apprentissage

- Dans notre modèle, SS joue le rôle de contexte à gauche pour toutes les dérivations. Cela revient à dire que toutes les considérations de la relation évaluative dépendent de la situation. Mais cela ne signifierait-il pas alors que tout comportement n'est qu'une réaction à la situation ? Ce serait d'autant plus gênant que nous utilisons, un instrument linguistique précisément conçu en opposition avec le schéma traditionnel stimulus-réponse ; c'est ce que dit explicitement CHOMSKY :

"La psychologie conçue comme "science du comportement" s'est préoccupée de comportement et de l'acquisition ou du contrôle du comportement. Elle n'a pas de concept correspondant à celui de "compétence", au sens où la compétence est définie par la grammaire générative. La Théorie de l'apprentissage s'est limitée à un concept étroit et sûrement inadéquat de ce qui est appris, c'est-à-dire à un système de relations stimulus-réponse, un ensemble d'associations, un répertoire d'items de comportement, une hiérarchie habituelle ou un système de dispositions à répondre de certaines façons dans des conditions spécifiques de stimulus. (...) Ce qui est nécessaire, outre le concept de comportement et d'apprentissage, c'est un concept de ce qui est appris - une notion de compétence - qui est hors des limites de la théorie psychologique comportementaliste. (...) La psychologie comportementaliste a consciemment apporté des restrictions méthodologiques qui ne permettent pas l'étude de systèmes présentant la complexité et l'abstraction nécessaires. Une contribution future importante de l'étude du langage à la psychologie générale pourrait être de mettre l'accent sur ce gouffre conceptuel et de montrer comment il peut être comblé par l'élaboration d'un système de compétence sous-jacente dans un domaine de l'intelligence humaine." (1)

(1). Le langage et la pensée - op. cit. p. 1-8

- La première tentation, c'est de se rassurer. Certes, nous reconnaissons que la situation détermine ses éléments. C'est ainsi que SO = "l'adjudant" n'est pas pertinent pour SS = "A l'atelier", pas plus que AO = "balance des coups de plect dans les fesses" ... Mais pourtant, nous nous appuyerons sur CHOMSKY lui-même pour vérifier que (SV) n'est pas tout à fait tarée par le virus SR :

"Il est en un sens évident que tout aspect de la psychologie est en fin de compte fondé sur l'observation du comportement. Mais il n'est pas du tout évident que l'étude de l'apprentissage doive procéder directement à la recherche des facteurs qui contrôlent le comportement ou des conditions dans lesquelles un "répertoire des comportements" peut être établi. Il est d'abord nécessaire de DETERMINER LES CARACTERISTIQUES IMPORTANTES DE CE REPERTOIRE DU COMPORTEMENT, LES PRINCIPES SELON LESQUELS IL EST ORGANISE. Une étude significative de l'apprentissage ne pourra se développer qu'après que cette tâche préliminaire ait été menée à bien et qu'elle ait mené à une théorie relativement bien établie de la compétence sous-jacente - dans le cas de la langue, à la formulation de la grammaire générative qui sous-tend l'utilisation de la langue que l'on peut observer".(1)

De ce point de vue, et même si ça ne va pas très loin, on peut donc dire que le domaine de la "réaction" à SS est ORGANISE et que nous disposons d'un schéma de la compétence. En effet les catégories (SO) (SV) (SE) (SC) existent indépendamment des situations concrètes : nous ne sommes donc pas dans le champ de la pure réaction à un stimulus, du moins d'après le point de vue de CHOMSKY.

- Pourtant, tout ça reste encore assez formel et dès que l'on y regarde d'assez près, les positions de CHOMSKY sur l'apprentissage sont loin d'être évidentes. C'est que l'on retombe toujours sur le problème crucial : OU EST LA PRISE EN COMPTE DU NOUVEAU ? Même si le répertoire de comportements est organisé, même s'il est numériquement important, même si la

(1). Le langage et la pensée - op. cit. p. 109

récurtivité peut rendre compte de comportements assez complexes, on sait bien que l'apprentissage dans l'institution n'explique pas tout. Car tout se passe comme si l'individu ne pouvait mettre en jeu sa créativité linguistique que comme réponse à une situation donnée. UNE GENERATIVITE REELLE MAIS ETROITEMENT LIMITEE. Quelque chose comme les "séances de créativité" organisées dans le cadre du marketing ... L'infini, mais sur une seule dimension. Si nous ne voulons pas admettre que le comportement de l'individu n'est jamais que l'un des éléments du lexique déterminé par la situation, si nous voulons tenir compte de ce que de temps en temps, et même sans que cela tire toujours à conséquence, il se passe du non-prévu institutionnel, il faut bien reprendre notre analyse du rôle de la "situation" dans notre syntaxe.

C'est ainsi que nous avons déjà un peu amorcé la question avec la discussion de la notion de "traduction" : si nous ne trouvons pas un comportement observé dans l'un de nos ensembles de spécification nous décidons de l'y intégrer pour pouvoir effectuer l'analyse de la phrase observée.

Mais cette opération c'est NOUS, en tant qu'interprétant, qui la pratiquons. C'est ainsi que, APRES COUP, "taper du poing sur la table" correspond bien à la situation "à l'atelier". Ce comportement peut même passer pour une réaction "adaptée" à la situation. Mais ne peut-on pas considérer que l'auteur de cet acte à lui aussi, "aggrandi" son ensemble de spécification ? C'est-à-dire qu'il a eu un comportement "nouveau" par rapport à ceux qui déterminaient auparavant la situation "à l'atelier". Après, évidemment, ce ne sera plus qu'une répétition puisque le nouveau comportement fait dorénavant partie de l'ensemble de spécification.

Alors, le comportement "intelligent", non purement réactif, est-ce l'observateur interprétant qui en a le seul privilège ou faut-il aussi l'accorder à l'individu observé ? Toutes ces questions stupides pour quitter le seul point de vue technique. Car dès qu'on parle d'apprentissage, on parle de PROJET ... et ce sera le seul moyen d'y voir un peu clair sur le statut de (SS).

323. Commentaires "non techniques"

Nous devons commencer par nous rappeler que notre syntaxe évaluative n'est qu'un simulacre. (SV) formalise un objet au mode d'existence relatif : un PROJET, toujours menacé de changement, c'est-à-dire de destruction.

En effet, la syntaxe évaluative est supposée intégrée par l'individu, mais partiellement seulement. Ce que nous avons construit, c'est le projet de l'institution, le seul à pouvoir être doté d'un statut cohérent. Sa concrétisation chez l'individu par contre est toujours battue en brèche, sujette à modification à "perfectionnement".

C. LEFEBVRE est peut-être le premier à l'avoir compris :

"Il n'y a jamais système accompli mais effort vers la systématisation - vers la cohérence et la cohésion - à partir des rapports de production et de leurs contradictions." (1)

Ce que nous avons déjà posé plus haut à propos de la notion de système social se retrouve ici : l'activité humaine vient corroder la structure sociale, qui n'est en fait qu'un projet de structure. Involution : l'activité structurée rentre dans la structuration.

Et il est remarquable de constater que la sémantique linguistique s'oriente - elle aussi - vers la prise en considération de phénomènes involutifs assez semblables.

"... certains énoncés ne peuvent pas se décrire linguistiquement sans que l'on fasse intervenir quelques-uns des effets de leur énonciation. Ces effets ne sont pas des conséquences secondaires qu'entraîne, dans certains contextes, et sous l'influence de certaines lois psychologiques ou sociologiques, la transmission de la signification. Tout au contraire, pour définir la "signification" de l'énoncé - ou ses significations, s'il en change selon les contextes - il devient nécessaire de PREVOIR LES REPERCUSSIONS QU'IL AURA, en vertu des conventions de la langue, SUR LA SITUATION DE DISCOURS." (2)

(1). La survie du capitalisme - op. cit. p. 92

(2). O. DUCROT - Préface à SEARLE : les actes de langage - op. cit. p. 34

Nous interpréterons ceci comme un symptôme : on commence à percevoir que l'instrument linguistique, lui non plus, n'échappe pas aux effets du pouvoir. C'est la première des choses à mettre en évidence :

a. Langue et pouvoir

VERON nous en a déjà avertis : l'analyse linguistique, ça peut mener loin ... Mais il n'a fait qu'annoncer l'irruption du politique dans le linguistique. Peut-être est-il possible d'aller peu plus loin que la seule annonce.

On sait l'analogie que propose SAUSSURE entre le jeu de langue et une partie d'échecs :

"Un état du jeu correspond à un état de langue. De part et d'autre, on est en présence d'un système de valeur et on assiste à leurs modifications". (1)

Mais, et c'est là que nous dressons l'oreille :

"Il n'y a qu'un point où la comparaison soit en défaut ; le joueur d'échecs A L'INTENTION d'opérer le déplacement et d'exercer une action sur le système ; tandis que la langue ne prémédite rien ; c'est spontanément que ses pièces à elle se déplacent - ou plutôt se modifient." (2)

Alors voilà. S'agissant du discours des comportements - et il est vraisemblable qu'il s'agit de TOUT discours - rappelons que nous l'avons associé à la notion de PROJET. Non pas de projet global de LA société, qui pour nous n'existe que comme concept, mais comme PROJET D'UNE INSTITUTION particulière. Et notre passage par la Systémique nous a déjà mis en face de la notion de SURVIE DE L'INSTITUTION. Or il se trouve que dans son introduction aux "Actes de langage" de SEARLE, DUCROT insiste fortement sur la notion de PRESUPPOSE D'UN ENONCE. Et les essais pour

(1). Cours de Linguistique générale (1915) - Payot 1969 - p. 125

(2). Idem. p. 127

définir cette notion ont justement abouti à la prise en considération des phénomènes involutifs dans l'analyse du discours.

A quoi sert un présupposé ?

"Pour trouver une description sémantique satisfaisante d'un phénomène comme la présupposition, phénomène qui est repérable selon des critères syntaxiques précis, il nous a été nécessaire de la relier aux règles qui définissent conventionnellement le jeu du langage et de décrire la présupposition par rapport aux manœuvres dont elle fournit ce thème : sa réalité, comme celle d'une règle des échecs, consiste seulement à rendre possible un jeu".

Sa "nécessité, c'est la nécessité implicite de continuer à parler". (1)

L'analyse linguistique mène donc aux présupposés du dialogue, puis à ses conditions de survie, tout comme l'institution.

Ce qu'on pourrait alors reprocher à SAUSSURE c'est une conception de LA société et, en fait, son point de vue non politique. Au contraire, il y a DES sociétés au niveau desquelles il est tout-à-fait possible de repérer des intentions ou des projets, le plus élémentaire étant de SURVIVRE. Et nous remarquerons encore que, si nous avons construit (SV), c'est pour aboutir à une définition de l'habitus qui n'est rien d'autre qu'un PRESUPPOSE DE L'INSTITUTION ..., l'une de ses conditions de survie.

De sorte que, énoncé linguistique ou énoncé de comportements, présupposé ou habitus, survie du dialogue ou survie de l'institution, effets involutifs sur la structure linguistique ou sur la structure sociale, le discours de quelque type qu'il soit peut de moins en moins être tenu à l'écart des phénomènes de POUVOIR qui sont sa structure même. C'est ce que DUCROT a pressenti (sans se douter évidemment de cette série d'associations - plus ou moins libres - destinées à justifier la notion de discours des comportements) :

(1). Les actes de langage - p. 25

"L'analogie établie par SAUSSURE entre la langue et le jeu des échecs prend alors une force nouvelle. La valeur sémantique de l'énoncé, comme celle d'une pièce d'échecs, devrait se décrire, partiellement au moins, comme une valeur POLEMIQUE". (1)

Mais il se demande tout de suite :

"Faut-il maintenir ce "partiellement" ? Les éléments du langage ont-ils, à côté de leur valeur polémique, un contenu conceptuel indépendant ?" (1)

Valeur sémantique ... valeur d'usage ... Nous savons que FOURQUET a déjà attaqué ce dernier bastion :

"rien n'est vraiment UTILE, pas même la production, seul subsiste le FAIT dépourvu de sens de l'oppression du capital qui est indifférente, comme, la libido, aux formes utiles de la valeur d'usage et du travail humain". (2)

Alors , peut-être ne faut-il même pas maintenir le "partiellement" ...

°
° °

Résumons-nous : nous sommes partis de l'hypothèse selon laquelle (SV) n'est qu'un projet. Nous avons maintenant certaines raisons de penser qu'il faut étendre l'hypothèse à ce qui servait jusqu'ici encore de référent : même la syntaxe au sens linguistique usuel ne serait qu'un projet par où s'affirmerait le pouvoir. De sorte que le "bien-parler" ne serait que l'un des aspects du "bien-syntaxer" dans un mouvement permanent de construction et de modification de la syntaxe elle-même.

Maintenant que nous n'avons plus tellement d'illusions sur la neutralité syntaxique en général, nous pouvons revenir à (SV).

(1). Actes de langage - p. 34

(2). Idéal historique - op. cit. p. 56

b. Syntaxme causal et pouvoir

C'est là le plus évident de nos commentaires "non-techniques". On se souvient de ces passages où FOURQUET attribue au pouvoir et à ses effets la seule raison d'être des structures sociales. La causalité-sociale, du moins - n'existerait que comme l'ombre du pouvoir. La syntaxe évaluative donne de cette hypothèse une illustration évidente. La phrase choisie comme exemple, porte ainsi la marque du pouvoir dans l'indicateur syntagmatique qui lui est associé, soit au titre de dérivation de la séquence (SO) + (SV) + (SE), soit à travers le jeu des récursivités, en faisant apparaître une "cause" hiérarchique au comportement technique.

c. Syntaxme de situation et division du travail

On a vu un peu plus haut les difficultés soulevées dès que l'on veut interpréter (SS) et son rôle dans (SV). D'une part, il est évident que la situation joue un rôle de contexte - au sens linguistique - pour déterminer des éléments pertinents. Et d'autre part l'individu n'agit pas que par stimulus-réponse, même dans le sens "généralisé" d'une générativité déterminée par la situation. Il faut tenir compte de ses capacités de créativité comportementale. Alors ?

Nous avons déjà laissé entendre que la réponse est politique. Voici comment :

- (SV) est une syntaxe élémentaire - et perfectible - d'un phénomène social fondamental. Mais l'erreur serait de croire qu'en la perfectionnant on pourrait rendre compte complètement de la créativité comportementale de l'individu. Tout au contraire. Nous poserons cette hypothèse :

EN TANT QUE PROJET INSTITUTIONNEL, TOUTE SYNTAXE EST DE TYPE STIMULUS-REPONSE, QUEL QUE SOIT LE CARACTERE, CREATIF OU NON DE LA REPONSE.

Nous en trouverons une confirmation par la négative dans le "temps freudien du verbe" de GEORGIN :

"La psychanalyse lacanienne ... conteste la grammaire générative dans la mesure où CHOMSKY se borne à étudier le registre de l'énoncé en négligeant l'énonciation par où s'exprime le sujet parlant."

Nous disons: justement ! L'institution habitante ne peut fonctionner QUE sur ce mode. Elle ne connaît que le registre de l'énoncé. A la limite, il est même permis de se demander si le "rêve" secret de l'institution, la garantie suprême de l'effet de société, ce n'est pas l'éradication complète de l'énonciation en ce qu'elle est source toujours possible de nouveau, d'éruption du désir, de DANGER. Alors que tout serait si simple s'il n'y avait qu'une combinatoire d'énoncés, passés, donc déjà connus ... RASSURANTS, de l'énonciation, il ne peut être traité qu'à travers son résultat : le nouvel énoncé, pour aggrander le registre de l'ancien. Si "taper du poing sur la table" est un nouvel énoncé dans la situation "A l'atelier", et bien, ce nouvel énoncé sera dorénavant intégré comme élément AO susceptible d'être choisi dans $\{AO\}$. L'INSTITUTION NE FONCTIONNE QUE SUR LE MODE DE STIMULUS-REPONSE, MAIS EN AGGRANDISSANT SANS CESSER SES REGISTRES. (SV) est donc d'une part un modèle stimulus-réponse, puisqu'il est prévu que la capacité générative de l'individu s'exerce dans des situations déterminées, mais c'est d'autre part un "modèle à apprentissage" puisque les ensembles de spécifications enregistrent sans cesse de nouveaux éléments.

- Et qu'est-ce que le modèle stimulus-réponse par excellence ? C'est là qu'apparaît le projet dans toute sa splendeur : c'est celui de la DIVISION DU TRAVAIL :

"L'entreprise en tant que lien social de la production est devenue le lien social de la reproduction des rapports de production, qui par ailleurs, se décomposent et se dissolvent,

Le lien de la reproduction des rapports de production est au aussi le centre pratique du rapport entre la vie quotidienne, le travail, les loisirs, qui s'organisent autour de l'entreprise. Ce lien est le siège de la rationalité économique qui, malgré quelques différences et divergences, est relativement commune à la bourgeoisie et à la classe ouvrière, et qui a son lien de naissance dans l'entreprise. LA RATIONALITE ECONOMIQUE TEND A ETENDRE A LA SOCIETE TOUTE ENTIERE LA DIVISION TECHNIQUE DU TRAVAIL DANS L'ENTREPRISE". (1)

Ce que nous traduirons un peu brutalement :

LE SYNTAGME (SS), C'EST LA MARQUE DE LA DIVISION DU TRAVAIL.

- Nous en venons au dernier point : il faut donc réintégrer dans la syntaxe, l'activité d'aggrandissement de la syntaxe. Fort bien ! C'est tout à fait conforme à notre conception du simulacre. Mais comment ? Et où cela va-t-il nous mener ? Nous ne donnerons ici que quelques indications. Il s'agit du problème de la RECONNAISSANCE DES FORMES. Lorsque l'individu produit du nouveau, il est rare, extrêmement rare que ce soit entièrement nouveau. Sans être totalement une réaction à la situation, son comportement ne lui est pas totalement étranger, sauf justement à entrer dans le domaine de l'agrammaticalité dont nous parlerons bientôt.

Ce qui reste inchangé c'est précisément la structure : (SS) + (SO) + (SV) + (SE). C'est-à-dire que l'on peut supposer que l'individu s'en sert pour donner un sens à son environnement, chaque fois que les ensembles de spécifications sont insuffisants. En d'autres termes, l'individu RECONNAIT, dans une situation déterminée, un dominant, un dominé, une action adaptée. Nous dirons alors que nous entrons justement ici dans le registre de l'énonciation, par où, d'après GEORGIN, se présente la psychanalyse lacanienne. Qu'est-ce qui fait que l'individu reconnaît ces éléments de (SS), le dominant, le dominé ... ? C'est une question qu'il fallait poser mais que nous renvoyons à un autre champ ...

(1), H. LEFEBVRE - La survie du capitalisme - op. cit. p. 186

Ce qui nous servira d'introduction pour passer de l'autre côté de la Loi.

33. L'agrammaticalité

331. L'agrammaticalité produite

Rappelons qu'il s'agit des phrases produites par (SV) et dont on ne pourrait pas trouver d'équivalent observable - ou concevable. Il semble que la seule source de ce type d'agrammaticalité réside dans les divers ensembles de spécification, c'est-à-dire l'équivalent dans (SV) des "règles de substitution lexicale" pour une syntaxe ordinaire.

Considérons, par exemple, les deux phrases :

"Dans l'entreprise, l'ouvrier Dupont tape à la machine"

"Dans l'entreprise, l'ingénieur Dubois donne un texte à taper à sa secrétaire en lui disant que la hausse du prix des matières premières va obliger à surveiller la productivité".

Chacune pourrait être produite par (SV). Elles correspondent bien à la structure valutive, assortie des spécifications suivantes :

SS = dans l'entreprise, SNO = l'ouvrier Dupont, AO = tape à la machine, SNP = l'ingénieur Dubois, AO = donne un texte, MO = en disant que ...

Pourtant, il y a "quelque chose que ne va pas" dans ces deux phrases.

De la première, on aura tendance à dire qu'elle est totalement incongrue : un ouvrier, ça n'est pas fait pour taper à la machine !

La seconde, elle, serait plutôt bizarre : qu'est-ce qui lui prend à l'ingénieur, d'aller raconter ça à sa secrétaire ! Evidemment, rien ne l'en empêche, du moment que le boulot est fait. Mais ce sont des considérations habituellement réservées à un autre niveau hiérarchique...

D'ailleurs, plutôt que d'agrammaticalité c'est d'INACCEPTABILITE qu'il faudrait parler. La structure de ces deux phrases est, en effet, conforme aux règles de (SV) mais elles ne sont pourtant pas très acceptables. Et pour reprendre l'expression de LYONS, la seconde semble faire partie d'une "couche d'acceptabilité" supérieure à la première. On voit ce qui fait problème : les ensembles de spécification ne sont pas assez fins. La première réaction serait alors de les subdiviser en sous-ensembles. Mais dans ce cas deux types de difficultés surgissent :

- . d'abord, on ne sait pas jusqu'où pousser la subdivision puisque le rendement de l'opération croît de façon non proportionnelle avec le nombre de règles de réécriture correspondant aux nouveaux sous-ensembles :

"Il arrive un moment (...) où l'augmentation de la complexité des règles est trop coûteuse par rapport à son rendement, qui est une augmentation relativement faible des phrases traitées." (1)

- . ensuite, comme dit CHOMSKY :

"La difficulté est que cette sous-catégorisation (c'est-à-dire la sous-classification du vocabulaire) n'est pas strictement hiérarchique, mais qu'elle implique des classifications croisées." (1)

Par exemple, l'élément AO = taper à la machine appartient aussi bien au sous-ensembles des activités "manuelles" qu'à celui des activités "qualifiées".

Nous ne ferons que remarquer, en passant, l'appel à une analyse menée, non pas en termes d'arbre mais en termes de TREILLIS (2). Cette distinction n'a l'air de rien mais elle peut avoir des implications importantes dans certains domaines des sciences humaines. (2)

(1). J. LYONS - Linguistique générale - op. cit. p. 118 et p. 127

(2). Cf. l'article très connu de ALEXANDER : "La ville n'est pas un arbre". Architecture, mouvement, continuité - Nov. 67

Nous n'entrerons pas ici dans ce problème où les considérations syntaxiques et sémantiques se mêlent inextricablement. Il semble cependant que le moyen de s'y attaquer soit d'utiliser la notion de TRAIT GRAMMATICAL telle qu'elle est proposée par CHOMSKY (1) ou LYONS (2). Sans développer très loin dans ce sens donnons néanmoins quelques éclaircissements à ce sujet en paraphrasant un passage de LYONS :

"Tout mot, supposons-nous, doit être enregistré, dans le lexique avec un ensemble de traits de la manière suivante (le lexique ne peut plus maintenant prendre la forme d'un ensemble de règles de réécritures inclus dans la grammaire)

"taper à la machine" : [activité manuelle] , [activité de bureau]
[qualifiée] ...

"parce que le service commercial attend nos conclusions" :
[motif technique] , [motif interne à l'entreprise] , etc ...

On formulera alors la règle ou les règles de substitution lexicale de manière à rendre possible le choix d'un mot particulier selon un ou plusieurs traits spécifiés. L'endroit où les règles de substitution lexicale s'appliquent dans le système génératif est une question très débattue. On remarquera cependant que, bien que nous devions maintenant abandonner l'idée que le lexique est un ensemble de règles de la forme $(AO) \longrightarrow \{ \text{taper à la machine, mettre la fraiseuse en marche, etc ...} \}$, notre règle plus générale tient toujours :

$$(AO) \longrightarrow AO \in X$$

(réécrire (AO) sous la forme AO, où AO est un membre de la classe X. La différence est que maintenant X est la classe des mots qui satisfont à une spécification particulière de traits. Ainsi, si la phrase générée par la grammaire demande une action "manuelle, de bureau, qualifiée" alors X est la classe composée des éléments du lexique qui ont parmi leurs traits grammaticaux: [manuel],

(1). Aspects de la théorie syntaxique - op. cit. pp. 108 et 109

(2). Linguistique générale - pp. 124 et 125

[de bureau] [qualifié] , par exemple : "taper à la machine".
Mais il n'y a pas de liste de cette classe composite". (1)

Nous n'en dirons pas plus sur l'agrammaticalité produite par (SV).
Passons maintenant à l'essentiel :

332. L'agrammaticalité observée

Dans un monde imbibé de valeur et de hiérarchie, notre syntaxe n'est-elle pas trop sommaire? Ne laisse-t-elle pas échapper un grand nombre de phrases où, pourtant, la marque de la valuation est "évidente" ?

D'après le sens - provisoire - que nous avons décidé de donner à l'agrammaticalité, nous rechercherons donc ici des phrases observées inanalysables selon (SV). A priori, cette recherche se subdivise :

- . On peut concevoir des phrases dont l'agrammaticalité ne soit que le pendant d'une insuffisance technique de (SV). Il s'agirait en quelque sorte d'une agrammaticalité RELATIVE : en perfectionnant (SV), on la ferait disparaître.
- . A l'opposé, on peut postuler l'existence d'une agrammaticalité ABSOLUE : des phrases définitivement rétives à toute analyse en termes de valeur ou de hiérarchie ... Mais cela existe-t-il ?

En fait, nous allons voir que ces deux domaines ne semblent pas déterminés une fois pour toutes. Bien au contraire : au prix d'une évolution permanente de (SV), tout se passe COMME SI L'AGRAMMATICALITE ABSOLUE N'ETAIT QU'UN MIRAGE, COMME S'IL Y AVAIT UN PHENOMENE PERMANENT DE RECUPERATION DE GRAMMATICALITE QUI PERMETTE DE DECREIRE GRAMMATICALEMENT L'AGRAMMATICALITE !

Rappelons avant tout, que la recherche de contre-exemples à un modèle donné est toujours incomplète puisque EN-DEHORS du modèle,

(1). LYONS - op. cit. p. 127

c'est toujours l'infini, sinon l'indéfini. Il est donc évident que nous n'aurons pas la prétention de quadriller ce qui peut paraître agrammatical par rapport à l'état présent de (SV) : nous ne ferons qu'esquisser les grandes lignes de cette récupération, selon deux directions :

- . Les cas où le principe évaluatif est hors de cause.
- . Les cas où l'on aurait presque envie d'évoquer l'agrammaticalité absolue : ceux où le principe lui-même semble atteint.

a. L'agrammaticalité bénigne

- Rappel : l'agrammaticalité de spécification

Nous avons vu plus haut le phénomène d'agrandissement des ensembles de spécification. Il y a là un cas courant d'agrammaticalité relative, le moins grave pourrait-on dire : sans qu'il y ait aucunement remise en cause du principe évaluatif, un comportement n'est pas analysable parce que l'un de ses éléments, ne figure pas dans l'ensemble de spécification.

Par exemple, on peut avoir observé que le patron donne une tape affectueuse sur le dos de son employé et n'avoir pas encore dans $\{AO\}$ l'élément AO = donner une tape sur l'épaule. Il suffit donc d'agrandir $\{AO\}$ avec ce nouvel élément. Le comportement "devient" grammatical.

- Phrases de production/Phrases de consommation

"Madame Dupont s'achète un foulard Hermès"

Là encore, pas d'application apparente de (SV).

Pourtant, on sait deux choses :

- . Le foulard Hermès a plus de prestige que bien d'autres.
- . En le mettant, Madame Dupont devient moins quelconque, et c'est le moins qu'on puisse dire ...

Il y a donc de la valuation dans l'air.

Mais c'est la première fois que nous abordons ce genre d'exemples tirés du domaine de la consommation. L'hypothèse à proposer pourrait être celle-ci :

LES PHRASES DE CONSOMMATION RELEVANT D'UNE SYNTAXE DE TYPE (SV) MAIS, A LA DIFFERENCE DES PHRASES DE PRODUCTION IL N'Y A PAS LIEU DE RESOUDRE LES PHRASES-MATRICES EN PHRASE DE DOMINANT ET PHRASE DE DOMINE. LES DEUX ACTEURS SE CONFONDENT EN UN SEUL : LE CONSOMMATEUR. PAS DE DOMINANT, PAS DE DOMINE : C'EST CE QU'ON APPELLE LA LIBERTE DU CONSOMMATEUR ...

C'est ainsi que les phrases-matrices seraient du genre :

- . Le produit A est supérieur au produit B parce que ...
- . Les personnes qui utilisent A sont supérieures à celles qui utilisent B parce que ...

avec toutes les récursivités qu'on peut imaginer. On reconnaît là des PHRASES PUBLICITAIRES TYPFS, phrases-matrices auxquelles correspondent des phrases de comportement du consommateur.

Là encore, (SV) peut demeurer l'instrument d'analyse au prix de quelques modifications qui ne semblent pas en altérer la structure essentielle. Dans les cas d'agrammaticalité qui vont suivre, par contre, la sémantique de la valuation va être mise en cause.

b. L'agrammaticalité inquiétante

Nous commencerons par le cas le moins grave.

- Agrammaticalité isolée et grammaticalisation par le contexte

"Le garçon de café s'arrête un instant pour boire un demi".
A priori, nulle trace de valuation dans cet exemple. Le garçon n'a pas reçu l'ordre de boire - ou au contraire peut-être ! Et, en buvant, il ne manifeste aucune injonction à qui que ce

soit. Pourtant, ça se passe sur son lieu de travail. Alors, faut-il considérer ce comportement comme une petite poche d'agrammaticalité, arrachée ? Ou tolérée ? Et dans ce cas, faut-il l'interpréter comme une variante de la valuation, une a-valuation totalement quadrillée par la valuation ? Et pourquoi pas, quelque chose comme un loisir de la valuation, de l'ordre de la "REPRODUCTION DE LA FORCE DE VALUATION..? Mais c'est peut-être aller un peu loin ... En tout cas, formellement, rien n'empêche d'analyser la phrase à l'aide d'un syntagme causal du type : "parce que dans la situation : "toutes les tâches requises ont été accomplies", on peut choisir son action dans un sous-ensemble d'actions "non-défendues". Evidemment, pas question de se mettre sous le comptoir et de piquer un somme !

Par là s'introduit tout un jeu entre le permis, le non-permis, le prescrit et le non-prescrit : l'action du garçon n'est pas prescrite mais elle n'est pas proscrite. On pourra se référer aux travaux de GREIMAS à ce sujet (1).

Ce qui apparaît ainsi c'est l'élargissement du contexte énonciatif :

L'ANALYSE DE LA PHRASE DEPEND DES PRECEDENTES. ON PEUT PARLER D'UNE GRAMMATICALITE CONDITIONNELLE : SI ELLES ONT ETE GRAMMATICALES, C'EST-A-DIRE, SI LES TACHES SPECIFIEES PAR L'EXERCICE DE LA VALUATION ONT ETE ACCOMPLIES, ALORS LE COMPORTEMENT DU GARCON EST GRAMMATICAL.

Il est intéressant de remarquer ici que l'analyse du discours des comportements semble suivre l'analyse linguistique classique jusque dans ses extensions puisque, on le sait depuis assez longtemps déjà, l'analyse d'un énoncé est indissociable de celle du contexte énonciatif.

Là encore , on peut dire qu'il y a eu récupération grammaticale. Mais elle est tangente : il n'est pas certain qu'on

(1). Par ex. : "Du sens" op. cit. Le jeu des contraintes sémiotiques - pp. 135 et sq.

puisse toujours garantir la grammaticalité par le contexte.
Où alors jusqu'où faudrait-il remonter ? ...

- La désobéissance comme transformation négative

"Le comptable, Monsieur Dubois, ferme ses livres et emmène
la secrétaire au cinéma puis dans sa garçonnière".

Bigre ! On pourrait à la rigueur chercher dans les ensembles
des spécifications des éléments utilisables et, s'il n'y sont
pas, les intégrer. "Fermer ses livres" ça relève du cas procéd-
dent. C'est correct si tout le travail requis a été fait, du
moins dans certaines entreprises et pour d'autres, ce sera
plus simple encore : ça relève d'un syntagme SS du genre :
"Il est 18 h. ...". Mais le coup du cinéma, c'est peut-être
un élément qui figure dans {AO} mais le contexte doit être
spécial : peut-être un événement important comme le 100ème
anniversaire de l'entreprise !

De toute façon, ici il y a quelque chose qui ne va pas. A
priori, la phrase du comptable ne peut être dérivée d'aucune
phrase-matrice, sauf circonstance vraiment exceptionnelle.
Plus exactement, puisque le non-prescrit est impossible à
imaginer d'avance, il est certain que, si on lui posait expli-
citement la question, le patron serait formellement opposé aux
projets du comptable.

Donc le comptable a désobéi, entraînant la secrétaire. Nous
tenons notre cas d'agrammaticalité ! Du moins, à ce qu'il
semble ... Car il n'est pas très difficile d'imaginer deux
types possibles de grammaticalisation :

- . Une grammaticalisation institutionnelle équivalant en gros
à la notion d'"horaire à la carte". Mais dans ce cas, il
s'agit surtout de noyer la désobéissance en élargissant les
phrases possibles.

. Si l'on veut, par contre, rester dans la stricte analyse de la désobéissance, il suffit d'introduire une TRANSFORMATION NEGATIVE, facultative, dans (SV). Voici quelques indications. Remarquons d'abord que dans le cas des injonctions précises, AO doit contenir une spécification du dominé NSE ainsi que l'action qui est requise AÉ. Supposons ensuite qu'à partir de l'ensemble $\{A\bar{E}\}$, on forme l'ensemble de ses éléments opposés : $\{\bar{A}E\}$. La "phrase désobéissante" sera obtenue en appliquant à l'arbre PE une transformation $\bar{T}$ telle que la spécification $\bar{A}E$ soit l'opposée de AÉ. C'est ainsi que PÉ : "Monsieur Dubois reste, dans ses livres de comptabilité" devient, après "traduction" : "Monsieur Dubois s'en va" (ne reste pas). De sorte que :

EN INTRODUISANT DANS (SV) UNE TRANSFORMATION FACULTATIVE
L' AGRAMMATICALITE DEVIENT ANALYSABLE ...

Mais voici encore un cas plus radical puisque la transformation proposée va opérer plus haut dans l'arbre syntagmatique :

- L'inversion évaluative

"Les ouvriers de l'entreprise X séquestrent leurs cadres"

Avec toute une série de comportements facilement imaginables.(1)

Là, ça devient intéressant : c'est la fin des phrases bien connues comme "l'ingénieur dirige l'ouvrier". Tiendrions-nous alors un cas d'agrammaticalité absolue puisque, cette fois, les comportements observés semblent mettre en cause le principe évaluatif lui-même ? Et bien, non : les phrases restent toujours évaluées. Dans cette situation particulière, il est assez évident que la plupart des phrases observables sont la concrétisation des phrases-matrices du genre : "l'ouvrier dirige le cadre" LA STRUCTURE SYNTAXIQUE N'A PAS CHANGE.

Ce qui est à l'oeuvre, c'est une TRANSFORMATION D'INVERSION facultative analogue à la passivation linguistique, en ce

(1). On se référera par exemple au film de KARMITZ :
"Coup pour coup"

qu'il y a échange entre le sujet et l'objet de l'action.

Cette transformation consiste en gros à échanger dominant et dominé. Et dans ce genre de situation, les actions sont souvent ritualisées avec évacuation du contenu "productif". C'est ainsi qu'on ne mettra pas l'"ingénieur à la fraiseuse" mais qu'on lui fera subir toutes les petites humiliations par lesquelles s'affirme justement le principe évaluatif en temps normal. Par exemple : contrôle restrictif de l'accès aux toilettes.

Il est difficile de dire ce qu'une formalisation de cette transformation pourrait apporter. En tout cas, elle peut servir de support à une réflexion sur les limites d'une lutte dite "anti-autoritaire" : l'agrammaticalité absolue ne semble pas facile à approcher ... Car ici encore l'agrammaticalité ne résiste pas à l'adjonction d'une transformation.



Pour résumer ces trois cas d'agrammaticalité relative, nous en arrivons à cette hypothèse :

MEME SI CERTAINS COMPORTEMENTS PEUVENT ETRE INQUIETANTS DANS
LA LOGIQUE VALUATIVE, UN BRICOLAGE DE (SV) PEUT EN PERMETTRE
UNE ANALYSE VALUATIVE.

Plus que jamais, l'agrammaticalité absolue semble demeurer un mirage. Nous allons encore faire un effort mais nous verrons alors qu'il sera fatal aux hypothèses introductives proposées en 31 pour inaugurer la réflexion sur la grammaticalité.

333. la fin de la grammaticalité intrinsèque

Dans notre quête de l'agrammaticalité absolue nous rencontrons en effet un thème que A. TOFFLER (1) a particulièrement bien illustré : la FIN de la grammaticalité.

a. Le "choc du futur": de la bureaucratie à l'ad-hocratie"

- On connaît l'essentiel de l'ouvrage : l'homme doit ranger le futur parmi ses instruments conceptuels, il doit s'adapter à un monde où le CHANGEMENT devient la règle. Tout bouge, tout se modifie, les produits du marché, les goûts, bien sûr, la profession, la savoir, et jusqu'à des sentiments réputés profonds et inaltérables comme, par exemple, l'amitié. Ce phénomène a déjà été abordé plus haut à propos des invariants du système social. Chez TOFFLER comme chez de nombreux auteurs de cette veine, on retrouve la même contradiction : l'affirmation d'une hyper-variabilité comme donnée irréversible, balançant TOUS les invariants, et en même temps, l'appel à un CONTROLE de cette évolution, malgré tout angoissante. Et sans recul sérieux sur la signification et les dimensions de ce contrôle : ce qui fait apparaître en dernier ressort le pouvoir de contrôler comme l'un des invariants recherchés, sinon le seul.

Si nous reprenons la question ici c'est que, dans sa description du changement généralisé, TOFFLER s'en prend assez naturellement à un phénomène qui nous intéresse directement : la structure hiérarchique.

" ... si les censeurs orthodoxes de la société (KAFKA, ORWELL, MARCUSE, ELLUL) ont raison quand ils nous prédisent un futur embrigadé et superbureaucratique, nous devrions déjà dresser des barricades, percer des trous au hasard dans nos cartes IBM et saisir toutes les occasions de détruire la machinerie des institutions. Si toutefois, nous laissons de côté nos clichés conceptuels pour nous tourner vers les faits, nous découvrons que la bureaucratie, c'est-à-dire le système qui est censé nous écraser tous sous son poids, craque de toutes les coutures sous la poussée du changement.

(1). Le choc du futur (1970) - Gonthier 1971

(...) Car nous assistons non pas au triomphe mais à la chute de la bureaucratie. Nous sommes en fait les témoins de l'apparition d'un nouveau système d'organisation qui va peu à peu contester le pouvoir de la bureaucratie avant de le supplanter définitivement. Le régime du futur, je l'appellerai l'"AD-HOCRATIE".(1)

"Le monde du travail sera composé uniquement de membres égaux sur le plan technique, (...) la ligne de démarcation s'estompera entre dirigeants et dirigés". (2)

"L'homme super-industriel n'occupe plus une case permanente et clairement délimitée. Il n'exécute plus comme un automate des tâches routinières dictées d'en haut, mais il prend conscience peu à peu du rôle qu'il doit assumer dans le processus de décision - et du fait que le cadre dans lequel il opère est celui d'une organisation aux structures kaléidoscopiques reposant sur des relations extrêmement éphémères entre les hommes".(1)

D'après TOFFLER nous nous dirigerons ainsi vers un type de société absolument agrammaticale selon (SV). Notre syntaxe serait alors caduque dans un avenir assez proche. On pourrait uniquement la faire fonctionner pour produire des phrases de musée, sans signification pour les normes de la société du changement. Il faut donc analyser ces thèses mais nous verrons que leur critique va modifier notre conception de la gramma-ticalité.

- D'abord le glas de la bureaucratie n'est pas celui de la relation évaluative. En fait, on passe d'un espace totalement structuré selon (SV) à un espace où la valuation est diffuse, avec des densités variables. Mais est-ce à dire que LOCALEMENT, (SV) cesse d'être utilisable ! Il est certain que TOFFLER n'a pas poussé assez loin l'analyse du pouvoir. Il a néanmoins remarqué que la "fin de la bureaucratie" était loin de réaliser le "meilleur des mondes"... :

(1). p. 145

(2). p. 164

"Chaque changement rend nécessaire un nouvel apprentissage. L'adhocrate doit maîtriser les règles du jeu, mais les règles évoluent perpétuellement. L'introduction de l'adhocratie, si elle développe les facultés d'adoption des entreprises, érousse celle des hommes". (1)

Toute une série de **troubles** nerveux sont ainsi reliés au choc du futur. Leur prévention nécessite des méthodes de "planification personnelle" qui, justement contrebalancent le changement :

Ces techniques "peuvent nous aider à modérer ou à canaliser le flot du changement dans notre vie. Car, en nous aidant à reconnaître les zones d'évolution rapide, elles nous aident aussi à reconnaître ou même à créer des zones de stabilité, des modèles relativement constants au milieu de tourbillon de la vie. Elles améliorent les chances de chacun dans le combat qu'il mène personnellement pour rester maître de sa destinée". (1)

C'est donc dire qu'il faut du stable "thérapeutique" car il reste un invariant que le changement ne semble pas tellement avoir affecté : le fameux "struggle for life" ... La réflexion de TOFFLER va ainsi nous amener - non pas à une modification de (SV) - mais au point de vue plus correct sur son usage social.

b. Vers la notion de DEGRE DE GRAMMATICALITE

- Contrairement à ce que pourrait laisser croire une lecture rapide du "choc du futur", TOFFLER, en tant que théoricien d'une évolution probable du système social ne prédit pas du tout la fin de la grammaticalité selon (SV). Ce qu'on pourrait dire par contre c'est qu'il prédit la FIN D'UNE GRAMMATICALITE UNIFORME : (SV) ne s'exercerait plus d'une façon aussi uniforme qu'aux beaux temps de la bureaucratie, cela TOFFLER l'a bien vu. Mais il est difficile d'imaginer, qu'en certains endroits et à certains moments, (SV) ne continue pas à s'appliquer et peut-être alors avec plus de rigueur qu'auparavant. Nous

(1). p. 173

verrons d'ailleurs un peu plus loin que TOFFLER l'admet parfaitement mais sur un mode tel qu'il nous servira justement à concevoir la grammaticalité comme une propriété non intrinsèque du discours des comportements.

Il y aurait alors des zones où la valuation serait très forte, d'autres où elle serait très faible. Un peu comme un mélange de borborygmes d'ivrogne et de phrases prononcées par des membres de l'Académie Française...

Intuitivement, nous voudrions avancer ceci :

PASSANT D'UN ETAT DE GRAMMATICALITE UNIFORME A CELUI D'UNE GRAMMATICALITE LOCALEMENT VARIABLE , LE SYSTEME SOCIAL SEMBLE MAINTENIR CE QU'ON POURRAIT APPELER UNE PRESSION CONSTANTE DE GRAMMATICALITE : EN MOYENNE (?) LES COMPORTEMENTS DEVRAIENT CONTINUER A ETRE GRAMMATICAUX SELON (SV) ...

Mais ce n'est évidemment qu'une hypothèse séduisante ...
Cependant, même s'il n'y a pas de constance de la pression, cette hypothèse a le mérite de nous amener à reconsidérer la notion de LA grammaticalité.

- Car jusqu'ici, en gros, c'était assez simple : une phrase était grammaticale, ou non, Le critère était la possibilité d'analyse selon (SV). Il se trouve maintenant que ce critère n'est plus tellement évident :

- . D'abord la notion d'agrammaticalité relative rend le statut des phrases a priori agrammaticales un peu moins sûr.

- . Et surtout les scénarios de TOFFLER nous obligent à considérer quelque chose comme une DENSITE DE GRAMMATICALITE : la grammaticalité pourrait être plus ou moins intense.

Si nous reprenons la question, il n'y a pas tellement de quoi s'étonner, dans le fond. Jusqu'ici, et malgré avoir insisté au début sur le caractère de projet du discours des comportements, nous avons procédé :

, comme si ce discours possédait une grammaticalité propre,
à approcher au plus près,

, comme si c'était (SV) qui réalisait cette approximation.

Alors que maintenant, il faut bien s'en rendre compte : rien n'est donné, rien n'est fixé. Pour (SV) nous avons déjà éprouvé la relativité de la grammaticalité qu'elle induit. Et quant au discours lui-même, rien ne permettrait de supposer qu'il véhicule une notion intrinsèque de grammaticalité. Ici nous suivrons explicitement LYONS pour qui LA GRAMMAIRE EST INDETERMINEE :

"On n'a pas besoin d'aller très loin dans la description grammaticale d'une langue quelconque pour constater des désaccords entre les locuteurs natifs sur l'acceptabilité des phrases générées par les règles provisoirement établies par le grammairien. Il y a par conséquent un problème réel en ce qui concerne l'acceptabilité et l'inacceptabilité. (...)

La question de savoir si une certaine combinaison de mots est n'est pas grammaticale ne peut trouver de réponse que dans le cadre d'un système spécifique de règles qui ou bien la génère (et donc la définit comme grammaticale) ou bien ne la génère pas (et, par là, la définit comme agrammaticale)" (1)

- On arrive donc à ceci : C'EST LA GRAMMAIRE QUI FAIT LA GRAMMATICALITE. Il n'y a pas de grammaticalité intrinsèque. Sur le fond, cette position est contradictoire avec celle de CHOMSKY qui postule l'innéité du langage et, partant, celle de la grammaticalité. Mais en pratique, les deux positions ne sont pas tellement éloignées :

En effet, si la grammaire est indéterminée, non donnée une fois pour toutes mais sujette à modification, à glissement, à variations, on comprend bien que la grammaticalité ainsi induite ne peut plus être conçue sur le mode du tout ou rien : Il faut alors cesser de parler de LA grammaticalité pour parler

(1). Linguistique générale - op. cit., p. 118

de DEGRES DE GRAMMATICALITE. Et il se trouve justement que c'est la notion que CHOMSKY introduit de façon explicite : même s'il croit à une notion de grammaticalité innée, il est bien forcé de reconnaître que, pratiquement, certaines phases semblent "plus grammaticales" que d'autres (2). Encore faut-il noter que CHOMSKY ne se hasarde pas à une définition précise de cette notion.

Nous voilà ainsi dédouanés, du côté de la linguistique. Nous cesserons donc de poursuivre le mirage de l'agrammaticalité absolue pour utiliser nous aussi la notion de degré de grammaticalité. C'est-à-dire qu'au point où nous en sommes nous rejetons les hypothèses de départ : leur utilité aura été justement d'amorcer un développement nécessaire à l'évolution de nos idées sur la grammaticalité. A ce titre, elles étaient indispensables.



Pour résumer nous en arrivons alors aux propositions suivantes :

- . LE DISCOURS VALUATIF NE VEHICULE AUCUNE NOTION INTRINSEQUE DE GRAMMATICALITE : C'EST UN OBJET-SIGNE.
- . LA GRAMMATICALITE EST INDUITE PAR LA SYNTAXE CONSTRUITE POUR L'ANALYSER. DANS LE PROJET GRAMMATICAL, UNE PHASE SERAIT GRAMMATICALE PAR RAPPORT A (SV), S'IL ETAIT POSSIBLE DE LA DECRIRE COMME UNE SEQUENCE TERMINALE DE (SV). ELLE SERAIT AGRAMMATICALE DANS LE CAS OPPOSE.
- . MAIS CETTE GRAMMATICALITE EST TOUT-A-FAIT RELATIVE DU FAIT QUE L'ETAT DE (SV) N'EST JAMAIS DEFINI UNE FOIS POUR TOUTES : L'ANALYSE DE NOUVELLES PHRASES SE REPERCUTE EN PERMANENCE SUR L'INSTRUMENT D'ANALYSE LUI-MEME. ON NE PEUT DONC PARLER QUE D'UN DEGRE DE GRAMMATICALITE.

En fait, on le voit bien, c'est toujours de SIMULACRE dont il est question. C'est-à-dire qu'il nous reste encore à aborder la question de l'ACTIVITE GRAMMATICALISATRICE. On verra que ceci nous mène de bien curieuses réflexions.

(1). Quelques problèmes en suspens In : Aspects de la théorie syntaxique - op. cit. pp. 201 et st.

c. Grammaticalité et utilité économique : Du cardinal à l'ordinal

Voici comment se présente la question. TOFFLER a eu le mérite - involontaire - de nous amener à relativiser notre notion de grammaticalité. De sorte que nous sommes maintenant en présence de deux points de vue à ce sujet.

- . Un point de vue "objectif" : le projet grammatical existe socialement, représenté par (SV) qui, dans un état déterminé, définit ce qu'on pourrait appeler une GRAMMATICALITE D'ADEQUATION : une "bonne phrase" coïncide avec une séquence terminale de (SV).
- . Un point de vue "subjectif" représenté par la notion de degré de grammaticalité : la grammaticalité d'adéquation joue en effet un rôle de référent par rapport à toutes les variations individuelles dont (SV) ne peut rendre compte en aucune manière, vu leur infinité et, partant, leur originalité.

- Rappelons alors d'où nous sommes partis : l'Economie politique. C'est donc sans aucun scrupule euclidien que nous ébaucherons un parallèle inspiré des travaux que la tradition économique a développés autour de la notion de valeur. Car, en ce qui concerne la valeur économique, la situation est assez comparable. Nous retrouvons en effet :

- . un référent : la "valeur du marché". Notons que celle-ci s'est peu à peu détachée elle aussi des connotations d'innéité et de naturalité qu'induisait la notion médiévale de "juste prix"
- . et, tout autour, une myriade de valeurs "concrètes" qui s'en approchent plus ou moins.

Pourtant, la situation est moins idyllique qu'il n'y paraît au premier abord : nous savons bien que la Théorie économique n'a jamais "résolu" le problème de la valeur. Il semble néanmoins intéressant de pousser un parallèle qui pourrait peut-être apporter un éclairage nouveau sur le socle de l'Economie politique.

- Sans aller très loin dans l'analyse de la valeur, rappelons que l'un des problèmes essentiels de l'Economie Politique est le double aspect de la valeur : individuel et social. En fait, le terme de valeur est réservé au second aspect. Dans le cas individuel on parle plutôt d'UTILITE. Nous laisserons ici de côté la question de la valeur du marché qui nous mènerait peut-être à de fructueuses questions sur la notion de marché des comportements ... Par contre, étant donné que nous nous intéressons au degré de grammaticalité, à caractère individuel, nous allons nous pencher un peu sur la façon dont les économistes ont traité de l'utilité.

Le point important est la passage d'une conception cardinale à une conception **ordinaire**. Avec HICKS, on a cessé de vouloir mesurer des degrés d'utilité pour s'attacher à cette seule hypothèse : l'individu est capable d'exprimer une préférence, c'est-à-dire entre deux consommations x et y , il établit un préordre : $x \succsim y$: " x est au moins autant désiré que y ". On va voir comment s'amorce le parallèle grammatical.

- Reprenons ce passage intéressant de TOFFLER :

"Autant l'homme de l'organisation devait plier son individualité au "Jeu d'équipe", autant l'ad-hocrate a conscience de la nature éphémère de l'équipe elle-même, il lui arrive de se plier pour un temps, dans des conditions qu'il a choisies lui-même, mais ce n'est jamais un effacement définitif." (1)

Ici la grammaticalité apparaît sous un autre jour. SYNTAXI-QUEMENT, le comportement de l'ad-hocrate PARAÎT grammatical : il y a "adhéquation". Et pourtant, on voit bien qu'on ne peut pas échapper à des considérations de sens, du sens que l'ad-hocrate donne à SON adhéquation : d'après l'extrapolation idyllique de TOFFLER, les conditions sociales seront telles que l'on pourra SE PRETER ET SE REPENDRE A VOLONTE. Apparence de grammaticalité, mais vidée de son sens, pourrait-on dire.

(1). Le choc du futur - p. 173

Notons en passant que c'est la réalisation du vieux rêve libéral : LA LIBERTE DE CONTRAT. Et poussé cette fois jusqu'à la limite puisque l'adhocrate passe en quelque sorte contrat avec lui-même : il décide de rester dans une situation grammaticale et RIEN ne s'oppose à ce qu'il change, lorsqu'il le désire. C'est le stade suprême de l'individualisme : l'individu en relation contractuelle avec lui-même. Tout le texte de TOFFLER converge d'ailleurs sur ce point : dans une société de l'éphémère généralisé il ne reste de stable que l'individu face à lui-même. Arrêtons là cette digression. Son but était de nous mettre sur la voie d'une modification supplémentaire de la grammaticalité.

- En effet, indépendamment de la référence créée par l'existence des normes syntaxiques, nous voyons cette fois apparaître le jeu propre du sujet se comportant. Celui-ci observe son comportement et se fait son idée à lui sur sa grammaticalité. Nous prendrons ceci comme un cas particulier d'un phénomène plus général : LA GRAMMATICALITE EST AVANT TOUT UN JUGEMENT DE GRAMMATICALITE. L'hypothèse serait alors celle-ci :

LE DEGRE DE GRAMMATICALITE N'EST PAS UNE CARACTERISTIQUE INTRINSEQUE D'UNE PHRASE. LE JUGEMENT GRAMMATICAL NE PEUT S'EXERCER QUE SUR DES PAIRES DE PHRASES. ENTRE DEUX PHRASES P ET Q, ON DIRA PAR EXEMPLE :

P EST AU MOINS AUSSI GRAMMATICAL QUE Q : $P \geq Q$ (1).

La différence d'avec le domaine économique pourrait provenir du sujet du jugement. En effet, dans le cas d'un choix de consommation, l'individu a son ordre de préférence à lui et, de plus, sa consommation est personnelle. Par contre, dans le cas du discours des comportements, l'individu n'est pas seul à juger, il y a toujours un groupe de jugement qui peut élaborer tout un préordre collectif dans l'attribution des jugements de grammaticalité.

(1). Par cette relation de préordre s'ouvre la possibilité de donner une définition mathématique de la densité de grammaticalité.

Il est alors évident que nous sommes confrontés aux prémisses d'une THEORIE DE LA PRODUCTION ET DE LA CONSOMMATION DES COM-
PORTEMENTS. Ainsi, au moment où nous critiquons la Théorie
économique sur son inconscience quant à ses conditions de
possibilité, nous débouchons sur une extension du champ
d'application de ses concepts ! Nous n'irons pas plus loin
que cet aveu d'une certaine perplexité ... et d'une admiration
pour la vitalité de l'hydre économique ...

°
° °

CONCLUSION

Dans la perspective d'une définition des *habitus* et de l'idéologie, notre construction linguistique est maintenant amplement suffisante. Rappelons encore que nous n'avions nullement le projet de faire apparaître une quelconque vérité cachée du comportement humain. Politiquement, il importe d'affirmer que le discours évaluatif n'est qu'un projet : celui de l'asservissement de l'homme. La question de savoir si ce projet est le SEUL qui puisse permettre d'enfanter une société a été soigneusement écartée jusqu'ici. Si la réponse affirmative est à rejeter d'emblée en ce qui nous concerne, la réponse négative ne peut se passer d'une analyse de la syntaxe évaluative. C'est ce que nous avons tenté : avoir un instrument permettant de concevoir le mécanisme du système de la valuation. Ce qui n'exclut pas, bien au contraire, une analyse de l'ancrage individuel d'un tel système. Celle-ci renvoie, semble-t-il, à l'investigation freudienne qu'il est difficile d'aborder ici avant d'avoir formulé le concept de capital idéologique. Nous en reconnaissons cependant la nécessité.

Techniquement, l'analyse proposée est loin d'être parfaite. Elle a d'abord toutes les faiblesses de l'instrument linguistique sur lesquelles nous n'avons pas assez insisté. La linguistique est loin de rendre compte de tous les phénomènes de langage et peut-être était-il prématuré d'en utiliser une branche même très développée. Mais peut-être, au contraire, les difficultés qu'elle rencontre viennent justement de ce qu'on a voulu en faire une discipline trop séparée, sans considérer que la langue n'est que l'un des éléments parmi ceux qui contribuent à secréter l'effet de société. De ce point de vue, l'élaboration de (SV) peut éventuellement avoir des effets en retour sur la réflexion linguistique. On trouvera ainsi plus loin une annexe consacrée à la question du modèle.

En ce qui concerne notre projet idéologique, nous disposons maintenant d'un instrument satisfaisant. Rappelons ce qu'il nous apporte :

- . La générativité : les comportements performés apparaissent comme la dérivation de ce que nous avons appelé des phrases-matrices exprimant des propositions générales de la valuation.
- . La variabilité : nous avons vu que (SV) n'est pas donnée, une fois pour toutes. Le "principe" général, lui, ne change pas mais au niveau des spécifications, des transformations, (SV) apparaît comme un instrument assez souple.
- . La grammaticalité : (SV) permet de donner une description d'une classe importante de comportements qui paraissent nécessaires au fonctionnement du système économique. Par contre-coup, il est possible de traiter de ses pannes : degré de grammaticalité et degré de FIABILITE sont des notions cousines. Surtout, nous avons entrevu l'extension des catégories économiques : LA THEORIE ECONOMIQUE DES BIENS ET SERVICES SERAIT PEUT-ETRE UNE BRANCHE DE L'ECONOMIE POLITIQUE DU COMPORTEMENT ...

La faiblesse principale de (SV) vient de son isolement. Nous ne savons pas encore s'il existe d'autres syntaxes ni quel pourrait être leur rapport. Nous ferons cependant comme si (SV) en était le modèle.



Nous allons maintenant pouvoir revenir à ce qui a motivé notre détour linguistique : la notion d'habitus. Non sans une dernière réflexion sur le sens de notre transposition. Réflexion à caractère surtout épistémologique dont le statut n'est pas essentiel dans le chemin qui mène au capital idéologique. D'où son titre.

4. "QUASI-ANNEXE" : RETOUR SUR LA LEGITIMITE DE LA TRANSPOSITION

Rien d'étonnant à ce mouvement de recul : le "voyage" formel nous a dicté ses lois mais quel est donc le nouveau territoire où nous nous aventurons ? Où plutôt, que sommes-nous venus y faire ? Souci de légitimation bien compréhensible car, même si son résultat n'a rien de parfait, la paranoïa a fonctionné à merveille. :

"Ce qui nous fascine, c'est toujours ce qui nous exclut radicalement de par sa logique ou sa perfection interne : une formule mathématique, un système paranoïaque, un désert de pierre, un objet inutile, ou encore un corps lisse et sans orifice, dédoublé et redoublé par le miroir, voué à l'autosatisfaction perverse. C'est en se caressant elle-même, c'est par la manoeuvre auto-érotique que la strip-teaseuse évoque au mieux le désir".(1)

Sans commentaire.

Mettons alors en marche la machine à légitimer.

° °

Comment s'est manifestée jusqu'ici la possibilité d'une telle légitimation ? De deux façons, indirectes :

- . d'abord se sont présentées les raisons de transposer, en l'occurrence : séduction de la notion de grammaire générative et refonte sémiologique en sciences humaines.
- . ensuite, une sorte de justification par le fait accompli : la transposition a donné un résultat, (SV) existe malgré de nombreuses difficultés d'application qui ne font peut-être que refléter les ratés inhérents à tout projet syntaxique de toute institution.

Mais les incitations a priori et les justifications a posteriori sont-elles suffisantes ? On sent bien que le plus important manque encore et que cette notion de discours des comportements est loin d'être claire. Aussi pour

(1). J. BAUDRILLARD - Fétichisme et idéologie In : Pour une critique de l'économie politique du signe - op. cit. p. 106

s'essayer à la clarifier, allons-nous modifier un peu la formulation du problème. Au lieu de nous tracasser sur la légitimité de la transposition, n'est-il pas plus judicieux de se demander :

Y A-T-IL VRAIMENT EU TRANSPOSITION ?

Pour prendre un exemple : pendant longtemps, théorie de l'information et génétique ont paru être des domaines totalement étrangers. Les premiers rapprochements se sont faits sous le signe de la transposition : on "appliquait" des méthodes informationnelles à la génétique. Mais avec le succès de ces "transpositions" s'est opéré un déplacement : après avoir étudié le capital génétique "COMME SI" c'était un code, rien n'empêchait de se demander "'et si c'était vraiment un code ?" C'est ce que ECO décrit très bien :

"La tentation est très forte de déterminer des structures homologues pour des phénomènes divers. (d'autant plus forte si l'on passe du domaine de toutes les langues à celui de tous les systèmes de communication, et de celui-ci à celui de tous les systèmes possibles, pris comme des systèmes de communication) et de les considérer comme "stables" et "objectifss". Le discours glisse de manière incontrôlable du "comme si" au "si" et du "si" au "donc". En un certain sens, il semble presque impossible de demander au chercheur de partir à la chasse de structures récurrentes sans croire JAMAIS, même pas un seul instant, à la fiction opératoire qu'il a choisie." (1)

Pour revenir alors à notre problème : nous sommes-nous assez interrogés sur la nature langagière des comportements : faisons-nous seulement "comme si" en cherchant à analyser le discours des comportements ... ?

41. Du langage au comportement

411. Rappel trivial : on n'échappe pas au langage

Revenons sur cette thèse, formulée par VIDAL :

"Il convient de concevoir ces rapports entre un OBJET et ses INTERPRETANTS. L' infrastructure n'est pas une somme d'objets réels, mais l'ensemble des objets structurables devenant signes et entrant par là dans le procès de l'expérience. Les superstructures ne sont

(1). La structure absente - op. cit. p. 336

pas des représentations, même renversées ou décalées de ces objets, mais ensemble d'interprétants de ces objets signes. Il n'y a dès lors de rapports entre interprétants et "objets" que par la médiation de la langue. C'est la langue qui, par son travail de codage, permet "de reproduire ou créer la structuration de l'expérience ainsi transmuée en objet". (1)

D'où : l'objet-comportement n'est pas concevable en dehors du langage. Ce sera le point de départ. Mais évidemment, cette hypothèse seule n'autorise pas à considérer que le comportement EST langage, sinon qu'est-ce qui nous empêcherait de parler par exemple du langage des particules élémentaires (et pourquoi pas, après tout ...?).

412. Suite : On n'échappe pas aux langages

A la différence du cas des particules élémentaires, on peut dire, en effet, que le COMPORTEMENT EST COINCE ENTRE LE LANGAGE DESCRIPTIF DE L'OBSERVATEUR ET LE LANGAGE PRESCRIPTIF DE L'INSTITUTION. Je peux décrire un comportement avec mon langage mais en même temps, le support de cette description c'est le langage des institutions ayant effectué (ou tenté d'effectuer) l'habitué des individus sur qui elles ont pouvoir. Pour prendre en exemple très réflexif : je peux décrire le comportement langagier d'un individu mais cette description est inséparable des prescriptions de langage effectuées à son intention par la famille et par l'école. Tentative d'habitué qui n'implique nullement que l'individu parle le français "correct", auquel on a voulu l'habituer, entendons-nous bien là-dessus.

Nous pouvons maintenant aborder l'essentiel en essayant de repérer quelles sont les différences entre langage et comportement.

413. Comportement et/est langage ... ?

Propositions fondamentale que l'on ne justifiera que d'une comparaison beaucoup trop brève :

- . Les unités minimales : elles dépendent dans les deux cas de l'activité d'observation et des projets des institutions habituantes.

(1). D. VIDAL - Essai sur l'idéologie - op. cit. p. 309

- . Les règles : sous réserve d'utiliser le vocabulaire auxiliaire approprié, on a tout fait pour se permettre de considérer qu'il existe une structure syntaxique semblable de part et d'autre : règles de dérivation, transformation, lexique, etc ...
- . Il existe un processus d'apprentissage dans les deux cas.
- . Langage et comportement sont chacun SIGNIFICATIFS, justement en ce qu'ils se situent (ou sont situés) par rapport aux projets des institutions habitantes. Peut-être pourra-t-on dire que l'activité langagière semble véhiculer "plus de signification" que le comportement. Mais ceci ne concerne que la complexité des règles et le nombre des unités minimales. D'où l'on affirmera que, par certains aspects, le comportement est peut-être un langage pauvre, mais cela n'altère en rien sa STRUCTURE de langage.
- . Reste un dernier point qui, lui, peut faire différence : c'est que le comportement semble susceptible d'être analysé selon PLUSIEURS syntaxes. Prenons par exemple la phrase "Monsieur Dupont, contremaître s'abonne à Science et Vie". Il est certain que cette phrase peut être analysée selon (SV) comme la dérivation d'une phrase-noyau du genre : "la culture du scientifique est supérieure à celle du technicien". Mais il est non moins certain qu'il existe d'autres syntaxes pour rendre compte de cette performance. De sorte qu'on peut se hasarder à faire l'hypothèse suivante :

LA PAUVRETE DES SYNTAXES DE COMPORTEMENTS SEMBLE ETRE COMPENSEE
PAR LE NOMBRE DES SYNTAXES APPLICABLES A UNE MEME PHRASE.

Mais cette "faiblesse" des syntaxes de comportements n'altère en rien le rapprochement que nous tentons.

Au terme de ce survol vraiment trop sommaire pour mériter le nom d'"étude" on ne voit plus très bien maintenant quelle objection pourrait nous empêcher d'accepter la proposition : LE COMPORTEMENT EST UN LANGAGE. Dès lors, la question de la légitimité de la transposition ne se poserait plus : les comportements peuvent être analysés avec les techniques linguistiques. Pourtant ...

Il nous semble , après coup, que la question de la légitimité a encore été mal posée.

42. Langage, comportement : la question du modèle

C'est qu'il y a quelque chose de gênant à vouloir prouver que le comportement a la même NATURE que le langage. Parce que dans le fond ..., nous n'en savons RIEN de la nature du langage. Et pour cause : obnubilés par la "transposition" nous avons oublié que le langage est lui aussi un objet-signe. Et le texte de VIDAL cité plus haut s'applique intégralement à cet objet-signe particulier. Ce qui actualise le vieux problème du langage destiné à appréhender cet objet-signe particulier. On sait que la notion de META-LANGAGE a été conçue pour y apporter une solution. Mais nous ne suivrons pas cette voie pleine d'embûches car c'est de bien autre chose qu'il s'agit.

Nous partirons plutôt d'une remarque un peu élémentaire. Qu'il s'agisse du langage ou des comportements, il est indéniable que les connaissances accumulables à leur sujet n'offrent d'intérêt que dans la mesure où elles ne sont pas isolées, et pour dire plus : dans la mesure où elles présentent une certaine systématité. Et sans trop exagérer, on peut donc avancer que ce que nous savons d'intéressant repose sur l'existence de systèmes formels traduisant cette systématité. Dans le cas présent, les systèmes formels s'appellent "syntaxe" : nous ne savons pas grand chose d'autre sur le langage (ou les comportements), en dehors des syntaxes dont nous disposons. Et ALTHUSSER a bien montré que le processus de connaissance lui-même réside dans ce pétrissage formel.

Nous voici alors inévitablement confrontés à la notion de MODELE dont on empruntera à GUILLAUME sa formulation pour ensuite prendre nos distances.

"Ce qui est essentiel dans la notion de modèle, ce n'est pas d'être un système formel mais c'est surtout cette hypothèse d'être une vision du réel. Cela peut être précisé en utilisant une distinction, présentée par l'un des fondateurs du néo-positivisme, R. CARNAP, entre SYNTAXE et SEMANTIQUE.

La syntaxe est constituée par l'ensemble des règles qui régissent le système formel, règles de formation et de déduction de propositions valables à l'intérieur du système.

La sémantique est constituée par l'ensemble des correspondances entre les propositions du système formel et les objets scientifiques du domaine auquel le système formel est supposé applicable.

(...) Dans la construction d'un modèle ..., la place cruciale n'est pas la réalisation d'un système formel dont la consistance logique est facile à assurer, mais la MISE EN CORRESPONDANCE des énoncés du système formel avec le système réel étudié pour lequel il n'est pas question de se contenter de vagues ressemblances. (...) Citons en conclusion A. BADIOU (le concept de modèle p. 25) qui introduit une définition nouvelle de la notion de modèle. "Si l'on peut en effet assigner à tout énoncé dérivable (c'est-à-dire syntaxiquement valide) un énoncé vrai (du point de vue sémantique) on dit que le domaine d'interprétation est un MODELE pour le système formel. Une propriété plus forte est la réciproque : à tout énoncé vrai du modèle correspond une formule dérivable du système. Dans ce cas, on dit que le système formel est COMPLET pour ce modèle". (1)

Il semble finalement que pour pouvoir situer correctement langage, comportement, et syntaxe nous devons passer par un examen assez complet du "concept de modèle" sous une forme un peu analogue à celle que nous avons utilisée pour présenter les concepts de CHOMSKY.

43. Annexe : "Le concept de modèle" : résumé des thèses de BADIOU

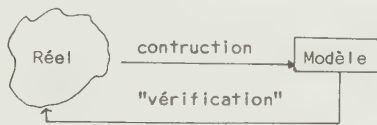
BADIOU part d'une critique de la notion vulgaire du modèle, Dans un premier temps, il développe la notion scientifique de modèle, telle qu'elle a été élaborée par le positivisme logique. Puis, dénonçant son utilisation "idéologique", il en vient au problème de la production des connaissances, enjeu de l'histoire de la formalisation, selon lui.

(1). M. GUILLAUME - Modèles économiques - op. cit. pp. 46-47

(2). Le concept de modèle - Maspéro 1969

431. Critique de la notion classique de modèle

- a. "Le couple empirisme/formalisme revêt la forme de l'opposition entre la neutralité de l'observation des faits et la production active d'un modèle. Autrement dit, la science est pensée comme le vis-à-vis d'un objet réel sur lequel on doit enquêter (...) et d'un objet artificiel destiné à reproduire, à imiter dans la loi de ses effets, l'objet réel (p. 14), ce que l'on peut représenter par le schéma passe-partout et bien connu :

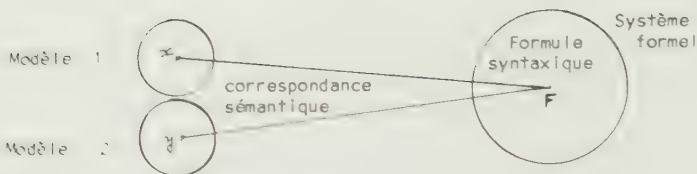


Cette usage du "modèle" relève des critiques suivantes :

- effacer la réalité de la science comme procès de production des connaissances, procès qui nulle part ne confronte la pré-existence d'un réel à des opérations idéales mais développe à l'intérieur d'une matérialité historique spécifiée des démonstrations et des preuves.
 - brouiller la distinction entre production des connaissances et régulation technique d'un processus concret (...)" (p. 22)
- b. Pour amorcer sa critique, BADIOU utilise alors l'arsenal du positivisme logique : du couple réel/modèle, on passe au couple modèle/système formel.

- . D'un côté un système formel, avec les règles de formation définies par la syntaxe.
- . De l'autre un ensemble structuré : le modèle du système.
- . Les règles sémantiques associent les éléments de la structure aux formules du système formel.

Voici le nouveau schéma où plusieurs modèles correspondent à un même système formel :



Ce qui modifie le point de vue habituel.

Le retournement :

"D'abord elle retourne la conception dont nous sommes partis. Pour LEVI-STRAUSS, c'est le formel, le bricolé, l'artefact qui est modèle relativement à un domaine empirique donné. Pour la sémantique positiviste le modèle est une interprétation d'un système formel. C'est donc l'empirique, le donné, qui sont modèles de l'artifice syntaxique. Ainsi apparaît une sorte de réversibilité du mot "modèle". (1)

Mais il faut bien le poser : le couple système formel/modèle se situe dans l'espace mathématique :

"La sémantique est un rapport INTRA-MATHEMATIQUE entre certains dispositifs expérimentaux raffinés (les systèmes formels) et certains produits mathématiques plus "grossiers" [Les structures mathématiques qui en sont les modèles], c'est-à-dire acceptés, tenus pour démontrés, sans avoir été soumis à toutes les exigences d'inscription dont le dispositif règle la contrainte vérifiante (2)".

Ce qui mène alors à reconsidérer :

43°. La PRODUCTION mathématique

"LA SEMANTIQUE EST UN PROTOCOLE EXPERIMENTAL. Non pas du tout au sens où les systèmes seraient le "formel" dont les modèles figurent les réalisations concrètes, mais, à l'inverse, au sens où les systèmes formels, sont le temps expérimental, l'enchaînement MATERIEL de la preuve, après celui conceptuel des démonstrations.

(1). p. 27

(2). p. 53

"On ne perdra pas de vue, en effet, les thèses fondamentales de LACAN, relatives à la matérialité du signifiant : à leur lumière, la célèbre définition de BACHELARD des instruments scientifiques comme "théories matérialisées" s'appliquent de plein droit à ces dispositifs scripturaux que sont les syntaxes formalisées : syntaxes qui sont en réalité des MOYENS DE PRODUCTION MATHEMATIQUES au même titre que le sont, de la physique, tube à vide ou accélérateur de particules". (1)

S'ébauche alors un deuxième mouvement critique, cette fois-ci par rapport aux concepts qui ont permis la critique de la notion de modèle.

433. Critique du positivisme logique

"La catégorie philosophique de modèle telle qu'elle fonctionne dans le discours du positivisme logique est doublement inadéquate.

Elle l'est d'abord en ce qu'elle prétend penser la science selon une différence (Syntaxe/sémantique) qui n'est elle-même qu'une rechûte idéologique d'une différence régionale intra-mathématique (entre arithmétique récursive [enchaînement des formules syntaxiques] et théorie des ensembles [les structures tenant lieu de modèle]).

Elle l'est surtout en ce qu'elle prétend revêtir l'idéologie empiriste de MOTS qui désignent les moments d'un processus mathématique. Dans son discours, en effet, "langages formels" et "faits empiriques" sont confrontés comme deux régions hétérogènes. Que les seconds soient éventuellement "modèles" des premiers permet de "penser" la confrontation comme un rapport. Mais précisément, EN MATHEMATIQUES, LE DISPOSITIF FORMEL EST CE PAR QUOI, ADVENANT COMME MODELE, UNE REGION MATHEMATIQUE SE VOIT TRANSFORMEE, EPROUVEE, EXPERIMENTEE, QUANT AU STATUT DE SA RIGUEUR, OU DE SA GENERALITE.

Dans ce procès LE CONCEPT DE MODELE NE DESIGNE PAS UN DEHORS A FORMALISER MAIS UN MATERIAU MATHEMATIQUE A EPROUVER". (2)

(1). p. 53 ; (2). p. 58

BADIOU est alors en mesure de nous proposer un autre usage du terme "modèle".

434. Sur l'usage, matérialiste du concept de modèle

"Eclairé par le matérialisme dialectique, l'examen rigoureux du concept scientifique de modèle permet de tracer une ligne de démarcation entre deux usages catégoriels (philosophiques) de ce concept : l'un, positiviste, qui l'asservit à la notion de science comme représentation du réel, l'autre, matérialiste, qui, l'accordant à sa théorie de l'histoire des sciences, région spécifique du matérialisme historique, rend indirectement plus facile son intégration efficace à l'idéologie prolétarienne". (1)

Passage où nous retiendrons surtout la prise de distance par rapport au positivisme ... Venons-en au plus intéressant :

"Ceci nous conduit à la véritable portée de la catégorie de modèle:

Supposons assumée une configuration mathématique inscrite dans l'histoire de cette science, la faire apparaître comme modèle d'un système formel, c'est-à-dire la traiter par ce mécanisme, produit l'effet principal d'en placer la particularité, de l'exporter, hors des illusions immédiates de sa production singulière dans un espace mathématique plus général, celui des modèles du système : LE DISPOSITIF EXPERIMENTAL EST UN CARREFOUR DE PRATIQUES." (2)

"Dans le procès historique d'une science, je propose d'appeler modèle le statut qu'assigne rétrospectivement à ses premières instances pratiques leur transformation expérimentale par un dispositif formel défini :

LA CATEGORIE DE MODELE DESIGNERA AINSI LA CAUSALITE RETROACTIVE DU FORMALISME SUR SA PROPRE HISTOIRE SCIENTIFIQUE, HISTOIRE CONJOINTE D'UN OBJET ET DE SON USAGE. (...)

(1). id. p. 60

(2). id. p. 66

Le problème n'est pas, ne peut pas être, celui des rapports représentatifs du modèle et du concret, ou du formel et des modèles. Le problème est celui de l'HISTOIRE DE LA FORMALISATION."(1)

°
° °

Nous pensons avoir exposé l'essentiel du "Concept de modèle". Et sans perdre de vue que nous avons l'intention d'éclaircir les rapports entre langue, comportement et syntaxe, et d'ailleurs pour mieux y parvenir, il s'agit maintenant de saisir la portée du très remarquable travail de BADIOU.

435. DU SYSTEME CAPITALISTE (?) DE L'IMAGE A L'IMAGE DU SYSTEME MARXISTE(?)

Le principal mérite de BADIOU est celui de la clarté. Parce qu'on pourrait presque intituler son ouvrage : THEORIE DE LA COUPURE EPISTEMOLOGIQUE. IL n'est que de se reporter aux deux schémas ci-dessus pour s'en rendre compte :

- dans la conception vulgaire du modèle, le Réel figure explicitement comme partenaire du modèle. La coupure aura alors ceci de "bénéfique" qu'elle doit permettre de s'affranchir des mirages du Réel "tel qu'il se donne".
- et effectivement, dans le schéma positiviste, le Réel a apparemment disparu. Tout semble devoir se passer entre le système formel et ses modèles. Cette contribution de la philosophie positiviste, BADIOU ne la renie pas, bien au contraire,. Ce qu'il récuse, par contre, c'est la réintroduction du Réel en catimini, en tant que modèle du système formel. Par exemple, les rapports de parenté étudiés par LEVI-STRAUSS. L'erreur positiviste serait de croire que ces rapports sont les "faits empiriques" qui servent de modèles au système formel définissant le concept de groupe (2). Non, tout se passe dans un ESPACE THEORIQUE, il faut respecter à la lettre le schéma; hors d'ici le Réel ! C'est la THEORIE des rapports de parenté

(1). Id. p.

(2). On pourra par exemple, consulter l'article de COURREGES sur les systèmes formels de parenté dans : Anthropologie et calcul 10/18 1972

qui a statut de modèle en tant qu'elle subit la "causalité rétroactive du formalisme (du concept de groupe) sur sa propre histoire scientifique" de la théorie des rapports de parenté. C'est cela qui est important, aux yeux de BADIOU : c'est le PROCESSUS SCIENTIFIQUE, par lequel se constitue cette théorie.

Avant de faire usage du scénario logique décrit par le "Concept de modèle", nous voudrions lui adresser deux types de critique. Ce n'est d'ailleurs qu'une spécification de critiques générales dont est redevable la théorie marxiste dans son ensemble :

- . d'abord, le matérialisme dialectique s'abat sur le concept positiviste avec un tel poids qu'il est impossible de l'analyser dans ce que nous pensons être son statut de SYMPTOME DU SYSTEME DE L'IMAGE. Une fois de plus, toute une partie du Réel coule à côté de l'entonnoir marxiste.
- . et surtout, le fait que tout se passe dans l'espace de la Théorie fait manquer une analyse de ses effets sur le Réel. Les concepts "d'histoire de la formalisation", de causalité rétroactive du formalisme sont importants et nous les utiliserons. Mais pourquoi n'auraient-ils d'effets que théoriques ? C'est la question que nous intitulerons L'IMAGE DU MARXISME.

a. Le système de l'image

- La critique du "fait empirique" n'est plus à faire. En cela nous sommes d'accord avec BADIOU. Et la critique vaut toujours même si, au terme du "renversement" exposé plus haut, le fait empirique se trouve maintenant plongé dans un environnement logique en tant que modèle d'un système formel. Modèle ou pas, on ne peut concevoir de fait sans une analyse de la mise en signification qui le constitue : Il n'y a pas de fait empirique. C'est la principale tare du positivisme, même "logique".

Seulement, là où nous divergeons d'avec BADIOU, c'est en considérant qu'il n'y a nulle urgence à appliquer à l'"erreur" le traitement de choc du matérialisme dialectique. Parce que

c'est quand même assez révélateur, ce renversement : voilà que les faits deviennent des modèles de systèmes formels ! Plus grossièrement : au lieu de faire des copies du Réel - conception classique du modèle - on considère le Réel comme une concrétisation de systèmes formels. Les rapports de parenté : un modèle de groupe de transpositions ! Les communications dans un groupe d'individus : un modèle de matrice (sociométrique) ! Notre point de vue est que la notion de modèle du positivisme logique est un symptôme, à formation logico-mathématique, d'un phénomène fondamental pour la compréhension de l'actuel effet de société : le système de l'image. Esquissons-en les traits :

- La notion de système social telle qu'elle a été présentée dans un chapitre précédent en précisait déjà les contours : tout se passe comme si le Réel était maintenant produit à grande échelle : ses objets sont autant de modèles d'images en tous genres dont les systèmes formels sont les cas les plus élaborés.

Pour préciser encore cette notion d'image sur laquelle nous reviendrons, empruntons quelques passages à "L'Image" de D.J. BOORSTIN :

"Tentés comme aucune génération ne le fut avant nous, de croire que nous pouvons fabriquer notre expérience - notre actualité, nos célébrités, nos aventures et nos expressions artistiques - nous finissons par croire que nous pouvons aller jusqu'à fabriquer l'étalon auquel nous allons mesurer tout cela : que nous pouvons fabriquer notre propre idéal. Telle est l'apogée de nos folles espérances. Cela s'exprime, en langue américaine, dans le glissement qui s'est produit entre le mot "idéal" et le mot "image" que l'on emploie à sa place.(1)

Un exemple : l'image de la firme :

"Une fois l'image en place, il est courant qu'elle devienne la réalité essentielle dont la politique de la firme n'est plus qu'un témoignage, et non l'inverse. L'image commence par

(1). L'Image - 10/18 1971 p. 267

présenter une ressemblance avec la firme, mais en fin de compte c'est la firme qui se mettra à ressembler à cette image. Cette dernière, à l'opposé d'un comportement réel, peut atteindre à la perfection. Elle peut être un schéma précis qui satisfera tout le monde." (1)

Et à l'image de la firme, répond celle du consommateur. C'est ainsi que TOFFLER se demande :

"Que se passe-t-il quand une économie en quête de nouveaux débouchés se lance à fond dans la production d'expériences pour l'expérience, visant à émousser la distinction entre le factice de l'authentique, entre le simulé et le réel ...

Le jour où les consommateurs ne réussiront plus à faire une nette distinction entre le réel et le simulé, le jour où des pans entiers de la vie seront programmés commercialement, nous serons fourrés dans un guêpier de problèmes psychologiques d'une complexité effarante. Ces problèmes saperont nos croyances les plus chères sur la démocratie et l'économie, et, avec elle, nos conceptions séculaires quant à la nature même de la rationalité et de la santé mentale." (2)

Thèmes qui renvoient inmanquablement à la "Société du spectacle" de DEBORD :

"En tant qu'indispensable parure des objets produits maintenant, en tant qu'exposé général de la rationalité du système, et en tant que secteur économique avancé qui façonne directement une multitude croissante d'images-objets, le spectacle est la PRINCIPALE PRODUCTION de la société actuelle". (3)

Un autre exemple minuscule : on m'a assuré récemment qu'en Suède, certains ordinateurs d'usines textiles sont programmés de façon à produire des "erreurs dans les tissus : modèles de l'image : objet "artisanal" plein d'imperfections ...). On laissera en

(1). L'image - p. 278

(2). Le choc du futur - op. cit. p. 269

(3). La société du spectacle - Buchet Chastel 1967 - p. 14

suspens la question de savoir s'il ne s'agit là que de l'amplification de pratiques déjà anciennes (les hommes ont toujours fait des mythes et des théories) ou si l'amplification en est maintenant venue à un tel point qu'on est en droit de parler, comme le fait TOURAINE, de l'action de la société sur elle-même, à travers le concept de SYSTEME D'ACTION HISTORIQUE (1).

Nous voyons donc fonctionner le processus suivant : le système formel ou l'image se constituent peu à peu "hors des illusions immédiates de leur production singulière, dans un espace plus général" pour paraphraser BADIOU. Et l'on appellera modèle "le statut qu'assigne rétrospectivement à leurs premières instances pratiques leur transformation expérimentale par ce dispositif formel". C'est ainsi qu'une entreprise sert de modèle pour l'image "entreprise" qui s'est peu à peu constituée à partir de son analyse. Et une fois l'image articulée, on cherche à faire d'autres modèles de cette image : on "fabrique" du Réel à partir de l'image.

On voit bien que le développement de ce processus est inséparable de celui de la Systémique et il est remarquable que ceci ait échappé aux analystes marxistes. C'est peut-être justement à cause de ce problème : production de théorie/production de société dont nous avons parlé plus haut. Car le marxisme n'y échappe pas, à ce processus.

b. L'image du marxisme

Ainsi qu'on l'a vu, bien loin de mettre à jour ce processus, BADIOU nous propose comme axe de réflexion sur la question du modèle celui, fondamental à ses yeux, de l'histoire de la formalisation...Et, encore une fois, un début d'accord : il a bien raison de souligner l'importance du travail de formalisation et de ses deux moments modèle/système. Mais que signifie cette polarisation sur l'espace théorique ?

(1). La production de la société - op. cit.

On commencera, par pure naïveté, à demander en quoi cette polarisation est matérialiste, puisque ce lien de filiation semble si nécessaire à BADIOU. Singulière contorsion en effet que celle qui consiste à introduire la notion de transformation d'un REEL THEORIQUE dans le seul but de gérer le matérialisme. On rejoint ici la discussion menée à propos du scientisme d'ALTHUSSER. Des analyses souvent très judicieuses sont hypothéquées par ceci que la désadhérence au donné se trouve conceptualisée et pratiquée comme coupure épistémologique. Le fin du fin de la pratique théorique c'est alors "la causalité rétroactive du formalisme sur sa propre histoire scientifique" ! C'est juste, mais d'une vérité psychotique :

Coupez ! Plus d'ombilic entre Science et Société : les problèmes de la science, ce sont ... les problèmes scientifiques. Forclusion de la question du rôle de la science ou plus exactement, ou plus perversément : la question est posée, mais A L'INTERIEUR de la science des formations sociales, qu'est le marxisme. Ce qui a deux conséquences :

- . enfermé dans sa pratique théorique, BADIOU s'interdit de comprendre, sinon même de saisir, le phénomène fondamental de l'IMAGE, esquissé plus haut : nous le reprendrons plus en détail dans le paragraphe suivant.
- . mais surtout, en ce que cette pratique est censée amener le prolétariat à la victoire (ou plutôt : ses représentants au pouvoir) on peut se demander si le même phénomène d'image ne risque pas de se reproduire mais à l'intérieur de cet autre domaine d'images que constitue le marxisme tel qu'il est pratiqué et théorisé.

Ce qu'on peut résumer ainsi :

LE SYSTEME SOCIAL SE REALISE DE PLUS EN PLUS COMME CONCRETISATION DE MODELES D'IMAGES. DU FAIT QUE CETTE PRATIQUE EST DOMINANTE ELLE REDUIT EN GRANDE PARTIE LE MARXISME A N'ETRE QUE PRATIQUE THEORIQUE JUSQU'AU MOMENT OU SON AVENEMENT AU RANG DE PRATIQUE DOMINANTE LUI PERMETTRA A SON TOUR DE CONCRETISER SES MODELES D'IMAGES. AVEC UN SUCCES QUI SERAIT A LA MESURE DU LONG REFOULEMENT DE SA PRATIQUE ...

C'est un peu dans ce sens que la notion de modèle telle qu'elle a commencée à apparaître dans le vocabulaire politique devrait être comprise. Modèle soviétique, chinois, modèle français de socialisme : non pas tellement au sens classique du modèle à suivre (ou du patron) mais le modèle de systèmes théoriques plus ou moins formalisés ...

Ce qui, de notre point de vue, pose plus que jamais la question de l'analyse, des rapports entre notre société et ses productions théoriques. C'est la raison pour laquelle, comme prolégomène à une telle analyse, il semble nécessaire de se livrer à un exercice dont on verra qu'il n'est pas que de pure forme.

44. Précisions terminologiques : système, simulacre, modèle, image

Deux notions sont restées étrangères à la discussion de l'ouvrage de BADIOU

- . Le système social : en première partie nous avons proposé la définition suivante :

"L'activité systémique s'inscrit dans la structure sociale et c'est ce processus jamais achevé que nous qualifions de système social". (1)

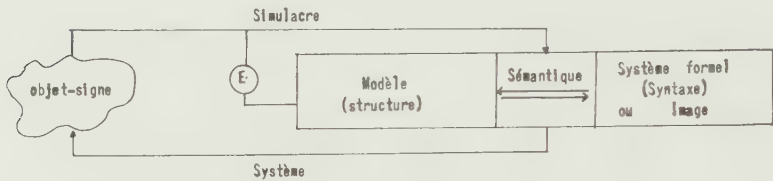
- . Le simulacre, bien connu : "c'est le procès par lequel les hommes donnent sens aux choses, c'est l'intellect rajouté aux objets".

Comment s'articulent toutes ces notions ? C'est ce que nous allons essayer de préciser .

On commencera par remarquer que si les travaux d'ALTHUSSER et de BADIOU sont placés sous le signe de la COUPURE, analysée plus haut en termes de psychose, leur critique se doit de les réintégrer dans une ACTIVITE. "L'analyse du monde n'échappe pas au monde" : c'est ce que nous guidera.

(1). Cf. ci-dessus - Partie I - chap. 2

On comprend mieux dès lors, que les notions de système et de simulacre n'aient pas de rapport direct avec le "Concept de modèle" justement parce qu'elles veulent rendre compte d'une activité, d'un procès. Un schéma permettra de mieux saisir l'articulation que nous proposons d'établir :



441. Point de départ : "l'objet-signe", en ce qu'il "fait signe".

Point de départ obligé d'une théorie matérialiste qui considère qu'IL Y AURA TOUJOURS DE L'EXTERIEUR, DU NEUF. Disons tout de suite que la flèche de retour, correspondant au "système" décrit également ceci que l'objet est FAIT signe, réintégré dans l'univers comme objet faisant signe pour d'autres procès.

Objet-signe : source toujours alimentée...

442. Le simulacre : "l'intellect rajouté à l'objet".

Laissons (E) de côté pour le moment. Le simulacre a ceci de caractéristique qu'il est inséparable du DOCUMENT au sens de FOUCAULT :

"L'histoire a changé sa position à l'égard du document : elle se donne pour tâche première, non point de l'interpréter, non point de dire vrai et quelle est sa valeur expressive, mais de la travailler de l'intérieur et de l'élaborer : elle l'organise, le découpe, le distribue, l'ordonne, le répartit en niveaux, établit des séries, distingue ce qui est pertinent de ce qui ne l'est pas, définit des unités, décrit des relations. (...)

Le document n'est pas l'heureux instrument d'une histoire qui serait en elle-même et de plein droit MEMOIRE, l'histoire c'est une certaine manière pour une société de donner statut et élaboration à une masse documentaire dont elle ne se sépare pas". (1)

Reprenons l'exemple de BOORSTIN. Des objets-signes sont signalés (se signalent ?) par le terme "entreprise". Le procès de simulacre est alors double :

- . pétrissage d'une masse documentaire
- . élaboration de l'IMAGE, (l'"entreprise") par un travail de va-et-vient jamais terminé, toujours perfectible, comme il fait très bien de le rappeler.

Mais ce procès est tout-à-fait analogue à celui que décrit BADIOU dans "le concept de modèle". Le pétrissage d'une masse documentaire (documents expérimentaux et documents théoriques) donne lieu à l'établissement de SYSTEMES FORMELS : "causalité rétroactive du formalisme sur sa propre histoire scientifique, histoire conjointe d'un objet et de son usage".

Et c'est sur l'analogie de ces procès que nous nous permettrons de considérer que l'image (au sens de BOORSTIN) et le système formel (au sens de BADIOU) ont le même statut, même si leur rigueur, ou leur cohérence ne sont pas comparables. L'image publicitaire de l'"entreprise" et l'ensemble axiomatique qui définit la notion de groupe, par exemple, sont évidemment incomparables sur le plan de l'articulation syntaxique. Ils ont cependant ceci en commun : c'est de jouer chacun un RÔLE de système formel par rapport à des modèles et d'exercer une "causalité rétroactive du formalisme". L'image réagit sur l'entreprise "réelle" qui veut la réaliser. Et en ce qui concerne l'exemple des axiomes de groupe, les mathématiciens savent bien le rôle d'image qu'ils peuvent jouer lorsqu'ils pétrissent un matériau théorique encore informe mais confusément "sentit" : on "travaille" ce matériau jusqu'à faire apparaître le groupe, quand c'est faisable évidemment ... Le groupe obtenu est alors un modèle particulier de plus du système formel définissant la notion de groupe .

(1). L'archéologie du savoir - op. cit. p. 14

Nous pouvons alors proposer cette hypothèse :

LE PROCES DU SIMULACRE SE JOUE D'APRES LE SCENARIO DU "CONCEPT DE MODELE" : UNE MASSE DOCUMENTAIRE EST STRUCTUREE DANS SON ROLE DE MODELE PAR DEUX VARIETES POSSIBLES DE LA FORMALISATION : L'IMAGE ET LE SYSTEME FORMEL.

443. L' $\textcircled{E}$ quivalence.

Il s'agit de désigner par là une conséquence du caractère de PROCES-SUS du simulacre. Lorsqu'on l'arrête (ou lorsqu'il s'arrête), on sait qu'il apparaît comme une coupe : le couple modèle/système formel. Et il faut bien alors repérer ce phénomène métonymique qui consiste à dire que le premier terme du couple est plus "réel" que le premier, sinon même qu'il "est" la réalité : l'objet-signe se trouve alors rendu EQUIVALENT à la masse documentaire-modèle. Par exemple, si l'on y réfléchit bien, l'entreprise c'"est" une masse de documents, au sens large. Tous ces documents ont une structure qui en fait le modèle d'une certaine image de l'entreprise : lettres, circulaires, plans comptables, organigrammes, etc. Il n'y a RIEN D'AUTRE en dehors de ces documents. Si nous voulons en "savoir plus", nous en sommes toujours réduits à relancer le processus et, en fait, à faire "agir rétroactivement" notre image de l'entreprise sur les documents existants, ou à la limite à modifier l'image. Mais en tout cas, l'entreprise, cet objet-signe n'existe pour nous que par cette masse structurée de documents: il est équivalent de parler de l'entreprise ou de cette masse documentaire. C'est ceci que BADIOU n'a pas saisi : le Réel n'existe pas en dehors de sa mise en signification structurée, accordons-le ... Cette métonymie est fondamentale : elle consiste à prendre le document pour l'objet-signe, la partie pour le TOUT. Mais on n'y COUPE pas ...

444. Le système

Et voici ce qui semble le plus avoir échappé à BADIOU : le simulacre donne lieu à INSCRIPTION dans l'univers des objets-signes. Ce qu'il faut voir sous ses deux aspects :

- . d'une part le simulacre devient lui aussi un objet-signe pour d' AUTRES simulacres.
- . d'autre part, il vient s'inscrire SUR certains objets. Or par le biais de (E) , on peut dire qu'il s'inscrit dans des structures : c'est ce qui nous autorisait à parler du système social comme processus d'inscription dans la structure sociale".

La structure sociale c'"est" un "grand" objet-signe que nous ne connaissons que par l'équivalence documentaire structurée par nos images de la société. Il y a sûrement là des connections avec la notion d'inscription sur le Réel que DELEUZE développe dans sa réflexion sur les codes.(1)

Tout est maintenant en place pour revenir à notre question.

Conclusion

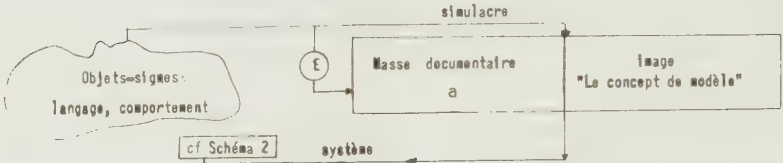
SUR LA "SIMILITUDE DE NATURE" DU LANGAGE ET DU COMPORTEMENT.

Repartons du fait que nous ne savons rien sur la nature du langage et rien sur la nature du comportement. Rien qui puisse nous autoriser à nous interroger même sur la légitimité d'une transposition des méthodes d'analyse linguistique au domaine des comportements. Nous avons commencé de cette façon mais depuis, nous avons étudié et critiqué "le Concept de modèle" et nous savons bien que rien ne peut plus être comme avant ... Et il n'est plus possible d'ignorer les notions de simulacre et de système. Procédons alors de façon hyper-réflexive :

- 1/ Soit a la masse documentaire constituée par les quelques pages de notre texte consacrées aux problèmes de la "transposition" et de la "nature commune du langage et du comportement". Par rapport à la masse a, le "Concept de modèle" a servi d'image. Et l'on peut dire, après coup, que la structure de a , telle que nous l'avons écrite est due à notre lecture de l'ouvrage de BADIOU. a en est modelée ou encore : a en est le modèle. Si nous rajoutons que, du problème relatif à ces objets-signes

(1). L'Anti Oedipe - op. cit. pp. 43 et suivantes

"langage et comportement", nous ne savons ici QUE ce qui est résumé par notre masse documentaire, nous nous trouvons dans la situation décrite par le schéma 1 :

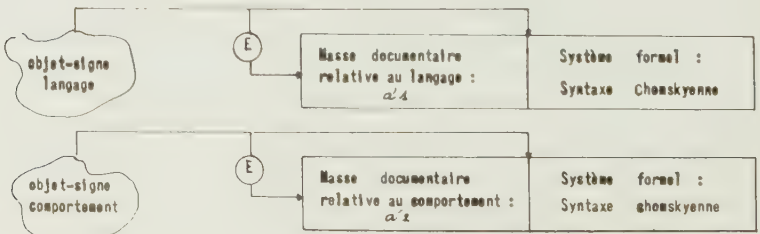


Nous avons construit un simulacre : grâce à l'image de BADIOU s'est constituée a, par quoi nous avons donné (un certain sens) aux objets dont nous avons choisi d'analyser les signes. Il reste maintenant à considérer les effets de système.

2/ Car notre simulacre exerce un effet, que nous forçons un peu ici, c'est vrai, mais pour aller plus vite. Nous voulons donc analyser son mode d'inscription dans le Réel, le monde des objets-signes. Mais ce monde n'existe qu'à travers E, l'équivalence documentaire. Les effets vont donc se manifester sur a, de deux façons, au choix :

- . soit nous revenons en arrière, nous effaçons a et nous mettons à sa place la masse documentaire a'.
- Mais ce serait illusion que de s'imaginer avoir vraiment effacé : dans l'espace-temps TOUT s'inscrit. Alors, autant ne pas revenir en arrière, ne pas effacer, donner la suite.
- . nous passons alors à la nouvelle version de a :

L'effet de système, par inscription sur la structure, produit ainsi un nouveau simulacre, double, représenté par le schéma 2 :



a'1 et a'2 sont constituées, dans notre texte, des pages consacrées à l'exposé de thèses de CHOMSKY et celles où nous construisons le discours des comportements ainsi que (SV). Elles sont évidemment antérieures à celle-ci, mais le simulacre, lui, se joue ici, sur CETTE page.

Encore que la syntaxe chomskyenne ne soit pas en toute rigueur un système formel, nous lui ferons néanmoins jouer ce rôle, étant donné l'état assez avancé de sa formalisation mathématique. On en arrive ainsi au point important : a'1 et a'2 sont chacune modèle du MEME système formel.

- 3/ "Evidemment", diront les logiciens positivistes, ce n'était pas nécessaire de passer par tout l'arsenal du simulacre et du système. A cela, nous leur répondrons en renvoyant à la critique de BADIOU : "Les faits empiriques ne sont pas les modèles de systèmes formels". Il y a toute une construction dont il faut rendre compte, en particulier à travers le phénomène même de l'équivalence documentaire.

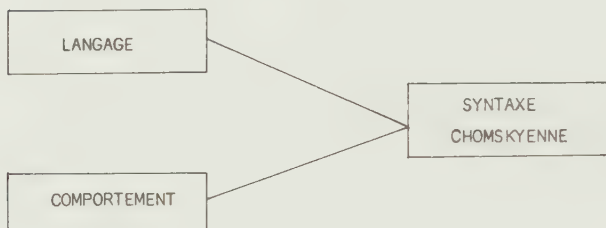
Et en même temps nous pouvons mieux cerner nos divergences avec BADIOU. Certes, l'exposé de l'effet de système peut être considéré comme une mise en évidence du phénomène de "causalité rétroactive du formalisme sur son histoire scientifique". Mais les concepts de simulacre et d'équivalence documentaire nous permettent justement de ne pas nous imaginer que cette histoire se passe dans un espace théorique : le Réel n'existe pas en dehors de son appréhension documentaire et celle-ci est immédiatement structurée-théorisée, comme modèle d'une image ou d'un système formel. Il n'y a pas d'espace théorique s'opposant au donné immédiat. L'"autre" donné qui résulterait d'une analyse plus profonde n'est lui-même que l'effet de système d'un simulacre sur le monde des objets-signes. Par exemple : le donné des économistes n'est pas moins réel que celui de la structure du mode de production.

- 4/ Nous voilà maintenant mieux avertis de la réalité du langage et du comportement. C'est ainsi que les deux masses documentaires jouent le rôle de modèle par rapport à des systèmes formels dotés de la même syntaxe. Si nous revenons maintenant à la pratique sociale d'équivalence métonymique esquissée plus haut, nous dirons que les objets-signes "langage" et "comportement" sont chacun "équivalents" à leurs modèles. Nous permettant enfin

d'identifier deux systèmes formels, lorsqu'ils ont la même syntaxe, nous proposerons alors de clore le débat sur la transposition de la façon suivante :

L'IDENTITE DE NATURE ENTRE LES OBJETS-SIGNES "LANGAGE" ET "COMPORTEMENT" SE RESOUT EN CE QU'ILS "SONT" CHACUN MODELE D'UN MEME SYSTEME FORMEL.

Modèle 1



Modèle 2

Ce qui n'empêche nullement ces deux objets d'être différents. La question même de la transposition nous paraît ainsi définitivement écartée. Nous pouvons alors retourner à nos moutons idéologiques.

Chapitre 4

UNE APPROCHE LINGUISTIQUE DE L'IDEOLOGIE

Enfin, le but ! Le détour linguistique aura été bien long ... Mais, on s'en rendra compte, c'était le minimum pour que le pont désigné par BOURDIEU et PASSERON vaille la peine d'être franchi. Rappelons, à ce propos, le chemin parcouru :

- . Le point de départ : la notion de tubulation, produite pour imager formellement le phénomène de la reproduction sociale.
- . Cette notion générale s'est vue précisée par celle d'habitus dont il a été suggéré un traitement linguistique, en termes de grammaire générative.
- . Après une annexe destinée à présenter les concepts et les méthodes de CHOMSKY, nous avons construit une syntaxe particulière, la syntaxe évaluative (SV) pour rendre compte des comportements de valuation et de hiérarchisation.

Il reste maintenant à justifier le coût de notre investissement linguistique. Quels produits nouveaux allons-nous recueillir ? Ou, du moins, sous quel nouvel emballage ? On doit un peu s'en douter

1. UN POINT DE VUE LINGUISTIQUE POUR LA NOTION D'HABITUS

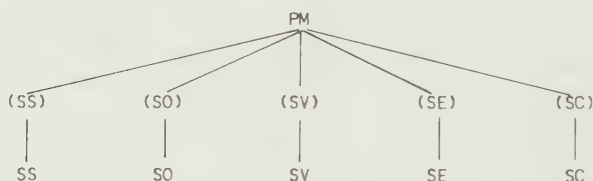
Ce point de vue se forme assez naturellement : il suffit d'exploiter notre modèle transformationnel et de s'arrêter sur une notion bien tentante : celle de phrase-noyau. Nous verrons plus loin en quoi la tentation n'était pas tout à fait fortuite ...

11. De la phrase-noyau à l'habitus

Rappelons la définition de CHOMSKY :

"Nous définirons comme le NOYAU de la langue (dans les termes de la grammaire G) l'ensemble des phrases produites par application des transformations obligatoires aux séquences terminales de la grammaire syntagmatique". (SS, p. 51)

Si nous reprenons (SV) il apparaît immédiatement que : LES PHRASES-NOYAUX SONT PRODUITES PAR L'APPLICATION DES REGLES 1 A 8, PUISQUE T EST FACULTATIVE. Ce qui correspond à la seule partie supérieure de l'arbre de dérivation :



Les phrases ainsi produites avaient été qualifiées jusqu'ici de phrases-matrices : on n'y retrouve ni spécifications nominales, ni spécifications du comportement propre à chacun des deux termes de la relation SV. Donnons quelques exemples de telles phrases :

."Au bureau + le chef de service + dirige + l'employé + parce qu'il faut quelqu'un pour surveiller le travail".

."Dans l'entreprise + le patron + vaut plus que + ses employés + parce qu'il a pris le risque de fonder une entreprise".

- . "A l'école + le professeur + dirige + l'élève + parce qu'(il + en sait plus que + lui)".
- . etc ...

L'intérêt de ces phrases-matrices est évident : ce sont justement celles dont on a envie de dire qu'elles permettent de faire fonctionner le système économique, celles sur l'intériorisation desquelles les institutions habitantes mesurent leur succès.

Proposons donc, sans plus attendre, la définition suivante :

UN HABITUS LIE A (SV) EST UNE PHRASE-NOYAU DE (SV).

Il s'agit maintenant de vérifier si cette définition répond aux principales caractéristiques de la notion sociologique d'habitus, telle que l'entendaient BOURDIEU et PASSERON.

12. Habitus sociologique et habitus lié à (SV)

Pour que la transposition soit "fidèle" elle doit respecter les deux propriétés de l'habitus :

- . l'habitus est un principe intériorisé générateur de pratiques.
- . l'habitus joue un rôle reproducteur.

121. La générativité

En ce qui concerne l'intériorisation, il y a peu à dire, du moins, au niveau de la définition. Il faut simplement rappeler que l'instrument linguistique chomskyen implique une analyse en termes de structure profonde, inséparable en soi d'une hypothèse sur son intériorisation, qu'il s'agisse de langage ou de comportements. Et l'intériorisation sera d'autant plus plausible que la structure ainsi exhibée rendra mieux compte des phénomènes de surface.

Le point important est évidemment celui de la production des pratiques. En quoi l'habitus défini par (SV) génère-t-il les pratiques?

Et plus précisément, il semble que la question doive se poser ainsi : comment se manifeste la notion de génération dans (SV) ?

Soulevons d'abord une difficulté préliminaire :

a. La phrase-noyau : "profonde" ou "superficielle" ?

En effet, si l'habitus est un principe "intériorisé", il doit relever de la structure "profonde". Mais, dans la linguistique de CHOMSKY, une séquence terminale de la grammaire syntagmatique est une description de structure superficielle (toujours avec notre convention de laisser de côté le "niveau phonologique"). Et, comme notre habitus selon (SV) est une séquence terminale de la partie obligatoire de (SV), cela signifierait que, pour décrire un principe "profond", nous utilisons des phrases "superficielles" !

En fait, à y regarder de plus près, la difficulté est surtout formelle : nous nous sommes mal entendus sur le terme "profond". Dans le contexte présent, "profond" ne veut pas dire "caché". Pour comprendre ce point un peu délicat, nous allons voir qu'il suffit d'examiner l'histoire dérivationnelle des phrases de (SV) et d'introduire une définition supplémentaire :

IL N'Y A QUE DEUX TYPES DE PHRASES PRODUITES PAR (SV) :

- . LES PHRASES-NOYAUX : OBTENUES PAR L'APPLICATION DES REGLES QUALIFIEES D'OBLIGATOIRES (1 à 8) PUISQUE L'APPLICATION DES AUTRES DEPEND DE LA TRANSFORMATION FACULTATIVE T.
- . LES PHRASES "PRATIQUES" : OBTENUES PAR APPLICATION DE T A UNE PHRASE-NOYAU. TOUTE PHRASE PRATIQUE APPARAÎT AINSI COMME LA "CONCRETISATION" D'UNE PHRASE-NOYAU.

Le schéma ci-dessous illustre les deux cas :



Nous pouvons maintenant reprendre notre question :

- Dans tous les cas, les séquences terminales de (SV) sont une description de surface. D'un point de vue linguistique, les phrases-noyaux sont donc "superficielles".

Cependant les phrases-noyaux ne sont pas les plus fréquentes à être énoncées :

- La plupart du temps, c'est une phrase pratique qui est observée. LA PHRASE-NOYAU APPARAÎT ALORS COMME LE PRINCIPE D'ANALYSE DE LA PHRASE PRATIQUE. Ceci se comprend aisément : du fait que la phrase-noyau se présente A L'INTERIEUR de l'histoire dérivationnelle de la phrase pratique, on peut considérer l'habitus comme un principe profond, "intériorisé". Mais il est évident que cette intériorisation est le produit de notre analyse.
- Dans certains cas, cependant, des phrases-noyaux telles que nous en avons donné quelques exemples peuvent, elles aussi, être effectivement performées : nous dirons alors plus loin que la PHRASE-NOYAU APPARTIENT AU DISCOURS DE L'INSTITUTION. Car il faut bien que ce discours émerge de temps à autre.

Ces éclaircissements apportés, voici donc ce que nous pouvons dire sur le jeu génératif.

b. Génération : dérivation + transformation

- Formellement : les phrases pratiques apparaissent toutes comme des DERIVATIONS de phrases-noyaux. Lorsque T est appliquée, on peut donc dire que chaque phrase-noyau, chaque habitus, GÉNÈRE une phrase pratique.
- Intuitivement : les phrases-noyaux répondent bien à ce que l'on attend de la notion d'habitus. En effet, nous avons déjà insisté sur ceci que l'habitus n'est pas une programmation au sens usuel : il est inconcevable de dire que l'individu est programmé pour répéter une série de comportements. Par contre, il s'agit de pouvoir rendre compte de ce qu'"il y a de commun"

entre des performances formellement différentes. Il est difficile d'avancer, par exemple, que le contremaître Durang est programmé pour répéter à l'ouvrier Dupont de surveiller son horaire. Mais si nous comparons les deux phrases : "Le contremaître Durang dit à l'ouvrier Dupont de surveiller son horaire" et "L'ouvrier Dupont arrive à l'heure", il n'est pas stupide d'avancer qu'elles sont générées à partir d'une même phrase : "Le contremaître dirige l'ouvrier", phrase-noyau de (SV).

Répétons encore que (SV) n'est qu'un simulacre et, qu'à ce titre, il n'y a pas plus de sens à se demander si les phrases-noyaux sont "vraiment" intériorisées qu'à s'interroger sur la "réalité" de l'Oedipe. Et que celui-ci puisse éventuellement être la "cause" de celles-là ne doit nullement détourner d'analyser ce qu'on peut considérer comme l'une des manifestations par quoi Oedipe est socialement rentable (sinon indispensable !).

La notion d'habitus lié à (SV) donne donc une bonne image d'un processus plausible de génération des pratiques. Mais le point le plus intéressant reste encore à présenter.

122. L'habitus : du non-répétitif au reproductif

En introduisant la notion de BOURDIEU et PASSERON, nous avons bien insisté sur le fait que l'HABITUS N'EST PAS LA PROGRAMMATION. Il y a en effet un usage du terme "programmation" qui véhicule une certaine conception de la répétition très proche du schéma stimulus-réponse : si le stimulus se répète, la réponse va se répéter. Mais ce point de vue mènerait à n'envisager que des phrases isolées les unes des autres. C'est ainsi que "l'ouvrier met la machine en marche" et "le contremaître salue l'ingénieur", n'auraient rien en commun si l'on s'en tient à la notion de programmation dans son sens restrictif le plus répandu : chaque individu, programmé pour répondre de façon appropriée aux stimuli de la situation, et rien de plus.

Pourtant les deux phrases proposées ont quelque chose en commun : elles traduisent une hiérarchie ! Elles sont en quelque sorte

PRODUITES par une structure valuatve. Pour établir une très rapide caractérisation philosophique, rappelons ici encore notre opposition totale à la position empirique traditionnelle représentée avec vigueur par la conception stimulus-réponse. La démarche aboutissant à la construction de (SV) présuppose en effet que les comportements ne sont pas appréhendés dans une indifférence réciproque où leur seul rapport possible résiderait dans un abstrait statut de stimulus ou de réponse. Fi d'une linéarisation caricaturale de la notion de causalité !

Une fois évacuée l'acceptation usuelle du terme "programmation" on peut cependant la reconsidérer à un niveau plus profond. C'est alors un nom donné aux mécanismes par lesquels on suppose que l'individu "reconnaît" dans une situation un dominant, un dominé, une relation de valuation. Et c'est vrai que tout ce que nous avons dit de la machine sociale tend à faire admettre l'hypothèse d'un tel type de programmation. La répétition joue alors au niveau profond : DEUX PERFORMANCES DISSEMBLABLES REPETENT LA MEME STRUCTURE, LE MEME TYPE D'INDICATEUR SYNTAGMATIQUE. Diversité extrême en surface, répétition de la structure : c'est bien cela l'intuition du fonctionnement de l'habitus dans l'effet de société, l'intuition de son ROLE REPRODUCTEUR.

Nous contenterons-nous cependant d'une béatitude innocente devant la belle adéquation de l'outil linguistique à la tâche sociologique ?

13. Sur les ficelles d'une "rencontre" théorique ...

Parce que c'est presque trop beau : la notion de phrase-noyau se serait trouvée là, par hasard, pour nous permettre, juste à propos, de formuler la notion d'habitus ? Honnêtement, il faut l'avouer : la Providence, ça se fabrique un peu ... Et le détail de cette fabrication n'est pas inintéressant à raconter.

Tout commence, comme on le sait déjà, avec BOURDIEU et PASSERON : on sent qu'ils ont ferré quelque chose d'important avec leur notion d'habitus ? Et de plus, ils nous suggèrent presque ouvertement l'épuisette

linguistique. D'où : changement de discipline, on survole CHOMSKY, pour dénicher le bon concept. Tiens ! "Phrase-noyau ...", ça sonne bien ! Et le caractère d'obligation lié à ces phrases n'est pas sans rappeler que, d'une certaine façon, l'habitus est une sorte de matrice obligatoire pour les comportements. On entreprend donc la construction de (SV) avec cette idée préconçue : représenter l'habitus par une phrase-noyau.

Cependant, comme il est fréquent, la construction formelle développe peu à peu sa propre logique qu'il est difficile d'esquiver, même si l'on recèle une idée préconçue. Et c'est ainsi qu'à moment donné se pose la question à caractère purement linguistique : faut-il faire de T une transformation obligatoire ou facultative ? A priori, la réponse n'a rien d'évident. Surtout qu'à ce moment là, le concept de discours de l'institution n'était pas encore clair : nous étions partis pour pouvoir analyser des comportements effectifs (les phrases "pratiques"). Voici alors comment s'est décidée la réponse.

Par des considérations obligatoires de RECURSIVITE. Il est en effet indispensable de formuler linguistiquement un mécanisme de renvoi de la situation du comportement observé à une autre situation. Sinon, le modèle perdrait une grande partie de son intérêt analytique. On sait ainsi que la récursivité apparaît dans les réécritures de AO, AE, MO, ME, SCO, SCE. Supposons par exemple que nous voulions analyser un tel renvoi de situation dans un "motif exprimé". Formellement, nous réécrirons donc : MO = "parce que PM". Ceci amorce une nouvelle dérivation. De sorte que "parce que PM" devienne par exemple après application des règles obligatoires : "parce que le contremaître dirige le manoeuvre". Mais maintenant : si T était obligatoire nous devrions l'appliquer à cette séquence pour la "concrétiser". Ce qui aurait pour effet de faire disparaître du discours effectif toute mention explicite à la valuation. Et, en fait, cela reviendrait à faire du discours de l'institution un discours purement RECONSTITUE, par décryptage des comportements observés. Au contraire : nous posons qu'il y a des moments où la valuation se donne à lire directement. Il faut donc laisser T facultative pour se garder la possibilité de produire des syntagmes aussi clairs que "parce que le contremaître dirige le manoeuvre".

C'est seulement après coup que cette autonomie laissée aux phrases-matrices a fait apparaître leur statut de phrases-noyaux de (SV), du fait que T est facultative. Cette rencontre a été surprenante, il faut l'avouer. Encore que le cheminement décrit ci-dessus permet d'entrevoir un peu le travail inconscient qui a pu la produire.

°
° °

Au terme de ce paragraphe, la notion d'habitus se trouve donc posséder un statut. Alors qu'elle apparaissait presque sous les traits d'une hypothèse de travail, permettant d'écrire "La reproduction", elle est dorénavant adossée à tout l'édifice linguistique. Remarquons, sans nous attarder, que cela ne nous apprend rien de plus sur ce qu'est un habitus. Ce qui n'a rien de désespérant, lorsqu'on a pris le parti d'accepter la notion d'"équivalence documentaire" ...

Passons maintenant à l'essentiel :

2. UN POINT DE VUE LINGUISTIQUE POUR L'IDEOLOGIE

Pour le présenter, un moyen commode serait de rassembler un certain nombre de passages de notre texte relatifs à la notion d'idéologie puis de démontrer "lumineusement" que le point de vue linguistique est tout naturellement l'aboutissement de toute une démarche destinée à les unifier ! Mais cela aurait si peu de rapport avec la démarche effective dont on sait, en plus, si peu, qu'il vaut mieux faire l'inverse :

- donner une définition de l'idéologique en termes linguistiques
- examiner les rapports de cette définition, avec tout ce qui a été dit jusqu'ici concernant l'idéologique.

21. L'idéologie liée à (SV) : I(SV)

Nous avons posé plus haut : les habitus liés à (SV) sont les phrases-noyaux de (SV). C'est-à-dire : l'ensemble des phrases "matrices", générant les comportements, dans le sens où nous avons précisé la notion de génération.

Mais la notion d'idéologie liée à la valuation à quelque chose de plus "abstrait" encore que la notion d'habitus, c'est bien ce que traduit la définition suivante :

(1)

L'IDEOLOGIE LIEE A (SV) EST
L'ENSEMBLE DES PHRASES-NOYAUX DE (SV)

Définition tout aussi esthétique que celle de l'habitus ... Et, encore plus que celle-ci, à éprouver soigneusement. Mais l'épreuve va être beaucoup plus longue.

Car nous nous trouvons dans un passage théorique particulièrement délicat. C'est que, dans les chapitres précédents, nous n'avons pas utilisé de définition précise de l'idéologique :

- . En première partie : l'idéologique apparaissait sous les traits de Janus : idéologie-objet et idéologie-mode de fonctionnement. Nous n'avions pas tranché, bien au contraire.
- . En seconde partie, et jusqu'ici, l'idéologique a peu apparue : il a été annoncé qu'il fallait d'abord définir l'assomption de futur, puis lier cette notion à l'étude des mécanismes de production du futur.

Mais nous ne pouvons plus continuer à nous voiler les faces de Janus puisque nous disposons maintenant d'une définition ayant les apparences de la rigueur, et ceci, au terme d'un coûteux effort. Voici donc les questions qui nous paraissent devoir se poser :

- . I(SV) est-elle aussi un Janus idéologique ?
- . Quelle est la place de I(SV) dans l'entomologie des idéologies ?
- . Quel est le rôle de I(SV) dans la production du futur ?
- . Qu' avons-nous gagné à préciser le Janus idéologique en termes linguistiques ?

22. I(SV) : OBJET discursif social

Tout au début de notre étude (1), nous nous étions contentés de rappeler que l'idéologie, lorsqu'elle est citée, apparaît souvent comme objet. Au sens où l'on peut dire : UNE idéologie. L'idéologie nationaliste, etc.. Remarquons tout de suite qu'on pourrait distinguer l'idéologie comme objet plus diffus, repérable un peu partout dans la société. Mais, au stade embryonnaire où nous en sommes encore, une taxinomie des objets idéologiques est d'un intérêt secondaire. Ce qui est ici fondamental, c'est d'entamer une réflexion sur l'objet idéologique en tant que tel . Nous nous proposons donc de commencer par interroger le statut de I(SV), en espérant en retour un éclaircissement sur l'objet idéologique en général. Ce qui nécessite d'abord :

224. Quelques remarques triviales sur le statut d'objet

"Spéculation philosophique" ? Certes. Mais il est difficile d'y échapper. Pourquoi avons-nous décidé de parler d'OBJET Idéologique, si ce n'est par référence implicite à une notion d'usage courant. Mais tant que le nouvel objet restait à l'ombre de Janus, on pouvait "attendre et voir venir". Maintenant que sa définition s'est précisée, il faut un peu nous expliquer. Sans vouloir entrer dans une analyse qui pourrait être aussi longue que passionnante (2) nous nous contenterons d'appréhender le statut d'objet à travers les points suivants :

-
- (1). Qu'est-ce que l'idéologie ? - Première partie - chap. 1
 - (2). Pour une approche plus détaillée on pourra consulter par exemple : J. VUILLEMIN - La logique et le monde sensible - Flammarion 1971.

- . un objet n'existe que par rapport à d'autres objets, cette donnée constitue du même coup un espace d'objets.
- . à chaque objet correspond une forme d'appropriation d'une "portion" d'espace : deux objets discernables ne peuvent coïncider au même moment.
- . à chaque objet correspond une certaine stabilité dans le temps.

Insistons bien sur ceci que nulle référence n'est faite ici à la substance de l'objet, matérielle ou non, au sens commun. Voici pourquoi. A l'horizon de toutes les recherches actuelles sur la notion d'idéologie se profile la nécessité de construire un ESPACE SEMIOLOGIQUE capable de rendre compte de toutes les opérations par lesquelles les hommes "donnent sens aux choses", pour reprendre l'expression de BARTHES. Et dans cet espace la notion d'objet, même sous la forme d'activité objectifiante, est évidemment fondamentale. Pour construire cet espace, l'objet matériel servirait alors en quelque sorte de modèle à la notion générale d'objet mais n'aurait aucun privilège particulier. Il est d'ailleurs intéressant de retrouver de telles préoccupations dans l'étude du "discours argumenté écrit" de VIGNAUX :

"Le monde extérieur ne s'inscrit pas tel que dans la conscience, à travers les organes de sens. Le schéma de l'accommodation et de l'assimilation (PIAGET) se présente comme le premier niveau observable de la structuration, avant la pensée discursive. (...) L'objet n'est donc pas offert par un "réel", il se construit en fonction des structures et de procédures. (...) Les schémas d'objets que nous appréhendons constituent pour nous des abstraits, qui qui schématisent le réel et n'en rendent compte que sommairement. Les propriétés de l'OBJET GENERAL conceptualisé nous servent alors de moyen de comparaison pour juger les choses en leur identité relative et approximative". (1)

Considérons ainsi l'objet "chaise". Dans un certain espace, tout ce qui je peux en dire c'est qu'il existe que par rapport à "table", "tapis" etc., ou par rapport à "pied", "barreaux" etc.,

(1). Par exemple MARTINET - Eléments de linguistique générale

- . que "chaise" ne peut pas occuper la place de "table" au même moment,
- . qu'il lui faut un minimum de permanence pour que son existence puisse être reconnue.

C'est ainsi que la matérialité de la chaise n'apparaît pas, si ce n'est à travers l'impossibilité de partager le même espace avec un autre objet. Cette sorte de matérialité est alors aussi partagée par le mot écrit "chaise" qui a lui aussi statut d'objet mais dans un autre espace, "chaise" ne peut pas être écrit à la place de "table".

On remarquera ainsi, en passant, que le statut d'objet repose sur la possibilité d'une opération très voisine de celle de COMMUTATION par laquelle la linguistique construit des objets phonématiques (1) : on fait commuter les éléments de l'environnement immédiats pour faire ressortir l'identité de l'objet.

Encore un point qu'il faut soulever, ne serait-ce que par précaution, dans ce genre de discussion : le problème de l'existence, autonome ou non des objets par rapport à la conscience humaine, critère de matérialisme selon LENINE, n'a pas été abordé de front. C'est que, d'une part, on y consacrera ailleurs un article (2) et d'autre part, les objets auxquels nous nous intéressons ici court-circuitent un peu cette discussion : leur existence ne peut pas être conçue en dehors d'une société, contrairement A PRIORI à tous les objets "naturels" qui étayent l'argumentation de LENINE. L'objet idéologique, lui, apparaît toujours dans un discours. Ceci ne veut pas dire qu'il existe des objets indépendants du discours qui les fonde, évidemment. Mais, à suivre cette voie, nous irions trop loin, semble-t-il par rapport aux besoins du moment. Pour suturer cette tentative de digression, rappelons, après BAUDRILLARD que :

"L'"objet" donné, empirique, dans sa contingence de forme, de couleur, de matériau, de fonction et de discours, cet objet est un

(1). Par exemple MARTINET - Eléments de linguistique générale

(2). Note sur la construction d'un espace sémiologique. Inédit

MYTHE. Cache-toi, lui a-t-on dit. Mais l'objet n'est RIEN. Il n'est rien que les différents types de relations et de signification qui viennent converger, se contredire, se nouer sur lui en tant que tel. Il n'est rien que la logique cachée qui ordonne ce faisceau de relations en même temps que le discours manifeste qui l'occulte". (1)

Passons maintenant au statut de l(SV) en utilisant les quelques réflexions sommaires qui précèdent.

222. Sur la notion d'espace idéologique

Rappelons que l(SV) est l'ensemble des phrases-noyaux de (SV). Pour lui attribuer statut d'objet, se pose tout de suite la question de l'espace correspondant, disons de l'espace idéologique. Pénible question car il semble évident qu'on ne peut conceptualiser cet espace tout seul, indépendamment de celui, plus général, d'espace sémiologique. Objectif, encore une fois, qui nous entraînerait trop loin et surtout, ne pas oublier l'aspect dialectique de la démarche : pour construire A (espace idéologique) il vaudrait mieux disposer de B (espace sémiologique) mais la réalisation de B dépend de la réalisation, même (ou surtout ?) approximative de A. Nous laissons donc B de côté.

Mais attention ! Il n'est pas question de donner à entendre, par cette notion d'espace idéologique, que nous construirions quelque chose d'analogue à la "région" idéologique de type althussérien, s'opposant à d'autres régions, politique ou économique. Que ce soit une position bien claire : l'idéologique est à la pratique sociale ce que pile est à face : il n'y a pas une région idéologique, et d'autres régions. Ceci dit, de la même façon que, pour parler un peu clairement (?) de pile et face, on a construit le concept d'espace de probabilité, il ne semble pas inutile de tenter une opération analogue, en proposant la notion d'espace idéologique.

Sous réserve, encore une fois, que sa formulation précise semble totalement dépendante de celle d'espace sémiologique, il paraît

(1). Pour une critique ... - op. cit. p. 60

possible d'en esquisser les grandes lignes :

- pour poser I(SV) comme objet, il faut supposer que I(SV) s'oppose à d'autres objets idéologiques. Et, ainsi qu'on l'annonçait en construisant (SV), il est tout à fait vraisemblable que les comportements sociaux relèvent de plusieurs syntaxes possédant chacune son vocabulaire auxiliaire :

A CHAQUE SYNTAXE SOCIALE (S) CORRESPOND I(S) , L'ENSEMBLE DE SES PHRASES-NOYAUX, LES I(S) CONSTITUENT ALORS L'ESPACE IDEOLOGIQUE.

Pour ne donner qu'une idée de ce que pourrait être une autre syntaxe concevable, il semble que le discours sur la folie puisse s'analyser à l'aide d'un vocabulaire articulé autour de la notion de MISE A L'ECART, ou d'exclusion ; dans une certaine situation , un individu est mis (se met) à l'écart pour certaines raisons. Cette remarque est de l'ordre du balbutiement. En tous cas, certains ensembles de spécification de cette hypothétique syntaxe sont tout prêts : il suffit de se référer par exemple à la "Classification française des troubles mentaux". (1)

- La question reste entière des positions relatives de chaque I(SV). En particulier : y en aurait-il une qui produise toutes les autres. Par exemple, l'idéologie évaluative est-elle au fondement de toute autre, par des voies qui restent encore à élucider ? Nous n'en savons trop rien et c'est évidemment un problème dont l'importance excède le cadre où nous évoluons. L'espace ainsi entretevu , nous pouvons maintenant revenir à ses objets.

223. I(SV) : OBJET idéologique

I(SV) ne se pose donc comme objet que par rapport à d'autres objets dont l'existence semble plus que plausible, encore qu'il serait nécessaire d'y consacrer une autre étude à laquelle nous appelons les bonnes volontés.

Reprenons alors nos propos relatifs au statut d'objet.

(1). Telle qu'elle est rappelée par B. CUAU et D. ZIGANTE dans la Politique de la folie - Stock 1974

a. La discernabilité des I(S)

Notre définition formelle de l'idéologie produit-elle des objets DISTINCTS, au sens où nous paraissent distincts, par exemple, l'idéologie patronale et l'idéologie syndicale ?

La réponse pourrait n'être que formelle : I(SV) étant définie comme ENSEMBLE de phrases, la distinction entre les objets serait définie en termes de différence entre ensembles. On sait, en effet, que deux ensembles sont différents s'ils diffèrent au moins par un de leurs éléments. Mais cette façon de voir écarte la vraie question : étant données deux syntaxes différentes, est-on sûr que les ensembles de phrases-noyaux seront différents ? Ceci pose évidemment le problème du rapport entre les syntaxes. Même si le discours de la valuation et celui de la folie, par exemple, paraissent a priori discernables, on voit également leur zone d'interférence : la mise à l'écart peut provenir d'une déviance répétée par rapport à (SV). Mais l'ensemble des phrases-noyaux de (SV) est-il différent de celui de (SF), syntaxe de la folie ? En l'absence d'une théorie générale des syntaxes on en est réduit à supposer que c'est là une conjoncture très vraisemblable. On s'en réclamera pour affirmer que les objets idéologiques sont discernables, dans l'espace idéologique.

b. Reste la permanence de I(S)

Il est clair que les phrases-noyaux de (SV) ont une mortalité plutôt réduite. D'abord les éléments SO, SS, SV, SE, SC ne changent pas tellement vite. Pour préciser un peu le rythme de changement, des phrases telles que : "Dans le fief, le seigneur a tout pouvoir sur le serf" ne sont plus des phrases-noyaux de (SV) sous sa forme actuelle parce que SO = "le seigneur", SE = "le serf", SV = "a tout pouvoir sur", ont disparu de (SV). Mais surtout, ce qui fonde la permanence de I(SV) c'est justement la STRUCTURE (SS) + (SO) + (SV) + (SE) + (SC) : l'indicateur syntagmatique des phrases-noyaux ne se modifie pas. Ce qui par contre-coup introduira à la discussion relative à I(SV) en termes de mode de fonctionnement. Mais il reste encore à se demander : QUI PARLE I(SV) ?

224. I(SV) : objet discursif de l'institution

Il est temps de faire ressortir la différence existant entre I(SV) et l'ensemble des phrases pratiques.

Les phrases pratiques décrivent les COMPORTEMENTS PO et PE.

Et, parmi ces comportements, peuvent figurer les discours effectifs du dominant et du dominé. Les phrases-noyaux, par contre, relèvent entièrement de l'ordre du discours. Mais, question qu'il n'est pas trop tôt pour poser : le discours de qui ? Réponse toute formelle : c'est le discours social . Oui, mais encore ?

Pour pouvoir répondre, il y a une chose qu'il ne faut pas perdre de vue : c'est le procès du SIMULACRE censé décrire des mécanismes profonds générant la performance qui, seule, est observable. Si l'on suppose, après BAUDRILLARD, l'existence d'une logique sociale telle qu'elle se représente par le vocabulaire auxiliaire, la difficulté vient de ce que cette logique n'est pas QUE pure reconstitution : tout ne peut pas être ABSTRAIT de la performance, il faut bien que la logique sociale apparaisse EXPLICITEMENT de temps en temps. En cela nous rejoignons explicitement la méthode de FOUCAULT : nous refusons "L'INTERPRETATION des faits énonciatifs à la recherche d'un discours secret, pour analyser les relations établies entre ces faits (...). L'étude de leur coexistence et de leur détermination réciproque". (1) Et c'est sur ce terrain que s'opposent les phrases-noyaux et les phrases pratiques.

Nous allons donc nous interroger sur le statut de leur énonciateur :

a. Phrases-noyaux/phrases pratiques : qui parle ?

Nous distinguerons trois cas :

- Non-application de T :

La dérivation produit alors directement les phrases-noyaux et on est en bon droit de se demander quel en est le sujet.

(1). Annie GUEDEZ : "FOUCAULT" Psychothèque - Ed. Universitaires
1972 - p. 76

La seule réponse possible est : l'observateur, en ceci qu'il a repéré, LUI, un certain nombre de phrases qui lui paraissent traduire la logique sociale. Si on lui demande d'où lui viennent ces phrases il ne peut que répondre qu'il les a observées. Ce qui renvoie au cas suivant :

- Application de T + non récursivité

Les phrases-noyaux n'apparaissent alors que comme une séquence intermédiaire dans une dérivation aboutissant aux phrases effectivement observées (ou plutôt : aux phrases traduisant le comportement observé). Dans ce cas, on le sait, la phrase-noyau joue bien son rôle intuitif de représentant de la logique sociale : c'est un peu le démon caché derrière l'anodin. Par exemple derrière "l'ingénieur Durang dit que les cadences sont trop basses" il y a la phrase-noyau : "A l'atelier, l'ingénieur dirige l'ouvrier. Mais, là encore, au niveau de l'observation, la logique sociale n'est pas explicite. De sorte qu'elle pourrait paraître comme le pur fantasme reconstituteur de celui qui observe les comportements. D'où le dernier cas :

- Application de T + récursivité sans réapplication de T

Soit par exemple la phrase : "L'adjudant Dubois fait faire cinquante pompes au soldat Bidasse en lui disant ; "parce que c'est un ordre !"". Cette phrase est un comportement effectif de dominant : il y a donc eu application de T. De plus, elle contient un motif explicite qui s'analyse en termes de récursivité. En effet, on peut dire que dans la dérivation de la phrase, on a réécrit $MO = PM$. L'application des règles obligatoires a alors produit : "parce que l'adjudant commande au soldat", syntagme qui, ici, est bien "équivalent" à : "parce que c'est un ordre" (Compte tenu des problèmes de "traduction" évoqués plus haut dans l'étude du rapport entre les phrases produites et les phrases observées). En tout cas, dans la nouvelle dérivation T n'a pas été appliquée.

Dans cet exemple, une phrase-noyau apparaît comme syntagme dans un discours observé et elle possède un sujet d'énonciation autre que l'observateur. Ce sont ces phrases qui ont permis, en fait, de repérer le phénomène de valuation et de construire (SV). Sans leur énonciation EXPLICITE, (SV) n'aurait été qu'une construction interprétative de l'observateur.

°
° °

Toutes les phrases se ramènent ainsi à une combinaison de ces trois cas :

- phrase-noyau : énoncée par l'observateur
- phrase-noyau : comme séquence intermédiaire dans l'histoire dérivationnelle d'une phrase pratique
- phrase-noyau : comme syntagme explicite d'une phrase pratique.

Maintenant que les sujets énonciateurs sont précisés nous allons remarquer un curieux phénomène réflexif. (SV), en effet, a été construite pour permettre une définition linguistique de l'idéologie. Et, ainsi que nous l'avons déjà laissé entendre, l'intérêt de la notion idéologique, c'est qu'elle rend compte des phénomènes de reproduction sociale. Ce qui rend alors assez troublant :

b. Le fonctionnement réflexif de (SV)

Retraçons, en effet, les conditions d'élaboration de (SV) :

- Pour avoir conçu le projet de construire l'idéologie de la valuation, il faut avoir observé un grand nombre de phrases de comportement comportant des syntagmes où la valuation apparaît explicitement (ce sont les phrases de 3ème type ci-dessus). Et ce n'est peut-être pas un hasard si ces phrases sont performées en grande quantité dans les premières années de la vie. Le caractère statistique de cette observation effective permet donc d'attribuer à l'ensemble de ces

syntagmes une existence sociale. De par son origine, on peut donc dire que I(SV) est un objet discursif social, première version.

- On sait ensuite que ces syntagmes jouent un rôle fondamental dans (SV) puisque son élaboration leur confère un statut de phrase-noyau. Une fois (SV) achevée, on dispose alors d'un mécanisme d'analyse générative des comportements : les phrases quelconques observées (celles du 2ème type) sont ainsi analysables à l'aide des phrases-noyaux (1er type). Celles-ci, en tant qu'elles sont produites DANS (SV) apparaissent alors comme le discours de l'observateur. Et dans le cadre de (SV), on peut dire cette fois-ci que I(SV) est un discours énoncé par l'observateur SUR la société. C'est-à-dire : I(SV) objet discursif social, deuxième version.
- Mais il se trouve maintenant que (SV) peut aussi produire des phrases du 3ème type, celles où la valuation apparaît explicitement : justement celles qui ont permis d'entreprendre l'élaboration de (SV). C'est dire que : (SV) EST PRODUITE DE FAÇON A REPRODUIRE LES CONDITIONS DE SA PRODUCTION ...

En fin de compte, (SV) destinée, ainsi qu'on l'a prévu, à vertébrer la notion de reproduction sociale, est elle-même de type reproductif : c'est peut-être ce qu'on appelle un concept adéquat à son objet ... ? Remarque que nous ponctuerons de ce passage de VIDAL :

" ... pas plus que la cellule, la vie, le milieu, le normal ou le pathologique, l'idéologie n'est un fait, un objet extérieur au procès de sa connaissance. L'idéologie n'est objet que construit, et construit, non par quelque volontarisme, mais à partir du - et dans le - réseau théorique que les analyses concernant n'ont pas fini de tisser. C'est de cette "pratique théorique", dont ALTHUSSER a proposé les éléments fondamentaux de compression, que l'idéologie procède". (1)

(1). Essai sur l'idéologie - op. cit. p. 295

Il reste à préciser le terme un peu vague de "social" :

c. I(SV) : le discours de l'institution

Nous avons vu en quoi I(SV) est un objet discursif social. Mais, remarquons bien l'hétéronomie : En tant qu'ensemble de phrases produites par la machine syntaxique, I(SV) peut être considérée comme SON discours à lui, l'observateur, le constructeur de simulacre. Par contre, du côté des origines de (SV), toutes ces phrases explicites ont été effectivement performées par une foule de gens. On ne peut plus dire LE discours. Et pourtant, il y a bien autre chose que le fait d'être observé par UN individu, pour donner une unité à cet ensemble de phrases.

Nous dirons alors que l'unité observée, celle qui fait pendant à l'unité produite par (SV), c'est celle de l'institution. A partir d'un ensemble de phrases observées, nous n'avons en effet rien fait d'autre que ce que propose GRIGNON :

"... reconstituer un discours que personne ne tient jamais dans son ensemble, mais qui est pourtant le "discours commun" que produisent à leur insu les différents agents ou groupes d'agents "discours de l'institution" dont on ne peut saisir le sens que si on le met en relation d'une part avec la structure idéologique d'ensemble d'où il procède et d'autre part avec les conditions sociales de la genèse et de la reproduction de cette structure." (1)

Sauf que, pour nous, l'idéologie c'est justement ce "discours commun". Ce que nous traduisons :

I(SV) EST LE DISCOURS DE L'INSTITUTION.

Nous achevons ainsi l'étude de l'objet I(SV). Et voici maintenant, en bonne logique..:

23. l(SV) : mode de fonctionnement

Rappelons les termes de FOUCAULT :

"S'attaquer au fonctionnement idéologique d'une science ... c'est s'attaquer ... au système de formation de ses objets, de ses types d'énonciation, de ses concepts, de ses choix théoriques. C'est la reprendre comme pratique parmi d'autres pratiques". (1)

Programme que nous avons implicitement élargi au-delà de la science, à tout corps théorique socialement repérable. De ce point de vue, que peut-on donc dire de l'ensemble des règles qui produisent l(SV) ? Comment reprendre l(SV) comme pratique parmi d'autres pratiques ? Ce qui a pour corollaire, on le sait déjà, le passage d'une conception STATIQUE de l'objet à une conception DYNAMIQUE : si l(SV) est le produit d'une pratique, en tant qu'ensemble de phrases, il faut montrer en même temps comment FONCTIONNE cette pratique.

231. Statique et dynamique : le rôle des règles-noyaux

CHOMSKY va nous donner de quoi démonter cette pratique :

"Au niveau de la structure syntagmatique, toute phrase du langage, est représentée par un ENSEMBLE de séquences et non plus par une seule séquence ... La structure syntagmatique doit être considérée comme un niveau unique, avec un ensemble de représentations. Pour chaque phrase du langage, il y a une correspondance terme à terme entre les ensembles de représentations correctement choisis et les diagrammes". [en forme d'arbre] (SS p. 35)

Ce qui signifie : CHAQUE PHRASE EST INSEPARABLE DE SON INDICATEUR SYNTAGMATIQUE. S'agissant des phrases-noyaux, cela veut dire qu'on ne peut les considérer indépendamment des règles qui les produisent, que nous nommons les REGLES-NOYAUX (1 à 8). De sorte que l'objet statique : "ensemble des phrases-noyaux" a aussi une face dynamique : les règles-noyaux ont beau, elles aussi, former un ensemble, elles véhiculent un ORDRE d'application produisant une SUITE

(1). L'archéologie du savoir - op. cit. p. 243

d'états de séquence, débutant par "PM" et aboutissant aux phrases-noyaux. Par là s'introduit la référence à un écoulement "temporel" !

On reconnaîtra volontiers que cela peut paraître artificiel ; un ensemble de phrases, c'est donné, ça ne bouge pas. On peut bien lui adjoindre un ensemble de règles décrivant la production de ces phrases, la "dynamisation" ainsi effectuée demeurera ADJOINTE à l'objet, sans plus. La meilleure preuve, pourrait-on ajouter, c'est qu'on aurait très bien pu choisir une DEFINITION (2) POUR I(SV) : ENSEMBLE DES REGLES-NOYAUX et non pas des phrases-noyaux. Cette fois, l'accent aurait été mis directement sur l'aspect "dynamique". L'idéologique (liée à SV) serait définie par l'application d'une SUITE de règles produisant les phrases-noyaux. C'est tellement vrai qu'il faut en mesurer la portée.

Car ce qui est ici en cause, c'est la conception même du langage. Face à l'objet inerte dont la description a fondé la linguistique traditionnelle, l'apport de CHOMSKY a été de proposer un modèle de l'ACTIVITE LANGAGIERE. Une fois ce modèle constitué, il est assez logique de le supposer inséparable de son produit : les phrases performées. Pourtant rien n'empêche d'accorder une sorte de prééminence à ces dernières. Car, après tout, ce sont elles qui sont observées, alors que la syntaxe, elle, n'est qu'un simulacre. Ceci explique pourquoi nous avons préféré définir I(SV) comme ensemble de phrases-noyaux : intuitivement, l'idéologique se manifeste de façon explicite, par des phrases, dans un discours. Mais nous ajoutons aussitôt que ces phrases n'ont de sens que par rapport à une ACTIVITE IDEOLOGIQUE que décrit l'ensemble des règles-noyaux. Et c'est alors la moindre des choses lorsqu'on a tellement insisté sur l'ACTIVITE SYSTEMIQUE, que de disposer de notions capables d'en rendre compte.

Nous compléterons donc la première définition :

(2)

L'IDEOLOGIE LIEE A (SV) EST DEFINIE SIMULTANEMENT :

- COMME OBJET : L'ENSEMBLE DES PHRASES-NOYAUX DE (SV)
- COMME MODE DE FONCTIONNEMENT : L'ENSEMBLE DES REGLES-NOYAUX DE (SV)

La question de FOUCAULT peut alors être reprise.

232. l(SV) comme pratique

Revenons à cette notion de pratique idéologique : l(SV) comme ensemble de règles-noyaux : c'est tout à la fois un repérage d'objets, un effet de grille et un certain travail sur ces objets.

- a. Le REPERAGE, d'abord, qui fait conjointement surgir l'objet et la vision de l'objet. L'existence de (SV) implique en effet la possibilité pour l'énonciateur de condenser son contexte social en une situation où n'apparaissent qu'un dominant un dominé, leur relation, et les causes justifiant le tout. Par (SV) des objets acquièrent statut. Et là nous rencontrons la notion d'OBSTACLE sur laquelle VIDAL fonde son analyse de l'idéologie :

"Ni objectifs, ni faits informés par la conscience des acteurs, les obstacles dont l'idéologie articule les effets relèvent plutôt d'un autre système d'analyse. On peut les considérer comme manifestant des noeuds de contradictions dans un système de rapports sociaux. (...)

Il s'agit, par la notion d'obstacle telle que nous en proposons ici l'utilisation, (...), de faire apparaître le jeu des structures sociales et des rapports sociaux à l'oeuvre dans ce qu'on appelle significativement le CONTEXTE. En d'autres termes, les éléments de la situation dont a à reconnaître l'idéologie, ou plus exactement les idéologies dans leur composition interne, sont obstacles dans la mesure où ils apparaissent comme l'effet des rapports sociaux au niveau du champ social.

(...) L'IDEOLOGIE PEUT ALORS ETRE CONCUE COMME INSTANCE SYSTEMATISANT DES OBSTACLES PERTINENTS. Ces obstacles sont pertinents dans la mesure où ils se réfèrent, nous l'avons dit, aux principes mêmes qui fondent en théorie la nécessité des rapports sociaux." (1)

Il semble qu'on ne peut pas mieux parler des syntagmes de (SV),

(1). Essai sur l'idéologie - op. cit. pp. 186-187

ni désigner plus clairement l'appel à l'analyse de la logique sociale.

Reste à effectuer le passage des obstacles repérés aux objets de l'idéologie :

"L'objet que situe l'idéologie n'est pas une collection d'attributs, mais l'ensemble des relations (de complémentarité ou d'opposition que le texte social, et les rapports sociaux qui le produisent, désignent au plan de la situation". (1). Et, citant GRANGER :

"La caractérisation des "objets" ainsi structurés est absolument EXTRINSEQUE, c'est-à-dire qu'elle s'exprime totalement dans les relations instituées entre eux, sans qu'apparaissent jamais des propriétés intrinsèques, qui qualifient un élément comme un en soi ...". (2)

"Les objets que produit l'idéologie - ou, si l'on veut, sur lesquels elle travaille ne sont donc pas des reproductions de la situation "réelle". C'est pourquoi nous les avons nommés OBSTACLES, dans la mesure où ils ne sont produits que dans l'espace désigné par la dialectique des rapports sociaux." (1)

Pour terminer, une remarque dénuée de toute innocence : rien n'empêche de projeter sur l'objet idéologique lui-même, tout ce qui précède concernant les objets DE l'idéologie. On laissera alors pendante la question de savoir de quelle(s) idéologie(s) l(SV) pourrait être un objet ...

- b. L'EFFET DE GRILLE, qui caractérise la pratique idéologique, se présente maintenant, comme le corollaire du repérage d'objets :

"... l'instance idéologique, loin d'agir comme simple effet, ou système de représentation, d'une pratique entièrement naturalisée, constitue plus exactement une grille. Et, comme toute grille, son effet de lecture n'est pas étranger à son effet de

(1). Essai sur l'idéologie - p. 320

(2). G.G. GRANGER - Objet, structures et significations.

masque. Les espaces découpés par ses mailles permettent de lire autre chose que ce qui est masqué par ses points forts. Mais ceux-ci seuls, coutures, opèrent, précisément, la distribution des lacunes. On conçoit qu'en cette perspective, l'idéologie soit agissant," (1)

Suintent ainsi de cette grille : dominant, dominé, relation de valuation, leur justification.

c. La PRATIQUE IDEOLOGIQUE liée à (SV) : la réflexion de Janus

On pressent déjà qu'il doit s'agir de bien autre chose que ce que peuvent laisser entendre des expressions comme "la pratique idéologique du P.C. chinois", par exemple. Rien à voir avec l'organisation et la diffusion d'une idéologie, d'un objet idéologique.

Repérage d'objets et effet de grille sont d'un tout autre ordre : l(SV) relève de la structure profonde. Ce qui ne veut pas dire que ses éléments ne puissent pas être explicites. On s'est déjà expliqué là dessus : en tant qu'objet discursif social, l(SV) s'interprète aussi bien comme ensemble de phrases apparaissant dans le discours des agents sociaux que dans celui de l'observateur qui se propose d'analyser leur comportement. Donc, au niveau profond, comment parler d'une pratique liée à (SV) ?

D'abord, l'effet de grille peut se traduire en termes de RECONNAISSANCE DE FORMES. L'individu détache de son environnement ce qui va acquérir sous forme de dominant, de dominé. Il lit leur relation comme relation de valuation. Il forme la justification de la situation. C'est cette pratique que veut signifier la séquence (SS) + (SO) + (SV) + (SE) + (SC). Pratique suivie d'une spécification des syntagmes dont le résultat de est l'ensemble des phrases-noyaux.

(1). Essai sur l'idéologie - p. 215

Les règles qui les produisent donnent alors de l'univers une image bien déterminée : tous les objets n'y apparaissent que marqués du sceau de la valuation.

S'attaquer ensuite au fonctionnement idéologique de I(SV) c'est bien faire apparaître cette pratique en ce qu'elle s'oppose à d'autres pratiques caractérisées par d'autres objets, d'autres grilles, d'autres règles de spécification. Ce que nous avons fait pour I(SV) est encore peu de choses dans la mesure où il faudrait d'autres objets I(S) pour servir d'aune à cette comparaison de pratiques. Mais enfin, c'est déjà un bon début qui nous introduit au plus important :

LA PRATIQUE IDEOLOGIQUE, DEFINIE COMME L'ENSEMBLE DES
REGLES-NOYAUX, C'EST CE QUI PRODUIT L'OBJET IDEOLOGIQUE,
DEFINI COMME L'ENSEMBLE DES PHRASES-NOYAUX.

Ainsi pense-t-on avoir contribué à mieux préciser la nature de I(SV). Deux faces, c'est indéniable mais les règles-noyaux ne sont pas plus concevables sans leur produit que les phrases-noyaux ne le sont sans le mécanisme de leur production.

Maintenant que Janus vient d'être réfléchi par un miroir approprié il est peut-être opportun de se demander comment le situer par rapport aux conceptions plus courantes concernant l'idéologie.

24. I(SV) dans l'entomologie des idéologies

Il ne s'agit pas maintenant d'établir une liste de comparaisons pour le simple plaisir d'en faire état. Notre plaisir ne sera pas celui, thésorisateur, du recensement, mais celui, oedipien du rapport aux Anciens. Essayer de vérifier comment notre définition s'articule avec les diverses notions d'idéologie que leurs patientes recherches ont mis à jour.

241. I(SV) et représentation (théâtrale ...)

Écoutons la critique que fait VIDAL de la conception de l'idéologie comme représentation :

"Il est constant que l'analyse des idéologies en terme de système de représentation s'essaie à dégager au niveau de la pratique un ensemble de références qui donnent la mesure de l'écart possible entre l'une et l'autre. (...) Il n'y a donc d'idéologie que pour autant qu'il y a possibilité d'en référer à une pratique, ce qui pose l'écart comme condition d'être de l'idéologie. (...) Cette pratique est donc soupçonnée de porter en elle les raisons mêmes de son intelligibilité. (...) C'est-à-dire que la pratique sociale est porteuse d'une vérité que la conscience s'efforcerait de révéler ou de masquer selon les besoins de la cause ou du groupe en jeu. Si l'on admet que la pratique porte en elle-même la vérité comme l'arbre le fruit, si l'on pense la vérité immanente à la réalité objective, si l'on considère que l'idéologie a pour fin de ruiner les fausses apparences pour atteindre à l'essence des faits, alors on risque fort de ne pouvoir se dégager des conséquences métaphysiques de la présence et du contenu. Et les questions nouvelles naissant de cette conception, et portant par exemple sur l'origine de cette présence et sur la signification en soi de ce contenu ne sont pas près de trouver leur réponse. (...) L'idéologie nous est apparue au contraire comme porteuse de son propre système d'articulation. (...) L'idéologie n'est pas objet réel mais objet construit". (1)

La longueur de cet extrait était à la mesure des précautions à prendre : on ne peut pas accepter de parler de I(SV) en termes de représentation sans avoir pris parti sur les rapports du couple représentation/pratique. Soit donc le parti pris : aucun des deux termes n'a le privilège de tirer à lui la couverture de la Vérité. Nous nous sommes d'ailleurs déjà préparés à aborder le problème puisque nous disposons des notions d'objet-signe et de simulacre qui nous ont beaucoup aidé à secouer l'impérialisme d'un supposé

(1), Essai sur l'idéologie - op. cit. p. 299

Réel, bien concret, terre promise de toute investigation scientifique. : le jugement de valeur qui jouait traditionnellement en défaveur de la représentation doit maintenant céder la place à l'ANALYSE de son articulation à la réalité.. Voici ce que nous proposons :

I(SV) EST UNE REPRESENTATION - THEATRALE - DE LA REALITE.

L'effet de grille lui en fournit les objets-acteurs^{*}. Les règles-noyaux leur assignent un scénario. Et enfin, en remarquant son analogie avec l'un de ces mots comme "marque", "création", "invention", etc., désignant indifféremment une action ou son résultat (1), on conviendra de ce que la REPRESENTATION se donne aussi à voir comme un produit, comme une performance : l'ensemble des phrases-noyaux. La représentation idéologique est donc à comprendre au pied de la lettre : comme oeuvre d'art. Ce qui renvoie à la critique de l'oeuvre d'art :

"...on peut dire que la pratique, telle qu'elle se donne à l'analyse sociologique, n'est pas une pratique dont le sens est à chercher ailleurs, en-deçà, ou au-delà. La signification de la pratique est dans son texte, c'est-à-dire dans son mode de composition interne. L'idéologie dont le travail est de lire cette pratique se trouve dans la même situation que le critique face à l'oeuvre. (...) Si l'idéologie est lecture d'un texte, si, par cette lecture elle est critique et par cette critique déplacement du texte, alors en effet, elle est invention, elle est création, elle est action." (2)

C'est dans le cadre ainsi posé que nous accepterons donc de dire que I(SV) peut se concevoir comme représentation sociale.

Mais le bon peuple veut être renseigné sur les coulisses ...

(1). On sait que DERRIDA s'est fait une spécialité dans l'usage de ces mots : trace , entame, etc ...

(2). D. VIDAL - Essai sur l'idéologie - op. cit. p. 314

242. I(SV) et occultation

Le qualificatif d'"idéologique" n'a en général rien de flatteur : il sous-entend toujours une part de fausse conscience ou, même pire, de mystification plus ou moins volontaire. La fonction d'occultation de la réalité est ainsi inséparable de la notion d'idéologie dans ses versions les plus courantes. Ce qui nécessite que I(SV) soit scrutée sous ce point de vue. Et d'abord :

a. L'idéologie occulte SA réalité

L'introduction du paragraphe précédent nous a déjà fixés sur ce qu'il faut entendre par "rapports de l'idéologie à la réalité". La question de l'occultation de la réalité n'a donc pas beaucoup d'intérêt puisque, comme on l'a vu, l'idéologie est productive de réalité au même titre que la critique. S'il faut chercher un effet d'occultation ce n'est pas dans l'occultation de la réalité tout court mais bien plutôt dans l'occultation de la réalité idéologique elle-même. C'est en ce sens que l'on peut comprendre après VIDAL, la conception développée par POULANZAS (1) :

"Ce n'est pas la représentation qui donne la clé de l'intelligibilité idéologique, c'est l'"opacité" de sa structure qui rend intelligible la représentation." (2)

Cette opacité structurelle n'est rien d'autre que ce à quoi s'attaque FOUCAULT lorsqu'il propose d'analyser le mode de fonctionnement idéologique : tant qu'on n'a pas précisé le système de formation de ses objets, de ses types d'énonciation, de ses concepts, de ses choix théoriques, la structure idéologique reste opaque. Notre définition de I(SV) peut-elle alors nous aider à comprendre l'occultation par l'idéologie de son mode de fonctionnement ?

b. Occultation idéologique : connaissance et analyse

On commencera par remarquer que l'occultation ne peut se concevoir que comme corollaire d'un travail de désoccultation.

(1). Pouvoir politique et classes sociales t.2 pp. 27 et 29 op. cit
 (2). D. VIDAL - op. cit. p. 36

S'agissant de l'individu travaillant ainsi à désocculter sa structure personnelle, on a coutume de dire qu'il est en ANALYSE. On n'insistera ici ni sur le rôle fondamental du langage dans ce processus, ni sur des propositions telle que "l'inconscient est structuré comme un langage" qui ont assuré la célébrité de leur auteur. Ou plutôt : juste à peine pour soutenir l'analogie qu'induit la nature linguistique de l(SV).

- Car on ne sait rien de l'idéologie de la valuation, pas plus que du travail de l'inconscient, et, dans le fond, pas plus que de l'activité langagière elle-même. Par contre, on peut dire que tout semble avoir été fait pour se permettre d'annoncer l'hypothèse suivante : l(SV) EST STRUCTUREE COMME UN LANGAGE. Le chemin serait alors facile mais trop périlleux qui mettrait en équivalence idéologie et inconscient, du fait de leur similitude de structure : au même titre que l'inconscient, l'idéologie véhiculerait alors sa propre occultation. Mais nous préférons nous rappeler avec CHOMSKY que la plupart des gens ignorent tout de la nature de leur langue et de ses mécanismes, "et pourtant, ils parlent". Nous choisirons donc de gérer l'analogie suivante :

STRUCTUREE COMME UN LANGAGE : L'IDEOLOGIE A LE MEME EFFET
D'OCCULTATION QU'UN LANGAGE.

Voici comment joue l'analogie. Mis à part le fait que le langage apparaît plus "directement" que l'idéologie ou l'inconscient, il est indéniable que le travail d'analyse qui instaure chacun d'eux est très semblable. La clé de cette similitude, nous l'avons déjà nommée : c'est le simulacre comme produit de l'analyse. Et le propre du simulacre, pensons-nous, c'est que l'analyse et ses produits ne peuvent être séparés.

- Contrairement à l'activité de connaissance au sens classique qui est toute orientée vers LA CONNAISSANCE COMME FRUIT DETACHABLE. Un exemple : le modèle, de quelque type qu'il soit, économique ou physique, est toujours conçu comme objet, détaché du flux où s'est effectué sa gestation. Le modèle est là, sous nos yeux, clos et autonome, revendiquant presque un statut

d'orphelin. Pourtant, sans vouloir nier en aucune façon que la nature est une mère inépuisable qui jamais ne laissera sur leur faim ceux qui cherchent à la connaître, on peut imaginer que l'activité de connaissance ne soit pas condamnée au seul régime psychotique. Habituellement conçue comme pure machinerie elle ne semble, en effet, à son optimum que lorsque rien d'humain ne vient le parasiter. Car au sens courant, elle fonctionne sur le mode de la meilleure RETRANSMISSION possible : faire tomber dans le champ de la conscience des images FIDÈLES de la réalité.

- Tout autre se conçoit le travail d'analyse. Les structures de l'Inconscient, du langage, de l'Idéologie, ne lui sont pas extérieures. Il n'est pas question de les retransmettre fidèlement. Je ne sais pas comment je parle, ni la structure de mon langage. A juste titre, je peux donc parler d'occultation. Mais ce n'est pas l'occultation d'une quelconque structure de langage existant PAR AILLEURS. C'est l'occultation de la structure-simulacre que produit mon analyse. LA DESOCCULTATION PRODUIT LA STRUCTURE OCCULTEE, ELLE NE LA REVELE PAS : dans l'ordre de la "connaissance" ce sont deux choses bien différentes. Si nous posons donc que l'Idéologie est structurée comme un langage, son effet d'occultation est à la mesure des résultats de son analyse. Et c'est le travail d'analyse qui produit le simulacre I(SV). Et ce travail est a priori INDEFINI : DU FAIT DE LA RECURSIVITE, ON N'EN A JAMAIS FINI AVEC LES PHRASES-NOYAUX...

c. Sur la question elle-même de l'occultation : un déplacement

On nous objectera peut-être que théoriquement c'est fort intéressant mais que la question principale est éludée. Un exemple bien frappant ; l'idéologie de la participation occulte la lutte des classes, c'est une idée très répandue. Alors, que signifie une théorie qui affirme que le seul objet occulté par l'idéologie c'est, dans le fond, la structure idéologique elle-même ? Ou pour prendre le cas de l'objet idéologique étudié ici : faut-il croire que I(SV) occulte autre chose que sa propre structure ? Par exemple : la possibilité de la non-valuation de la non-hiérarchie, etc. La réponse sera double.

D'abord et de façon assez formelle, le discours de la valuation N'EST PAS le discours de la non-valuation : il est à sa place. FOUCAULT a assez insisté sur ce point :

"Le discours ... apparaît comme un bien - fini, limité, désirable, utile - qui a ses règles d'apparition, mais aussi ses conditions d'appropriation et de mise en oeuvre : un bien qui pose par conséquent, dès son existence (et non pas simplement dans ses "applications pratiques") la question du pouvoir : un bien qui est par nature, l'objet d'une lutte, et d'une lutte politique". (1)

Soit encore : le discours de la valuation occulte celui, concevable, de la non-valuation, du seul fait qu'il s'approprie l'espace discursif. Mais ce n'est pas suffisant encore.

Car, surtout, ce qu'il faut bien mesurer c'est le déplacement qui s'est opéré à propos de cette notion d'occultation, et politiquement c'est important. La position traditionnelle, c'est : l'idéologie occulte LA vérité. Celle qui est défendue ici, on la connaît : l'idéologie occulte SA réalité. Expliquons comment joue la différence. Opposant le second point de vue au premier, nous disons que l'idéologie n'est pas un voile et que, bien au contraire elle est productive de réalité en ce qu'elle est "ce par quoi les hommes donnent sens aux choses" pour reprendre cette expression de BARTHES déjà utilisée plusieurs fois. Le déplacement peut alors être désigné. A celui qui dit : l'idéologie cache la réalité" nous répondons : "quel est la réalité de la question?" Renvoi destiné à amorcer une analyse, à mettre en mouvement, à déboulonner les grandes vérités. Que peut signifier la proposition : "la réalité que cache l(SV) c'est la non-valuation, la non-hiérarchie", sinon de proposer la simple substitution d'un objet à un autre ? Alors que la question essentielle est pour nous "comment est fait ton objet, comment fonctionne-t-il ?" Ou encore : "Analyse ta production d'objets, avant de penser à changer d'objet".

(1). L'archéologie du savoir - op. cit. p. 158

Point de vue que nous mettrons en rapport avec la notion de PRATIQUE REELLE de SFEZ, opposée à celle de pratique théorisée :

"... la pratique réelle correspond à une pratique démystifiée : il n'y a plus de "fait", de présent "solide", de futur "mou" mais une perception qui est le produit d'une activité de connaissance "(nous dirions analyse)" d'une situation déjà critiquée. La pratique réelle détermine son propre objet, sur lequel elle s'exerce, et pose la question de cet exercice dans son rapport à la société dans son ensemble. Autrement dit, la "pratique réelle" n'est réelle que parce qu'elle se connaît comme produisant dans des circonstances déterminées, la réalité, qui est son objet comme effet de connaissance. (...) La réalité de cette pratique ne se mesure pas en termes de "plus ou moins approchés de la réalité" puisqu'il n'existe pas "un réel", déjà là, posé substantiellement devant un sujet connaissant." (1)

d. Sur le statut de l(SV) dans le travail de désoccultation

Ainsi, l'affirmation que l(SV) est structurée comme un langage voit-elle maintenant son statut se préciser. A strictement parler, elle n'est pas indispensable pour entreprendre l'analyse idéologique. Car cette analyse a ceci de commun avec l'analyse opérée par un individu, c'est qu'on peut toutes les deux les entreprendre sans aucune CONNAISSANCE de la structuration qui va être ainsi produite. Pourtant, si politiquement, il est déjà très important de mettre en cause le donné tel qu'il se donne, d'impulser des recherches sur la STRUCTURE DE SA PRODUCTION, tout porte à croire que cette impulsion va trouver beaucoup à se soutenir de ce qu'on lui propose une théorie. Pour préciser, de cette analogie toujours tentante : "l'inconscient est structuré comme un langage" n'est certes qu'une hypothèse, on peut lui reprocher, tout à fait abstraitement, d'être une restriction considérable dans le champ des structures imaginables, elle n'en demeure pas moins fondamentale dans le travail individuel d'analyse. Analogie seulement ... Dont on peut pourtant s'autoriser

(1). Critique de la décision - op. cit. p. 24

pour avancer que la recherche des phrases-noyaux vient préciser et dépasser fort à propos le simple appel à l'analyse de la logique sociale : elle lui donne une armature !

Nous résumons : s'il y a occultation liée à I(SV), c'est celle de sa structure elle-même. La question de la désoccultation n'est pas celle du remplacement de I(SV) par un autre objet, plus réel. C'est D'ABORD l'impulsion donnée à une analyse sociale s'aidant de l'hypothèse : I(SV) est structurée comme un langage.

Ainsi dans les commissions de Lip, fonctionnait COLLECTIVEMENT, l'ensemble des analyses individuelles : "Quel est le sens pour MOI, de ma participation à ce conflit" . Analyses dont on ne pense pas travestir l'évolution en disant qu'elles ont débouché sur des questions du genre : "Qui dirige qui ? Et comment ? Et pourquoi ?" Autrement dit : quelles sont les phrases-noyaux ? ...

Passons maintenant à un autre aspect de la conception traditionnelle de l'Idéologie.

243. I(SV) et "théories idéologiques"

La question est la suivante : quelles relations y a-t-il entre l'Idéologie de la valuation formalisée par I(SV) et les diverses théories de la valuation ? On dira, par exemple, que l'"Essai sur l'Inégalité des races" de GOBINEAU est une oeuvre idéologique. Mais que devient ce qualificatif, maintenant que nous disposons de I(SV) ? Même question pour "Mein Kampf". Ce serait plus diffus pour les ouvrages de St SIMON justifiant une hiérarchie industrielle, pour l'apologétique libérale du siècle dernier, pour la littérature de Chambre de Commerce, ou les opuscules traitant de la Direction Participative Par Objectifs (DPPO), etc.

On voit bien comment surgit la question : ces théories, plus ou moins systématiques, ont toutes leur part de (re)production de la réalité : Blanc/Noir, Aryen/Juif, Producteur/non-producteur, entrepreneur/ouvrier, cadre/salarié, etc., autant d'éléments de valuation. Comment situer alors des théories

partielles et leur efficace dans cette théorie générale symbolisée par I(SV) ?

a. Les théories : objets partiels de I(SV)

D'abord, on dira que la plupart de ces théories se ramènent, en fait, à des parties de I(SV) : des ensembles de phrases-noyaux : "Le Blanc est supérieur au Noir parce que le Noir n'a pas d'âme", "l'entrepreneur vaut plus que l'ouvrier parce qu'il a la capacité d'innover", "il faut que tout individu soit hiérarchisé par rapport à tout autre, pour que la société produise plus", etc.

Proposons donc l'hypothèse :

UNE THEORIE EST IDEOLOGIQUE PAR RAPPORT A (SV) EN CE QU'ON PEUT LA "RESUMER" EN UN SOUS-ENSEMBLE DES PHRASES-NOYAUX DE (SV) DONT LA GENERATION S'EXPLIQUE PAR LES REGLES-NOYAUX DE (SV).

Mais ce n'est pas tout que de situer une théorie par rapport à (SV). Que dire de son efficace ?

b. Les théories comme syntagmes de cause

Il n'existe pas à notre connaissance de théorie GÉNÉRALE de la valuation. Chaque théorie est PARTIELLE vis-à-vis de cet édifice baptisé (SV). Chacune apporte ses spécifications propres : SS, SO, SV, SÉ, SC. On pourrait donc croire que I(SV) n'est que l'entassement de phrases-noyaux particulières. Mais ce point de vue donnerait une idée fautive du rôle de chaque théorie. Car il ne faut pas oublier que, pour un couple donné SO/SÉ, il existe plusieurs spécifications de SV et encore beaucoup plus de syntagmes de cause SC. En fait, il est plutôt rare qu'une théorie constitue de nouveaux couples de valuation. La plupart du temps, c'est du côté de la justification d'une relation de valuation déjà existante qu'il faut chercher son apport propre. Sur la variante patron/ouvrier, par exemple, il existe toute une littérature destinée à justifier le statut du premier. Et chacune de ces théories imbrique des arguments de diverses natures, chacune

à sa façon, sans qu'il soit possible de lui trouver une quelconque matrice d'armature logique.

Le point de vue le plus correct paraît alors le suivant :
Chaque théorie est à considérer DANS SON ENSEMBLE, comme un MECANISME destiné à produire des justifications spécifiques aux syntagmes SS, SO, SV, SÉ, déjà existants. De sorte que :

CHAQUE THEORIE EST UNE SPECIFICATION DU SYNTAGME CAUSAL SC.

C'est ainsi qu'on écrira par exemple : "Le Blanc est supérieur au Noir parce que SC" avec SC = "Essai sur l'inégalité des races". Peu importe qu'on puisse trouver PLUSIEURS justifications dans l'ouvrage de GOBINEAU. La place qui lui est assignée semble bien correspondre à ce qu'on entend communément par "idéologique" : les "démonstrations" et raisonnements de toute sorte qui le placent sur le terrain scientifique de la recherche de la preuve sont tout à fait secondaires par rapport au résultat déjà acquis D'AVANCE. Nous retrouvons ici ALTHUSSER et sa critique des "théories à garantie". Du fait que ces théories sont garanties d'avance, on peut les assimiler à leur(s) résultat(s) en se désintéressant complètement de leur armature logique. Et c'est bien leur mode de fonctionnement social : des causes - résultats - de - théories, justifiant une relation de valuation. Peu importe le mode de production de ces résultats, c'est l'EXISTENCE de la théorie qui compte, en tant que syntagme causal.

Et il n'est pas nécessaire d'insister beaucoup sur ce point de vue pour faire de la plupart des proverbes un cas particulier : des théories dont il ne reste que le résultat !

° ° °

Pour que cette analyse du rôle idéologique des théories soit intéressante, il reste encore à montrer en quoi ces théories ne sont pas que des théories, en quoi elles FONT la réalité : c'est-à-dire, formuler en quoi elle passent dans les comportements. Mais nous ne pouvons pas aller très loin dans ce sens, juste de quoi poser le problème.

c. Théories et comportements

Une fois acquis (!) qu'une théorie peut globalement jouer le rôle de syntagme causal, il faut tirer les conséquences de cette cette insertion dans le cadre de (SV).

On a rappelé en maintes occasions le caractère de PROJET des syntaxes de comportement par l'apprentissage conjoint des règles de (SV) et de ses ensembles de spécification; l'Institution habitante peut donc être considérée comme le mécanisme de réalisation de certaines théories. Phénomène que nous avons déjà suggéré plus haut en disant "qu'il n'y a pas de gestion sans théorie de la gestion".

Et de ce point de vue, il nous paraît extrêmement important de mettre ceci en évidence :

LA THEORIE ECONOMIQUE JOUE AUSSI UN ROLE DE PROJET DE
"COMPORTEMENTS ECONOMIQUES".

La performance associée à ce rôle a même reçu un nom : la POLITIQUE ECONOMIQUE. Et, pour ne citer qu'un seul exemple : les effets pratiques du marginalisme dans la politique dite de "vérité des prix". (1)

Par l'intermédiaire de (SV), nous abordons ainsi ce que nous avons souvent effleuré : le rapport entre la société et ses productions théoriques. Attaquer le problème à fond nous entraînerait trop loin. Tout ce qu'on peut dire c'est que (SV) nous sert en quelque sorte de modèle particulier sans que, pour le moment, nous sachions grand'chose de son système formel. A partir de ce matériau réduit nous nous permettrons néanmoins d'induire une hypothèse sur laquelle nous reviendrons :

(1). On pourra consulter : La vérité des prix, H. LEVY-LAMBERT
Le Seuil 1969

TOUTE THEORIE A DES EFFETS DISCURSIFS SOCIAUX :

- . SOIT , COMME ELEMENT D'UNE SYNTAXE DE COMPORTEMENTS EXISTANTE
- . SOIT , COMME THEORIE D'UNE SYNTAXE DE COMPORTEMENTS, PAR EXEMPLE : LA THEORIE DE (SV)

Ce que nous avons déjà résumé : comportement et/est le langage.

°
° °

Nous pensons ainsi avoir parcouru l'essentiel de l'entomologie. Espérons avoir satisfait les mânes des Anciens et revenons à nos préoccupations.

3. I(SV) ET PRODUCTION DU FUTUR

Retour aux sources du modèle linguistique : n'oublions pas que l'habitus a été introduit dans un but bien déterminé, celui de préciser la notion de production du futur. Question maintenant inévitable : dans cette perspective, quel est l'apport de I(SV) ? Ainsi que nous l'avons proposé plus haut, la (re-)production du futur passe par la tubulation sociale. Nous allons voir que la définition linguistique de l'idéologie et de l'habitus améliore beaucoup l'image de ce phénomène.

31. Préliminaire : le flux et son tube

311. "Pas n'importe quoi"

Telle était, rappelons-le, notre hypothèse fondamentale concernant l'effet de société : les comportements, la plupart du temps, ne sont pas n'importe quoi. Le simple fait de parler de "flux de comportements" suppose déjà "quelque chose" imposant une "direction" et, dans une certaine mesure, un "débit". Discerner un flux implique donc que, dans le changement quelque chose demeure, même si la persistance n'est que locale. Cet invariant nous l'appelons "tube" : il impose ses "parois" au flux des comportements.

Dire qu'une suite de comportements est tubulée équivaut à reconnaître que "quelque chose" se répète, même si apparemment les comportements observés n'ont rien en commun. Or nous disposons d'une notion qui permet d'analyser ce genre de répétition : c'est celle d'habitus. D'après nos définitions, on peut dire en effet que deux comportements différents répètent le même habitus, s'ils sont générés par la même phrase-noyau. Ceci introduit une sorte de relation d'équivalence sur l'ensemble des phrases de comportements. Tout en respectant leur diversité pratique, il est alors possible de décréter que deux phrases sont équivalentes sous le point de vue de l'habitus. Mais la possibilité de pouvoir ainsi repérer une certaine invariance dans le changement n'épuise pas la question du rôle de la tubulation dans la production du futur.

312. Tube passé, tube probable !

C'est que, contrairement au tube du plombier, notre tube ne garantit rien quant au futur. Si l'on branche un tube vide sur un robinet on sait que, l'eau va couler DANS le tube, sauf accident. Parce que le tube existe indépendamment du flux qui y circule. Mais ce n'est pas le cas pour le tube de comportements. On a déjà insisté là-dessus : la tubulation sociale ne se révèle que par l'analyse de comportements DEJA performés. En somme : C'EST LE FLUX QUI REVELE LE TUBE ! Et il faut avoir observé un assez grand nombre de comportements pour se rendre compte que ce n'est pas le hasard complet, qu'il y a une "direction" (à tous les sens du terme ...). Donc : LE TUBE RELEVE DU DEJA-PERFORME.

Et pourtant, si nous avons introduit la notion de tube, c'est que, justement, nous voulons transposer dans le domaine sociologique quelque chose de la garantie qui fonctionne pour le plombier. Il faut donc essayer de traiter ceci :

COMMENT PEUT-ON CONCEVOIR UN FUTUR PROBABLE AVEC UNE
TUBULATION PASSEE ?

Réponse: on ne peut pas ! RIEN NE GARANTIE LE FUTUR. On peut avoir observé toutes les tubulations qu'on veut et quand même, à l'instant qui suit, peut commencer quelque chose d'absolument neuf sous le soleil. Est-ce à dire que nos efforts pour définir la tubulation n'ont pas d'intérêt ? Que non ! Mais alors il faut essayer de bien cerner ce qui se passe.

D'abord, même si le tube n'apparaît que performé, l'habitus qui en est le principe générateur relève, lui, d'une structure profonde, dans le sens où nous avons discuté plus haut (§ 121). Et l'habitus, on le sait, n'a d'existence que comme PROJET.: l'individu a beau passer par toutes les institutions habitantes rien ne garantit que ça marchera et qu'il intériorisera les habits nécessaires à son insertion sociale.

Mais, en même temps, sur la toile de fond de cette incertitude absolue, nous sommes pourtant sûrs de ceci : LA TUBULATION SOCIALE PERSISTE. On se doute que l'analyse du phénomène peut mener très loin et encore plus loin. Or notre propos ici est surtout de décrire le système de la tubulation lui-même, au lieu de le court-circuiter par des tentatives d'explication de la tubulation. Nous nous permettrons néanmoins une hypothèse :

LA TUBULATION EST A ELLE-MEME SA "CAUSE"

Car on ne peut pas remonter jusqu'à la Création de la tubulation. On ne dispose jamais que des tubes passés mais justement, l'ensemble des tubes signifie d'abord LA tubulation : le fait que les comportements passés n'ont pas été n'importe quoi, c'est cela qui compte, bien plus que chaque tube pris en particulier. Et alors puisque que LA tubulation est installée, et pensons-nous, comme l'effet de société lui-même, pourquoi, dans le moment qui suit, tomberait-on tout à coup dans n'importe quoi ? Sauf au prix d'une "remise en

cause" gigantesque. Et alors, puisque LA tubulation est installée, puisque le principe est incrusté de ne pas faire n'importe quoi, autant le concrétiser par un comportement qui ne soit SUREMENT PAS n'importe quoi, et en fait : un comportement tubulé, analysable selon un habitus dûment estampillé.

Nous n'irons pas plus loin dans cette discussion, somme toute, peu satisfaisante. Mais peut-on vraiment produire quelque chose de "satisfaisant" sur la question ? Sauf peut-être à changer de registre et évoquer, sur le mode métaphorique, la problématique de la constitution du Moi. Mais le sujet est délicat et nous nous contenterons d'avoir désigné ce qui n'est, après tout, qu'un moyen de ranimer les braises d'un débat qui, lui aussi, tend à persister ...

°
° °

Voici quelques propositions pour ramasser l'essentiel de ce qui précède :

- . du comportement futur, on ne sait rien.
- . si l'on en veut parler, on peut dire que la plupart du temps, le comportement passé n'y est pas pour rien.
- . sa rémanence, c'est avant tout le principe même de la tubulation.
- . principe qui se vérifie de l'appartenance "probable" du comportement futur à un tube déjà existant de par le passé.
- . de ce qui précède, on s'autorise pour donner consistance à la notion de production tubulée du futur.

Nous pouvons maintenant tenter une approche linguistique de la notion de tube.

32. Introduction à une définition linguistique de la tubulation

D'après l'analyse qui précède, il y a quelque chose de paradoxal, dans notre appréhension de la tubulation. D'une part, avons-nous dit, c'est le flux qui révèle le tube. Mais, en même temps, quelque chose préexiste au flux puisque nous connaissons le "matériau" du tube ? l'habitus. Comment concilier des deux aspects du phénomène de tubulation ?

Disons que nous retombons sur le problème du rapport entre la syntaxe (SV) telle qu'elle se construit, et le discours des comportements tel qu'il se pratique. Nous avons ainsi distingué plus haut entre la grammaticalité produite par (SV) et celle observée. De même dans ce qui suit, nous allons définir la tubulation par rapport à (SV), mais il faudra aussi tenir compte de la tubulation "telle qu'elle se pratique".

321. La tubulation définie par (SV)

Nous voulons donc donner un sens à l'intuition : une phrase de comportement est DANS un tube. Pour cela, il faut remarquer que cette phrase a "quelque chose de commun" avec les autres. C'est donc d'un point de vue STATIQUE que nous nous plaçons : qu'est-ce qui peut PERSISTER d'une phrase à l'autre ? Nous avons tout fait pour que la réponse soit celle-ci : malgré des structures superficielles différentes, les phrases d'un tube sont générées par le MEME habitus. C'est l'habitus qui est répété d'une phrase à l'autre. Et c'est ce que nous allons essayer de mettre en forme.

a. La base de tube

Une fois donné l'habitus, il n'y a plus de surprise, tout se passe comme si la conduite tubulée consistait pour l'individu à "choisir" ses comportements dans un ensemble préexistant de phrases potentielles :

LA BASE DE TUBE DÉFINIE PAR UN HABITUS $H(SV)$ EST L'ENSEMBLE, NOTE $BH(SV)$, DES PHRASES GÉNÉRÉES À PARTIR DE $H(SV)$

Pour reprendre l'exemple exposé plus haut, la phrase : "L'ouvrier Dupont met la fraiseuse en marche" appartient à la base de tube définie par : "A l'atelier l'ouvrier dirige la machine".

Remarquons tout de suite que :

LA REUNION DE TOUTES LES BASES DE TUBE EST L'ENSEMBLE DE TOUTES LES PHRASES PRATIQUES PRODUITES PAR (SV). COMME L'ENSEMBLE DES HABITUS CONSTITUE L'IDEOLOGIE DE (SV), ON DIRA QUE CETTE REUNION EST LA BASE IDEOLOGIQUE DE (SV).

b. La tubulation selon un habitus

La définition est maintenant immédiate :

UNE SUITE DE COMPORTEMENTS EST TUBULEE PAR UN HABITUS SI CHACUN D'EUX APPARTIENT A LA BASE DE TUBE DEFINIE PAR CET HABITUS.

Il nous reste encore à formuler ce que nous traquons depuis longtemps.

c. Le tube

Ainsi, toutes les phrases du tube sont-elles DANS BH(SV). Mais il faut encore faire un effort pour obtenir la définition du tube lui-même. Car jusqu'ici, on ne voit pas bien où loger un flux de comportements. Or la notion de flux implique celle de temps ou, au moins, celle de succession d'états. Et un flux de comportements c'est, en fait, une SUITE de comportements. Ce qui est important, c'est donc de pouvoir préciser DANS quoi se trouvent les suites de comportements. D'où la définition :

LE TUBE DE LONGUEUR N DEFINI PAR UN HABITUS $H(SV)$ EST L'ENSEMBLE, NOTE $N-BH(SV)$, DE TOUTES LES SUITES POSSIBLES DE N PHRASES APPARTENANT CHACUNE A LA BASE DE TUBE $BH(SV)$.

Il ne faut pourtant pas se leurrer sur la notion de "temps" ainsi introduite. Il ne s'agit ici que d'un ordre de succession. Dire que "le flux des comportements s'écoule dans le tube" ne signifie rien d'autre que l'observation d'une SUITE de phrases appartenant à la même base. On peut même se hasarder à avancer que c'est cela le temps d'un effet de société "sans histoire", c'est-à-dire, dont les comportements sont estampillés par un

habitus : un ordre de succession au sein de la base de tube
 DONNEE, atemporelle. Le temps apparaîtrait alors comme une
 RUPTURE DE TUBULATION ...

Il reste cependant à prévenir une objection de forte consistance.

d. Sur L'OBJECTIVITE de la tubulation

Notre définition peut paraître surprenante, en ce que rien de
 "matériel" n'y apparaît. Et quoi objectera-t-on ! On veut bien
 admettre que la plupart des gens, la plupart du temps, répètent
 quelque chose. Mais le tube, c'est la chaîne, c'est le travail
 répétitif lui-même, ce sont les ordres du patron, les murs du
 bureau, etc ...

En somme, veut-on dire, LA TUBULATION SERAIT EXTERIEURE A L'IN-
 DIVIDU ? Ce serait l'expression des rapports de force s'exerçant
 DIRECTEMENT sur lui. Voilà qui mérite attention. Notre réponse
 sera encore : simulacre ! L'INDIVIDU NE CESSE JAMAIS DE DONNER
 SENS AUX CHOSES, FUSSENT-ELLES L'EXPRESSION D'UN RAPPORT DE
 FORCES. Le rapport de forces, ne s'exerce jamais directement
 mais à travers une élaboration signifiante. Sauf, et c'est jus-
 tement, d'après MARX, par où la féodalité s'oppose au capitalis-
 me, sauf si l'individu n'a le choix qu'entre le comportement or-
 donné et une contrainte physique sur laquelle plane la peine de
 mort. Car la seule objectivité, c'est la mort : elle met fin à
 l'élaboration signifiante individuelle. Soit, tautologiquement
 parce que l'individu mort n'a plus d'activité. Soit, parce que,
 si l'individu est convaincu que l'un des termes de l'alternative
 est VRAIMENT la mort, et s'il choisit la vie, son choix le met
 à la remorque d'une décision EXTERIEURE dont il accepte d'être
 L'OBJET.

Cependant, la plupart du temps, évidemment, le problème ne se
 pose plus expressément de cette façon. Sauf peut-être les cas de
 réquisition par l'armée pour briser une grève. A tout moment
 l'individu peut désobéir, quitter son travail, chômer ... Mais,
 s'il ne le fait pas, c'est justement à cause de son activité si-
 gnificatoire. La tubulation est DANS sa tête. Mais là où le sens
 commun n'a pas tort, c'est dans son intuition du rôle de

l'alternative de mort fonctionnant comme objectivité. Seulement, pensons-nous, ce rôle objectif n'est pas immédiat, ce n'est pas une propriété de l'environnement de l'individu : L'ALTERNATIVE DE MORT N'APPARAÎTRAIT QUE DANS L'ANALYSE SYNTAGMATIQUE, APRES DE MULTIPLES RECURSIVITES SUR LE SYNTAGME DE CAUSE. C'est-à-dire qu'en refusant de suturer l'analyse, la "décision de causer" peut vraisemblablement faire apparaître que la "cause" d'un comportement, pour l'individu, est de l'ordre de l'alternative de mort. Ce qui ne veut pas dire que l'individu a vraiment expérimenté cette alternative : l'important, pour le fonctionnement du système est qu'elle soit (re-)présentée dans son analyse.

Enfin, ajoutons que cette "explication" de la tubulation ne fait pas de place à l'analyse de comportements qui n'auraient rien à voir de près ou de loin avec la survie et qui, en somme, pourraient être considérés comme l'expression d'un DESIR. Mais on peut se demander dans ce cas, ce qu'il advient de la tubulation. L'artiste qui souvent répète les mêmes gestes, est-il tubulé ? Et le plaisir de répétition ? Nous répondrons, tout en admettant que c'est assez faible, qu'il s'agit peut-être là des INTERSTICES de l'effet de société. Qu'il vaut mieux que ce genre de phénomènes soit limité. Peut-être même faudrait-il parler de soupapes ... Mais notre hypothèse reste que GLOBALEMENT, en ce qui concerne le maintien de l'effet de société, la tubulation relève de l'analyse exposée plus haut.

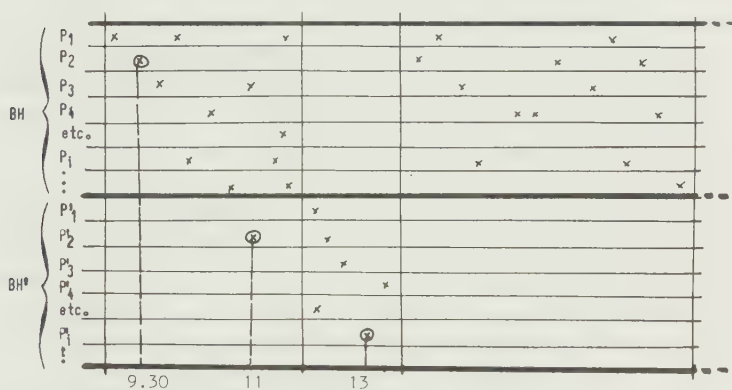
e. Illustration

Soit le cas d'un Individu qui travaille de 9 h. à 12 h. rentre chez lui déjeuner et retourne travailler de 14 h. à 18 h. Décidons d'ANALYSER SON COMPORTEMENT DU SEUL POINT DE VUE DE (SV) (ce qui renvoie toujours au problème de l'analyse possible du MEME comportement selon d'AUTRES syntaxes). Supposons qu'au bureau il soit seul à exécuter des tâches que lui confie son chef de service et, qu'à la maison, ce soit un phallocrate invétéré. On peut dire qu'il fonctionne selon deux habitus :

H(SV) : "au bureau, le chef de service commande l'employé"

H'(SV) : "à la maison, la femme obéit au mari".

Supposons que nous fassions "tourner" notre machine syntaxique : en appliquant la transformation T, on produit les phrases pratiques générées à partir de H et H'. Leurs ensembles sont les deux bases de tubes BH et BH'. Schématisons la situation selon deux axes. Horizontalement, celui du temps, ou plutôt, de la succession des phrases. Verticalement, celui du repérage de tous les éléments de BH et BH'. Voici à peu près ce que cela donne :



Par exemple :

1 : A 9 h.30 Monsieur Dupont vérifie les stocks (phrase P₂)

2 : A 13 h. Monsieur Dupont demande à sa femme qu'elle lui passe le café au salon (phrase .. P'₅)

Dans ce cas particulièrement sommaire, la tubulation saute aux yeux : des successions de comportements appartiennent à BH ou à BH' et n'en sortent pas pendant toute une période.

Pourtant, nous avons exprès introduit un grain de sable dans la mécanique pour rendre l'exemple moins "parfait" :

3 : A 11 h. Monsieur Dupont téléphone à sa femme pour savoir si elle est bien en train de préparer le repas (phrase P'₂)

Il est certain que cette phrase appartenant à BH' introduit une discontinuité dans une suite de phrases appartenant à BH. Et immédiatement : cette discontinuité remet-elle en cause la

la tubulation observée ? Peut-on encore parler de tubulation ? Et encore, il n'y a ici qu'une seule "rupture". Mais s'il téléphonait plus souvent, par exemple, que resterait-il de la tubulation ?



On voit poindre la complexité du problème. D'une part, la notion de tubulation n'a évidemment de sens que s'il y a plus d'UN TUBE, et d'autre part, à partir de deux tubes, il y a toujours des possibilités de mélange telles qu'on peut se demander si la notion a encore un sens.

C'est dire qu'il faut nous aventurer un peu au dehors de la tubulation théorique.

322. La tubulation observable

Le problème peut se résumer ainsi : à quoi bon disposer de tout un système théorique de tubes - un par habitus - si l'on ne sait comment faire ressortir la tubulation de la succession des phrases. Nous dirons que c'est là le côté DIACHRONIQUE du problème. Mais il faudra aussi aborder l'une des conséquences de nos remarques finales sur la notion de grammaticalité : quelque soit le comportement observé, nous savons que sa grammaticalité n'est jamais qu'approximative. Et il en va donc de même pour son appartenance à une base de tube donnée. Nous dirons alors que c'est le côté SYNCHRONIQUE du problème.

Nous allons donc voir que la tubulation est incertaine - au sens de non strictement définie - dans ses deux dimensions : sa base et sa "longueur".

a. La diachronique tubulatoire

Comment définir une CONDUITE tubulée ? Car, en général, la situation est la suivante : on observe une suite de phrases de comportements : $P_1 P_2 \dots P_i \dots P_n$. L'analyse de chacune d'elles fait ressortir la base de tube à laquelle elle appartient. On peut ainsi SEGMENTER la suite en sous-suites de phrases appartenant chacune à la même base. Par exemple :



Cela signifie que les trois premières phrases appartiennent à la première base, les deux suivantes à la base n° 2, les trois suivantes à la base n° 1, etc .

(Formellement, il est même possible de prendre en considération des phrases qui ne relèvent d'aucune base de tube de (SV) : du point de vue de l'occurrence, le problème reste inchangé).

Peut-on faire ressortir une tubulation sur ce genre de suite ? Les techniques d'analyse d'un tel problème relèvent de la statistique dite "non-paramétrique", spécialisée dans le traitement de suites d'occurrence de phénomènes dont on recherche celui qui est "prépondérant". On voit qu'il faut tenir compte à la fois de la longueur de chaque segment et de la fréquence d'apparition de chaque base. Donnons rapidement quelques unes des possibilités concevables.

- La tubulation "partielle" : c'est le cas des segments "suffisamment" longs. On peut imaginer ainsi une tubulation "forte" ou une tubulation "faible.

- La tubulation "enchevêtrée" : les segments importants relatifs à certaines bases sont assez longs pour que l'on puisse considérer qu'il y a conduite tubulée mais dans l'enchevêtrement de deux ou plusieurs tubes. Ce type de tubulation se distingue de celui où les segments partiels sont trop "courts" par rapport à la longueur totale :

- La tubulation "réunion" : c'est le cas où la REUNION de plusieurs bases fait ressortir des segments assez longs pour qu'apparaisse une tubulation partielle. Ainsi dans l'exemple ci-dessus : la base 3 n'apparaît que 3 fois sur 16, alors que le reste du temps les comportements appartiennent à la base 1 OU 2. On dira donc ici que la conduite est tubulée par les habitus 1 OU 2 : ses comportements appartiennent à BH1 ou BH2. C'est ainsi que, plus la longueur relative des segments diminue et plus le nombre d'habitus en cause augmente, plus le comportement devient quelconque, moins il y a tubulation. Et à la limite :
- LA TUBULATION MINIMALE, C'EST LA TUBULATION IDEOLOGIQUE ELLE-MEME : il est impossible de faire apparaître aucune tubulation si ce n'est, tautologiquement, que les comportements appartiennent à : LA REUNION DE TOUTES LES BASES DE TUBE, DEFINIE COMME LA BASE DE I(SV) : LA BASE IDEOLOGIQUE. C'est le minimum auquel on s'attend : que les comportements d'une suite appartiennent tous à l'ensemble potentiel des phrases produites par (SV), qu'ils ne soient pas "n'importe quoi".



Des quelques possibilités envisagées, ci-dessus, on peut concevoir ainsi une sorte de statistique tubulatoire qui permettrait, en face d'une suite de comportements observés, de déterminer quel est le tube prépondérant, celui qui donne son sens à la tubulation observée. Nous verrons un peu plus loin ce qu'on peut penser de ce genre de divertissement mathématique. Auparavant, donnons quelques indications sur les répercussions des problèmes de grammaticalité dans l'appréhension du phénomène de tubulation.

b. La synchronique tubulatoire

En supposant que les phrases produites par (SV) soient celles dont la grammaticalité est parfaitement définie, nous avons un peu évoqué au chapitre précédent les difficultés de la "traduction" : a priori, il n'y a aucune raison pour qu'un comportement observé

coïncide exactement avec une phrase produite par (SV). La grammaticalité est donc avant tout affaire de décision : à travers la traduction destinée à rendre la phrase observée équivalente à la phrase produite qui sert de référence. Par exemple "le comptable fait des cocottes en papier" est difficile à traduire en : "le comptable exécute les ordres du chef-comptable". Pourtant, en bricolant le syntagme de cause, la relation au contexte, etc., on peut faire une traduction dont l'existence même prouve que le comportement du comptable est "assez" grammatical. ou "pas trop" agrammatural. En tout cas : "plus grammatical" que s'il s'endormait sur ses livres ...

C'est ainsi que, par l'intermédiaire de la traduction, une phrase observée peut se voir attribuer un degré de grammaticalité, du fait qu'elle est "plus ou moins" équivalente à une phrase pratique de (SV). Et, comme toute phrase pratique appartient à la base de tube définie par l'habitus qui la génère on peut proposer ceci :

LE DEGRE DE GRAMMATICALITE D'UNE PHRASE OBSERVEE PEUT ETRE
CONSIDERE COMME SON DEGRE D'APPARTENANCE A LA BASE DE TUBE
DE LA PHRASE PRATIQUE QUI LA TRADUIT.

Cette notion de "degré d'appartenance", très proche de celle utilisée dans la théorie des sous-ensembles flous (1) est évidemment difficile à mesurer, encore qu'on puisse imaginer les méthodes statistiques à utiliser. Pourtant, son existence ne paraît pas contestable : on peut très bien dire, dans le cas d'un employé licencié (pour motif "non-économique"), que la "moyenne" des degrés d'appartenance de ses comportements avait "dépassé un certain seuil", ou encore que ses comportements, "en moyenne" sortaient "trop" des tubes en usage dans l'entreprise.

Quoi qu'il soit, LA PAROI DU TUBE CESSE D'ETRE CERTAINE.

Un peu à la manière d'un orbite électronique, le tube est déterminé par une densité d'appartenance : plus elle décroît plus on s'éloigne du tube. A tel point qu'un même comportement dont la grammatica-

(1).Cf. KAUFMANN : Théorie des sous-ensembles flous - op. cit.

lité est trop "faible" pour être évidente peut être analysé de plusieurs façons et appartenir ainsi à plusieurs tubes à la fois, de très "loin" ...



Pour illustrer ce survol rapide de la diachronie et de la synchronie tubulatoires, on peut évoquer les problèmes D'AJUSTEMENT DES SERIES CHRONOLOGIQUES. Car le problème est comparable : on dispose d'une suite d'observations et d'un arsenal de courbes dont il faut extraire celles qui coïncident "au mieux" avec l'évolution observée. De même dans notre cas, on a observé un flux de phrases et l'on dispose d'un arsenal de tubes dont on essaie d'extraire celui ou ceux qui pourraient rendre de façon "significative" d'une tubulation prépondérante. Mais il ne semble pas que le problème possède de solution évidente ni unique.

Ainsi, après les divagations statistiques, celles de physique atomique. Les mirages scientifiques, peuvent s'observer dans tous les déserts théoriques ... Nous terminerons donc par une rupture dans cette recherche sur la tubulation qui commençait à mal tourner.

c. Quelques remarques finales sur la tubulation

C'est que nous étions à deux doigts, de répéter l'erreur d'approche déjà commise à propos de la grammaticalité. Nous cherchions, à moment donné, à définir LA grammaticalité d'une phrase donnée. Et maintenant, nous cherchons à définir LA tubulation d'une suite de phrases données ...

Or, que venons-nous de constater sinon que, même si nous possédons une intuition de la tubulation, c'est une notion qui n'est pas facile à définir. A part le cas sans intérêt d'une suite répétant le même habitus, il nous faut une THEORIE de la tubulation. Et justement, ce qui est comparable avec l'évolution de notre conception de la grammaticalité : il faut au moins DEUX tubes pour que la recherche de tubulation ait un sens. C'est ce qui va nous mettre sur une

voie simple : le plagiat de ce que nous avons proposé pour la notion de grammaticalité : En voici le résultat :

- LA TUBULATION N'EST PAS UNE PROPRIÉTÉ INTRINSÈQUE D'UNE SUITE OBSERVÉE.

Mais ici nous n'entendons pas "non-intrinsèque" dans le même sens. Ce n'est pas : tout ce qu'on peut dire de la tubulation d'une suite c'est "elle est plus ou moins tubulée qu'une autre". Mais c'est : "la tubulation d'une suite dépend étroitement du découpage effectué par l'observateur". On retrouve un peu le problème des séries chronologiques : étudier, par exemple, une production agricole sur 6 mois, 1 an, 3 ans, 10 ans, 50 ans, fait apparaître d'autres régularités à chaque changement de période. Et de même, la tubulation d'une conduite individuelle dépend de la période choisie pour l'observer.

- La tubulation DOMINANTE, fruit d'une DÉCISION

Nous touchons ici un point délicat. D'une part, nous avons postulé que la tubulation est avant tout un projet indissociable de l'effet de société. Autrement, on ne voit pas pourquoi tant d'énergie serait dépensée en inculcation et en surveillance. Mais, d'autre part, la réalisation du projet n'est pas facile à vérifier. Et encore, avons-nous écarté les cas très nombreux où PLUSIEURS PHRASES-NOYAUX INTERVIENNENT DANS L'ANALYSE d'une phrase. On en connaît l'origine : c'est la récursivité. Ainsi de la phrase, proposée comme illustration de (SV) : "l'ouvrier Dupont met la fraiseuse en marche". La phrase-noyau évidente est "l'ouvrier dirige la machine". Mais, avant l'effacement de la spécification du syntagme causal, une autre phrase-noyau intervenait : "le contremaître dirige l'ouvrier". Alors : quel est le tube qualifié pour l'analyse ?

Formellement, évidemment, on peut se précipiter sur une ALGÈBRE DE TUBES. La RÉUNION de deux tubes a déjà été presque définie. L'INTERSECTION, elle, serait définie par les phrases où interviennent plusieurs phrases-noyaux. Etc ...

Nous ne voulons pas nier l'intérêt de cette démarche. Mais, en l'occurrence, peut-être convient-il de cesser un peu à viser l'amélioration du simulacre pour prendre en considération les effets de système. C'est ainsi que, dans le cas des séries chronologiques, on sait bien qu'il n'y a AUCUN critère scientifique pour garantir que la courbe d'ajustement choisie est la "bonne". Et pourtant, puisque l'analyse statistique a été entreprise pour inspirer une action - une inscription sur la structure - il faut bien DECIDER d'une courbe d'ajustement. Aussi poserons-nous l'hypothèse suivante :

LES THEORIES D'ANALYSE DE LA TUBULATION NE REMPLACENT PAS LA DECISION DE TUBULATION. CELLE-CI CONSISTE A FAIRE UN CHOIX PARMI LES TUBES QUI INTERVIENNENT DANS UNE SUITE DE COMPORTEMENTS : LES TUBES SECONDAIRES CONSIDERES COMME NON SIGNIFICATIFS ET LE TUBE DOMINANT QUI EST ALORS CENSE ETRE LE DETERMINANT DE LA TUBULATION.

Et, pour faciliter la compréhension de cette opération, qu'on se rappelle la DECISION DE CAUSER, qui, par le jeu de la récursivité, peut faire "remonter" l'analyse jusqu'aux phrases-noyaux jugées nécessaires "pour la cause".

Ce phénomène de SUTURE dans l'analyse de la tubulation est aussi important, pensons-nous que celui-même de la tubulation. Ils sont à vrai dire complémentaires : pour le fonctionnement du système économique, il est indispensable que fonctionnent en permanence des projets de tubulation, mais il est non moins indispensable de disposer d'une image claire - et rassurante - de leurs résultats : un système simple de tubes (supposés) dominants, permettant par la stabilité qu'ils impliquent d'inspirer une politique économique.

Mais entendons-nous bien : le fait qu'une décision sur les tubes dominants soit toujours indispensables ne veut de loin pas dire que le tube dominant choisi se révèle toujours être le "bon" ni même, encore plus grave, qu'il y ait un tube dominant, qu'il y ait tubulation ! Il y a toujours un risque inhérent à ce genre de décision ...

Nous sommes ainsi arrivés à ce qui nous paraît être au fondement de CALCUL ECONOMIQUE au sens le plus large du terme. Mais avant de pénétrer dans ce nouveau domaine, il paraît opportun de se livrer à un rapide bilan de notre investissement linguistique.

4. SUR L'APPORT DE L'ANALYSE LINGUISTIQUE

Que nous a apportés l'usage de la linguistique de CHOMSKY ? Une réponse superficielle : plus de rigueur dans la théorie de l'idéologie . Et ce n'est pas faux : l'analyse idéologique s'est enrichie de tout un arsenal formel emprunté à la linguistique. Une mathématisation plus poussée n'est pas inconcevable, question d'effort. Il faut avouer en plus qu'on peut trouver un certain plaisir à dire "l'idéologie c'est un ensemble de phrases-noyaux". Plaisir que procure le branchement d'un domaine opaque sur un domaine au fonctionnement déjà bien connu. Plaisir fusionnel de se rendre compte que deux objets sont SEMBLABLES , à condition de les regarder sous le bon angle. Mais arrêtons-nous d'abord un peu sur cette impression de rigueur, pour noter un déplacement assez instructif.

41. D'une rigueur sémantique à une rigueur syntaxique

Jusqu'à présent, en effet, la rigueur se mesurait surtout à l'ajustement entre le signifiant "idéologie" et divers signifiés dont chacun caractérisait ainsi une théorie de l'idéologie particulière. La situation est maintenant très différente. Même en se retranchant derrière l'importance du discours dans l'appréhension/production de la réalité, il est bien évident qu'on ne peut pas prouver rigoureusement que (SV) est un simulacre fondé. La question n'est plus vraiment là. C'est que : syntaxe, idéologie, habitus, tube, apparaissent maintenant ENSEMBLE au sein d'une même Théorie. La rigueur de leur articulation, préoccupation purement syntaxique, prend le pas sur la rigueur de leur ajustement à un signifié, à un objet-signe. Enoncer ceci n'implique aucun jugement de valeur. Difficile de savoir si c'est "mieux". Cela ne veut sûrement pas dire en tout cas que le rêve, c'est de faire tourner une petite machine théorique sur elle-même, sans rapport avec la réalité. Mettons simplement que cette évolution théorique coïncide remarquablement avec ce qui a déjà

été maintes fois affirmé : l'idéologique n'est pas à la remorque de la réalité, elle a son efficace propre, elle EST, elle FAIT ETRE la réalité. Peut-être pas toute seule ... mais ça, c'est une autre et difficile question.

Après avoir essayé de caractériser ce déplacement de rigueur, il reste à en décrire les effets. Ce faisant nous ne ferons évidemment qu'exprimer de façon redondante les raisons déjà exprimées de la construction de (SV). Nous en distinguerons essentiellement deux :

- . Un début de théorisation du rapport énoncé/comportement
- . Une image de l'effet de société.

42. Sur le rôle social des énoncés

Malgré toutes ses imperfections, (SV) a été conçue pour concrétiser, du point de vue qui est le sien, une hypothèse qui semble assez forte : tout est fait pour que le comportement des agents sociaux porte la marque des institutions habitantes. Ce comportement n'est donc pas indépendant des énoncés par lesquels on peut caractériser l'action habitante (ou par lesquels elle se caractérise souvent elle-même).

Une fois mis en relief le fait que cette action ne se définit jamais que comme PROJET, il est alors possible de se servir de ces énoncés pour interpréter les comportements (tout en ne s'étonnant pas que le projet puisse avoir des ratés ...). En ce sens, on peut alors dire que la topographie ACTUELLE du comportement ne peut être lue qu'avec les cartes d'HIER. C'est ainsi que :

LE MERITE DE L'ANALYSE LINGUISTIQUE EST DE METTRE EN RELATION LES ENONCES DE L'INSTITUTION (PHRASES-NOYAUX) ET LES COMPORTEMENTS DES AGENTS SOCIAUX OU PLUTOT : LES ENONCES QUI LES DECRIVENT (LES PHRASES PRATIQUES).

Là, exactement, réside l'essentiel. Il faut encore rendre hommage à BOURDIEU et PASSERON d'avoir dénoncé vigoureusement cette béance dans les théories structurales de l'idéologie : c'est que si l'idéologie ne

s'articule pas d'une façon ou d'une autre aux comportements on ne voit pas très bien l'intérêt d'en faire la théorie.

La construction de (SV) n'est ainsi rien d'autre qu'une description possible d'une telle articulation. Mais à partir de là on peut légitimement se demander ce que l'approche linguistique a de spécifique : après tout, ce n'est pas parce qu'elle a donné un résultat qu'elle est la seule concevable. Cependant, plutôt que de nous lancer dans une quête dont on voit mal l'aboutissement, nous allons remonter plus haut dans les origines de (SV).

43. Approche linguistique et effet de société

Même si le détour linguistique a été long, n'oublions pas que la tubulation dont il rend possible le traitement a été conçue comme matériau déterminant de l'effet de société. Ce qui donne l'occasion de revenir sur deux hypothèses relatives au rapport langue/société qui se trouvent ainsi renforcées par la construction de (SV).

- D'abord cette proposition triviale mais dont on a mis du temps avant de mesurer sa fécondité : "le langage façonne la Société". Formulation un peu dangereuse qui tendrait à faire croire qu'on veut passer d'une "dernière instance" économique à une autre linguistique. Nous l'assortissons donc d'un commentaire prudent : on s'interdit de rien comprendre à l'effet de société en négligeant ce fait que le langage façonne à la fois les phénomènes sociaux et leur appréhension. Nous nous contenterons alors de constater la congruence entre cette proposition et l'analyse syntaxique des comportements.
- L'autre hypothèse est directement reliée à la reproduction sociale. Il est assez fréquent, en effet, de différencier les sociétés humaines des autres par leur capacité de se transmettre grâce au langage, un patrimoine de savoir entre les générations. De ce point de vue, (SV) vient apporter une nouvelle dimension à cette notion de reproduction par le langage, puisque nous avons pu donner une définition linguistique de la tubulation sociale.



Prenons maintenant le temps de confronter ce qui s'achève avec les prétentions de son titre ...

CONCLUSION de la 2eme PARTIE

Assortie des concepts qu'elle a suscités, l'existence de (SV) sera, on l'espère, une justification suffisante à un détour linguistique bien pénible. Payons-nous alors une dose d'humour noir : dans le fond ..., est-ce que c'est tellement intéressant de savoir que l'idéologie c'est un ensemble de phrases-noyaux ? ...

Car nous n'avons plus la naïveté de croire que l'essentiel d'un effort théorique c'est la théorie qui en sort. Le plus important n'est-il pas de relier des problèmes autrefois séparés ? Et, en somme, de changer de problématique. Langage, idéologie, habitus, comportement, effet de société, etc. : autant de problèmes qu'une activité systémique effrénée nous interdit désormais de concevoir isolément.

Ainsi, nous ne prétendons pas en avoir fini avec "le statut de l'idéologique dans le fonctionnement d'un système économique". Mais nous pensons avoir dit beaucoup sur son mode de fonctionnement. De l'innocente assumption de futur à la tubulation sociale, s'est peu à peu révélé le caractère de garantie que l'on peut prêter à un ensemble d'énoncés, en ce qui concerne la production du futur. Garantie qui fonctionnerait comme production préconsciente de comportements lorsque l'inculcation a "réussi", ou qui fonctionne comme alibi au discours de la répression, lorsqu'il y a eu "prise de conscience". Garantie, en tout cas, indispensable pour que le futur ne soit pas n'importe quoi et donc qu'il puisse être l'objet de SPECULATION ECONOMIQUE ...

Ce qui implique que l'on parle dorénavant en termes de CAPITAL.

